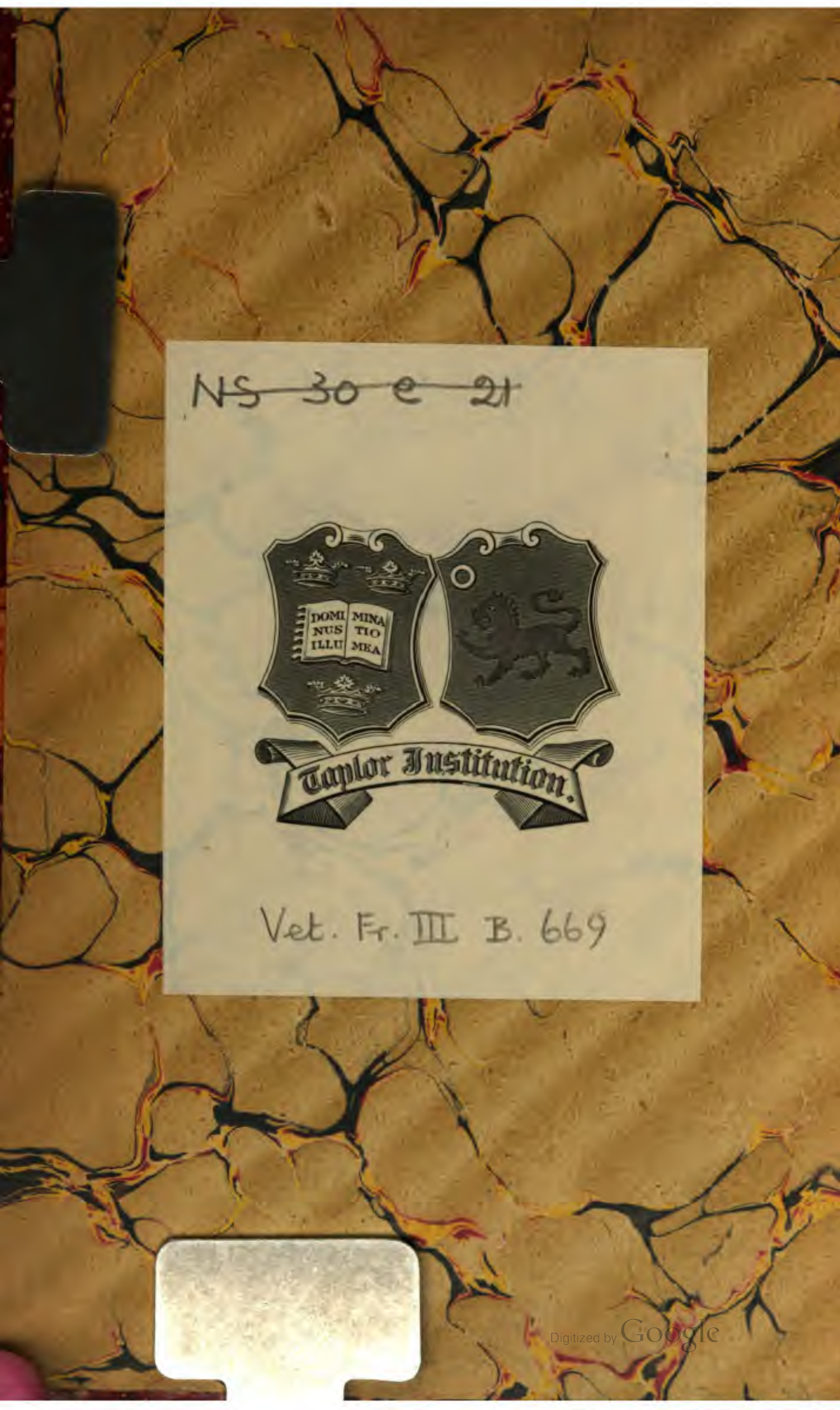



NS 30 e 21
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
Vet. Fr. III B. 669
Digitized by Google



# ŒUVRES

DE

# WALTER SCOTT,

TRADUCTION

DE

DEFAUCONPRET,

AVEC

LES PRÉFACES, INTRODUCTIONS ET NOTES

DE LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG,

Et des Notes nouvelles par M. Amédée Pichot.

CHRONIQUES DE LA CANONGATE.







FURNE, CHARLES GOSSELIN, ET PERROTIN.

1836.

# OEUVRES

DE

# WALTER SCOTT.

---

TOME XXI.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

# CHRONIQUES

# DE

# LA CANONGATE.

---

TRADUCTION

DE A.J.B. DEFAUCONPRET.

---



PARIS,

FURNE, CH. GOSSELIN, PERROTIN,

*ÉDITEURS,*

1835.

# OEUVRES

DE

# WALTER SCOTT

TRADUITES

PAR A. J. B. DEFAUCONPRET,

AVEC LES INTRODUCTIONS ET LES NOTES NOUVELLES

DE LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG.

TOME VINGT-UNIÈME.

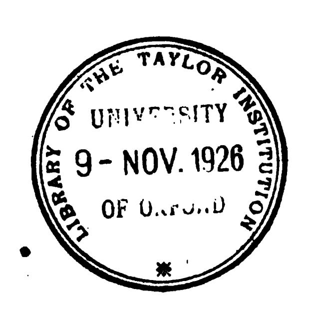
LES CHRONIQUES DE LA CANONGATE.

PARIS,

FURNE, CHARLES GOSSELIN, PERROTIN,

ÉDITEURS.

M DCCC XXXVI.



LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
9 - NOV. 1926
OF OXFORD

# INTRODUCTION

AUX

# CHRONIQUES

# DE LA CANONGATE.

Le volume précédent de cette collection renferme le dernier ouvrage publié sous le *nominis umbra* de l'Auteur de *Waverley;* et les circonstances qui rendirent impossible à l'écrivain de prolonger plus long-temps son incognito furent expliquées au public en 1827, dans l'Introduction des premières séries des *Chroniques de la Canongate*, — contenant (outre une notice biographique du chroniqueur imaginaire) trois nouvelles intitulées : *la Veuve des Highlands; les Deux Bouviers*, et *la Fille du Chirurgien*. On les trouve dans ce volume réunies à trois autres pièces détachées qui parurent l'année d'après dans l'élégant recueil qui a pour titre The keepsake.

Peut-être ai-je déjà assez parlé des mécomptes de fortune qui m'ont conduit à laisser tomber le masque sous lequel, durant une longue série d'années, j'avais joui d'une part si libérale de la faveur publique. Par le succès de mes tentatives littéraires j'avais été mis en état de satisfaire la plupart des goûts qu'on peut supposer compatibles avec ma position et une vie retirée. Dans cette plume, guidée par une main non connue, je semblais posséder quelque chose de semblable à la source mystérieuse d'or et de perles, accordée au voyageur des contes orientaux ; et il n'y a nul doute que je crus pouvoir, sans folle imprudence, élever mes dépenses personnelles à un taux bien supérieur à celui dont j'aurais eu la pensée si mes moyens s'étaient limités aux ressources de mon patrimoine, jointes au modeste revenu d'un emploi. J'ai acheté,

construit, planté, et j'ai passé à mes propres yeux, comme à ceux des autres, pour avoir la jouissance assurée d'une fortune considérable. Ces richesses cependant, semblables à tous les biens de ce monde, se trouvaient exposées à des vicissitudes; et c'est sous leur influence qu'elles étaient destinées à prendre leur vol et à disparaître. L'année 1825, si féconde en désastres pour diverses branches d'industrie commerciale, n'épargna pas la portion spéculative de la littérature, et il était difficile d'espérer que la ruine soudaine, qui frappa un si grand nombre d'éditeurs, n'atteindrait pas celui que sa carrière avait lié d'une manière si intime et si entière aux transactions pécuniaires de cette profession; en un mot, je me trouvai presque sans aucun avis préalable, enveloppé dans les bouleversemens de ce temps malheureux et appelé à faire face aux demandes des créanciers de la maison de commerce à laquelle mes intérêts étaient associés depuis long-temps, et qui ne s'élevaient pas à une somme moindre de cent vingt mille livres sterling [1].

Cependant l'auteur s'étant témérairement confié aux hasards d'une société commerciale, il était tout simple qu'il supportât les conséquences de sa conduite, et avec n'importe quel sentiment, il livra à l'instant chaque parcelle de la propriété qu'il avait coutume d'appeler sienne. Le tout fut remis entre les mains de gentlemen en qui l'intégrité, la prudence et l'intelligence des affaires s'unissaient à des dispositions aussi généreuses que bienveillantes, et qui prêtèrent leur appui à l'exécution de plans dans le succès desquels l'auteur contemplait la possibilité d'une libération totale, et qui étaient d'une telle nature, que si une assistance de ce genre lui avait été refusée, il aurait eu peu d'espoir de les amener à bien. Parmi les ressources qui se présentaient figurait cette édition complète et corrigée des romans et des nouvelles (dont la véritable origine s'était nécessairement découverte au moment de la catastrophe commerciale dont nous venons de parler), et qui maintenant touche presque au terme, entourée d'une faveur qui n'a pas eu de précédent; mais l'auteur se proposant aussi d'exercer encore sa plume, pour l'utilité de ses créanciers, dans le même genre de littérature, aussi long-temps que le goût de ses concitoyens paraîtrait approuver ses efforts, il a cru ne pouvoir sans une sorte de puérile affectation

1. Environ trois millions de francs.

essayer de reprendre un nouvel incognito, lorsque la visière du casque dont il se couvrait venait d'être levée. De là, le récit personnel mis à la tête du premier ouvrage qui parut après que l'écrivain des *Waverley Novels* eut été connu; et quoique plusieurs des particularité avouées d'abord dans cette notice aient été reproduites dans les préfaces et les notes de la collection présente, nous l'imprimons encore telle qu'elle le fut alors, à cause de l'intérêt qui s'attache en général aux médailles frappées pour une occasion spéciale, comme exprimant les sentimens du moment qui leur donna naissance, avec plus de fidélité que le même artiste ne pourrait peut-être le faire dans la suite.

---

## INTRODUCTION

### DE LA PREMIÈRE ÉDITION

### DES

# CHRONIQUES DE LA CANONGATE.

Tous ceux qui connaissent l'histoire des premiers temps du théâtre italien savent qu'Arlequin, tel qu'il parut d'abord, ne se bornait pas à opérer des merveilles avec son sabre de bois, et à sauter par les fenêtres pour entrer ou sortir, comme il le fait sur notre théâtre, mais que l'on admirait en lui, comme l'indique sa jaquette bigarrée, un bouffon ou clown [1] qui, loin d'avoir, comme chez nous, la bouche éternellement fermée, l'avait, au contraire, ainsi que Touchstone [2], remplie de railleries, de jeux de mots et de traits d'esprit, que souvent il débitait spontanément et en impromptu. Il est difficile de deviner comment il acquit son masque noir, qui anciennement ressemblait à la figure d'un chat; mais il paraît que le masque était essentiel pour bien remplir ce rôle, comme on le verra par l'anecdote qui suit.

Un acteur du théâtre italien ouvert, par permission, à la foire

1. *Clown*, paysan bouffon des pièces de Shakspeare et du théâtre anglais.
2. Clown de la comédie de Shakspeare intitulée : *As you like it*, (*Comme il vous plaira*).

Saint-Germain, à Paris, s'était rendu fameux par les traits d'esprit hardis, bizarres et extravagans, les saillies brillantes et les heureuses reparties dont il ornait avec profusion le rôle du bouffon bigarré. Quelques critiques, qui voyaient un acteur favori avec plus de bienveillance que de jugement, prirent l'occasion de faire des remontrances à l'habile Arlequin au sujet de son masque grotesque. Ils arrivèrent adroitement à leur but en lui faisant observer que son esprit classique et attique, ses traits de gaieté délicate et son heureux talent pour le dialogue tombaient dans le burlesque et dans le trivial par suite de ce déguisement insignifiant, et que ces qualités feraient bien plus d'impression s'il trouvait des auxiliaires dans la vivacité de ses yeux et l'expression de ses traits naturels. Ils n'eurent pas de peine à intéresser la vanité de l'acteur au point de l'engager à en faire l'essai. Il joua Arlequin à visage découvert, mais on trouva généralement qu'il avait complètement échoué. Il avait perdu la hardiesse qu'il devait au sentiment de son incognito, et avec elle tout cet esprit imperturbable de raillerie qui, dans le principe, donnait de la vivacité à son jeu. L'acteur maudit ses conseillers, et reprit son masque grotesque; mais on dit qu'il ne put jamais retrouver cette légèreté insouciante et heureuse que la conscience de son déguisement lui avait prêtée autrefois.

Peut-être l'auteur de *Waverley* est-il maintenant sur le point de courir un danger du même genre, et de risquer sa popularité pour avoir quitté son incognito. Ce n'est certainement pas un essai volontaire, comme celui d'Arlequin; car, dans l'origine, j'avais l'intention de ne jamais me faire connaître, pendant ma vie, pour l'auteur de ces ouvrages, et les manuscrits[1] en étaient conservés avec soin — par d'autres que par moi, — afin de pouvoir fournir les preuves nécessaires de la vérité lorsque le temps serait arrivé de la faire connaître. Mais les affaires des éditeurs de mes ouvrages ayant malheureusement passé en des mains différentes des leurs, je n'eus plus droit de compter sur le secret de ce côté; et ainsi mon masque, comme celui de ma tante Dinah dans *Tristram Shandy*[2], ayant commencé à s'user un peu vers le menton, il fut temps de le mettre de côté de bonne grâce, sous peine de le voir tomber de mon visage pièce à pièce.

1. Ces manuscrits sont à présent (août 1831) annoncés pour une vente publique; ce qui est un surcroît, faible il est vrai, à d'autres contrariétés.

2. Cette bonne tante Dinah dont l'honneur était si cher à Mon oncle Tobie.

Cependant je n'avais pas la moindre intention de choisir, pour cette révélation, le temps et le lieu où elle arriva; et il n'y avait eu aucun concert à cet égard entre mon savant et respectable ami lord MEADOWBANK [1] et moi. Ce fut, comme le lecteur en est sans doute instruit, le 23 février dernier [2], à une assemblée publique convoquée pour établir à Edimbourg une caisse de fonds pour les acteurs retirés, qu'eut lieu cette communication. Précisément avant que nous nous missions à table, lord MEADOWBANK me demanda si je désirais encore garder l'incognito relativement à ce qu'on appelait les Romans de l'auteur de *Waverley*. Je ne compris pas d'abord le but de la question de Sa Seigneurie, quoique certainement j'eusse pu le deviner, et je répondis que le secret était maintenant connu de tant de personnes que j'étais devenu indifférent sur cet article. D'après cette réponse, lord MEADOWBANK, lorsqu'il me fit l'extrême honneur de proposer ma santé, crut pouvoir dire quelques mots relativement à ces romans, en me désignant comme l'auteur d'une manière si directe, qu'en gardant le silence j'aurais été nécessairement convaincu ou de véritable paternité ou du crime encore plus grand de paraître vouloir recevoir indirectement des louanges auxquelles je n'avais aucun titre légitime. Je me trouvai donc tout à coup, et sans m'y attendre, placé dans le confessionnal, et je n'eus que le temps de me rappeler que j'y avais été conduit par une main amie, et que je ne pourrais peut-être trouver une meilleure occasion pour quitter publiquement un déguisement qui commençait à ressembler à celui d'un masque reconnu.

J'eus donc à remplir la tâche de m'avouer devant cette nombreuse et respectable assemblée le seul et unique auteur de ces Romans dont la paternité semblait promettre d'exciter un jour une controverse de quelque célébrité. Je pense maintenant qu'il est nécessaire d'ajouter que si, d'un côté, je prends sur moi toute la louange et tout le blâme que méritent ces ouvrages, d'un autre je dois convenir avec reconnaissance que j'ai reçu de divers côtés certaines idées de sujets et des légendes sur lesquelles j'ai quelquefois fondé mes compositions fabuleuses, ou que j'y ai fait entrer sous la forme d'épisodes. Je dois en particulier reconnaître la bonté constante de M. Joseph Train, inspecteur de l'excise à Dumfries, dont le zèle infatigable m'a fourni beaucoup de traditions curieuses et d'articles intéressans pour *l'Antiquaire*. Ce fut M. Train qui rap-

1. Un des juges suprêmes d'Ecosse, qu'on nomme *Lords of Council and Session*. — 2. 1827.

pela à mon souvenir l'histoire d'*Old Mortality*[1], quoique j'eusse eu moi-même une entrevue avec ce fameux personnage errant vers 1792, époque où je le trouvai occupé à sa tâche habituelle. Il réparait alors les tombes des partisans du Covenant qui étaient morts en prison dans le château de Dunnotar, où plusieurs d'entre eux avaient été enfermés à l'époque de l'insurrection d'Argyle; le lieu où ils furent emprisonnés est encore appelé le Caveau des Whigs. Cependant M. Train me procura sur ce personnage singulier, dont le nom était Patterson[2], des détails bien plus étendus que je n'avais pu m'en procurer pendant ma courte conversation avec lui. Il était (comme je l'ai peut-être déjà dit quelque part), natif de la paroisse de Closeburn, dans le comté de Dumfries, et l'on croit que des afflictions domestiques, aussi bien que ses sentimens religieux, l'engagèrent à commencer le genre de vie errante qu'il continua fort long-temps. Plus de vingt ans se sont écoulés depuis la mort de Robert Patterson, qui arriva sur la grande route, près de Lockerby, où on le trouva épuisé et expirant. Le bidet blanc, compagnon de ses pélerinages, était immobile auprès de son maître; c'était une scène qui n'aurait pas été indigne du pinceau. Je tiens ces particularités de M. Train.

Une autre obligation que je reconnais très volontiers, c'est celle que je dois à un correspondant inconnu (une dame[3]) qui m'a envoyé l'histoire de cette jeune personne douée de tant de droiture et de principes si élevés, que j'ai introduite dans le *Heart of Midlothian*[4] sous le nom de Jeanie Deans. Le refus qu'elle fit de sauver la vie de sa sœur par un parjure, et le voyage de Londres qu'elle entreprit pour obtenir son pardon, sont représentés comme véritables par la dame aimable et obligeante à qui je dois ces deux faits, et je fus conduit à penser qu'il serait possible de rendre intéressant un personnage supposé, en lui accordant uniquement une ame élevée, des principes droits, le simple bon sens, et un caractère sans prétention, sans rien lui donner de cette beauté, de ces grâces, de ces talens et de cet esprit, dont on ne croit généralement pas pouvoir légitimement priver une héroïne de roman. Si le portrait fut reçu avec interêt, je sais surtout en être redevable à la vérité et à la force de l'esquisse originale, que je regrette de ne pouvoir pré-

1. Le vieillard des tombeaux, personnage des *Puritains d'Ecosse*.
2. Consultez, pour plus de détails, les notes des *Puritains d'Ecosse*.
3. Feu mistress Goldie.
4. *La Prison d'Edimbourg*.

senter au public, esquisse tracée avec autant de chaleur que de sensibilité.

De vieux livres, des ouvrages dépareillés, et une collection considérable de légendes de familles, me fournirent une autre mine si abondante qu'il était probable que l'ouvrier verrait ses forces s'épuiser avant de manquer de matériaux. Je puis dire, par exemple, que la terrible catastrophe de *la Fiancée de Lammermoor* arriva réellement dans une famille écossaise de distinction. La personne qui m'en communiqua la triste histoire, il y a bien des années, était proche parente de la famille, et elle en parlait toujours avec une apparence de mélancolie mystérieuse qui en augmentait l'intérêt. Elle avait connu, dans sa jeunesse, le frère qui précéda à cheval la malheureuse victime pour la conduire à l'autel fatal, et qui, quoique tout jeune alors, et presque entièrement occupé du soin de paraître avec élégance dans le cortége de la fiancée, ne put s'empêcher de remarquer que la main de sa sœur était humide et froide comme celle d'une statue. Il n'est pas nécessaire de dévoiler davantage cette scène déplorable de malheurs domestiques, et quoiqu'elle soit arrivée il y a plus de cent ans, peut-être le récit n'en serait-il pas tout-à-fait agréable aux représentans des familles dont il s'agit. Il peut être à propos de dire que j'ai imité les évènemens; mais je n'avais ni les moyens ni l'intention de copier les mœurs, ni de tracer les caractères des personnes qui ont joué un rôle dans l'histoire véritable.

Dans le fait, je puis établir ici en général que, tout en pensant que les personnages historiques sont des sujets dont il est permis de tracer le portrait, je n'ai jamais, dans aucune occasion, violé le respect dû à la vie privée. Il était sans doute impossible que les traits de personnes tant vivantes que mortes avec lesquelles j'ai eu des rapports de société, ne se soient trouvés sous ma plume dans des ouvrages tels que *Waverley* et ceux qui l'ont suivi. Mais j'ai toujours cherché à généraliser les portraits, de manière à les faire paraître, dans l'ensemble, des productions de l'imagination, quoiqu'ils eussent quelque ressemblance avec des individus réels. Cependant je dois avouer que mes efforts à ce sujet n'ont pas toujours également réussi. Il y a des hommes dont le caractère a des traits si particuliers, qu'il suffit d'en produire quelques-uns des plus frappans pour placer infailliblement sous les yeux l'individu tel qu'il est. C'est ainsi que le caractère de Jonathan Oldbuck, dans *l'Antiquaire*, a été en partie fondé sur celui d'un vieil ami de ma

jeunesse, à qui je dois la connaissance de Shakspeare, ainsi que d'autres faveurs inestimables; mais je croyais en avoir si complètement déguisé la ressemblance qu'aucun contemporain vivant ne pourrait le reconnaître. Cependant je me trompais, et je compromis beaucoup par là mon secret; car j'appris dans la suite qu'un homme très respectable, faisant partie du petit nombre des amis de mon père qui vivent encore [1], et critique habile, avait dit, après avoir vu l'ouvrage, qu'il savait maintenant avec certitude qui en était l'auteur, parce qu'il reconnaissait dans l'Antiquaire le caractère d'un très intime ami de la famille de mon père.

Je puis aussi faire remarquer ici que l'espèce d'échange de générosité que j'ai représenté comme ayant lieu entre le baron de Bradwardine et le colonel Talbot est un fait littéral. Voici les circonstances réelles de l'anecdote, qui fait également honneur au Whig et au Tory : —

Alexandre Stewart d'Invernahyle, — nom que je ne puis écrire sans ressentir la plus vive reconnaissance pour l'ami de mon enfance qui me fit connaître le pays des Highlands, leurs traditions et leurs mœurs, — avait pris part aux troubles de 1745. A la bataille de Preston, comme il chargeait, à la tête de son clan, les Stewarts d'Appine, il vit un officier de l'armée ennemie qui se trouvait seul près d'une batterie de quatre canons, et qui, après en avoir déchargé trois sur les montagnards, tirait son épée. Invernahyle se précipita sur lui, et lui cria de se rendre. — Jamais à des rebelles! fut la réponse intrépide que fit l'officier, l'accompagnant d'un coup que le montagnard reçut sur son bouclier; mais au lieu de se servir de son arme pour renverser son antagoniste sans défense, celui-ci l'employa à détourner une hache de Lochaber dont l'officier était menacé par Miller, un des hommes de sa suite, vieux montagnard à physionomie dure, que je me rappelle avoir vu.

Se sentant alors le plus faible, le lieutenant-colonel Allan Whiteford, brave officier et homme de qualité, rendit son épée, et remit aussi sa bourse et sa montre, qu'Invernahyle accepta pour empêcher qu'elles ne tombassent au pouvoir de ses partisans. Après la bataille, M. Stewart chercha son prisonnier, et ils furent présentés l'un à l'autre par le fameux John Roy Stewart, qui apprit au colonel quelle était la qualité de celui qui l'avait pris, et l'informa de la nécessité où il se trouvait de reprendre sa bourse

1. James Chalmers, était un avoué de Londres, qui mourut durant la publication de la présente édition (août 1831).

et sa montre, qu'il était disposé à laisser entre les mains de celui à qui il les avait remises. Il s'établit entre eux une si grande confiance, qu'Invernahyle obtint du Chevalier la liberté de son prisonnier sur parole, et bientôt après, ayant été chargé d'aller faire des recrues dans le pays des montagnes, il alla visiter le colonel Whiteford, et passa chez lui deux jours heureux dans sa compagnie et dans celle des Whigs ses amis, sans penser, de part ni d'autre, à la guerre civile qui exerçait encore toutes ses fureurs.

Lorsque la bataille de Culloden eut mis fin aux espérances de Charles-Edouard, Invernahyle, blessé, et presque hors d'état de faire un mouvement, fut emporté du champ de bataille par le dévouement des siens. Mais comme il avait été un jacobite remarquable, sa famille et ses biens furent exposés au système de vengeance et de destruction trop généralement suivi dans le pays des insurgés. Ce fut alors le tour du colonel Whiteford, et il fatigua toutes les autorités civiles et militaires pour obtenir le pardon de celui qui lui avait sauvé la vie, ou du moins une protection pour son épouse et sa famille. Ses sollicitations furent long-temps inutiles : — J'étais sur toutes les listes avec la marque de la bête, disait Invernahyle. — A la fin, le colonel Whiteford s'adressa au duc de Cumberland, et appuya sa requête de tous les argumens qu'il put trouver. Se voyant encore refusé, il tira de son sein son brevet d'officier, et, après avoir dit quelques mots des services que sa famille et lui-même avaient rendus à la maison de Hanovre, il demanda la permission de donner sa démission du grade qu'il occupait au service de cette maison, puisqu'on ne voulait pas lui permettre de prouver sa reconnaissance à un homme à qui il devait la vie. Le duc, vaincu par ses instances, lui dit de reprendre son brevet, et accorda sa protection à la famille d'Invernahyle.

Quant au chef de cette maison, il resta caché dans une caverne près de sa demeure, devant laquelle était campé un petit détachement de troupes régulières. Chaque matin il entendait l'appel des soldats qu'on passait en revue, et chaque soir le son du tambour qui les rappelait au quartier; on ne changeait pas une seule fois la sentinelle qu'il ne s'en aperçût. Comme on soupçonnait qu'il était caché dans les environs, on surveillait de près sa famille, et on la forçait à user de la plus grande précaution pour lui procurer la nourriture dont il avait besoin. Une de ses filles, enfant de huit ou dix ans, fut employée comme l'agent qui paraissait devoir exciter le moins de soupçons. Elle prouva, entre mille exemples,

que les temps dangereux et difficiles donnent à l'intelligence un développement précoce. Elle fit connaissance avec les soldats, et ils s'habituèrent si bien à la voir qu'ils cessèrent de faire attention à ses mouvemens : alors elle se mettait à rôder dans le voisinage de la caverne, laissant les faibles provisions qu'elle apportait pour son père sous quelque pierre remarquable ou sous la racine de quelque arbre où il pourrait les trouver en se traînant pendant la nuit hors de sa retraite. Les temps s'adoucirent, et mon excellent ami se vit délivré de la proscription par l'acte d'amnistie. Telle est l'histoire intéressante que j'aurais pu mieux raconter sans doute dans *Waverley*.

Je communiquai cette anecdote, et plusieurs autres circonstances ayant rapport aux romans en question, à un ami dont j'ai eu depuis peu à déplorer la perte, William Erskine, juge écossais, sous le titre de lord Kinedder [1], qui ensuite rendit compte avec beaucoup trop de partialité des Contes de mon Hôte, dans le *Quarterly review* du mois de janvier 1817. Le même article contient d'autres éclaircissemens relatifs à ces romans; je les avais fournis moi-même à mon digne ami, qui se donna la peine d'écrire cet article [2]. Le lecteur qui aimerait à voir de tels détails peut trouver l'original de Meg Merrilies [3] et, je crois d'un ou deux autres personnages du même genre, dans l'article en question.

Je puis dire également que les circonstances tragiques et sauvages dont je fais précéder la naissance d'Allan-Mac-Aulay, dans la *Légende de Montrose*, arrivèrent réellement dans la famille de Stewart d'Ardvoirloch. La gageure relative aux chandeliers, qui furent remplacés par des porteurs de torche montagnards, fut proposée et gagnée par un des Mac-Donald de Keppoch.

Il ne peut être très amusant de glaner le petit nombre de vérités contenues dans cette masse de vaines fictions. Il est bon cependant, avant de quitter ce sujet, de dire quelques mots sur diverses localités qu'on a prétendu reconnaître dans quelques-unes des descriptions qui se trouvent dans ces romans. Par exemple, on a identifié Wolf's-Hope avec Fast-Castle dans le comté de Berwick, — Tillietudlem avec Draphane [4] dans le Clyddesdale, — et la vallée appelée, dans *le Monastère*, Glendearg, avec celle de l'Allan, au-dessus de la maison de campagne de lord Somerville, près de

1. Lord Kinedder mourut au mois d'août 1822. Eheu! (août 1831).
2. Cet article passait pour être de Walter Scott lui-même.
3. Personnage de *Guy Mannering*.
4. Ou Craignesthan. Voyez les *Vues pittoresques d'Ecosse*.

Melrose. Tout ce que je puis dire, c'est que, dans ces occasions, comme dans beaucoup d'autres, je n'ai eu dessein de décrire aucun endroit particulier, et par conséquent la ressemblance doit être de cette espèce générale qui existe nécessairement entre des scènes offrant le même caractère. Les côtes qui environnent l'Ecosse offrent sur leurs caps et leurs promontoires cinquante châteaux, tels que celui de Wolfs-Hope; chaque comté a une vallée plus ou moins semblable à Glendearg; et si maintenant l'on voit moins fréquemment des châteaux pareils à Tillietudlem, ou des habitations semblables à celle du baron de Bradwardine, il faut en accuser l'aveugle rage de destruction qui a fait disparaître ou qui a changé en ruines tant de monumens de l'antiquité qui n'étaient pas défendus par leur situation inaccessible [1].

Les morceaux de poésie placés au commencement des chapitres de ces romans sont quelquefois extraits d'auteurs dont quelques-uns sont même cités de mémoire; mais en général ils sont de pure invention. Il m'en eût trop coûté de recourir à la collection des poètes anglais pour découvrir des épigraphes convenables; et me voyant dans la situation du machiniste qui, après avoir épuisé le papier blanc qu'il avait pour représenter une chute de neige, continua de faire neiger avec du papier brun, je mis ma mémoire à contribution aussi long-temps qu'il me fut possible, et lorsqu'elle vint à tarir, j'y suppléai par l'invention. Je pense que, dans certains endroits où des noms d'auteurs se trouvent placés au bas de citations supposées, il serait assez inutile de les chercher dans les ouvrages des écrivains auxquels ces passages sont attribués.

Maintenant que je suis dans le confessionnal, le lecteur peut s'attendre à m'entendre expliquer les motifs qui m'ont fait persister si long-temps à désavouer les ouvrages dont il est ici question. A cela il serait difficile de faire une autre réponse que celle du caporal Nym [2] : — « C'était l'humeur ou le caprice du moment. » — J'espère qu'on ne m'accusera pas d'ingratitude envers le public, à l'indulgence duquel je suis beaucoup plus redevable qu'à mon propre mérite, si j'avoue que, comme auteur, je suis et j'ai été plus indifférent au succès de mes ouvrages que ne le sont peut-être d'autres écrivains qui ont une plus forte passion pour la

1. Je citerai en particulier le fort danois d'Ulric, situé sur la côte orientale de l'Ecosse, comme ayant suggéré l'idée de la tour appelée *Wolf's-Crag* (rocher du loup), qui a été plus généralement identifié par le public avec l'ancienne tour de Fast-Castle.

2. Shakspeare, *Henry V*.

renommée littéraire, sans doute parce qu'ils sentent avec raison qu'ils y ont un titre plus légitime. Ce ne fut qu'après avoir atteint l'âge de trente ans que je tentai sérieusement de me distinguer comme auteur; et, à cette époque de la vie, les espérances, les désirs et les souhaits des hommes ayant ordinairement déjà acquis un caractère assez décidé, ce n'est qu'avec beaucoup de temps et de peines qu'on peut leur faire prendre une nouvelle direction. Quand j'eus fait la découverte, — car c'en était véritablement une, — qu'une occupation amusante pour moi pouvait aussi causer quelque plaisir aux autres, et quand j'eus reconnu que la carrière littéraire pourrait à l'avenir employer une portion considérable de mon temps, je craignis un peu d'acquérir ces habitudes de jalousie et de mauvaise humeur qui ont abaissé et même dégradé le caractère des enfans de l'imagination, et qui, en excitant parmi eux de petites querelles et une irritabilité réciproque, les ont exposés à la risée des hommes du monde. Je résolus donc, sous ce rapport, d'armer ma poitrine (peut-être un critique mal disposé ajoutera-t-il mon front) d'un triple airain [1], et d'éviter autant que possible de fonder mon ambition sur des succès *littéraires*, de crainte de mettre en danger la paix et la tranquillité de mon esprit, si je venais à éprouver des chutes *littéraires*. Ce serait une preuve d'apathie stupide ou d'affectation ridicule, si je disais que j'ai été insensible aux applaudissemens du public lorsque j'en ai été honoré; et j'apprécie encore plus l'inestimable amitié qu'une popularité passagère m'a mis à portée de contracter avec des hommes distingués par leurs talens et leur génie, amitié qui, j'ose l'espérer, repose maintenant sur une base plus solide que les circonstances qui l'ont fait naître. Néanmoins, tout en appréciant ces avantages en homme, je puis dire avec vérité et confiance que j'ai bu avec modération dans la coupe enivrante du succès, et que je n'ai jamais, soit dans la conversation, soit par ma correspondance, encouragé aucune discussion relative à ma carrière littéraire. Au contraire, de pareils sujets, même lorsqu'ils étaient amenés par les motifs les plus flatteurs pour moi, m'ont ordinairement paru embarrassans et désagréables.

Je viens d'exposer avec franchise les motifs que j'ai eus pour garder l'incognito autant que je puis les connaître, et j'espère que le public me pardonnera l'*égotisme* de détails dans lesquels j'ai été

1. Ce qui ne paraît pas tout-à-fait impossible, lorsqu'on considère que je suis à la barre depuis 1792. (Août 1831.)

obligé d'entrer. L'auteur, qu'on a demandé si long-temps et à grands cris, paraît sur la scène pour saluer l'auditoire avec respect. Mais rester plus long-temps en présence du public serait une indiscrétion.

J'ai seulement à ajouter que je me reconnais maintenant par écrit, comme je l'ai fait de vive voix, pour seul et unique auteur de tous les romans publiés sous le nom de — l'Auteur de Waverley. — Je le fais sans honte, parce que je ne crois pas qu'il existe dans ces ouvrages rien qui mérite un reproche, sous le rapport de la religion ou de la morale; je le fais aussi sans aucun sentiment d'orgueil, parce que, quel que puisse avoir été leur succès temporaire, je sais trop combien leur réputation dépend du caprice de la mode; et j'ai déjà parlé de la nature précaire de cette renommée, comme d'une raison pour ne pas se montrer trop avide de la conquérir.

Avant de finir, je dois dire qu'il y avait au moins vingt personnes qui, par suite de motifs d'intimité ou d'une confiance que les circonstances rendaient nécessaire, étaient dépositaires de ce secret; et comme il n'y en a pas eu, à ma connaissance, une seule qui ait abusé de la confiance qui leur avait été accordée, je leur en ai d'autant plus d'obligation que le peu d'importance de ce mystère n'était pas propre à inspirer beaucoup de respect à ceux à qui il avait été dévoilé.

Quant à l'ouvrage qui suit, il était conçu et imprimé en partie, long-temps avant que je me fusse avoué l'auteur de ces romans, et je l'avais commencé dans l'origine par une déclaration qu'il n'aurait ni introduction ni préface d'aucune espèce. Ce long avant-propos, mis à la tête d'un ouvrage destiné à n'en point avoir, peut cependant servir à montrer combien les desseins des hommes, dans les affaires les plus frivoles comme dans les plus importantes, sont sujets à être maîtrisés par le cours des évènemens. Ainsi, quand nous commençons à traverser une rivière dont les eaux sont grossies, nos regards se fixent sur le point de la rive opposée où nous désirons aborder; mais, cédant peu à peu au torrent, nous nous trouvons heureux, à l'aide peut-être d'une branche ou d'un buisson, de nous en tirer à quelque endroit éloigné et peut-être dangereux, en descendant le courant beaucoup plus bas que nous n'en avions d'abord l'intention.

Espérant que le lecteur courtois ne refusera pas à une ancienne et familière connaissance une partie de la faveur qu'il accordait

à celui qui aspira sous un déguisement à ses suffrages, je le prie de me croire son humble et obligé serviteur,

WALTER SCOTT.

Abbotsford, 1er octobre 1827.

---

Telle était la courte narration que je crus convenable de publier en octobre 1827 : j'ai maintenant peu de choses à y ajouter. Au moment de paraître pour la première fois dans le monde des lettres, il me sembla qu'un ouvrage qui emprunterait la forme d'écrit périodique pourrait avoir un certain air de nouveauté, et il me prit envie de rompre, si je puis m'exprimer ainsi, la brusquerie de mon apparition personnelle en m'adjoignant un coadjuteur imaginaire et en entourant son existence individuelle d'autant de clarté pour le moins que déjà j'avais jugé à propos d'en répandre sur des ombres de la même famille. Au fond je n'avais jamais projeté d'invoquer l'assistance d'aucun individu réel pour le soutien de mes travaux et de mon caractère quasi-éditorial. J'étais persuadé depuis long-temps, que tout ce qui ressemble à un *pique-nique* littéraire doit finir par suggérer des comparaisons qu'on peut avec justice qualifier d'odieuses, et qui doivent par conséquent être évitées. Il est vrai que j'avais eu aussi quelques occasions de savoir qu'en pareille occurrence les promesses surpassent d'ordinaire en magnificence l'exécution qui doit les suivre, aussi formai-je le plan d'un recueil qui, suivant mon ancienne coutume, reposait sur mes seules ressources; et quoique suffisamment convaincu que l'instant qui avait assigné à l'auteur de *Waverley* une habitation et un nom, avait sérieusement compromis sa puissance, je me sentais porté à adopter le sentiment de l'un de mes anciens héros Montrose, et à me dire à moi-même, qu'au champ de la littérature comme à celui des armes,

« C'est douter de la Providence ou de son propre mérite que de ne pas risquer le tout pour le tout. »

J'ajouterai aux détails explicatifs du plan donnés au lecteur dans le chapitre IIe, par l'idéal éditeur M. Croftangry, que la dame

nommée dans ce récit, mistress Bethune Balliol, était destinée à montrer sous ses points de vue principaux le noble caractère d'une amie qui m'était chère, mistress Murray Keith [1], dont la mort récente venait d'attrister le cercle nombreux qui la chérissait autant pour ses vertus naturelles et ses qualités aimables que pour les connaissances si étendues qu'elle possédait, et la délicieuse manière avec laquelle elle savait les communiquer aux autres. C'est en vérité à son excellente et vive mémoire que l'auteur a été plus d'une fois redevable du *substratum* de ses fictions écossaises. — Il en résulte que depuis long-temps elle avait deviné la véritable origine du roman de *Waverley*.

L'auteur a été accusé d'avoir introduit dans la succincte histoire de Chrystal Croftangry quelques allusions peu polies pour d'honorables individus existant encore, mais il croit pouvoir ne pas répondre à une telle imputation. La première histoire que M. Croftangry présenta au public, *la Veuve des Highlands*, avait pour source primitive mistress Murray Keith, et elle se rapproche beaucoup, à l'exception de quelques circonstances additionnelles dont je suis porté à regretter l'introduction, du récit qu'avait coutume d'en faire l'excellente et vénérable lady. Le cicerone Highlander Macturk et la grave blanchisseuse ne sont pas des êtres imaginaires : en relisant ces feuilles après un intervalle de quelques années, et en comparant l'effet qu'elles produisent avec le souvenir que m'a laissé la touchante narration de ma respectable amie, je ne puis m'empêcher de craindre d'avoir altéré sa simplicité en y ajoutant ces mêmes détails qui, sans doute, au moment où je les écrivis, me parurent propres à l'embellir.

Le sujet de la nouvelle suivante, *les Deux Bouviers*, m'a été fourni par un autre vieil ami, le feu George Constable, Esq. de Wallace-Craigie, près Dundee, que j'ai déjà montré à mes lecteurs sous les traits de l'Antiquaire de Monkbarns. Il avait, je crois,

1. Les Keiths de Graig, du Kyncardineshire descendaient de John Keith, quatrième fils de William, second comte-marechal, qui reçut de son père, vers 1480, le domaine de Graig et une partie de celui de Carvoch, situés dans ce comté. Il y a une généalogie de cette famille dans le Baronnage de Douglas, 443 à 445. Le colonel Robert Keith de Craig (septième descendant de John) eut de sa femme Agnès, fille de Robert Murray de Murrays-Hall, de la famille de Blacbarony, veuve du colonel Stirling, de la maison de Keir, un fils — Robert Keith de Craig, ambassadeur à la cour de Vienne, ensuite à celle de Saint-Pétersbourg. Il occupa ce dernier poste à l'avénement de George III, et mourut à Edimbourg en 1774 Il avait épousé Marguerite, seconde fille de sir William Cunningham de Caprington, et de Jeannette, seule fille et héritière de sir James Dick de Prestonfield. Parmi plusieurs enfans issus de ce mariage, étaient feu le célèbre diplomate, sir Robert Murray Keith, K.-B, général des armées, et pendant quelque temps ambassadeur à Vienne; sir Basil Keith, chevalier, capitaine de vaisseau, et qui mourut gouverneur de la Jamaïque; et mon excellente amie Anne Murray Keith, qui, en dernier lieu, posséda tous les biens de sa famille, et dont la mort précéda de peu la date de cette Introduction (1831).



assisté au jugement rendu à Carlisle, et il ne parlait jamais du résumé du vénérable chef du jury sans verser des larmes, qui formaient un singulier contraste avec l'expression d'une physionomie habituellement moqueuse ou presque satirique.

La finesse d'esprit tout écossaise de ce digne gentleman, —sa connaissance de nos antiquités nationales, —et la piquante gaieté qui lui était particulière, laisseront un long souvenir. Pour moi, je ne me rappelle pas sans orgueil que, durant maintes années, nous étions, comme dit Wordsworth,

—« Un couple d'amis, malgré ma jeunesse et les soixante-douze ans de George. »

Abbotsford, 15 août 183[illegible].

# APPENDICE

# A L'INTRODUCTION.

(Des amis de l'auteur ont pensé qu'il serait bien de réimprimer ici un rapport détaillé du repas public, dont il est question dans les pages précédentes, tel qu'il parut dans les journaux du temps. Pour se conformer à cet avis on présente au lecteur l'extrait suivant du Journal hebdomadaire d'Edimbourg, du mercredi 28 février 1827).

## RELATION DU DINER DU FONDS THEATRAL[1].

Avant de commencer le récit de cette intéressante solennité, — car on peut avec justice la nommer ainsi, — nous devons mettre sous les yeux du lecteur la lettre que nous avons reçue du président.

A L'ÉDITEUR DU WEEKLY-JOURNAL-D'ÉDIMBOURG.

Monsieur, je suis extrêmement fâché de ne pas avoir le loisir de corriger en entier la copie que vous m'avez envoyée des paroles que je suis censé avoir prononcées au dîner pour le Fonds théâtral. Je ne suis pas orateur, et en de semblables occasions je tâche de dire le mieux qu'il m'est possible, ce que la circonstance exige.

J'espère cependant que votre écrivain a été plus exact à l'égard des autres qu'il ne l'a été au mien. J'ai corrigé un passage dans lequel on me faisait parler avec une grande inconvenance et beaucoup de vivacité, au sujet des opinions de ceux qui n'approu-

1. Établissement destiné à venir au secours des auteurs et des acteurs dans leur vieillesse.

vent pas les délassemens dramatiques. J'ai rétabli ce que j'avais dit, dans l'intention de ne pas m'écarter du respect auquel ont droit, dans mon opinion, toutes les objections fondées sur la conscience. J'ai laissé d'autres erreurs, telles que je les ai trouvées, le sens ou le non-sens de mes paroles étant de peu d'importance dans ce qui concernait purement le moment présent.

Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur,

WALTER SCOTT.

Édimbourg, lundi.

---

LE repas au sujet de l'établissement d'un fonds théâtral, qui eut lieu vendredi dans les Salles de l'Assemblée, fut conduit avec un goût admirable. Le président, sir Walter Scott, joint à ses éminens talens tout ce qui peut contribuer à animer une réunion semblable. Ses manières sont remplies d'aisance, sa conversation simple et naturelle est en même temps vive et piquante; il a l'art, si c'en est un, de s'entourer d'une certaine bonhomie qui ne lui fait pas perdre une parcelle de sa dignité. Il réussit ainsi à dissiper une partie de la réserve solennelle qui semble inséparable des assemblées de ce genre, et elles reçoivent de sa bienveillance gracieuse et facile une portion du charme qui accompagne les réunions particulières. Auprès de sir Walter Scott étaient assis le comte de Fife, le lord Meadowbank, sir John Hope de Pinkie, Bart., l'amiral Adam, le baron Clerk Rattray, Gilbert Innes, Esq., James Walker, Esq., Robert Dundas, Esq., Alexandre Smith, Esq., etc.

La nappe enlevée, le « *non nobis, Domine* » fut chanté par messieurs Thorne, Swift, Collier et Hartley; le président porta ensuite les toasts suivans :

AU ROI — tous les honneurs.

AU DUC DE CLARENCE et à la famille royale.

Le président, en proposant le troisième toast qu'il désirait qu'on entourât d'un silence solennel, dit qu'il était à la mémoire d'un prince regretté, dont la perte était récente. — Tous ceux qui l'écoutaient devinèrent sans doute sa pensée; il n'avait pas le projet de s'étendre sur ses talens militaires, loués au sein du

parlement; ils l'étaient aussi dans toutes les chaumières, et chaque fois qu'un guerrier faisait le sujet de l'entretien, son nom se présentait de lui-même; mais il s'attachait spécialement au but qui les réunissait, et que S. A. R. avait honoré d'une protection particulière. Sacrifiant souvent à cette œuvre de bienfaisance son temps et le peu de loisirs que lui laissaient d'importantes affaires, elle ne se refusa jamais à assister aux assemblées de ce genre. — Il proposait donc un toast en l'honneur de feu S. A. R. le duc d'York. — Silence solennel.

Le président invite ensuite les gentlemen à remplir leurs verres jusqu'au bord, tandis qu'il leur adresserait quelques mots; il avait l'habitude d'entendre des discours, et il savait par expérience le sentiment qu'inspirent les longues harangues. Il serait sûrement superflu d'entrer dans aucune justification de l'art dramatique, auquel ils étaient venus prêter un soutien; il lui semblait cependant qu'il devait saisir l'occasion actuelle pour faire de courtes réflexions sur cet amour du spectacle qui est un sentiment inné dans la nature humaine.

C'est le premier plaisir de l'enfance, il croît avec l'âge, et même au déclin de la vie; peu de choses offrent autant d'attraits qu'un récit accompagné de l'accent et du geste convenable. Un des premiers mouvemens d'un enfant est de contrefaire son maître d'école en fouettant une chaise. Prendre nous-mêmes un caractère d'emprunt, ou voir les autres s'en revêtir, est un divertissement naturel à l'homme; le goût des amusemens de ce genre semble inhérent à notre organisation. Dans tous les siècles l'art théâtral a marché de front avec les progrès de la civilisation, ceux de la littérature et des beaux-arts. Ce penchant s'est accru à mesure que la société est sortie de l'état de barbarie, l'art s'est perfectionné, et ceux qui le cultivaient ont été plus considérés. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'ancienne Grèce, quoique l'orateur ne prétende pas à une profonde connaissance du théâtre antique; son premier poète tragique commandait un corps de troupes à la bataille de Marathon. Sophocle et Euripide occupaient à Athènes un rang distingué, lorsque Athènes elle-même avait atteint sa plus haute renommée; ils exerçaient à la tribune une haute influence par leurs discours, tandis qu'on applaudissait leurs ouvrages sur la scène. Si on tournait ses regards vers la France, sous le règne de Louis XIV, époque de l'histoire classique de cette contrée, on verrait que tous les Français l'ont considérée

comme l'âge d'or de l'art dramatique. En Angleterre, sous la reine Elisabeth, la tragédie parvint à son apogée lorsque la nation commença à peser avec force et sagesse dans la balance politique de l'Europe, et non contente de ne pas recevoir de lois des autres, sut en imposer elle-même au monde en défendant les droits du genre humain. (Applaudissemens.) Plus tard sont venus des temps où l'art dramatique a été frappé de réprobation, ceux qui l'exerçaient flétris, des lois rendues contre eux, moins déshonorantes cependant pour ceux qui en étaient l'objet que pour les hommes d'état qui les ont proposées et les législateurs qui les ont adoptées. Mais à quelle époque se rapportent de telles mesures? N'est-ce pas lorsque la vertu était rarement mise au nombre des devoirs moraux, que le clergé était obligé au célibat, et la lecture de la Bible interdite aux simples fidèles, qu'on nous demandait aussi de renoncer au plus raisonnable de nos plaisirs? Il pensait qu'une vue de pénitence avait pu seule ériger la scène en un lieu idéal d'impiété, et le théâtre en asile du péché. Il n'avait pas l'intention de nier que beaucoup de gens fort estimables n'eussent, à ce sujet, une opinion contraire à la sienne, et il était bien loin de les accuser pour cela de bigoterie ou d'hypocrisie; quoique ces objections ne lui parussent pas fondées, il ne les attribuait qu'à la délicatesse des consciences; et ces personnes étant, ainsi qu'il se plaisait à le croire, des hommes pieux et vertueux, il était sûr que le but de cette réunion lui servirait au besoin d'apologie; ils approuveraient un acte de bienfaisance, tout en différant de manière de voir sur d'autres points. Tel individu qui blâme la fréquentation des théâtres convient au moins qu'il est permis de donner son superflu pour soulager la souffrance, soutenir la vieillesse et consoler les affligés; ce sont des devoirs que nous impose la religion elle-même. ( Vifs aplaudissemens. )

Les acteurs atteints par l'âge ou l'infortune ont un droit particulier à la libéralité de ceux qui ont participé aux plaisirs dont on jouit dans ces lieux qu'ils rendent l'ornement de la société. L'art qu'ils professent est d'une nature délicate et précaire; on s'y prépare par des études prolongées; un long temps s'écoule sans qu'un génie, même du premier ordre, puisse acquérir la connaissance mécanique de la scène. Ils languissent bien des années dans l'obscurité, avant de pouvoir mettre à profit leurs talens naturels; et, le moment venu, il ne leur reste qu'un court espace de temps durant lequel ils s'estiment heureux s'ils peuvent assurer l'aisance

de leurs derniers jours. Ainsi, après quelques heures d'une prospérité tardive et courte, ils retombent dans la décadence : ils sont alors affaiblis, — privés de tout moyen de plaire ; « — sans voix — sans dents. » Et on laisse dans cet état déplorable ceux qui ont charmé tant d'heures de nos loisirs. Le public se montre, il est vrai, généreux pour ceux qui méritent sa protection. Mais il est triste en général de dépendre de la faveur ou, pour parler franchement, du caprice du public. Cette position devient plus fâcheuse pour une classe dont le trait distinctif n'est pas une extrême prudence ; il est possible que des occasions favorables aient été négligées : mais que chaque gentleman se juge lui-même, qu'il calcule ses propres imprudences, les sommes d'argent qu'il a prodiguées, puis, examinant son propre cœur, qu'il dise si ce souvenir rendrait pour lui la détresse moins amère ? Il en appelle ici aux ames généreuses, — aux esprits les plus nobles ; — et ose leur demander quelle consolation ce serait pour leur vieillesse malheureuse d'entendre dire qu'ils auraient pu amasser dans un temps qui n'est plus ( vifs applaudisssemens), — et qu'ils seraient riches s'ils l'avaient voulu ? On n'a parlé jusqu'ici que de ceux qu'on nomme en langage théâtral *les étoiles*, et qui parfois sont des astres tombés ; mais il existe une autre classe d'infortunés qui se lient naturellement au théâtre dont ils forment une portion indispensable. Les matelots ont coutume de dire que tout homme ne peut être contre-maître, de même tandis qu'un grand acteur remplit le rôle d'Hamlet, d'autres moins célèbres doivent jouer Laërte, le King, Rosencrantz et Guilderstern, sinon la pièce ne peut être représentée. Si Garrick lui-même sortait du tombeau il ne pourrait pas jouer Hamlet seul. Là aussi il faut des généraux, des colonels, des officiers et des subalternes ; mais que deviendront les simples soldats ? Plusieurs se sont mépris sur leurs talens, et, jeunes encore, ont embrassé une carrière pour laquelle ils n'étaient pas nés. Je voudrais savoir ce qu'on doit dire au poète médiocre et au mauvais artiste ; ne pourrait-on pas, les taxant de folie, conseiller au poète de se faire copiste, et à l'artiste de peindre des enseignes ? — (Bruyans éclats de rire) ; mais vous ne pouvez pas repousser l'acteur qui s'est trompé de route ; s'il ne peut jouer Hamlet, il jouera Guilderstern. Lorsqu'un grand nombre d'ouvriers sont employés au même labeur, le salaire est faible, et nul ne peut, dans une telle position, subvenir aux besoins de sa femme, de ses enfans, et mettre à part une portion de ses honoraires pour ses vieux jours. Que deviendra cet

individu au déclin de la vie? le rejetterez-vous comme un meuble vermoulu, ou une mécanique dont les ressorts sont usés? Ce serait être à la fois injuste, ingrat et peu charitable envers une personne qui a contribué à nos plaisirs. Ses besoins ne sont pas son propre ouvrage, ils naissent naturellement des infirmités qui accompagnent la vieillesse. On ne peut nier qu'il n'existe parmi eux des malheureux auxquels aucune imprudence ne peut être reprochée, si ce n'est une profession hasardée. Une fois entré dans la carrière dramatique, il ne peut la quitter, il faut qu'il la suive et qu'il travaille jusqu'à ce que la mort vienne le délivrer de sa détresse ou qu'elle soit rendue plus tolérable par l'influence plus douce de la charité. Il ne lui restait plus qu'à exprimer l'espoir, confirmé par le nombre des respectables gentlemen ici présens, que la collecte de ce jour remplirait le but désiré. — Il espérait qu'il en serait ainsi. — Ils n'endurciraient pas leurs cœurs; ils ne refuseraient pas une légère offrande, s'ils ne pouvaient en faire une considérable, et ils auraient la consolation de penser que chaque obole détachée de leur superflu produirait quelque bien; leur sommeil serait sans doute rendu plus paisible par la certitude d'avoir procuré aux autres un repos plus doux. Il serait trop dur, trop injuste, que ceux qui ont sacrifié leur jeunesse en cherchant à nous amuser, soient privés de la récompense qui leur est due, et condamnés à souffrir au bord de la tombe les atteintes du besoin. Nous ne saurions supporter l'idée du pauvre Falstaff allant se coucher sans avoir bu son verre de vin de Canaries, ou Macbeth se nourrissant d'os aussi dépourvus de moelle que l'étaient ceux de Banquo. — (Rires et applaudissemens.) Comme il pensait que tous les assistans étaient aussi passionnés pour l'art dramatique, que lui-même l'avait été au début de sa vie, il proposait de boire à la prospérité de la caisse théâtrale en remplissant leurs verres à trois fois.

M. Mackay se lève pour exprimer au nom de ses camarades leur reconnaissance du toast précédent. Plusieurs des gentlemen présens n'étant peut-être pas, dit-il, suffisamment instruits de la nature et du but de l'institution, quelques éclaircissemens à ce sujet ne seront pas déplacés. Quel que soit celui à qui l'on doit l'idée primitive d'un fonds théâtral (ce qui est l'objet d'une discussion entre les descendans de deux ou trois individus), il est certain que le premier légalement constitué a dû son origine à l'un des plus brillans ornemens de notre profession, à David Garrick. Ce célèbre acteur a compris qu'au moyen d'une souscription re-

cueillie chaque semaine au théâtre, on pourrait réunir une somme destinée aux moins heureux de ses camarades; qu'ainsi, grâce à la prudence, ils auraient ce que la fortune leur refuse, l'aisance à la fin de leur carrière. Tout occupé de la prospérité de sa profession, du désir de la voir s'entourer de considération, il chercha à imprimer dans l'esprit de ses confrères non-seulement la nécessité, mais le bonheur de l'indépendance, et le fonds devint l'objet de sa constante sollicitude. Il rédigea les statuts qui en réglaient l'emploi, sollicita et obtint l'acte du parlement qui le confirma, légua pour cet objet une somme considérable, et devint ainsi le fondateur de la caisse de Drury-Lane. Telle était son affection pour cet établissement naissant, qu'il lui consacra la fin de la plus brillante existence théâtrale qui fût jamais; ce talent transcendant se montra pour la dernière fois dans une représentation au bénéfice de son enfant adoptif, qui depuis a toujours porté le nom de fonds Garrick. A l'imitation de ce noble exemple, des fonds ont été institués dans plusieurs des principaux théâtres d'Angleterre; mais il était réservé à mistress Henry Siddons et à M. William Murray d'être les fondateurs du premier fonds théâtral d'Ecosse. (Applaudissemens.) Il commença sous les plus heureux auspices; soutenu par la libéralité de l'administration et la haute faveur du public, cependant il ne put atteindre son but; quel était ce but? c'est ce que M. Mackay croit inutile de récapituler; mais il manqua, et il n'hésite pas à avouer qu'un défaut d'énergie de la part des gérans en fut la cause probable. Un nouveau plan soumis depuis peu à l'examen des membres du théâtre a reçu leur approbation, et le fonds a été réorganisé le 1er janvier. Il croit n'être ici que l'écho de ses camarades en reconnaissant publiquement tout ce qu'ils doivent à la direction pour le secours prêté à l'entreprise, et le vif intérêt pris à sa prospérité. (Applaudissemens.) Il voudrait ne rien ajouter à ce qui vient d'être exprimé avec tant de talent par le président, au sujet de la nature et de l'objet de sa profession, et il se borne à dire que parmi les nombreux enfans de la science et du génie, qui courent après une renommée passagère, l'acteur se glorifie d'être le moins récompensé; jouets de la fortune, créatures de la mode et victimes du caprice; — recherchés, écoutés, admirés, puis oubliés; — leur existence ne laisse ni trace ni souvenir; — ils apparaissent tels qu'une ombre et disparaissent de même. (Braves.) Et cependant, quoique leurs prétentions soient si modérées, nul emploi, nulle vocation n'exige une

réunion aussi complète des avantages du corps et de l'esprit; dans toute autre position, le chef peut exercer, lors même que la main de Dieu s'est appesantie sur lui; — s'il perd ses membres, sa voix, si ses facultés mentales s'affaiblissent, il peut encore être aidé par des enfans affectionnés et des serviteurs dévoués; il n'en est pas ainsi de l'acteur, il doit conserver tout ce qu'il a possédé, ou languir dans une obscure et triste retraite. (Applaudissemens.) Et tandis qu'ils s'efforçaient d'acquérir sur la scène une gloire éphémère, combien peu avaient la facilité d'amasser dans leur jeunesse ce qui pouvait soutenir leur vieillesse! Mais à présent une plus douce perspective s'ouvre devant eux, et ils tournent un regard plein d'espoir vers le succès de cet établissement naissant qui leur promet une existence aisée et paisible à la fin de leur carrière. Il finit par offrir aux gentlemen les sincères remerciemens de ses camarades pour leur généreux appui, et il demanda la permission de proposer ce toast: — Aux protecteurs du fonds théâtral d'Edimbourg. (Applaudissemens.)

Lord Meadowbank dit que, cédant au désir de son honorable ami le président, et du noble ami qui siége à sa droite, il sollicite la permission de remercier l'assemblée de l'honneur qu'elle vient d'accorder aux patrons de cette excellente institution. Il peut répondre en son nom et en celui de tous - qu'ils sentent profondément l'importance du but, et que leur active sollicitude s'efforcera de l'atteindre. Quant à lui, il espère qu'on lui permettra de dire qu'il a éprouvé quelque surprise en se voyant associé à des collègues aussi influens et d'un rang aussi élevé. Mais ceux qui l'ont placé dans une position si honorable et si distinguée ont pour excuse qu'à l'époque où cette œuvre de bienfaisance fut instituée, il se trouvait, par la faveur royale, investi de fonctions qui pouvaient le rendre un coopérateur utile. Sa Seigneurie craint beaucoup que sa situation présente ne lui en ôte la possibilité; cependant il affirme que peu de choses lui causeraient autant de satisfaction; et en vérité, lorsqu'on se rappelle le plaisir qu'à toutes les époques de la vie on a dû aux représentations dramatiques et aux efforts de ces mêmes hommes pour le bien-être desquels cette caisse est fondée, il faudrait être dépourvu de tout sentiment de gratitude pour ne pas s'efforcer de concourir à sa prospérité. Maintenant qu'il peut en quelque sorte s'acquitter de la dette qu'il vient de contracter, il demande la permission de proposer un toast, — la santé d'un des protecteurs, personnage illustre, dont le nom vivra

toujours, et qui, dans l'assemblée présente ou dans toute autre réunion d'Ecossais, ne peut manquer d'exciter non pas les sensations d'une joie vulgaire, mais les transports de l'enthousiasme. Il sent qu'il parcourt ici un sentier non battu. Quiconque eût éprouvé naguère le désir de proposer ce même toast aurait pu, grâce au mystère dont certaine matière était encore enveloppée, se livrer à des allusions aussi agréables à lui-même qu'à son auditoire, et qui eussent trouvé un écho dans tous les cœurs; il aurait pu prononcer un éloge, un éloge sincère, sans blesser la modestie de l'individu désigné. Mais tout détour, tout déguisement, sont devenus impossibles et même incompatibles avec les égards qu'on doit à un seul auditeur. Les nuages sont dissipés, les *ténèbres visibles* ont disparu, — l'illustre inconnu, — le ménestrel de notre terre natale, — le puissant enchanteur qui a fait rétrograder les siècles, et dont la baguette a évoqué les hommes et les mœurs de jours écoulés depuis long-temps, se montre à découvert aux cœurs et aux regards de ses affectionnés compatriotes, qui sont aussi ses admirateurs. Pour lui, lors même qu'il serait capable d'exprimer tout ce qu'un tel sujet peut inspirer, — de donner l'essor aux sentimens qu'il éprouve comme ami, comme homme et comme Ecossais, — connaissant aussi bien qu'il le fait, que le célèbre écrivain n'est pas plus distingué par l'éminence de ses talens que par une délicatesse de sensations qui lui rend pénible la plus légère allusion, ce motif suffirait pour lui interdire un sujet qui, sans cette raison, lui offrirait autant d'attraits qu'au reste de l'auditoire. Mais Sa Seigneurie espère qu'il lui sera permis de dire, ce que les honorables gentlemen ne lui pardonneraient pas de taire, que nous lui devons, comme nation, une immense reconnaissance. C'est lui qui a fait connaître aux étrangers les merveilles qui caractérisent notre patrie; c'est par lui que la renommée de nos braves ancêtres et des efforts de nos illustres compatriotes qui scellèrent de leur sang l'indépendance et la liberté dont nous jouissons aujourd'hui, cessant d'être confinée dans les limites d'une contrée lointaine et comparativement obscure, est devenue l'objet de l'admiration de l'Europe entière. Il a répandu une gloire nouvelle sur notre caractère national, et rendu immortel le sol de l'Ecosse, ne fût-ce que pour lui avoir donné naissance. (Applaudissemens vifs et prolongés.)

Sir Walter Scott dit : que bien certainement il était loin de prévoir, en se rendant à cette assemblée, qu'on lui imposerait la

tâche de dévoiler devant trois cents gentlemen un secret gardé jusqu'ici d'une manière remarquable, lorsqu'on considère que plus de vingt personnes en ont été dépositaires [1]. Il était maintenant cité à la barre de son pays, et paraissait comme accusé, en présence de lord Meadowbank; cependant il était sûr que tout jury impartial déclarerait le délit non prouvé. Il croit superflu de détailler ici les motifs de son long silence, le caprice y entre peut-être pour beaucoup; mais il doit dire que les défauts de ses ouvrages et leur mérite, en supposant qu'ils en aient, ne sont imputables qu'à lui seul. (Bruyans applaudissemens.) Ce qu'il venait de faire l'effrayait; il n'osait y arrêter sa pensée. Le masque était levé; il savait que le public en serait instruit; il lui importait donc de déclarer qu'il se reconnaissait pour seul auteur de ces œuvres; qu'à l'exception des citations, elles ne contenaient pas un mot qui ne fût émané de lui ou qui ne lui eût été suggéré par ses lectures. — A présent que la baguette est brisée, le feuillet magique déchiré, vous me permettrez de dire encore avec Prospero, « que c'est votre souffle qui a gonflé mes voiles, » et de proposer un toast en qualité d'auteur de ces nouvelles, en l'honneur d'un personnage qui a servi de type à quelqu'un de ces caractères que j'ai cherché à ébaucher d'une manière qui les rendît agréables. — Il proposait la santé de son ami le bailli Nicol Jarvie (vifs applaudissemens), et il était persuadé que lorsque l'auteur de *Waverley* et de *Rob-Roy* donnerait cette preuve de souvenir à Nicol Jarvie, elle serait accueillie avec la faveur à laquelle ce gentleman a toujours été accoutumé, et que, dans la circonstance actuelle, ils auraient soin qu'elle fût *prodigious*. (Longs et vifs bravos.)

M. Mackay, s'exprimant avec beaucoup d'enjouement au nom du bailli Jarvie : — En conscience, mon digne père le diacre n'aurait jamais cru que son fils reçût un tel compliment du grand inconnu !

Sir Walter Scott : — A présent le petit Connu, monsieur le Bailli.

M. Mackay. — Il a été long-temps identifié avec le bailli; il est fier du surnom qu'il a porté pendant huit ans; et il doute qu'aucun de ses confrères du conseil ait donné autant de plaisir au public. (Eclats de rire et bravos.) Avant de s'asseoir, il demande qu'on lui permette de porter un toast « au lord-prévôt et à la cité d'Edimbourg. »

1. L'éditeur de cette traduction, M. Charles Gosselin, en reçut la confidence de la bouche même de sir Walter Scott, long-temps avant son aveu public.

Sir Walter Scott excuse l'absence du lord-prévôt, retenu à Londres pour des affaires publiques.

*Air :* — A un mille de la ville d'Edimbourg.

Sir Walter Scott : — Au duc de Wellington et à l'armée!

*Chant :* — « Combien gaiement nous vivons! »

« Au lord Melville et au vaisseau qui combattit tant qu'il resta un seul défenseur, semblable à l'habile chasseur qui abat tout devant lui, et disparaît ensuite. »

M. Pat. Robertson : — Ils ont entendu ce soir un toast qui, reçu avec transport, sera répété par tous les journaux, et salué avec joie par l'Europe entière. Il en est un autre qu'il présente avec grand plaisir à l'assemblée. On ne peut douter que le théâtre n'ait eu dans tous les siècles beaucoup d'influence sur la morale et les mœurs d'un peuple; il serait donc à désirer qu'il ne s'écartât jamais des règles de la décence et du bon ordre; et rien ne pouvait plus y contribuer que la moralité et la considération personnelle des acteurs. Il n'était pas un de ces casuistes sévères qui condamnent les spectacles. Au reste, le moraliste le plus rigide n'a rien à craindre du théâtre d'Edimbourg, sous sa direction actuelle, et tant qu'il sera honoré par la présence de mistress Henry Siddons, qui n'est pas plus remarquable sur la scène par sa grâce et sa délicatesse, qu'elle ne l'est dans son caractère privé par toutes les vertus qu'on admire sous le toit domestique. Il terminera par répéter quelques mots de Shakspeare, non dans un esprit d'hostilité contre ceux qui blâment les théâtres, mais plutôt par un sentiment de conciliation : — « Mon bon lord, voulez-vous voir les acteurs se bien conduire? faites qu'ils soient bien traités, car ils sont les chroniques courtes et abrégées du temps. » Il porte ce toast : « A mistress Henry Siddons et au succès du théâtre royal d'Edimbourg. »

M. Murray : — Messieurs, en me levant pour remercier l'assemblée de l'honneur qu'elle vient de faire à mistress Siddons, j'éprouve l'embarras naturel à un frère qui parle des droits de sa sœur à la considération publique. (Ecoutez, écoutez.) Cependant, Messieurs, votre bienveillance m'encourage à dire qu'en m'exprimant avec toute l'affection d'un frère, je ne pourrais pas exagérer ces droits. (Vifs applaudissemens.) Recevez donc, gentlemen, mes sincères remercîmens, et permettez-moi de présenter une observation sur la création du fonds théâtral d'Edimbourg. M. Mackay a fait à mistress Henry Siddons et à moi-même l'honneur de nous en attribuer l'établissement; mais il tire son origine d'une source plus élevée,

du roman de *Rob-Roy*, — du succès sans exemple de l'opéra dont cette production si populaire fournit le sujet. (Ecoutez, écoutez.) C'est ce succès qui a mis un terme aux embarras du théâtre d'Edimbourg, et qui donna à mistress Siddons la possibilité d'effectuer un projet depuis long-temps l'objet de ses désirs, et que le peu de stabilité de son existence théâtrale l'empêchait de réaliser : aussi m'est-il doux d'espérer qu'à l'avenir, lorsqu'un acteur trouvera dans ce fonds un soulagement pour ses infirmités et sa vieillesse, « il tournera, » suivant l'expression du brave Highlander, « ses regards vers la bonne vieille Ecosse, et n'oubliera pas *Rob-Roy*. » (Vifs applaudissemens.)

Sir Walter Scott atteste que les moyens seuls, et non la volonté, manquaient à mistress Siddons pour établir le fonds en question. Il rappelle l'habile direction de M. Murray, et ses talens comme acteur, placés au premier rang par tous ceux qui fréquentent la scène; et, après quelques mots sur les difficultés pécuniaires qui menacèrent le theâtre à une certaine époque, il propose la santé de M. Murray, qui est bue à trois reprises.

M. Murray. — Je désirerais, Messieurs, pouvoir me persuader que j'ai mérité une partie des complimens dont sir Walter Scott s'est plu à faire précéder la proposition de boire à ma santé, et la manière flatteuse dont vous l'avez accueillie. L'approbation d'une assemblée telle que celle-ci me remplit de gratitude, et pourrait m'inspirer quelque vanité, si ce sentiment n'était pas étouffé par la conviction que nul homme occupant le poste que j'ai long-temps occupé à Edimbourg, et placé dans les circonstances particulières où je me suis trouvé, n'eût failli. Messieurs, je n'offenserai pas le bon goût qui vous caractérise en louant votre jugement ou votre bienveillance, tout en reconnaissant devoir au premier le peu de talens que je puis avoir comme acteur, et bien certainement à la dernière mon succès comme directeur. (Applaudissemens.)

Lorsqu'à la mort de mon frère, M. Siddons, la direction du théâtre d'Edimbourg me fut proposée, j'avoue que j'hésitai, doutant de ma capacité pour le tirer du dédale de dettes et d'embarras dont il était entouré. Dans cette incertitude, j'eus recours aux conseils d'une personne qui m'avait toujours honoré de son affection, et dont nul artiste ne peut prononcer le nom sans un profond sentiment de respect et de gratitude; feu M. John Kemble. (Vifs applaudissemens.) Je fus le trouver, et c'est en vous répétant ses paroles que je cesserai d'abuser de vos instans : — (Ecoutez, écou-

tez.) — « Mon cher William, soyez sans crainte; l'intégrité et la constance surmontent toutes les difficultés; et, quoique je vous approuve de ne pas vous abandonner à une vaine confiance dans votre habileté personnelle, et d'attendre avec une craintive sollicitude le jugement des spectateurs devant lesquels vous devez paraître, soyez sûr que leur sévérité sera tempérée par la pensée que vous agissez dans l'intérêt de la veuve et de l'orphelin. » (Bravos prolongés.) Gentlemen, ces mots ont toujours été présens à mon souvenir, et je suis convaincu que votre indulgence pour mes nombreuses fautes vous a été inspirée par l'idée que je travaillais pour la veuve et l'orphelin. (De longs et vifs applaudissemens suivent le discours de M. Murray.)

Sir Walter Scott porte la santé des commissaires.

M. Vandenhoff. — Monsieur le président, Messieurs, l'honneur que vous venez d'accorder aux commissaires réclame notre plus vive reconnaissance. En vous offrant nos remerciemens pour l'approbation dont vous avez honoré nos humbles fonctions, je demanderai la permission de présenter quelques observations sur la cause qui nous réunit. Et cependant, entouré comme je le suis de tant d'hommes distingués par leur talent et leur éloquence, je sens toute la présomption de cette tentative. Accoutumé à parler dans le langage des autres, je rencontre difficilement les termes propres à rendre les sentimens que m'inspire la circonstance présente. (Applaudissemens.) La nature de l'institution qui s'est placée sous votre libérale protection, et le but qu'elle se propose d'atteindre, viennent d'être suffisamment développés. Mais, gentlemen, le secours offert n'est pas un secours gratuit; il est le résultat de sacrifices individuels faits pour le bien général. Ce fonds, loin d'encourager l'oisiveté ou l'imprévoyance, donne les moyens de profiter de la vigueur de la jeunesse pour s'assurer l'aisance au soir de la vie. Il est une époque où l'âge semble un motif valable de dispense pour le travail manuel. De même, il est pénible de voir sur la scène un vieil acteur qui, forcé par la nécessité de lutter contre la décadence physique, simule la pétulance de la jeunesse avec une énergie qui s'éteint et une mémoire qui faillit, « dont la voix mâle a repris les sons incertains et aigus qui distinguent les accens de l'enfance. » Nous voudrions l'éloigner de ces lieux où le charme naît de l'illusion; nous ne voudrions pas voir la vieillesse présenter sa propre caricature. (Applaudissemens.) Mais comme, à l'heure du besoin, l'exiguité des ressources

pouvait s'opposer à l'accomplissement de nos désirs, — craignant de faire naître des espérances que nous ne pourrions pas réaliser, — désirant que nos promesses ne soient pas de vaines paroles, — nous avons osé réclamer l'appui des amis de l'art dramatique. Le succès a surpassé nos plus hautes espérances. La protection insigne dont votre présence en cette occasion est la preuve, et l'assistance réelle que votre bienveillance a si libéralement accordée à notre institution, nous inspirent la plus profonde reconnaissance. — Si les mots ne peuvent l'exprimer, le temps au moins ne pourra l'effacer. (Applaudissemens.) Je n'abuserai pas plus long-temps de votre patience. J'aurais voulu que l'emploi de reconnaître nos obligations eût été confié à une bouche plus éloquente. (Ecoutez, écoutez.) Au nom des commissaires, je remercie cordialement l'assemblée de l'honneur qu'elle nous a fait, et qui est si fort au-dessus de nos chétifs efforts. (Bravos.)

(Ce discours, rendu d'une manière si incomplète, fut un des plus remarquables de la soirée. L'ébauche précédente peut donner une idée du bon goût et de l'élévation d'esprit de M. Vandenhoff, mais non du degré que ces qualités ont atteint en lui.)

M. J. Cay propose un toast au professeur Wilson et à l'université d'Edimbourg, dont il est un des plus brillans ornemens.

Lord Meadowbank, après un éloge convenable, nomme le comte de Fife. La santé du noble lord est portée à trois reprises.

Le comte de Fife exprime la haute satisfaction que lui cause cet honneur. Il prononce quelques mots sur l'intérêt qu'il prend à l'institution, et l'empressement avec lequel il coopérera au succès par tous les moyens qui seront en son pouvoir. Il finit par proposer le toast de la Société théâtrale d'Edimbourg.

M. Jones se lève pour remercier, et étant couvert d'applaudissemens, il dit : qu'il est vraiment touché des encouragemens qui lui sont prodigués; mais que la nouveauté de sa position actuelle réveille en lui les sensations qu'il éprouva lorsqu'il se vit pour la première fois annoncé sur l'affiche comme un jeune débutant (Rires et bravos..); quoiqu'il se trouvât en présence de ceux dont l'indulgence avait si souvent, dans une autre sphère, soutenu sa faiblesse, il était incapable de remplir la tâche qui lui avait été imposée d'une manière si inattendue, d'être l'interprète de ses confrères. Ainsi il suppliait les gentlemen de s'adresser à eux-mêmes tout ce que la reconnaissance peut inspirer de plus éloquent, et d'y voir l'expression de leurs véritables sentimens. (Bravos.)

Il demande encore quelques momens d'attention pour adresser les remerciemens des membres du Fonds aux gentlemen de la Société musicale d'Edimbourg, qui, ayant un concert fixé pour ce même soir, ont montré une grande bienveillance en le différant. Tout en se sentant obligé de rappeler cette circonstance, il est certain que l'assemblée est suffisamment portée, par le souvenir du plaisir que le talent de ces gentlemen lui ont souvent procuré, à se joindre de tout cœur au toast qu'il propose. — « Santé et prospérité à la Société musicale d'Edimbourg. » (pplaudissemens.)

M. Pah Nobertson propose « la santé de M. Jeffrey » qu'une indisposition a retenu chez lui. On sait assez qu'il est l'avocat le plus marquant du barreau, et il n'est pas moins distingué par l'accueil franc et cordial que reçoivent de lui ses jeunes confrères, pénétrés d'estime pour ses éminens talens.

M. J. Maconochie propose « la santé de mistress Siddons Senior, — la gloire du théâtre. »

Sir Walter Scott dit que, si quelque chose pouvait le réconcilier avec la vieillesse, c'était la pensée qu'il avait assisté au lever aussi bien qu'au coucher de l'astre de mistress Siddons. Il se rappelait leurs déjeuners près du théâtre ; — l'attente prolongée durant tout le jour ; — la foule qui, à six heures, encombrait les portes ; — l'impatience qui faisait compter chaque minute jusqu'à sept heures ; mais son premier pas sur la scène, un seul mot prononcé par elle, le récompensait de toutes ses peines. Les spectateurs étaient électrisés ; et ce n'est qu'en étant témoin de l'effet produit par son admirable talent, qu'il a pu deviner à quel point la perfection de l'art théâtral pouvait être portée. Les jeunes gentlemen, qui n'ont pu voir que les derniers rayons de l'astre, quelque beau, quelque serein qu'il fût encore, doivent permettre un peu d'orgueil à nous autres vieillards, qui l'avons contemplé dans tout son éclat.

M. Dundas : — « A la mémoire de Home, l'auteur de *Douglas*. »

M. Mackay annonce que les souscriptions de la soirée s'élèvent à 280 livres sterling, et il exprime sa reconnaissance pour cette preuve de bienveillance. (Nous sommes heureux de pouvoir certifier que depuis la liste des souscripteurs s'est beaucoup accrue.)

M. Mackay chante un air très pathétique.

Sir Walter Scott s'excuse du long oubli de leur terre natale.

Il voudrait à présent nommer l'Ecosse, la Terre des Gâteaux. Il voudrait nommer chaque rivière, chaque lac, chaque colline, depuis les rives de la Tweed jusqu'à la demeure de yohnnie Groat; — n'oublier ni la bergère sous le chaume, ni la comtesse dans le manoir. — Puissent les fils de la Calédonie marcher sur les traces de leurs pères, et puisse celui qui refuserait un toast en son honneur être pour jamais privé de whisky!

Sir Walter Scott propose la santé de lord Meadowbank, qui, à son tour, remercie l'assemblée.

M. H. G. Bell dit qu'il n'aurait pas la présomption d'attirer sur lui l'attention, s'il n'était pas persuadé que le toast qu'il aurait l'honneur de proposer, serait une puissante compensation à la faiblesse de ses paroles. — Malgré la suprématie intellectuelle du siècle présent, quoique les pages de notre histoire soient couvertes de noms destinés à l'immortalité, on a dit que le génie de Shakspeare était éteint, et la source de ses inspirations tarie; il se pourrait que ces observations eussent le malheur d'être vraies; mais il se peut aussi que nous soyons égarés par un nom au lieu d'être désappointés en réalité, — car si Shakspeare a mis sur le théâtre Hamlet, Othello, Macbeth, Ariel, Juliette et Rosalinde, n'y a-t-il pas des auteurs contemporains qui ont tracé, avec un égal talent, des caractères aussi variés qui se sont aussi gravés dans nos cœurs? Qu'importe la forme sous laquelle le génie verse ses trésors? — qu'importe qu'il se révèle à nous dans une tragédie ou dans la nouvelle de *Waverley*? Mais il n'accordait même pas qu'il y eût dans les écrivains dramatiques un déclin marqué, et le toast qu'il allait proposer suffirait seul pour démentir cette allégation. Après avoir cité avec éloge les noms de Baillie, Byron, Coleridge, Maturin, etc., il sollicite l'honneur de porter la santé de James Sheridan Knowles.

Sir Walter Scott: —Gentlemen, je demande qu'on remplisse tous les verres. Le dernier toast m'a rappelé que j'avais négligé un devoir; peu accoutumé aux fonctions publiques du genre de celle-ci, j'espère que les erreurs seront excusées et les omissions pardonnées. Peut-être ai-je à me reprocher un ou deux oublis pour lesquels je réclame votre indulgence. Il en est un surtout que je désire réparer par une respectueuse libation à la mémoire de Shakspeare. «Cet homme doué d'un génie universel,» a été, bien peu de temps après sa propre époque jusqu'à la nôtre, l'objet d'un

culte véritable. Quand je prononce ce nom vénéré, je suis semblable à cet infirme qui suspendit ses béquilles à une châsse, et fut ensuite forcé d'avouer qu'il ne marchait pas mieux qu'auparavant. Il est en vérité difficile, gentlemen, de le comparer à aucun autre individu. Le seul qui m'offre quelque similitude, est ce merveilleux derviche arabe, qui, en s'insinuant dans les corps de ses semblables, était devenu familier avec les pensées les plus intimes et les plus secrètes de leurs cœurs. Sa naissance était obscure, ses talens, comme acteur, bornés; mais il est évident que son génie ne connaissait pas de limites. Son regard embrasse la vie sous ses divers aspects, et il peint avec un égal talent le roi sur son trône et le mendiant qui fait cuire des châtaignes à un feu de Noël. Quelle que soit la note qu'il frappe, elle rend un son juste et vrai, qui fait vibrer nos cœurs à l'unisson du sien. Gentlemen, « à la mémoire de William Shakspeare ! »

*Chant.* — « Marchez à pas légers, ce sol est sacré. »

Sir Walter Scott se lève ensuite et demande la permission de proposer la santé d'une dame dont le mérite honore sa patrie. Ce toast, dit-il, flatte d'autant plus la vanité nationale d'un Ecossais qu'il s'agit d'une compatriote. Ses ouvrages ont reçu du public un favorable accueil. Une de ses pièces a souvent été jouée ici, il y a peu d'années, et a causé un plaisir peu ordinaire à plus d'une brillante et nombreuse assemblée. Il espère qu'on lui permettra d'ajouter que son caractère privé est aussi remarquable que son talent. Le nom qu'il va prononcer justifiera l'éloge — « Joanna Baillie. »

Après ce toast, M. Thorne chante avec beaucoup de goût et d'expression l'air de « L'ancre est levée. »

W. Menzies, écuyer et avocat, se lève, et propose la santé d'un gentleman lié depuis plusieurs années aux progrès de l'art dramatique en Ecosse. Il est admirable, soit qu'on considère le nombre de ses rôles ou la manière dont il les remplit; dans aucun il n'a de rival. Les gentlemen présens l'ont tous vu jouer Malvolio, Lord Ogleby, et l'Homme Vert, avec une perfection qui motiverait seule la gratitude de cette assemblée. Il avait d'abord désiré porter sa santé comme acteur; mais l'homme privé n'était pas moins estimable, et lorsqu'il ajoutera qu'il est du nombre de ceux que le président honore de son amitié, il est sûr que chacun s'unira à lui pour boire « à la santé de M. Terry. »

M. William Allan, banquier, dit que son intention n'est pas de prononcer un discours, qu'il désirait simplement contribuer par quelques mots au plaisir de la soirée, qui certainement ne s'écoulerait pas sans bévue. On avait compris ou du moins il avait supposé par les expressions de M. Pritchard, qu'il suffisait de déposer dans la boîte un papier avec le nom de souscripteur, et que l'argent serait réclamé le lendemain matin. Pour sa part, il avait commis une erreur; mais elle servirait d'avis à ceux qui assisteraient au dîner de l'année suivante. Il avait simplement inscrit son nom, sans y joindre d'argent, et comme il pensait que d'autres gentlemen pouvaient se trouver dans le même cas, il priait que la boîte tournât de nouveau, et il était persuadé qu'ils s'empresseraient ainsi que lui de réparer leur erreur.

Sir Walter Scott dit que l'assemblée était dans une position assez analogue à celle de mistress Anne Page, qui avait en sa possession 300 livres et des chances. Nous avons déjà, dit-il, 280 livres; mais il avoue qu'il aimerait à avoir les 300 livres. — Il voulait se satisfaire en proposant la santé d'une honorable personne, le lord-chief Baron, que l'Angleterre nous a envoyé, et y joindre celle de son *compagnon sur le banc*[1] comme Shakspeare, M. le baron Clerk — à la cour de l'échiquier!

M. le baron Clerk regrette l'absence de son frère; il est sûr que nul ne peut être plus généreux par sa nature, ni plus prompt à aider une entreprise écossaise.

Sir Walter Scott : — Il est un nom qui ne doit pas être passé sous silence, il a droit à notre souvenir; c'est celui d'un homme auquel l'art dramatique est vraiment redevable à Edimbourg. Il réussit non sans peines, et peut-être non sans sacrifices considérables, à établir un théâtre. La portion la plus jeune de la compagnie n'a, à cet égard, aucun souvenir; mais quelques-uns se souviendront comme moi d'un lieu nommé Carruber-Close; c'est là où Allan Ramsay établit son petit théâtre. Ses pastorales ne pouvaient figurer sur la scène; mais elles eurent leurs admirateurs et ne sont pas dépourvues de mérite. Sans parler de ses talens littéraires, Allan était un bon et jovial compagnon qui pouvait vider une bouteille avec la meilleure société de l'Ecosse. — « A la mémoire d'Allan Ramsay. »

A la prière de l'assemblée M. Murray chante, « Il y a de la

1. *Yoke fellow on the bench* (sur le banc des juges).

joie dans la salle; » il est remercié par des salves répétées d'applaudissemens.

M. Jones. — Je viens réparer une omission. La cause du Fonds a été habilement plaidée, mais elle pouvait présenter un attrait de plus: — « Sans le doux sourire de la beauté que serait l'homme? — Un monde sans soleil! et pourrait-il y avoir en poésie un lieu plus obscur que le serait le coin de Shakspeare-Square, si, comme son vis-à-vis le bureau du greffier, le théâtre était déserté par les dames. Elles sont nos génies tutélaires. — « Aux protectrices du théâtre, » — « aux ladies de la cité d'Edimbourg. » Je demande pour ce toast tous les honneurs que la courtoisie peut accorder.

M. Patrick Robertson est bien loin de vouloir soulever une question capable de troubler l'harmonie de la soirée, cependant il sent qu'il se trouve sur un terrain glissant lorsqu'il approche de la région du North-Loch; il assure néanmoins l'assemblée qu'il n'a pas le projet de s'occuper du bill d'amélioration. Ils savaient tous que si le public était d'accord, — si le consentement des parties était obtenu, — si les droits et les intérêts de chacun étaient respectés, — si tout le monde y consentait, — et qu'enfin, point très essentiel, personne ne s'y opposât, — alors, dans ce cas, et pourvu aussi que l'autorisation convenable fût donnée, — le bill en question passerait, ou pourrait passer.

Il n'était l'avocat d'aucun des deux champions, et ne profiterait ni de l'absence du très honorable lord-prévot, ni de celle de son ami M. Cockburn. — (Rires.) Mais au milieu de ces dissensions civiles on voyait briller un rayon d'espérance qu'à une époque éloignée, il serait possible qu'à Bersford-Park ou quelque autre lieu, si toutes les parties intéressées étaient satisfaites, si l'avis était publié en termes convenables aux portes de toutes les églises d'Ecosse, — le peuple d'Edimbourg pourrait enfin obtenir un nouveau théâtre. — (Rires et applaudissemens.) Mais en quelque lieu qu'il plût aux puissances belligérantes d'établir cette nouvelle salle, il était sûr que tout le monde désirerait y rencontrer les anciens acteurs. — Il proposait donc ce toast: — « Au bien-être futur de l'ancienne Société dans le nouveau théâtre, site non connu. » M. Robertson débita ce discours avec beaucoup d'enjouement, et s'assit au milieu des rires et des bravos.

Sir Walter Scott: — Quel que soit l'emplacement du nouveau théâtre, j'espère qu'il ne sera pas grand. Nous commettons d'ordi-

naire deux erreurs : — l'une vient de notre orgueil, l'autre de notre pauvreté. Si douze plans sont présentés, on adopte le plus vaste, sans aucun égard à la commodité, sans penser aux frais qu'il entraîne. C'est ainsi que le collége a été entrepris, qui pourra le voir terminer? Durant toute ma vie j'ai vu continuer les travaux de cet édifice, et il est probable qu'ils se prolongeront durant celle de mes enfans, et des enfans de mes enfans. Il ne faut pas, lorsqu'on commencera le nouveau théâtre, qu'on puisse chanter cet hymne prophétique qui signala la pose de la première pierre d'un certain édifice, « Regardez commencer l'œuvre qui ne doit pas finir. » Les amateurs du spectacle attendront tant soit peu pour leur propre avantage. La nouvelle salle devrait, en premier lieu, pouvoir être prête d'ici à dix-huit mois ou deux ans, puis être construite de manière à nous permettre d'entendre nos vieux amis aussi commodément que possible. Un théâtre, d'une dimension modérée, que la foule encombre parfois, est préférable à une vaste salle dont les bancs continuellement vides découragent les acteurs et glacent le spectateur. — ( Applaudissemens. ) Il s'étend alors en termes flatteurs sur le talent de Mackensie et sur son mérite personnel, et propose « la santé de Henry Mackensie, Esq. »

Reprenant immédiatement la parole, il dit : Gentlemen, — l'heure est très avancée, et je demanderai la permission de me retirer. Je puis dire comme Partridge, « *non sum qualis eram*. » A l'âge où je suis parvenu, je puis tendre la main au lord Ogilvie aussi bien qu'à son rhumatisme, et dire : « il y a là une piqûre, » j'espère donc que vous me pardonnerez si je quitte le fauteuil. — ( L'honorable baronnet se retire au milieu de transports vifs et prolongés.)

Une acclamation unanime appelle alors à la présidence M. Patrick Robertson.

— Gentlemen, dit M. Robertson, je prends la liberté de vous inviter à remplir les coupes jusqu'au bord ; il n'y a pas un de nous qui ne conserve toute sa vie le souvenir de ce jour de fête, qui ne se rappelle d'avoir été un des témoins de la déclaration faite par le gentleman qui vient de quitter le fauteuil. Cet aveu a déchiré le voile qui cachait les traits du Grand inconnu, — nom qu'un autre doit remplacer désormais, et qui, uni avec celui de Scott, se retrouvera dans toutes les bouches. Nous avons recueilli cette précieuse attestation de ses lèvres immortelles, ( Applaudissemens. ) et nous ne pouvons ni trop célébrer ni trop apprécier les talens du plus grand génie que l'Ecosse ait jamais produit.

Après plusieurs autres toasts, M. Robertson quitta l'assemblée à onze heures et demie passées. Néanmoins quelques gentlemen se réunirent autour du capitaine Broadhead, du 7^e^ de hussards, qu'on nomma président, et la fête se prolongea jusqu'au samedi matin.

Les sociétaires du théâtre occupaient la galerie; une partie du régiment de hussards était placée au bout de la salle en face du fauteuil; on admira sa parfaite exécution musicale. Dire que le repas était excellent, quoique lentement servi, et les vins bons, ce n'est que rendre justice à M. Gibb. La vigilance attentive des maîtres d'hôtel ne laissa rien à désirer. M. Murray et M. Vandenhoff, placés l'un à la droite, l'autre à la gauche de sir Walter Scott, l'entourèrent des attentions d'une exquise politesse; et nous savons qu'il a exprimé, à ce sujet, toute sa satisfaction.

# LES CHRONIQUES

DE

# LA CANONGATE.

## CHAPITRES PRÉLIMINAIRES.

### CHAPITRE PREMIER.

#### M. Chrystal Croftangry raconte lui-même.

« *Sic itur ad astra.* »

— C'est ici le chemin du ciel. — Telle est l'ancienne devise attachée aux armoiries de la Canongate [1], et qui est inscrite plus ou moins convenablement sur tous les édifices publics, depuis l'église

1. *La Prison d'Edimbourg*, *l'Abbé*, *Redgauntlet*, et les autres romans écossais de Walter Scott; les *Vues pittoresques d'Ecosse*, le *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*, tom III; les cartes dressées pour la lecture de *la Prison d'Edimbourg* et de *Redgauntlet*, ont familiarisé les lecteurs avec les divisions et les quartiers de l'antique capitale d'Ecosse. Nous nous contenterons de répeter ici que la Grande-Rue ou Rue-Haute (High-Street) porte différens noms depuis le château jusqu'à Holyrood; à savoir: *Lawnmarket*, *Luckenbooth* et *High Street*, proprement dite, dans l'endroit de la plus grande largeur, et enfin *Canongate*, depuis Leith-wind jusqu'à l'abbaye. Le nom de *Canongate* (*porte des chanoines*) rappelle que toute cette partie d'*High-street* appartenait dans l'origine aux chanoines reguliers d'Holyrood-Abbey: c'était là que residait le clergé, qui, sous Jacques V, était la classe la plus riche du royaume: les édifices religieux etaient alors plus nombreux dans le faubourg; car Canongate n'était considéré que comme faubourg; mais le voisinage d'Holyrood-House lui conserva son caractère de suprématie sur le reste de la ville quand la reforme presbytérienne l'emporta sur le catholicisme. Les courtisans et les grands seigneurs succédèrent aux ecclésiastiques dans leurs hôtels.



jusqu'au pilori, dans l'ancien quartier d'Edimbourg, qui est, ou pour mieux dire, qui était autrefois à la Bonne Ville ce que Westminster est à Londres, possédant encore le palais du souverain, après avoir été jadis ennobli par la résidence de la noblesse titrée et non titrée. Je puis donc assez légitimement mettre la même devise en tête de l'œuvre littéraire par laquelle j'espère illustrer le nom, jusqu'ici perdu dans la foule, de Chrystal Croftangry.

Le public peut désirer de savoir quelque chose d'un auteur qui porte si haut ses espérances ambitieuses. Le courtois lecteur (car pour tout autre je n'aurais pas tant de condescendance, ayant beaucoup du caractère du capitaine Bobadil [1]); le courtois lecteur voudra donc bien se mettre dans l'esprit que je suis un Ecossais de l'ancienne école, avec une fortune, un caractère et un extérieur qui sont loin d'avoir gagné par le laps du temps. Depuis quarante ans, je connais le monde, m'étant attribué le nom d'homme à peu près depuis cette époque, et je ne crois pas qu'il se soit beaucoup amélioré; mais c'est une opinion que je garde à mon usage quand je me trouve avec des gens plus jeunes que moi; car je me rappelle que dans ma jeunesse je me moquais des sexagénaires qui cherchaient leurs exemples d'un état parfait de la société dans le temps des habits brodés et des triples manchettes; quelques-uns même à l'époque des coups reçus et du sang répandu en 1745 [2]. C'est pourquoi ce n'est qu'avec précaution que j'exerce le droit de censure qu'on suppose avoir acquis lorsqu'on est arrivé à cette saison mystérieuse de la vie où les nombres sept et neuf, multipliés l'un par l'autre, forment ce que les sages ont appelé la grande climatérique [3], et même quand on s'en approche.

Tout ce qu'il est nécessaire que je dise de la première partie de ma vie, c'est que les pans de ma robe balayèrent le plancher de

1. Le capitaine Bobadil est un héros fanfaron dans la pièce de Ben Jonson, intitulée : *Every man in his humour* (chacun dans son caractère). M. Croftangry veut dire en riant au lecteur qu'il condescend pour lui seul à cette confidence, comme le capitaine Bobadil dit à un M. Mathews (acte I, scène IV) qu'il est force de recevoir malgré lui : — Voyez-vous, Monsieur, par le cœur de vaillance qui bat dans mon sein, excepté pour quelques amis particuliers, des amis d'elite, auxquels je suis extraordinairement attache, comme vous, par exemple, *je ne pourrais jamais aller si loin* (ou je n'aurais pas tant de condescendance). C'est la phrase même de Bobadil qui est citée par M. Croftangry.

2. C'est-à-dire dans l'insurrection ou guerre civile de 1745.

3. Climatérique, ou climactérique. Les philosophes et les anciens médecins avaient appelé année climatérique chaque septième année de la vie; selon d'autres, ces années sont le produit du nombre sept multiplié par les impairs 3, 5, 7 et 9. Ces années ont été encore appelees septénaires, horoscopiques, fatales, critiques, héroïques, etc., parce qu'on croyait que pendant leur cours il survenait quelque crise presque toujours défavorable à la santé, à la vie, à la fortune, etc.; mais les années climatériques ont été réputées d'autant plus dangereuses qu'elles se rapprochaient davantage de la vieillesse, et surtout de la soixante-troisième année. L'annee climatérique la plus redoutée fut toujours la soixante-troisième annee, qu'on surnommait la grande climatérique, parce qu'elle est la multiplication des deux nombres impairs de la plus grande valeur, 7 et 9.

Parliament-House[1] pendant le nombre obligé d'années que de mon temps les jeunes lairds consacraient selon l'usage à suivre les cours de justice; que je ne gagnai aucuns honoraires; que je ris et que je fis rire les autres; que je bus du bordeaux chez Bayle, chez Walker et à l'enseigne de la Fortune[2], et que je mangeai des huîtres dans Covenant-Close[3].

Devenu maître de mes actions, je jetai ma robe à la tête de l'huissier de la barre, et je commençai à me livrer à la dissipation pour mon propre compte. Je me lançai à Edimbourg dans la société la plus dispendieuse qui existât alors dans cette ville. Lorsque j'allai chez moi, dans le comté de Lanark, je voulus faire autant de dépense que les gens qui possédaient une fortune considérable, et j'eus mes chevaux de chasse, ma meute, mes coqs de combat et mes parasites. Je puis plus aisément me pardonner ces folies que d'autres d'un genre encore plus blâmable, et qui étaient si peu voilées que ma pauvre mère se crut obligée d'abandonner mon habitation et de se retirer dans une petite maison assez peu commode qui lui appartenait à titre de douaire, et qu'elle occupa jusqu'à sa mort. Je crois pourtant que je ne fus pas le seul à blâmer dans cette séparation, et que ma mère se reprocha elle-même ensuite d'avoir agi avec trop de précipitation. Grâce à Dieu! l'adversité qui me priva des moyens de continuer ma vie dissipée me rendit l'affection du seul auteur de mes jours qui me restât.

Le genre de vie que j'avais adopté ne pouvait durer. Je courais trop vite pour courir long-temps; et lorsque j'aurais voulu m'arrêter, j'étais trop près du bord du précipice; je me préparai quelques malheurs par ma propre folie; d'autres fondirent sur moi à l'improviste. Je mis mon domaine en nourrice entre les mains d'un gros homme d'affaires, qui étouffa l'enfant qu'il aurait dû me rendre bien portant et vigoureux; et après une querelle avec cet honnête homme, je vis, en général habile, que je ne pouvais prendre une meilleure position que dans le voisinage de l'abbaye d'Holyrood (*a*[4]). Ce fut alors que je fis pour la première fois connaissance avec le quartier de la ville que mon petit ouvrage rendra,

1. Parliament-House est un édifice situé dans High-Street, et où se tiennent les différentes cours de justice de l'Ecosse, la cour des sessions comme les tribunaux secondaires: il y a dans Parliament-House une salle ou vestibule dans lequel se tiennent les jeunes avocats *stagiaires* et les amateurs de procès, comme l'honnête Saddletree de *la Prison d'Edimbourg*. Voyez ce roman et quelques chapitres de *Redgauntlet*.

2. Noms de *cabarets* d'après les maîtres de la maison ou d'après l'enseigne.

3. *Passage* du Covenant. On appelle *Close* à Edimbourg une espèce de ruelle.

4. Les notes indiquées par une *italique* sont placées à la fin de ce volume.

j'espère, immortel, et que je devins familier avec ce parc magnifique dans lequel les rois d'Ecosse chassaient autrefois la bête fauve, mais dont le principal mérite à mes yeux était alors d'être inaccessible à ces êtres de raison que les lois d'un pays voisin appellent John Doe et Richard Roe [1].

La lutte qui s'établit entre mon ci-devant agent et moi fut sérieuse; et pendant tout ce temps, mes mouvemens, comme ceux d'un démon conjuré par un sorcier, se trouvèrent resserrés dans un cercle étroit qui, commençant à la porte septentrionale du Parc du Roi, et s'étendant ensuite vers le nord, est borné sur la gauche par le mur du jardin du roi et par le ruisseau, sur une ligne qui, traversant High-Street, conduisant à la Water-Gate [2], et coupant l'égout, est terminée par les murs du jeu de paume, le jardin de la Société de Médecine, etc. Alors elle suit le mur du cimetière, joint le mur nord-ouest des cours de Sainte-Anne, et gagnant le moulin du côté de l'est, elle tourne vers le sud au passage garni d'un tourniquet, dans le mur du Parc du roi, renfermant ainsi tout ce parc dans l'enceinte du sanctuaire [3].

Ces limites, que j'abrège d'après l'exact Maitland [4], marquaient jadis la ceinture (*the girdle*), ou l'asile appartenant à l'abbaye d'Holyrood, et qui, étant encore une dépendance du palais du roi, a conservé le privilége d'offrir une retraite où l'on ne peut être arrêté pour dettes. On croirait cet espace suffisant pour qu'un homme pût y étendre ses membres, puisque, indépendamment d'une quantité raisonnable de terrain plat, eu égard à ce qu'on est en Ecosse, il renferme dans son enceinte la montagne d'Arthur's Seat, les rochers et les pâturages appelés Salisbury-Crags. Et cependant il est inconcevable combien, après qu'un certain temps se fut écoulé, j'avais coutume de soupirer après le dimanche, qui me permettait d'étendre ma promenade sans consulter les bornes. Pendant les autres jours de la semaine j'éprouvais un serrement de cœur qui me serait devenu presque insupportable sans la prompte arrivée du jour hebdomadaire de liberté. C'était l'impatience d'un chien de cour qui fait de vains efforts pour sortir des limites que lui prescrit sa chaîne.

Chaque jour, je côtoyais le côté du ruisseau de la rue qui sépare

1. Jean Doe et Richard Doe. Expression populaire pour désigner les huissiers et les créanciers.
2. *Porte de l'Eau*. C'est une porte en arceau qui est à l'entrée de la Canongate.
3. *Voyez* la carte d'Edimbourg.
4. Maitland et Arnott, *Histoire d'Edimbourg*.

le sanctuaire de la partie non privilégiée de la Canongate, et quoique ce fût dans le mois de juillet et que la scène fût la vieille ville d'Edimbourg, je préférais cet endroit à l'air doux et à la belle verdure dont j'aurais pu jouir dans le Parc du Roi et à l'ombre fraîche et solennelle du portique qui entoure le palais. Les deux côtés du ruisseau auraient offert les mêmes traits à un homme indifférent. Les maisons étaient aussi misérables, les enfans aussi sales et aussi couverts de haillons, les charretiers aussi brutaux; tout offrait le même tableau de la vie du bas peuple, dans un quartier désert et appauvri d'une grande cité. Mais, pour moi, le ruisseau de la rue était ce que le torrent de Cédron avait été pour Séméï. La sentence de mort avait été prononcée contre lui s'il le traversait, sans doute parce que la sagesse de celui qui avait porté ce décret[1] savait qu'à compter de ce moment le désir de contrevenir à cet ordre deviendrait irrésistible pour cet homme dévoué au trépas, et qu'il attirerait nécessairement sur sa tête le châtiment qu'il avait justement mérité en maudissant l'oint du Seigneur. Quant à moi, l'Elysée me semblait ouvert de l'autre côté du ruisseau, et je portais envie aux jeunes vagabonds qui s'amusaient à en arrêter les eaux infectes en y élevant de petites digues de boue, et qui pendant cette opération avaient le droit de se tenir du côté que bon leur semblait de ce sale égout. J'étais assez enfant moi-même pour faire de temps en temps une courte excursion du côté interdit, ne fût-ce que de quelques pas, et je triomphais comme l'écolier qui, après avoir fait une incursion dans un verger, en revient avec une sensation mêlée de joie et de terreur, partagé entre le plaisir d'avoir exécuté son projet et la crainte d'être pris ou découvert.

Je me suis quelquefois demandé ce que j'aurais fait si j'avais été resserré dans une prison véritable, moi qui ne pouvais supporter une restriction qui comparativement n'était qu'une bagatelle; mais il est de fait que je n'ai jamais pu répondre à cette question d'une manière qui me satisfît. J'ai détesté toute ma vie ces expédiens perfides qu'on appelle des *mezzi-termini*, et il est possible qu'avec cette disposition d'esprit j'eusse enduré plus patiemment une privation totale de liberté, que les restrictions moins pénibles auxquelles ma résidence dans le sanctuaire m'assujettissait alors. Si pourtant les sentimens que j'éprouvais avaient dû augmenter d'intensité en proportion de la différence qui existe entre un cachot et

1. Salomon. *Voyez* le Livre des Rois.

ma situation, je me serais pendu ou je serais mort de chagrin; il ne pouvait y avoir d'autre alternative.

Mes amis, comme je devais m'y attendre, m'abandonnèrent et me négligèrent quand mes affaires parurent hérissées de difficultés insurmontables; j'en avais un véritable, et c'était un avocat qui connaissait parfaitement les lois de son pays, et qui les ramenant à l'esprit de justice et d'équité d'où elles dérivent, avait plus d'une fois, par ses efforts bienveillans, empêché l'égoïsme astucieux de triompher de la folie et de la simplicité. Il se chargea de ma cause à l'aide d'un procureur [1] dont le caractère était semblable au sien. Mon ci-devant agent s'était enfoncé jusqu'au menton dans les retranchemens des lois, dans leurs ouvrages à cornes et leurs chemins couverts; mais mes deux protecteurs le forcèrent à une sortie dans laquelle il eut le dessous, et je fus enfin libre d'aller et de rester partout où je le désirais.

Je quittai mon logement avec autant de précipitation que s'il eût été infecté par la peste. Je ne m'arrêtai même pas pour recevoir quelque menue monnaie qui devait me revenir d'après le compte que je venais de faire avec mon hôtesse; et je vis la bonne femme à sa porte, me regardant fuir avec précipitation, et secouant la tête tandis qu'elle enveloppait dans un morceau de papier le peu d'argent qu'elle avait à me rendre, et qu'elle serrait dans une bourse de peau de taupe ce qu'elle venait de recevoir de moi. C'était une honnête montagnarde que Janet Mac-Evoy, et elle méritait une plus ample récompense si j'avais eu le moyen de la lui accorder. Mais mon plaisir était trop vif pour entrer en explication avec elle. Je me frayai rapidement un chemin à travers des groupes d'enfans, des jeux desquels j'avais été si souvent l'indolent spectateur, et je sautai par-dessus le ruisseau, comme si c'eût été le Styx, et que j'eusse été une ombre qui, bravant l'autorité de Pluton, s'échappait du lac des Limbes [2]. Ce ne fut pas sans peine que mon ami m'empêcha de courir comme un fou dans la rue; et en dépit de son hospitalité et des bontés dont il me combla pendant un ou deux jours, je ne fus complètement heureux que lorsque je me trouvai à bord d'un petit bâtiment [3] de Leith, descendant le Frith grâce à un bon vent, et faisant claquer mes doigts

1. Sollicitor (*procureur* de première classe).

2. *Limbes*, frontières de l'enfer, l'enfer-lui-même. Le *limbo lake* est une expression de Spencer dans *la Reine des Fées*.

3. A smack.

en voyant disparaître la montagne d'Arthur's Seat, dans le voisinage de laquelle j'avais forcément habité si long-temps.

Mon projet n'est pas de retracer en détail les évènemens successifs de ma vie. Je m'étais tiré, ou, pour mieux dire, j'avais été tiré par mes amis des ronces et des épines des lois; mais, comme le bélier de la fable, j'y avais laissé une grande partie de ma toison. Il me restait pourtant quelque chose; j'étais dans l'âge propre au travail, et, comme ma bonne mère avait coutume de le dire, qui vit, peut vivre. La sévère nécessité donna à mon âge mûr cette prudence que ma jeunesse n'avait pas connue. Je fis face aux dangers, j'endurai les fatigues, je passai dans des pays étrangers, et je prouvai que j'étais véritablement de cette nation dont la patience dans le travail et le mépris de la vie ont passé en proverbe [1]. L'indépendance, comme la liberté pour le berger de Virgile, arriva un peu tard [2]; mais elle arriva enfin, sans apporter à sa suite une grande affluence de biens, mais en m'assurant de quoi figurer décemment dans le monde pendant le reste de ma vie, engager mes cousins à être civils à mon égard, et faire dire aux commères :—Je voudrais bien savoir qui le vieux Croft fera son héritier! Il faut qu'il ait amassé quelque chose, et je ne serais pas surprise que ce quelque chose ne fût plus considérable qu'on ne le pense.

Mon premier mouvement, à mon retour dans le pays natal, fut de courir chez mon bienfaiteur, le seul être qui eût pris intérêt à moi quand je m'étais trouvé dans la détresse. C'était un preneur de tabac, et je m'étais fait un point d'honneur de mettre de côté *ipsa corpora* de la première vingtaine de guinées que j'avais pu épargner, et de les métamorphoser en une tabatière aussi élégante que Rundell et Bridges [3] pourraient en fabriquer une. Impatient d'en faire le transfert à celui à qui je la destinais, je la mis, pour plus de sûreté, dans la poche de la doublure de mon gilet, et je courus vers sa maison située dans — Square. Quand je commençai à en voir la façade, un sentiment d'alarme m'arrêta. J'avais été si long-temps absent d'Ecosse; mon ami avait quelques années de

1. Sir Walter Scott a cité plusieurs fois les vers de Grey:

*An iron race*, etc.
Une race de fer, etc.

2. *Libertas quæ sera tamen respexit inertem,*
*Candidior postquam tondenti barba cadebat:*
*Respexit tamen et longo post tempore venit*, etc.

VIRG., Eglogue I.

3. Riches joailliers de Londres dont la maison, fort ancienne, existe encore aujourd'hui dans *Fleet-Street*, *City*.

plus que moi ; il pouvait donc avoir été appelé dans la congrégation des justes. Je fis une halte, et je considérai la maison comme si son extérieur eût pu me fournir des conjectures plausibles sur la situation de ceux qui l'habitaient. Je ne sais par quel hasard toutes les fenêtres d'en bas étaient fermées ; je n'entendais aucun bruit dans l'intérieur, et ces circonstances augmentèrent encore mes pressentimens sinistres. Je regrettai alors de ne pas avoir pris des informations avant de sortir de l'auberge où je m'étais logé en descendant de la diligence. Mais il était trop tard, et je me remis en marche pour apprendre les bonnes ou mauvaises nouvelles qui m'attendaient.

La plaque de cuivre sur laquelle étaient gravés les noms et la profession de mon ami était encore sur la porte ; et quand on m'ouvrit, le vieux domestique me parut beaucoup plus vieux qu'il n'aurait dû l'être d'après le temps qu'avait duré mon absence. — Votre maître est-il chez lui? demandai-je en me présentant pour entrer.

— Oui, Monsieur, répondit John en se plaçant de manière à me barrer le passage, il est chez lui, mais...

— Mais il n'y est pas, dis-je. Je me rappelle votre ancienne phrase, John. Allons, j'entrerai dans sa chambre, et je lui écrirai un mot.

John était évidemment embarrassé par mon air familier. Il voyait que j'étais quelqu'un dont il aurait dû se souvenir, mais en même temps il était évident qu'il ne me reconnaissait nullement.

— Mon maître est chez lui, Monsieur ; il est dans sa chambre, mais...

Je ne lui laissai pas le temps de finir sa phrase, et, l'écartant doucement, je pris le chemin de son appartement, qui m'était bien connu. Une jeune dame en sortit, ayant l'air un peu troublée à ce qu'il me parut, et elle dit : — Qu'y a-t-il donc, John?

— C'est monsieur qui insiste pour voir mon maître, miss Nelly.

— C'est un ancien ami qui lui a de grandes obligations, lui dis-je, et qui, à son retour des pays étrangers, n'a rien eu de plus pressé que de venir voir son respectable bienfaiteur.

— Hélas! Monsieur, me répondit-elle, mon oncle serait sans doute charmé de vous voir, mais...

On entendit dans l'intérieur de l'appartement un bruit qui semblait produit par la chute de quelque vase d'argent ou de porcelaine, et au même instant la voix de mon ami appela sa nièce avec

un accent de colère. Elle entra à la hâte dans la chambre, et j'en fis autant; mais ce fut pour y voir un spectacle si triste, que la vue de mon bienfaiteur enveloppé dans un linceul m'aurait offert en comparaison une scène de bonheur.

Le grand fauteuil garni de coussins, les jambes étendues et entourées de flanelle, l'ample robe de chambre et le bonnet de nuit, annonçaient une maladie; mais l'œil éteint, cet œil jadis plein de feu; la lèvre pendante, cette lèvre dont la dilatation et la compression donnaient tant d'expression à sa physionomie animée; le bégaiement de cette langue dont jadis l'éloquence avait souvent dirigé l'opinion des sages à qui il s'adressait; tous ces tristes symptômes prouvaient que mon ami était dans la plus cruelle situation de ceux en qui le principe de la vie a malheureusement survécu à celui de l'intelligence. Il me regarda un instant, mais il parut oublier aussitôt ma présence, et il continua, lui qui avait été le plus poli et le mieux élevé des hommes, à balbutier des reproches inintelligibles, mais violens, contre sa nièce et son domestique, parce qu'il avait laissé tomber lui-même une tasse à thé, en voulant la placer sur une table qui était à son côté. La colère prêta à ses yeux un feu momentané, mais les mots lui manquaient pour s'expliquer aussi énergiquement qu'il l'aurait voulu, tandis que ses regards se fixaient alternativement sur sa nièce, sur son domestique et sur la table, cherchant à faire entendre qu'on l'avait placée trop loin de lui, quoiqu'elle touchât à son fauteuil.

La jeune personne, dont la physionomie avait naturellement cet air de résignation que les peintres donnent à une madone, écoutait ses reproches impatiens avec la plus humble soumission, et elle imposa silence au domestique, qui, n'étant pas retenu par la même délicatesse, aurait voulu commencer à se justifier. Peu à peu le son doux et aimable de sa voix tranquillisa mon ami, et calma son irritation sans motif.

Elle jeta sur moi un regard qui me disait : — Vous voyez tout ce qui reste de celui que vous nommez votre ami. Ce regard semblait dire aussi : — En demeurant ici plus long-temps, vous ne pouvez qu'ajouter à l'affliction générale.

— Pardon, ma jeune dame, lui dis-je aussi distinctement que mes larmes me le permirent; j'ai de grandes obligations à votre oncle. Mon nom est Croftangry.

— Ah! Seigneur Dieu! Et moi qui ne vous ai pas reconnu,

monsieur Croftangry! s'écria John. Oui, oui, je me souviens que mon maître a eu bien du travail pour votre affaire. Je l'ai entendu me demander de nouvelles chandelles après minuit sonné, et se remettre à votre besogne. Il a toujours bien parlé de vous, monsieur Croftangry, quoi qu'aient pu en dire les autres.

—Taisez-vous, John, dit la jeune dame d'un ton un peu sec; et s'adressant ensuite à moi, elle ajouta: — Je suis sûre qu'il doit vous être pénible, Monsieur, de voir mon oncle dans cet état. Je sais que vous êtes son ami, car je l'ai entendu parler de vous, et témoigner sa surprise de n'avoir jamais reçu de vos nouvelles. — C'était un nouveau trait enfoncé dans mon cœur; mais elle continua: — Je ne sais réellement pas s'il est à propos que.... Si mon oncle vous reconnaissait, ce que je crois à peine possible, il serait fort affecté; et le docteur dit que toute agitation.... Mais voici le docteur, et il vous donnera lui-même son opinion.

Le docteur entra. C'était un homme de moyen âge quand je l'avais quitté, et je retrouvais en lui un vieillard. Mais c'était toujours le même bon Samaritain, faisant du bien partout où il passait, et croyant que la bénédiction du pauvre, comme récompense des soins qu'il donnait à ses semblables, était aussi précieuse que tout l'or du riche.

Il me regarda avec étonnement, mais la jeune dame lui dit un mot pour me présenter à lui; et comme nous avions eu autrefois quelques rapports ensemble, j'achevai la reconnaissance. Il me reconnut parfaitement, et me dit qu'il connaissait les motifs que j'avais pour prendre un vif intérêt au sort de son malade. M'ayant tiré à part, à quelque distance de la nièce de mon ami, il me rendit un compte fort triste de la situation de ce dernier. — Le flambeau de sa vie, me dit-il, ne donnait plus qu'une lueur faible et tremblante; il était possible qu'il jetât encore un éclat momentané, quoiqu'il ne s'y attendît guère: mais espérer davantage était impossible. Il s'avança alors vers son malade, et lui fit quelques questions. Mon pauvre ami parut reconnaître une voix qui lui était familière, la voix d'un ami; mais il n'y répondit qu'en balbutiant, et d'une manière vague.

La jeune dame s'était retirée à son tour, quand le docteur s'était approché du malade. — Vous voyez sa situation, dit le docteur en s'adressant à moi. J'ai entendu notre pauvre ami, dans un des plus éloquens de ses plaidoyers, faire la description de cette ma-

ladie, qu'il comparait aux tortures inventées par Mézence [1] quand il enchaînait l'homme vivant au cadavre du mort. — L'ame, disait-il, est confinée dans sa prison de chair, et quoiqu'elle conserve ses facultés naturelles et inaliénables, elle ne peut pas plus en faire usage que le prisonnier enfermé entre quatre murailles ne peut agir librement. Hélas! lui qui savait si bien décrire ce qu'était cette maladie dans les autres, s'y voir lui-même en proie à son tour! Je n'oublierai jamais avec quelle expression et quel ton solennel il faisait la récapitulation des infirmités du paralytique : —l'oreille devenue sourde, l'œil obscurci, les membres impotens, et, suivant les beaux vers de Juvénal,

*— Omni*
*Membrorum damno major dementia, quæ nec*
*Nomina servorum, nec vultum agnoscit amici* [2].

Tandis que le médecin répétait ces vers, une lueur d'intelligence sembla revivre dans l'œil du malade; elle s'éteignit, se ralluma de nouveau; il parla plus facilement qu'auparavant, et du ton d'un homme pressé de dire quelque chose qu'il sent qu'il oubliera s'il ne le dit sur-le-champ :

— Une question de lit de mort, Docteur; de lit de mort, — *reductio ex capite lecti*. — Withering contre Wilibus. — Il s'agissait du *morbus sonticus* [3]. Je plaidais pour le poursuivant; — moi et... et.... comment! j'oublierai jusqu'à mon propre nom! — Moi et... et.... celui qui était le plus spirituel et le plus gai des hommes.

Cette description mit le docteur en état de remplir le blanc, et le malade répéta avec un ton de satisfaction le nom que son médecin venait de prononcer. —Oui, oui, dit-il, justement; —Harry, —le pauvre Harry! Ses yeux redevinrent ternes, et il se laissa retomber sur le dos de son fauteuil.

—Vous avez vu notre pauvre ami en faire plus que je n'aurais osé vous le promettre, monsieur Croftangry, me dit le docteur; maintenant il faut que j'use des droits que me donne ma profes-

1. *Mortua quin etiam jungebat corpora vivis*, etc.
VIRG. Eneid., lib. VIII.

« Comment raconter ces affreux supplices et les actes atroces du tyran? que les dieux en réservent de pareils à lui-même et à sa postérité! Il enchaînait des cadavres à des hommes vivans, etc. »

2. Et cette démence est pire que la privation douloureuse des membres; elle nous fait oublier les noms de nos serviteurs et le visage d'un ami.

3. *Morbus sonticus*, maladie grave. L'épithète latine *sonticus* s'applique dans le langage médical aux maladies qui présentent un caractère de *malignité*. Le *morbus sonticus* est une maladie spéciale décrite par Celse.

sion, pour vous prier de vous retirer. Je suis sûr que miss Wéns fera avertir s'il se présente un instant où vous puissiez voir son oncle.

Que pouvais-je faire ? Je remis ma carte à la jeune personne, et prenant dans mon sein mon offrande : — Si mon pauvre ami, lui dis-je d'une voix à peine plus distincte que celle du malade, vous demande d'où vient ceci, nommez-moi, et dites-lui que cette boîte lui est offerte par le plus obligé et le plus reconnaissant des hommes. Dites-lui que l'or qui la compose a été gagné grain à grain, et amassé avec autant de soin que le fut jamais celui d'un avare, pour cet usage. J'ai fait bien du chemin pour lui apporter ce faible gage de ma reconnaissance ; mais, hélas ! dans quel état je le retrouve !

Je me retirais à pas lents, après avoir placé la tabatière sur la table. L'œil du malade s'y arrêta, comme celui d'un enfant se fixe sur un jouet brillant ; il appela sa nièce, il bégaya quelques questions avec une impatience puérile. Elle lui répéta plusieurs fois, avec la plus grande douceur, qui j'étais, pourquoi j'étais venu, etc. Je me détournai, et j'allais m'éloigner d'une scène si pénible, quand le médecin me mit la main sur le bras. — Attendez, me dit-il, il se fait un changement.

Il s'en faisait un effectivement, et un changement très marqué. Un faible coloris se répandit sur ses joues pâles et malades ; ses traits parurent reprendre cet air d'intelligence qui appartient à la vie ; ses yeux s'animèrent, ses lèvres devinrent moins livides. Quittant l'attitude nonchalante dans laquelle il était resté jusqu'alors, il se redressa sur son fauteuil, et se leva sans le secours de personne. Le docteur et le domestique avancèrent pour le soutenir, mais il les repoussa, et ils se contentèrent de se tenir à portée de prévenir tout accident, si les forces qu'il avait recouvrées tout à coup l'abandonnaient aussi soudainement.

— Mon cher Croftangry, me dit-il avec son ancien ton d'amitié, je suis charmé de vous voir de retour ; vous me trouvez dans une pauvre santé ; mais voici ma petite nièce et le docteur qui ont pour moi tous les soins possibles. Que Dieu vous protége, mon cher ami ! Nous ne nous reverrons plus que dans un meilleur monde.

Je pressai sur mes lèvres la main qu'il me tendait ; je le serrai contre mon cœur ; j'aurais voulu me jeter à ses genoux. Mais le docteur laissant le malade avec sa nièce et son domestique, qui

rapprochaient de lui son fauteuil, et qui l'aidaient à s'y asseoir, m'entraîna hors de la chambre.

— Mon cher Monsieur, me dit-il, vous devez être satisfait : vous avez vu notre pauvre malade plus semblable à ce qu'il était jadis, qu'il ne l'a été depuis plusieurs mois, et qu'il ne le sera peut-être jamais avant la fin de sa carrière. Toute la faculté n'aurait pu vous promettre cet intervalle lucide. Il faut que je voie si je puis en profiter pour améliorer le système général de sa santé. — Retirez-vous, je vous prie. Ce dernier argument me fit partir sur-le-champ, agité d'une foule de sentimens, tous plus pénibles les uns que les autres.

Quand je fus revenu du choc que m'avait fait éprouver ce cruel désappointement, je renouai peu à peu connaissance avec un ou deux de mes anciens compagnons, qui, quoique infiniment moins intéressans pour moi que mon malheureux ami, servirent pourtant à soulager l'ennui de ma solitude. Peut-être répondirent-ils d'autant plus volontiers à mes avances, que j'étais garçon, un peu avancé en âge, récemment arrivé d'un pays étranger, et sinon riche, du moins jouissant d'une indépendance complète.

Quelques personnes me regardaient comme un objet passable de spéculation, et je ne pouvais être à charge à qui que ce fût. Je fus donc, suivant les règles ordinaires de l'hospitalité à Edimbourg, parfaitement accueilli dans plusieurs familles respectables ; mais je ne trouvai personne qui pût remplacer l'ami, le bienfaiteur que j'avais perdu. Il me fallait quelque chose de plus que ce que pouvaient me procurer de simples liaisons de société ; et où devais-je le chercher ? Etait-ce parmi les restes épars de ceux qui avaient autrefois partagé la dissipation de ma vie ? Hélas ! parmi tous ceux que j'avais aimés, bien des jeunes gens étaient morts, et bien des jeunes filles étaient devenues vieilles :

*Many a lad I loved was dead,*
*And many a lass grown old* [1].

D'ailleurs tout ce qui nous attachait les uns aux autres avait cessé d'exister, et ceux de mes anciens amis qui étaient encore dans ce monde menaient une vie bien différente de la mienne.

Les uns étaient devenus avares, et avaient autant de plaisir à épargner une pièce de six pence, qu'ils en avaient eu jadis à dé-

[1]. Maint jeune ami ne vivait déjà plus ;
Mainte beauté n'avait plus sa jeunesse.

penser une guinée. Les autres s'étaient faits cultivateurs; ils ne parlaient que de leurs troupeaux, et leur société ne convenait plus qu'à des nourrisseurs de bestiaux. Quelques-uns aimaient encore les cartes, et préféraient jouer un petit jeu plutôt que de rester sans jouer. C'était un goût que je méprisais particulièrement. Hélas! j'avais connu dans mon temps la fureur du jeu. C'est une passion aussi violente que criminelle; mais elle agite, elle intéresse, et je puis concevoir que des ames fortes et énergiques s'y laissent entraîner. Mais passer sa vie à tenir en main des morceaux de carton peint, et à les jeter sur une table couverte d'un tapis vert, sans autre but que de gagner ou de perdre quelques misérables schillings, c'est ce que la folie ou le radotage peuvent seulement rendre excusable. C'est comme si l'on se mettait sur un cheval de bois, sur lequel on peut s'agiter toute la journée sans faire un pas en avant. C'est une espèce de moulin à pied[1] intellectuel, sur lequel vous montez sans cesse, sans jamais vous élever d'un seul pouce. D'après ces observations, mes lecteurs remarqueront que je suis hors d'état de jouir d'un des plaisirs de la vieillesse, qui, quoique Cicéron n'en parle pas[2], n'en est pas moins pour elle une des ressources les plus ordinaires de notre siècle; — un club et une partie de whist.

Pour en revenir à mes anciens amis, quelques-uns fréquentaient les assemblées publiques, comme l'ombre du damoiseau Nash[3], ou de tout autre damoiseau remontant à un demi-siècle en arrière, laissé à l'écart par une jeunesse qui s'en moquait, et fai-

1. *Tread-mill*, espèce de machine mise en mouvement par le pied, et fort en usage dans les *pénitentiaires*. — 2. Cicero, *de Senectute*.

3. Le mot *Beau* a été remplacé aujourd'hui par celui de *Dandy* et quelques autres. L'Angleterre est peut-être le pays où la mode exerce l'empire le plus tyrannique. L'opposition contre son *omnipotence* est représentée par quelques originaux (*excentric characters*), mais qui forment bientôt eux-mêmes une secte dans laquelle diminue chaque jour l'originalité individuelle. Dans les annales du beau monde (ou, si l'on veut, du monde des *Beaux*) il est peu d'illustrations comparables à celle de Beau Nash, surnommé le roi de Bath (mort très âgé en 1761). Jusqu'à sa trentième année, Nash avait mené une vie d'expédiens, et sa principale ressource était le jeu. Lorsque Bath commença à être fréquenté par les personnages de distinction, sur la recommandation de plusieurs médecins fameux, on vint chercher à Bath (comme dans tous les établissemens d'eaux thermales) le plaisir encore plus que la santé; mais la salubrité des eaux étant le prétexte du rendez-vous des baigneurs, l'alarme fut grande dans la ville lorsqu'un célèbre docteur, courroucé de quelque affront qu'il y avait reçu, publia un pamphlet dans lequel il menaça de *jeter un crapaud dans les bains*. Nash déclara qu'il charmerait le crapaud du docteur, comme on charme la tarentule, par la musique : en effet, nommé directeur des bals et des soirées, il parvint à faire de Bath une ville d'enchantemens et de fêtes. Régulateur suprême de la mode, Nash était l'oracle de tous ceux qui veulent plaire : il fixait le nombre des contredanses de chaque jour, comme il prescrivait tel ou tel costume des réunions où il présidait. La princesse Amélie elle-même ne put un jour faire prolonger le bal au-delà de onze heures : — Les lois de Bath, dit Nash, sont inviolables comme celles de Lycurgue. Beau Nash, traité en souverain, avait sa cour, ses levers, ses flatteurs, ses bouffons, ses poëtes à dédicaces; et la ville de Bath, reconnaissant qu'elle devait à son influence son accroissement de prospérité, lui érigea une statue entre celles de Pope et de Newton.

Le sceptre de la mode a été tenu de nos jours par Brummell, cité dans les *Conversations de Lord Byron*.

sant pitié aux gens de leur âge. Enfin ceux-ci donnèrent dans la dévotion, comme le disent les Français, et ceux-là, je le crains bien, se donnèrent au diable. Quelques-uns trouvèrent des ressources dans les sciences et les belles-lettres. Un ou deux devinrent des philosophes en miniature, s'attachèrent des microscopes aux yeux, et se rendirent familiers avec les expériences à la mode. Il y en eut qui se livrèrent à la lecture, et je fus de ce nombre.

Quelque chose de repoussant dans la société qui m'entourait, quelques souvenirs pénibles des fautes et des folies de ma jeunesse, quelque mécontentement contre la génération actuelle, me portèrent à l'étude des antiquités, et particulièrement de celles de mon propre pays. Si je puis me déterminer à continuer le présent ouvrage, le lecteur pourra probablement juger si j'ai fait quelques progrès utiles dans l'étude des anciens temps.

Je dus en partie mon goût pour cette étude aux conversations que j'eus avec mon digne homme d'affaires, M. Fairscribe[1], dont j'ai déjà parlé comme ayant secondé les efforts de mon estimable ami, en amenant à une heureuse fin la cause dont dépendaient ma liberté et ce qui restait de ma fortune. Il m'avait accueilli de la manière la plus obligeante à mon retour. Sa profession l'occupait trop pour que je me permisse de le déranger souvent, et peut-être son esprit était-il trop habituellement engagé dans le labyrinthe des lois pour en sortir volontiers. En un mot, ce n'était pas un homme qui eût des connaissances générales et étendues, comme mon pauvre ami; c'était un homme de loi dans toute la force du terme, mais habile et estimable. Quand mon domaine fut vendu, il garda par-devers lui quelques anciens titres, qu'il jugea devoir être plus importans pour le représentant de l'ancienne famille que pour le nouvel acquéreur. Lorsque je revins à Edimbourg, où je le trouvai exerçant encore la profession à laquelle il faisait honneur, il m'envoya la vieille Bible de famille qui était toujours sur la table de mon père, deux ou trois volumes vermoulus, et deux sacs de peau de mouton pleins de papiers et de parchemins qui n'avaient rien de séduisant pour la curiosité.

La seconde fois que je partageai le dîner hospitalier de M. Fairscribe, je ne manquai pas de lui faire les remerciemens que méritait cette attention; et je les proportionnai à la valeur que je savais qu'il attachait à de pareilles choses, plutôt qu'à l'intérêt

1. M. Beauscribe.

que j'y prenais moi-même. Mais la conversation étant tombée sur ma famille, dont les domaines se trouvaient autrefois dans l'Upper-ward de Clydesdale [1], un sentiment de curiosité s'éveilla peu à peu en moi ; et quand je fus rentré dans ma chambre solitaire, la première chose que je fis fut de chercher une généalogie, ou espèce d'histoire de la famille ou de la maison de Croftangry, jadis de Croftangry et ensuite de Glentanner. Les découvertes que je fis enrichiront le chapitre suivant.

## CHAPITRE II.

### Dans lequel M. Croftangry continue son histoire.

« Mais tous ces biens, cher Swift, que sont-ils ? Je les vois
« Passer de Pierre à vous, de vous venir à moi. »

POPE.

— CROFTANGRY, Croftandrew, Croftanridge, Croftandgrey, car telles sont les diverses manières dont ce nom a été orthographié, est un nom bien connu comme celui d'une famille d'une grande antiquité. On dit que le roi Milcolumb, ou Malcolm [2], le premier de nos princes écossais qui passa le Frith de Forth [3], habita et occupa un palais à Edimbourg, et que là il eut à son service un homme vaillant dont l'emploi était de veiller sur le *croft*, c'est-à-dire les terres à grains qu'on cultivait pour la maison du roi, et qu'on nommait pour cette raison *croft-an-ri*, ou *terres à grains du roi*, lequel endroit, quoique maintenant couvert de bâtimens, s'appelle encore aujourd'hui Croftangry, et est situé près du palais du roi. Attendu que quelques-uns de ceux qui portent ce nom ancien et honorable pourraient prendre ombrage de ce qu'il tire son origine de la culture de la terre, qu'on regarde comme une occupation servile, nous leur rappellerons que nous devons honorer la bêche et la charrue, étant tous descendans de notre père Adam,

1. Le comté de Lanark ou Clydesdale (voyez la *onzième livraison des Vues pittoresques d'Ecosse*) est partagé en trois divisions ou *wards*. L'Upper-ward, ou la division supérieure, a pour chef-lieu Lanark ; le Middle-ward, ou ward du milieu, a la ville d'Hamilton pour point central ; enfin le Lower-ward, ou division inferieure, s'etend autour de Glascow.
2. Roi du dixième siècle. — 3. Le golfe d'Edimbourg.

dont le destin fut de cultiver la terre après sa transgression et sa chute.

Nous avons aussi des témoignages, tant dans l'Ecriture Sainte que dans l'histoire profane, du respect qu'on avait pour la profession du labourage dans les anciens temps, puisque des Prophètes furent tirés de la charrue et qu'on y allait chercher de grands capitaines pour défendre leur pays, comme Cincinnatus et tant d'autres, qui n'en combattirent pas moins vaillamment l'ennemi commun, quoique leurs mains eussent été occupées à tenir le manche de la charrue, et que leur science belliqueuse se fût bornée à conduire des bœufs et des chevaux.

Pareillement il y a plusieurs familles honorables qui maintenant font partie de notre noblesse écossaise et qui se sont élevées plus haut dans les honneurs du monde, que ne l'a fait cette maison de Croftangry, et qui ne rougissent pas de porter sur leur écusson, et parmi les emblèmes de leurs dignités, les outils et instrumens dont se sont servis leurs ancêtres en labourant la terre, ou, comme le poète Virgile l'appelle éloquemment, en domptant le sol. Et il n'y a nul doute que cette ancienne maison de Croftangry, pendant tout le temps qu'elle porta ce nom, n'ait produit beaucoup de dignes et illustres patriotes, dont je me dispense de citer les noms pour le présent, mon intention étant, si Dieu me prête vie pour remplir ce pieux *officium*, ou devoir, de reprendre la première partie de ma narration concernant la maison de Croftangry quand je pourrai produire tout au long les preuves et témoignages historiques des faits que j'alléguerai, vu que les discours, quand ils ne sont pas soutenus par des preuves, sont comme de la graine semée sur un rocher aride, ou comme une maison construite sur des sables mouvans et perfides. —

Là je m'arrêtai pour reprendre haleine, car le style de mon grand-père, auteur de cet ouvrage remarquable, était un peu long[1], comme le disent nos bons amis les Américains. Dans le fait je réserve le surplus de cette pièce intéressante jusqu'à ce que je puisse être admis dans le club Bannatyne[2]; et alors je me propose d'en donner une édition, dont le nombre d'exemplaires sera limité

1. Lenghty, *verbeux*. Cet adjectif n'existe pas dans les dictionnaires anglais; les Américains l'ont fait dériver du substantif *lenght*, *longueur*, étendue; d'après la remarque de M. Croftangry.

2. Ce club, dont l'auteur de *Waverley* a l'honneur d'être président, fut institué au mois de février 1823, dans le but d'imprimer et de publier les ouvrages propres à éclaircir l'histoire, la littérature et les antiquités de l'Écosse. Il continue de prospérer, et a déjà tiré de l'oubli plusieurs chroniques très curieuses.

conformément aux règlemens de cette société savante, avec un autographe du manuscrit, embelli des armoiries de la famille, avec tous leurs quartiers; et pour devise une noble renonciation à tout orgueil de famille, exprimée par les mots : *Nos hæc novimus esse nihil*, ou *Vix ea nostra voco* [1].

En attendant, pour dire la vérité, je ne puis m'empêcher de soupçonner que, quoique mon digne aïeul eût épuisé tout son souffle pour gonfler la dignité de sa famille, nous ne nous sommes, dans le fait, jamais élevés au-dessus de la classe mitoyenne des propriétaires. Le domaine de Glentanner passa dans notre famille par suite du mariage d'un de mes ancêtres avec Tib Sommeril, fille de cette noble maison que les Anglais appellent Sommerville [2], mais procréée, à ce que j'ai lieu de craindre, sur ce que mon grand-père appelle — le côté scabreux de la courte-pointe [3]. Son mari Gilbert fut tué en combattant, comme le dit l'*Inquisitio post mortem*, — *sub vexillo regis, apud prælium juxtà Branxton*, près Flodden-Field [4].

Nous supportâmes notre part d'autres calamités nationales. — Nous fûmes frappés de confiscation, comme sir John Colville de La Vallée, pour avoir suivi ceux qui étaient au-dessus de nous au champ de bataille de Langside [5]. — Dans le temps des persécutions des derniers Stuarts, nous fûmes condamnés à de fortes amendes pour avoir caché et nourri des ministres de notre communion. — Peu s'en fallut même que nous n'ayons fourni un martyr au calendrier du Covenant, en la personne du père de l'historien de notre famille. Cependant, comme le dit le manuscrit, — il sauva la gerbe des dents de la jument, et consentit à accepter les conditions de pardon que lui offrit le gouvernement, en signant une promesse de ne plus lui donner pareil sujet d'offense. Mon grand-père passe aussi légèrement qu'il le peut sur cette apostasie de mon bisaïeul, et il se console en attribuant ce manque de résolution au désir que son père avait d'empêcher le naufrage du nom de son ancienne famille, et la confiscation de ses biens et héritages.

1. *Nous avons reconnu le néant*, ou, *à peine puis-je dire que ces choses-là soient nôtres.*

2. L'ancienne famille normande de Sommerville passa en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant; une de ses branches s'établit dans le comté de Glocester, et une autre en Ecosse. Sept siècles plus tard, les possessions de toutes deux furent réunies en la personne de feu lord Sommerville après la mort de son parent, l'auteur bien connu de « la Chasse. »

3. Nous disons quelquefois en français : *se marier derrière l'église.*

4. Comme le dit le Rapport fait après la bataille, — sous le drapeau du roi, près de Branxton et de Flodden-Field.

5. Bataille où Marie Stuart fut vaincue, ce qui la força de se réfugier en Angleterre. Voyez le dernier chapitre de *l'Abbé.*

— Et véritablement, ajoute le vénérable compilateur, — comme, grâce à Dieu, on voit rarement en Ecosse de ces voluptueux qui se font un dieu de leur ventre, ou assez dénaturés pour manger dans la débauche et la dissolution le patrimoine que leur ont légué leurs ancêtres, de manière à être obligés, comme l'enfant prodigue, à en venir aux restes de l'auge aux pourceaux ; et comme j'ai encore moins à craindre qu'il se trouve dans ma propre famille quelqu'un de ces Nérons dénaturés, capables de dévorer leur propre substance par pure gloutonnerie, et en vrais pourceaux d'Epicure, je n'ai besoin que d'avertir mes descendans de ne pas se mêler trop à la hâte de ces changemens qui surviennent dans le gouvernement et dans la religion, et qui, comme nous l'avons montré plus d'une fois, ont été sur le point d'entraîner vers sa ruine cette pauvre maison de Croftangry. Ce n'est pourtant pas que je voulusse que mes héritiers restassent tout-à-fait les bras croisés quand l'église et le roi les appelleront à leur secours ; mais je préférerais qu'ils attendissent que des gens plus riches et plus puissans leur donnassent l'exemple, afin qu'ils eussent une meilleure chance d'avoir le dessus dans la lutte ; ou que, s'ils succombaient, les vainqueurs trouvant un plus noble gibier pour s'engraisser, pussent, comme des faucons bien repus, épargner les oisillons. —

Il y avait dans cette conclusion quelque chose qui, à la première lecture, me piqua extrêmement, et je fus assez dénaturé pour maudire tout ce raisonnement, comme ne contenant que de pitoyables sornettes et le bavardage insignifiant d'un vieux radoteur. Mon premier mouvement fut même de jeter le manuscrit au feu, d'autant plus qu'il me rappelait d'une manière peu flatteuse la perte des biens de ma famille, auxquels le compilateur de cette histoire était si fortement attaché, perte arrivée précisément de la manière qui avait encouru sa réprobation. Il me semblait même, pour achever de m'aigrir, que ce coup d'œil jeté sur l'avenir, par un homme nullement doué de prescience, puisqu'il ne pouvait prévoir la folie d'un de ses descendans, qui dissiperait en quelques années tout son héritage en se livrant à des dépenses extravagantes, était un sarcasme lancé contre moi personnellement, quoiqu'il eût été écrit cinquante à soixante ans avant ma naissance.

Un peu de réflexion me fit rougir de ce mouvement d'impatience, et en observant avec quelle main nette et lisible, quoique un peu tremblée, ce manuscrit était tracé, je ne pus m'empêcher

de penser, suivant une opinion que j'ai entendu soutenir sérieusement, qu'on peut tirer de l'écriture d'un homme quelques conjectures sur son caractère. Cette écriture nette, mais petite et serrée, annonçait un homme dont la conscience était bonne, qui savait maîtriser ses passions, et qui, pour me servir de sa propre expression, marchait dans la voie droite; mais elle indiquait aussi de la petitesse d'esprit, des préjugés invétérés, et elle faisait même concevoir l'idée d'un certain degré d'intolérance, que l'auteur devait peut-être moins à la nature qu'à l'éducation. Les passages de l'Écriture et des classiques, cités avec plus de profusion que de jugement, et écrits en grosses lettres pour en faire ressortir l'importance, démontraient cette sorte particulière de pédantisme qui regarde toujours comme irrésistible tout argument appuyé sur une citation. Ensuite les lettres capitales, ornées de traits de plume et de fleurons, qu'on voyait au commencement de chaque alinéa, en tête de son nom de famille et des noms de ses ancêtres, chaque fois qu'il avait occasion de les écrire, n'exprimaient-elles pas clairement l'esprit d'orgueil et d'importance avec lequel l'auteur avait entrepris sa tâche et s'en acquittait? Je me persuadai que ce manuscrit était une peinture si parfaite de mon aïeul, que, si je le détruisais, ce serait commettre un aussi grand sacrilége que de déchirer son portrait, et même de troubler ses restes dans son cercueil. Je pensai un moment à en faire présent à M. Fairscribe; mais ce maudit passage où il était question de l'enfant prodigue et de l'auge aux pourceaux! — Enfin je décidai qu'autant valait l'enfermer dans mon bureau; et je le fis avec la ferme intention de ne plus y jeter les yeux.

Je ne sais comment cela se fit, mais le fait est que je pris le sujet plus à cœur que je ne croyais pouvoir le faire, et je me trouvais occupé presque constamment à lire des descriptions de fermes qui ne m'appartenaient plus, et de bornes servant à séparer les propriétés des autres. L'amour du *natale solum*, si Swift a eu raison de traduire ces mots par — Biens de famille, — commença à s'éveiller dans mon cœur; les souvenirs de ma jeunesse n'y ajoutant guère que ce qui avait rapport aux plaisirs de la chasse. Une carrière de dissipation n'est pas favorable pour acquérir le goût des beautés de la nature, encore moins pour se rendre familières des idées d'un genre sentimental, qui nous attachent aux objets inanimés dont nous sommes entourés.

J'avais fort peu songé à mes biens tandis que j'en jouissais et

que je les dilapidais, ou du moins je n'y avais songé que comme offrant le matériel grossier d'où une certaine classe de créatures inférieures appelées fermiers ou locataires étaient obligés de tirer, en plus grande quantité qu'ils ne le faisaient réellement, un certain produit nommé fermages ou loyers, destiné à fournir à mes dépenses. Tel était le point de vue général sous lequel je les envisageais. Si je descendais aux détails, je me souvenais que Garval-Hill était une colline offrant un excellent pâturage pour élever de jeunes chevaux et les exercer au galop, — que Mission-Burn produisait les plus belles truites jaunes du pays, — que Seggy-Cleugh était sans égal pour les bécasses, — que les marais de Ben-Gibbert étaient favorables pour la chasse de tous les oiseaux aquatiques, — et que la fontaine limpide appelée Harper's-Well offrait le breuvage le plus délicieux qu'on pût trouver quand on avait passé la matinée à courir le renard avec des voisins. Cependant ces idées rappelaient par degrés des tableaux dont j'avais appris depuis ce temps à apprécier le mérite, — des scènes de solitude silencieuse, et d'immenses marécages, qui, suivant les ondulations des montagnes, n'entendaient que le sifflement du pluvier ou le chant du coq de bruyère, — des ravins descendant le long de la rampe des montagnes couvertes d'arbres plantés par la nature, et qui, le long du sentier tracé par les bergers et les enfans qui vont chercher les noisettes, devenaient graduellement plus larges et plus profonds pour offrir un lit au ruisseau, bordé tantôt par des rochers arides dont le sommet se couronnait pourtant de chênes, de sorbiers et de coudriers, — spectacle d'autant plus satisfaisant pour les yeux, que la nature de la contrée d'alentour ne faisait pas espérer ce beau paysage.

Je me souvenais aussi de ces îles aussi belles que fertiles, offrant des plaines bien nivelées entre les rives bien boisées de la superbe Clyde, dont les eaux ayant la couleur de l'ambre le plus pur, ou plutôt la teinte des cailloux appelés *cairngorum*[1], se précipitent sur des nappes de rochers et des lits de sable, et inspirent une sorte de terreur, à cause du petit nombre de gués trompeurs qui s'y trouvent, et qui occasionent souvent de funestes accidens, devenus pourtant moins fréquens depuis les nouveaux ponts. Ces îles formées par alluvion étaient fréquemment bordées d'un triple ou quadruple rang d'arbres énormes qui en dessinaient avec grace

1. [illegible]

les limites, et qui plongeaient leurs longs rameaux dans le lit écumeux du fleuve; — je me rappelais encore d'autres endroits que le vieux chasseur désignait comme le repaire de redoutables chats sauvages, comme le lieu où la tradition disait que le noble cerf avait été mis aux abois, ou comme le théâtre sur lequel des héros, dont la valeur n'est pas moins oubliée aujourd'hui, avaient été tués, disait-on, soit par trahison, soit dans une bataille.

On ne doit pas supposer que ces paysages si finis soient devenus visibles aux yeux de mon imagination, comme ceux que présentent les décorations d'un théâtre le deviennent quand la toile se lève; j'ai déjà dit que pendant tout le temps qu'avait duré ma dissipation, je n'avais vu les campagnes qui m'environnaient qu'avec les yeux du corps, sans avoir recours à ceux de l'esprit: ce ne fut que fragment par fragment, comme un enfant apprend sa leçon, que je commençai à me rappeler toutes les beautés de la nature qui m'avaient autrefois entouré dans la demeure de mes pères. Il faut qu'un goût naturel pour ces beautés soit resté caché au fond de mon cœur, et que, s'étant développé pendant que j'étais en pays étranger, il ait pris le caractère d'une passion favorite qui, se retournant peu à peu dans l'intérieur, mit à contribution les trésors négligés que ma mémoire avait accumulés involontairement, trésors qu'aujourd'hui excitée, cette faculté s'empressait de recueillir et de compléter.

Je regrettai alors plus amèrement que jamais d'avoir été forcé par mes extravagances à vendre les domaines de ma famille; je voyais que les soins qu'ils auraient exigés et les améliorations que j'aurais pu y faire auraient agréablement occupé mes loisirs, dont je ne faisais usage que pour réfléchir péniblement à des maux sans remède, ce qui ne servait qu'à accroître mon dépit inutile.

— Si je m'étais réservé une seule ferme, dis-je un jour à M. Fairscribe, quelque petite qu'elle fût, j'aurais du moins une habitation que je pourrais appeler ma maison, une occupation que je pourrais nommer des affaires.

— Cela aurait pu s'arranger, répondit M. Fairscribe; et quant à moi je penchais à garder le manoir principal, ses dépendances, et quelques-uns des vieux acres de la famille; mais monsieur — et vous, vous pensâtes que l'argent comptant serait plus utile.

— Vous avez raison, mon digne ami; mais à cette époque j'étais un extravagant, je ne m'imaginais pas pouvoir m'abaisser à être Glentanner avec un revenu de deux ou trois cents livres, après

avoir été Glentanner avec deux ou trois mille livres de rente. J'étais alors un laird écossais, fier, enfant gâté, ignorant, dissipé, ruiné; et croyant avoir perdu mon importance imaginaire, je m'inquiétais fort peu de perdre promptement et complètement tout ce qui pourrait la rappeler à mon souvenir et à celui des autres.

— Et il paraît qu'à présent vous avez changé d'avis. Fort bien! Il est rare que la fortune nous présente de nouveau une occasion que nous avons laissé échapper; je crois pourtant qu'elle peut vous permettre la révision de cette affaire.

— Que voulez-vous dire, mon cher ami?

— Rien ne porte malheur comme d'assurer une chose sans être bien sûr de son fait. Il faut que je jette un coup d'œil sur une liasse de journaux, et demain matin vous recevrez de mes nouvelles. — Allons, servez-vous; j'ai vu le temps où vous remplissiez mieux votre verre.

— Et vous le verrez encore, lui dis-je en me versant ce qui restait de notre bouteille de bordeaux; le vin est capital [1], il faut que notre toast y réponde. — A votre coin du feu, mon bon ami. — Et maintenant nous demanderons une ballade écossaise, sans ornemens étrangers, à ma petite sirène, miss Kattie.

Le lendemain je reçus de M. Fairscribe un paquet contenant un journal. Parmi les annonces qui s'y trouvaient j'en remarquai une qui avait été marquée d'une croix pour attirer mon attention, et je lus avec beaucoup de surprise ce qui suit:

## DESIRABLE ESTATE FOR SALE [2].

### DÉSIRABLE DOMAINE A VENDRE.

— Par ordre des lords du conseil et des sessions, sera exposé en vente dans la nouvelle salle des sessions à Edimbourg, le mercredi 25 novembre 18—, tous et un chacun les biens composant la baronnie de Glentanner, maintenant appelée Castle-Treddles, située dans le Middle-Ward de Clydesdale, comté de Lanark, avec les dîmes, presbytère, vicariat, droit de pêche dans la Clyde, futaies, taillis, marais, bruyères, pâturages, — etc., etc., etc.

L'annonce faisait valoir les avantages du sol, la situation du

1. Excellent.
2. Style ordinaire des avertissemens.

manoir, les beautés naturelles des environs, la possibilité d'améliorer les terres, sans oublier la circonstance que c'était un domaine de franc-aleu, susceptible, comme un polype, d'être divisé de manière à donner deux, trois, et même, avec un peu d'aide, quatre votes pour la nomination des membres du parlement [1]; avec l'insinuation que, lors des prochaines élections, la place de représentant du comté serait contestée entre deux puissantes familles. La mise à prix d'après laquelle — tous et un chacun les biens de ladite baronnie — devaient être vendus, était trente fois le revenu qu'ils produisaient, ce qui était environ un quart de plus qu'ils n'avaient rapporté lors de la dernière vente. Cette circonstance, dont on parlait, à ce que je suppose, pour prouver la possibilité de nouvelles améliorations, aurait pu faire quelque peine à un autre; mais, qu'il me soit permis de parler de moi-même avec vérité en bien comme en mal, je n'en fus aucunement fâché. Je fus seulement piqué que Fairscribe, qui connaissait d'une manière générale la portée de mes moyens, m'eût condamné au supplice de Tantale en m'apprenant que l'ancien domaine de ma famille était à vendre, quand il devait savoir que le prix en était au-dessus de ma fortune actuelle.

Une lettre qui tomba du paquet sur le tapis attira mes yeux et me donna la clé de l'énigme. Un client de M. Fairscribe, un capitaliste, pensait à acheter Glentanner, uniquement comme placement d'argent. Il était même invraisemblable qu'il vît jamais ce domaine; et le prix s'en élevant de quelques mille livres au-delà de l'argent comptant dont il voulait disposer, ce riche accommodant désirait faire cette acquisition de concert avec quelqu'un qui voudrait en avoir une ferme détachée; il consentait même à lui laisser la partie du domaine la plus désirable sous le rapport de la beauté, pourvu que le prix en fût fixé en conséquence. M. Fairscribe me disait dans sa lettre qu'il veillerait à ce que je ne fusse pas trompé à cet égard, et que si je désirais réellement faire cette acquisition, je ferais bien d'aller visiter les lieux, me conseillant en même temps de garder un strict incognito, avis assez superflu puisque je suis naturellement d'un caractère réservé et peu communicatif.

1. Par une subdivision fictive de la propriété, on peut multiplier en Écosse le nombre des électeurs.

# CHAPITRE III.

« Chantez donc la messagerie,
« Et ne craignez pas qu'on en rie
« Si quelqu'un vous y voit monter.
« Laissez-vous-y bien cahoter
« Tandis que la voiture avance,
« Et qu'en sifflant,
« Et qu'en fouettant,
« Le cocher de la diligence
« Vous fait aller tambour battant »

[illegible]

Couvert d'un surtout gris qui avait vu du service, un castor blanc sur ma tête, et un fort bambou des Indes à la main, la semaine suivante me vit sur l'impériale d'une diligence partant pour les comtés de l'ouest.

J'aime les diligences et je les déteste : je les aime parce que je les trouve commodes ; mais je les déteste parce qu'elles sont cause que chacun court les grands chemins, au lieu de rester tranquillement occupé à ses affaires, et de conserver l'empreinte originale du caractère que la nature ou l'éducation peuvent lui avoir donné. Les voyageurs partent ; ils vont se frotter les uns aux autres dans la voiture cahotante, jusqu'à ce qu'il ne reste pas entre eux plus de différence qu'entre des shillings dont l'usage a effacé l'empreinte [1]. Même avec leurs perruques et leurs redingotes à la mode du pays de Galles, ils sont tous les mêmes ; chacun d'eux n'a pas un caractère plus original que d'être, comme le garçon les appelle, un membre de la compagnie de la Messagerie du Nord.

Digne monsieur Piper, le meilleur des entrepreneurs qui aient jamais fourni quatre haridelles rétives pour l'usage du public, je vous bénis quand je me mets en voyage ; les voitures commodes que vous fournissez rendent sûres, agréables et peu coûteuses les communications entre Johny Groat's House [2], et Lady Kirk, et Conhill-Bridge [3]. Mais, monsieur Piper, vous qui êtes un excellent arithméticien, ne vous est-il jamais arrivé de calculer combien de

1. On se rappelle la fameuse comparaison des shillings faite par Yorick dans le *Voyage sentimental.*
2. Extrémité nord de l'Ecosse, comté de Cathness.
3. Frontière de l'Ecosse, extrémité opposée à Johny Groat's House.

têtes de fous, qui auraient pu accoucher d'une idée ou deux dans le cours d'une année, s'il leur avait été permis de rester en repos, sont frappées de stérilité complète pour avoir été cahotées dans vos chars volans? combien d'honnêtes campagnards deviennent des rustres pleins de suffisance, après avoir assisté à un dîner précédé d'une exposition de bestiaux dans la capitale, où, sans votre secours, ils n'auraient jamais pu se rendre? combien de dignes ministres de village se changent en critiques et en déclamateurs, sous prétexte d'importer d'Edimbourg le goût le plus nouveau? Et que répondra un jour votre conscience au reproche d'avoir conduit tant de jeunes et jolies filles à la foire métropolitaine de la vanité, pour y troquer leur modestie contre l'amour-propre et la légèreté [1]? Considérez aussi à quel taux vous réduisez l'intelligence humaine. Je ne crois pas que vos pratiques habituelles aient des idées plus étendues qu'un des chevaux de vos voitures. Elles connaissent la route, comme le postillon anglais, mais ne connaissent pas autre chose. Elles datent, comme les rouliers de Gadshill, de la mort de John Ostler [2]. La succession des gardes de diligence leur forme une dynastie; les cochers sont leurs ministres d'Etat; et une diligence qui verse leur semble un incident plus important qu'un changement de ministère. Leur seul point d'intérêt sur toute la route est d'épargner le temps, et de voir si la voiture arrivera à l'heure. C'est sûrement une misérable dégradation de l'esprit humain. Suivez mon avis, mon cher monsieur, et soyez désintéressé pour faire en sorte qu'une ou deux fois par trimestre, le plus adroit de vos cochers fasse verser une voiture pleine de ces voyageurs qui devraient rester chez eux, *in terrorem* de tous ceux qui, comme le dit Horace, aiment la poussière que font lever vos diligences [3].

Les habitués, les passagers ordinaires de vos messageries, deviennent aussi d'abominables égoïstes, chacun ne songeant qu'à s'assurer la meilleure place, l'œuf le plus frais, la tranche la plus succulente de l'aloyau. Cette manière de voyager frappe de mort la politesse, et toutes les prévenances sociales de la vie; elle tend évidemment à démoraliser le caractère national, et à ramener la barbarie. On nous sert un excellent dîner, mais nous n'avons que vingt minutes pour le manger; et quelle en est la conséquence?

1. Expressions parodiées du style biblique de Bunyan dans *le Voyage du Pèlerin*.
2. De la mort du dernier garçon palefrenier — Voyez la scène d'exposition de la première partie de *Henry IV* de Shakspeare. — 3. Odes, liv. I.

Nous avons pour voisins à table, d'un côté la beauté modeste, de l'autre l'enfance timide ; en face de nous se trouve la vieillesse, respectable mais un peu faible ; tous ont droit d'attendre de nous ces petits actes de civilité qui établissent une sorte de niveau parmi les convives assis à la même table. Mais nous autres qui sommes doués de toute la force et de toute l'activité de la compagnie, avons-nous le temps de faire les honneurs de la table aux êtres timides et modestes à qui sont dues ces petites attentions ? Il faudrait presser cette jeune dame d'accepter une aile de poulet, servir au vieillard le morceau le plus tendre, celui qu'il préfère ; donner à l'enfant son quartier de tarte ; mais nous n'avons pas une fraction de minute à accorder à un autre qu'à nous, et le *prut-prut — tut-tut* discordant du conducteur [1] nous rappelle dans la voiture, les plus faibles sans avoir dîné, les plus actifs et les plus vigoureux menacés d'une indigestion pour avoir avalé leurs vivres comme un manant du comté de Leicester avale son lard.

Dans l'occasion mémorable dont je parle, je perdis mon déjeuner uniquement pour avoir obéi aux ordres d'une vieille dame dont l'air était respectable, qui me pria une fois de tirer le cordon de la sonnette, et une autre de lui donner la bouilloire. J'ai quelque raison de croire qu'elle était littéralement *une vieille rouțière,* qui riait tout bas de ma complaisance, de sorte que dans le secret de mon ame j'ai juré vengeance contre tout son sexe, contre toute demoiselle errante de tout âge et de toute condition que je rencontrerais dans mes voyages. Tout cela sans mauvaise volonté contre l'entrepreneur, que je regarde comme ayant accompli, autant qu'il sera jamais possible de le faire, le modeste souhait de l'Amatus et de l'Amata du Peri Bathos [2] :

Anéantissez, ô grands dieux !
Seulement le temps et l'espace,
Et rendez deux amans heureux.

J'ai dessein de donner à M. Piper sa revanche complète quand j'en viendrai à discuter l'abomination plus récente des bâtimens à vapeur. Je me bornerai, en attendant, à dire de ces deux modes de transport :

*There is no living with them or without them.*
On ne peut vivre avec eux ni sans eux.

1. Ces onomatopées désignent peut-être moins le cor du garde de la diligence que les sons inarticulés par lesquels le cocher de la Grande-Bretagne parle à ses chevaux.
2. Parodie burlesque de grands sentimens.

Je suis peut-être d'autant plus porté à critiquer la diligence en cette occasion particulière, que je ne me trouvai pas traité, par les voyageurs réunis alors dans la voiture de Sa Majesté, avec tout le respect auquel je crois avoir droit. Je dois dire de moi-même que, du moins dans mon opinion, je n'ai pas un air commun. Ma figure a vu du service ; mais il me reste encore deux râteliers de bonnes dents, un nez aquilin, des yeux gris qui ne manquent pas de vivacité, quoique un peu enfoncés sous les sourcils ; et une queue, du genre qu'on appelait jadis militaire, peut servir à prouver que mes occupations civiles ont quelquefois été mêlées de travaux guerriers. Néanmoins deux jeunes fainéans qui étaient dans la diligence, ou pour mieux dire sur l'impériale, s'amusèrent tellement de l'air de prudence avec lequel je m'élevai à la même hauteur, que je crus que je serais obligé de leur tirer un peu les oreilles ; et je ne fus pas de meilleure humeur en les entendant rire aux éclats sans se gêner lorsque je descendis à l'angle formé par un chemin de traverse qui coupe la grande route et qui conduit à Glentanner, dont j'étais encore à près de cinq milles de distance.

C'était un de ces anciens chemins à l'usage de ceux qui, préférant les montées aux bourbiers, allaient en droite ligne à leur but, en gravissant les montagnes, en descendant dans les vallons, et en traversant les marécages. Voyageant alors à pied, sans domestique, portant sous le bras un petit paquet, ayant à peine été regardé comme assez bonne compagnie par les deux boutiquiers petits-maîtres près desquels j'avais été tout récemment perché sur l'impériale, je ne paraissais guère être le même individu que le jeune prodigue qui voyait la société la plus distinguée et la plus joyeuse du pays, et qui, vingt ans auparavant, avait passé si souvent sur ce même chemin, monté sur un cheval ayant gagné le prix d'une course, ou dans sa chaise de poste attelée de quatre bons coursiers. Mes sentimens avaient subi le même changement que ma situation sociale.

Je pouvais fort bien me rappeler que dans le temps d'une jeunesse inconsidérée, mon désir dominant était une avidité puérile de paraître au premier rang dans tout ce que j'entreprenais ; de boire autant de bouteilles de vin que M*** ; — d'être regardé comme aussi connaisseur en chevaux que M*** ; — de porter un habit taillé aussi élégamment que celui de M***. — Tels étaient tes dieux, ô Israël ! Mais à présent je n'étais plus que spectateur, quelquefois tranquille, quelquefois courroucé, mais cependant

toujours simple spectateur des actions des autres. Je sentais combien ceux qui couraient dans la bruyante carrière du monde faisaient peu de cas de mon opinion; cependant j'exerçais le droit d'en avoir une, avec la profusion d'un vieil homme de loi qui, ayant quitté le barreau, se mêle des affaires de son voisin, et donne des avis que personne ne lui demande, uniquement sous prétexte d'aimer à faire claquer son fouet.

Ce fut en faisant de semblables réflexions que j'arrivai sur le sommet d'une hauteur d'où je m'attendais à voir Glentanner, habitation modeste, mais commode, dont les murs étaient couverts des arbres fruitiers les plus productifs dans ce canton, et qui était à l'abri des ouragans du nord par un bois épais et ancien qui couronnait une montagne voisine. La maison avait disparu; une grande partie du bois avait été abattue, et au lieu du vieux manoir seigneurial, enseveli au milieu de groupes d'arbres héréditaires, s'élevait Castle-Treddles, énorme masse de pierres formant un carré, aussi nue que mon ongle, sauf une misérable bordure d'arbustes exotiques, languissans et desséchés, devant lesquels s'étendait une pièce de gazon appauvri, qui, au lieu d'offrir aux yeux un beau tapis d'un vert foncé, émaillé de marguerites, de primevères et de renoncules sauvages, ne présentait qu'une pièce de terre bien ratissée et bien nivelée à la vérité, mais où la sécheresse avait fait périr une grande partie de la verdure, et où le sol, conservant sa couleur naturelle, semblait presque aussi noir que lorsqu'on l'avait labouré.

La maison était un grand édifice qui n'avait de prétention au nom de château que parce que les fenêtres de la façade se terminaient en arches gothiques pointues. Ce qui, soit dit en passant, est précisément le contraire du style architectural des châteaux; chaque angle du bâtiment était aussi garni d'une petite tourelle à peu près semblable à une poivrière. Sous tout autre rapport, Castle-Treddles ressemblait à une grande maison de ville, comme un gros bourgeois qui, allant à la campagne un jour de fête pour se promener, monte sur une hauteur pour regarder les sites d'alentour. La couleur des pierres d'un rouge lustré, la grandeur et la forme régulière du bâtiment, et sa position mal choisie, n'étaient pas mieux en harmonie avec la majestueuse Clyde qui coulait en face, ou le ruisseau qui murmurait sur la droite, que l'embonpoint d'un citadin, sa grosse perruque, sa canne à pomme d'or, son habit couleur marron, et ses bas de soie, ne l'auraient été

avec le paysage magnifique et sauvage de Corrahouse - Linn [1].

Je m'avançai vers la maison, et je la trouvai dans cet état de détérioration qui est peut-être le plus désagréable à la vue, car elle tombait en ruine sans avoir jamais été habitée. On ne remarquait sur ses murs déserts aucune de ces touches lentes et meurtrières du temps qui impriment aux édifices aussi bien qu'au corps humain un air respectable, tout en les dépouillant de leur force et de leur beauté. Les projets déconcertés du laird de Castle-Treddles avaient ressemblé à du fruit qui pourrit avant sa maturité. Des carreaux de vitres cassés à chaque fenêtre, les uns raccommodés en papier, les autres bouchés avec des planches, donnaient un air de désolation à tout l'édifice; tout semblait dire : — La vanité voulait s'établir ici, mais elle a été prévenue par la pauvreté.

Je frappai long-temps et inutilement à la porte; un vieux jardinier vint enfin me l'ouvrir. La maison renfermait tout ce que le luxe pouvait désirer de plus commode. Les cuisines pouvaient servir de modèle, et il existait sur l'escalier de l'office des réservoirs de chaleur pour que les plats, comme nous le disons en Ecosse, ne se refroidissent pas entre la cuisine et la salle à manger. Mais au lieu de l'odeur appétissante de mets exquis, ces *temples* de Comus n'exhalaient que l'air humide de voûtes sépulcrales, et ces réservoirs de chaleur en fer fondu semblaient les cages de quelque bastille féodale. La salle à manger, le salon et le boudoir étaient des appartemens magnifiques dont les plafonds étaient ornés de moulures en stuc, déjà brisées en quelques endroits, et gâtées en d'autres par l'humidité; le bois des panneaux de la boiserie avait joué, et s'était fendu; les portes, qui n'étaient en place que depuis deux ans, ne tenaient déjà plus sur leurs gonds. En un mot, la désolation s'était établie où la jouissance n'avait jamais existé, et l'absence des moyens ordinaires de conservation anticipait sur les ravages ordinaires du temps.

L'histoire de la propriété n'avait rien d'extraordinaire, et elle peut se raconter en peu de mots. M. Treddles, qui avait acheté ce domaine, était un homme prudent, ne songeant qu'à gagner de l'argent. Son fils, qui était aussi dans le commerce, désirait en même temps jouir de son opulence et l'augmenter encore. Il fit d'énormes dépenses, parmi lesquelles on peut compter cet édifice.

1 La cascade de Corra-Linn est ainsi nommée du château voisin de Corra. C'est la plus imposante des chutes de la Clyde, qui franchit ici plus de quatre-vingts pieds de précipice. Voyez les *Vues pittoresques d'Ecosse*.

Pour y fournir, il fit des spéculations aussi hardies qu'elles furent malheureuses, et là se termine toute l'histoire. Elle peut trouver son application encore ailleurs qu'à Glentanner.

Des sensations aussi étranges que diverses s'élevaient dans mon sein pendant que je parcourais ces appartemens déserts, entendant à peine ce que mon guide me disait de la grandeur et de la destination de chacun d'eux. La première émotion que j'éprouvai, je rougis de l'avouer, fut celle d'un dépit satisfait. Mon orgueil patricien fut charmé que le boutiquier qui n'avait pas cru que le manoir des Croftangrys fût assez bon pour lui, eût éprouvé une chute à son tour. Ma seconde pensée n'eut rien de plus noble, quoiqu'elle fût moins blâmable. — J'ai eu du moins plus d'esprit que ce drôle, me dis-je à moi-même : si j'ai perdu ce domaine, j'en ai dépensé le prix pour me réjouir; au lieu que ce M. Treddles a ruiné sa fortune dans de méprisables spéculations de commerce.

— Misérable ! me dit une voix secrète; oses-tu bien t'applaudir ainsi de ta honte? Souviens-toi de quelle manière tu as abusé de ta jeunesse et de ta fortune, et ne triomphe pas d'avoir joui d'une existence qui t'a mis de niveau avec les brutes qui n'ont qu'un corps destiné à périr tout entier. Songe que la vanité de ce malheureux a du moins donné du pain au laboureur de la campagne et à l'ouvrier de la ville; et que ses dépenses extravagantes ont été semblables à l'eau jetée dans un jardin, qui rafraîchit l'humble verdure partout où elle tombe. Mais toi, qui as-tu enrichi pendant ta carrière de folies, si ce n'est ces instrumens du démon, des marchands de vin, des maquignons, des joueurs et des débauchés? — L'angoisse occasionée par ce reproche que je m'adressais à moi-même fut si forte, que je m'appuyai tout à coup la main sur le front, et que je fus obligé de prétexter une migraine subite, pour excuser ce geste aux yeux de mon vieux conducteur, ainsi qu'un léger gémissement qui l'avait accompagné.

Je fis alors un effort pour donner à mes idées une tournure plus philosophique, et je murmurai à demi, comme un charme capable d'assoupir des pensées plus pénibles, ces vers d'Horace :

*Nunc ager Umbreni sub nomine, nuper Ofelli*
*Dictus, erit nulli proprius; sed cedit in usum*
*Nunc mihi, nunc alii : quocirca vivite fortes,*
*Fortiaque adversis opponite pectora rebus* [1].

1. Ce champ, dont Umbrenus est le propriétaire,
On vit Ofellius le posseder naguère :

Dans le désir que j'avais de bien graver dans mon esprit ce précepte philosophique, je récitai tout haut ce dernier vers; et cette circonstance, jointe à l'agitation que j'avais précédemment laissé voir, fit courir le bruit, comme je l'appris ensuite, qu'un maître d'école en démence était venu d'Edimbourg, avec l'idée d'acheter Castle-Treddles.

Comme je vis que mon vieux compagnon désirait se débarrasser de moi, je lui demandai où je trouverais la personne entre les mains de qui était le plan du domaine, et qui pourrait me donner tous les détails relatifs à la vente. Il me répondit que l'agent à qui je devais m'adresser à ce sujet demeurait dans la ville de —, ajoutant, ce que je savais fort bien, que cette ville était à une distance de cinq milles et quelque chose[1], ce qui peut passer pour deux ou trois milles de plus dans un pays où l'on serait moins prodigue de ses terres. Craignant un peu la fatigue d'aller si loin à pied, je lui demandai si je pourrais trouver un cheval ou une voiture quelconque, et il me répondit négativement.

— Mais, ajouta mon cicérone, vous pouvez vous reposer jusqu'à demain matin aux Armes de Treddles : c'est une maison fort décente, et elle n'est guère qu'à un mille d'ici.

— C'est une nouvelle maison, sans doute?

— Non; c'est une vieille maison, mais c'est une nouvelle auberge. C'était toujours l'habitation de la dame douairière du temps des Croftangrys; mais M. Treddles en a fait un emploi plus utile au pays. Pauvre homme! il ne manquait pas d'esprit public, quand il en avait les moyens.

— Duntarkin devenu une auberge! m'écriai-je.

— Oui-dà! dit le drôle surpris de m'entendre donner à cette

Il n'appartient en propre à personne, et chacun
En jouit tour à tour comme d'un bien commun.
Supportez donc le sort qui vous tombe en partage,
Et sachez au malheur opposer le courage.

C'est une citation d'Horace, satire II, liv. II. — Le sens, dit Walter Scott dans une note, en sera plus clair pour le lecteur anglais, s'il veut lire l'imitation de Pope; cette imitation est une paraphrase appliquée aux idées et aux noms modernes.

*What's property, dear Swift? You see it alter*
*From you to me, from me to Peter Walter;*
*Or in a mortgage prove a lawyer's share;*
*Or in a jointure vanish from the heir.*
*Shades that to Bacon could retreat afford*
*Become the portion of a booby lord;*
*And Helmsley, once proud Buckingham's delight*
*Slides to a scrivener and city knight.*
*Let lands and houses have what lords they will,*
*Let us be fixed, and our own masters still.*

1. *And a Bittock*, et un bout de chemin de plus. C'est la réponse ordinaire des paysans d'Ecosse.

maison le nom qu'elle portait autrefois; vous êtes donc déjà venu dans le pays, à ce qu'il me semble?

— Il y a bien long-temps, répondis-je. Et vous dites donc qu'on peut être décemment logé à ce que vous appelez les Armes de Treddles, et que j'y trouverai un hôte civil? Je parlais ainsi pour dire quelque chose, car le vieillard restait la bouche béante et les yeux fixés sur moi.

— Très décemment, répliqua-t-il; je présume bien que vous pouvez vous passer de vin, mais vous y trouverez de l'ale, du porter, du whisky, et même du fairntosh[1], ajouta-t-il en baissant la voix, si vous savez gagner les bonnes grâces de la ménagère, car elle est sans mari[2]. On l'appelle Steele.

— Christie Steele! je tressaillis presque en entendant ce nom. Christie Steele avait été la servante attachée à la personne de ma mère, son bras droit, et, entre nous, elle dominait même un peu sa maîtresse. Je me la rappelais parfaitement, et quoique autrefois elle n'eût été nullement ma favorite, son nom sonnait alors à mon oreille comme celui d'une ancienne amie, et c'était le premier mot que j'eusse entendu qui fût en unisson avec les souvenirs dont j'étais assailli de toutes parts. Je partis donc de Castle-Treddles, déterminé à aller pédestrement à Duntarkin, et mon cicérone m'accompagna quelques instans pour satisfaire sa démangeaison de parler, ce dont il devait rarement trouver l'occasion dans le poste de sénéchal d'un château abandonné.

— Il y a bien des gens, me dit-il, qui pensent que M. Treddles aurait tout aussi bien pu établir ma femme aux Armes de Treddles, que Christie Steele; car Christie avait toujours été en service, et ne savait ce que c'était que d'avoir affaire au public; aussi paraît-il qu'au lieu d'avancer, elle marche à reculons dans le monde, à ce que j'entends dire. Or, ma femme avait été vivandière.

— C'eût été un avantage bien certain.

— Mais je ne sais trop si j'aurais laissé Eppie prendre cette auberge, quand même on la lui aurait offerte.

— C'est une autre considération.

— Cependant je n'aurais pas voulu offenser M. Treddles, car il était un peu chatouilleux quand vous le frottiez à contre-poil; du reste un brave homme, et ayant de bonnes intentions.

1. Eau-de-vie distillée en fraude, ainsi nommée du canton où l'on en distillait le plus.
2. Il y a dans le texte : La *bonne femme*, car elle n'a pas de *bon homme* : *goodwife*, ménagère; *goodman*, chef de la maison; expressions locales.

Je désirais me délivrer de cette espèce de bavardage, et reconnaissant un sentier qui abrégeait le chemin de Duntarkin, je mis une demi-couronne [1] dans la main de mon guide, lui fis mes adieux, et j'entrai dans le bois.

— Eh non, Monsieur ! s'écria-t-il ; fi donc ! Non, vous dis-je ! ce n'est pas d'un homme comme vous que je voudrais..... Mais attendez donc, Monsieur, vous vous perdrez par ce sentier. Sur ma foi ! je vois qu'il connaît le chemin aussi bien que moi. Ma foi ! je voudrais bien savoir qui ce peut être !

Tels furent les derniers mots que j'entendis prononcer par la voix traînante et monotone de mon guide ; et charmé d'en être débarrassé, j'avançai rapidement, en dépit des grosses pierres, des ronces et des mauvais pas qui se trouvaient à chaque instant sur le sentier que j'avais pris. Tout en marchant, je récitais des vers d'Horace, de Prior, et de tous les poètes qui ont fait l'éloge d'une vie rurale et littéraire en même temps, tâchant ainsi de rappeler les visions dont je m'étais bercé la nuit précédente et toute la matinée, m'imaginant établi dans quelque ferme détachée du domaine de Glentanner :

*Which sloping hills around inclose*
*Where many a birch and brown oak grows* [2]

Cerné de tous côtés par de rians côteaux
Qu'ombrage le vieux chêne aux robustes rameaux,

où j'aurais une chaumière avec une petite bibliothèque, un petit cellier, un lit à offrir à un ami, et où je vivrais plus heureux et plus respecté que lorsque je possédais toute la baronnie. Mais la vue de Castle-Treddles avait renversé tous mes châteaux en Espagne. La réalité, semblable à une pierre jetée dans une fontaine limpide, avait détruit la réflexion des objets d'alentour, qui, jusqu'au moment de ce choc, se peignaient sur le cristal de sa surface, et j'essayai vainement de faire renaître ces couleurs du tableau si promptement effacées. — Eh bien, j'essaierais autre chose ; je tâcherais de faire sortir Christie Steele de son auberge ; cela ne devrait pas être bien difficile, puisqu'elle n'y faisait pas de bonnes affaires ; elle avait été la gouvernante de ma mère, elle deviendrait la mienne. Je connaissais tous ses défauts, et je me racontais son histoire à moi-même.

Elle était petite-fille, à ce que je crois, ou du moins proche pa-

1. *Half a crown*, deux shillings et demi. — 2. Prior.

rente du fameux covenantaire portant le même nom, qui, dans le temps des persécutions, avait été tué d'un coup de feu, sur l'escalier de sa propre maison, par le capitaine Crichton, l'ami du doyen Swift (*b*); et elle avait peut-être tiré de cette souche une grande partie de ses bonnes et de ses mauvaises qualités. On n'aurait pu dire d'elle qu'elle était la vie et l'esprit de la famille, quoique, du temps de ma mère, elle dirigeât toutes les affaires de la maison; elle avait l'air sombre et austère, et quand elle n'avait pas d'humeur contre vous, vous ne pouviez le deviner qu'à son silence; car si elle avait quelque sujet de plainte, véritable ou imaginaire, elle criait toujours assez haut; elle avait pour ma mère l'attachement dévoué d'une jeune sœur; mais elle était jalouse de ses bonnes grâces, comme le vieux mari d'une jeune femme coquette, et elle était aussi sévère dans ses réprimandes qu'une abbesse à l'égard de ses nonnes. L'empire qu'elle exerçait sur sa maîtresse était, je crois, celui d'une ame forte et déterminée sur un caractère faible et des nerfs délicats. Quoiqu'elle en usât avec rigueur, elle croyait consciencieusement qu'elle ne s'en servait que pour faire agir sa maîtresse convenablement et comme elle le devait, et elle serait morte plutôt que de lui épargner un conseil. Cette femme n'avait d'affection que pour la famille de Croftangry; car elle avait peu de parens, et un cousin débauché, qu'elle avait pris pour mari à un âge déjà un peu avancé, l'avait laissée veuve depuis long-temps.

Quant à moi, elle me détestait cordialement. Dès ma plus tendre enfance, elle était jalouse, quelque étrange que cela puisse paraître, de la part que j'avais dans l'affection de ma mère. Elle voyait mes faibles et mes vices avec horreur, et sans la moindre indulgence; elle ne pardonnait pas la faiblesse de la tendresse maternelle, même quand la mort de deux frères m'eut laissé le seul enfant d'une mère veuve. A l'époque où le désordre de ma conduite porta ma mère à quitter Glentanner et à se retirer à Duntarkin, j'avais toujours blâmé Christie Steele d'avoir enflammé son ressentiment, et de l'avoir empêchée d'écouter mes promesses de changer de vie; promesses qui étaient quelquefois sérieuses et sincères, et qui auraient peut-être accéléré le changement que le temps, comme je m'en flatte, a effectué dans mes dispositions. Mais Christie me regardait comme un enfant de perdition, qu'une complète prédestination devait pousser de plus en plus dans le chemin

que je suivais, et pouvant entraîner après moi quiconque tenterait de m'arrêter.

Cependant, quoique je susse que telles avaient été jadis les préventions de Christie contre moi, je m'imaginais qu'il s'était écoulé assez de temps pour en détruire l'impression. Je savais qu'à l'époque où le désordre de mes affaires avait mis ma mère dans un embarras momentané pour ses ressources pécuniaires, Christie s'était placée sur la brèche; et, vendant un petit héritage qui lui appartenait, en avait apporté le prix à sa maîtresse, comme ne faisant qu'une chose toute naturelle, et avec un sentiment de dévouement aussi profond que celui qui animait les chrétiens du premier siècle quand ils vendaient tout ce qu'ils possédaient pour suivre les apôtres de l'Eglise. Je pensais donc que nous pouvions, comme on le dit en Ecosse, regarder comme passé ce qui était passé[1], et commencer un nouveau compte. Cependant, en général habile, je résolus de faire une reconnaissance avant d'établir positivement mon plan de campagne, et en conséquence je me décidai à conserver mon incognito.

# CHAPITRE IV.

## M. Croftangry fait ses adieux au Clydesdale.

> Quel changement, hélas! quel sujet de regret!
> Un château devenir un obscur cabaret!
>
> GAY.

Après avoir marché une demi-heure d'un assez bon pas, j'arrivai en face de Duntarkin, et je trouvai que cette maison avait aussi subi des changemens considérables, quoiqu'elle n'eût pas été entièrement démolie comme le manoir principal. Une cour d'auberge s'étendait devant la porte de l'ancienne habitation des douairières de Croftangry, et comprenait même les restes de la haie de houx qui en avait entouré le jardin. Une nouvelle route, large, mais paraissant peu fréquentée, avait fait une invasion

1. *Let byganes be byganes.*

dans la petite vallée, et avait remplacé l'ancien sentier, si peu foulé par le pied des voyageurs qu'il était presque entièrement couvert d'herbe. C'est une grande faute, dont se rendent quelquefois coupables les commissaires pour l'entretien des grandes routes, que d'adopter la largeur nécessaire à celles qui forment des avenues aboutissant à la métropole, quand on n'a besoin que d'ouvrir un accès vers un canton séquestré et peu populeux. Je ne parle pas de la dépense, c'est un objet à régler entre les administrateurs et leurs commettans, comme bon leur semble. Mais toutes les beautés champêtres sont détruites quand la largeur d'une route est hors de proportion avec la vallée qu'elle traverse, et elle fait nécessairement perdre une grande partie de l'importance des bois et des eaux d'un sol varié et diversifié qui, sans cela, aurait attiré les yeux et satisfait la vue. Un ruisseau qui murmure à côté d'une de ces modernes voies Appiennes ou Flaminiennes, n'est plus que l'égout qui coule le long d'une rue; la petite montagne se change en monticule, et le monticule pittoresque devient une taupinière trop peu élevée pour qu'on y fasse attention.

C'était une faute semblable qui avait détruit la tranquillité solitaire de Duntarkin, et qui avait introduit dans un des endroits les plus retirés du Middle-Ward de Clydesdale une large route couverte de sable et de poussière; car la route y avait attiré, suivant l'usage, les chaises de poste et les diligences. La maison, antique et dilapidée, avait un air de tristesse, comme si elle eût senti sa dégradation; mais l'enseigne en était toute neuve, solide, et peinte des couleurs les plus brillantes. C'était un écusson offrant trois navettes sur un champ diapré; une toile à demi déployée pour cimier, et deux énormes géans pour supports, chacun d'eux tenant en main un déchargeoir de tisserand. Attacher cet emblème monstrueux à la façade de la maison, c'eût été hasarder d'en entraîner la muraille en bas, mais il aurait été certainement impossible de le faire sans boucher une ou deux croisées. On l'avait donc suspendu en face de la porte, dans un médaillon massif en fer, entre deux gros poteaux, le tout contenant assez de fer et de bois pour en construire un pont. Cette lourde enseigne, ainsi suspendue, criant et craquant à chaque coup de vent, portait la terreur à cinq milles à la ronde, autant que je puis le calculer, dans tous les nids de grives et de linotes, anciens hôtes de ce vallon.

Lorsque j'entrai dans la maison, j'y fus reçu par Christie Steele elle-même, qui parut hésiter si elle me laisserait dans la cuisine

ou si elle m'introduirait dans un appartement particulier. Cependant, comme je lui demandai du thé avec quelque chose de plus substantiel que du pain et du beurre, et que je parlai de souper et de coucher, Christie m'ouvrit enfin la porte de la chambre où elle était lors de mon arrivée, probablement la seule où il y eût du feu, quoiqu'on fût alors en octobre. Cela convenait à mon plan, et comme elle allait emporter son rouet, je la priai de rester, et d'avoir la bonté de préparer mon thé elle-même, ajoutant que j'aimais le bruit du rouet, et que je serais charmé qu'elle continuât, sans se déranger, ses occupations domestiques.

— Je n'en sais trop rien, Monsieur, me répondit-elle d'un ton sec et revêche qui me ramena vingt ans en arrière; je ne suis pas une de ces hôtesses bavardes qui ont le cœur sur les lèvres, et qui savent se rendre agréables en racontant les nouvelles du pays. J'allais vous allumer du feu dans la chambre rouge; mais si vous préférez celle-ci, celui qui paie doit avoir le droit de choisir.

Je tâchai d'entamer une conversation avec elle; mais, quoiqu'elle me répondît avec une sorte de civilité raide, je ne pus l'engager dans un entretien familier, et elle commença à regarder tantôt son rouet, tantôt, et plus souvent, la porte, comme si elle eût médité une retraite. Je fus donc obligé de lui adresser quelques questions particulières qui pussent avoir quelque intérêt pour une femme dont les idées ne roulaient probablement que dans un cercle fort étroit.

Je jetai les yeux autour de l'appartement, qui était celui dans lequel j'avais vu ma pauvre mère pour la dernière fois. L'auteur de l'histoire de ma famille, dont j'ai déjà parlé, avait longuement appuyé dans cet ouvrage sur les améliorations qu'il avait faites dans cette maison de Duntarkin, expliquant qu'à l'époque de son mariage, lorsque sa mère s'y était établie en qualité de douairière, il avait fait de grands frais pour garnir d'une boiserie à panneaux les murailles du grand salon, dans lequel j'étais alors; en couvrir les solives par un plafond en plâtre; y construire une cheminée concave, et le décorer de peintures, d'un baromètre et d'un thermomètre; mais surtout, ce que sa bonne mère avait coutume de dire qu'elle prisait plus que tout le reste, il avait fait peindre, dit-il, par une bonne main, son propre portrait au-dessus de la cheminée. Dans le fait, on l'y voyait encore, avec les traits que j'étais disposé à lui supposer, d'après le caractère de son écriture, l'air sérieux et austère, mais non sans quelque mélange de malice et

de détermination. Il était couvert d'une armure, quoiqu'il n'en eût jamais porté, à ce que je pense; il avait une main appuyée sur un livre ouvert, et l'autre sur la garde de son épée; je crois pourtant que ses lectures lui avaient rarement donné des maux de tête, et que l'escrime ne lui avait jamais fatigué les membres.

— Ce portrait est peint sur la boiserie, Madame, lui dis-je.

— Oui, oui; sans cela, vous ne l'y verriez plus. Ils ont emporté tout ce qu'ils ont pu.

— Les créanciers de M. Treddles sans doute?

— Non, non; les créanciers d'une autre famille. Ils ont mieux balayé que ceux de ce pauvre homme: probablement parce qu'il restait moins à ramasser.

— Une ancienne famille peut-être, dont on se souvient et qu'on regrette sans doute plus que les derniers possesseurs?

Christie s'assit alors sur sa chaise, et tira son rouet à elle. Je venais de lui fournir un sujet intéressant de réflexions, et son rouet en était l'accompagnement mécanique ordinaire, ses évolutions semblant faciliter le développement de ses idées.

— Dont on se souvient et qu'on regrette plus? Il y avait dans l'ancienne famille quelqu'un que j'aimais de tout mon cœur; mais je n'en saurais dire autant de tous les autres. — Pourquoi les regretterait-on plus que les Treddles? Le moulin à coton était une bonne chose pour le pays. Plus un paysan avait d'enfans, et mieux c'était. Dès qu'ils avaient cinq ans, ils gagnaient leur entretien, et une veuve avec trois ou quatre enfans était une femme riche, du temps des Treddles.

—Mais la santé de ces pauvres enfans, ma chère amie! leur éducation, leur instruction religieuse!

— Quant à la santé, répondit Christie en me regardant d'un air sombre, il faut que vous connaissiez bien peu le monde, si vous ne savez pas que la santé du pauvre, comme sa jeunesse et ses forces, sont au service de la bourse du riche. Il n'y a jamais eu un métier si malsain qu'on ne se battît pour y être employé, pourvu qu'on puisse y gagner deux sous par jour au-dessus des gages ordinaires. Mais on prenait raisonnablement soin des enfans; ils ne manquaient ni d'air ni d'exercice, et il y avait un jeune homme bien éduqué qui leur faisait réciter leur catéchisme et qui leur apprenait à lire dans le *Ridimesy* [1]. Or, qu'est-ce qu'ils avaient aupa-

1. *Reading made easy* (la lecture rendue facile). C'est ainsi, dit Walter Scott, qu'on prononce en Écosse le titre d'un ouvrage élémentaire sur la lecture.

ravant? Il pouvait arriver, par un jour d'hiver, qu'on les faisait venir pour battre les bois, afin d'en faire sortir les coqs de bruyère et d'autre gibier, après quoi on donnait à ces pauvres enfans affamés un morceau de pain, ou peut-être on ne leur donnait rien; c'était suivant l'humeur du sommelier. Voilà tout ce qu'ils gagnaient.

— Ces anciens propriétaires n'étaient donc pas une famille faisant du bien aux pauvres? dis-je avec amertume; car je m'étais attendu à entendre les louanges de mes ancêtres, quoique je n'espérasse pas d'avoir les oreilles chatouillées des miennes.

— Ils ne leur faisaient pas de mal, Monsieur, et c'est toujours quelque chose. C'étaient des gens à qui on ne pouvait rien reprocher, et voilà tout. Une pauvre créature qui avait la hardiesse de demander recevait une aumône, grand bien vous fasse; ceux qui étaient honteux ne recevaient rien, et c'était doublement grand bien leur fasse. Mais les Croftangrys se comportaient bien aux yeux de Dieu et des hommes, et, comme je l'ai déjà dit, s'ils ne faisaient pas grand bien, ils ne faisaient pas grand mal. Ils percevaient leurs revenus, et les dépensaient; recevaient leurs chapons de redevance, et les mangeaient; allaient à l'église le dimanche; saluaient civilement ceux qui ôtaient leur bonnet quand ils passaient, et jetaient un regard noir comme le péché sur ceux qui le gardaient sur leur tête.

— Sont-ce leurs armes que vous avez sur votre enseigne?

— Quoi! ce morceau de fer peint, qui danse en criant devant la porte? Non, non : ce sont les armes de M. Treddles, — quoiqu'on pût les prendre pour des jambes aussi bien que pour des armes. — J'ai été mécontente de cette sottise qui a coûté autant d'argent qu'il en aurait fallu pour réparer la maison depuis le seuil de la porte jusqu'aux solives du toit. Mais si je suis pour demeurer ici, je ferai replacer l'enseigne au bol de punch.

— Est-il douteux que vous restiez ici, mistress Steele?

— Ne m'appelez pas mistress! s'écria d'une voix aigre la vieille femme, dont les doigts accomplissaient alors leur tâche d'une manière qui indiquait une irritation nerveuse. Il n'y a pas eu de bonheur pour le pays depuis que Luckie est devenue mistress, et mistress milady[1]. Quant à savoir si je resterai ici, si cela peut vous intéresser, j'y puis rester si je paie cent livres sterling pour

1. Luckie, *la mère*, nom qu'on donne à une femme de charge en Ecosse, comme aussi à une aubergiste. Aussi mistress Steele veut être appelée *Luckie Steele*, la mère Steele.

le bail, et je puis décamper si je ne les paie point; et ainsi bon voyage, Christie!

Et la roue tourna avec un mouvement redoublé.

— Et vous aimez le métier d'aubergiste?

— C'est ce que j'aurais peine à dire. Mais le digne M. Prendergast dit que c'est un métier licite; je m'y suis accoutumée, et j'y ai gagné honnêtement ma vie, sans avoir jamais écorché une pratique, et sans avoir jamais donné à personne les moyens de mettre sa raison en déroute dans ma maison.

— Vraiment! en ce cas je ne suis pas surpris que vous n'ayez pas amassé les cent livres qu'il vous faudrait pour obtenir un nouveau bail.

— Et que savez-vous si je n'ai pas cent livres à moi appartenant en propre? Si je ne les ai pas, il est bien sûr que c'est ma faute; et je n'appellerai pourtant pas cela une faute, car elles ont servi à celle qui avait bien droit à tout ce que je pouvais faire pour elle. Elle tira du chanvre de sa quenouille avec vivacité, et la roue continua à tourner rapidement.

— Ce vieillard, dis-je en fixant mes yeux sur le portrait peint sur le panneau au-dessus de la cheminée, semble avoir fait peindre ici ses armes aussi bien que M. Treddles, c'est-à-dire si ce que je vois peint là-bas dans ce coin est un écusson.

— Oui, oui, un coussin [1]; c'est cela. Il leur faut à tous leur coussin; il n'y a si petit laird qui n'en veuille avoir un. Aussi les armes de la maison de Glentanner, comme on les appelle, peuvent encore se voir sur une vieille pierre à l'ouest de la maison. Mais pour leur rendre justice, ils n'en faisaient pas tant d'ostentation que ce pauvre M. Treddles, peut-être parce qu'ils y étaient plus accoutumés.

— Très probablement. — Existe-t-il encore quelque individu de l'ancienne famille, bonne femme?

— Non, répondit-elle. Non que je sache, ajouta-t-elle après un moment d'hésitation. Et le travail du rouet, un instant interrompu, reprit son activité.

— Quelqu'un d'eux est peut-être en pays étranger?

Elle leva les yeux et les fixa sur moi.

— Non, Monsieur, dit-elle. Le dernier laird de Glentanner, comme on l'appelait alors, avait trois fils. John et William étaient

1. Il y a ici un jeu de mots causé par la prononciation analogue des mots *scutcheon*, écusson, et *cushion*, coussin.

des enfans donnant de belles espérances, mais ils moururent en bas âge, l'un d'une fièvre, l'autre d'une consomption qui vint à la suite de la rougeole. Il eût été heureux pour bien des gens que Chrystal, le troisième, eût pris la même route.

— Oh! c'est sans doute le jeune dissipateur qui a vendu ce domaine? Fort bien; mais vous ne devriez pas avoir tant de rancune contre lui. Souvenez-vous que nécessité n'a pas de loi; et d'ailleurs, bonne femme, il n'est pas plus coupable que M. Treddles, qui vous inspire tant d'intérêt.

— Par égard pour sa mère, je voudrais pouvoir penser comme vous, Monsieur; mais M. Treddles était dans le commerce; et quoiqu'il n'eût pas précisément le droit d'agir ainsi, cependant il y a quelque excuse pour un homme qui dépense son argent quand il s'imagine qu'il peut en gagner par boisseaux. Mais ce malheureux jeune homme dévora son patrimoine, tout en sachant qu'il vivait comme un rat dans un fromage de Dunlop [1], et qu'à mesure qu'il mangeait il diminuait ses moyens de vivre. Je ne puis y penser long-temps. Et elle se mit à fredonner un couplet de ballade, mais il n'y avait de gaieté ni dans le ton ni dans l'expression.

Il vit la fin des écus
Qu'avaient amassés ses pères,
Il vendit toutes ses terres;
Ainsi donc n'en parlons plus.

— Allons, allons, dame Steele, lui dis-je, — c'est un bien long chemin que celui qui ne fait aucun coude. Je ne vous cacherai pas que j'ai entendu parler de ce pauvre diable, Chrystal Croftangry. Il a jeté sa gourme, et il est devenu un homme rangé et respectable.

— Et qui vous a appris ces nouvelles? me demanda-t-elle en me regardant avec des yeux perçans.

— Ce n'est peut-être pas le meilleur juge de son caractère, car c'est lui-même.

— Et s'il vous a dit la vérité, c'est une vertu qu'il n'avait pas toujours coutume de pratiquer.

— Comment diable! m'écriai-je fort piqué; — on l'a toujours regardé comme un homme d'honneur.

— Oui, oui; il aurait tué d'un coup de pistolet ou de fusil quiconque l'aurait appelé menteur. Mais quand il promettait à un honnête marchand de le payer la prochaine fois qu'il toucherait

1. Ces fameux fromages dont Jeanie Deans était si fière d'avoir la recette.

ses revenus, lui tenait-il parole? Et quand il faisait accroire à une pauvre fille qu'il réparerait son déshonneur, lui disait-il la vérité? Et n'est-ce pas là être un menteur, un menteur perfide, et à cœur noir par-dessus le marché?

Ma bile s'échauffait, mais je tâchai de me contenir; et dans le fait, si j'avais répondu avec colère, je n'aurais fait qu'assurer le triomphe de celle qui me tourmentait ainsi. Je soupçonnais en partie qu'elle commençait à me reconnaître, mais elle montrait si peu d'émotion que je ne pouvais croire que ce soupçon fût fondé. Je conservai donc un ton aussi indifférent qu'il me fut possible, et je me bornai à lui dire: — Eh bien! bonne femme, je vois que vous ne croirez que ce Chrystal possède quelque bonne qualité que lorsqu'il sera revenu ici, qu'il aura acheté quelque bonne ferme de son ancien domaine, et qu'il vous aura fait sa femme de charge.

La vieille femme laissa échapper le fil d'entre ses doigts, joignit les mains, et s'écria en levant les yeux vers le ciel avec un air de crainte: — Au ciel ne plaise! Que le Seigneur l'en empêche dans sa merci! Oh, Monsieur! Si vous connaissez réellement ce malheureux Crystal, conseillez-lui de s'établir dans un endroit où l'on connaisse les bonnes qualités que vous dites qu'il possède à présent, et où les mauvaises voies de sa jeunesse soient inconnues. Il ne manquait pas de fierté, ne le laissez pas venir ici, par amour pour lui-même! Oui, il avait coutume d'être assez fier.

Elle rapprocha d'elle son rouet, et commença à en tirer le chanvre des deux mains. — Qu'il ne vienne pas ici, continua-t-elle, — pour se faire reg der du haut en bas par ceux des compagnons de ses anciennes extravagances qui vivent encore, et pour voir les gens honnêtes, qu'il méprisait autrefois, le regarder à leur tour avec mépris, soit à l'église, soit dans la place du marché. Qu'il ne vienne pas ici pour se mettre en butte à tous les propos, et pour que chaque passant le montre au doigt à un autre, en lui disant ce qu'il est et ce qu'il a été; comme quoi il a mangé un beau domaine, et fait franchir à des femmes perdues le seuil de la porte de la maison de son père, au point qu'il n'a plus été possible à sa mère d'y rester; comme quoi une simple femme, servante de la famille, a prédit qu'il serait un enfant de perdition; comme quoi sa prédiction s'est accomplie, et comme quoi.....

— Un instant, s'il vous plaît, bonne femme, lui dis-je. — A peine pourrai-je me rappeler tout ce que vous m'avez déjà dit, et

il ne serait peut-être pas prudent de lui en dire davantage. Je puis me permettre beaucoup de liberté avec l'individu dont nous parlons; mais, si tout autre que moi lui portait la moitié de votre message, je crois que je n'oserais lui garantir ses oreilles. Et maintenant que je vois que la nuit est belle, je me rendrai à pied à la ville de ***, où je pourrai prendre demain la diligence qui y passe, pour me rendre à Edimbourg.

A ces mots, je payai un écot très modéré, et pris congé de ma vieille hôtesse, sans avoir pu découvrir si cette femme prévenue et inexorable soupçonnait qu'il y avait identité de personne entre le voyageur qui venait de s'arrêter chez elle et ce Chrystal Croftangry contre lequel elle nourrissait tant de ressentiment.

La nuit était belle et froide, quoique, lorsque j'avais prétendu en remarquer la beauté, il eût pu pleuvoir à verse sans que je m'en fusse aperçu. Ce n'était qu'un prétexte pour échapper à la vieille Christie Steele. Dans le Corso, à Rome, les chevaux qui courent sans être montés ont des éperons pour stimuler leurs efforts, c'est-à-dire de petites boules d'acier, garnies de pointes et attachées à des courroies de cuir, et qui, étant mises en mouvement par la rapidité de la course, leur battent les flancs, les piquent, et leur font faire des prodiges de vitesse. Les reproches de la vieille femme produisirent le même effet sur moi, et me firent marcher d'un pas rapide, comme si c'eût été un moyen pour échapper à mes propres souvenirs. Dans le temps où j'étais dans toute ma force, lorsque je gagnais une ou deux gageures en marchant, je doute que j'aie jamais marché aussi vite que je le fis cette nuit depuis les Armes de Treddles jusqu'à la ville où je me rendais. Quoique le froid fût piquant, j'avais assez chaud lorsque j'entrai dans une auberge, et il me fallut une pinte de porter rafraîchissant et une demi-heure de repos avant que je pusse me déterminer à ne plus songer à Christie, et à ne pas faire plus de cas de ses opinions que de celles de toute autre vieille femme ignorante et prévenue. Enfin je résolus de traiter la chose comme une bagatelle, et, demandant ce qu'il fallait pour écrire, je plaçai un mandat de cent livres sterling dans un papier plié avec soin, et j'écrivis ces mots sur l'enveloppe :

*Christal, the ne'er-do-weel,*
*Child destined to the deil*
*Sends this to Christy Steele.*

Christal le franc vaurien,
Enfant promis au diable,

Fait ce don à Christie Steele [1].

Je fus si charmé de cette nouvelle manière d'envisager ce sujet, que je regrettai qu'il fût trop tard pour trouver quelqu'un qui pût porter sur-le-champ cette lettre à sa destination.

Mais la réflexion arrive
Sur l'aile fraîche du matin.

Je réfléchis le lendemain que je devais réellement cette somme, et peut-être davantage, à Christie, qui l'avait avancée à ma mère dans un moment de nécessité urgente, et que la lui rendre d'une manière légère et burlesque, c'était risquer d'empêcher une femme si susceptible et si pointilleuse d'accepter ce qui n'était pourtant que le paiement d'une dette légitime, d'une dette que je désirais particulièrement d'acquitter. Sacrifiant donc mon triplet [2] sans beaucoup de regret, car il était plus joli à la lueur d'une chandelle et vu à travers le milieu d'un pot de porter qu'à la clarté du grand jour et sans autre excitant qu'une tasse de thé, je résolus de charger M. Fairscribe de me servir d'intermédiaire pour acheter le bail de l'auberge, et pour l'assurer à Christie de la manière qui serait la plus agréable pour sa délicatesse. La seule chose que j'aie besoin d'ajouter, c'est que mon plan réussit, et que la veuve Steele tient encore aujourd'hui l'auberge à l'enseigne des Armes de Treddles. Ne dites donc pas, lecteur, que j'ai manqué de franchise avec vous; car, si je ne vous ai pas dit autant de mal de moi que je l'aurais pu, je vous ai indiqué une personne parfaitement en état de remplir cette lacune, et fort disposée à le faire, en racontant toutes mes fautes aussi bien que tous mes malheurs.

Cependant j'abandonnai totalement le projet de racheter une partie des domaines de mes pères; et, de même que le jeune Norval à l'égard de Glenalvon [3], je résolus de suivre l'avis de Christie Steele, quoiqu'il eût été donné un peu durement.

1. Il nous est impossible de reproduire à la fois la précision et la rime de ce *triplet*.
2. On appelle *triplet*, dans la poésie anglaise, trois vers qui se suivent en rimant, et *couplet* deux vers seulement, un distique.
3. Allusion à la tragédie de Home (*Douglas*) dont le sujet est à peu près celui de notre *Mérope*.

# CHAPITRE V.

## M. Croftangry s'établit dans Canongate.

> Si vous voulez savoir où trouver ma demeure,
> Elle n'est qu'à deux pas, près de ces oliviers.
> SHAKSPEARE. *Comme il vous plaira.*

PAR une révolution d'humeur que je suis hors d'état d'expliquer, je changeai entièrement d'avis sur mes plans de vie, par suite du désappointement dont le récit remplit le chapitre précédent. Je commençai à découvrir que la campagne ne me conviendrait nullement; que j'avais renoncé à la chasse, et que je n'avais aucun goût pour l'agriculture, vocation ordinaire des gentilshommes campagnards; que je n'avais pas le genre de talens nécessaires pour me rendre utile à l'un ou à l'autre des candidats, dans une élection qui allait avoir lieu, et que je ne trouverais aucun amusement à remplir les fonctions d'administrateur des routes, de commissaire des taxes, ni même l'office plus relevé de magistrat. J'avais commencé à prendre du goût pour la lecture, et en fixant mon domicile à la campagne je m'éloignais des sources où je trouverais des livres avec plus de facilité, car je n'aurais de ressource à cet égard que dans le petit cabinet de lecture des environs, genre d'établissement où vous êtes sûr que l'ouvrage que vous désirez avoir se trouve toujours en d'autres mains.

Je résolus donc de me fixer dans la métropole d l'Ecosse, me réservant de faire de temps en temps quelqu'une de ces excursions qu'en dépit de tout ce que j'ai dit contre les diligences, M. Piper a rendues si faciles. Prenant intérêt à notre vie comme à notre loisir, il nous assure contre la perte de temps par la vitesse, contre tout accident à nos membres par les meilleures voitures, les chevaux les mieux dressés et les cochers les plus expérimentés, et nous transporte, nous et nos lettres, d'Edimbourg au cap Wrath, en aussi peu de temps qu'il en faut pour écrire un alinéa.

Quand je fus bien décidé à établir mon quartier-général dans Auld Reekie [1], me réservant le privilége de faire des reconnais-

1. *La Vieille Enfumée*, nom qu'on donne à Edimbourg.

sances dans toutes les directions, je commençai par en faire une très sérieuse pour découvrir une habitation qui me convînt. — Et où croyez-vous que j'allai la chercher? — Comme dit sir Pertinax [1], ce ne fut ni dans George's-Square, ni dans Charlotte-Square, ni dans la vieille Nouvelle-Ville, ni dans la nouvelle Nouvelle-Ville, ni à Calton-Hill : j'allai tout droit dans le quartier de la Canongate, et précisément dans la partie de ce quartier où j'avais été autrefois claquemuré, comme ce chevalier errant, prisonnier dans un château enchanté, où, par l'effet de quelque charme, l'air qui l'entourait mettait obstacle au passage du malheureux captif, quoique ses yeux n'en pussent découvrir aucun.

Pourquoi je songeai à dresser ma tente en ce lieu, c'est ce que je ne saurais dire. Peut-être était-ce pour jouir des plaisirs de la liberté dans l'endroit même où j'avais été si long-temps abreuvé de l'amertume d'en être privé ; à peu près comme l'officier qui, après avoir quitté le service, avait ordonné à son domestique de continuer à l'éveiller tous les jours à l'heure de la parade, uniquement pour avoir le plaisir de pouvoir dire : — Au diable la parade! de se tourner de l'autre côté, et de faire un nouveau somme avec délices. Peut-être aussi m'attendais-je à trouver dans ces environs quelque petite habitation d'un ancien style, ayant quelque chose du *rus in urbe* [2], dont j'avais l'ambition de jouir. En un mot, il suffit de dire que je pris le chemin de la Canongate.

Je m'arrêtai sur le bord du ruisseau dont j'ai déjà parlé; et, mon esprit étant alors moins préoccupé, mes organes étaient plus délicats. Je sentis mieux qu'auparavant que, comme le métier de Pompée dans Mesure pour mesure [3], ce ruisseau exhalait en quelque sorte. — Pouah! Une once de civette, bon apothicaire [4]. — M'en étant promptement détourné, mes pas se dirigèrent naturellement vers l'humble appartement que j'avais autrefois occupé. Je vis à la porte ma petite hôtesse montagnarde, ayant aussi bonne mine et étant aussi requinquée que jamais ; car les vieilles femmes supportent les assauts du temps cent fois mieux que les vieillards du sexe masculin. Elle se chantait à elle-même une chanson des Highlands, en secouant sur les marches conduisant à sa porte une

1. Personnage d'une comédie de Macklin, intitulée *l'Homme du Monde*. Il y a quelque générosité de la part d'un Ecossais à citer sir Pertinax, Mac-Sycophant, qui est le personnage odieux de la pièce. — 2. La campagne à la ville.

3. Le métier de *Pompée* n'est autre que d'être le valet d'une maison de débauche, avec l'espoir d'avoir la survivance de la dame de la maison. *Voyez* la pièce de Shakspeare qui porte le titre de *Mesure pour mesure*, c'est-à-dire ruse contre ruse.

4. Citation de la pièce même.

petite nappe qu'elle plia ensuite avec soin pour qu'elle pût servir de nouveau.

— Comment vous portez-vous, Janet?

— Je vous remercie, mon bon Monsieur, répondit ma vieille amie sans me regarder ; mais vous auriez pu tout aussi bien m'appeler mistress Mac-Evoy, car je ne suis pas Janet pour tout le monde, ma foi!

— Mais il faut que vous soyez Janet pour moi, malgré tout cela. M'avez-vous tout-à-fait oublié? ne vous souvenez-vous plus de Chrystal Croftangry?

La bonne et vive créature jeta la nappe dans le vestibule de sa maison, descendit l'escalier comme une sylphide, trois marches à la fois, me saisit — les deux mains, — me sauta au cou, — et m'embrassa, oui, elle m'embrassa cordialement. J'étais un peu honteux ; mais quel tendre berger, touchant à peu près à la soixantaine, peut résister aux avances d'une belle contemporaine? La reconnaissance fut donc aussi tendre qu'on peut l'imaginer. — Honni soit qui mal y pense! — et Janet commença sur-le-champ à entrer en affaire.

— Vous viendrez voir votre ancien logement sans doute, monsieur Croftangry? et Janet vous remettra les quinze shillings qu'elle avait à vous rendre quand vous vous êtes enfui sans les prendre et sans lui dire seulement adieu. Mais ne vous inquiétez pas, ajouta-t-elle en souriant avec gaieté; je voyais bien que le temps vous pressait.

Nous étions dans mon ancien appartement, et Janet, une bouteille dans une main, un verre dans l'autre, me força de prendre quelques gouttes d'usquebaugh, distillé avec du safran et d'autres herbes, d'après une ancienne recette des Highlands. Elle déplia ensuite plusieurs papiers, dans le dernier desquels étaient les quinze shillings, qu'elle avait conservés avec soin pendant vingt ans et plus.

— Les voici, dit-elle avec un air de probité triomphante; ce sont les mêmes que je voulais vous rendre pendant que vous couriez comme si vous eussiez été ensorcelé. Janet a eu de l'argent et Janet en a manqué bien des fois depuis ce temps: le collecteur des taxes et le receveur des loyers sont venus, et puis le boucher et le boulanger, Dieu nous bénisse! comme s'ils avaient voulu mettre en pièces la pauvre vieille Janet; mais elle a toujours eu soin de garder les quinze shillings de M. Croftangry.

— Mais si je n'étais jamais revenu, Janet?

— Oh! si j'avais appris que vous étiez mort, j'aurais donné cet argent aux pauvres de la Chapelle, pour qu'ils priassent pour vous, dit Janet en faisant un signe de croix; car elle était catholique. Peut-être pensez-vous que cela ne vous servirait à rien; mais les bénédictions des pauvres ne peuvent jamais nuire.

Je convins bien volontiers avec Janet de la vérité de cette maxime; la prier de regarder ces quinze shillings comme lui appartenant aurait été peu délicat après une conduite si exemplaire; je l'invitai donc à les employer à l'usage qu'elle se proposait d'en faire dans le cas de ma mort, c'est-à-dire si elle connaissait quelques pauvres qui méritassent d'être soulagés, et à qui cette bagatelle pût être utile.

— Si j'en connais? s'écria-t-elle en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier de toile à carreaux; je n'en connais que trop, monsieur Croftangry! Hélas! oui. Il y a ces pauvres montagnards de Glenshee, qui sont venus pour la moisson, et qui sont malades de la fièvre. Il y aura cinq shillings pour eux, et une demi-couronne pour Bessie Mac-Evoy, dont le mari, pauvre homme qui était un porteur de chaise, n'a jamais pu, malgré tout le whisky qu'il buvait, chasser le froid de son estomac, et il en est mort. Et ensuite...

Elle interrompit tout à coup la liste des charités qu'elle se proposait de faire; prenant un air très sérieux, elle se pinça les lèvres, et ajouta d'un ton tout différent: — Mais, monsieur Croftangry, songez bien si vous n'aurez pas besoin vous-même de cet argent, et si vous ne regretterez pas de vous en être ainsi dépouillé; car c'est un grand péché que de se repentir d'une œuvre de charité; d'ailleurs, cela porte malheur; et puis ce n'est pas une pensée qui convienne au fils d'un homme comme il faut. Je vous parle ainsi pour que vous y réfléchissiez un peu; car le fils de votre mère n'est pas aussi soigneux de son argent qu'il devrait l'être, et ce n'est pas la première fois que je vous le dis, bijou[1]!

Je l'assurai que je pouvais très facilement donner cet argent sans craindre d'avoir jamais à m'en repentir; et elle en conclut que, la chose étant ainsi, — M. Croftangry était devenu riche dans les pays étrangers, et n'avait plus rien à démêler avec les huissiers et les officiers du shériff. La fille de la mère de Janet

1. Jewel. Terme d'affection et de familiarité.

Mac-Evoy était bien aise de l'apprendre ; mais, si M. Croftangry était dans l'embarras, son appartement était là, Janet était prête à le servir, et il la paierait quand cela lui conviendrait.

J'expliquai à Janet la situation dans laquelle je me trouvais, et elle en montra une satisfaction véritable. Je lui fis alors quelques questions sur sa propre condition, et, quoiqu'elle en parlât avec un air d'enjouement et de contentement, je m'aperçus qu'elle était fort précaire. Je lui avais payé plus que je ne lui devais ; d'autres locataires étaient tombés dans une erreur contraire, et l'avaient quittée sans la payer. Janet ne connaissant pas les moyens indirects de tirer de l'argent de ceux qui logeaient chez elle, d'autres individus, qui louaient comme elle des appartemens garnis, et qui étaient plus rusés que cette simple et pauvre montagnarde, avaient l'air de les laisser à meilleur marché, quoique, à la longue, ceux qui les prenaient eussent lieu de reconnaître qu'ils leur coûtaient plus du double.

Comme j'avais déja destiné mon ancienne hôtesse à devenir ma femme de charge et ma gouvernante connaissant son honnêteté, sa prévenance, sa propreté, quoiqu'elle fût Ecossaise, et son excellent caractère, sauf ces accès momentanés d'emportement que les montagnards appellent un *fuff*[1], je lui en fis la proposition sur-le-champ, et de manière à la lui rendre la plus agréable possible. Je vis clairement qu'elle ne lui déplaisait pas ; cependant elle demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir, et ses réflexions ne lui suggérèrent qu'une seule objection, qui était assez singulière.

— Mon Honneur, me dit-elle, — car ce fut ainsi qu'elle me nommait alors, — voudrait demeurer dans une des belles rues de la ville : or Janet n'aimerait pas à vivre dans un endroit où les baillis, les huissiers, et tous ces brigands qui sont l'écume du monde, auraient le droit de prendre un pauvre homme à la gorge, uniquement parce qu'il lui manquerait quelques dollars dans sa bourse. Elle avait habité la belle vallée de Temanthoulik ; et Dieu savait que, si quelque vermine semblable avait osé s'y montrer, son père lui aurait lâché un coup de fusil, et son père était en état d'abattre un daim à une aussi grande distance que le meilleur tireur de son clan. Le quartier où demeurait Janet était bien tranquille, et pas un de ces coquins n'oserait passer son nez au-delà du ruisseau. Janet ne devait pas une obole à qui que ce fût ;

1. En écossais ce mot signifie vent irrégulier, bouffée de vent.

mais elle ne pouvait souffrir de voir d'honnêtes gens et des hommes comme il faut, traînés en prison, bon gré mal gré; et si par hasard Janet donnait un coup de pincettes sur la tête d'un de ces chenapans, peut-être se trouverait-elle elle-même dans l'embarras.

J'ai appris une chose dans la vie, c'est de ne jamais employer le langage du bon sens quand on peut arriver à son but sans y avoir recours. J'aurais eu la plus grande peine à convaincre cette ardente amie, cette admiratrice désintéressée de la liberté, qu'on voyait très rarement, qu'on ne voyait presque jamais des arrestations avoir lieu dans les rues d'Edimbourg; et lui montrer la justice et la nécessité de ces arrestations eût été aussi difficile que de la convertir à la foi protestante. Je me bornai donc a l'assurer de mon intention de me fixer dans le quartier où elle demeurait alors, si je pouvais y trouver une habitation convenable. Janet fit trois sauts sur le plancher, et poussa trois cris de joie en m'entendant parler ainsi; mais le doute rentra sur-le-champ dans son esprit, et elle insista pour savoir quelle raison je pouvais avoir pour établir ma résidence dans un lieu où l'on ne voyait guère que ceux que l'infortune y conduisait. Il me vint à l'esprit de lui répondre en lui racontant la légende de l'origine de ma famille, et la circonstance qui faisait que nous tirions notre nom d'un endroit particulier voisin du palais d'Holyrood. Ce motif, qui aurait paru fort étrange à bien des gens pour rendre compte du choix d'une résidence, fut complètement satisfaisant pour Janet Mac-Evoy.

— Oh! sans doute, s'écria-t-elle, si c'était un bien de vos pères, il n'y a plus rien à dire. Mais il est singulier que le bien de votre famille fût situé à la queue de la ville, et qu'il soit maintenant couvert de maisons, quand on y a vu paître autrefois les vaches du roi, que Dieu les bénisse cuir et cornes! Ce sont d'étranges changemens! Elle réfléchit un instant, et ajouta ensuite : — Mais Croftangry n'a pas perdu à ce changement, puisque c'est le champ solitaire qui est devenu une place d'habitation, et non le lieu habité qui a été converti en désert; car Janet connaît une vallée où il y avait des hommes aussi bien qu'il peut y en avoir à Croftangry, et s'ils y étaient en moins grand nombre, ils valaient autant sous leurs tartans que les autres sous leurs habits de drap. Et il s'y trouvait aussi des maisons, et si elles n'étaient pas construites de pierres et de mortier, et aussi élevées que celles de Croftangry, elles n'en étaient pas moins tout ce dont avaient besoin ceux qui y demeuraient; et l'on voyait les hommes avec de

belles toques, les femmes avec des rubans de soie et des fichus bien blancs, en sortir pour aller à l'église ou à la chapelle le jour du Seigneur, et les enfans courant pour les suivre. Et maintenant, hélas! hélas! ô heilani! ô honori[1] ! la désolation est dans la vallée! on n'y voit plus ni toques bleues ni rubans! La maison du Saxon s'y élève fièrement dans la solitude, comme le rocher aride et escarpé sur lequel le faucon place son aire, le faucon qui chasse de la vallée le coq de bruyère.

Janet, comme la plupart des montagnards, était pleine d'imagination, et quand un sujet mélancolique se présentait à elle, ses expressions devenaient presque poétiques, grâce au génie de la langue celte dans laquelle elle pensait, et dont elle se serait probablement servie pour parler, si je l'eusse comprise. En deux minutes le regret, qui couvrait comme d'un nuage ses traits naturellement enjoués, s'était dissipé. Janet était redevenue la petite bonne femme affairée, importante et un peu bavarde, maîtresse d'un étage d'une petite maison dans Abbey-Yard, et sur le point d'être élevée au grade de femme de charge d'un vieux garçon, Chrystal Croftangry, esq.[2].

Il ne se passa pas long-temps avant que les recherches locales de Janet eussent trouvé précisément une maison telle que je la désirais, et nous nous y établîmes sur-le-champ. Janet craignait que je ne fusse pas satisfait, parce que le terrain sur lequel était construite cette habitation ne faisait pas exactement partie de Croftangry; mais je calmai ses inquiétudes en l'assurant qu'il en avait été une dépendance du temps de mes ancêtres, ce qu'elle prit pour argent comptant.

Je n'ai dessein d'indiquer précisément à personne l'endroit où est située ma maison, quoique, comme dit Bobadil[3], — peu m'importe qui le sache, puisque la cabane me convient; — mais je puis dire en général que c'est une maison en elle-même, ou, suivant une expression plus nouvelle que je trouve dans les annonces de biens à vendre, contenue en elle-même[4]. Elle a un jardin d'environ un demi-acre par-derrière, et en avant une cour plantée d'arbres. Elle contient cinq pièces, sans compter les chambres des

1. Hélas! hélas! prenez pitié de nous!

2. *Esq.*: écuyer. Ce titre désigne ici que M. Croftangry appartient à cette classe de personnes qui jouissent d'une fortune indépendante: mais cette désignation est devenue aussi commune en Angleterre que celle de *don* en Espagne. Il y a cependant encore des *Esquires* par *création*, enregistrés au collége héraldique.

3. Voyez une note du premier chapitre.

4. C'est-à-dire une maison habitée par une seule famille, les maisons, à Edimbourg comme à Paris, étant en général distribuées en divers appartemens.

domestiques, et elle a vue en face sur le palais, et par-derrière sur la montagne et les hauteurs du Parc du Roi. Heureusement cette maison avait un nom qui me servit, avec un léger changement, à donner encore plus de vraisemblance l'histoire que j'avais faite à Janet, et peut-être n'aurais-je pas été fâché de pouvoir aussi me tromper moi-même. On la nommait Little-Croft, et nous la baptisâmes Little-Croftangry [1]. Les *hommes de lettres* appartenant à l'administration des postes ont sanctionné ce changement, et ils ne manquent pas de me remettre les lettres qui me sont ainsi adressées.

Mon établissement se compose de Janet, d'une servante en sous-ordre, d'une jeune montagnarde pour que Janet n'oublie pas sa langue naturelle, et d'un jockey pour servir à table et prendre soin d'un bidet sur lequel je monte pour aller me promener sur les sables de Portobello [2], surtout quand la cavalerie y fait l'exercice; car, comme un vieux fou que je suis, j'aime encore à entendre le bruit d'une marche de chevaux et à voir briller les armes, ce spectacle m'étant devenu familier pendant ma jeunesse sans avoir été soldat de profession. Dans les matinées pluvieuses, j'ai mes livres; — quand il fait beau, je fais des visites, ou je me promène dans le Parc du Roi, si la fantaisie m'en prend. Je dîne solitairement; — pas tout-à-fait pourtant, car quoique André me serve à table, Janet, ou, comme tout le monde l'appelle, excepté son maître et certaines vieilles commères montagnardes, — mistress Mac-Evoy reste dans la salle à manger pour veiller à ce que tout se passe dans le plus grand ordre, et pour me raconter, Dieu nous bénisse! toutes les nouvelles merveilleuses du jour qui courent dans le palais. Quand la nappe est ôtée, que j'allume mon cigarre, et que je commence à attaquer une pinte de vin de Porto, ou un verre de vieux whisky coupé avec de l'eau, c'est l'usage de la maison que Janet prenne une chaise à quelque distance, et là elle fait sa sieste ou raccommode ses bas, suivant qu'elle y est disposée, prête à répondre si je suis en humeur de causer, et assise tranquillement comme une souris si elle me voit tenir un livre ou un journal. A six heures précises elle me prépare mon thé, et elle se retire pendant que je le prends. Vient alors la portion de la journée dont la plupart des vieux garçons sont le plus embarrassés. Le spectacle est une bonne ressource de temps à autre; mais le théâtre est loin

1. Petit Croftangry.
2. Petit village à trois milles sud-est d'Edimbourg; sur le rivage du *Frith of Forth*.

de chez moi, et je ne suis pas plus voisin de deux ou trois clubs dont je suis membre. D'ailleurs ces courses du soir sont incompatibles avec ce sentiment inspiré par un bon fauteuil, et qui fait désirer quelque occupation qui puisse distraire l'esprit sans fatiguer le corps.

Sous l'influence de ces impressions j'ai quelquefois songé à cette entreprise littéraire. Il faudrait que j'eusse un véritable bonassus [1] pour me regarder comme un génie; cependant j'ai du loisir, et je puis réfléchir aussi bien que mes voisins. En outre je suis placé entre deux générations, et je puis, peut-être mieux que bien d'autres, faire ressortir ces traces d'antiquité qui s'effacent et disparaissent tous les jours. Je connais bien des faits modernes, bien des anciennes traditions, et c'est pourquoi je me demande :

Au coin de mon foyer ne puis-je, aussi bien qu'eux,
Trouver quelque vieux conte enterré sous la cendre,
Dont on berçait jadis nos honnêtes aïeux
Quand par un doux sommeil on voulait les surprendre?
Vous ne connaissez pas votre propre maison
Mieux que je ne connais Brutus et son histoire,
Son arrivée ici, sa première victoire,
La Table Ronde, Arthur, saint George et le dragon.

Il n'est pas de boutique aussi facile à meubler que celle d'un antiquaire. Comme celle des prêteurs sur gages de la dernière classe, il ne faut pour toute marchandise qu'une quantité raisonnable de vieille ferraille, un sac ou deux de clous à grosse tête, quelques boucles de souliers dépareillées, des pots de terre ébréchés, avec des pelles et des pincettes hors de service. Si l'on y ajoute un ou deux paquets de ballades à un sou, et quelques vieilles relations imprimées sur une seule grande feuille, on est un grand homme, on fait un commerce étendu; et alors, comme les susdits prêteurs sur gages, si l'auteur s'entend un brin en tours de passe-passe, il peut, en ramassant un peu d'un côté, en dérobant un peu de l'autre, rendre l'intérieur de sa boutique beaucoup plus riche que la montre, et se mettre en état de vous faire voir des choses qui font dire à qui ne connaît pas le mode d'appropriation particulier aux antiquaires : — Comment diable a-t-il pu se les procurer?

On peut m'objecter que les objets d'antiquité n'ont d'intérêt que

1. Espèce d'auroch ou bœuf sauvage, qui est le plus grand des quadrupèdes connus après l'éléphant et le rhinocéros. On en faisait voir un monstrueux à Londres en 1821, et, dans les affiches qui annonçaient cet animal extraordinaire, on l'appelait le Buonaparte du règne animal, pour exprimer l'etonnement qu'il inspirait à tous ceux qui le voyaient. Le nom de *bonassus* est devenu proverbial, et synonyme de toutes les qualités extraordinaires

pour un petit nombre de chalands, et que nous pouvons crier nos marchandises jusqu'à ce que nous soyons devenus aussi rouillés que les objets qui forment le fond de notre commerce, avant que personne nous en demande le prix. Mais ce n'est pas le seul département de mes travaux sur lequel je fonde mes espérances. Je me propose aussi d'avoir une boutique succursale pour le sentiment, pour les dialogues, pour les dissertations, et elle peut séduire le caprice de ceux qui n'ont pas de goût pour ce qu'on est convenu d'appeler la pure antiquité ; une sorte de boutique d'herboriste-fruitier, érigée en avant de mes vieilles ferrailles, les souvenirs rouillés des anciens temps étant ornés de guirlandes de cresson, de choux, de poireaux et de pourpier.

Comme j'ai quelque idée que j'écris trop bien pour être compris, je m'abaisserai jusqu'au style ordinaire, et je déclare, avec toute la modestie convenable, que je me crois en état d'entreprendre un ouvrage périodique, en forme de mélanges, aussi semblable au Spectateur [1], au Gardien [2], au Miroir [3] ou au Flaneur [4], que mes humbles talens le permettront. Ce n'est pas que j'aie dessein d'imiter Johnson, dont je suis loin de nier les connaissances générales et la diction énergique, mais dont la plupart des Rôdeurs [5] ne sont guère qu'une sorte de lanterne magique où l'on fait passer sous les yeux des maximes d'une vérité triviale et usée, revêtues d'un style pompeux, et qu'on n'admire que parce qu'il n'est pas toujours facile de les comprendre. Il y a quelques-uns des écrits de ce grand moraliste qu'il m'est impossible de lire sans penser à un bal masqué du second ordre, où tout ce qu'il y a de plus commun et de moins estimé dans la ville se pavane sous le déguisement de héros, de sultans, etc., gens qui, grâce au clinquant qui les couvre, obtiennent quelque considération jusqu'à ce qu'on les ait reconnus. Mais il n'est pas prudent de commencer à jeter des pierres à l'instant où je m'occupe de mettre des vitres à mes propres croisées.

Je crois même que la situation de Little-Croftangry peut être regardée comme utile à mon entreprise. Il serait difficile d'imaginer un plus noble contraste que celui de la grande cité, noircie par la fumée des siècles, et retentissant des sons variés de l'industrie active ou de l'oisiveté qui se livre au plaisir, et la montagne escarpée, silencieuse et solitaire comme le tombeau : l'une

1. D'Addisson. — 2. Du même auteur. — 3. De Mackenzie. — 4. Du même.
5. Le *Rambler* de Samuel Johnson.



comme le fleuve de l'existence, dont les flots se pressent et se précipitent avec toute la force d'une cataracte; l'autre ressemblant à un anachorète courbé sous le poids des années, dont la vie se passe dans le silence et l'obscurité, tel que le petit ruisseau qui sort sans être entendu, et presque inaperçu, de la fontaine du saint, son patron[1]. La cité ressemble au temple fréquenté où Mammon et Comus tiennent leur cour, et où la foule vient sacrifier l'aisance, l'indépendance, et même la vertu, devant leurs simulacres; la montagne isolée et couverte de brouillards semble un trône élevé au génie majestueux, mais terrible, des temps féodaux, à l'époque où il distribuait des domaines et des couronnes à ceux qui avaient une tête en état de concevoir de grandes entreprises et des bras capables de les exécuter.

J'ai en quelque sorte à ma porte les deux extrémités du monde moral. En sortant par ma porte de devant, quelques minutes de marche me conduisent dans le cœur d'une ville riche et populeuse. Le même nombre de pas, si je sors du côté opposé, me place dans une solitude aussi complète que Zimmerman aurait pu le désirer. Sûrement, avec de tels secours pour l'imagination, je puis écrire beaucoup mieux que si j'avais un beau logement dans la Nouvelle Ville, ou un grenier dans la Vieille. Comme dit l'Espagnol : — *Vamos, — carajo*[2] !

Je ne me suis pas soucié d'entreprendre un ouvrage périodique, et j'ai eu pour cela deux raisons. D'abord je n'aime pas à être pressé, et j'ai eu assez de créanciers importuns pendant la première partie de ma vie, pour ne pas vouloir risquer d'en voir ou d'en entendre d'autres, même sous la forme moins redoutable d'un prote d'imprimerie. Mais, en second lieu, la circulation d'un ouvrage périodique ne s'étend pas facilement au-delà du quartier où il est publié. Cet ouvrage, si on le donnait au public sous la forme de feuilles fugitives, s'élèverait à peine, sans les plus grands efforts de la part du libraire, au-dessus de Netherbow[3], et l'on ne pourrait s'attendre à le voir jamais monter jusqu'au niveau de Prince's Street[4]. Or, j'ai quelque ambition, et je voudrais que mes compositions, naissant dans la vallée d'Holyrood, pussent non-seulement gravir les régions élevées dont je viens de parler, mais traverser le Forth, étonner la longue ville de Kirkaldy, enchanter

1. S. Anthony. Voyez les *Vues pittoresques d'Écosse* et *la Prison d'Edimbourg*.
2. Allons, *tonnerre!* Jurement espagnol dont nous ne donnons que l'*équivalent*.
3. Dans la Vieille Ville. — 4. Dans la Ville Nouvelle. Voyez la carte d'Edimbourg.

les armateurs de bâtimens charbonniers de la partie orientale du comté de Fife, se hasarder même sous les arcades classiques de Saint-André [1], et s'avancer vers le nord aussi loin que le souffle des applaudissemens pourrait le leur permettre en enflant leurs voiles. Quant à leur voir prendre une direction vers le sud [2], je ne l'espère pas, même dans mes rêves les plus présomptueux; car je suis informé que la littérature écossaise sera incessamment soumise à un droit prohibitif, comme le whisky d'Ecosse. — Mais en voilà assez sur ce sujet. Si quelque lecteur est assez borné pour ne pas comprendre les avantages qu'un ouvrage présentant un certain volume doit avoir, quant à la circulation, sur une collection de feuilles fugitives; qu'il essaie si un fusil chargé de petit plomb portera aussi loin que lorsqu'il est chargé d'un poids égal du même métal, mais condensé en une seule balle.

D'ailleurs il était moins important pour moi de faire un ouvrage périodique, par la raison que mon intention n'est ni de solliciter ni d'accepter les articles de mes amis, ou les critiques de ceux qui pourraient être moins favorablement disposés. Malgré les excellens exemples qu'on pourrait citer, je n'établirai pas à ma porte un tronc à aumônes sous le titre de la Tête du Lion ou de celle de l'Ane. Ce qui sera bon, ce qui sera mauvais dans mes écrits, m'appartiendra exclusivement, ou à quelques amis auprès desquels je puis avoir un accès particulier. Dans un cas contraire, plusieurs de ceux qui me prêteraient volontairement leur assistance pourraient avoir plus d'esprit que moi, et alors je verrais surgir un article brillant au milieu de mes travaux plus obscurs, comme un lambeau de dentelle sur un manteau de drap gris écossais de Galashiels [3]. Quelques-uns pourraient rester au-dessous de moi, et alors il faudrait ou que je refusasse leurs articles, au risque de blesser la sensibilité des auteurs, ou que j'en fisse usage pour rendre mes propres ténèbres encore plus opaques et plus palpables: il faut, suivant notre vieux proverbe, que chaque hareng soit suspendu par sa propre tête.

Je puis pourtant nommer une personne, attendu qu'elle n'existe plus, qui, ayant poussé sa carrière jusqu'aux dernières bornes de la vie humaine, m'honora d'une grande part de son affection. Dans le fait, nous étions parens, dans le sens écossais. Dieu sait à combien de degrés, et amis dans le sens de la vieille Angleterre. Je

1. Où il y a Université. — 2. En Angleterre.
3. Village sur la route d'Edimbourg à Melrose où l'on fabrique du drap commun.

veux parler ici de feu l'excellente et regrettée mistress Bethune Baliol. Mais comme je destine cet admirable portrait de l'ancien temps à figurer dans mon ouvrage comme un caractère principal, je me bornerai à dire ici qu'elle connaissait et approuvait mon projet actuel. Elle refusa d'y contribuer pendant sa vie, par un sentiment de modestie et de dignité qu'elle croyait convenir à son âge, à son sexe et à sa condition; mais elle me laissa quelques matériaux, que je désirais vivement obtenir quand elle m'en donnait des détails dans la conversation : et maintenant que je les ai en substance et écrits de sa propre main, je les regarde comme beaucoup plus précieux que tout ce que j'ai à offrir moi-même. J'espère que la mention de son nom joint au mien n'offensera aucun de ses nombreux amis, car c'était son bon plaisir, positivement exprimé, que je fisse usage des manuscrits qu'elle m'a fait honneur de me léguer, de la manière que je me suis permis de le faire. Je dois pourtant ajouter que dans bien des cas j'ai déguisé les noms, et que j'ai ajouté des ombres et du coloris aux tableaux qu'elle avait tracés.

Une partie de mes matériaux, indépendamment de ceux dont je viens de parler, m'a été fournie par des amis, morts ou vivans. Ils peuvent en certaines circonstances être inexacts, et en ce cas je serais charmé de recevoir des renseignemens, appuyés sur une autorité suffisante, qui pourraient servir à corriger les erreurs qui se glissent toujours dans ce qui nous parvient par tradition. Le but de tout cet ouvrage est de jeter quelque jour sur les anciennes mœurs d'Ecosse, et de les faire contraster de temps en temps avec celles qui sont aujourd'hui adoptées dans le même pays. Quant à mon opinion bien sérieuse, elle est en faveur du siècle actuel sous beaucoup de rapports, mais non pas au point de croire qu'il procure plus de moyens pour exercer l'imagination, ou qu'il excite plus d'intérêt que celui qui se rattache à d'autres temps. Je suis charmé d'être auteur ou lecteur en 1822; mais je prendrais beaucoup d'intérêt à lire ou à raconter ce qui est arrivé un demi-siècle ou un siècle auparavant. Nous avons tout l'avantage à cet égard. Les scènes au milieu desquelles nos ancêtres pensèrent avec profondeur, agirent avec bravoure, moururent courageusement, sont pour nous des histoires qui dissipent l'ennui d'une soirée d'hiver, quand nous ne sommes pas en société, ou qui charment une matinée d'été, quand il fait trop chaud pour se promener à pied ou à cheval.

Je n'entends pourtant pas dire que mes essais et mes relations seront limités dans le cercle de l'Ecosse; je ne prétends m'astreindre à suivre aucune ligne particulière dans le choix de mes sujets. Au contraire, je dis avec Burns :

Peut-être sera-ce un sermon,
Peut-être bien une chanson.

J'ai seulement à ajouter, par forme de post-scriptum à ces chapitres préliminaires, que j'ai eu recours à la recette de Molière, et que j'ai lu mon manuscrit à ma vieille femme de charge Janet Mac-Evoy.

L'honneur d'être consultée enchanta Janet, et Wilkie ou Allan [1] auraient fait un excellent tableau de genre en la représentant assise, la taille redressée sur sa chaise, au lieu de s'appuyer sur le dossier suivant son usage; elle tricotait son bas systématiquement, comme si elle eût voulu que chaque tour de son fil, chaque mouvement de ses aiguilles, accompagnassent la cadence de ma voix. Je crains aussi de m'être complu dans mon ouvrage plus que je ne l'aurais dû, et d'avoir pris le ton d'orateur en faisant cette lecture un peu plus que je n'aurais osé me le permettre devant un auditeur dont j'aurais été moins certain d'obtenir les applaudissemens. Le résultat de mon plan pour établir un bureau de critique ne fut pas très encourageant. A la vérité Janet écouta très sérieusement tout ce qui avait rapport à ma vie antérieure, et elle donna quelques malédictions montagnardes, c'est-à-dire plus énergiques que courtoises, à l'accueil qu'avait fait Christie Steele—à un homme comme il faut dans la détresse, et de la famille de sa propre maîtresse encore! — J'omis, pour certaines raisons, ou j'abrégeai considérablement tout ce qui avait rapport à elle. Mais quand j'arrivai à l'endroit où je parle de mes vues générales en composant mon ouvrage, je vis que la pauvre Janet avait complètement perdu la piste, quoique, comme un coursier hors d'haleine, elle suât, soufflât et haletât pour chercher du moins à suivre la chasse. Pour mieux dire, son embarras faisait qu'elle ressemblait pendant tout ce temps à un homme sourd, honteux de cette infirmité, qui n'entend pas un mot de ce que vous dites, qui désire pourtant vous faire croire qu'il vous entend, et qui meurt de peur que vous ne le soupçonniez d'en être incapable.

1. Peintre d'Edimbourg que les Ecossais mettent à côté de Wilkie.

Lorsqu'elle voyait que quelque remarque était indispensable, elle était exactement dans la même situation que cette dévote qui s'attacha au — doux mot Mésopotamie, — comme étant ce qu'elle trouvait de plus édifiant dans un sermon qu'elle venait d'entendre. En général, Janet se hâtait de donner des éloges à tout ce que je venais de lire, en s'écriant que tout cela était très beau. Mais une fois elle appuya sur ce que j'avais dit de M. Timmerman[1], car c'est ainsi qu'il lui plaisait de nommer le philosophe allemand[2]; et elle supposa qu'il devait descendre de la même souche que le clan montagnard des Mac-Intyres, puisque ce nom signifie fils du charpentier. — Et c'est un nom fort honorable, ajouta-t-elle; la propre mère de Janet était une Mac-Intyre.

En un mot, il était évident que la dernière partie de mon introduction était entièrement perdue pour Janet; et par conséquent, pour agir d'après le système de Molière, j'aurais dû tout rayer, et me mettre à écrire sur nouveaux frais. Mais je ne sais trop comment cela se fit, je conservais probablement une opinion assez favorable de ma composition, quoique Janet n'en comprît pas un mot, et je ne me sentais nullement disposé à retrancher ces Dalilas de l'imagination, comme Dryden les appelle, dont les tropes et les figures sont comme du caviar[3] pour la multitude. D'ailleurs je déteste d'écrire une seconde fois ce que j'ai déjà écrit, autant que Falstaff[4] détestait de rendre pour payer ce qu'il avait reçu. — C'est double travail. — Je résolus donc en moi-même de ne consulter Janet à l'avenir que sur les objets qui pouvaient se trouver dans le cercle de son intelligence, et de risquer de livrer au public mes argumens et ma rhétorique, sans son *imprimatur*. Je puis passablement certain que, quand cela sera fait, elle y applaudira. Quant aux narrations qui n'excéderont pas les bornes de sa logique et de son intelligence, je profiterai, suivant mon premier projet, de son jugement naturel, — c'est-à-dire quand il ne sera pas en opposition trop directe avec le mien; car, après tout, je dis avec Almanzor[5]:

Sache que c'est moi seul qui suis roi de moi-même.

Le lecteur sait maintenant mon *pourquoi* et mon *comment*, c'est-à-dire le dessein de cet ouvrage, et les circonstances dans

1. *Timmermann* en écossais signifie marchand de bois. — 2. Zimmermann.
3. Caviar, *œufs d'esturgeon, mets rare.* — 4. Shakspeare, *Henry V.*
5. Héros d'une tragédie de Dryden.

lesquelles je l'ai entrepris. Il a aussi un échantillon des talens de l'auteur, et il peut juger par lui-même s'il doit continuer sa lecture, ou renvoyer le livre chez le libraire : que son goût en décide.

# CHAPITRE VI.

## Récit de M. Croftangry sur mistress Bethune Baliol.

> La lune, si elle était habitante de la terre, ne serait pas plus noble.
>
> SHAKSPEARE, *Coriolan*.

LORSQUE nous commençons le joyeux voyage de la vie, quelle belle flotte nous entoure quand nous étendons nos voiles toutes neuves pour recevoir la brise, — avec un navire bien gréé à la façon de Bristol [1], — les banderolles flottantes, les musiciens qui se répondent d'un bord à l'autre, et rient au lieu de prendre l'alarme quand quelque maladroit camarade vient à échouer, faute d'un bon pilote ! Hélas ! quand le voyage est presque terminé, et que nous regardons autour de nous, pauvres mariniers épuisés de fatigue, qu'ils sont en petit nombre les bâtimens de conserve que nous reconnaissons ! Et même ceux qui restent, comme leurs agrès sont avariés, leurs voiles usées et déchirées ! comme ils font de vains efforts, ainsi que nous, pour se maintenir au large, et éviter le plus long-temps possible de toucher la côte fatale sur laquelle nous devons tous finir par faire naufrage !

Je sentis l'autre jour dans toute sa force cette vérité banale, mais fort triste, en recevant un paquet cacheté en cire noire, et contenant une lettre qui m'était adressée par feu mon excellente amie, mistress Marthe Bethune Baliol. Je lus sur l'enveloppe cette fatale suscription : — Pour être remis à son adresse quand je n'existerai plus. Ce paquet était accompagné d'une lettre de ses exécuteurs testamentaires, qui me mandaient qu'elle m'avait légué par son testament un tableau de quelque valeur, qui, y

1. Citation de ballade.

disait-elle, était précisément ce qu'il fallait pour remplir l'espace qui se trouvait au-dessus de mon buffet dans ma salle à manger; et cinquante guinées pour m'acheter une bague. Ce fut avec ces dernières preuves d'une amitié dans laquelle nous dations de longues années, que je fus séparé d'une amie qui, quoique assez âgée pour avoir été la compagne de ma mère dans sa jeunesse, était encore, par la gaieté de son esprit et par la douceur admirable de son caractère, capable d'animer les autres, et d'être une société agréable pour ceux qui se disent encore dans la fleur de l'âge: or c'est un avantage que j'ai perdu depuis trente-cinq ans. Je devinai sans peine ce que contenait ce paquet, et j'en ai dit quelques mots dans le chapitre qui précède. Mais pour instruire le lecteur de divers détails et me fournir quelque consolation en rappelant les vertus et les qualités aimables de feu mon amie, je tracerai une courte esquisse de ses manières et de ses habitudes.

Mistress Marthe Bethune Baliol était une femme de qualité, une femme riche, d'après les idées reçues en Ecosse sur ces deux points. Elle était d'une ancienne famille, et avait des liaisons honorables. Elle ne se souciait pas beaucoup de dire précisément quel était son âge; mais ses souvenirs de jeunesse la reportaient au-delà de 1745, année si fertile en évènemens, et elle se rappelait l'époque où les clans montagnards s'étaient emparés de la capitale d'Ecosse, quoique ce ne fût probablement que comme une vague vision du passé. Sa fortune, rendue indépendante par le testament de son père, était devenue opulente par la mort de ses frères, pleins de bravoure, qui périrent successivement au service de leur patrie, de sorte que tous les biens de sa famille se réunirent sur sa tête, étant la dernière issue en ligne directe de l'ancienne maison de Bethune Baliol. Mon intimité avec cette excellente dame commença après cet évènement, et quand elle était déjà un peu avancée en âge.

A Edimbourg, où elle passait régulièrement tous les hivers, elle habitait un de ces anciens hôtels qui, jusqu'à une époque encore peu éloignée, se trouvaient dans le voisinage de la Canongate et du palais d'Holyrood, et qui, séparés de la rue, maintenant sale et mal habitée, par des cours pavées et des jardins de quelque étendue, dédommageaient d'une entrée assez mesquine, par quelques prétentions à une grandeur aristocratique, quand on était une fois admis dans l'intérieur. On a démoli sa maison, car les incendies d'une part et les démolitions de l'autre feront probable-

ment disparaître avant peu tous les anciens monumens de la capitale de l'Ecosse. Je m'arrête cependant sur les souvenirs de ce lieu ; et puisque la nature m'a refusé un pinceau et m'a mis une plume dans la main, je ferai en sorte que l'art de la parole puisse remplacer celui du dessin.

Baliol's-Lodging, — c'était ainsi qu'on nommait cette maison, — élevait ses hautes cheminées, parmi lesquelles on apercevait deux tourelles et une de ces petites plate-formes avancées appelées *bartizanes*, bien au-dessus des indignes bâtimens modernes qui garnissent le côté sud de la Canongate vers l'extrémité inférieure de cette rue, et à peu de distance du palais. Une porte cochère dans laquelle était taillé un guichet pour les piétons, était ouverte par un vieillard boiteux, grand, grave et maigre, qui occupait une loge à côté de la porte, et qui remplissait les fonctions de portier. Il avait été investi de ce grade par la charité de ma digne amie, qui avait voulu favoriser un vieux soldat, et peut-être aussi parce qu'elle avait conçu l'idée que sa tête, qui était fort belle, ressemblait à celle de Garrick dans le rôle de Lusignan[1]. C'était un homme sombre, silencieux, lent dans toutes ses démarches, et qui n'aurait jamais ouvert la porte cochère à un fiacre. Il montrait du doigt le guichet, comme l'entrée convenable pour tous ceux qui arrivaient dans cet humble équipage, dont il pensait que la portière numérotée ne devait pas dégrader la dignité de Baliol's-Lodging. Je ne crois pas que cette particularité eût obtenu l'approbation de sa maîtresse, plus que le goût assez prononcé de Lusignan, ou, comme le nommaient les mortels, d'Archy Macready, pour un verre de whisky. Mais mistress Marthe Bethune Baliol, sentant qu'en cas de conviction elle ne pourrait jamais se décider à renverser de son trône le roi de la Palestine, c'est-à-dire de le déplacer du banc de pierre sur lequel il restait assis des heures entières, occupé à tricoter un bas[2], mistress Marthe Bethune Baliol refusait de croire à cette accusation et ne voulait pas même le mettre en jugement. Elle faisait le calcul très juste qu'il s'observerait davantage s'il se croyait à l'abri de tout soupçon, et que sa faute ne fût pas suivie de châtiment. Car, après tout, disait-elle, il serait cruel de congédier un vieux soldat montagnard pour une peccadille si naturelle à son pays et à sa profession.

1. Dans la traduction anglaise de la *Zaïre* de Voltaire. — C'était un des rôles favoris de Garrick.

2. Occupation qui n'est pas exclusivement féminine dans la Grande-Bretagne.

La grande porte, pour les voitures, et l'humble guichet pour les piétons, conduisaient dans un passage court et étroit, bordé par un double rang de tilleuls, dont le feuillage, pendant le printemps, faisait un étrange contraste avec la teinte noirâtre des deux murs à côté desquels ils croissaient. Cette avenue se terminait en face de la maison, qui se composait de deux corps de logis à pignon, dont les croisées étaient décorées de lourds ornemens d'architecture. Ils se joignaient à angles droits, et une tour demi-circulaire, où se trouvait la porte d'entrée et qui contenait l'escalier, occupait le point de jonction et arrondissait l'angle aigu. Un des deux autres côtés de la petite cour, dans laquelle il n'y avait que l'espace nécessaire pour qu'une voiture pût y tourner, était occupé par des bâtimens peu élevés servant de cuisines, d'office, etc.; l'autre offrait un parapet, bordé d'une grille en fer d'un travail très recherché, autour des barreaux de laquelle s'entrelaçaient des chèvrefeuilles et d'autres arbrisseaux parasites qui n'empêchaient pas l'œil de pénétrer dans un joli jardin s'étendant jusqu'à la route appelée le South Back [1] de la Canongate, et où l'on voyait une grande quantité de vieux arbres, des fleurs de toute espèce, et même quelques fruits. Nous ne devons pas oublier de dire que l'extrême propreté de cette cour prouvait que le mop [2] et le seau d'eau avaient fait dans ce lieu favorisé tout ce qu'ils pouvaient faire, pour dédommager de la boue et de la saleté qu'on trouvait dans tout le quartier où cette maison était située.

Au-dessus de la porte étaient gravées les armoiries de la maison de Bethune Baliol, accompagnées de divers autres ornemens. La porte, en chêne noir, était garnie de gros clous à tête ronde, et un morceau de fer nommé *rasp* (*c*) y était attaché, au lieu de marteau. Le domestique qui paraissait ordinairement à cet appel était un jeune homme de bonne mine portant une belle livrée, fils du jardinier de mistress Marthe à Mont-Baliol; quelquefois une servante vêtue proprement, mais avec simplicité, et portant des bas et des souliers [3] s'acquittait de cette fonction; et je me rappelle que la porte me fut ouverte deux ou trois fois par Beauffet lui-même, que son extérieur aurait fait prendre pour un ecclésiastique d'un certain rang aussi-bien que pour le sommelier d'une

1. Le derrière-sud de la Canongate.

2. Espèce de balai ou de plumeau destiné à nettoyer les pierres et les planches. Il est composé de flocons de laine ou de bandes de lisières attachées au bout d'un manche à balai. On s'en sert dans toute la Flandre française, où il porte le nom de *doué*.

3. Les servantes et les femmes du peuple et de la campagne, en Ecosse, ont généralement les jambes et les pieds nus.

famille distinguée. Il avait été valet-de-chambre de feu sir Richard Baliol, et sa maîtresse actuelle avait en lui la plus entière confiance. Un habit complet d'une couleur sombre, des boucles d'or à ses souliers et aux jarretières de ses culottes, et des cheveux bien frisés et bien poudrés, annonçaient qu'on voyait en lui un serviteur de confiance et d'importance. Sa maîtresse avait coutume de dire de lui :

> Civil et sérieux,
> Jamais nul serviteur ne me conviendrait mieux.

Comme personne ne peut échapper aux mauvaises langues, certaines gens prétendaient que Beauffet savait trouver dans sa place quelque chose de plus que la modicité des gages de l'ancien temps. Mais il fut toujours très civil envers moi. Il avait servi long-temps dans cette famille; il avait recueilli différens legs, il avait amassé quelque chose. Il réunit maintenant *otium cum dignitate*[1], et il en jouira autant que le lui permettra la femme qu'il vient d'épouser, Tibbie Shortacres.

Baliol's Lodging, — cher lecteur, si ces détails vous ennuient, passez, je vous prie; les quatre ou cinq pages qui vont suivre, — n'était pas aussi spacieux à l'intérieur que son extérieur pouvait porter à le croire. Les distributions en étaient gênées par une foule de murs de refend et de longs corridors, et il y avait beaucoup de terrain perdu, défaut caractéristique de l'ancienne architecture écossaise. Mais il s'y trouvait beaucoup plus de logement que ma vieille amie n'en avait besoin, même quand elle avait sous sa protection quatre ou cinq jeunes cousines, comme cela arrivait souvent; et je crois qu'une grande partie de sa maison n'était pas occupée. Mistress Bethune Baliol ne se montra jamais si offensée en ma présence qu'un certain jour qu'une de ces personnes qui se mêlent de tout, lui conseilla de faire murer les croisées de ces appartemens surnuméraires, afin de ne pas en payer la taxe. Elle répondit avec colère que, tant qu'elle vivrait, la lumière de Dieu entrerait dans la maison de ses pères; et que, tant qu'elle aurait un sou, elle paierait à son roi et à son pays tout ce qui leur était dû. Dans le fait, elle était scrupuleusement *loyale*, même dans le point qui est la pierre de touche de la *loyauté*[2], le paiement des impôts. M. Beauffet me dit qu'il avait ordre d'offrir un verre de vin

1. Un honorable repos. — *Repos et dignité.*
2. Loyauté dans le sens de *fidélité au prince* : d'où *loyalistes* pour *royalistes*.

au collecteur qui venait recevoir la taxe sur les revenus, et que, la première fois qu'il le fit, le pauvre homme fut si touché d'une telle générosité, et d'un accueil auquel il était si peu habitué, qu'il pensa s'évanouir sur la place.

Une antichambre couverte en nattes conduisait dans la salle à manger, dont tout l'ameublement était fort antique, et autour de laquelle étaient suspendus des portraits de famille, véritables croûtes à l'exception d'un seul, celui de sir Bernard Bethune, qu'on disait avoir été peint par Jameson [1] sous le règne de Jacques VI. Un salon, comme on l'appelait, mais qui n'était qu'une chambre longue et étroite, venait après la salle à manger, et servait à recevoir la compagnie. Du reste, c'était un appartement agréable dont la vue donnait sur le côté méridional du palais d'Holyrood, la montagne colossale d'Arthur's-Seat, et la ceinture de rochers nommés Salisbury-Crags [2], sites si agrestes et si pittoresques, qu'on a peine à se figurer qu'ils existent dans le voisinage d'une métropole populeuse. Les tableaux qui ornaient le salon venaient de pays étrangers, et il s'en trouvait qui avaient du prix. Mais pour voir les meilleurs, il fallait que vous fussiez admis dans le sanctuaire même du temple, et qu'il vous fût permis de tirer une tapisserie qui séparait l'extrémité supérieure du salon, et d'entrer dans le cabinet de toilette de mistress Marthe. C'était un appartement charmant, dont il serait difficile de décrire la forme, tant il s'y trouvait de renfoncemens garnis de tablettes en ivoire, de consoles, de commodes et d'autres meubles ornés de laque et d'or moulu, contenant des livres, dont mistress Marthe avait une collection admirable, ou offrant aux yeux des porcelaines précieuses, de beaux coquillages, et d'autres curiosités semblables. Dans une petite niche, à demi fermée par un rideau de soie cramoisie, était placée une armure complète d'acier brillant, qui avait été portée, en quelque occasion mémorable, par sir Bernard Bethune, dont j'ai déjà parlé. Au-dessus du dais qui couvrait cette relique, on voyait la large épée [3] avec laquelle le père de ma vieille amie avait tenté de changer les destinées de la Grande-Bretagne en 1745, et l'esponton que portait son frère aîné quand il commandait une compagnie de la garde noire [4] à Fontenoy.

1. Peintre écossais.

2. Le révérend M. Rowles fait dériver le nom de ces rochers, de la même origine que celui de la cité épiscopale située à l'ouest de l'Angleterre ; ces deux emplacemens ayant été occupés, suivant son opinion, qu'il est très capable de soutenir et de défendre, par des temples druidiques.

3. *Broadsword*, claymore.

4. Désignation bien connue du brave régiment le 42e. Ce corps étant le premier levé pour le

Il s'y trouvait quelques tableaux des écoles italienne et flamande, dont l'authenticité était reconnue, des bronzes véritablement antiques, et d'autres objets de curiosité que ses frères ou elle-même avaient recueillis pendant leurs voyages. En un mot, c'était un appartement où les fainéans étaient tentés de devenir studieux, et les gens studieux de devenir fainéans; où la gravité pouvait trouver des sujets pour se livrer à la gaieté, et la gaieté pour se revêtir de gravité.

Je ne dois pas oublier que, pour conserver ses droits au nom qu'il portait, le cabinet de toilette de cette dame contenait une glace magnifique dans un cadre en filigrane d'argent; une superbe toilette, entièrement couverte d'une dentelle de Flandre, et un assortiment de boîtes d'argent, travaillées comme le cadre de la glace.

Cependant tout cet appareil de toilette ne servait que de parade. Mistress Marthe Bethune Baliol s'acquittait toujours des rites véritables de sa toilette dans un appartement intérieur, où elle se rendait de sa chambre à coucher par un petit escalier dérobé. Il y avait, je crois, dans cette maison plus d'un de ces escaliers en colimaçon, comme on les appelait, facilitant une entrée séparée et indépendante dans les grands appartemens, qui donnaient tous les uns dans les autres. C'était dans le petit boudoir que nous venons de décrire, que mistress Marthe recevait sa société d'élite. Le cours du temps était divisé chez elle presque à la vieille mode. Si vous alliez la voir le matin, vous ne deviez pas compter que cette division de la journée s'étendît chez elle au-delà de trois heures, ou de quatre tout au plus. Cette habitude d'exactitude imposait quelque contrainte à ceux qui lui rendaient des visites; mais on en était indemnisé en trouvant toujours chez elle la meilleure société, et les personnes les plus instruites en tout genre qui existaient alors dans la capitale de l'Ecosse. Sans se donner le moins du monde l'air d'être un bas-bleu [1], elle aimait les livres; ils l'amusaient, et quand les auteurs en étaient respectables, elle croyait avoir à leur payer une dette, dont elle aimait à s'acquitter par des civilités personnelles. Quand elle donnait à dîner à une compagnie, toujours peu nombreuse, ce qu'elle faisait de temps en temps, elle avait l'attention de chercher et le bonheur de découvrir quelles

service du roi dans les Highlands, obtint le privilége de conserver son costume national, et dut son surnom de noir au contraste que formaient leurs sombres tartans avec l'uniforme rouge et blanc des autres régimens.

1. Une femme savante, ou du moins une femme bel-esprit.

étaient les personnes qui se convenaient le mieux, et elle choisissait ses convives comme le duc Thésée[1] ses chiens :

> — *Matched in mouth like bells*
> *Each under each ;*

— assortis en voix comme les cloches d'un carillon avec une gradation dans le tintement. — Par ce moyen, chacun d'eux pouvait prendre part à la conversation, et l'on ne voyait pas un gaillard à poumons vigoureux, comme le docteur Johnson[2], imposer silence à tous les autres par la force effrayante de son diapason. En ces occasions, la chère était exquise, et l'on voyait çà et là paraître sur la table quelque ragoût français, ou quelque ancien mets écossais, ce qui, joint à l'assortiment nombreux de vins *extraordinaires* que servait M. Beauffet, donnait au banquet un air antique et étranger qui le rendait plus intéressant.

C'était un grand point que d'être invité à ces parties, et ce n'en était pas un moindre que de l'être à la *conversazione* qu'en dépit de la mode, et par les attraits réunis du meilleur thé, du café le plus exquis, et d'un pousse-café qui aurait ressuscité les morts, elle parvenait à tenir dans le salon dont j'ai déjà parlé, à une époque de la journée aussi peu avancée que huit heures du soir. Dans ces occasions, la vieille dame enjouée semblait si heureuse du plaisir de ses hôtes; que ceux-ci faisaient à leur tour tous leurs efforts pour prolonger son amusement et le leur. Il en résultait un certain charme qui se trouve rarement dans les parties de plaisir, et qui prenait sa naissance dans le désir que chacun avait de contribuer à l'amusement général.

Mais, quoique ce fût un grand privilége que d'être admis à faire à mon excellente amie des visites du matin, ou d'être invité à ses dîners ou à ses soirées, je faisais encore plus de cas du droit que j'avais acquis, par suite d'une longue connaissance, d'arriver à Baliol's Lodging vers six heures du soir, au hasard de trouver la vénérable habitante de cette maison sur le point de prendre son thé. Ce n'était qu'à un très petit nombre d'anciens amis qu'elle permettait cette liberté, et cette réunion accidentelle ne comprenait jamais plus de cinq personnes. Si quelqu'un arrivait quand ce

1. Le *duc* Thésée d'Athènes est un des personnages du *Songe d'une nuit d'été*. (Shakspeare.) Il avait déjà été introduit comme *duc* dans un poëme de Chaucer, *modernisé* par Dryden.

2. Un jour qu'on comparait quelques personnes à certains poissons : — Je retiens la baleine pour le docteur Johnson,' dit Goldsmith. — Il y avait quelque chose en effet de colossal dans ce célèbre critique; il avait une voix de Stentor et un air impérieux et boudeur qui rappelait aussi les ogres des contes des fées.

nombre était rempli, on lui annonçait que la compagnie était au complet pour cette soirée; ce qui avait le double avantage de rendre plus ponctuels à l'heure ceux qui venaient ainsi voir mistress Bethune Baliol sans cérémonie, et d'ajouter à leur jouissance par le mérite d'une petite difficulté vaincue.

Il arrivait plus souvent qu'une ou deux personnes seulement se présentaient chez elle à l'heure du thé. Mais si c'était un cavalier seul, mistress Marthe, quoiqu'elle n'hésitât pas à le recevoir dans son boudoir, d'après le privilége de l'école française et de l'ancienne coutume écossaise, avait soin, par égard pour les convenances, comme elle le disait, d'y faire venir sa principale suivante, mistress Alice Lambskin, qui, d'après son air de gravité et de dignité, aurait pu servir de chaperon à tout un pensionnat de jeunes demoiselles, aussi bien qu'à une vieille dame de quatre-vingts ans et plus. Suivant que le temps l'exigeait, mistress Alice restait assise sur un fauteuil à une distance respectueuse de la compagnie, soit sous le manteau de la grande cheminée, soit dans l'embrasure d'une croisée, et elle s'y occupait, dans le même silence qu'un chartreux, à travailler un ouvrage de broderie qui semblait être un emblème assez exact de l'éternité.

Mais j'ai oublié pendant tout ce temps de présenter au lecteur mon amie en personne, du moins autant que les mots peuvent faire connaître les traits distinctifs de son extérieur et de sa conversation.

Mistress Marthe était petite, avait des traits ordinaires, une taille dont on ne pouvait dire ni bien ni mal, et des cheveux dont la couleur, dans sa jeunesse, n'avait jamais eu une teinte bien décidée. Nous pouvons la croire quand elle disait elle-même qu'elle n'avait jamais été remarquable par les charmes de sa personne; aveu modeste que s'empressaient de confirmer certaines vieilles dames ses contemporaines, qui, quels qu'eussent été les attraits de leur jeunesse, comme elles le donnaient à entendre assez clairement, étaient alors, tant pour l'extérieur que sous tout autre rapport, infiniment au-dessous de ma digne amie. Les traits de mistress Marthe avaient été d'un genre à se bien conserver. Leur peu de régularité était alors sans conséquence, animés, comme ils l'étaient, par la vivacité de sa conversation. Elle avait encore de très belles dents, et ses yeux, quoique grisâtres, étaient vifs, pleins de gaieté, et le temps ne leur avait rien fait perdre de leur lustre; un coloris un peu plus animé qu'on n'aurait dû l'attendre à son âge

faisait que ceux qui ne la connaissaient pas intimement la soupçonnaient d'avoir pris en pays étranger l'habitude de cacher sa pâleur sous une teinte prudente de rouge. Mais c'était une calomnie; car, lorsqu'elle racontait ou qu'elle écoutait une histoire intéressante, j'ai vu ses couleurs aller et venir comme sur des joues de dix-huit ans.

Ses cheveux, n'importe quel fut jadis leur défaut, étaient alors du plus beau blanc que le temps puisse produire; et ils étaient arrangés avec une certaine prétention, quoique de la manière la plus simple possible, de sorte qu'ils paraissaient unis comme un ruban, sous un bonnet de dentelle de Flandre, d'une forme très ancienne, mais qui, à ce qu'il me semblait, lui allait à ravir. Cette mode avait sans doute un nom, et je tâcherais de me le rappeler si je croyais qu'il pût rendre ma description un peu plus intelligible. Je crois lui avoir entendu dire que ces bonnets avaient été une parure favorite de sa mère, et qu'ils étaient venus à la mode, ainsi qu'une certaine espèce de perruque portée par les hommes, vers l'époque de la bataille de Ramillies. Le reste de son costume était toujours riche et distingué, surtout dans la soirée. Une robe de soie ou de satin d'une couleur convenant à son âge, et d'une forme qui, sans trop s'éloigner de la mode du jour, avait toujours quelque chose qui rappelait une époque plus éloignée, était garnie de manchettes à trois rangs; ses souliers étaient attachés avec des boucles de diamans, et avaient le talon un peu élevé, avantage dont elle avait joui dans ses jeunes années, et dont sa taille, disait-elle, ne lui permettait pas de priver sa vieillesse. Elle portait constamment des bagues, des bracelets et d'autres bijoux précieux, soit par la matière, soit par le travail: peut-être même était-elle un peu prodigue de ce genre d'ornement. Mais elle s'en parait sans y attacher d'importance; l'habitude de vivre dans le grand monde l'y rendait indifférente; elle les portait parce que son rang l'exigeait, et n'y pensait pas plus, sous le rapport de la parure, qu'un homme du bon ton, habillé pour un dîner, ne pense à son linge blanc et à son habit bien brossé, quoique ce soit une cause d'embarras pour l'élégant du dimanche, qui sent qu'il n'est pas comme les autres jours de la semaine.

Cependant, si par hasard on venait à remarquer la beauté ou la singularité d'un bijou ou d'un ornement qu'elle portait, cette observation l'amenait ordinairement à parler avec intérêt de la manière dont elle l'avait acquis ou de la personne à qui il avait

appartenu avant elle. En pareilles occasions, ma vieille amie parlait volontiers, ce qui n'est pas très rare, mais elle parlait fort bien, ce qui est beaucoup moins commun; et dans ses petites narrations, soit sur les pays étrangers, soit sur le temps passé, qui formaient une partie intéressante de sa conversation, elle avait un art singulier pour éviter ces ennuyeuses redites sur les temps, les lieux et les circonstances, qu'on retrouve éternellement dans les relations froides et insipides de la vieillesse; elle savait elle-même amener naturellement ces incidens et ces caractères qui prêtent du relief et de l'intérêt à une histoire, les faire ressortir et en tirer des leçons morales.

Comme je l'ai déjà donné à entendre, elle avait beaucoup voyagé en pays étranger; car un frère à qui elle était tendrement attachée avait été chargé de diverses missions importantes sur le continent, et elle avait plus d'une fois saisi l'occasion de l'y accompagner. Cette circonstance formait une addition considérable aux renseignemens qu'elle pouvait fournir, principalement sur tout ce qui s'était passé pendant la dernière guerre, quand le continent avait été hermétiquement fermé aux Anglais pendant tant d'années. Mais mistress Bethune Baliol n'avait pas visité les pays étrangers comme c'est la mode de nos jours, où les Anglais voyagent ensemble en caravane, et ne voient guère en France et en Italie que la même société qu'ils auraient vue chez eux. Tout au contraire, elle recherchait la compagnie des habitans des pays où elle se trouvait, et elle jouissait en même temps de l'avantage de leur société et du plaisir de la comparer avec celle de la Grande-Bretagne.

Tout en se familiarisant avec les mœurs étrangères, mistress Bethune Baliol en avait peut-être pris une légère teinte elle-même. Cependant j'ai toujours été convaincu que la vivacité particulière de son air et de ses manières, — le geste marqué qui accompagnait ses discours et qui y était parfaitement adapté, — la manière dont elle ouvrait sa tabatière d'or enrichie de brillans, — j'aurais dû dire bonbonnière, car elle ne prenait pas de tabac, et sa petite boîte ne contenant que quelques morceaux d'angélique candie ou d'autres semblables bonbons à l'usage des dames, — étaient des particularités de l'ancienne Ecosse, et exactement ce qu'on aurait pu voir autour de la table où prenaient le thé Susanne, comtesse d'Eglinton (*d*), protectrice d'Allan Ramsay, ou l'honorable mistress Ogilvy, autre miroir sur lequel on invitait les jeunes personnes d'Auld Reekie à prendre des leçons pour leur costume.

Quoique connaissant parfaitement les manières des autres pays, c'était principalement dans sa patrie que mistress Bethune Baliol avait formé les siennes à une époque où les gens du grand monde vivaient resserrés dans peu d'espace, et où les noms distingués de la plus haute société donnaient à Edimbourg cet éclat qu'on cherche maintenant à se procurer en se livrant à des dépenses sans bornes et en étendant le cercle de ses plaisirs.

Je fus encore plus confirmé dans cette opinion par la particularité du dialecte dont se servait mistress Baliol; il était écossais, décidément écossais, et l'on y remarquait des expressions et des phrases presque tombées en désuétude de nos jours. Mais son ton et sa prononciation différaient autant de l'accent accoutumé du patois ordinaire écossais, que l'accent de Saint-James [1] diffère de celui de Billingsgate [2]. Elle n'appuyait pas sur les voyelles beaucoup plus qu'on ne le fait dans la langue italienne, et elle n'avait nullement ce ton traînant et désagréable qui déchire les oreilles des habitans du midi. En un mot, elle semblait parler l'écossais qui avait été en usage à l'ancienne cour d'Ecosse, et auquel on ne pouvait attacher aucune idée vulgaire. Les gestes pleins de vivacité qui accompagnaient ses discours étaient si bien d'accord avec sa manière de s'exprimer, que je ne puis leur assigner une autre origine. Peut-être les manières de la cour d'Ecosse s'étaient-elles formées à la longue sur celles de la cour de France, avec lesquelles elles avaient certainement quelques points de ressemblance; mais je vivrai et je mourrai dans la ferme croyance que celles de mistress Baliol, qui étaient aussi agréables qu'individuelles, lui venaient en ligne directe des nobles dames qui embellissaient autrefois de leur présence le palais royal d'Holyrood.

## CHAPITRE VII.

### Mistress Baliol aide M. Croftangry dans ses travaux littéraires.

D'APRÈS la description que je viens de faire de mistress Bethune Baliol, le lecteur n'aura pas de peine à croire que lorsque je pensai

1. Quartier de la cour à Londres.
2. Marché au poisson et quartier du peuple, dans la Cité.

à entreprendre un ouvrage d'une nature aussi diversifiée, je comptai sur les informations qu'elle possédait et sur son humeur communicative, comme sur un des principaux soutiens de mon entreprise. Dans le fait, elle ne désapprouva nullement mon projet, mais elle ne me dit pas aussi clairement jusqu'à quel point elle pourrait m'aider personnellement à l'exécuter; ce qui pouvait peut-être s'attribuer à une petite coquetterie de femme, qui veut se faire presser pour accorder une faveur qu'elle n'a pas dessein de refuser; ou peut-être la bonne vieille dame, sachant que le nombre peu ordinaire de ses années devait bientôt en amener le terme, préférait me donner sous la forme d'un legs les matériaux que je désirais, plutôt que de les soumettre de son vivant au jugement et à la censure du public.

Il m'arriva souvent, lorsque nos conservations roulaient sur la Canongate, de lui renouveler la prière que je lui avais déjà faite tant de fois, de m'accorder son assistance; car je sentais que ma vieille amie était peut-être le dépôt le plus précieux des traditions écossaises qu'on pût trouver aujourd'hui. C'était un point sur lequel mon opinion était si bien formée, que lorsque je l'entendais reporter ses descriptions de mœurs nationales bien au-delà de l'époque où avait commencé son existence, et me dire comment parlait Fletcher de Salton, comment dansait Grahame de Claverhouse, quels bijoux portait la fameuse duchesse de Lauderdale [1], et comment elle les avait gagnés, je ne pouvais m'empêcher de lui dire que je la regardais comme quelque fée qui abusait nos yeux en prenant l'extérieur d'une mortelle de nos jours, quand, dans le fait, elle avait vu les révolutions de plusieurs siècles. Elle riait beaucoup quand je lui demandais de me faire le serment solennel qu'elle n'avait pas dansé aux bals donnés par Marie d'Este [2], quand son malheureux époux [3] habitait Holyrood dans une espèce d'exil honorable, ou que je la priais de me dire si elle ne se rappelait pas Charles II à l'époque à laquelle il vint en Ecosse en 1650, et si elle ne conservait pas quelque léger souvenir de l'usurpateur audacieux qui le repoussa au-delà du Forth [4].

— Beau cousin, me dit-elle en riant, je ne me souviens personnellement de rien de tout cela; mais vous devez savoir qu'il est

1. L'épouse de lord Lauderdale, qui exerça une si grande influence sur les affaires d'Ecosse.

2. L'épouse du duc d'York, qui, par politique, prodiguait les fêtes à la noblesse écossaise. Marie en était le principal ornement par sa beauté et l'élégance de ses manières.

3. Le duc d'York, depuis Jacques II, faisait de fréquens séjours à Holyrood, quand sa religion le rendait suspect au parlement anglais. — 4. Cromwell.

étonnant combien peu mon caractère a changé depuis ma jeunesse jusqu'à ma vieillesse. Il en résulte qu'étant même à présent un peu trop jeune pour le nombre d'années que j'ai vu le temps inscrire sur son calendrier, j'étais dans ma jeunesse un peu trop vieille pour les personnes de mon âge, et que j'étais aussi disposée à cette époque à faire ma société de gens plus âgés, que je le suis aujourd'hui à avoir pour compagnie des jeunes gens enjoués de cinquante à soixante ans, tels que vous, au lieu de rassembler autour de moi une troupe d'octogénaires. Or, quoique je ne vienne pas tout-à-fait d'Elfland[1], et que par conséquent je ne puisse prétendre avoir une connaissance personnelle des grands personnages dont vous me parlez, cependant j'ai vu et entendu des gens qui les avaient beaucoup connus, et qui m'ont donné sur eux des détails aussi récens que je pourrais vous en donner moi-même de l'impératrice-reine ou de Frédéric de Prusse. J'ajouterai franchement, continua-t-elle en ouvrant sa bonbonnière et en m'offrant des bonbons, que j'ai tant entendu parler des années qui ont immédiatement suivi notre révolution, qu'il m'arrive quelquefois de confondre les descriptions vives et animées qui se sont fixées dans ma mémoire à force de les entendre, avec les choses dont j'ai moi-même été témoin. Encore hier, je me suis surprise décrivant à lord M*** l'ouverture du dernier parlement d'Ecosse[2], avec des détails aussi minutieux que si j'en eusse vu arriver les membres, comme le fit ma mère, du balcon de la maison de lord Moray, dans la Canongate.

— Je suis sûr que votre récit doit avoir fait grand plaisir à lord M***.

— Du moins il l'a fait rire de bon cœur. Mais c'est vous, vil séducteur de la jeunesse, qui me faites commettre de pareilles folies; désormais je serai en garde contre ma propre faiblesse. Je ne sais si l'on suppose que le juif errant ait une femme, mais je serais fâchée qu'une respectable dame écossaise de moyen âge fût soupçonnée d'identité avec une personne dont l'existence est tellement surnaturelle.

— Malgré tout cela, ma belle cousine, il faut que je vous soumette encore un peu aux tortures d'un interrogatoire; comment deviendrai-je jamais un auteur, si ce n'est à l'aide de renseignemens semblables à ceux que vous m'avez si souvent donnés sur l'ancien état des mœurs d'Ecosse?

1. Le pays de féerie. *Elf-Land*. — 2. Avant l'union.

— Un instant : je ne puis vous permettre de donner à vos sujets d'enquête un nom si vénérable. Le mot *ancien* est un terme qui ne doit s'appliquer qu'à des objets antédiluviens. Vous pouvez m'interroger sur la bataille de Flodden, ou me demander des détails sur Bruce et Wallace, sous prétexte d'être curieux de connaître nos anciennes mœurs, et ce dernier sujet ferait bouillir dans mes veines tout le sang de Baliol, comme vous devez le savoir.

— Fort bien, mistress Baliol ; mais supposez que nous déterminions notre ère, — n'appelez-vous pas l'avénement de Jacques VI à la couronne d'Angleterre un évènement fort ancien ?

— Moi ! non. Je crois que je pourrais vous dire sur cette époque bien des choses qu'on se rappelle à peine aujourd'hui ; par exemple, que tandis que Jacques courait vers l'Angleterre, emportant son sac et ses quilles, il fut arrêté près de Cockensie par le convoi funèbre du comte de Winton, l'ancien et fidèle serviteur de sa malheureuse mère, la pauvre Marie. C'était un mauvais augure pour le voyage, et ce fut ce qu'on en pensa, cousin (*e*).

Je ne voulus pas continuer ce sujet de conversation, sachant bien que mistress Bethune n'aimait pas à être pressée sur l'article des Stuarts, dont elle déplorait d'autant plus les infortunes, que son père avait épousé leur parti. Et cependant son attachement pour la dynastie actuelle étant très sincère et même ardent, d'autant plus que sa famille avait servi le feu roi en paix et en guerre, elle se trouvait un peu embarrassée pour concilier ses opinions relativement à la famille royale exilée, avec ses sentimens pour celle qui occupait maintenant le trône. Dans le fait, comme beaucoup d'anciens jacobites, elle se pardonnait d'être un peu inconséquente sur ce sujet, et se consolait en pensant qu'à présent les choses étaient ce qu'elles devaient être, et qu'il était inutile d'examiner de trop près ce qui était juste ou injuste un demi-siècle auparavant.

— Les Highlands, lui dis-je, vous fourniraient d'amples sujets de souvenir. Vous avez été témoin des changemens survenus dans cette contrée primitive ; vous avez vu une race dont les mœurs étaient peu éloignées de celles d'une société au berceau, se fondre dans la grande masse de la civilisation, ce qui n'a pu arriver sans des évènemens singuliers en eux-mêmes, et curieux comme formant autant de chapitres de l'histoire de la race humaine.

— Cela est très vrai, répondit mistress Baliol. On croirait que cet évènement aurait dû faire une forte impression sur les obser-

vateurs, et cependant à peine parurent-ils s'en apercevoir. Quant à moi, je n'étais pas de ce pays, et les anciens Chefs montagnards, dont j'ai certainement connu plusieurs, n'avaient dans leurs manières que bien peu de chose qui les distinguât de la noblesse de second ordre quand ils venaient à Edimbourg, qu'ils s'y mêlaient dans la société, et qu'ils prenaient le costume des habitans des basses terres. Leurs traits caractéristiques ne se montraient que chez eux, au milieu de leurs clans ; et il ne faut pas vous imaginer qu'ils se promenaient sur la place de la Croix [1] couverts de leur plaid et avec leur claymore, ou qu'ils se présentaient dans la salle d'assemblée [2] en toque et en kilt [3].

— Je me rappelle que Swift [4], dans son journal, dit à Stella qu'il avait dîné chez un noble écossais avec deux Chefs montagnards, et qu'il avait trouvé en eux des hommes aussi bien élevés qu'il en eût jamais vu.

— Rien n'est plus probable : les extrêmes de la société s'approchent de beaucoup plus près que le doyen de Saint-Patrick ne s'y attendait peut-être. Le sauvage est toujours poli jusqu'à un certain point. D'ailleurs, étant toujours armés et ayant une idée très relevée de leur noblesse et de leur importance, ils se conduisaient ordinairement les uns envers les autres, et même à l'égard des habitans des basses terres, avec une politesse formaliste qui leur donnait même quelquefois la réputation de ne pas être sincères.

— La fausseté appartient à la première époque de la société, de même que cette déférence cérémonieuse que nous appelons politesse, belle cousine. Un enfant n'aperçoit pas la moindre beauté morale dans la vérité avant d'avoir été fustigé une demi-douzaine de fois. Il est si aisé, et en apparence si naturel, de nier ce dont il n'est pas facile de vous convaincre, qu'un sauvage, de même qu'un enfant, ment pour s'excuser, presque avec le même instinct qui fait qu'il lève la main pour protéger sa tête. Le vieux dicton : « avoue, et sois pendu » n'est pas un mauvais argument. J'ai remarqué l'autre jour une observation dans le vieux Birrel : il dit que Mac-Gregor de Glenstrae et quelques-uns de ses gens s'étaient

1. Dans High-Street.

2. *Assembly-rooms*, espèce de cercle de la haute société écossaise, où l'on est admis par souscription, où se donnent les bals, etc.

3. Espèce de jupon. — *Plaid*, manteau fait d'une étoffe appelée *tartan*.

4. *Extrait du Journal à Stella*. « — J'ai dîné aujourd'hui (12 mars 1712) avec le lord trésorier et deux gentlemen des Highlands d'Écosse, ce qui ne les empêchait pas d'être des hommes très bien élevés. » (Œuvres de Swift, vol. III, p. 7. Edimbourg, 1824.)

rendus à un des comtes d'Argyle, sous la condition expresse qu'ils seraient conduits sains et saufs en Angleterre. Le Mac-Allan-Mhor[1] de ce temps tint sa parole, mais ce fut un peu trop à la lettre. Il envoya effectivement ses prisonnniers à Berwick[2]; on leur fit faire une promenade de l'autre côté de la Tweed; mais ils étaient accompagnés d'une bonne escorte qui les ramena à Edimbourg, où ils furent livrés à l'exécuteur des hautes-œuvres. Birrel appelle cela tenir une promesse à la highlandaise *(f)*.

—Eh bien! je pourrais ajouter qu'un grand nombre des Chefs montagnards que j'ai connus autrefois avaient été élevés en France, ce qui pouvait leur donner plus de politesse, sans leur donner peut-être plus de sincérité; mais, comme ils appartenaient au parti vaincu dans l'état, ils étaient quelquefois forcés d'user de dissimulation; et par conséquent leur fidélité constante à leurs amis doit compenser à vos yeux la fausseté à laquelle ils ont quelquefois eu recours à l'égard de leurs ennemis, et alors vous ne jugerez pas trop sévèrement les pauvres Highlanders. Ils vivaient dans un état de société où les effets d'une vive *lumière* contrastaient fortement avec ceux d'une *ombre* non moins prononcée.

—C'est à ce point que je voulais vous amener, ma belle cousine, et c'est pourquoi ils offrent des traits favorables pour la composition d'un tableau.

—Et vous voulez devenir compositeur, mon bon ami, et mettre mes vieux contes sur un air connu? Mais il y a déjà en avant vous en campagne trop de compositeurs, si c'est là le mot. Le pays des Highlanders offrait véritablement une mine très riche, mais elle a été, je crois, complètement exploitée; or, l'air le plus à la mode devient vulgaire quand on l'entend sur la vielle ou sur l'orgue de Barbarie.

—Si l'air a un mérite réel, il reprendra faveur sous la main de meilleurs artistes.

—Allons! dit mistress Baliol en frappant sur sa bonbonnière, nous sommes heureux ce soir dans la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, monsieur Croftangry. Et ainsi vous croyez pouvoir rendre au tartan le lustre qu'il a perdu en passant par tant de mains?

—Avec votre secours pour se procurer des matériaux, ma chère dame, je crois qu'on peut faire beaucoup.

1. Ou *Mac-Callum-More*. Les montagnards appelaient ainsi les comtes d'Argyle.
2. Frontière anglaise.

— Eh bien! il faudra faire de mon mieux, à ce que je suppose; mais tout ce que je sais sur nos Montagnards est de bien peu d'importance. Dans le fait, je n'en sais guère que ce que j'ai appris de Donald Mac-Leish.

— Et qui était ce Donald Mac-Leish?

— Ni un barde, ni un conteur d'histoires, je vous assure; ni un moine, ni un ermite, hommes qui sont souvent les plus féconds en vieilles traditions. Donald était un aussi bon postillon qu'aucun de ceux qui aient jamais conduit une chaise attelée de deux chevaux entre Glencoe et Inverrary [1]. Je vous proteste que, quand je vous donnerai mes anecdotes montagnardes, vous y trouverez souvent ce nom de Donald Mac-Leish. Il nous conduisit, Alice Lambskin et moi, pendant un long voyage que nous fîmes dans les montagnes.

— Mais quand posséderai-je ces anecdotes? Vous me répondez comme Harley le fit au pauvre Prior [2] :

Allons, accordez-nous ce que Matthieu demande.
— Oui, cela se fera; mais non pas aujourd'hui.

— Eh bien! beau cousin, si vous commencez à me reprocher ma cruauté, je vous rappellerai que neuf heures sont sonnées à l'horloge de l'abbaye, et qu'il est temps que vous retourniez à Little-Croftangry. Quant à ma promesse de vous aider dans vos recherches d'antiquaire, soyez bien sûr que je la tiendrai un jour dans toute son étendue. Ce ne sera pas une promesse à la highlandaise, comme dit votre vieux citadin.

Je soupçonnai alors le motif des délais de ma digne amie, et mon cœur se resserra en songeant que les renseignemens que je désirais ne m'arriveraient que sous la forme d'un legs. Effectivement, dans le paquet qui me fut envoyé après la mort de cette excellente dame, je trouvai plusieurs anecdotes relatives aux Montagnards. J'ai fait choix de celle qui suit, principalement parce qu'elle produisit une grande impression sur la sensibilité de celle que j'avais prise pour critique, de ma femme de charge Janet Mac-Evoy, qui versa un torrent de larmes amères lorsque je lui en fis la lecture.

Ce n'est pourtant qu'une histoire fort simple, et elle n'offrira peut-être aucun intérêt aux personnes élevées au-dessus de Janet, soit par leur condition dans le monde, soit par leur intelligence.

1. Voyez les *Vues pittoresques d'Écosse*.

2. Harley, *ministre*, et *Matthieu* Prior, *poète*, qui devint secrétaire d'ambassade.

# LA VEUVE DES HIGHLANDS.

## CHAPITRE PREMIER.

> L'objet n'était pas loin, elle en était certaine,
> Mais qu'était cet objet? Elle n'en savait rien.
> Il semblait se montrer près d'un large et vieux chêne.
>
> COLERIDGE.

Le manuscrit de mistress BETHUNE BALIOL commence de la manière suivante :

Il y a trente-cinq ans, ou peut-être même plutôt quarante, que, pour soulager mon esprit abattu par une grande perte que j'avais éprouvée dans ma famille, deux ou trois mois auparavant, j'entrepris ce que l'on appelait le petit voyage des Highlands [1]. C'était une excursion devenue en quelque sorte à la mode; mais, quoique les routes militaires [2] fussent excellentes, les logemens qu'on trouvait étaient si peu commodes, qu'on en considérait l'accomplissement comme une petite aventure mise à fin. D'ailleurs, quoique les Highlands fussent aussi paisibles maintenant qu'aucune autre partie des domaines du roi George, ce mot de Highlands avait un son qui continuait de répandre la terreur, dans un temps où il existait encore tant de témoins de l'insurrection de 1745; et un grand nombre de personnes ressentaient une sorte de crainte vague en portant leurs regards, des tours de Stirling, vers le nord, sur la haute chaîne de montagnes [3] qui s'élève comme

1. *Little Highlands' tour.*

2. Les routes pratiquées dans les montagnes depuis 1745 étaient appelées *routes militaires* parce que les soldats furent employés aux travaux de ces routes, qui avaient le double but de livrer les habitans à la discrétion du gouvernement armé, et de les civiliser par des relations plus faciles avec le reste du royaume.

3. Les monts Grampiens.

un sombre rempart pour cacher dans ses retraites des hommes qui, par leur costume, leurs mœurs et leur langage, étaient encore bien différens de leurs compatriotes des basses terres. Pour moi, je descends d'une race peu sujette aux appréhensions qui naissent uniquement de l'imagination. J'avais quelques montagnards pour parens, je connaissais plusieurs de leurs familles de distinction; et, n'étant accompagnée que de ma femme de chambre, mistress Alice Lambskin, je partis pour mon voyage, sans crainte quoique sans escorte.

Cependant j'avais un guide et un cicerone peu inférieur à Great-Heart dans le *Voyage du Pèlerin* [1]; ce n'était rien moins que Donald Mac-Leish, postillon que je louai à Stirling, avec deux chevaux robustes aussi sûrs que Donald lui-même, pour conduire ma voiture, ma duègne et moi, partout où il me plairait d'aller.

Donald Mac-Leish était un de ces postillons dont je suppose que les diligences et les bateaux à vapeur ont fait passer la mode. On les trouvait principalement à Perth, à Stirling ou à Glascow, où l'on avait coutume de les louer avec leurs chevaux pour les voyages que les affaires ou les plaisirs pouvaient faire entreprendre dans le pays des montagnes. Cette classe d'hommes approchait de ce qu'on appelle sur le continent *conducteur*, ou pouvait être comparée au pilote d'un vaisseau de guerre anglais, qui suit, comme il l'entend, la direction que le capitaine lui ordonne de prendre. Vous n'aviez qu'à expliquer à votre postillon la longueur de votre voyage et les endroits que vous désiriez visiter; vous le trouviez parfaitement en état de fixer les lieux de repos et de rafraîchissement; il mettait la plus grande attention à ne jamais perdre de vue, dans son choix, votre agrément et tous les objets d'intérêt que vous pouviez avoir le désir de connaître.

Les qualités d'un tel personnage étaient nécessairement bien supérieures à celles du *premier prêt* [2] qu'on voit trois fois par jour parcourir les mêmes dix milles au galop. Outre le soin extrême que Donald Mac-Leish avait de réparer tous les accidens ordinaires qui pouvaient arriver à ses chevaux aussi bien qu'à la voiture, et à trouver des expédiens pour les nourrir de galettes dans les lieux où le fourrage était rare, et où l'on ne pouvait se procurer d'avoine, c'était d'ailleurs un homme qui avait des ressources intellectuelles. Il avait acquis une connaissance géné-

1. Voyez sur *Great-Heart* (Grand-Cœur) et sur le *Voyage du Pèlerin*, les notes de *la Prison d'Edimbourg*. — 2. *First ready* — du premier venu (des postillons).

rale des traditions historiques du pays qu'il avait traversé si souvent; et si vous l'encouragiez, — car Donald était un homme aussi réservé que les convenances l'exigeaient, — il vous montrait volontiers les lieux où s'étaient livrées les principales batailles entre les clans, et vous racontait les légendes les plus remarquables qui avaient illustré la route par où vous passiez, ainsi que les objets qui se trouvaient sur votre chemin. Son goût pour la science des légendes formait avec certains traits de cette finesse naturelle à son occupation actuelle un étrange contraste qui donnait à sa manière habituelle de penser et de s'exprimer une véritable originalité; sa conversation était amusante, et faisait paraître le chemin plus court.

Ajoutez à cela que Donald connaissait toutes les rubriques de son métier dans un pays qu'il traversait si fréquemment. Il pouvait dire, à un jour près, quand on tuerait l'agneau à Tyndrum ou à Glenuilt [1]; de sorte que l'étranger avait quelque chance d'être nourri comme un chrétien; et il savait, à un mille près, quel était le dernier village où l'on pouvait se procurer du pain de blé, chose dont il ne manquait pas d'instruire ceux qui étaient peu familiers avec la terre des galettes [2]. Il connaissait chaque mille de la route, et pouvait dire, à un pouce près, quel côté d'un pont était praticable, quel côté était décidément dangereux [3]. En un mot, Donald Mac-Leish était non-seulement notre fidèle serviteur et notre sûr domestique, mais encore notre humble et obligeant ami; et, quoique j'aie connu le cicérone à demi classique d'Italie, le valet de place babillard de France, et même le muletier d'Espagne, qui se pique de manger du maïs, et de l'honneur duquel on ne peut douter sans danger, je ne crois pas avoir jamais eu un guide aussi sensé et aussi intelligent.

Nos mouvemens étaient, comme on peut s'en douter, soumis à la direction de Donald; et souvent il arrivait, lorsque le temps était serein, que nous préférions nous arrêter pour faire reposer ses chevaux, même dans les lieux où l'on n'avait pas établi de relais, et prendre nos rafraîchissemens sous un rocher escarpé d'où tombait une cascade, ou sur le bord d'une fontaine que décorait un gazon verdoyant, émaillé de fleurs sauvages. Donald avait l'art de

1. Petits hameaux du Perthshire, où l'on ne mangeait pas alors souvent de viande de boucherie.

2. *The land of cakes.*

3. C'est un talent qui est, ou, du moins, qui était nécessaire. Dans un des plus beaux cantons des montagnes, on voyait, il n'y a pas long-temps, un pont avec cet avis effrayant: « Prenez le côté droit; le côté gauche est dangereux. »

savoir toujours trouver de tels endroits; et, quoiqu'il n'eût, j'en suis sûre, jamais lu Gil-Blas ni Don Quichotte, il choisissait, pour s'arrêter, des lieux dignes de la plume de Le Sage ou de Cervantes. Ayant observé le plaisir que je prenais à converser avec les habitans du pays, il s'arrangeait souvent de manière à fixer notre halte près d'une cabane où vivait quelque vieux montagnard dont la claymore avait brillé à Falkirk ou à Preston [1], et qui semblait le fragile mais fidèle monument du temps passé. D'autres fois il trouvait le moyen de nous mettre en quartiers, — jusqu'à concurrence d'une tasse de thé, — dans la demeure hospitalière de quelque digne et intelligent ministre de paroisse, ou de quelque famille champêtre de la classe la plus aisée, qui joignait à la simplicité rustique de ses mœurs primitives et à son accueil franc et obligeant une sorte de courtoisie naturelle à un peuple chez lequel les individus de la classe la plus basse ont coutume de se considérer, suivant la phrase espagnole, comme aussi bons gentilshommes que le roi, quoique un peu moins riches [2].

Donald Mac-Leish était connu de toutes ces personnes, et sa recommandation nous servait autant que si nous eussions apporté des lettres de quelque Chef distingué.

Quelquefois il arrivait que l'hospitalité des montagnards, qui nous servaient toutes les variétés des mets du pays, tels que du lait et des œufs préparés de diverses manières, des gâteaux de différentes espèces, et d'autres alimens plus substantiels, selon les moyens qu'avaient les habitans de régaler le voyageur, descendait avec un peu trop de profusion sur Donald Mac-Leish, sous la forme de rosée des montagnes [3]. Pauvre Donald! Il était, dans ces occasions, comme la toison de Gédéon, humecté du noble élément qui sûrement ne tombait pas sur nous. Mais c'était son unique défaut: et lorsqu'on le pressait de boire le coup de l'étrier à la santé de milady, on aurait pris son refus en mauvaise part, et il ne voulait pas commettre une telle incivilité. C'était, je le répète, son unique défaut, et nous n'avions guère raison de nous en plaindre; car s'il en devenait un peu plus causeur, il n'en était que plus scrupuleux observateur de toutes les formes de la politesse; et tout ce qui en résultait, c'est qu'il conduisait plus lente-

1. Dans les guerres civiles de 1745.

2. Allusion à la fierté des Highlanders, qui tous, comme les Espagnols de certaines provinces, se disent nobles.

3. On donne ce nom à l'eau-de-vie de grain distillée en fraude.

ment et qu'il parlait plus longuement et plus pompeusement que lorsqu'il n'avait pas pris la goutte d'usquebaugh. Nous remarquâmes que c'était dans ces occasions que Donald parlait avec un air d'importance de la famille de Mac-Leish, et nous n'avions pas le droit de censurer rigoureusement un faible dont les conséquences étaient restreintes dans des bornes si innocentes.

Nous nous accoutumâmes tellement à la manière d'agir de Donald, que nous observions avec quelque intérêt l'art qu'il employait pour nous causer une petite surprise agréable en nous cachant le lieu où il se proposait d'arrêter, lorsque ce lieu était d'une nature extraordinaire et intéressante. Il en avait une telle habitude, que lorsqu'il s'excusait en partant de ce qu'il serait obligé de s'arrêter dans quelque lieu étrange et solitaire, jusqu'à ce que ses chevaux eussent mangé l'avoine dont il avait soin d'être muni, notre imagination s'efforçait ordinairement de deviner la retraite romantique où il avait arrêté en secret que nous nous reposerions à midi.

Nous avions passé la plus grande partie de la matinée au charmant village de Dalmally ; nous étions allées sur le lac sous la conduite de l'excellent ministre qui desservait alors Glenorquhy [1], et nous avions entendu raconter cent histoires sur les Chefs sévères du Loch-Ave (*g*), Duncan à la toque de laine, et les autres seigneurs des tours de Kilchurn qui tombent maintenant en poussière. Aussi il était plus tard que de coutume lorsque nous nous mîmes en marche, après avoir été averties une ou deux fois par Donald de la longueur du chemin, attendu qu'il n'y avait aucun lieu convenable pour s'arrêter entre Dalmally et Oban.

Ayant dit adieu à notre vénérable et obligeant cicérone, nous continuâmes notre voyage tournant autour de l'imposante montagne appelée Cruachan-Ben [2], dont les rochers sauvages et majestueux ont une pente rapide vers le lac, et où l'on ne trouve qu'un défilé qui n'empêcha pas que le clan belliqueux de Mac-Dougal de Lorne ne fût détruit par la sagacité de Robert Bruce. Ce roi, le Wellington de son temps, avait accompli, par une marche forcée, la surprenante manœuvre de faire monter un corps de troupes de l'autre côté de la montagne, et l'avait ainsi placé sur le flanc et l'arrière des soldats de Lorne, tandis qu'il les attaquait de front. Le grand nombre de monticules que l'on voit encore vers l'occident, en descendant le défilé, nous montre jus-

1. Ce vénérable et hospitalier gentleman se nommait Mac-Intyre.

2. Voyez les *Vues pittoresques d'Ecosse*.

qu'où s'étendit la vengeance que Bruce fit tomber sur ses ennemis personnels et invétérés. Je suis, comme vous le savez, sœur de soldats, et j'ai souvent été vivement frappée de l'idée que la manœuvre que nous décrivit Donald ressemblait à celles de Wellington ou de Bonaparte. C'était un grand homme que Robert Bruce, une Baliol même doit l'avouer, quoique l'on commence maintenant à convenir que son titre à la couronne n'était pas plus légitime que celui de l'infortunée famille contre laquelle il combattait[1]. — Mais laissons cela. — Ce qui augmenta encore le carnage, ce fut que l'Awe, rivière rapide et profonde que vomit le lac, se trouvait précisément derrière les fuyards et décrivait un cercle autour de l'imposante montagne; en sorte que la retraite des malheureux fugitifs fut coupée de toutes parts par la nature inaccessible du pays qui avait semblé leur promettre défense et protection (*h*).

Méditant, comme la dame irlandaise dans la chanson, sur des choses passées depuis long-temps [2], nous vîmes sans impatience la lenteur avec laquelle notre conducteur nous faisait en quelque sorte ramper le long de la route militaire du général Wade [3], qui ne daigne jamais ou presque jamais éviter la pente la plus rapide, mais qui s'avance en droite ligne, montant et descendant les collines avec la même indifférence que montraient les anciens ingénieurs romains pour les terrains creux ou élevés, bien nivelés ou escarpés. Cependant l'excellence réelle de ces grands travaux, — car tels sont les grands chemins militaires des montagnes, — méritait le compliment du poète, qui, soit qu'il vînt de la contrée sœur de la Grande-Bretagne, et qu'il parlât son propre dialecte, soit qu'il supposât que ceux à qui il s'adressait pourraient avoir quelque prétention nationale à la seconde vue, produisit le distique suivant :

*Had you but seen these roads before they were made,*
*You would hold up your hands, and bless general Wade.*

« Si vous aviez vu ces routes *avant qu'elles fussent faites*, vous lèveriez vos mains au ciel et bé-« niriez le général Wade. [4] »

1. La grande objection des Écossais contre Baliol était le soutien qu'il avait demandé à l'Angleterre.

2. C'est un passage d'une ballade très touchante que j'ai entendu chanter en 1825 par une des jeunes ladies d'Edgeworthstown. Je ne sache pas qu'elle ait été imprimée.

3. Les routes militaires portent le nom du général Wade, qui présida à leurs premiers travaux.

4. Wade, qui vis la route *avant qu'elle fût faite*,
Lève les mains au ciel et bénis sa conquête.

Ce distique naïf se trouve sur un obélisque érigé près du fort William, comme un monument destiné à perpétuer la mémoire du général Wade.

Rien en effet ne peut être plus étonnant que de voir ces déserts percés et ouverts dans toutes les directions par de larges routes de la meilleure construction possible, et si supérieures à tout ce que le pays aurait pu demander après des siècles pour le but pacifique d'une communication commerciale. Ainsi les traces de la guerre servent quelquefois heureusement aux bienfaits de la paix. Les victoires de Bonaparte ont été sans résultat [1], mais sa route sur le Simplon servira long-temps de communication entre les paisibles contrées qui voudront employer aux relations du commerce et de l'amitié cet ouvrage gigantesque, dont le but ambitieux ne fut que de faciliter une invasion militaire.

Tandis que nous avancions ainsi, nous tournâmes peu à peu la côte de Ben-Cruachan; et descendant le cours rapide et écumant de l'Awe, nous laissâmes derrière nous le large et majestueux lac qui donne naissance à cette rivière impétueuse. Les rochers et les montagnes qui, du côté droit, s'abaissaient perpendiculairement sur notre chemin, nous offraient quelques restes des bois qui les avaient couverts autrefois, mais qui, dans des temps postérieurs, avaient été abattus pour entretenir, à ce que nous apprit Donald, les fonderies de fer de Bunawe. Cette scène nous engagea à fixer les yeux avec intérêt sur un gros chêne qui s'élevait à gauche vers la rivière. Cet arbre semblait d'une grandeur extraordinaire et d'une beauté pittoresque, et il se trouvait précisément dans un lieu où il paraissait y avoir quelques verges d'un terrain découvert situé au milieu d'énormes pierres qui avaient roulé du haut de la montagne. Pour rendre la situation plus romantique, au milieu d'un terrain nu s'élevait un rocher au front orgueilleux, du sommet duquel tombait, de la hauteur de soixante pieds, un ruisseau dont les eaux semblaient se fondre pendant leur chute même en écume et en rosée. Mais au bas du rocher ce faible courant, semblable à un général en déroute, rassemblait ses forces dispersées et domptées en quelque sorte par sa chute, et il trouvait sans bruit un passage à travers la bruyère pour aller joindre les flots de l'Awe.

Cet arbre et cette chute d'eau me frappèrent vivement, et je désirai de m'en approcher davantage, non pas que je songeasse à en prendre l'esquisse et à en enrichir mon portefeuille; car, dans ma jeunesse, les demoiselles n'avaient pas coutume de se servir de crayons de mine de plomb, à moins qu'elles ne sussent en faire un bon usage; mais simplement pour me procurer le plaisir de les

1. Il faudrait pour cela que les routes de Bonaparte ne fussent pas le résultat de ses victoires.

voir de plus près. Aussitôt Donald ouvrit la portière de la chaise, mais il me fit observer que la descente de la colline était bien rude, et que je verrais mieux l'arbre en suivant encore la route pendant une cinquantaine de toises, attendu qu'alors elle s'approchait davantage de ce lieu, pour lequel il semblait toutefois ne pas avoir de prédilection. Il connaissait, dit-il, près de Bunawe un arbre bien plus gros que celui-là, et c'était un endroit où le terrain plat laissait à un carrosse la liberté de s'arrêter, ce qui était bien difficile sur ces collines; mais tout comme il plairait à milady.

Milady aima mieux regarder le bel arbre qu'elle avait devant elle que de passer outre dans l'espoir d'en trouver un plus beau. Nous marchâmes donc à côté de la voiture jusqu'à ce que nous fussions arrivés à un point d'où Donald nous assura que nous pourrions sans peine aller aussi près de l'arbre que nous le souhaiterions, quoiqu'il ne voulût pas nous conseiller de nous en approcher de plus près que la grande route.

Il y avait dans les traits brunis de Donald quelque chose de si grave et de si mystérieux lorsqu'il nous donna cet avis, et ses manières étaient si différentes de sa franchise habituelle, que je sentis s'éveiller ma curiosité. Cependant nous continuâmes à marcher, et je m'aperçus que l'arbre, dont un terrain élevé nous avait fait perdre la vue, était réellement plus éloigné que je ne l'avais supposé d'abord. Je jurerais maintenant, dis-je à mon cicérone, que l'arbre et la chute d'eau que l'on voit là-bas sont précisément le lieu où vous avez l'intention de nous faire faire une halte aujourd'hui.

— Dieu m'en préserve! s'écria Donald précipitamment.

— Et pour quelle raison, Donald? Pourquoi voudriez-vous passer près d'un endroit si agréable sans vous arrêter?

— Nous sommes trop près de Dalmally, Milady, pour donner l'avoine aux chevaux; ce serait rapprocher leur dîner trop près de leur déjeuner, pauvres bêtes! et en outre ce lieu porte malheur.

— Oh! maintenant le mystère est expliqué. Il y a ici un fantôme ou un esprit, une sorcière ou une ogresse, une magicienne ou une fée, n'est-ce pas?

— Point du tout, Milady, vous êtes tout-à-fait hors de la route, comme on dit; mais si vous voulez prendre patience, attendre que nous ayons passé cet endroit, et que nous soyons sortis de la vallée, je vous dirai tout ce dont il s'agit. Il ne fait pas bon parler de telles choses dans le lieu où elles sont arrivées.

Je fus obligée de suspendre ma curiosité, observant que si je persistais à ramener le discours d'un côté tandis que Donald le détournerait de l'autre, je ne ferais que rendre son objection encore plus forte, comme une corde dont le chanvre est tordu des deux sens opposés. A la fin le coude de la route nous fit arriver à cinquante pas de l'arbre que je désirais admirer, et je vis alors, à ma grande surprise, qu'il y avait une habitation humaine au milieu des rochers qui l'environnaient : c'était une hutte, la plus étroite et la plus misérable que j'eusse jamais vue, même dans les montagnes. Les murs, formés de mottes ou de *divot* [1], comme les Ecossais les appellent, n'avaient pas quatre pieds de hauteur; le toit était de gazon, réparé avec des roseaux et des glaïeuls; la cheminée était faite d'argile, attachée avec des liens de paille : la totalité des murs, du toit et de la cheminée était également couverte de joubarbe, de gramen et de mousse, comme on en voit sur toutes les vieilles cabanes formées des mêmes matériaux. Il n'y avait pas le moindre vestige d'un plant de chou, chose qui pour l'ordinaire se trouve auprès des huttes même les plus misérables; et pour tout être vivant nous ne vîmes qu'un chevreau qui broutait sur le toit de la hutte, et une chèvre, sa mère, qui paissait à quelques pas, entre le chêne et la rivière d'Awe.

— Quel homme, m'écriai-je malgré moi, peut avoir commis un assez grand crime pour mériter une si misérable habitation?

— Assez de crimes, dit Donald Mac-Leish avec un gémissement à moitié étouffé, et assez de misère aussi, Dieu le sait; et ce n'est pas non plus l'habitation d'un homme, mais d'une femme.

— D'une femme! répétai-je, et dans un lieu si solitaire! Quelle sorte de femme peut-elle être?

— Venez par ici, Milady, et vous en jugerez vous-même, dit Donald. Et, avançant quelques pas, puis tournant tout d'un coup vers la gauche, nous aperçûmes le grand et large chêne dans la direction opposée à celle où nous l'avions vu jusqu'alors.

— Si elle a conservé sa vieille habitude, elle sera là à cette heure du jour, dit Donald. Mais aussitôt il garda le silence, et me montra du doigt le lieu dont il voulait parler, comme s'il avait peur d'être entendu. J'y portai mes regards, et j'aperçus, non sans une émotion indéfinissable, une femme, alors assise près du tronc du chêne, la tête baissée, les mains jointes, et un manteau brun

1. *Divot.* C'est une espèce de tourbe dont on se sert aussi pour combustible en Ecosse.

étendu sur sa tête, exactement comme l'on représente sur les médailles syriennes Juda [1] sous son palmier. Je fus saisie de la même sorte de crainte respectueuse dont mon guide semblait avoir été frappé par cet être solitaire, et je ne songeai pas à m'avancer vers elle pour la voir de plus près avant d'avoir jeté sur Donald un regard curieux, auquel il répondit à voix basse : — C'est une femme qui a été bien méchante, Milady.

— Extravagante [2], dites-vous? répliquai-je n'entendant qu'imparfaitement ; en ce cas elle est peut-être dangereuse.

— Non, elle n'est pas folle, reprit Donald, car si cela était, peut-être serait-elle plus heureuse qu'elle ne l'est, quoique sans doute, lorsqu'elle songe à ce qu'elle a fait et à ce qu'elle a fait faire plutôt que de céder gros comme un cheveu de son obstination perverse, il doit lui être difficile d'être de sens rassis ; mais elle n'est ni folle ni méchante, et cependant, Milady, je pense que vous feriez mieux de ne pas vous en approcher davantage.

Alors il me fit connaître en peu de mots l'histoire que je vais raconter un peu plus en détail. J'en entendis le récit avec un mélange d'horreur et de compassion qui me détermina tout à coup à m'approcher de cette infortunée pour lui adresser quelques paroles de consolation ou plutôt de pitié, et qui, en même temps, me fit craindre de céder à ce mouvement.

Tel était en effet le sentiment qu'elle excitait parmi les montagnards, qui regardaient Elspat Mac-Tavish, ou la femme de l'Arbre, comme ils l'appelaient, du même œil que les Grecs considéraient ceux qui étaient poursuivis par les furies, et dont l'esprit était en proie aux tourmens qui sont la suite d'un grand crime. Ils regardaient ces êtres infortunés, tels qu'Oreste et OEdipe, moins comme les auteurs volontaires de leurs crimes que comme les instrumens passifs par lesquels les terribles décrets du destin s'étaient accomplis ; et la crainte avec laquelle ils les envisageaient n'était pas sans un mélange de vénération.

J'ai appris aussi de Donald Mac-Leish, que l'on craignait quelque malheur pour ceux qui avaient l'audace de s'avancer trop près d'un être voué à un tel degré de misère, ou de troubler sa solitude solennelle ; et qu'on supposait que quiconque s'en approchait devait être atteint jusqu'à un certain point de la contagion de son malheur.

1. La nation juive.

2. Il y a dans le texte *bad* (méchante) et *mad* (folle) ; la méprise est plus naturelle.

Ce fut donc avec répugnance que Donald me vit résolue à voir de plus près cette infortunée, et qu'il me suivit lui-même pour m'aider à descendre un sentier très rude. Je crois que ses égards pour moi domptèrent dans son cœur quelques fâcheux pressentimens qui, dans cette occasion, se mêlaient à la crainte sinistre de voir ses chevaux boiteux, les essieux perdus, la voiture renversée, et d'autres accidens et périls auxquels la vie d'un postillon est exposée.

Je ne sais trop si mon courage m'aurait conduite si près d'Elspat, si Donald Mac-Leish ne m'eût pas suivie. On voyait dans les traits de cette femme l'austère abstraction d'un chagrin sans espoir et affreux, mêlé avec les sentimens du remords, et un orgueil qui s'efforçait de le cacher. Elle devina peut-être que c'était la curiosité produite par son histoire extraordinaire qui m'avait engagée à troubler sa solitude; et elle ne pouvait voir sans contrainte qu'un sort tel que le sien eût été le sujet de l'amusement d'une voyageuse. Cependant le regard qu'elle porta sur moi fut celui du dédain plutôt que de l'embarras. L'opinion du monde et des enfans du monde ne pouvait ni augmenter ni diminuer le poids de sa misère; et, à l'exception du demi-sourire qui semblait indiquer le mépris d'un être élevé, par la grandeur même de son affliction, au-dessus de la sphère de l'humanité, elle parut aussi indifférente à la manière dont je la regardais, que si elle eût été un corps inanimé ou une statue de marbre.

Elspat avait une taille au-dessus de la moyenne; ses cheveux, tirant maintenant sur le gris, étaient encore épais, et avaient été du noir le plus foncé. Ses yeux étaient de même couleur, et, formant un contraste avec ses traits secs et austères, ils brillaient de cet éclat sauvage et incertain qui indique un esprit en désordre. Elle avait tourné ses cheveux avec une certaine élégance autour d'une épingle d'argent, et s'était enveloppée de son manteau brun drapé avec assez de goût, quoique l'étoffe en fût du tissu le plus commun.

Après avoir contemplé cette victime du crime et du malheur, jusqu'à ce que j'eusse honte de garder le silence, quoique j'ignorasse comment je devais m'adresser à elle, je commençai à lui témoigner ma surprise de ce qu'elle avait choisi une habitation si solitaire et si déplorable. Elle coupa court à ces expressions de compassion en me répondant d'une voix austère, sans le moindre changement d'air ou d'attitude : — Fille de l'étranger, il vous a raconté mon histoire.

Je fus à l'instant réduite au silence, et je sentis combien tout ce que la terre peut offrir d'aisance devait paraître petit à l'esprit qui avait de tels sujets de méditation. Sans chercher à entamer de nouveau la conversation, je tirai une pièce d'or de ma bourse, car Donald m'avait fait entendre qu'elle vivait d'aumônes, pensant qu'elle étendrait au moins la main pour la recevoir. Mais elle n'accepta ni ne refusa mon présent; elle ne parut pas même le remarquer, quoiqu'il valût, sans doute, vingt fois celui qu'on lui offrait ordinairement. Je fus obligée de le déposer sur ses genoux, en disant involontairement : — Que Dieu vous pardonne et qu'il vous soulage! — Je n'oublierai jamais le regard qu'elle lança vers le ciel, ni le ton avec lequel elle prononça, en s'écriant, les paroles mêmes de mon vieil ami John Home : — *My beautiful! my brave*[1]! C'était le langage de la nature, et il partait du cœur d'une mère privée de son enfant, comme il naquit de l'heureuse imagination de ce poète tandis qu'il prêtait le langage de la poésie à la douleur idéale de lady Randolph.

## CHAPITRE II.

Sans avoir un sou dans ma poche
Pour payer mon chétif repas,
Des basses terres je m'approche,
Pour y pleurer long-temps, hélas!
De mon clan, maintenant esclave,
J'étais le bijoux favori;
Donald en était le plus brave,
Et Donald était mon mari.

*Ancienne chanson.*

Quoique, dans sa vieillesse, Elspat fût devenue la proie de chagrins et de malheurs sans consolation et sans espoir, elle avait cependant connu des jours meilleurs. Elle était autrefois la belle et heureuse femme de Hamish Mac-Tavish, qui, par sa force et son courage, avait obtenu le titre de Mac-Tavish-Mhor[2]. La vie de cet homme fut remplie de troubles et de dangers, parce qu'il avait modelé ses mœurs sur celles des anciens montagnards, qui regar-

1. Cette exclamation est littéralement dans la tragédie de John Home, intitulée : *Douglas*. Norval ou Douglas est une espèce d'Egiste, et lady Randolph une Mérope écossaise.
2. Mac Tavish *le Grand*. L'addition de *Mhor* au nom est un titre d'honneur.

daient comme honteux de se passer d'une chose qu'ils pouvaient prendre. Les habitans des basses-terres qui résidaient dans son voisinage, et qui désiraient jouir en repos de leurs vies et de leurs biens, étaient satisfaits de lui payer un petit tribut sous le nom d'*argent de protection*[1], et se consolaient en pensant, suivant le vieux proverbe, qu'il valait mieux flatter le diable que le combattre. D'autres, qui trouvaient du déshonneur à payer un tel tribut, furent souvent surpris par Mac-Tavish-Mhor, par ses associés et ses partisans, qui avaient coutume de les en punir d'une manière proportionnée, soit dans leurs personnes, soit dans leurs biens, ou même des deux manières. On se rappelle encore l'incursion dans laquelle il enleva à Menteith un troupeau de cent cinquante vaches, et la manière dont il plaça le laird de Ballybught tout nu dans un bourbier, pour avoir menacé d'envoyer chercher une compagnie de la *Highland's-watch*[2] pour défendre ses biens.

Quels que fussent de temps en temps les triomphes de cet audacieux *cateran*[3], ils étaient souvent compensés par des revers; et la manière adroite dont il se tirait d'affaire, ses fuites rapides et les stratagèmes ingénieux qui l'arrachaient au péril le plus imminent, n'étaient pas un sujet moins fréquent de souvenirs et d'admiration, que les exploits dans lesquels il avait réussi. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, à travers toute espèce de fatigues, de peines et de dangers, Elspat fût toujours sa compagne fidèle. Elle jouissait avec lui de ses momens de bonheur, et lorsque l'adversité venait à peser sur eux, sa grandeur d'ame, sa présence d'esprit et le courage avec lequel elle souffrait les dangers et les fatigues, augmentèrent, dit-on, plus d'une fois les efforts de son époux.

Leur moralité était celle des anciens montagnards, amis fidèles et ennemis acharnés; ils considéraient comme leur bien propre les troupeaux et les moissons des habitans des basses terres, chaque fois qu'ils avaient les moyens d'emmener les uns et de s'emparer des autres; et dans ces occasions ils n'avaient pas le moindre scrupule sur le droit de propriété. Hamish-Mhor raisonnait comme le vieux guerrier crétois:

Mon bouclier, mon épée et ma lance
Me rendent le maître de tous.

1. Le *black-mail*. Voyez *Waverley*. — 2. Les régimens highlanders que nous avons fait connaître dans une note précédente; troupes régulières au service du gouvernement.

3. On nommait ainsi les brigands montagnards qui vivaient de rapine, mais ce terme n'avait parmi eux rien de déshonorant.

Celui qui craint de tomber sous mes coups
Doit tout céder à ma vaillance.
Tout ce qu'il a doit passer sous ma loi;
Ce que possède un poltron est à moi.

Mais ces jours de déprédations périlleuses, quoique souvent couronnées du succès, devinrent plus rares lorsque l'expédition du prince Charles-Edouard eut échoué. Mac-Tavish-Mhor n'était pas resté oisif dans cette occasion, et il fut proscrit comme traître à l'Etat, et comme voleur et cateran. Des garnisons furent établies dans beaucoup de places où l'on n'avait jamais vu d'Habits-Rouges auparavant, et le tambour guerrier des Saxons retentit au milieu des retraites les plus solitaires du pays des montagnes. Le sort qui menaçait Mac-Tavish devint de jour en jour plus inévitable; et ce qui rendait encore plus difficiles les efforts qu'il avait à faire pour se défendre ou pour s'échapper, c'est qu'Elspat, pendant son adversité, avait augmenté sa famille d'un enfant qui était un obstacle considérable à la rapidité qu'exigeaient leurs mouvemens.

Le jour fatal arriva enfin : dans un fort défilé situé sur les flancs du Ben-Cruachan, le fameux Mac-Tavish-Mhor se vit surpris par un détachement de *Sidier-Roy*[1]. Son épouse le seconda héroïquement, chargeant de temps en temps son fusil; et, comme ils étaient maîtres d'un poste qui était presque inexpugnable, peut-être aurait-il pu s'échapper, si ses munitions avaient toujours duré. Mais à la fin ses balles s'épuisèrent. Cependant ce ne fut qu'après qu'il eut chargé son fusil des boutons d'argent de son habit, que les soldats, cessant de redouter les coups inévitables d'un homme qui avait tué trois de leurs camarades et qui en avait blessé davantage, s'approchèrent de son fort, et, ne pouvant le prendre vif, le tuèrent après la résistance la plus désespérée.

Elspat fut témoin de toutes ces infortunes, et elle y survécut, car elle avait dans l'enfant qui ne pouvait trouver qu'en elle un appui, un motif de forces et de courage. Il est difficile de dire comment elle put se soutenir. Ses seuls moyens apparens d'existence étaient trois ou quatre chèvres qu'elle faisait paître où il lui plaisait, dans les pâturages des montagnes, sans que personne lui reprochât de s'emparer ainsi du bien d'autrui. Au milieu de la misère générale du pays, ses anciennes connaissances avaient peu

1. *Soldats rouges* (en uniforme anglais).

de chose à donner, mais ce qu'elles pouvaient soustraire à leurs propres besoins, elles le consacraient volontiers au soulagement des autres. Elle allait quelquefois chez les habitans des basses terres, non pas solliciter l'aumône, mais plutôt demander un tribut. Elle n'avait pas oublié qu'elle était la veuve de Mac-Tavish-Mhor, et elle s'imaginait que l'enfant à qui elle donnait la main pourrait un jour égaler la réputation de son père, et obtenir l'ascendant que celui-ci avait exercé en maître. Elle s'associait si peu avec les autres, sortait si rarement des retraites les plus sauvages des montagnes, où elle vivait avec ses chèvres, qu'elle ignorait tout-à-fait le grand changement opéré dans le pays qui l'environnait, la substitution de l'ordre civil à la violence militaire, et l'autorité que la loi et les partisans de la loi avaient obtenue sur ceux qui, dans les ballades gaëliques, étaient appelés les fils impétueux de l'épée. Elle sentait, il est vrai, la diminution de son importance et la gêne de sa condition; mais la mort de Mac-Tavish-Mhor en était, selon elle, une cause suffisante, et elle ne doutait point qu'elle ne regagnât ce degré de considération dont elle avait joui autrefois lorsque Hamish-Bean, ou James-*le-Blond*, pourrait manier les armes de son père. Si donc Elspat était rudement repoussée par un fermier brutal lorsqu'elle demandait quelque chose nécessaire à ses besoins ou à ceux de son petit troupeau, ses menaces de vengeance, exprimées d'une manière obscure, mais terrible, arrachaient souvent à ces hommes, effrayés de ses malédictions, le soulagement qu'ils avaient refusé à son indigence; et la tremblante ménagère qui donnait des alimens ou de l'argent à la veuve de Mac-Tavish-Mhor désirait dans son cœur que la vieille sorcière eût été brûlée le jour qu'on avait fait justice de son mari.

Ainsi s'écoulèrent plusieurs années, pendant lesquelles Hamish-Bean grandit et devint, non pas, il est vrai, égal à son père par la taille et la force, mais plein d'activité et d'audace, ayant les cheveux blonds, les joues vermeilles, l'œil d'un aigle, et toute l'agilité, sinon toute la force de son redoutable père, sur l'histoire et les exploits duquel sa mère revenait souvent, afin de former son fils à la même vie d'aventures. Mais les jeunes gens voient l'état présent de ce monde variable d'un œil plus pénétrant que les vieillards. Plein d'attachement pour sa mère, et disposé à tout faire pour lui procurer des moyens d'existence, Hamish s'aperçut pourtant, lorsqu'il connut le monde, que la vie de cateran était désormais aussi dangereuse que déshonorante, et que s'il devait imiter

les hauts faits de son père, ce devait être dans une autre carrière, plus conforme aux opinions du jour.

A mesure que les facultés de l'esprit et du corps se développèrent en lui, il sentit davantage la nature précaire de sa situation, les vues erronées de sa mère, et son ignorance des changemens arrivés dans la société, qu'elle voyait si peu. En visitant des amis et des voisins il s'aperçut des chétifs moyens d'existence auxquels sa mère était réduite, et apprit qu'elle ne possédait rien ou presque rien au-delà des choses absolument nécessaires à la vie, choses qui même étaient souvent sur le point de lui manquer. Quelquefois ses succès à la pêche et à la chasse lui permirent d'augmenter un peu ses moyens d'existence; mais il ne vit d'autre ressource régulière pour la soutenir que dans les humiliations d'un travail servile, qui, pût-il lui-même s'y soumettre, porterait certainement un coup mortel à l'orgueil de sa mère.

Elspat, de son côté, vit avec surprise que Hamish-Bean, quoique maintenant d'une haute taille et propre à porter les armes, ne montrait aucune inclination pour la carrière active de son père. Il existait dans son cœur un sentiment maternel qui l'empêchait de le presser en termes formels de commencer à vivre en cateran, dans la crainte des périls auxquels ce genre de vie devait l'exposer; et lorsqu'elle désirait lui parler à ce sujet, son ardente imagination lui présentait l'ombre de son époux s'élevant entre elle et son fils, revêtue de son tartan ensanglanté, et qui, le doigt sur les lèvres, lui interdisait un pareil discours. Cependant elle s'étonnait d'une conduite qui semblait indiquer dans son fils un manque de courage, et soupirait de le voir passer chaque jour dans l'oisiveté, vêtu de l'habit à longs pans des basses terres que la législature avait ordonné aux montagnards de porter au lieu de leur costume pittoresque. Elle pensait qu'il aurait bien mieux ressemblé à son époux s'il avait porté le plaid serré par une ceinture, les hauts-de-chausses descendant à mi-cuisse, et si des armes bien polies brillaient à son côté.

Outre ces sujets d'inquiétude, Elspat en avait d'autres qui naissaient de l'extrême impétuosité de son caractère. Son amour pour Mac-Tavish-Mhor avait été accompagné de respect, et quelquefois même de crainte; car les caterans n'étaient pas hommes à se soumettre au gouvernement des femmes. Mais pendant l'enfance et la première jeunesse de son fils, elle avait exercé sur lui une autorité impérieuse qui donnait à son amour maternel un carac-

tère de jalousie. Elle ne pouvait souffrir que Hamish, à mesure qu'il croissait en âge, fît chaque jour un nouveau pas vers l'indépendance, et s'absentât de la cabane quand bon lui semblait et pour autant de temps qu'il lui plaisait. Elle voyait avec regret que tout en conservant pour elle tous les égards du respect et de la tendresse, il semblât croire qu'il était seul maître et responsable de ses actions. De tels sentimens n'auraient pas amené de grandes conséquences si elle avait su les renfermer en elle-même; mais l'ardeur et l'impatience de son caractère lui firent souvent manifester à son fils qu'elle se croyait négligée et indignement traitée. Lorsqu'il s'absentait pour quelque temps de la cabane sans en faire connaître le motif, le ressentiment de sa mère, à son retour, était ordinairement si déraisonnable, qu'il suggéra naturellement à ce jeune homme, passionné pour l'indépendance et avide d'améliorer sa situation dans le monde, le projet de la quitter, dans le dessein même de pourvoir plus efficacement aux besoins de celle dont les prétentions exclusives sur son amour filial ne tendaient qu'à le retenir dans un désert où ils mouraient de faim l'un et l'autre, sans espoir et sans secours.

Un jour que Hamish s'était rendu coupable d'une de ces excursions faites sans consulter sa mère, celle-ci, mécontente et courroucée, lui avait montré à son retour plus de violence qu'à l'ordinaire, ce qui avait excité en lui un sentiment de déplaisir qui couvrit son front et ses joues d'un nuage triste et sombre. A la fin, comme elle persistait dans son ressentiment déraisonnable, la patience du jeune homme s'épuisa; il prit son fusil qui était au coin de la cheminée, et murmurant en lui-même une réplique que son respect pour sa mère l'empêchait de faire tout haut, il était sur le point de quitter la hutte dans laquelle il venait à peine d'entrer.

— Hamish, dit la mère, allez-vous encore me quitter? Mais Hamish ne répondit qu'en regardant la platine de son fusil et en la frottant.

— Oui, frottez la platine de votre fusil, dit sa mère avec amertume; je suis bien aise que vous ayez assez de courage pour le décharger, quand ce ne serait que sur un chevreuil.

Hamish tressaillit à ce reproche qu'il ne méritait pas, et n'y répondit que par un regard de colère. Elle vit qu'elle avait trouvé le moyen de lui faire de la peine.

— Oui, dit-elle, regardez avec colère, tant qu'il vous plaira, une vieille femme qui est votre mère; vous serez encore long-temps

sans froncer le sourcil devant les traits courroucés d'un homme qui a barbe au menton.

— Taisez-vous, ma mère, ou parlez de ce que vous connaissez, dit Hamish très irrité..... c'est-à-dire de la quenouille et du fuseau.

— Etait-ce donc à la quenouille et au fuseau que je pensais lorsque je vous emportai sur mon dos à travers le feu de six Saxons, quand vous n'étiez encore qu'un enfant? Je vous le dis, Hamish, je sais cent fois mieux ce que c'est qu'une épée ou un fusil que vous ne le saurez jamais; et vous n'apprendrez jamais de vous-même autant de choses sur la noble guerre, que vous en avez vu lorsque vous étiez enveloppé dans mon plaid.

—Vous êtes au moins déterminée, ma mère, à ne pas me laisser en paix à la maison; mais tout cela finira, dit Hamish au moment où, reprenant son dessein de quitter la hutte, il se leva et s'avança vers la porte.

— Restez ici; je vous l'ordonne! dit sa mère; restez ici! ou puisse le fusil que vous portez être l'instrument de votre perte! puisse la route que vous allez suivre être pour vous le chemin du trépas!

— Pourquoi vous servir de telles expressions, ma mère? dit le jeune homme en se retournant; elles ne sont pas bonnes, et ne peuvent produire rien de bon. Adieu! pour le présent nous sommes trop en colère pour parler ensemble.—Adieu. De long-temps vous ne me reverrez. — A ces mots il partit, et laissa sa mère, qui, dans le premier accès de son impatience, fit pleuvoir sur lui des torrens de malédictions, et qui, le moment d'après, pria le ciel de les faire retomber sur sa tête et d'épargner celle de son fils. Elle passa cette journée et la suivante, livrée à toute l'exagération de son humeur violente; tantôt priant le ciel et toutes les puissances que lui avaient rendues familières de ridicules traditions, de lui rendre son cher fils, — l'agneau de son cœur; — tantôt méditant, dans son ressentiment, dans quels termes amers elle lui reprocherait sa désobéissance lorsqu'il serait de retour, et tantôt étudiant le langage le plus tendre pour le fixer dans la cabane que, dans le transport de son affection, elle n'aurait pas voulu quitter, lorsque son fils y était, pour les appartemens du château de Taymouth.

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels elle négligea de soutenir la nature, même par les faibles moyens que sa situation lui offrait; et, sans la force d'un corps accoutumé aux fatigues et aux

privations de toute espèce, rien n'aurait pu lui conserver l'existence, quoique l'angoisse de son esprit l'empêchât de sentir sa propre faiblesse. Elle demeurait, à cette époque malheureuse, dans la même cabane près de laquelle je l'avais trouvée; mais alors cette habitation était en bien meilleur état, grâce aux soins de son fils, qui l'avait en grande partie bâtie ou réparée.

Le troisième jour après la disparition de son fils, étant assise à sa porte, et se balançant à la manière des femmes des Highlands lorsqu'elles éprouvent quelque peine ou quelque malheur, elle vit passer un homme le long de la grande route au-dessus de sa cabane. Elle ne fit que jeter un coup d'œil vers lui, — il était à cheval; ce n'était donc pas Hamish, et Elspat se souciait trop peu de tous les autres êtres qui pouvaient habiter la terre, pour tourner les yeux une seconde fois vers lui. Cependant l'étranger s'arrêta en face de la cabane, et mettant pied à terre il suivit le sentier rapide et rocailleux qui conduisait à la porte d'Elspat.

— Dieu vous bénisse, Elspat Mac-Tavish!

Elle regarda celui qui s'adressait à elle dans sa langue, avec l'air de déplaisir d'une personne qui se trouve interrompue dans ses rêveries; mais le voyageur continua, et dit :

—Je vous apporte des nouvelles de votre fils Hamish.

Aussitôt cet étranger, qui avait paru à Elspat l'être le moins intéressant qui pût exister, devint à ses yeux aussi imposant qu'un messager descendu des cieux pour prononcer à haute voix sur sa vie ou sur sa mort. Elle s'élança de son siége en tressaillant, et, les mains jointes et élevées vers le ciel, les yeux fixés sur les traits de l'étranger, et tout son corps penché vers lui, elle lui fit, de ses regards avides, ces questions que sa langue défaillante ne pouvait articuler.

—Votre fils vous envoie ses respectueux souvenirs avec ceci, dit le messager en mettant dans la main d'Elspat une petite bourse qui contenait quatre ou cinq dollars[1].

— Il est parti! il est parti! s'écria Elspat; — il s'est vendu pour être le serviteur des Saxons, et je ne le verrai plus! Dites-moi, Miles Mac-Phadraick, car maintenant je vous reconnais, est-ce le prix du sang du fils que vous avez mis dans la main de la mère?

— Oh! à Dieu ne plaise! répondit Mac-Phadraick, qui était un

1. Le dollar vaut cinq francs.

tacksman[1], et qui jouissait d'une étendue considérable de terre sous son Chef, propriétaire vivant à peu près à vingt milles de distance; à Dieu ne plaise que je me rende jamais coupable d'injustice ou de fausseté envers la veuve ou le fils de Mac-Tavish-Mhor! je vous jure, par la main de mon Chef, que votre fils se porte bien, et qu'il viendra bientôt vous voir; et alors il vous dira lui-même le reste. A ces mots, Mac-Phadraick reprit promptement le sentier par lequel il était venu, regagna la route, et, montant sur son bidet, continua son voyage.

## CHAPITRE III.

Elspat Mac-Tavish resta les yeux fixés sur l'argent, comme si l'empreinte des pièces eût pu lui apprendre comment il avait été acquis.

— Je n'aime point ce Mac-Phadraick, dit-elle en elle-même; c'était de sa race que parlait le barde lorsqu'il dit : — Craignez-les, non lorsque leurs paroles sont bruyantes comme un vent d'hiver, mais lorsqu'elles viennent frapper vos oreilles comme le chant de la grive[2]. Cependant cette énigme ne peut s'entendre que d'une manière : mon fils a pris l'épée, afin de gagner par la force, comme un homme, ce que des rustres voudraient l'empêcher de prendre avec des paroles bonnes à effrayer les enfans.

Lorsqu'une fois cette idée eut frappé l'esprit d'Elspat, elle lui parut d'autant plus raisonnable, que Mac-Phadraick, comme elle le savait parfaitement, tout circonspect qu'il était, avait encouragé la conduite de son époux au point d'acheter de lui des bestiaux, quoiqu'il ne pût ignorer comment ils avaient été obtenus; ayant soin toutefois de faire ses marchés de manière à en retirer un grand profit, sans avoir le moindre danger à craindre. Qui pouvait mieux que Mac-Phadraick indiquer à un jeune cateran le chemin qu'il devait suivre pour commencer son métier périlleux avec plus d'espoir de succès? Qui pouvait mieux que lui convertir son butin en argent? Les sentimens qu'une autre femme aurait pu

1. Espèce de fermier. Voyez sur le vrai sens de ce terme les notes de *Waverley*.

2. Dans les Highlands, le chant de la grive (*turdus musicus*) est un objet de comparaison qui équivaut à celui du chant du rossignol dans les climats méridionaux.

éprouver en croyant qu'un fils unique s'était précipité dans la carrière où son père avait péri, étaient à peine connus des mères highlandaises de ce temps. Elspat considérait la mort de Mac-Tavish-Mhor comme celle d'un héros qui avait succombé dans son métier belliqueux, mais qui n'était pas tombé sans vengeance. Elle craignait moins pour son fils la mort que le déshonneur. Elle redoutait pour lui la soumission aux étrangers, et ce sommeil mortel de l'ame causé par ce qu'elle regardait comme l'esclavage.

Ce principe moral qui naît si naturellement et si justement dans l'esprit de ceux qui ont été élevés sous un gouvernement stable dont les lois protégent les biens du faible contre les incursions du fort, étaient pour la pauvre Elspat un livre fermé et une source cachée. Elle avait appris à voir dans ceux qu'on appelait Saxons, une race avec laquelle les habitans des montagnes étaient constamment en guerre, et elle croyait que tous les établissemens qu'ils avaient à la portée d'une incursion des Highlanders étaient un objet légitime d'attaque et de pillage. Ses principes à ce sujet avaient encore été fortifiés non-seulement par le désir qu'elle avait de venger la mort de son époux, mais encore par un sentiment d'indignation générale qui existait, non sans justice, dans les cœurs des Highlanders, depuis la conduite barbare et violente qu'avaient tenue les vainqueurs après la bataille de Culloden [1]. Il y avait même certains clans montagnards qu'elle regardait, dans l'occasion, comme justement soumis au pillage, à cause d'anciennes inimitiés et de haines mortelles qui avaient existé entre eux et celui dont elle faisait partie.

La prudence aurait pesé les faibles moyens que laissait le temps présent pour résister aux efforts d'un gouvernement régulier, qui, lorsque son autorité était moins ferme et moins bien établie, n'avait pu réprimer les ravages de caterans tels que Mac-Tavish-Mhor; mais la prudence était inconnue à une femme solitaire dont les idées se reportaient encore aux temps de sa jeunesse. Elle s'imaginait que son fils n'avait qu'à se proclamer successeur de son père, dans sa carrière d'entreprises audacieuses, et qu'une foule d'hommes aussi braves que ceux qui avaient marché sous les bannières de Mac-Tavish-Mhor accourraient sous les mêmes bannières. Selon elle, Hamish était l'aigle qui n'avait qu'à s'élever par un noble essor et à reprendre sa place naturelle dans les cieux,

1. Le duc de Cumberland, oncle du roi actuel, acquît dans cette expédition le titre de *Boucher*, à cause de ses cruautés.

sans comprendre combien cet essor serait désormais surveillé, et quel plus grand nombre de balles seraient dirigées vers son cœur. En un mot, l'état nouveau de la société inspirait à Elspat les mêmes sentimens que les temps qui n'existaient plus. Elle avait vécu dans l'indigence, dans le mépris et dans l'oppression, depuis que son époux avait cessé d'inspirer la crainte, et elle croyait que son ascendant renaîtrait lorsque son fils se serait déterminé à jouer le rôle son père. Si elle perçait plus avant dans l'avenir, ce n'était que pour songer que ses restes glacés auraient été déposés dans la tombe, que sa tribu aurait, selon l'usage, fait entendre sur elle les cris et les chants funèbres, long-temps avant que son Hamish-le-Blond pérît, la main appuyée sur la poignée de sa claymore sanglante. La tête de son père avait blanchi et avait été exposée à cent dangers avant qu'il succombât les armes à la main. Qu'elle eût pu survivre à un tel spectacle, c'était une conséquence naturelle des mœurs de ce siècle; et il valait mieux, pensait-elle dans son orgueil, l'avoir vu mourir de la sorte, que l'avoir vu quitter la vie dans une chaumière enfumée, sur un lit de paille vermoulu, comme un chien harassé de fatigue ou un bœuf mourant de maladie. Mais l'heure de son jeune, de son brave Hamish était encore bien éloignée. Il devait triompher, il devait vaincre comme son père. Et lorsqu'il tomberait à la fin, — car elle supposait qu'un jour il périrait d'une mort sanglante, — Elspat aurait depuis long-temps été placée dans la tombe, et elle ne pourrait ni voir son agonie, ni pleurer sur son tertre funéraire.

La tête d'Elspat s'exalta par ces idées extravagantes, jusqu'à son degré habituel d'enthousiasme, ou plutôt elle le porta plus haut que jamais. Et suivant le langage emphatique de l'Ecriture, qui, dans cet idiome, ne diffère guère du style sacré, elle se leva, se lava, changea de vêtemens, mangea du pain, et reprit son énergie.

Elle brûlait du désir de voir revenir son fils; mais ce sentiment n'était plus accompagné de l'inquiétude amère que causent le doute et la crainte. Elle se disait à elle-même qu'il avait encore beaucoup de choses à faire avant qu'il pût, dans le siècle où il vivait, s'élever jusqu'au rang d'un chef éminent et redouté. Cependant elle s'attendait en quelque sorte à le voir revenir à la tête d'une troupe d'hommes intrépides au son des cornemuses, bannières déployées, avec le noble tartan flottant au gré des vents, malgré les lois qui avaient supprimé, sous de sévères châtimens, le costume national

et tout l'appareil de la chevalerie highlandaise ; pour tout cela son ardente imagination se bornait à lui accorder l'intervalle de quelques jours.

Dès que cette idée se fut une fois emparée de son esprit, toutes ses pensées n'eurent pour objet que de se préparer à recevoir son fils, à la tête de ses partisans, de la même manière qu'elle avait coutume d'orner sa hutte pour le retour de son père.

Elle n'avait pas le moyen de pourvoir à sa subsistance, mais elle n'y attachait aucune importance ; les heureux caterans amèneraient avec eux des bestiaux de toute espèce. Cependant elle arrangeait l'intérieur de sa hutte pour leur réception ; elle brassait ou distillait l'usquebaugh en si grande quantité, qu'on n'aurait jamais pu supposer qu'une seule femme eût été capable de la préparer. Elle mettait sa hutte dans un tel ordre, qu'on aurait cru que c'était un jour de réjouissance. Elle la balaya, et la décora de rameaux de différens arbres, comme la maison d'une juive le jour appelé la Fête des Tabernacles. Elle préparait, sous des formes aussi variées qu'elle pouvait le faire, le produit du lait de son petit troupeau, afin d'en régaler son fils et les compagnons qu'elle comptait recevoir avec lui.

Mais la principale décoration, celle qu'elle recherchait avec le plus de soin, était le *cloüb-berry* [1], fruit écarlate qui ne se trouve que sur de très hautes montagnes et seulement en petite quantité. Son époux, ou peut-être un de ses ancêtres, avait choisi ce fruit pour emblème de sa famille, parce qu'il semblait à la fois indiquer, par sa rareté, le petit nombre d'invididus dont ce clan se composait, et par le lieu où on le trouve, la hauteur ambitieuse de leurs prétentions.

Tant que durèrent ces simples préparatifs, Elspat fut dans un état de bonheur un peu incertain. Dans le fait, sa seule inquiétude était de ne pas avoir le temps d'achever tout ce qu'elle pouvait faire pour accueillir Hamish et les amis qui, selon elle, devaient s'être attachés à lui avant qu'ils arrivassent, et de ne pas se trouver prête à les recevoir.

Mais lorsque tout ce qu'elle pouvait faire fut enfin terminé, elle se trouva de nouveau sans aucune occupation, si ce n'est le peu de soins qu'exigeaient ses chèvres ; et lorsque une fois elle s'en était occupée, il ne lui restait qu'à passer en revue ses petits pré-

1. *Chamæmonis*, espèce d'acrelle à baies rouges.

paratifs, à renouveler ceux qui étaient d'une nature passagère, à remplacer les branches desséchées et les rameaux flétris, et alors à s'asseoir à la porte de sa cabane et à examiner la route qui, d'un côté, montait des rives de l'Awe, et de l'autre tournait autour des hauteurs de la montagne, s'accommodant aux lieux élevés ou unis, aussi bien que l'avait permis le plan de l'ingénieur militaire. Cependant son imagination, se traçant un tableau de l'avenir d'après ses souvenirs du passé, créait avec les brouillards du matin ou les nuages du soir les formes fantastiques d'une troupe en marche, appelée alors *Sidier-dhu* [1], composée de soldats vêtus du tartan brun d'Ecosse, et ainsi nommée pour les distinguer des bataillons écarlates de l'armée anglaise. C'était dans ce genre d'occupation qu'elle passait bien des heures de chaque matinée et de chaque soirée.

## CHAPITRE IV.

C'ÉTAIT en vain qu'Elspat promenait ses regards sur le sentier lointain depuis le premier rayon de l'aurore jusqu'à la dernière lueur du crépuscule. La poussière ne s'élevait nulle part pour annoncer des armes étincelantes ou des plumes flottant au gré des vents. Le voyageur solitaire marchait d'un pas lent et indifférent, portant la redingote brune des basses terres et le tartan teint en noir ou en pourpre, pour suivre ou éluder la défense de le porter avec ses couleurs bigarrées [2]. Le montagnard, découragé par les lois sévères, quoique peut-être nécessaires, qui proscrivaient les armes et le costume qu'il avait considérés comme son droit de naissance, se faisait remarquer par sa tête baissée et son maintien abattu. Ce n'était pas dans des hommes si humiliés qu'Elspat pouvait reconnaître la démarche légère et libre de son fils, maintenant qu'il avait, d'après ce qu'elle concluait, adopté une vie nouvelle, en s'affranchissant de tous les signes de l'esclavage des Saxons. Chaque nuit, lorsque les ténèbres couvraient la terre, elle s'éloignait de sa porte, toujours ouverte, et allait se jeter sur

1. Soldats noirs; par opposition à *Sidier-roy*, Soldats rouges.

2. On sait que, pour éluder un autre article de la loi qui ordonnait de porter des culottes, quelques plaisans des montagnes les portaient... au bout d'un bâton.

son grabat, non pour dormir, mais pour veiller. — Les hommes braves ou terribles, dit-elle, marchent pendant la nuit; — leurs pas se font entendre lorsque tout se tait, excepté l'ouragan et la cataracte; le daim timide paraît seulement lorsque le soleil brille sur le sommet de la montagne; mais le loup audacieux marche à la rouge clarté de la lune d'août. En vain raisonnait-elle ainsi. La voix désirée de son fils ne venait pas l'appeler de l'humble couche où elle était étendue en rêvant son retour. Hamish n'arrivait pas.

— L'espoir différé, dit le roi-prophète, rend le cœur malade; — et, malgré la force de la constitution d'Elspat, elle commençait à éprouver qu'elle n'était pas en état de supporter les fatigues auxquelles l'exposait son affection inquiète et exagérée, lorsqu'un matin de très bonne heure l'apparition d'un voyageur sur la route solitaire de la montagne ranima ses espérances, qui avaient commencé à se changer en un désespoir insouciant. L'étranger ne portait aucun signe de l'esclavage saxon. De loin elle put voir flotter le plaid dont les plis tombaient derrière lui avec grâce, et la plume, qui, placée sur la toque, indiquait une naissance distinguée. Il portait un fusil sur son épaule; à son côté pendait la claymore, avec les accessoires ordinaires, la dague, le pistolet et le *sporran-mollach* [1]. Cependant, avant qu'Elspat eût examiné toutes ces particularités, les pas légers du voyageur devinrent plus rapides, et il agita son bras en signe de reconnaissance. Un instant après, Elspat tenait dans ses bras son fils bien-aimé, revêtu du costume de ses ancêtres, et paraissant aux yeux de sa mère le plus beau entre dix mille.

Il serait impossible de décrire les premiers épanchemens de son affection. Des bénédictions se mêlèrent aux épithètes les plus tendres que put fournir son langage énergique pour exprimer le ravissement sauvage de sa joie. Sa table fut précipitamment chargée de tout ce qu'elle avait à offrir; et, tandis que cette mère contemplait le jeune soldat partageant avec elle quelques rafraîchissemens, quelle ressemblance, et pourtant quelle différence entre les sentimens qu'elle éprouvait alors et ceux qu'elle avait éprouvés en le voyant prendre sur son propre sein son premier aliment.

Lorsque le transport de sa joie fut apaisé, Elspat devint impatiente d'apprendre les aventures de son fils depuis leur séparation, et ne put s'empêcher de lui reprocher vivement la témérité avec

1. Bourse de peau de chèvre que les montagnards portent à leur ceinture.

laquelle il avait traversé les montagnes en plein jour, sous le costume montagnard, lorsque la punition était si terrible et qu'il y avait tant d'Habits-Rouges dans le pays.

—Ne craignez rien pour moi, ma mère, dit Hamish cherchant à la délivrer d'inquiétude, et toutefois un peu embarrassé ; je puis porter le *breacan* [1] à la porte du fort Auguste, si cela me fait plaisir.

—Oh ! ne sois pas trop téméraire, mon cher Hamish, quoique ce soit le défaut qui convienne le mieux au fils de ton père ! — Ne sois pas trop téméraire ! Hélas ! ils ne combattent plus, comme autrefois, à armes égales et à nombre égal, mais ils prennent avantage des armes et du nombre, en sorte que le faible et le fort sont mis de niveau par le coup de fusil d'un enfant. Ne me croyez pas indigne d'être appelée votre mère et l'épouse de votre père, si je parle de la sorte ; car, homme contre homme, Dieu sait que je vous mettrais en face du plus brave du comté de Breadalbane, et même de Lorne.

—Je vous assure, ma mère, répliqua Hamish, que je ne cours aucun danger. Mais avez-vous vu Mac-Phadraick ? et que vous a-t-il dit relativement à moi ?

—Il me laissa de l'argent en abondance, Hamish ; mais le plus grand plaisir qu'il me fit fut de me dire que vous vous portiez bien, et que vous viendriez bientôt me voir. Mais gardez-vous de Mac-Phadraick, mon fils ; car, lorsqu'il s'appelait l'ami de votre père, il aimait mieux le plus mauvais bœuf de son troupeau que le sang le plus précieux de Mac-Tavish-Mhor. Profitez donc de ses services, et ne manquez pas de les lui payer, car c'est ainsi qu'on doit en agir avec les méchans ; mais suivez mon conseil et ne vous fiez pas à lui.

Hamish ne put s'empêcher de pousser un soupir qui sembla faire entendre à Elspat que l'avis venait trop tard.

— Qu'avez-vous fait avec lui ? continua-t-elle d'un ton qui indiquait l'impatience et l'alarme.

—J'ai reçu de lui de l'argent, et c'est ce qu'il ne donne pas sans en recevoir la valeur : il n'est pas du nombre de ceux qui échangent de l'orge pour de la paille.

—Oh ! si vous vous repentez de votre marché, et que vous puissiez le rompre sans vous déshonorer, reportez-lui son argent, et ne vous fiez pas à ses paroles flatteuses.

1. Ce qui est bigarré, c'est-à-dire le tartan.

—Cela ne peut être, ma mère, dit Hamish; je ne me repens pas de mon engagement, si ce n'est qu'il doit m'obliger à vous quitter bientôt.

—Me quitter! comment, me quitter! Jeune insensé, pensez-vous que je ne connaisse pas les devoirs de l'épouse ou de la mère d'un homme entreprenant? Tu n'es encore qu'un enfant; et, quoique ton père eût été vingt ans la terreur du pays, il ne méprisait ni ma compagnie ni mon assistance, mais il disait souvent que mon secours valait celui de deux jeunes gens vigoureux.

—Il ne s'agit pas de cela, ma mère; mais puisqu'il faut que je quitte le pays....

—Que tu quittes le pays! répliqua la mère en l'interrompant; penses-tu donc que je sois comme un buisson qui prend racine où il croît, et qui doit mourir si on le transplante ailleurs? J'ai respiré d'autres vents que ceux du Ben-Cruachan; j'ai suivi ton père jusque dans les solitudes de Ross, jusque dans les déserts impénétrables de Y Mac Y Mhor.—Fi donc! jeune homme, mes membres, tout vieux qu'ils sont, me porteront aussi loin que tes pieds pourront me tracer la route.

—Hélas! ma mère, dit le jeune homme d'une voix défaillante, mais traverser la mer...

—La mer? Qui suis-je pour craindre la mer? N'ai-je jamais été dans une barque en ma vie? N'ai-je jamais vu le détroit de Mull, les îles de Treshornish et les rochers escarpés de Harris?

—Hélas! ma mère, je vais loin, bien loin de tous ces lieux. Je suis enrôlé dans un des nouveaux régimens, et nous allons combattre les Français en Amérique.

—Enrôlé! répéta la mère étonnée, —contre *ma* volonté, sans *mon* consentement. Vous n'avez pu le faire; —vous ne l'avez pas voulu. Alors, se levant, et prenant en quelque sorte l'attitude du commandement impérial: —Hamish, ajouta-t-elle, vous ne l'avez pas OSÉ.

—Le désespoir, ma mère, fait tout oser, répondit Hamish d'un ton mélancolique et résolu. Que ferais-je ici, où je puis à peine gagner du pain pour vous et pour moi, et où tout empire de jour en jour? Si vous vouliez seulement vous asseoir et m'écouter, je vous convaincrais que j'ai agi pour le mieux.

Elspat s'assit avec un sourire amer; et la même expression sévère et ironique se peignit sur ses traits, tandis que, serrant les lèvres, elle écoutait la justification de son fils.

Hamish continua sans être déconcerté par un mécontentement auquel il s'attendait. — Lorsque je vous quittai, ma mère, ce fut pour aller chez Mac-Phadraick; car, quoiqu'il soit astucieux et avare, suivant la coutume des Saxons, cependant il est sage, et je pensai qu'il ne me refuserait pas, attendu qu'il ne lui en coûterait rien, de m'apprendre comment je pourrais améliorer notre condition dans le monde.

— Notre condition dans le monde! dit Elspat perdant patience à ces mots. Êtes-vous allé trouver un lâche, dont l'ame ne vaut pas mieux que celle d'un vacher, pour lui demander des conseils de conduite? Votre père n'en demanda jamais qu'à son courage et à sa claymore.

— Très chère mère, répondit Hamish, — comment pourrai-je vous convaincre que vous vivez dans cette terre de nos pères, comme si nos pères existaient encore? Vous marchez en quelque sorte dans un rêve, environnée des fantômes de ceux qui sont depuis long-temps avec les morts. Quand vivait et combattait mon père, les grands respectaient l'homme au bras fort, et les riches le craignaient. Il avait pour protecteurs Mac-Allan-Mhor et Caberfae [1], et pour tributaires les hommes d'un rang inférieur. Maintenant tout est fini, et le fils n'obtiendrait qu'une mort sans honneur et sans pitié pour prix des actions qui valurent à son père du crédit et du pouvoir parmi ceux qui portent le *breacan*. Le pays est conquis, les lumières en sont éteintes; Glengary, Lochiel, Perth, lord Lewis, tous les Chefs puissans, sont morts ou exilés. Nous pouvons nous en affliger, mais nous ne saurions qu'y faire. Toque, claymore et sporran, pouvoir, force et richesses, tout a péri à Drummossie-Muir [2].

— C'est faux! dit Elspat avec emportement. Vous et les esprits lâches comme le vôtre, vous vous êtes laissé subjuguer par la faiblesse de vos cœurs, et non par la force de l'ennemi; vous êtes comme la timide poule d'eau, qui prend pour l'ombre de l'aigle le moindre nuage qui paraît dans les cieux.

— Ma mère, dit Hamish avec fierté, ne m'accusez pas de faiblesse de cœur. Je vais où l'on a besoin d'hommes qui aient des bras forts et des ames courageuses. Je quitte un désert pour une terre où je puis récolter de la gloire.

1. *Caberfae*. — En anglais, tête du cerf, désignation celtique des armes de la famille du puissant chef de Seaforth.
2. Dernière défaite des Highlanders par les troupes hanovriennes.

— Et vous laissez votre mère périr de misère et de vieillesse, dans la solitude, dit Elspat essayant successivement tous les moyens d'ébranler une résolution qui commençait à lui paraître plus profondément enracinée qu'elle ne l'avait cru d'abord.

— Rien de tout cela, répondit-il; je vous laisse dans l'aisance et dans la sécurité, que vous n'avez encore jamais connue. Le fils de Barcaldine a été créé commandant, et c'est sous lui que je me suis enrôlé. Mac-Phadraick est chargé de ses affaires, il lui cherche des recrues, et il y trouve son compte.

— Voilà ce qu'il y a de plus vrai dans toute l'histoire, quand tout le reste serait aussi faux que l'enfer, dit la vieille femme avec amertume.

— Mais nous devons aussi y trouver notre intérêt, continua Hamish, car Barcaldine doit vous donner une chaumière dans son bois de Letter-Findreight, avec le droit de pâture sur le terrain commun pour vos chèvres et pour une vache, si vous voulez en avoir une; et ma paie, malgré mon éloignement de vous, sera plus que suffisante pour votre nourriture et tous vos autres besoins. Ne craignez rien pour moi. Je pars simple soldat; mais je reviendrai officier avec un demi-dollar par jour, s'il ne faut que se battre avec courage et remplir régulièrement ses devoirs pour mériter une telle récompense.

— Pauvre enfant! répliqua Elspat, d'un ton où la pitié se mêlait au mépris; et vous fiez-vous à Mac-Phadraick?

— Je le puis, dit Hamish dont le front se couvrit du rouge foncé qui était la couleur de son clan; car Mac-Phadraick sait quel sang coule dans mes veines, et il n'ignore pas que, s'il venait à vous manquer de foi, il pourrait compter les jours qui me ramèneraient à Breadalbane, et songer que ceux de sa vie ne se prolongeraient pas au-delà de trois soleils. Je le tuerais dans ses propres foyers, s'il venait à me manquer de parole, oui, par le grand Etre qui nous créa l'un et l'autre!

Le regard et l'attitude du jeune soldat imposèrent pour un moment à Elspat; elle n'avait pas coutume de voir en lui cette expression de sentimens profonds et amers qui lui rappelait si fortement son époux; mais elle continua ses remontrances du même ton insultant qu'elle les avait commencées.

— Pauvre garçon, dit-elle, et vous croyez qu'à la distance de la moitié du monde on entendra vos menaces, on y fera attention! Mais allez, allez courber la tête sous le joug du Hanovrien, contre

lequel tous les vrais Montagnards ont combattu jusqu'à la mort ; allez renier la famille royale des Stuarts, pour laquelle votre père, et ses pères, et les pères de votre mère, ont rougi de leur sang tant de champs de bataille; allez placer votre tête sous la ceinture d'un des descendans de la race de Dermid, dont les enfans ont assassiné, oui, ajouta-t-elle avec un cri farouche, assassiné les pères de votre mère dans leurs paisibles habitations de Glencoe (*i*)! Oui, continua-t-elle en poussant un cri plus farouche et plus perçant encore, je n'étais pas née alors, mais ma mère me l'a dit, et j'écoutais la voix de ma mère; je me rappelle encore ses paroles : — Ils vinrent en paix, et furent reçus en amis, et leurs mains ensanglantées allumèrent des incendies, firent pousser des cris de douleur, et commirent des assassinats.

— Ma mère, répondit Hamish, d'un ton triste mais résolu, je ne suis nullement étranger à tous ces malheurs; le noble bras de Barcaldine n'a pas versé une seule goutte du sang de Glencoe. — C'est sur la malheureuse famille de Glenlyon que la malédiction est tombée, et c'est aussi sur elle que Dieu a appesanti sa vengeance.

— Vous parlez déjà comme le prêtre des Saxons, répliqua sa mère; ne vaut-il pas mieux que vous restiez ici, et que vous demandiez une église à Mac-Allan-Mhor, afin de prêcher le pardon à la race de Dermid?

— Hier était hier, répondit Hamish, et aujourd'hui est aujourd'hui. Lorsque les clans sont écrasés et confondus ensemble, il est bon et sage que leurs haines et leurs querelles ne survivent pas à leur indépendance et à leur pouvoir. Celui qui ne peut se venger en homme ne doit pas garder comme un lâche une haine inutile. Ma mère, le jeune Barcaldine est brave et sincère; je sais que Mac-Pradraick lui a conseillé de ne pas me laisser prendre congé de vous, dans la crainte que vous ne voulussiez me dissuader de mon dessein; mais il a dit : — Hamish Mac-Tavish est fils d'un homme brave, et il ne manquera pas à sa parole. Ma mère, Barcaldine marche à la tête de cent des plus braves enfans des montagnes, revêtus du costume de leur pays et des armes de leurs pères, cœurs contre cœurs, épaules contre épaules[1]. J'ai juré d'aller avec lui; il s'est fié à moi, et je me fierai à lui.

A cette réponse, prononcée avec tant de fermeté et de résolution, Elspat resta dans son désespoir comme frappée de la foudre.

1. Expression proverbiale des Highlands pour exprimer *union et amitié fraternelles*.

Les argumens qu'elle avait crus si concluans et si irrésistibles avaient été repoussés comme les flots le sont par un rocher. Après avoir long-temps gardé le silence, elle emplit la coupe de son fils, et la lui présenta avec un air d'abattement, de déférence et de soumission.

— Buvez, dit-elle, à la poutre du toit de votre père [1], avant de le quitter pour jamais; et dites-moi, — puisque les chaînes d'un nouveau roi et d'un nouveau Chef que vos pères ne connurent jamais, si ce n'est comme mortels ennemis, pèsent sur les membres du fils de votre père; dites-moi combien vous y comptez de chaînons.

Hamish prit la coupe; mais il regarda sa mère comme s'il n'eût su ce qu'elle voulait dire. Elle continua d'une voix plus élevée : — Dites-moi, car j'ai le droit de le savoir, combien de jours la volonté de ceux dont vous avez fait vos maîtres me permet de vous voir? En d'autres termes, combien me reste-t-il de jours à vivre? car, lorsque vous me quitterez, la terre n'aura plus rien qui soit digne de me faire prolonger mon existence.

— Ma mère, répondit Hamish Mac-Tavish, je puis rester six jours avec vous, et si vous voulez partir avec moi le cinquième, je vous conduirai en sûreté à votre nouvelle habitation. Mais si vous restez ici, je m'en irai le septième, à la pointe du jour. Alors, et pas plus tard, il me faudra partir pour Dunbarton, car si je ne paraissais pas le huitième jour, j'encourrais une punition comme déserteur, et je serais déshonoré comme soldat et comme gentilhomme.

— Le pied de votre père, répondit-elle, était aussi libre que le vent de bruyère. Il était aussi inutile de lui dire : où vas-tu? que de demander à cet invisible conducteur des nuages : pourquoi souffles-tu? Dis-moi sous quelle peine tu dois, — puisque tu le dois et que tu le veux, — retourner à ton esclavage.

— Ne l'appelez pas esclavage, ma mère, c'est le service d'un honorable soldat, le seul service qui soit possible maintenant pour le fils de Mac-Tavish-Mhor.

— Cependant dis-moi quelle serait la punition, si tu ne retournais pas? répliqua Elspat.

— Punition militaire comme déserteur, répondit Hamish sans toutefois pouvoir cacher à l'œil observateur de sa mère une alté-

1. Les Highlanders boivent *à la poutre du toit* (roof-tree) comme les Anglais *au foyer*. Voyez une note de *Waverley*.

ration dans ses traits, produite par quelques sentimens intérieurs qu'elle résolut de sonder plus avant.

— Et c'est là, dit-elle avec un calme affecté que ses regards étincelans démentaient, la punition d'un chien désobéissant, n'est-ce pas?

— Ne me faites plus de questions, ma mère, dit Hamish; la punition n'est rien pour celui qui ne la méritera jamais.

— Elle est pour moi quelque chose, répliqua Elspat, puisque je sais mieux que toi que là où se trouve le pouvoir de punir se trouve souvent aussi la volonté de le faire sans cause. Je voudrais prier pour toi, Hamish, et il faut que je sache contre quels maux je dois demander à celui qui veille sur tout le genre humain de protéger ta jeunesse et ta simplicité.

— Ma mère, dit Hamish, peu importe à quel châtiment un criminel serait exposé, quand on est déterminé à ne jamais mériter ce nom. Nos Chefs montagnards avaient coutume aussi de punir leurs vassaux, et, d'après ce que j'ai entendu dire, assez sévèrement. N'est-ce pas Lachlan Mac-Jan, qui autrefois eut la tête tranchée par ordre de son Chef, pour avoir tiré sur le cerf avant lui?

—Oui, dit Elspat, et ce fut avec justice qu'il perdit la tête, puisqu'il avait déshonoré le père du peuple à la face même du clan assemblé. Mais les Chefs étaient nobles dans leur courroux, ils punissaient avec une arme tranchante et non avec un bâton. Leurs punitions faisaient couler le sang, mais n'apportaient pas le déshonneur. Peux-tu en dire autant des lois sous le joug desquelles tu as mis ta tête que la nature avait fait naître libre [1]?

— Je ne le puis, ma mère, je ne le puis, dit Hamish avec tristesse. Je les ai vus punir un Anglais pour avoir déserté ce qu'ils appellent leur bannière. Il fut battu de verges, je l'avoue, fustigé comme un chien qui a offensé un maître impérieux. Ce spectacle me fit mal, je l'avoue; mais la punition des chiens n'est réservée qu'à ces hommes pires que des chiens, qui ne savent pas tenir leur parole.

— C'est pourtant à cette infamie que tu t'es assujetti, Hamish, répliqua Elspat, si tu donnes à tes officiers quelque sujet de mécontentement, ou qu'ils en conçoivent injustement contre toi. Je ne veux plus te rien dire à ce sujet. Si le sixième jour après celui-ci

1. « Les coups de canne, traitement barbare que nos officiers avaient emprunté des Allemands et les punitions corporelles plus régulières en vertu d'une sentence d'une cour martiale, diminuèrent graduellement. » (WALTER SCOTT, *Biographie du duc d'York.*)

était le jour de ma mort, et que tu restasses pour me fermer les yeux, tu courrais le danger d'être battu de verges comme un chien lié à un poteau, oui, à moins que tu n'eusses le cœur assez généreux pour me laisser mourir seule, et pour souffrir que sur mon foyer désert la dernière étincelle du feu de ton père et celle de la vie de ta mère s'éteignissent ensemble !

Hamish traversa la hutte d'un pas qui indiquait l'impatience et le mécontentement. — Ma mère, dit-il à la fin, ne vous mettez pas toutes ces idées dans l'esprit. Je ne puis être assujetti à une telle infamie, car je ne le mériterai pas ; et si je venais à en être menacé, je saurais mourir avant de me voir déshonoré jusqu'à ce point.

— Je reconnais à ces paroles le fils de l'époux de mon cœur ! répliqua Elspat ; et à ces mots elle changea d'entretien, et sembla écouter son fils avec une mélancolie qui ne trouvait rien à lui répliquer lorsqu'il lui rappela la brièveté du temps qu'il lui était permis de passer ensemble, et la supplia de le laisser écouler sans aucune allusion inutile et désagréable aux circonstances qui les obligeraient bientôt de se séparer.

Elspat fut alors convaincue que son fils, entre autres qualités de son père, avait cet esprit mâle et altier qui empêchait qu'on ne pût le détourner d'une résolution définitive. Elle montra donc un air de soumission apparente à leur inévitable séparation ; et si de temps en temps elle éclatait en plaintes et en murmures, c'était parce qu'elle ne pouvait dompter entièrement l'impétuosité de son caractère, ou que la réflexion lui faisait comprendre qu'un acquiescement total et sans réserve aurait pu paraître à son fils affecté et suspect, et l'engager à se tenir sur ses gardes, et à déconcerter les mesures par lesquelles elle espérait encore empêcher son départ. Son affection maternelle, ardente quoique intéressée, mais incapable d'être modifiée par le moindre égard aux avantages réels de l'objet infortuné de son attachement, ressemblait à l'amour que les animaux ont, par instinct, pour leurs petits ; et ne pénétrant guère plus avant dans l'avenir que ne fait un de ces êtres inférieurs, elle sentit seulement qu'être séparée de son Hamish et mourir étaient la même chose pour elle.

Dans le court intervalle qui leur était accordé, Elspat épuisa tous les moyens que son affection put imaginer pour rendre agréable à son fils le temps qu'ils paraissaient devoir passer l'un avec l'autre. Sa mémoire la reportait bien avant dans les temps passés, et son trésor des légendes qui sont en tout temps le principal amusement

des montagnards dans leurs momens de repos, était encore augmenté par la connaissance peu ordinaire qu'elle avait acquise des chants des anciens bardes des traditions des Sennachies [1], et des conteurs d'histoires les plus estimés. Les soins empressés qu'elle prenait pour que rien ne manquât à son fils étaient en effet si persévérans, qu'il en éprouvait presque de la peine; et il cherchait doucement à l'empêcher de se donner tant de fatigues pour lui faire un lit de bruyère fraîche fleurie, ou pour apprêter sa nourriture.

— Laissez-moi faire, Hamish, répliquait-elle dans ces occasions; vous faites votre volonté en quittant votre mère, laissez votre mère suivre la sienne en faisant ce qui lui plaît, tandis que vous restez près d'elle.

Elle semblait si bien réconciliée avec les arrangemens qu'il avait pris, qu'elle pouvait l'entendre parler de changer de domicile, et d'aller demeurer sur les terres de Green-Colin, comme s'appelait celui sur les propriétés de qui il lui avait procuré un asile. Mais, au fond, rien n'était plus éloigné de sa pensée. Pendant leur violente altercation, Elspat avait conclu des discours de son fils, que s'il ne retournait pas au temps fixé par son congé, il courrait le hasard d'une punition corporelle. S'il se trouvait exposé au risque d'être ainsi déshonoré, elle n'ignorait nullement qu'il ne voudrait jamais se soumettre à l'infamie en retournant au régiment où il pourrait en être frappé. Supposait-elle que quelques autres conséquences pouvaient résulter de son malheureux projet, c'est ce qu'il est impossible de savoir; mais celle qui avait partagé tous les périls et toutes les traverses de Mac-Tavish-Mhor avait appris par ces exemples que la résistance ou la fuite offraient à un homme courageux, au milieu d'un pays couvert de rochers, de lacs et de montagnes, de passages dangereux et de sombres forêts, le moyen de déjouer la poursuite de plusieurs centaines de personnes. Elle ne craignit donc rien pour l'avenir, et l'unique objet de ses pensées fut d'empêcher Hamish de tenir parole à son officier.

Dans ce secret dessein, elle éluda la proposition que son fils lui fit plusieurs fois de partir avec lui et d'aller prendre possession de sa nouvelle demeure, et elle y opposa des raisons qui semblaient si naturelles, qu'il n'en éprouva ni alarme ni déplaisir.

— N'exige pas de moi, lui dit-elle, que, dans le court espace d'une semaine, je fasse mes adieux à mon fils unique, et à la vallée

1. Sennachies, généalogistes.

où j'ai vécu si long-temps. Permets que mes yeux, affaiblis par les pleurs que tu leur feras verser, se promènent encore, au moins quelque temps, sur le lac Awe et sur le Ben-Cruachan.

Hamish céda d'autant plus volontiers, dans cette circonstance, aux désirs de sa mère, qu'une ou deux personnes, qui résidaient dans une vallée voisine, et dont les fils faisaient partie de la levée de Barcaldine, devaient aussi fixer leur domicile sur les domaines du même Chef, et qu'il paraissait décidé qu'Elspat partirait avec elles lorsqu'elles iraient habiter leur nouvelle résidence. Ainsi Hamish crut qu'il avait contenté la fantaisie de sa mère en lui assurant en même temps une existence heureuse et tranquille. Mais elle nourrissait dans son esprit des pensées et des projets bien différens !

Le terme du congé de Hamish approchait; plus d'une fois il se proposa de partir, afin d'être sûr d'arriver aisément et de bonne heure à Dunbarton, ville où se trouvait le quartier-général de son régiment; mais les prières de sa mère, son penchant naturel à rester encore au milieu de scènes long-temps chères à son cœur, et surtout sa ferme confiance dans sa vitesse et son activité, l'engagèrent à différer son départ jusqu'au sixième jour, le dernier qu'il lui fût possible de passer avec sa mère s'il voulait réellement exécuter les conditions de son congé.

## CHAPITRE V.

> Mais quant à votre fils, croyez-le fermement,
> Aux périls les plus grands votre conseil l'expose,
> Si même de sa mort il n'est la triste cause.
>
> SHAKSPEARE. *Coriolan.*

Dans la soirée qui précéda le jour fixé pour son départ, Hamish descendit vers la rivière avec sa ligne, afin de se livrer pour la dernière fois à un genre d'amusement dans lequel il excellait, et pour se procurer, en même temps, les moyens de faire avec sa mère un repas un peu meilleur que de coutume. Il fut aussi heureux qu'à son ordinaire, et eut bientôt pris un beau saumon. En revenant chez lui, il lui arriva un incident dont il parla ensuite comme d'un mauvais présage, quoique probablement son imagi-

nation exaltée, jointe au penchant universel de ses compatriotes pour le merveilleux et l'exagération, donnât une importance superstitieuse à une circonstance ordinaire et toute naturelle.

Sur le sentier qui conduisait chez lui il fut surpris de voir un homme qui, comme lui, était vêtu et armé à la manière des anciens Highlanders. La première idée qui lui vint à l'esprit fut que ce passant faisait partie de son corps, dont les soldats levés par le gouvernement, et portant les armes d'après l'autorité du roi, n'étaient pas soumis aux nouveaux réglemens qui proscrivaient l'ancien costume et les armes d'autrefois. Mais, tandis qu'il accélérait le pas pour atteindre son camarade supposé dans l'intention de lui demander sa compagnie pour le voyage du lendemain, il fut surpris de voir que l'étranger portait une cocarde blanche, signe fatal proscrit dans le pays des Highlands. Cet homme était de haute taille; son extérieur avait quelque chose de sombre qui semblait encore ajouter à sa stature; et la manière dont il semblait avancer, plutôt en glissant qu'en marchant, fit naître dans l'esprit de Hamish des doutes superstitieux sur la nature de l'être qui passait ainsi devant lui dans le crépuscule. Il ne chercha plus à le rejoindre, mais il se contenta de le suivre des yeux, croyant, d'après la superstition commune aux montagnards, qu'on ne doit ni s'approcher indiscrètement des apparitions surnaturelles que l'on peut voir, ni en éviter la présence; mais qu'il faut leur laisser le choix de cacher ou de révéler leurs secrets, selon que leur pouvoir surnaturel peut le permettre ou que le but de leur mission peut le requérir.

Sur un monticule situé au bord de la route, précisément à l'endroit où le sentier, changeant de direction, descendait vers la cabane d'Elspat, l'inconnu s'arrêta, et sembla attendre l'approche de Hamish : Hamish, de son côté, voyant qu'il fallait qu'il passât près de cet être suspect, rassembla tout son courage, et s'avança vers l'endroit où il continuait à le voir. Alors l'inconnu lui montra d'abord la cabane d'Elspat, et fit du bras et de la tête un signe pour lui défendre d'en approcher; ensuite il étendit la main vers la route qui conduisait au sud, et son geste semblait lui enjoindre de partir à l'instant dans cette direction. Un moment après, cette figure, portant le plaid national, disparut. Hamish ne dit pas précisément *s'évanouit*, parce qu'il y avait dans cet endroit des rochers et des arbres rabougris en assez grande quantité pour l'avoir caché; mais il pensa qu'il avait vu l'esprit de Mac-Tavish-Mhor

l'avertissant de commencer à l'instant son voyage pour Dunbarton, sans attendre jusqu'au lendemain matin, et sans revoir la hutte de sa mère.

En effet, il pouvait arriver tant d'accidens pour retarder son voyage, surtout dans un pays où il y avait tant de passages de bac, qu'il forma la ferme résolution, quoiqu'il ne pût se déterminer à partir sans prendre congé de sa mère, de ne rester près d'elle que le temps nécessaire pour lui faire ses adieux, afin que, le jour suivant, le premier rayon du soleil le vît parti, et ayant fait plusieurs milles dans son voyage pour Dunbarton. Il descendit donc le sentier, et, entrant dans la cabane, il communiqua, à Elspat, d'un ton presque brusque et troublé, qui indiquait l'agitation de son esprit, sa résolution de partir à l'instant. A sa surprise, celle-ci parut ne pas combattre son dessein, mais elle le pressa de prendre quelque nourriture avant de la quitter pour jamais. Il le fit à la hâte et en silence, pensant à leur prochaine séparation, et cependant croyant à peine qu'elle aurait lieu sans qu'il eût encore une fois à lutter contre la tendresse maternelle. Cependant, à son grand étonnement, elle emplit de liqueur la coupe du départ.

— Pars, dit-elle, mon fils, puisque telle est ta ferme résolution; mais auparavant, reste encore un instant près du foyer de ta mère; il y aura long-temps que la flamme aura cessé d'y briller, lorsque ton pied reviendra fouler la terre qui en forme le sol.

— A votre santé, ma mère, dit Hamish; et puissions-nous nous revoir heureux, malgré vos sinistres présages!

— Il vaudrait mieux ne pas nous quitter, dit sa mère l'observant d'un œil attentif, tandis qu'il vidait la coupe, dans laquelle il aurait considéré comme de mauvais augure de laisser une seule goutte de liqueur.

— Maintenant, dit-elle à demi-voix entre ses dents, pars, si tu peux partir.

— Ma mère, dit Hamish en replaçant sur la table la coupe qu'il venait de vider, cette liqueur est agréable au goût, mais elle ôte la force qu'elle aurait dû donner.

— Tel est le premier effet qu'elle produit, mon fils, répliqua Elspat; mais couchez-vous sur ce lit de bruyère, fermez les yeux pour quelques instans, et le sommeil d'une heure vous rendra plus de forces que le repos ordinaire de trois nuits entières, si l'on pouvait les unir en une seule.

— Ma mère, dit Hamish, sur le cerveau de qui la potion produisait maintenant un effet rapide, donnez-moi ma toque ; il faut que je vous embrasse et que je parte. Cependant il me semble que mes pieds sont cloués à la terre.

— Je vous assure, dit sa mère, que vous vous trouverez bien dans un instant, si vous voulez vous coucher une demi-heure ; il y a encore huit heures jusqu'à l'aurore, et quand elle paraîtra, il restera assez de temps pour que le fils de votre père commence un tel voyage.

— Il faut que je vous obéisse, ma mère, je sens qu'il le faut, dit Hamish en balbutiant ; mais appelez-moi lorsque la lune se lèvera.

Il s'assit sur le lit, se pencha en arrière, et s'endormit presque aussitôt. Palpitant de joie, comme une personne qui a accompli une entreprise difficile, Elspat se mit à arranger affectueusement le plaid du jeune homme endormi, auquel son extravagante tendresse devait être si fatale ; manifestant pendant cette occupation les transports de sa joie par un accent qui exprimait à la fois l'amour maternel et le triomphe de l'amour-propre.

— Oui, dit-elle, agneau de mon cœur, la lune se lèvera et se couchera pour toi, ainsi que le soleil ; mais non pour éclairer tes pas loin de la terre de tes pères, ou pour t'exciter à servir le prince étranger ou l'ennemi de ta race !... Jamais je ne serai livrée à un fils de Dermid pour être nourrie comme une esclave ; mais celui qui fait ma vie et mon orgueil sera mon gardien et mon protecteur. On dit que le pays des montagnes est changé ; mais je vois le Ben-Cruachan élever dans les cieux sa tête altière aussi haut que jamais. — Personne n'a encore gardé ses troupeaux dans le bassin profond du lac Awe, — et le chêne que l'on voit là-bas ne se courbe pas encore comme un saule. Les enfants des montagnes seront tels qu'étaient leurs pères, jusqu'à ce que les montagnes elles-mêmes soient mises de niveau avec les vallées. Dans ces forêts sauvages qui suffisaient naguère pour nourrir des milliers de braves, sans doute il reste encore quelque subsistance et quelque abri pour une vieille femme et pour un brave jeune homme de la race ancienne et conservant les mœurs d'autrefois.

Tandis que la mère triomphait ainsi, dans son erreur, du succès de son stratagème, on peut dire au lecteur qu'il était fondé sur la connaissance des drogues et des simples, qu'Elspat, habile dans tous les arts qui avaient rapport à la vie sauvage qu'elle menait,

possédait à un degré extraordinaire, et qu'elle mettait en pratique pour différens objets. Avec les herbes qu'elle savait choisir aussi bien que distiller, elle avait le talent de guérir plus de maladies que ne pourrait le croire aisément un médecin ordinaire. Elle en employait quelques-unes à teindre le tartan de diverses couleurs; avec d'autres elle composait des liqueurs de différentes vertus, et malheureusement elle savait en préparer une qui était un violent soporifique : c'était sur les effets de cette dernière potion, comme le lecteur doit sans doute se l'être imaginé, qu'elle comptait pour retenir Hamish au-delà du terme marqué pour son retour; et elle se flattait que l'horreur que lui ferait éprouver la crainte de la punition à laquelle il se trouverait ainsi exposé l'empêcherait de retourner à son régiment.

Pendant cette nuit terrible, Hamish Mac-Tavish fut plongé dans un sommeil profond, plus profond que ne l'est un repos ordinaire; mais il n'en fut pas ainsi de sa mère. A peine fermait-elle les yeux un moment, qu'elle se réveillait en sursaut, craignant que son fils ne se fût levé et ne fût parti; et ce n'était qu'en se rapprochant de la couche sur laquelle il dormait, et en l'entendant respirer régulièrement et avec force, qu'elle se rassurait sur la sécurité du repos dans lequel il était plongé.

Cependant elle craignait encore que l'aurore ne vînt à l'éveiller, malgré la vertu narcotique de la potion dont elle avait rempli sa coupe. S'il restait quelque espoir qu'un mortel pût accomplir ce voyage, elle était sûre que Hamish l'entreprendrait, quand il devrait mourir de fatigue sur la route. Agitée par cette nouvelle crainte, elle s'efforça d'écarter la lumière, en bouchant toutes les fentes et toutes les crevasses, qui, plutôt que toute autre entrée régulière, pouvaient offrir aux rayons du matin un passage dans sa misérable habitation; soin dont l'objet était d'y retenir, au milieu de la pauvreté, celui à qui elle aurait avec joie donné le monde entier si elle en avait été maîtresse.

Tous ces soins étaient superflus! Le soleil parcourut les cieux, et le cerf le plus agile de Breadalbane, poursuivi par les chiens, n'aurait pu, pour se sauver la vie, courir aussi vite que Hamish l'aurait dû faire pour arriver au temps désigné. La veuve de Tavish-Mhor avait complètement atteint son but. — Le retour de son fils au terme fixé était impossible. Elle crut également impossible qu'il songeât jamais à retourner, se trouvant, comme il devait l'être maintenant, exposé au danger d'une punition infamante.

Peu à peu, à différentes fois, elle avait obtenu de lui une connaissance parfaite de ce qu'il avait à redouter s'il manquait de paraître au jour fixé, et du faible espoir qu'il avait d'être traité avec indulgence.

Tout le monde sait que le grand et sage comte de Chatam [1] se glorifiait d'avoir trouvé le moyen de rassembler, pour la défense des colonies, ces vaillans montagnards, qui, avant lui, avaient été des objets de crainte et de soupçon pour chaque administration. Mais les habitudes et le caractère particulier de ce peuple apportèrent quelques obstacles à l'exécution de son projet patriotique. Par caractère et par habitude, tous les Highlanders avaient coutume de porter les armes; mais en même temps ils ne connaissaient nullement la gêne que la discipline impose aux troupes régulières, et elle leur était insupportable. Ils formaient une espèce de milice qui ne pouvait concevoir qu'un camp fût son unique demeure. S'ils perdaient une bataille, ils se dispersaient pour se sauver et pour veiller au salut de leur famille; s'ils remportaient une victoire, ils retournaient au fond de leurs vallées pour y porter leur butin, et s'occuper du soin de leurs bestiaux et de leurs fermes. Ce privilége d'aller et de venir au gré de leur bon plaisir était si grand à leurs yeux, qu'ils ne voulaient pas en être privés, même par leurs Chefs, qui, sous beaucoup d'autres rapports, avaient sur eux une autorité si despotique. La conséquence nécessaire qui en résulta fut que les recrues nouvellement faites dans les Highlands purent difficilement comprendre la nature d'un engagement militaire qui forçait un homme à servir dans l'armée plus long-temps qu'il ne le jugeait à propos; et peut-être arrivait-il souvent qu'en les enrôlant on ne prenait pas assez de soin pour leur expliquer la durée de l'engagement auquel ils s'assujettissaient, de peur qu'une telle découverte ne changeât leur résolution. Il y eut donc de nombreuses désertions dans le régiment qu'on venait de lever, et le vieux général qui commandait à Dunbarton ne vit rien de mieux pour les réprimer que d'ordonner qu'on fît un exemple extraordinaire d'un déserteur anglais. Le régiment des jeunes montagnards fut obligé d'assister à la punition, ce qui frappa d'horreur et de dégoût des hommes particulièrement jaloux de l'honneur personnel, et qui en indisposa naturellement plusieurs contre le service militaire. Mais le vieux général,

1. Le père de Pitt.

qui avait étudié la discipline dans les guerres d'Allemagne, n'en persista pas moins dans son opinion, et annonça dans l'ordre du jour que le premier montagnard qui déserterait, ou qui manquerait de paraître à l'expiration de son congé, passerait par les verges, et serait puni comme le coupable dont on avait vu le châtiment. Personne ne doutait que le général ne tînt scrupuleusement sa parole chaque fois que la sévérité devenait nécessaire, et Elspat savait donc que son fils, une fois qu'il s'apercevrait qu'il lui était impossible d'obéir aux ordres du général, devrait en même temps considérer comme inévitable la punition dégradante décrétée contre la désertion, s'il venait à se replacer sous le pouvoir de ce chef (*k*).

Lorsque midi fut passé, de nouvelles craintes s'élevèrent dans l'esprit de cette femme isolée. Son fils dormait encore par suite de l'influence du narcotique; mais que faire si sa santé ou sa raison venaient à souffrir d'une dose plus forte qu'aucune de celles qu'elle avait jamais vu donner? Pour la première fois aussi, malgré la haute idée qu'elle avait de l'autorité maternelle, Elspat commença à redouter le ressentiment de son fils, envers qui son cœur lui disait qu'elle avait mal agi. Depuis peu l'humeur d'Hamish était moins docile, et ses résolutions, surtout depuis son enrôlement, étaient formées avec indépendance et exécutées avec fermeté. Elle se rappela la sévère obstination de son père lorsqu'il se croyait offensé, et commença à craindre que Hamish, en découvrant qu'elle l'avait trompé, ne vînt à s'en venger au point de l'abandonner et de poursuivre seul sa carrière dans le monde. Telles furent les craintes alarmantes auxquelles cette malheureuse femme commençait à se livrer après le succès apparent de son stratagème.

La soirée approchait lorsque Hamish s'éveilla pour la première fois; mais alors il était bien loin d'avoir l'usage entier des facultés de son esprit ou de son corps. Ses paroles vagues et son pouls agité causèrent d'abord de grandes inquiétudes à Elspat; mais elle employa les remèdes que lui suggéra sa science en médecine; et, dans le cours de la nuit, elle eut la satisfaction de le voir encore une fois plongé dans un sommeil profond, qui sans doute fit disparaître la plus grande partie des effets du narcotique, car vers le temps où le soleil paraissait sur l'horizon, elle l'entendit se lever et lui demander sa toque. Elle l'avait écartée à dessein, de peur

qu'il ne vînt à s'éveiller et à partir pendant la nuit sans qu'elle s'en aperçût.

— Ma toque! ma toque! s'écria Hamish, il est temps que je vous dise adieu. Ma mère, votre boisson était trop forte; — le soleil est levé; — mais demain matin je n'en verrai pas moins le double sommet de l'antique Dun [1]. — Ma toque! ma toque! Ma mère, il faut que je parte à l'instant.—Ces paroles firent voir clairement que le pauvre Hamish ne savait pas qu'il s'était écoulé deux nuits et un jour depuis qu'il avait vidé la coupe fatale, et Elspat eut maintenant à entreprendre une tâche qui lui sembla presque aussi dangereuse qu'elle lui était pénible, celle d'expliquer la ruse qu'elle avait employée.

— Pardonnez-moi, mon fils, dit-elle en s'approchant de Hamish, et en le prenant par la main avec un air de déférence et de crainte qu'elle n'avait peut-être jamais montré à son père, même lorsqu'il était dans ses accès d'humeur.

—Vous pardonner, ma mère! — eh quoi! dit Hamish en riant, de m'avoir donné une trop forte dose de liqueur dont ma tête se ressent encore ce matin, ou d'avoir caché ma toque afin de me retenir un peu plus long-temps? C'est bien plutôt à moi de vous demander pardon. Donnez-moi ma toque, et souffrez que je fasse ce qui est maintenant indispensable. Donnez-moi ma toque, ou je vais m'en passer et partir. Certes je ne me laisserai pas retarder faute d'un objet si peu important, — moi qui n'ai eu, durant des années entières, qu'une lanière de cuir de daim pour lier mes cheveux par derrière. Ne plaisantez pas, ma mère, mais donnez-la-moi, ou bien il me faut partir nu-tête, puisqu'il m'est impossible de rester.

— Mon fils, dit Elspat en lui tenant fortement la main, ce qui est fait ne peut s'empêcher. Quand vous emprunteriez les ailes de l'aigle, vous arriveriez au Dun trop tard pour ce que vous désirez, — trop tôt pour ce qui vous y attend. Vous croyez voir le soleil se lever pour la première fois depuis que vous l'avez vu se coucher; mais hier il s'est montré au-dessus du Ben-Cruachan, quoique vos yeux fussent fermés à sa lumière.

Hamish jeta sur sa mère un regard farouche de terreur, mais revenant aussitôt à lui-même, il dit: — Je ne suis pas un enfant

1. Dunbarton.

pour être détourné de mon dessein par de telles ruses. — Adieu, ma mère; chaque instant est aussi précieux que la vie.

— Arrête, dit-elle, mon cher fils! Ne cours pas à ton infamie et à ta perte, mais laisse-toi détromper. — Je vois là-bas le prêtre qui monte la grande route sur son cheval blanc; va lui demander le jour du mois et de la semaine : qu'il décide entre nous.

Aussi rapide que l'aigle, Hamish vola au haut de la colline, et s'arrêta près du ministre de Glenorquhy, qui allait ainsi, de bon matin, porter des consolations à une malheureuse famille près de Bunawe.

L'homme de bien fut un peu effrayé de voir un montagnard armé, ce qui était si rare alors, et paraissant en proie à la plus vive agitation, arrêter son cheval par la bride, et lui demander d'une voix défaillante quel était le jour de la semaine et du mois. — Si vous aviez été où vous deviez être hier, jeune homme, répondit l'ecclésiastique, vous auriez su que c'était le sabbat du Seigneur, et que c'est aujourd'hui lundi, deuxième jour de la semaine et vingt-unième du mois.

— Est-il bien vrai? dit Hamish.

— Aussi vrai, répondit le ministre surpris, qu'il est vrai que je prêchai hier la parole de Dieu dans cette paroisse. — Qu'avez-vous, jeune homme? — Etes-vous malade? — Etes-vous dans votre bon sens?

Hamish ne fit point de réponse; il répéta seulement en lui-même les premières paroles de l'ecclésiastique: — Si vous aviez été où vous deviez être hier; — et en parlant ainsi, il lâcha la bride, quitta la route, et descendit le sentier conduisant à la hutte, avec l'air et le pas d'un homme qui marche à l'échafaud. Le ministre surpris le suivit des yeux; mais quoiqu'il connût l'habitante de la chaumière, le caractère d'Elspat l'avait détourné d'avoir des relations avec elle, parce qu'elle passait généralement pour papiste, ou plutôt pour une personne indifférente à toute religion, à l'exception de quelques pratiques superstitieuses qu'elle tenait de ses parens. Le révérend M. Tyrie avait donné quelques soins à l'instruction de Hamish lorsque l'occasion s'en était présentée, et si la semence était tombée au milieu des ronces et des épines avec un caractère comme le sien, elle n'avait cependant pas été tout-à-fait stérile et perdue. Il y avait quelque chose de si lugubre dans l'expression actuelle des traits du jeune homme, que le vertueux ecclésiastique fut tenté de descendre à la chaumière, et de s'in-

former s'il n'était pas arrivé à ceux qui l'habitaient quelque malheur dans lequel sa présence pût être consolante ou son ministère utile. Malheureusement il ne persévéra pas dans cette résolution, qui aurait pu empêcher un bien fatal évènement, attendu qu'il serait probablement devenu médiateur pour l'infortuné jeune homme. Mais le souvenir de l'humeur sauvage de ces montagnards, qui avaient été élevés dans les anciennes mœurs du pays, l'empêcha de s'intéresser à la veuve et au fils du brigand redouté Mac-Tavish-Mhor, et lui fit manquer une occasion de faire beaucoup de bien, qu'il regretta vivement dans la suite.

Lorsque Hamish Mac-Tavish rentra dans la hutte de sa mère, ce ne fut que pour se jeter sur le lit qu'il avait quitté; et, prononçant ces mots : — perdu ! perdu ! il exhala, par des cris de douleur et de colère, le ressentiment profond qu'il éprouvait du stratagème qu'elle avait mis en usage contre lui, et de sa cruelle situation.

Elspat s'attendait à la première explosion de la colère de son fils, et dit en elle-même : — Ce n'est que le torrent de la montagne enflé par une pluie d'orage. Asseyons-nous et reposons-nous sur la rive : quoiqu'il soit maintenant débordé, nous pourrons bientôt le passer à pied sec. Ses plaintes et ses reproches qui, même au milieu de son angoisse, offraient un mélange de respect et d'affection, elle les laissa expirer sans y répondre; et lorsque enfin il eut épuisé toutes les exclamations de chagrin que fournit à l'homme souffrant la langue toujours abondante des sentimens du cœur, et qu'il resta plongé dans un sombre silence, elle le laissa ainsi près d'une heure avant de s'approcher de la couche sur laquelle il était étendu.

— Maintenant, dit-elle d'une voix où l'autorité maternelle était adoucie par la tendresse, — avez-vous épuisé vos inutiles regrets? êtes-vous capable de comparer ce que vous avez gagné à ce que vous avez perdu? Est-ce que le fils perfide de Dermid est votre frère, ou le père de votre tribu, pour que vous pleuriez ainsi parce que vous ne pouvez vous attacher à son baudrier et devenir un de ceux qui doivent exécuter ses ordres? Pourriez-vous trouver dans un pays éloigné les lacs et les montagnes que vous laisseriez ici? pourriez-vous chasser le daim de Breadalbane dans les forêts de l'Amérique, ou trouver dans l'Océan le saumon aux écailles d'argent que vous pêchez dans l'Awe? Considérez donc quelle est votre perte, et, en homme sage, comparez-la à ce que vous avez gagné.

— J'ai tout perdu, ma mère, répliqua Hamish, — puisque j'ai manqué à ma parole et perdu mon honneur. Je pourrais raconter mon histoire, mais qui voudrait, ah! qui voudrait me croire? — L'infortuné jeune homme joignit les mains, et, les pressant contre son front, se cacha le visage sur le lit.

Elspat fut alors réellement alarmée, et peut-être regretta-t-elle d'avoir eu recours à son fatal artifice. Elle n'avait d'espoir ou de refuge que dans l'éloquence de la persuasion, qu'elle possédait à un très haut degré, quoique son ignorance totale du monde, tel qu'il existait alors, en rendît l'énergie infructueuse. Elle pressa son fils, par toutes les épithètes que put trouver la tendresse d'une mère, de prendre soin de sa propre sûreté.

— Laissez-moi, dit-elle, déjouer ceux qui vous poursuivent. Je vous sauverai la vie, — je vous sauverai l'honneur, — je leur dirai que mon Hamish aux blonds cheveux est tombé du haut du Corrie Dhu [1] dans un gouffre dont les yeux de l'homme n'ont jamais vu le fond. Je leur dirai cela, et je jetterai votre plaid sur les épines qui croissent sur le bord du précipice, afin qu'ils croient mes paroles. Ils y croiront, et ils iront revoir le double sommet du Dun; car quoique le tambour des Saxons puisse appeler les vivans à la mort, il ne peut rappeler les morts sous leur servile étendard. Alors nous voyagerons ensemble bien loin vers le nord, jusqu'aux lacs salés de Kintail, et nous mettrons des vallées et des montagnes entre nous et les fils de Dermid. Nous irons voir les rivages du lac noir, et ma famille, — car ma mère ne descendait-elle pas des enfans de Kenneth, et ne nous reconnaîtront-ils pas, avec leur ancienne affection? Dans ces vallées lointaines les montagnards conservent encore toute leur noblesse, séparés des Saxons grossiers et de la race de ces hommes vils qui en sont les instrumens et les esclaves.

L'énergie d'une langue un peu hyperbolique, même dans ses expressions les plus ordinaires, parut presque trop faible pour fournir à Elspat les moyens de faire ressortir aux yeux de son fils le brillant tableau du pays où elle lui proposait de se réfugier. Cependant il lui fallait peu de couleurs pour peindre son paradis des montagnes. — Les collines, dit-elle, — étaient plus hautes et plus magnifiques que celles de Breadalbane. — Ben-Cruachan n'était qu'un nain en comparaison de Scooroora. — Les lacs étaient plus

1. La montagne noire.

larges, plus profonds, et remplis non-seulement de poissons, mais encore de cette espèce d'animal enchanté et amphibie qui fournit à nos lampes l'huile qui les alimente[1]. — Les daims étaient plus grands et plus nombreux; — le sanglier aux blanches défenses, dont la chasse fut toujours préférée des braves, se trouvait encore dans ces solitudes occidentales. Les hommes étaient plus nobles, plus sages et plus forts que la race dégénérée qui vivait sous les bannières des Saxons. Les filles de ce pays étaient belles, avaient des yeux bleus, des cheveux blonds et un sein de neige; et c'était parmi elles qu'elle choisirait pour Hamish une épouse d'une race irréprochable, d'une réputation sans tache, et d'une affection sûre et vraie, qui serait dans leur chaumière d'été comme un rayon du soleil, et dans leur habitation d'hiver comme la chaleur du feu bienfaisant.

Tels furent les moyens dont elle se servit pour tâcher de calmer le désespoir de son fils et de le déterminer, si elle le pouvait, à quitter le lieu fatal où il semblait résolu de rester. Le langage de sa rhétorique était poétique, mais, sous d'autres rapports, il ressemblait à celui que, comme d'autres mères trop tendres, elle avait prodigué à Hamish lorsqu'il était enfant ou adolescent, afin de l'engager à faire quelque chose qui ne lui plaisait pas; elle parla pourtant avec plus de force, de rapidité et de véhémence, à mesure qu'elle commença à désespérer que ses paroles pussent convaincre son fils. Son éloquence ne fit aucune impression sur l'esprit de Hamish. Il connaissait beaucoup mieux qu'elle l'état actuel du pays, et il sentait que, quand même il lui serait possible de se cacher comme un fugitif, au milieu de montagnes plus éloignées, il n'y avait nulle part un seul coin de terre où il pût faire le même métier que son père, quand même il n'aurait pas adopté les idées plus justes du temps où il vivait, et l'opinion que le métier de cateran n'était plus la route des honneurs et des distinctions. Ses paroles allèrent donc frapper des oreilles fermées, et elle s'épuisa en vain pour essayer de peindre le pays des parens de sa mère avec des couleurs qui pussent engager Hamish à l'y accompagner. Elle parla des heures entières; mais elle parla en vain. Elle ne put arracher d'autre réponse que des gémissemens, des soupirs et des sanglots, qui exprimaient l'angoisse du désespoir.

1. Les montagnards considèrent les veaux marins comme des princes enchantés.

A la fin se redressant, et quittant le ton monotone avec lequel elle avait, en quelque sorte, chanté les louanges du pays qui devait leur offrir un refuge, pour prendre le langage concis et sévère de l'impatience et de la passion : — Je suis folle, dit-elle, de perdre mes paroles avec un enfant indolent, lâche et sans intelligence, qui se couche comme un chien sous les coups. Restez ici, pour recevoir vos maîtres impérieux, et soyez prêt à subir votre punition; mais ne croyez pas que les yeux de votre mère en soient jamais témoins. Je ne pourrais sans mourir voir un tel spectacle. Mes yeux ont souvent vu la mort, mais jamais le déshonneur. Adieu, Hamish ! — adieu pour toujours.

A ces mots, elle se précipita hors de la hutte avec la célérité d'un vanneau, et peut-être concevait-elle réellement alors le projet, qu'elle avait exprimé, de quitter son fils pour jamais. C'eût été un spectacle presque effrayant que de la voir, toute cette soirée, errer au milieu de cette solitude comme un esprit inquiet, et s'adresser à elle-même un langage qu'on ne saurait traduire. Elle courut çà et là durant des heures entières, cherchant les sentiers les plus dangereux à travers le marécage, et le long du précipice, ou sur les bords de la rivière écumante. Mais le courage qui naît du désespoir lui sauva la vie, que peut-être (quoiqu'on vît rarement dans les montagnes des suicides commis de propos délibéré) elle avait le désir de terminer. Ses pas sur le bord du précipice étaient assurés comme ceux de la chèvre sauvage. Ses yeux, dans cet état d'agitation, étaient si perçans, qu'ils discernaient, même au milieu des ténèbres, les périls qu'un étranger n'aurait pu éviter en plein midi.

Elspat ne marcha pas toujours directement devant elle; autrement elle aurait bientôt été fort loin de la chaumière où elle avait laissé son fils. Mais elle décrivit une sorte de cercle, cette chaumière étant le centre où son cœur la ramenait sans cesse; et tout en errant à l'entour, elle sentait qu'il lui était impossible d'en quitter le voisinage. Elle y retourna avec les premiers rayons du jour, et arrivée près de la porte, formée de claies, elle s'y arrêta un instant, comme si elle avait eu honte d'avoir été ramenée par une tendresse inquiète dans le lieu qu'elle avait quitté dans le dessein de n'y revenir jamais; mais il y avait encore plus de crainte et d'inquiétude dans son hésitation. — Son fils aux blonds cheveux avait peut-être souffert des effets de la potion qu'il avait prise; ses ennemis ne seraient-ils pas venus déjà le surprendre pendant la

nuit? Elle ouvrit doucement la porte, et entra sans faire de bruit. Accablé de chagrins et d'inquiétude, et peut-être encore un peu livré à l'influence de la liqueur soporifique, Hamish-Bean dormait de ce sommeil profond auquel on dit que les Indiens succombent pendant l'intervalle de leurs tourmens. A peine sa mère était-elle bien sûre qu'elle le voyait maintenant sur le lit; à peine était-elle certaine qu'elle entendait le bruit de sa respiration. Elspat, le cœur palpitant, s'approcha de l'âtre, situé au centre de la hutte, où dormaient, couverts d'un morceau de tourbe, les charbons ardens du feu qui ne s'éteint jamais sur un foyer écossais, jusqu'à ce que celui qui l'occupe le quitte lui-même pour toujours.

— Faible étincelle, dit-elle en enflammant, à l'aide d'une allumette, un éclat de pin de marécages qui devait tenir lieu de chandelle [1]; faible étincelle, bientôt tu seras éteinte pour toujours; et fasse le ciel que la vie d'Elspat Mac-Tavish ne dure pas plus longtemps que la tienne!

En parlant ainsi, elle éleva la lumière étincelante vers le lit sur lequel les membres de son fils étaient encore étendus dans une posture qui permettait de douter s'il dormait ou s'il était évanoui. La lumière alla frapper ses yeux. — Il se leva aussitôt en tressaillant, fit un pas en avant avec sa dague nue à la main, comme un homme armé qui marche à la rencontre d'un ennemi mortel, et s'écria : — N'approche pas! — Sur ta vie, n'approche pas!

— Voilà la voix et le geste de mon époux, répondit Elspat; et je reconnais à ses paroles et à sa démarche le fils de Mac-Tavish-Mhor.

— Ma mère, dit Hamish, quittant son ton de fermeté désespérée pour en prendre un plaintif et mélancolique; oh! très chère mère, pourquoi êtes-vous revenue ici!

— Demandez pourquoi la biche retourne vers son faon, dit Elspat; pourquoi la femelle du chat sauvage de nos montagnes retourne vers son repaire et ses petits. Sachez, Hamish, que le cœur de la mère ne vit que dans le sein de l'enfant.

— En ce cas il cessera bientôt de palpiter, dit Hamish, à moins qu'il ne puisse battre dans un sein placé dans la tombe. — Ma mère, ne me blâmez pas; si je pleure, ce n'est pas sur moi, mais sur vous; car mes souffrances finiront bientôt, tandis que les vôtres..... — Oh! quel autre que Dieu y mettra des bornes!

1. Dans les marécages d'Ecosse, et surtout d'Irlande, on trouve, à diverses profondeurs, des forêts entières de pins couchés horizontalement, et dont le bois, parfaitement conservé, sert à différens usages, et notamment à faire des torches.

Ces mots firent frémir et reculer Elspat; mais elle reprit presque aussitôt son attitude droite et son air intrépide.

— Je te croyais un homme il n'y a qu'un instant, dit-elle, et te voilà redevenu enfant. Ecoute-moi toutefois, et quittons ensuite cette demeure ensemble. Ai-je eu quelque tort envers toi, ou t'ai-je fait quelque injure? Si cela est, ne te venge pourtant pas si cruellement. — Vois! Elspat Mac-Tavish, qui jamais ne fléchit le genou, même devant un prêtre, se prosterne devant son propre fils, et implore de lui son pardon. Et tout à tout à coup elle se jeta à genoux devant le jeune homme, lui saisit la main, la baisa cent fois, et répéta aussi souvent, avec des accens déchirans, les plus ardentes prières pour obtenir son pardon. — Pardon, s'écria-t-elle, pardon pour l'amour des cendres de votre père, — pardon pour l'amour des douleurs que j'ai souffertes en vous portant dans mon sein, et des soins que j'ai pris pour vous élever! — Entendez, ciel, et voyez, terre, — la mère demande pardon à son enfant, et le pardon lui est refusé!

Ce fut en vain que Hamish s'efforça d'arrêter ce torrent d'expressions passionnées, en assurant sa mère, avec les protestations les plus solennelles, qu'il lui pardonnait le fatal artifice dont elle avait fait usage contre lui.

— Paroles en l'air, dit-elle; vaines protestations que vous n'employez que pour cacher la profondeur de votre ressentiment. Voulez-vous que je vous croie? Hé bien! quittez cette hutte à l'instant, et éloignez-vous d'un pays que chaque heure rend plus dangereux pour vous. — Faites ce que je vous demande, et je pourrai croire que vous m'avez pardonné; — refusez-le, et je prends de nouveau la lune et les étoiles, le ciel et la terre à témoin du ressentiment impitoyable avec lequel vous poursuivez votre mère pour une faute qui, si c'en est une, ne fut commise que par amour pour vous.

— Ma mère, dit Hamish, vous ne pouvez changer ma détermination. Je ne fuirai devant personne. Quand Barcaldine enverrait tous les montagnards qui sont sous ses bannières, c'est ici, c'est en ce lieu que je les attendrai; et lorsque vous m'ordonnez de fuir, c'est comme si vous commandiez à cette montagne de s'arracher de ses fondemens. Si j'avais su positivement par quelle route ils viennent ici, je leur aurais épargné la peine de venir m'y chercher. Mais je pourrais aller par le chemin de la montagne, tandis qu'ils

viennent peut-être par celui du lac. C'est ici que j'attendrai mon sort, et il n'y a pas dans toute l'Ecosse une voix assez puissante pour m'ordonner de bouger d'ici et pour me faire obéir.

— Je reste donc ici moi-même, dit Elspat se levant et parlant avec un calme qu'elle n'avait qu'en apparence : j'ai vu la mort de mon époux ; mes yeux ne craindront pas de voir celle de mon fils. Mais Mac-Tavish-Mhor mourut de la mort d'un brave, tenant de la main droite sa bonne claymore ; mon fils périra comme le bœuf qui est conduit à la boucherie par le Saxon qui l'a acheté pour de l'argent.

— Ma mère, dit le malheureux jeune homme, vous m'avez ôté la vie ; vous en aviez le droit, puisque vous me l'aviez donnée ; mais ne touchez pas à mon honneur ! je le tiens d'une race de braves ancêtres, et il ne doit être souillé ni par les actions d'un homme ni par les paroles d'une femme. Ce que je ferai, peut-être l'ignoré-je encore moi-même ; mais ne me tentez pas davantage par vos paroles injurieuses ; vous m'avez déjà fait plus de blessures que vous n'en pouvez jamais guérir.

— C'est bien, mon fils, répliqua Elspat. Tu n'entendras plus de moi ni plainte ni remontrance : mais gardons le silence, et attendons le sort que le ciel nous réserve.

Le lendemain matin le soleil trouva la chaumière silencieuse comme la tombe. La mère et le fils s'étaient levés, et s'occupaient chacun de leur tâche. — Hamish disposait et nettoyait ses armes avec le plus grand soin, mais avec l'air d'un abattement profond. — Elspat, plus agitée dans ses angoisses, préparait la nourriture que le malheur de la veille leur avait fait négliger durant un espace extraordinaire de temps. Aussitôt qu'elle fut apprêtée, elle la plaça sur la table devant son fils, en répétant les paroles d'un poète des montagnes : — Sans la nourriture de chaque jour, le soc de la charrue du laboureur reste immobile dans le sillon ; sans la nourriture de chaque jour, l'épée du guerrier est trop pesante pour son bras. Nos corps sont nos esclaves. Cependant nous devons les nourrir si nous voulons qu'ils nous servent. Ainsi parlait autrefois le barde aveugle aux guerriers de Fion.

Le jeune homme ne répondit rien ; mais il accepta la nourriture placée devant lui comme pour prendre des forces pour la scène à laquelle il s'attendait. Lorsque sa mère vit qu'il avait mangé suffisamment, elle emplit de nouveau la coupe fatale, et la

lui offrit comme pour terminer le repas. Mais il se détourna en tressaillant, et en faisant un geste convulsif qui exprimait à la fois la crainte et l'horreur.

— Non, mon fils, dit-elle ; cette fois tu n'as, je t'assure, aucun motif de crainte.

— Ne me pressez pas, ma mère, répondit Hamish ; ou bien mettez dans un vase le crapaud immonde, et alors je boirai ; mais dorénavant jamais je n'approcherai mes lèvres de cette coupe maudite, jamais je ne goûterai de cette liqueur qui est la perte de l'ame!

— Comme il vous plaira, mon fils, dit Elspat avec hauteur, et alors elle commença, avec l'apparence d'un grand empressement, les différens travaux domestiques qui avaient été interrompus la journée précédente. Quels que fussent les sentimens de son cœur, on aurait cru, à ses gestes et à son air, que toute inquiétude en était bannie. Ce n'était qu'à son excès d'activité et à son agitation continuelle qu'un observateur attentif aurait pu s'apercevoir que ses actions avaient pour mobile quelque sentiment pénible ; il aurait pu remarquer également combien de fois elle s'interrompait au milieu d'airs et de chansons qu'elle fredonnait, apparemment sans savoir ce qu'elle faisait, pour aller jeter un coup d'œil rapide à la porte de la hutte. Quels que fussent les sentimens de Hamish, ses manières étaient directement opposées à celles de sa mère. Ayant fini de nettoyer et de préparer ses armes, ce qu'il fit dans l'intérieur de la hutte, il s'assit devant la porte, et fixa ses regards sur la colline située vis-à-vis de la chaumière, comme une sentinelle sur ses gardes qui attend l'approche d'un ennemi. Midi le trouva dans la même position, dont il n'avait point changé, et ce fut une heure après que sa mère, debout près de lui, lui posa la main sur l'épaule, et lui dit d'un ton aussi indifférent que si elle eût parlé de la visite de quelques amis : — Quand les attendez-vous?

— Ils ne peuvent être ici avant que les ombres grandissent vers l'orient, répondit Hamish, et cela en supposant même que le détachement le plus proche, commandé par le sergent Allan Breack Cameron, ait été envoyé expressément ici de Dunbarton, ce qui est fort probable.

— En ce cas, entrez encore une fois sous le toit de votre mère, et venez-y partager la nourriture qu'elle a préparée ; après cela, qu'ils viennent, et tu verras si ta mère n'est qu'un témoin inutile ou gênant dans le moment du danger. Ta main, quelque habitude qu'elle en ait, ne saurait décharger ces armes aussi vite que je

puis les charger; et même, si cela est nécessaire, je ne crains ni la lueur de l'amorce ni le bruit du fusil, et les coups que j'ai tirés ont passé pour atteindre leur but.

— Au nom du ciel, ma mère, ne vous mêlez pas de cette affaire, dit Hamish. Allan Breack est sage et bienveillant, et il descend de bonne race. Peut-être pourra-t-il me promettre que nos officiers ne m'infligeront pas de punition infamante; et s'ils veulent m'enfermer dans un cachot ou me faire tuer d'un coup de mousquet, soit! j'y consens.

— Hélas! et te fieras-tu à leurs paroles, enfant insensé! Souviens-toi que la race de Dermid fut toujours flatteuse et pleine de fausseté; ils n'auront pas plus tôt chargé tes mains de chaînes, qu'ils te dépouilleront pour te battre de verges.

—Epargnez-moi vos avis, ma mère, dit Hamish d'un ton sévère; pour moi, ma résolution est prise.

Mais quoique Hamish parlât ainsi pour échapper aux importunités, je dirai presque aux persécutions de sa mère, il lui aurait été, dans ce moment, impossible de dire quelle conduite il avait résolu de tenir. Il ne s'était déterminé que sur un point, et c'était d'attendre son destin, quel qu'il pût être, sans ajouter à la faute de manquer à sa parole, dont il s'était rendu involontairement coupable, celle de chercher à échapper à la punition. Cet acte de dévouement, il croyait le devoir à son honneur et à celui de ses compatriotes. Si on le considérait comme ayant manqué à sa parole et trahi la confiance de ses officiers, auquel de ses camarades voudrait-on se fier à l'avenir? Et quel autre que Hamish-Bean Mac-Tavish serait accusé par les habitans des montagnes d'avoir légitimé et confirmé les soupçons que le général saxon entretenait, disait-on, sur leur bonne foi? Il était donc bien décidé à subir son sort. Mais avait-il l'intention de se livrer paisiblement entre les mains du détachement qui viendrait pour le saisir, ou se proposait-il de faire résistance, afin de provoquer ces troupes à le tuer sur la place: c'est une question à laquelle il aurait lui-même trouvé impossible de répondre. Le désir qu'il avait de voir Barcaldine, et de lui expliquer pourquoi il n'était pas revenu au temps fixé, le portait à adopter le premier plan de conduite; la crainte qu'il éprouvait d'une punition dégradante et des reproches amers de sa mère, l'excitait fortement à suivre le second et le plus dangereux. Il laissa au hasard le soin de le décider au moment de la crise, et il ne resta pas long-temps dans l'attente de la catastrophe.



A. Johannot d.

LES CHRONIQUES DE LA CANONGATE.

*Publié par Furne à Paris.*

Le soir approchait, les montagnes abaissaient vers l'orient leurs ombres gigantesques, tandis que, vers l'occident, l'on voyait encore briller sur leurs cimes l'or et le pourpre. L'on pouvait distinguer, de la porte de la chaumière, la route qui tourne autour du Ben-Cruachan, lorsqu'un détachement de cinq soldats, dont les armes étincelaient aux rayons du soleil, se montra tout à coup dans le lointain, à l'endroit où le grand chemin est caché derrière la montagne. Un des soldats du détachement était un peu en avant des quatre autres, qui marchaient deux à deux, suivant les règles de la discipline militaire. Il était incontestable, d'après les toques, les fusils et les plaids qu'ils portaient, que c'était un détachement du régiment de Hamish, conduit par un sous-officier, et l'on ne pouvait pas douter davantage du motif qui les amenait sur les bords du lac Awe.

—Ils avancent d'un bon pas, dit la veuve de Mac-Tavish-Mhor. Je serais étonnée qu'ils s'en retournassent tous de la même manière. Mais ils sont cinq, et la différence de nombre est trop grande pour ne pas profiter de l'avantage du lieu. Retirez-vous dans la hutte, mon fils, et tirez par le trou qui est près de la porte. Vous pouvez en faire tomber deux avant qu'ils quittent la grande route pour prendre le sentier. Il n'en restera plus que trois, et votre père, avec mon assistance, a souvent résisté à un pareil nombre.

Hamish-Bean prit le fusil que lui offrait sa mère; mais il ne bougea pas de la porte de la chaumière. Il fut bientôt aperçu par le détachement qui était sur la grande route, comme il en put juger en voyant les soldats hâter le pas, sans toutefois quitter leurs rangs et sans cesser de marcher deux à deux comme des lévriers accouplés, quoiqu'ils avançassent avec une grande rapidité. En bien moins de temps qu'il n'en aurait fallu à des hommes moins accoutumés aux montagnes, ils avaient quitté la grande route, traversé le sentier étroit, et s'étaient approchés, à la portée du pistolet, de la porte de la chaumière où se trouvait Hamish, immobile comme une statue de pierre, et ayant son fusil à la main, tandis que sa mère, placée derrière lui et poussée en quelque sorte jusqu'à la frénésie par la violence de ses passions, lui reprochait, dans les termes les plus forts que le désespoir pût imaginer, son peu de résolution et sa faiblesse de cœur. Les paroles d'Elspat rendirent encore plus amer le fiel que le jeune homme sentait naître dans son cœur en observant la rapidité peu amicale avec laquelle ses anciens camarades s'avançaient vers lui comme des chiens courans sur le

cerf lorsqu'il est aux abois. Les passions violentes et indomptables qu'il tenait de son père et de sa mère s'éveillèrent en lui par l'hostilité apparente de ceux qui le poursuivaient, et la contrainte que son jugement sain avait jusqu'alors imposée à ses passions commença peu à peu à céder. Le sergent lui adressa alors la parole :

— Hamish-Bean Mac-Tavish, mettez bas les armes et rendez-vous.

— Et *vous*, Allan Breach Cameron, arrêtez-vous, et ordonnez à vos soldats de s'arreter, ou bien il nous en coûtera cher à tous.

— Halte ! soldats, dit le sergent en continuant lui-même à avancer. — Hamish, pensez à ce que vous faites, et rendez votre fusil ; vous pouvez verser le sang, mais vous ne pouvez éviter la punition.

— Les verges, les verges, mon fils ; songez aux verges, lui dit tout bas sa mère.

— Prenez garde, Allan Breack, dit Hamish. — Je serais fâché de vous faire mal, mais je ne me laisserai pas arrêter si vous ne m'assurez que je n'aurai rien à craindre des verges des Saxons.

— Fou ! répondit Cameron, — vous savez que cela m'est impossible. Cependant je ferai tout ce que je pourrai. Je dirai que vous étiez en route pour rejoindre le régiment, et la punition sera légère. — Mais mettez bas votre mousquet. — En avant ! soldats.

Aussitôt il se précipita lui-même en avant, étendant son bras comme pour écarter le fusil que le jeune homme dirigeait contre lui. Elspat s'écria : — Maintenant n'épargnez pas le sang de votre père pour défendre les foyers de votre père ! Hamish fit feu, et Cameron tomba mort. Tous ces évènemens se passèrent en quelque sorte en un instant. Les soldats se précipitèrent en avant et saisirent Hamish, qui, semblant pétrifié par ce qu'il avait fait, ne fit pas la moindre résistance. Il n'en fut pas ainsi de sa mère, qui, voyant les soldats sur le point de mettre les menottes à son fils, se jeta sur eux avec tant de fureur, qu'il fallut que deux d'entre eux la tinssent, tandis que les deux autres s'assuraient du prisonnier.

— N'êtes-vous pas une maudite créature, dit un des soldats à Hamish, d'avoir tué votre meilleur ami, qui, durant toute la marche, cherchait le moyen de vous sauver, de vous épargner le châtiment de votre désertion ?

— Entendez-vous *cela*, ma mère ? dit Hamish se tournant vers elle autant que ses liens pouvaient le lui permettre. Mais la mère n'entendit rien, ne vit rien. Elle s'était évanouie dans sa hutte. Sans attendre qu'elle revînt à elle-même, le détachement reprit

presque aussitôt le chemin de Dunbarton avec le prisonnier. Néanmoins ces soldats crurent nécessaire de s'arrêter quelques momens au village de Dalmally, d'où ils envoyèrent un certain nombre d'habitans chercher le corps de leur chef infortuné, tandis qu'ils allèrent eux-mêmes trouver un magistrat, afin de lui déclarer ce qui était arrivé et de lui demander ses instructions relativement à la conduite qu'ils devaient tenir. Comme le crime était un crime militaire, les instructions du magistrat furent qu'ils devaient, sans délai, conduire le prisonnier à Dunbarton.

L'évanouissement de la mère de Hamish dura assez long-temps, plus long-temps peut-être qu'il n'aurait duré si sa constitution, toute forte qu'elle était, n'eût été affaiblie par l'agitation à laquelle cette femme avait été en proie pendant les trois jours précédens. Elspat fut enfin tirée de sa stupeur par la voix de quelques femmes qui chantaient le *coronach* ou chant funéraire, en battant des mains et en poussant de bruyantes acclamations, tandis que la cornemuse faisait retentir de temps à autre les sons mélancoliques d'un air lugubre particulier au clan de Cameron.

Elspat se leva tout à coup, comme une personne qui s'éveille d'entre les morts, et sans aucun souvenir distinct de la scène qui s'était passée sous ses yeux. Il y avait dans la hutte des femmes qui enveloppaient le corps de Cameron dans son plaid ensanglanté, avant de l'emporter loin de ce lieu fatal. — Femmes, dit-elle se levant tout à coup et interrompant à la fois leurs chants et leurs occupations, dites-moi, femmes, pourquoi vous faites entendre les chants funèbres de Mac-Dhonnil-Dhu dans la maison de Mac-Tavish-Mhor ?

— Louve, tais-toi, et cesse tes hurlemens sinistres, répondit une des femmes, parente du défunt ; laisse-nous rendre nos devoirs à notre cousin bien-aimé. Jamais on n'entendra le *coronach* ni le *dirge* pour toi ni pour ton louveteau sanguinaire. Les corbeaux le dévoreront sur le gibet, et les renards et les chats sauvages déchireront ton cadavre sur la colline. Maudit soit celui qui bénira votre mémoire, ou qui ajoutera une pierre à votre *cairn* [1] !

— Fille d'une mère insensée, répliqua la veuve de Mac-Tavish-Mhor, — apprends que le gibet dont tu nous menaces, ne fait point partie de notre héritage. Durant trente ans l'arbre noir de

[1] Nous avons déjà eu l'occasion de dire qu'on appelait *cairn* un monticule de pierres, élevé sur un tombeau, pour en marquer la place ; tous ceux qui passaient auprès se faisaient un devoir d'y ajouter une pierre.



la loi a désiré avidement le corps de l'époux bien-aimé de mon cœur ; mais il est mort en brave, le fer à la main, et a frustré cet arbre de ses espérances et de ses fruits.

— Il n'en sera pas ainsi de ton fils, sorcière sanguinaire, répliqua la parente affligée de Cameron, dont les passions étaient aussi violentes que celles d'Elspat elle-même. Les corbeaux arracheront ses cheveux pour garnir leur nid, avant que le soleil se soit abaissé au-dessous des îles de Treshornish.

Ces paroles rappelèrent à l'esprit d'Elspat toute la terrible histoire des trois derniers jours. D'abord elle resta immobile, comme si l'excès de son malheur l'eût changée en pierre ; mais en un instant l'orgueil et la violence de son caractère, en se voyant, à ce qu'elle pensait, bravée dans sa propre maison, la rendirent capable de répliquer. — Oui, insolente femme, mon Hamish aux blonds cheveux peut mourir, mais ce ne sera pas sans avoir rougi sa main dans le sang de son ennemi, dans le meilleur sang d'un Cameron, souviens-toi de cela ; et lorsque tu mettras ton mort dans la tombe, écris-y pour épitaphe, tu ne peux en trouver une meilleure, qu'il fut tué par Hamish-Bean, pour avoir essayé de mettre la main sur le fils de Mac-Tavish-Mhor sur le seuil même de sa porte. Adieu ; que la honte de la défaite, de la perte et du meurtre, reste sur le clan qui l'a soufferte.

La parente du malheureux Cameron éleva la voix pour répliquer ; mais Elspat, dédaignant de continuer plus long-temps cette querelle, ou peut-être sentant que son affliction pourrait bien triompher du pouvoir qu'elle avait d'exprimer son ressentiment, avait quitté la hutte, et s'éloignait déjà à la brillante clarté de la lune.

Les femmes qui donnaient les derniers soins aux restes de l'infortuné sergent interrompirent leur triste occupation pour suivre des yeux Elspat, dont l'ombre gigantesque disparaissait au milieu des rochers. — Je suis bien aise qu'elle soit partie, dit une des plus jeunes d'entre elles. — J'aimerais autant envelopper un mort dans son linceul en présence de Satan lui-même, — Dieu nous bénisse ! — que dans la compagnie d'Elspat de l'Arbre. — Oui, oui, elle n'a eu, de son temps, que trop de commerce avec l'ennemi des hommes.

— Sotte que tu es, répondit la femme qui avait maintenu jusqu'à la fin le dialogue avec Elspat, penses-tu qu'il y ait dessus ou dessous la terre, un ennemi pire que l'orgueil et la fureur d'une

femme offensée, telle que la furie sanguinaire qui vient de partir d'ici? Apprends que le sang a été aussi familier pour elle, que l'est la rosée pour la marguerite des montagnes. Elle a fait rendre le dernier soupir à maints et maints braves à qui elle et les siens n'avaient que bien peu de chose à reprocher. Mais à présent les nerfs de ses jarrets sont coupés, puisque son louveteau, meurtrier qu'il est, doit finir en meurtrier.

Tandis que ces femmes discouraient ainsi ensemble en gardant le corps d'Allan Breach Cameron, la malheureuse, qui avait causé la mort de ce soldat poursuivait sa route solitaire à travers les montagnes. Aussi long-temps qu'elle put être aperçue de la chaumière, elle se contraignit fortement, afin que le changement de son pas ou de ses gestes ne pût procurer à ses ennemis le triomphe de calculer l'excès de son agitation — et de son désespoir. Elle marcha donc fièrement, d'un pas plutôt lent que rapide, et, se redressant, elle semblait à la fois souffrir avec fermeté le malheur passé, et défier celui qui était sur le point d'arriver. Mais lorsqu'elle fut une fois hors de la vue des personnes qui restaient dans la chaumière, elle ne put résister plus long-temps à l'impétuosité des mouvemens qui l'agitaient. S'enveloppant bizarrement de son manteau, elle s'arrêta au premier monticule qu'elle trouva, et, le gravissant jusqu'au sommet, elle étendit les bras et les éleva vers la brillante lune, comme pour accuser le ciel et la terre de ses infortunes, et elle poussa des cris perçans et multipliés, pareils à ceux d'un aigle dont les petits ont été enlevés de son aire. Elle exhala quelque temps son affliction en cris inarticulés, et ensuite continua sa route d'un pas rapide et inégal, dans le vain espoir d'atteindre le détachement qui emmenait son fils prisonnier à Dunbardon. Mais quoique ses forces parussent plus qu'humaines, elles ne lui suffirent pas pour cette tentative, et il lui fut impossible, malgré tous ses efforts, d'accomplir son dessein.

Cependant elle se pressa d'avancer avec toute la célérité dont son corps épuisé était capable. Lorsque la nourriture lui devenait indispensable, elle entrait dans la première chaumière qu'elle trouvait sur son chemin. — Donnez-moi à manger, disait-elle; je suis la veuve de Mac-Tavish-Mhor, — je suis la mère de Hamish Mac-Tavish-Bean; — donnez-moi à manger, afin que je puisse voir encore une fois mon fils aux blonds cheveux. Jamais on ne lui refusait ses demandes, quoiqu'on les lui accordât souvent avec une espèce de lutte entre la pitié et l'aversion, sentimens qui

étaient quelquefois accompagnés de la crainte. On ne connaissait pas exactement la part qu'elle avait eue à la mort d'Allan Breack Cameron, qui devait entraîner celle de son propre fils; mais on savait quelle était la violence de ses passions, qu'elles avaient été autrefois ses habitudes; on ne doutait nullement quelle n'eût été, de manière ou d'autre, la cause de la catastrophe, et l'on considérait Hamish-Bean, dans le meurtre qu'il avait commis, moins comme le complice de sa mère que comme l'instrument dont elle s'était servie.

Telle était l'opinion générale des compatriotes de Hamish; mais elle ne fut guère utile à cet infortuné. Comme son capitaine, Green Colin, connaissait les mœurs et les coutumes de son pays, il n'eut pas de peine à recueillir de la bouche de Hamish les détails relatifs à sa désertion et à la mort du sous-officier. Il fut touché de la plus grande compassion pour un jeune homme qui avait ainsi été victime de la tendresse extravagante et fatale de sa mère. Mais il n'avait nulle excuse à alléguer pour soustraire cet infortuné au sort auquel l'avaient condamné la discipline militaire et la sentence d'une cour martiale, en châtiment de son crime.

Peu de temps avait suffi pour instruire le procès, et il ne s'en écoula pas davantage entre la sentence et l'exécution. Le général — avait résolu de faire un exemple sévère du premier déserteur qui tomberait en son pouvoir, et il en avait un qui avait eu recours à la force pour se défendre, et qui en se défendant avait tué le sous-officier envoyé pour l'arrêter. Il aurait été impossible de trouver un coupable qui méritât mieux sa punition, et Hamish fut condamné à être exécuté immédiatement. Tout ce que l'influence de son capitaine put obtenir en sa faveur, fut qu'il mourrait de la mort d'un soldat; car il avait été question du gibet.

Le digne ministre de Glenorquhy [1] était par hasard à Dumbarton, à la suite de quelque assemblée ecclésiastique, à l'époque de cette catastrophe. Il visita son malheureux paroissien dans le cachot où il était détenu : il le trouva ignorant sans doute, mais non pas obstiné; et les réponses qu'il en reçut, en conversant avec lui sur des matières religieuses, furent telles qu'il regretta doublement qu'un esprit naturellement pur et noble fût resté malheureusement sauvage et inculte.

Lorsqu'il se fut assuré du caractère et des dispositions réelles

1. On croit que ce digne ministre, que l'auteur évite de nommer, était le révérend docteur MacIntyre, qui a laissé dans les Highlands une grande réputation de vertu et de bonté.

du jeune homme, ce digne ecclésiastique fit de tristes et profondes réflexions sur sa propre timidité et sa mauvaise honte, qui, naissant du mauvais renom attaché à la race de Hamish, l'avaient empêché de faire des efforts charitables pour amener au bercail cette brebis égarée. Tandis que ce bon ministre se reprochait sa faiblesse passée, qui l'avait empêché de risquer sa personne pour sauver peut-être une ame immortelle, il résolut de ne plus se laisser gouverner par de si timides conseils, mais de s'efforcer, en s'adressant à ses officiers, d'obtenir le pardon du criminel, ou du moins un sursis à l'exécution de la sentence d'un infortuné pour lequel il éprouvait un intérêt si extraordinaire, tant à cause de la docilité de son caractère que par suite de la générosité de ses dispositions.

En conséquence, le ministre alla trouver le capitaine Campbell aux casernes de la garnison. Il régnait sur le front de Green Colin une sombre mélancolie qui, loin de diminuer, ne fit que s'accroître lorsque le ministre lui eut fait connaître son nom, sa qualité et l'objet de sa visite. — Vous ne pouvez rien me dire de ce jeune homme que je ne sois disposé à croire, répondit l'officier montagnard; — vous ne pouvez me demander de faire en sa faveur plus que je ne le désire, plus que je ne me suis déjà efforcé de faire moi-même; mais tout est inutile. Le général — appartient moitié aux terres basses, moitié à l'Angleterre. Il n'a aucune idée de la hauteur et de l'enthousiasme de caractère par lesquels on voit souvent, dans ces montagnes, des vertus exaltées mises en contact avec de grands crimes, qui cependant sont moins des fautes du cœur que des erreurs du jugement. J'ai été jusqu'à lui dire qu'en faisant exécuter ce jeune homme il allait mettre à mort le meilleur et le plus brave soldat de ma compagnie, dans laquelle il n'y a peut-être pas un soldat qui ne soit honnête et brave. Je lui ai expliqué quel étrange artifice avait occasioné la désertion apparente de l'accusé, et combien peu son cœur avait eu de part au crime que sa main avait malheureusement commis. Il a répondu à cela : — Il y a des visions highlandaises, capitaine Campbell, aussi vaines et aussi peu satisfaisantes que celles de la seconde vue. Un acte formel de désertion peut toujours se pallier par un prétexte d'ivresse; le meurtre d'un officier peut aisément se colorer de l'excuse de folie. Il faut faire un exemple, et si celui qui doit en servir est d'ailleurs un bon soldat, sa mort n'en produira que plus d'effet. — Puisque tel est le dessein immuable du général, continua

le capitaine Campbell en soupirant, ayez soin, monsieur Tyrie, de préparer votre pénitent à subir demain, à la pointe du jour, ce grand changement qui doit tôt ou tard s'opérer en nous.

— Et auquel, dit l'ecclésiastique, je prie Dieu de vouloir nous préparer tous aussi bien que je tâcherai de m'acquitter de mon devoir à l'égard de ce pauvre jeune homme.

Le lendemain matin, aussitôt que les premiers rayons du soleil saluèrent les tours grisâtres qui couronnent le sommet de ce rocher singulier et effrayant, les soldats du nouveau régiment montagnard parurent sur la parade, dans l'intérieur du château de Dunbarton; et, s'étant rangés en ordre, ils commencèrent à descendre les escaliers rapides et les passages étroits qui conduisent vers la porte extérieure, au bas même du rocher [1]. Les sons sauvages du pibroch se faisaient entendre de temps en temps, et étaient remplacés par ceux des tambours et des fifres qui battaient la marche funèbre.

Le sort du malheureux criminel n'excita pas d'abord dans le régiment cette pitié générale qu'il aurait sans doute fait naître s'il n'avait été exécuté que pour désertion. Le meurtre de l'infortuné Allan Breack avait donné à l'offense de Hamish une couleur différente; car le sergent était fort aimé, et appartenait en outre à un clan nombreux et puissant qui comptait beaucoup de soldats dans les rangs. L'infortuné criminel, au contraire, était peu connu des soldats de son corps, et il n'était lié avec presque aucun d'entre eux. Son père avait été, il est vrai, renommé pour sa force et son courage; mais il était d'un clan brisé, comme on appelait ceux qui n'avaient pas de Chef pour les conduire au combat.

Il aurait été presque impossible, en tout autre cas, de faire sortir des rangs du régiment le détachement nécessaire pour l'exécution de la sentence; mais les six individus qui avaient été choisis étaient amis du défunt, et descendaient comme lui de la race de Mac-Dhonnil-Dhu; ce ne fut donc pas sans un sentiment de vengeance satisfaite qu'ils se préparaient à la tâche fatale que leur imposait leur devoir. La première compagnie du régiment commença alors à défiler, et fut suivie des autres, chacune s'avançant ou s'arrêtant selon les ordres de l'adjudant, de manière à former trois côtés d'un carré long, le visage des soldats tourné vers l'intérieur du carré. Le quatrième, ou le côté vide du carré,

1. Voyez les *Vues pittoresques d'Ecosse*.

était fermé par le rocher escarpé et effrayant sur lequel s'élève le château. Au centre du cortége, on voyait marcher nu-tête, désarmée et les mains liées, la malheureuse victime de la loi militaire. Une pâleur mortelle couvrait son visage; mais ses pas étaient assurés, et ses yeux aussi brillans que jamais. Près de lui marchait le ministre; en avant, on portait le cercueil qui devait recevoir ses dépouilles mortelles. Ses camarades avaient un air calme, grave et solennel; ils étaient émus de pitié pour le jeune homme dont la taille élégante, l'air mâle, et pourtant soumis, avaient, aussitôt qu'il avait pu être vu distinctement, adouci les cœurs d'un grand nombre d'entre eux, même de quelques-uns de ceux qui s'étaient livrés à des sentimens de vengeance.

Le cercueil destiné à recevoir le corps encore vivant de Hamish-Bean fut posé au bout du carré, à environ une toise du pied du rocher, qui, en ce lieu, s'élève perpendiculairement, comme un mur de pierre, jusqu'à la hauteur de trois ou quatre cents pieds. On y conduisit aussi le prisonnier, toujours accompagné de l'ecclésiastique, qui l'exhortait à prendre courage, et lui prodiguait des consolations que le jeune homme semblait écouter avec dévotion et respect. Alors le détachement qui devait faire feu, marchant d'un pas lent, et, à ce qu'il semblait, presque à contre-cœur, entra dans le carré, et fut aligné en face du prisonnier, environ à cinq toises de distance. Le ministre était sur le point de se retirer : — Pensez, mon fils, disait-il, à ce que je vous ai dit, et reposez votre espoir sur l'ancre que je vous ai présentée. Vous échangerez alors une courte et misérable existence pour une vie où vous n'éprouverez ni peines ni chagrins. — Y a-t-il quelque autre chose que je puisse faire pour vous?

Le jeune homme jeta les yeux sur les boutons de ses manches. Ils étaient d'or, et avaient peut-être été pris par son père à quelque officier anglais pendant les guerres civiles. Le ministre les détacha.

— Ma mère! dit-il avec quelque effort, donnez-les à ma pauvre mère! — Voyez-la, mon bon père, et apprenez-lui ce qu'elle doit penser de tout ceci. Dites-lui que Hamish-Bean éprouve plus de joie de mourir que jamais il n'en éprouva de se reposer après le plus long jour de chasse. Adieu, Monsieur, — adieu.

A peine le digne ministre eut-il la force de s'éloigner du lieu fatal; un officier l'aida de son bras à se soutenir. Lorsqu'il porta pour la dernière fois ses regards vers Hamish, il l'aperçut à ge-

noux sur le cercueil; le peu de personnes qui l'entouraient s'étaient retirées. L'ordre fatal fut donné, le rocher retentit du son bruyant de l'explosion, et Hamish, tombant avec un gémissement, mourut, probablement sans presque sentir l'angoisse passagère qui termina ses jours.

Alors dix ou douze soldats de sa compagnie s'approchèrent, et posèrent avec une sorte de vénération solennelle les restes de leur camarade dans le cercueil, tandis qu'on battait de nouveau la marche funèbre, et que les soldats des différentes compagnies, marchant à la file, passaient un à un près du cercueil, afin que tous pussent recevoir du spectacle terrible qu'ils avaient sous les yeux l'avertissement qu'il était particulièrement destiné à leur donner. Le régiment se remit alors en marche et remonta l'ancien rocher, la musique, suivant l'usage en pareilles occasions, faisant retentir l'air de sons joyeux, comme si chagrins ou soucis ne devaient jamais faire que passer dans le cœur d'un soldat.

En même temps le faible détachement dont nous avons parlé emporta le corps de l'infortuné Hamish à son humble tombe, creusée dans un coin du cimetière de Dunbarton, ordinairement réservé pour les criminels. Là, au milieu de la poussière des coupables, gît un jeune homme dont le nom, s'il avait survécu aux évènemens funestes qui le précipitèrent dans le crime, aurait pu orner les annales des braves.

Le ministre de Glenorquhy quitta Dunbarton immédiatement après avoir vu la dernière scène de cette catastrophe mélancolique. Sa raison acquiesça à la justice de la sentence qui avait ordonné que le prix du sang fût payé par le sang, et il reconnut que le caractère vindicatif de ses compatriotes avait besoin d'être retenu par le frein puissant de la loi sociale. Cependant il pleura l'individu qui en avait été la victime. Qui peut accuser la foudre céleste lorsqu'elle éclate au milieu des enfans de la forêt? et pourtant, qui peut s'empêcher de gémir lorsqu'elle va renverser le tronc superbe d'un jeune chêne qui promettait d'être l'orgueil de la vallée qui l'avait vu naître? Il méditait encore sur ces évènemens mélancoliques, lorsque, à midi, il se trouva engagé dans les défilés de la montagne par où il devait retourner à sa maison, encore éloignée.

Plein de confiance dans sa connaissance du pays, le ministre avait quitté la grand'route pour prendre un de ces sentiers plus courts, ordinairement fréquentés par les piétons seuls ou par les

personnes montées sur ces chevaux du pays qui, malgré leur petitesse, ont le pied sûr, et sont aussi forts qu'intelligens. Le lieu qu'il traversait en ce moment était, par son aspect, triste et désert, et des traditions superstitieuses l'avaient rendu effrayant; car on prétendait qu'on y voyait souvent, sous la forme d'une femme, un esprit malin appelé *Cloght-Dearg*, c'est-à-dire Manteau-Rouge, qui, ennemi des hommes et des êtres inférieurs de la création, traversait la vallée à toute heure, mais particulièrement à midi et à minuit, pour faire tout le mal que lui permettait sa fatale nature, et qui frappait de terreur ceux à qui il ne pouvait nuire autrement.

Le ministre de Glenorquhy s'était déclaré ouvertement contre la plupart de ces superstitions, qu'il regardait avec raison comme nées des siècles ténébreux du papisme, peut-être même de ceux du paganisme, et comme ne méritant ni l'attention ni la croyance des chrétiens d'un siècle éclairé. Quelques-uns de ses paroissiens les plus attachés à sa personne l'accusaient de témérité en le voyant s'opposer à l'ancienne foi de leurs pères, et quoiqu'ils honorassent l'intrépidité morale de leur pasteur, ils ne pouvaient s'empêcher d'entretenir et de témoigner des craintes qu'il ne fût un jour victime de son imprudence, et qn'il ne fût mis en pièces dans la vallée du Cloght-Dearg, ou dans quelque autre de ces lieux déserts et hantés, qu'il semblait traverser avec plus d'orgueil et de plaisir les jours et aux heures où l'on supposait que les mauvais esprits avaient un pouvoir particulier, sur les hommes et les animaux.

Ces légendes revinrent à l'esprit de l'ecclésiastique, et, dans la solitude où il se trouvait, un sourire mélancolique se dessina sur ses lèvres lorsqu'il songea à l'inconséquence de la nature humaine, et qu'il réfléchit sur le grand nombre de braves que le son martial du pibroch aurait fait courir tête baissée au milieu de baïonnettes dirigées contre eux, comme le taureau sauvage se précipite sur son ennemi, et qui auraient craint d'affronter ces terreurs imaginaires, à travers lesquelles un homme paisible comme lui, qui dans les périls ordinaires n'était nullement remarquable pour la force de ses nerfs, se hasardait maintenant sans hésiter.

Comme il portait ses regards autour de cette scène de désolation, il ne put s'empêcher de s'avouer à lui-même que c'était un endroit bien choisi pour la retraite de ces esprits qui, dit-on, se plaisent dans la solitude et la désolation. La vallée était si étroite,

et bordée de montagnes si escarpées, qu'il y avait à peine assez de place pour que le soleil de midi lançât quelques rayons épars sur le faible et sombre ruisseau qui coulait à travers ces retraites, le plus souvent en silence, mais quelquefois en murmurant tristement contre les grosses pierres et les rochers qui semblaient en quelque sorte déterminés à lui barrer le passage. En hiver ou dans la saison des pluies, ce ruisseau était un torrent écumant, et c'était à de pareilles époques que ses vagues formidables avaient arraché et déplacé ces énormes fragmens de rochers qui, au temps dont nous parlons, en cachaient le cours à l'œil et semblaient disposés à l'interrompre entièrement. — Sans doute, pensa le ministre, ce ruisseau qui descend de la montagne, gonflé tout à coup par une chute d'eau ou par un orage, a souvent causé ces accidens qu'on a attribués à Cloght-Dearg parce qu'ils étaient arrivés dans la vallée qui porte ce nom.

Au moment même où cette idée lui venait à l'esprit, il entendit une voix de femme criant avec un accent sauvage et perçant : — Michel Tyrie ! Michel Tyrie ! Il regarda autour de lui avec étonnement et même avec crainte. Il lui sembla un instant que le malin esprit, dont il avait nié l'existence, allait paraître, et le punir de son incrédulité. Cette alarme ne dura qu'un moment, et ne l'empêcha pas de répondre d'une voix ferme : — Qui m'appelle ? — Où êtes-vous ?

— Celle qui voyage dans la misère, entre la vie et la mort, répondit la voix ; et à ces mots une femme d'une haute taille sortit du milieu des fragmens de rochers qui l'avaient cachée à sa vue.

A mesure qu'elle approchait, son manteau de tartan, où dominait la couleur rouge, sa taille élevée, son pas pressé, les traits ridés et les yeux farouches qu'on apercevait sous sa coiffe, l'auraient fait passer aisément pour l'esprit qui donna son nom à cette vallée. Mais M. Tyrie la reconnut aussitôt pour la femme de l'Arbre, la veuve de Mac-Tavish-Mhor, la mère de l'infortuné Hamish-Bean. Je ne sais si le ministre n'aurait pas préféré la visite de Cloght-Dearg lui-même que la présence soudaine d'Elspat, considérant son crime et sa misère. Il retint comme par instinct la bride de son cheval, et s'arrêta pour recueillir ses idées, tandis que quelques pas la firent arriver devant lui.

— Michel Tyrie, dit-elle, les folles du Clachan[1] te regardent

1. C'est-à-dire du village ; littéralement, des pierres.

comme un Dieu, sois-en un pour moi, et dis que mon fils est vivant. Dis-le, et moi aussi je suivrai ton culte. Je fléchirai le genou le septième jour devant la maison de prière, et ton Dieu sera mon Dieu.

—Malheureuse femme! répondit l'ecclésiastique, l'homme ne forme point de pacte avec son auteur, ainsi qu'il en peut former avec une créature de boue pareille à lui-même. Penses-tu marchander avec celui qui créa la terre et forma le firmament, ou peux-tu offrir quelque preuve d'hommage ou de dévotion qui à ses yeux mérite d'être acceptée? C'est l'obéissance qu'il a demandée, et non le sacrifice; la patience à souffrir les épreuves dont il nous afflige, et non de vains présens tels que l'homme en offre à son frère inconstant et fait de boue comme lui, afin de le corrompre et de le détourner de ses desseins.

— Tais-toi, prêtre, répondit la femme désolée; ne viens pas me faire entendre les paroles de ton livre blanc. Les parens d'Elspat étaient du nombre de ceux qui faisaient le signe de la croix et qui s'agenouillaient au son de la cloche sacrée; et elle sait qu'on peut expier devant l'autel ce qu'on a fait sur le champ de bataille. Elspat avait jadis des troupeaux de toute espèce, des chèvres sur les rochers, des bestiaux dans la vallée. Elle portait autrefois de l'or autour de son cou et sur ses cheveux, des cordons aussi gros que l'étaient ceux des héros d'autrefois. Elle aurait cédé tout cela au prêtre, tout; et s'il avait désiré avoir les bijoux d'une dame de qualité, ou le sporran d'un Chef, fût-il aussi puissant que Mac-Allan-Mhor lui-même, Mac-Tavish-Mhor les lui aurait procurés, si Elspat les lui avait promis. Elspat est maintenant pauvre et n'a rien à donner; mais l'abbé noir d'Inchaffray lui aurait ordonné de battre de verges ses épaules, et de se déchirer les pieds en faisant un pèlerinage, et il lui aurait pardonné en voyant son sang répandu et sa chair meurtrie. Tels étaient les prêtres qui avaient réellement du pouvoir, même sur les plus puissans.—Les paroles sorties de leur bouche menaçaient les grands de la terre, en leur faisant entendre la sentence de leur livre à la lueur de leur torche et au son de leur cloche sacrée. Les puissans se pliaient à leur volonté, déliaient, à la voix des prêtres, ceux qu'ils avaient garottés dans leur colère, et mettaient en liberté, sans lui nuire, celui qu'ils avaient condamné à la mort, et du sang duquel ils étaient altérés. C'étaient là des hommes véritablement puissans, et ils avaient bien droit de demander au pauvre de s'agenouiller,

puisqu'ils pouvaient ainsi humilier les superbes. Mais vous! — contre qui êtes-vous forts, si ce n'est contre des femmes qui ont été coupables de folie, et contre des hommes qui n'ont jamais porté l'épée? Les prêtres d'autrefois étaient semblables au torrent qui, pendant l'hiver, emplit cette vallée profonde, et fait rouler ces quartiers de rochers l'un contre l'autre aussi aisément que l'enfant joue avec la balle qu'il jette devant lui. Mais vous! vous ne ressemblez qu'au ruisseau affaibli par les chaleurs de l'été que détournent les joncs et qu'arrête une touffe de glaïeuls. Malheur à vous, puisqu'on ne peut trouver nulle assistance en vous!

Le ministre n'eut pas de peine à concevoir qu'Elspat avait renoncé à la foi catholique romaine, sans en adopter une autre, et qu'elle retenait encore une idée vague et confuse de la manière dont on composait avec les prêtres, au moyen de la confession, des aumônes et de la pénitence, ainsi que de leur immense pouvoir, qui, une seconde fois rendu propice, était capable, selon elle, de sauver même la vie de son fils. Plein de pitié pour sa situation et d'indulgence pour ses erreurs et son ignorance, il lui répondit avec douceur :

— Hélas! malheureuse femme! plût à Dieu que je pusse vous faire voir aussi aisément où vous devez chercher et où vous êtes sûre de trouver des consolations, que je puis vous assurer d'un seul mot que si Rome et tous ses prêtres étaient encore dans la plénitude de leur pouvoir, ni les largesses, ni la pénitence ne pourraient leur rendre possible d'apporter à votre misère la moindre assistance, la plus faible consolation! — Elspat Mac-Tavish, j'ai de bien tristes nouvelles à vous apprendre.

— Je les sais sans que tu me les annonces, dit la malheureuse femme. — Mon fils a été condamné à mourir.

— Elspat, reprit le ministre, il a été condamné, et la sentence est exécutée.

La mère infortunée leva les yeux au ciel, et poussa un cri si différent de la voix humaine, que l'aigle qui planait au milieu des airs y répondit comme il l'aurait fait au cri de sa compagne.

— C'est impossible! s'écria-t-elle, c'est impossible! Les hommes ne peuvent condamner et tuer le même jour! Tu me trompes. Le peuple t'appelle saint! — As-tu le courage de dire à une mère qu'elle a assassiné son unique enfant?

— Dieu sait, dit le prêtre les yeux baignés de larmes, que je voudrais pouvoir vous apprendre de meilleures nouvelles. Mais

celles que j'apporte sont aussi certaines que fatales. Mes oreilles ont entendu le coup mortel, mes yeux ont vu la mort de ton fils, les funérailles de ton fils. — Ma bouche rend témoignage de ce qu'ont vu mes yeux, de ce qu'ont entendu mes oreilles.

La malheureuse femme pressa ses mains l'une contre l'autre, et les éleva vers le ciel, comme une sibylle qui annonce la guerre et la désolation, tandis que, dans une rage à la fois impuissante et terrible, elle vomissait un torrent d'imprécations les plus affreuses. — Vil rustre saxon! s'écria-t-elle, lâche et hypocrite imposteur! puissent des yeux qui ont vu avec calme la mort de mon Hamish aux blonds cheveux se dissoudre dans leurs orbites à force de pleurer tes plus proches parens et tes plus chers amis! Puissent les oreilles qui ont entendu sonner son trépas être désormais insensibles à toute espèce de son, si ce n'est au cri du corbeau et au sifflement du serpent! Puisse la langue qui me parle de sa mort et de mon crime se dessécher dans ta bouche! — Ou plutôt, lorsque tu seras à prier avec ton peuple, puisse le malin esprit le guider et lui faire prononcer des blasphèmes au lieu de bénédictions, jusqu'à ce que les hommes fuient de terreur loin de ta présence, et que la foudre du ciel, lancée contre ta tête, arrête pour jamais ta voix maudissante et maudite! Loin d'ici! Emporte avec toi cette malédiction! — Jamais, jamais plus Elspat n'adressera autant de paroles à une créature humaine.

Elle tint sa promesse. — Depuis ce jour, le monde fut pour elle un désert où elle resta sans prendre intérêt à ce qui se passait autour d'elle, sans s'en inquiéter, sans même y penser, absorbée dans sa propre affliction, indifférente à toute autre chose.

Quant à sa manière de vivre, ou plutôt d'exister, le lecteur en sait déjà autant qu'il m'est possible de lui en faire connaître, et je ne puis lui rien dire de sa mort. On suppose qu'elle arriva plusieurs années après que cette femme eut attiré l'attention de mon excellente amie, mistress Bethune Baliol. Sa bienveillance, qui ne se contenta jamais de verser une larme stérile lorsqu'il était possible d'exercer réellement la charité, la porta à essayer à plusieurs reprises d'adoucir la situation de cette misérable femme; mais tout ce qu'elle put réussir à faire pour Elspat fut seulement de rendre moins précaires ses moyens de subsistance, circonstance à laquelle elle semblait complètement indifférente, de quelque intérêt qu'elle soit en général, même pour les êtres les plus misérables. On essaya plusieurs fois de placer quelqu'un dans la hutte

d'Elspat pour avoir soin d'elle; mais on ne put jamais y réussir, soit à cause de l'extrême ressentiment qu'elle montrait contre tout ce qui allait troubler sa solitude, soit à cause de la timidité des personnes qu'on avait choisies pour habiter avec la terrible femme de l'Arbre. A la fin, lorsque Elspat fut devenue totalement incapable (du moins en apparence) de se tourner sur le misérable banc qui lui servait de couche, l'humanité du successeur de M. Tyrie envoya deux femmes pour prendre soin d'elle à ses derniers momens, qu'on croyait ne pouvoir être éloignés, et pour éviter le danger de la laisser périr, faute d'assistance ou de nourriture, avant qu'elle succombât sous les effets de la vieillesse ou d'une maladie mortelle.

Ce fut dans une soirée du mois de novembre que les deux femmes chargées de ce triste soin arrivèrent à la misérable cabane que nous avons déjà décrite. L'infortunée, étendue sur son grabat, ne semblait déjà plus en quelque sorte qu'un corps inanimé, si ce n'est que ses yeux noirs et vifs roulaient dans leurs orbites d'une manière terrible, et paraissaient observer avec surprise et indignation les mouvemens des étrangères, comme si leur présence eût été à la fois inattendue et désagréable. Elles furent effrayées de ses regards; mais, rassurées par la compagnie l'une de l'autre, elles firent du feu, allumèrent une chandelle, préparèrent de la nourriture, et firent d'autres arrangemens pour s'acquitter des devoirs dont on les avait chargées.

Les deux gardes convinrent entre elles de veiller tour à tour près du lit de la malade; mais vers minuit, vaincues par la fatigue, — car elles avaient beaucoup marché dans le cours de la journée, — elles s'endormirent toutes deux d'un profond sommeil. A leur réveil, c'est-à-dire quelques heures après, elles s'assurèrent que la hutte était vide, et que la malade n'y était plus. Elles se levèrent avec terreur, et allèrent à la porte de la cabane, qu'elles trouvèrent fermée au loquet, comme elle l'avait été au commencement de la nuit. Elles cherchèrent au milieu des ténèbres, et appelèrent par son nom celle qui avait été confiée à leurs soins. Le corbeau de nuit poussa des cris du haut du vieux chêne, le renard glapit sur la colline, les échos sourds de la chute d'eau y répondirent, mais aucune voix humaine ne se fit entendre. Ces femmes effrayées n'osèrent faire de plus longues recherches avant le jour, car la disparition soudaine d'une femme dans l'état de faiblesse où était Elspat, et la nature étrange de son histoire, les intimidèrent, et

ne leur permirent pas de sortir de la hutte. Elles restèrent donc dans une terreur affreuse, pensant tantôt qu'elles entendaient sa voix en dehors, tantôt que des sons d'une nature différente se mêlaient aux tristes soupirs de la brise de la nuit ou au bruit de la cascade. Quelquefois aussi le loquet remuait comme si une main faible et impuissante eût en vain essayé de le lever, et, à chaque instant, elles s'attendaient à voir entrer leur malade animée d'une force surnaturelle, et accompagnée peut-être de quelque être plus effrayant qu'elle-même. Le jour parut enfin. Elles visitèrent en vain les buissons, les rochers et les halliers. Deux heures après, le ministre lui-même arriva, et, sur le rapport des gardes, il ordonna de répandre l'alarme dans le pays, et de faire une recherche exacte et générale dans tout le voisinage de la cabane et du chêne. Mais tout fut inutile. On ne trouva jamais Elspat Mac-Tavish, soit morte, soit vivante, et il fut impossible de découvrir jamais la moindre circonstance qui indiquât son sort.

Les gens du voisinage différèrent d'opinion sur la cause de sa disparition. Les plus crédules pensèrent que le malin esprit, sous l'influence duquel elle semblait avoir agi, l'avait emportée en corps et en ame; et il y a encore beaucoup de personnes qui refusent de passer, à une heure indue, près du chêne, sous lequel on peut encore, à ce qu'elles assurent, la voir assise selon sa coutume. D'autres, moins superstitieux, supposèrent que s'il avait été possible de visiter le gouffre du Corri-Dhu, les abîmes du lac, ou les profondeurs de la rivière, on aurait pu découvrir les restes d'Elspat Mac-Tavish, attendu qu'il n'y avait rien de plus naturel, si l'on considère l'état de son esprit et de son corps, que de supposer qu'elle était tombée par accident, ou qu'elle s'était jetée à dessein dans un de ces lieux de destruction certaine. Le ministre entretint une opinion à part. Il pensa que, ne pouvant souffrir les gardes qu'on avait mises auprès d'elle, cette malheureuse femme, guidée par l'instinct qui dirige les différens animaux domestiques, s'était éloignée de la vue de sa propre race, afin que son agonie pût avoir lieu dans quelque caverne secrète où sans doute ses restes ne frapperaient jamais les regards d'aucun mortel. Il crut que ce sentiment d'instinct était d'accord avec la vie malheureuse de cette femme, et qu'il avait pu avoir de l'influence sur elle quand elle avait vu approcher sa fin.

FIN DE LA VEUVE DES HIGHLANDS.

## M. Croftangry commence un autre conte.

A peine le matin entr'ouvrait sa paupière
Qu'ils conduisaient tous deux leurs bœufs sur la bruyère.

MILTON. *Élégie sur Lycidas.*

J'AI quelquefois été surpris que toutes les occupations favorites et tous les passe-temps du genre humain tendissent à troubler cet heureux état de tranquillité, cet *otium*, comme Horace l'appelle, et qu'il dit être l'objet des vœux de tous les hommes, soit qu'ils se trouvent sur mer, soit qu'ils restent sur la terre ferme. J'ai été surpris que ce repos auquel nous tenons tant lorsque le devoir ou la nécessité exigent que nous y renoncions, soit précisément ce que nous désirons changer pour un état d'agitation, dès que nous sommes libres d'en jouir à volonté. En un mot, vous n'avez qu'à dire à quelqu'un : — Reposez-vous, pour lui inspirer à l'instant l'amour du travail. Le chasseur se fatigue autant que son garde-chasse ; le maître de la meute prend autant d'exercice que le piqueur ; l'homme d'état et le politique font un travail plus dur que l'homme de loi ; et, pour en venir à ma propre affaire, celui qui se fait auteur volontairement se soumet au risque d'être en butte aux traits acérés de la critique, et à la certitude d'un travail mental et manuel, tout aussi bien que son confrère que la nécessité force à prendre la plume.

Ces réflexions me furent suggérées par l'annonce que me fit Janet que le petit Gillie Pied-Blanc [1] venait d'arriver de chez l'imprimeur.

— Dites plutôt Gillie Pied-Noir, Janet, m'écriai-je, car ce n'est ni plus ni moins qu'un enfant du diable [2] venu pour me tourmenter en me demandant de la *copie*, comme les imprimeurs appellent les feuilles d'un manuscrit.

— Que Dieu pardonne à Votre Honneur ! dit Janet ; ce n'est pas agir suivant votre coutume que de donner de pareils noms à un enfant orphelin.

1. Gillie Whitefoot, *le page Pied-Blanc.*

2. Les petits apprentis de l'imprimerie s'appellent en Angleterre les *diables de l'imprimeur : Printer's devils.*

— Je n'ai pas autre chose à lui donner, Janet. — Il faut qu'il attende.

— Eh bien, je lui donnerai à déjeuner, et le pauvre enfant attendra au coin du feu dans la cuisine, jusqu'à ce que Votre Honneur soit prêt. Un pareil morveux sera assez heureux à ce prix d'attendre toute la journée, s'il le faut, le bon plaisir de Votre Honneur.

— Mais, Janet, dis-je à mon active petite surintendante lorsqu'elle revint me trouver après avoir fait cet arrangement hospitalier, je commence à trouver le travail d'écrire vos chroniques plus à charge que je ne m'y attendais, car voici ce petit drôle qui vient me demander de la copie, c'est-à-dire quelque chose à imprimer, et je n'ai rien à lui donner.

— Votre Honneur ne peut être embarrassé pour cela ; je vous ai vu écrire assez vite ; et quant à des sujets, vous avez tout le pays des montagnes pour en chercher. Je suis sûre que vous savez une centaine d'histoires bien meilleures que celles d'Hamish Mac-Tavish, où, après tout, il ne s'agissait que d'un jeune vagabond et d'une vieille folle ; et si l'on avait brûlé la hardie coquine comme sorcière, je crois que ce n'aurait pas été du charbon perdu. — Faire tirer un coup de fusil par son vaurien de fils contre un gentilhomme, un Cameron ! — Je suis moi-même cousine au troisième degré des Camerons, et mon sang se soulève pour eux. — Et si vous voulez écrire sur des déserteurs, à coup sûr il y en a eu assez sur le haut d'Arthur's-Seat, le jour de l'incursion des Mac-Raas, et lors de cette journée funeste près de Leith-Pier, — Ohonari !

Janet commença à pleurer, et essuya ses larmes avec son tablier. Quant à moi, l'idée qu'il me fallait venait de m'être fournie, mais j'hésitais à en faire usage. Il en est des sujets comme du temps, ils s'usent à force de servir. Il ne convient qu'à un âne comme le juge Shallow de s'emparer des misérables chansons que sifflent les charretiers, et de les faire passer pour ses *fantaisies* et ses *bonsoirs*[1]. Or les montagnes d'Écosse, quoique offrant jadis une mine riche en sujets neufs, sont maintenant, comme me le disait ma digne amie mistress Bethune Baliol, un terrain à peu près usé, grâce aux travaux continuels des romanciers modernes, qui trouvant, dans ces régions retirées, des habitudes et des mœurs primitives, se sont

1. *Fancies and good nights*. On peut voir, dans la seconde partie de *Henry VI*, par Shakspeare acte V, scène 2, le passage auquel il est fait ici allusion. On donnait alors à certaines poésies fugitives les titres de *fantaisies* et de *bonsoirs*.

vainement imaginé que le public ne peut jamais s'en lasser. Aussi trouve-t-on sur les tablettes d'un cabinet de lecture autant de Highlanders en jupon et autant de Highlanders réels qu'à un bal calédonien [1]. On aurait pu, à une époque antérieure, tirer grand parti de l'histoire d'un régiment de montagnards, et du singulier changement d'idées qui devait avoir lieu dans l'esprit de ceux qui le composaient lorsqu'ils désertaient les montagnes qui les avaient vus naître pour les champs de batailles du continent, et leurs habitudes domestiques, simples et quelquefois indolentes, pour les manœuvres régulières qu'exige la discipline moderne. Mais cette mine a été exploitée d'avance. Mistress Grant de Laggan [2] a peint les mœurs, les coutumes et les superstitions de nos montagnes dans leur simple état de nature; et mon ami le général Stewart de Garth [3], en écrivant l'histoire véritable des régimens highlanders, a rendu extrêmement téméraire et hasardeuse toute tentative pour en tracer une esquisse avec les couleurs de l'imagination. Et cependant, moi aussi j'ai envie d'ajouter une pierre au cairn, et sans appeler au secours de mon esprit les impressions de mes souvenirs de jeunesse, je puis essayer de peindre une ou deux scènes capables de faire connaître le caractère montagnard, et qui appartiennent particulièrement aux *Chroniques de la Canongate*, puisqu'elles sont aussi familières aux vieilles têtes grises qui s'y trouvent qu'à Chrystal Croftangry : pourtant je ne remonterai pas au temps des clans et des claymores. Ainsi donc, garde à vous, courtois lecteur; vous allez avoir l'histoire de deux bouviers. Une huître peut être traversée en amour, dit l'aimable Tilburina [4], — et un bouvier peut être sensible au point d'honneur, dit le chroniqueur de la Canongate.

1. Allusion à ces bals où les Ecossais de la ville empruntent le costume des Highlanders. *Voyez* une lettre à Charles Nodier sur ce sujet, dans le troisième volume du *Voyage littéraire en Ecosse*, par A. P., *Paris*, 1825.

2. Lettres sur les montagnes, 3 vol. — Essais sur les superstitions des Highlanders. — Les Highlanders, et autres poëmes, etc.

3. Le brave et aimable auteur de l'histoire des régimens highlanders. Après avoir partagé leur gloire, il quitta l'Angleterre pour être gouverneur de Sainte-Lucie en 1828, et mourut dans cette île, le 18 décembre 1829. — Nul homme n'inspira plus de regrets, nul peut-être ne posséda autant d'amis.

4. Dans *le Critique* de Sheridan.

# LES
# DEUX BOUVIERS.

## CHAPITRE PREMIER.

Mon récit commence le lendemain de la foire de Doune. Le marché avait été animé ; plusieurs marchands y étaient venus des contrées du nord et du centre de l'Angleterre, et l'argent anglais y avait circulé assez librement pour réjouir les cœurs des fermiers des Highlands. De nombreux troupeaux allaient partir pour l'Angleterre sous la garde de leurs propriétaires, ou des conducteurs à qui ils confiaient, sous leur responsabilité, l'emploi ennuyeux et fatigant de faire parcourir aux bestiaux plusieurs centaines de milles, du marché où ils avaient été achetés, aux champs et aux fermes où ils devaient être engraissés pour les abattoirs.

Les Highlanders sont particulièrement propres à ce métier difficile de bouvier, qui semble leur convenir aussi bien que le métier de la guerre. Il leur offre l'occasion d'exercer toutes leurs habitudes de patience et d'activité. Il faut qu'ils connaissent parfaitement les routes par lesquelles doivent passer les bestiaux, et qui traversent souvent les parties les plus sauvages du pays ; il faut qu'ils évitent autant que possible les grands chemins, qui fatiguent les pieds des bœufs, aussi bien que les barrières, dont le péage tourmente l'esprit de celui qui les conduit. Sur la verdure, au contraire, ou sur le sentier d'herbe fanée, le seul qui soit marqué sur la prairie, les troupeaux non-seulement marchent à l'aise et à l'abri des taxes, mais même, s'ils y font attention, ils peuvent prendre, chemin faisant, un à-compte sur leur nourriture. La nuit, les bouviers dorment habituellement avec leurs troupeaux, quelque temps qu'il fasse, et la plupart de ces hommes, endurcis aux fatigues, ne reposent pas une seule fois sous un toit pendant un voyage à pied

du Lochaber au comté de Lincoln. Ils reçoivent un riche salaire, car la tâche qu'on leur confie est d'une grande importance, puisqu'il dépend de leur prudence, de leur vigilance et de leur honnêteté, que le bétail arrive en bon état à sa destination et produise du profit au nourrisseur. Mais comme ils s'entretiennent à leurs frais, ils sont sur ce point d'une économie particulière. A l'époque dont nous parlons, la provision d'un bouvier des Highlands, pour son long et fatigant voyage, consistait en quelques poignées de gâteau d'avoine et deux ou trois ognons renouvelés de temps en temps, plus une corne de bouc remplie de whisky, dont il buvait régulièrement, mais avec modération, tous les matins et tous les soirs. Son poignard ou *skene-dhu* (c'est-à-dire couteau noir), porté de manière à être caché sous le bras ou par les plis du manteau, était sa seule arme, avec le bâton dont il se servait pour diriger les mouvemens du troupeau. Un montagnard n'était jamais plus heureux que dans ces occasions. Il trouvait dans tout le voyage une variété qui exerçait la curiosité et l'amour du mouvement, naturel au Celte; il y trouvait un changement constant de place et de scène; les petites aventures, inséparables d'un pareil métier, et des rapports fréquens avec les divers fermiers, nourrisseurs et marchands, assaisonnés de quelques parties joyeuses, qui plaisaient d'autant plus à Donald [1] qu'elles ne lui coûtaient rien; enfin il y trouvait la satisfaction que cause le sentiment d'une habileté supérieure; car le montagnard, qui n'est qu'un enfant avec des moutons, devient un prince au milieu de ses bœufs, et ses habitudes naturelles lui font dédaigner la vie indolente du berger. Aussi ne se sent-il jamais plus à l'aise que quand il marche à l'arrière-garde d'un beau troupeau de son pays confié à ses soins. Parmi tous ceux qui ce jour-là quittèrent Doune dans le but que nous venons de décrire, pas un seul ne mettait sa toque d'un air plus gaillard, ou n'attachait au-dessous du genou ses chausses de tartan sur des jambes qui promissent davantage, que Robin Oig-Mac-Combish, plus familièrement appelé Robin Oig, c'est-à-dire Robin le jeune ou le petit. Quoique petit de taille, comme l'indique l'épithète de Oig, Robin était léger et alerte comme un daim de ses montagnes. Ses pas avaient une élasticité qui, dans le cours d'une longue marche, excitait l'envie de plus d'un robuste compagnon; et la manière dont il plaçait sa toque et ajustait son plaid indiquait la conviction

1. Nom générique des Ecossais, qui a remplacé *Sawney*.

intérieure qu'un montagnard de son espèce ne passerait pas sans être remarqué au milieu des jeunes filles des basses terres. Ses joues rubicondes, ses lèvres vermeilles et ses dents blanches faisaient ressortir une physionomie à laquelle l'habitude d'être exposée à toute l'inconstance des saisons avait donné une teinte de santé et de vigueur plutôt que de rudesse. Si Robin, suivant l'usage de ses compatriotes, ne riait pas ou même ne souriait pas souvent, ses yeux vifs brillaient ordinairement sous sa toque avec une expression de bonne humeur prête à se changer en gaieté.

Le départ de Robin Oig était un évènement dans la petite ville, où il avait, ainsi que dans les environs, beaucoup d'amis parmi les deux sexes. C'était un personnage de marque dans sa classe; il faisait des affaires assez considérables pour son propre compte, et avait la confiance des meilleurs fermiers des montagnes, de préférence à tout autre bouvier de ce canton. Il aurait pu augmenter ses affaires presque indéfiniment, s'il avait voulu condescendre à les faire faire par des représentans; mais, excepté un ou deux jeunes gens, ses propres neveux, Robin rejetait l'idée de toute assistance, sentant peut-être combien sa réputation dépendait de sa persévérance à remplir en personne les devoirs de sa profession dans toutes les occasions. Il se contentait donc du plus haut prix accordé aux gens de son état, et se consolait dans l'espérance que quelques voyages en Angleterre pourraient le mettre à même de faire des affaires pour son propre compte d'une manière convenable à sa naissance. Le père de Robin Oig, Lachlan Mac-Combish, c'est-à-dire *le fils de mon ami*, car son véritable nom de clan était Mac-Gregor, avait été ainsi appelé par Rob-Roy, à cause de l'amitié particulière qui avait subsisté entre le grand-père de Robin et ce fameux cateran. Quelques personnes disent même que Robin Oig tirait son nom de baptême d'un homme aussi renommé dans les environs sauvages du Loch Lomond que l'avait jamais été Robin Hood, portant aussi le même prénom dans les limites de la joyeuse forêt de Sherwood. — Qui ne serait fier de pareils ancêtres, comme dit James Boswell [1]. Robin Oig était donc fier; mais ses fréquens voyages en Angleterre et dans les basses terres lui avaient donné assez de tact pour savoir que des prétentions qui lui permettaient d'avoir des droits à quelque distinction dans sa vallée isolée, pourraient être tout à

1. L'historiographe ou biographe de Johnson.

la fois dangereuses et ridicules s'il voulait s'en prévaloir ailleurs. L'orgueil de sa naissance était donc, comme le trésor de l'avare, l'objet secret de sa contemplation sans qu'il le montrât jamais aux étrangers comme un sujet de vanité. Robin Oig fut comblé de félicitations, et l'on y joignit des souhaits pour qu'il fît un heureux voyage. Les connaisseurs vantaient son troupeau, et surtout les bœufs les plus beaux, qui appartenaient à Robin lui-même. Les uns lui tendaient leurs tabatières en lui offrant une dernière prise, les autres lui présentaient le *doch-an-dorroch* ou coup de l'étrier. Tous s'écriaient : — Bon voyage et bon retour ; de bonne chance au marché saxon ; de bons billets dans le *leabhar-dhu* (portefeuille noir), et beaucoup d'or anglais dans le *sporran* (bourse de peau de chèvre).

Les jolies filles faisaient leurs adieux plus modestement ; et plus d'une, disait-on, aurait donné son plus beau joyau pour être sûre d'être la dernière sur laquelle s'arrêterait l'œil de Robin quand il se mettrait en route.

Robin venait de donner le signal préliminaire *hoo! hoo!* pour presser les traîneurs du troupeau, quand il entendit un cri derrière lui.

— Arrête, Robin, attends un moment ; voilà Janet Tomahourich, la vieille Janet, la sœur de ton père.

— Peste de la vieille sorcière des Highlands, dit un fermier du Carse de Stirling [1] ; elle va jeter quelque sort sur les bœufs.

— Est-ce qu'elle le peut? dit un autre sage de la même profession. Robin Oig n'est pas homme à en laisser un seul sans faire à sa queue le nœud de Saint-Mungo, et cela ne met-il pas en fuite la meilleure sorcière qui ait jamais traversé le Dimayet à cheval sur un manche à balai?

Il ne sera peut-être pas indifférent au lecteur de savoir que le bétail des montagnes d'Écosse est particulièrement sujet à être ensorcelé par des charmes, contre lesquels les gens prudens se mettent en garde en faisant des nœuds d'une sorte particulière avec la touffe de poil qui termine la queue de l'animal. Mais la vieille femme, objet des soupçons du fermier, paraissait ne s'occuper que du bouvier, sans faire aucune attention au troupeau. Robin Oig semblait contrarié de sa présence.

— Quelle idée de vieille femme, dit-il, vous a amenée si matin

1. *Carse* signifie une étendue de terres basses et fertiles situées le long d'une rivière.

de la montagne, ma tante? Ne vous ai-je pas fait mes adieux, et n'ai-je pas reçu vos souhaits pour mon bon voyage, hier soir?

— Et tu m'as laissé plus d'argent qu'une vieille comme moi, qui n'est bonne à rien, n'en aura besoin jusqu'à ton retour, mon cher enfant, dit la sibylle. Mais je me soucierais peu de la nourriture qui m'entretient, du feu qui m'échauffe, ou même du bienheureux soleil de Dieu, s'il devait arriver quelque malheur au petit-fils de mon père. Laisse-moi donc faire autour de toi la marche du *deasil*, pour que tu puisses aller au loin sans danger dans la terre étrangère, et en revenir sain et sauf.

Robin Oig s'arrêta, à moitié embarrassé, à moitié riant, et en faisant signe à ceux qui l'entouraient qu'il ne se prêtait à la fantaisie de la vieille que pour complaire à son humeur. Cependant elle exécutait autour de lui, à pas chancelans, la cérémonie propitiatoire, que quelques-uns croient dérivée de la mythologie des druides. On sait en quoi elle consiste : la personne qui fait le *deasil* marche trois fois autour de celle qui est l'objet de la cérémonie, en ayant soin de régler sa marche suivant le cours du soleil[1]. Mais tout à coup Janet s'arrêta, et s'écria d'une voix remplie d'horreur et d'alarme : — Petit-fils de mon père, je vois du sang sur votre main.

— Silence, je vous en conjure, ma tante, dit Robin Oig; avec votre taishataragh (seconde vue) vous vous mettrez dans un embarras dont vous ne pourrez vous tirer d'ici à long-temps.

La vieille femme répéta seulement d'un air effrayé : — Il y a du sang sur votre main, et c'est du sang anglais. Le sang de Gaël est plus foncé et plus rouge. — Voyons, voyons.

Avant que Robin Oig pût l'en empêcher, ce qu'il n'aurait pu faire que de vive force, tant ses mouvemens avaient été prompts et décisifs, elle lui avait pris le poignard caché dans les plis de son plaid, et le levant en l'air, elle s'écria, quoique la lame brillât au soleil pure et sans tache : — Du sang! du sang! encore du sang de Saxon! Robin Oig Mac-Combish, n'allez pas aujourd'hui en Angleterre.

— Bon! bon! répondit Robin Oig, cela est impossible; autant vaudrait courir le pays en vagabond. — Fi! ma tante, rendez-moi mon poignard. Vous ne pouvez pas distinguer par la couleur le sang d'un bœuf noir de celui d'un blanc, et vous voulez connaître

1. Suivant l'explication donnée par le docteur Jamieson du mot *deasil*, cette marche doit avoir lieu en sens contraire au cours du soleil.

la différence entre le sang saxon et le sang écossais. Tous les hommes tirent leur sang d'Adam. Donnez-moi mon arme, et laissez-moi me mettre en route. Je serais déjà à moitié chemin du pont de Stirling. — Donnez-moi mon poignard, vous dis-je, et laissez-moi partir.

—Je ne te le donnerai pas, dit la vieille, — je ne lâcherai pas ton plaid, que tu ne m'aies promis de ne pas porter cette arme fatale.

Les femmes présentes à cette scène joignirent leurs instances aux siennes, en disant qu'il était bien rare que les paroles de sa tante tombassent à terre; et comme les fermiers des Lowlands continuaient à regarder cette scène d'un air de mauvaise humeur, Robin Oig résolut de la terminer à tout prix.

— Eh bien donc, dit le jeune bouvier en donnant le fourreau du poignard à Hugh Morrison, vous autres des basses terres, vous ne faites pas grand cas de ces prédictions. Gardez-moi mon poignard. Je ne puis vous le donner, parce qu'il a appartenu à mon père; mais votre troupeau suit le mien, et je consens à ce que mon arme reste entre vos mains, et non dans les miennes. — Cela suffira-t-il, ma tante?

—Il le faut bien, dit la vieille, c'est-à-dire si votre ami des basses terres est assez fou pour se charger de ce poignard.

Le robuste habitant de l'ouest se mit à rire aux éclats. — Bonne femme, dit-il, je suis Hugh Morrison de Glenae, descendu des Manly Morrison du vieux temps, qui jamais dans leur vie ne se sont servis contre un homme d'une arme aussi courte. Et ils n'en avaient pas besoin : ils avaient leurs épées, et moi, j'ai cette petite baguette, — montrant un bâton énorme, — pour me défendre de l'autre côté de la frontière, et je laisse le poignard à John des Highlands. Ne secouez pas l'oreille, messieurs des montagnes, et vous surtout, Robin. Je garderai le poignard, si vous avez peur du conte de la vieille sorcière, et je vous le rendrai quand vous en aurez besoin.

Une partie du discours de Hugh Morrison n'était pas tout-à-fait du goût de Robin; mais il avait acquis dans ses voyages plus de patience que n'en comportait peut-être son caractère montagnard, et il accepta l'offre de service du descendant des Manly Morrison, sans s'offenser de la manière peu flatteuse dont elle était faite.

— S'il n'avait pas eu son coup du matin dans la tête, et que ce n'eût pas été par-dessus le marché un mouton du comté de Dumfries, il aurait parlé plus civilement. Mais si une truie grogne,

c'est tout ce qu'on peut en attendre. C'est une honte de voir le couteau de mon père destiné à couper un haggis pour un drôle comme lui[1].

Tandis qu'il parlait ainsi, mais en se servant de la langue des montagnes, Robin mit son troupeau en marche, et fit un signe d'adieu à tous ceux qu'il laissait derrière lui. Il était d'autant plus pressé, qu'il comptait rejoindre à Falkirk un camarade et un compagnon de métier, avec lequel il se proposait de voyager en compagnie.

Cet ami de Robin était un jeune Anglais, nommé Harry Wakefield, bien connu dans tous les marchés du nord, et, dans sa classe, aussi renommé et distingué que notre bouvier montagnard. Il avait près de six pieds, et était assez bien détaillé pour tenir sa place, soit dans un défi à coups de poings à Smithfield, soit dans un combat à la lutte; quoiqu'il eût quelquefois trouvé ses maîtres, peut-être, parmi les professeurs réguliers de l'art du pugilat, il était capable, dans une rencontre, de mettre à la raison tout autre amateur. Les courses de Doncaster le voyaient dans toute sa gloire, pariant sa guinée, et généralement avec succès; et il ne se livrait pas un combat dans le comté d'York, où les nourrisseurs sont des personnes de marque, auquel il n'assistât si ses affaires le lui permettaient. Mais quoiqu'un peu coureur, aimant le plaisir et les endroits où il pouvait le trouver, Harry Wakefield était un homme solide, et le prudent Robin Oig Mac-Combish lui-même n'était pas plus attentif aux affaires sérieuses.

Ses jours de fête étaient de vrais jours de fête, mais ses jours de travail étaient employés avec une ardeur et une assiduité constantes. Par son air et par son caractère, Wakefield était le modèle des joyeux enfans de la vieille Angleterre, dont les arcs et les longues flèches assurèrent, dans tant de batailles, sa supériorité sur les autres nations, et dont les bons sabres de notre propre temps sont la meilleure et la plus sûre défense. Sa gaieté était facilement excitée; car d'une constitution robuste, et jouissant d'une honnête aisance, il était disposé à trouver bien tout ce qu'il voyait; et les difficultés qu'il pouvait rencontrer de temps en temps étaient plutôt, pour un homme de son énergie, un sujet d'amusement que de peine sérieuse. Avec toutes les qualités d'un caractère ardent, notre jeune bouvier anglais avait aussi ses défauts. Il était irascible, quelquefois jusqu'au point de devenir querelleur; et d'autant

1. Le *haggis* est un ragoût écossais, espèce de hachis en boudin. Voir les notes de *Waverley*.

plus disposé peut-être à remettre à la force des poings la décision de ses disputes, qu'il trouvait peu d'antagonistes capables de lui résister.

Il serait difficile de dire comment avait commencé cette intimité entre Harry Wakefield et Robin Oig; mais il est certain qu'il s'était formé entre eux une liaison étroite, quoiqu'ils eussent en apparence peu de sujets communs de conversation ou d'intérêt, aussitôt qu'ils cessaient de s'entretenir de leurs bœufs; car Robin Oig parlait l'anglais assez imparfaitement sur tout autre sujet que ses bestiaux, et Harry Wakefield, avec son accent du comté d'York, n'avait jamais pu parvenir à prononcer un seul mot en langue gaëlique. Ce fut en vain que Robin employa tout une matinée, en traversant le Minch-Moor, à essayer d'apprendre à son compagnon à prononcer avec une précision exacte le mot *Llhu*, qui, dans cette dernière langue, veut dire un veau. De Traquair à Murdercairn, la montagne retentit des sons discordans que le Saxon essayait sur le monosyllabe rebelle, et des éclats de rire qui suivaient chaque tentative infructueuse. Ils savaient cependant quelquefois éveiller plus agréablement les échos; car Wakefield chantait maints couplets à la louange de Molly, de Susanne et de Cicely, et Robin Oig avait un talent particulier pour siffler ses interminables pibrochs [1] avec toutes leurs variations; et, ce qui était plus agréable à l'oreille méridionale de son compagnon, il savait la plupart des chansons du nord, joyeuses ou pathétiques, que Wakefield apprenait à accompagner en sifflant en basse. Ainsi, quoique Robin ne pût comprendre qu'avec peine les histoires de son compagnon sur les courses de chevaux, les combats de coqs ou les chasses au renard, et quoique ses propres récits des combats entre les clans de leurs creaghs, d'incursions en Angleterre, variées de digressions sur les lutins et toute la féerie des Highlands, fussent à peu près inintelligibles pour l'Anglais, ils s'arrangeaient néanmoins de manière à trouver un certain plaisir dans la société l'un de l'autre, ce qui les avait engagés depuis trois ans à se réunir pour voyager ensemble quand la direction de leur voyage le leur permettait. Et dans le fait, chacun d'eux avait son avantage à cette réunion; car où l'Anglais aurait-il pu trouver un guide comme Robin Oig Mac-Combish pour traverser les montagnes de l'ouest? Et quand ils arrivaient à ce qu'Harry appelait le bon côté de la frontière, sa protection, qui n'était pas sans étendue, et sa bourse, qui était assez pesante, étaient dans tous les temps au service de

1. Chants guerriers, particuliers aux montagnards d'Ecosse.

son ami le Highlander, et dans bien des occasions sa libéralité lui rendit des services dignes d'un véritable enfant de la vieille Angleterre.

## CHAPITRE II.

Vit-on jamais une amitié plus belle?
Tous deux pourtant eurent querelle;
Quel en fut donc le motif? Le voici:
Comme il n'avait plus d'autre ami,
Pour lui prouver sa tendresse fidèle,
Il voulut se battre avec lui.

*Duc contre Duc.*

Nos deux amis avaient traversé avec leur cordialité ordinaire les vertes plaines du Liddesdale, et passé la partie opposée du Cumberland emphatiquement appelée le Désert. Dans ces régions solitaires, les bestiaux confiés à la garde de nos deux bouviers subsistaient eux-mêmes à bon marché, en prenant leur nourriture le long de leur route, ou quelquefois en cédant à la tentation d'envahir d'un saut le pré voisin, quand l'occasion s'en présentait. Mais maintenant la scène changeait devant eux; ils descendaient vers un pays fertile en enclos, où de pareilles libertés ne pouvaient pas se prendre avec impunité, ou sans un arrangement et un marché préalable avec les propriétaires du terrain. Cela était d'autant plus nécessaire alors, qu'on était à la veille d'une grande foire dans le nord, où nos deux bouviers espéraient vendre une partie de leurs bestiaux, qu'il leur importait de conduire au marché bien reposés et en bon état. On ne pouvait donc obtenir des pâtures que difficilement et à des prix élevés. Cette nécessité occasiona une séparation temporaire entre les deux amis; chacun d'eux alla faire son marché comme il le pourrait, et pourvoir séparément aux besoins de son troupeau. Malheureusement il arriva que tous deux, à l'insu l'un de l'autre, songèrent à s'arranger, pour le terrain dont ils avaient besoin, sur la propriété d'un gentilhomme campagnard assez riche, dont les terres étaient dans le voisinage. Le bouvier anglais s'adressa au bailli du domaine, qu'il connaissait. Il se trouva que notre gentillâtre du Cumberland, qui avait quelques soupçons sur l'honnêteté de son intendant, prenait alors ses mesures pour s'assurer jusqu'à quel point ils étaient bien fondés,

et avait prié que toutes les demandes qu'on ferait au sujet de ses terres encloses, dans le but de les occuper temporairement, lui fussent renvoyées à lui-même. Cependant, comme M. Ireby était allé la veille faire un voyage de quelques milles vers le nord, le bailli prit sur lui de considérer la restriction mise à ses pleins pouvoirs comme levée pendant le temps de son absence, et conclut qu'il ne pouvait mieux consulter les intérêts de son maître, et peut-être les siens propres, qu'en faisant un arrangement avec Harry Wakefield. Cependant, ignorant ce que faisait son camarade, Robin Oig, de son côté, rencontra par hasard sur la route un petit homme de bonne mine, monté sur un poney dont la queue et les oreilles étaient artistement coupées suivant la mode de cette époque, et portant lui-même une culotte de peau bien serrée et de longs éperons brillans. Ce cavalier commença par faire une ou deux questions sur les marchés et le prix des bestiaux. L'Ecossais, voyant en lui un homme plein de civilité et de jugement, prit la liberté de lui demander s'il ne pourrait pas lui indiquer quelque pâturage à louer dans le voisinage, pour y placer temporairement son troupeau. Il ne pouvait s'adresser à quelqu'un qui fût plus propre à lui répondre. Le cavalier était précisément le propriétaire avec le bailli duquel Harry Wakefield s'était arrangé, ou était en train de s'arranger.

— Tu as du bonheur de m'avoir parlé, mon brave Highlander, dit M. Ireby; car je crois que tes bestiaux ont fait une bonne journée, et j'ai à ma disposition le seul champ qui soit à louer à trois milles à la ronde.

— Mon troupeau peut encore très bien faire deux, trois ou quatre milles, répondit le prudent Ecossais; mais que demanderait Votre Honneur par tête de bétail, si je voulais prendre le parc pour deux ou trois jours?

— Nous nous arrangerons, Sawney, si tu veux me vendre à un prix raisonnable six de tes bœufs pour les engraisser cet hiver.

— Et lesquels Votre Honneur voudrait-il avoir?

— Eh bien, voyons. — Les deux noirs, — le brun foncé, — celui qui n'a pas de cornes, — cet autre à poil rouge, — et celui dont les cornes sont torses: — combien par tête?

— Ah! dit Robin, Votre Honneur est un connaisseur, un vrai connaisseur. — Je n'aurais pas mieux choisi les six meilleurs moi-même, qui les connais comme si c'étaient mes enfans, pauvres bêtes!

— Eh bien! combien par tête, Sawney? continua M. Ireby.

— Les prix ont été bien élevés à la foire de Doune et à celle de Falkirk, répondit Robin.

Et la conversation continua ainsi, jusqu'à ce qu'ils fussent convenus du juste prix des six bœufs, l'acheteur accordant en sus de ce prix l'usage temporaire de son champ pour tout le troupeau, et Robin faisant, à son avis, un très bon marché, pourvu que le pâturage fût seulement passable. Le gentillâtre mit son cheval au pas, et accompagna le bouvier, tant pour lui montrer le chemin et le mettre en possession du pâturage, que pour apprendre les dernières nouvelles des marchés du nord.

Ils arrivèrent dans l'enclos, où l'herbe paraissait excellente. Mais quelle fut leur surprise quand ils virent le bailli faisant tranquillement entrer le troupeau de Harry Wakefield dans le gras pâturage qui venait d'être assigné à celui de Robin Oig MacCombish par le propriétaire lui-même!

M. Ireby piqua des deux, s'avança vers son intendant; et: apprenant ce qui s'était passé, il informa brièvement le bouvier anglais que son bailli avait loué le terrain sans y être autorisé, et qu'il pouvait aller chercher un lieu de pâture pour son troupeau où il voudrait, puisqu'il ne pouvait être admis dans ce champ. En même temps, il tança vertement le bailli pour avoir transgressé ses ordres, et lui enjoignit d'aider tout de suite à chasser les bestiaux affamés de Harry Wakefield, qui venaient de commencer, à leur grande joie, un repas abondant, et à faire entrer ceux de son camarade, que le bouvier anglais commença alors à regarder comme un rival.

Wakefield se sentit disposé à résister à la décision de M. Ireby; mais tout Anglais a une idée assez exacte de la loi et de la justice; et John Fleecebumpkin, le bailli, ayant reconnu qu'il avait excédé son autorité, Wakefield vit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de rassembler son troupeau affamé, et d'aller ailleurs pour y chercher des vivres. Robin Oig vit avec regret ce qui était arrivé, et s'empressa d'offrir à l'Anglais, son ami, de partager avec lui le champ, objet de la dispute. Mais l'orgueil de Wakefield était profondément blessé, et il répondit avec dédain: — Prends tout, Robin, prends tout; ne fais jamais deux bouchées d'une cerise: tu sais faire le douceureux avec les maîtres, et jeter de la poudre aux yeux des gens simples. — Fi donc! Robin; je ne vou-

drais baiser les cordons des souliers de personne pour avoir la permission de cuire dans son four.

Robin Oig, fâché mais peu surpris du mécontentement de son camarade, s'empressa de le prier d'attendre une heure seulement, pendant qu'il irait chez le propriétaire recevoir le paiement des bestiaux qu'il lui avait vendus, lui promettant de revenir immédiatement pour l'aider à conduire son troupeau dans quelque endroit où il pût se reposer à l'aise, et de lui expliquer la méprise qu'ils avaient commise tous deux. Mais l'Anglais ne perdit rien de son indignation: — Tu as donc fait une vente, s'écria-t-il, n'est-il pas vrai? Oui, oui, tu es un malin garçon pour savoir choisir le moment de faire un marché. Va-t'en au diable! Je ne veux jamais revoir ton visage; tu devrais être honteux de me regarder en face.

— Je n'ai honte de regarder personne en face, dit Robin Oig un peu ému, et même je vous regarderai en face dès aujourd'hui, si vous voulez m'attendre là-bas au Clachan.

— Vous feriez peut-être mieux de vous tenir au loin, répliqua son camarade; — et, tournant le dos à son ancien ami, il fit partir ses bestiaux, qui ne s'en souciaient guère, aidé du bailli, qui prit quelque intérêt réel et en affecta davantage en voyant Wakefield obligé de leur chercher pâture ailleurs. Après avoir employé quelque temps à négocier avec plus d'un fermier voisin qui ne voulait ou ne pouvait pas lui louer un pâturage, Harry Wakefield, pressé par la nécessité, termina enfin son affaire par le moyen du maître du cabaret où Robin Oig et lui étaient convenus de passer la nuit quand ils se séparèrent d'abord. Le cabaretier voulut bien lui laisser mettre son bétail dans un marais stérile, pour un prix presque égal à celui qu'avait demandé le bailli pour l'enclos disputé; et la mauvaise qualité du pâturage, aussi bien que le prix qu'il fut obligé d'en payer, furent comptés par Harry comme autant de circonstances qui aggravaient le manque de foi et d'amitié de son ancien camarade des Highlands. Cette disposition de Wakefield fut encouragée par le bailli, qui avait ses raisons particulières d'être offensé contre le pauvre Robin, qui avait, sans le savoir, fait tomber sur lui la disgrâce de son maître; le cabaretier, et deux ou trois buveurs qui se trouvaient là par hasard, excitèrent aussi le ressentiment de Wakefield contre son ancien camarade, les uns poussés par l'ancienne haine contre les

Ecossais, qui, si elle survit encore quelque part, subsiste surtout dans les comtés de la frontière; les autres par cet amour général du mal, qui caractérise le genre humain dans tous les rangs, soit dit à l'honneur des enfans d'Adam. Le dieu des buveurs aussi, par qui la passion du moment, qu'elle soit bonne ou mauvaise, est toujours exaltée ou exaspérée, ne manqua pas de jouer son rôle en cette occasion; et, malheur aux amis faux et aux maîtres durs! fut un toast qui fit vider plus d'un pot de bière.

Cependant M. Ireby trouvait quelque amusement à retenir le bouvier écossais dans son vieux château. Il lui fit servir un morceau de bœuf froid avec un pot de bière mousseuse, et prit plaisir à voir l'excellent appétit avec lequel Robin Oig Mac-Combish dévorait cette chère inusitée. Le gentillâtre lui-même alluma sa pipe, et, pour accorder sa dignité patricienne avec son amour pour une causerie sur l'agriculture, il se promena dans la chambre pendant qu'il conversait avec son hôte.

— J'ai passé près d'un autre troupeau, dit-il, et c'était un de vos compatriotes qui le conduisait; il était moins nombreux que le vôtre; presque toutes bêtes sans cornes. Le conducteur était un gros homme, mais ce n'était pas de vos gens à kilt; il portait une bonne paire de culottes: savez-vous qui ce peut être?

— Vraiment oui: ce devait être, ce pouvait être, c'était sûrement Hugh Morrison; je ne croyais pas qu'il pût être aussi avancé. Il a gagné un jour sur nous; mais ses bêtes du comté d'Argyle doivent être bien fatiguées. A combien de milles était-il en arrière?

— A environ six ou sept milles, je pense, répondit M. Ireby; car je l'ai passé à Chrystenbury-Cragg, et je vous ai rejoint à Hollan-Bush. Si ses bêtes sont fatiguées, peut-être pourrait-on faire quelque bon marché avec lui.

— Non, non; Hugh Morrison n'est pas un homme à bons marchés; il vous faut rencontrer quelque pauvre Highlander comme Robin Oig pour cela. — Mais il faut que je vous souhaite une bonne nuit, et plutôt vingt qu'une, et que j'aille au Clachan voir si la mauvaise humeur de Harry Wakefield est passée.

La conversation était encore animée au cabaret, et la trahison de Robin Oig était toujours sur le tapis, quand le prétendu coupable entra dans la salle. Son apparition, comme c'est l'ordinaire en pareil cas, mit aussitôt fin à la discussion dont il était l'objet, et il fut reçu par la compagnie assemblée avec ce froid silence qui, mieux que mille exclamations, apprend à un importun qui

arrive qu'il n'est pas le bienvenu. Surpris et offensé, mais non effrayé de l'accueil qu'il recevait, Robin entra d'un air ferme et même un peu hautain, ne salua personne quand il vit que personne ne le saluait, et se plaça au coin du feu, à quelque distance d'une table devant laquelle Harry Wakefield, le bailli et deux ou trois autres personnes, étaient assis. La cuisine, vaste comme toutes celles du Cumberland, aurait fourni bien de la place pour rendre la séparation encore plus complète.

Robin, ainsi placé, s'occupa d'allumer sa pipe, et demanda une pinte de bière à deux sous [1].

— Nous n'avons point de bière à deux sous, répondit le cabaretier Ralph Heskett; mais, comme tu te fournis toi-même de tabac, tu pourras probablement te fournir de boisson aussi; c'est l'habitude de ton pays, je crois.

— Fi donc! notre homme, dit l'hôtesse, ménagère à figure joyeuse et toujours en mouvement, qui s'empressa de servir la bière à son chaland; tu sais bien ce que veut cet étranger, et ton métier est d'être poli, entends-tu? Tu devrais savoir que si l'Ecossais aime un petit pot, il le paie en bon argent.

Sans prendre garde à ce dialogue conjugal, le montagnard prit le vase dans sa main; et, s'adressant à la compagnie en général, il prononça pour toast les mots intéressans : — Aux bons marchés!

— Plût au ciel que le vent nous soufflât moins de marchands du nord, dit un des fermiers, et moins de vieilles vaches des montagnes pour dévorer les pâturages d'Angleterre!

— Par mon ame! vous avez tort, mon ami, répondit Robin avec calme; ce sont vos gros Anglais qui dévorent nos bestiaux écossais, pauvres bêtes!

— Je voudrais qu'il y eût quelqu'un qui dévorât leurs conducteurs, dit un autre; un brave Anglais ne peut gagner son pain s'il y a un Ecossais à un mille de distance.

— Et un honnête intendant ne peut pas conserver les bonnes grâces de son maître sans qu'un Ecossais vienne se glisser entre lui et le soleil, dit le bailli.

— Si ce sont des plaisanteries, dit Robin Oig avec le même calme, c'en est trop à la fois sur un seul homme.

— Nous ne plaisantons pas, nous parlons très sérieusement, dit le bailli; écoutez, monsieur Robin Ogg, ou quel que soit votre

1. *Two-penny beer.*

nom, il est bon de vous dire que nous n'avons tous qu'une opinion, et c'est que vous, monsieur Robin Oig, vous vous êtes conduit envers notre ami, M. Harry Wakefield, comme un drôle.

— Sans doute, sans doute, répondit Robin avec beaucoup de calme, et vous êtes, pour la cervelle et les manières, d'excellens juges dont je ne donnerais pas une prise de tabac. Si M. Harry Wakefield croit avoir été offensé, il sait le moyen de s'en faire justice.

— Il a raison, dit Wakefield qui avait écouté ce qui se passait, partagé entre le ressentiment qu'il avait conçu de la conduite récente de Robin et le souvenir de son ancienne amitié.

Il se leva alors, et alla vers Robin, qui quitta son siége en le voyant approcher et lui tendit la main.

— C'est cela, Harry! allons, servez-le bien! s'écria-t-on de tous côtés. — Ne le ménagez pas! — Montrez lui comment on se bat!

— Taisez-vous tous, et allez au diable! dit Wakefield; et, s'adressant alors à son camarade, il prit la main qu'il lui offrait avec un air d'égard et de défi tout à la fois. — Robin, dit-il, tu m'as joué un mauvais tour aujourd'hui; mais, si tu veux, comme un bon garçon, après nous être serré la main, te battre un moment avec moi de bon cœur sur le gazon, je te pardonnerai, et nous serons meilleurs amis que jamais.

— Ne vaudrait-il pas mieux être bons amis dès à présent, et qu'il ne soit plus question de rien? dit Robin; nous serons bien meilleurs amis sans avoir donné ni reçu de coups, qu'après nous être cassé les os.

Harry Wakefield laissa tomber ou plutôt rejeta la main de son ami.

— Je ne croyais pas avoir eu un lâche pour compagnon pendant trois ans.

— Lâche est un nom qui ne m'appartient pas, ni à aucun des miens, dit Robin dont les yeux commençaient à s'enflammer, mais qui se maîtrisait encore. Je n'avais ni les jambes ni les mains d'un lâche, Harry Wakefield, quand je vous tirai du gué de Frew, au moment où vous étiez entraîné vers le rocher noir, et que toutes les anguilles de la rivière s'attendaient à avoir leur part de vos restes.

— Et c'est bien la vérité! dit l'Anglais, frappé du souvenir de la circonstance à laquelle Robin faisait allusion.

— Pardieu! s'écria le bailli, Harry Wakefield, le plus brave garçon qui se soit jamais montré à Whitson-Tryste, à la foire de Wooler, à Carlisle-Sands, ou à Stagshaw-Bank, va-t-il donc empocher tranquillement un affront? Ah! voilà ce que c'est que de vivre si long-temps avec les gens à kilts et à toques : on oublie l'usage de ses poings.

— Je pourrais vous apprendre, maître Fleecebumpkin, que je n'ai pas perdu l'usage des miens, dit Wakefield; et continuant à s'adresser à Robin : — Nous ne pouvons pas en rester là, lui dit-il; il faut que nous jouions des mains, ou nous serions la risée de tout le pays. Le diable m'emporte si je te fais mal. — Je mettrai des gants si tu veux. Allons, avance-toi comme un homme.

— Pour être battu comme un chien, dit Robin; est-ce raisonnable? Si vous trouvez que j'ai eu quelque tort avec vous, je suis prêt à aller devant votre juge, quoique je ne connaisse ni sa loi ni son langage.

Un cri général s'éleva : — Non! non! pas de loi! pas d'homme de loi! Une poignée de coups, et puis soyez amis, répétèrent tous les spectateurs.

— Mais, continua Robin, s'il faut que je me batte, je ne sais pas me battre comme un singe, avec mes mains et mes ongles.

— Comment donc veux-tu te battre? dit son adversaire, quoique je craigne qu'il ne soit difficile de t'amener là de manière ou d'autre.

— Je voudrais me battre à l'épée, et baisser la pointe au premier sang comme un gentilhomme.

Un long éclat de rire suivit cette proposition, qui, dans le fait, avait plutôt échappé au cœur gonflé du pauvre Robin qu'elle n'avait été dictée par son bon sens. — Gentilhomme en vérité! répéta-t-on de toutes parts avec des éclats de rire inextinguibles; un beau gentilhomme, pardieu! — Ralph Heskett, ne pourrais-tu procurer deux épées à ce gentilhomme?

— Non, mais je puis envoyer à l'arsenal de Carlisle, et leur prêter deux fourchettes pour s'essayer en attendant.

— Allons donc! dit un autre; les braves Ecossais viennent au monde avec la toque bleue sur la tête, le poignard et le pistolet à la ceinture.

— Il vaudrait mieux envoyer en poste, dit M. Fleecebumpkin, chercher le seigneur de Corby Castle pour servir de second au gentilhomme.

Au milieu de ce feu roulant de sarcasmes, le montagnard porta par instinct la main sous les plis de son plaid avec un mouvement de rage.

— Non, non, il vaut mieux n'en rien faire, dit-il dans sa propre langue ; mille fois maudits soient les mangeurs de porc qui ne connaissent ni les convenances ni la politesse ! — Faites place, tous tant que vous êtes, dit-il en s'avançant vers la porte.

Mais son ancien ami interposa sa robuste personne pour l'arrêter, et quand Robin essaya de passer de force, il l'étendit sur le plancher aussi facilement qu'un enfant renverse une quille.

— Un cercle ! un cercle [1] ! formons un cercle autour des combattans ! s'écria-t-on alors. Les poutres enfumées, les jambons qu'elles soutenaient, et toute la vaisselle étalée sur le buffet en frémirent.

— Bravo, Harry ! — Servez-le comme il faut, Harry ! — Prenez garde à lui maintenant, il voit son sang couler.

Pendant qu'on poussait de tels cris, le montagnard se releva vivement, ayant perdu tout son sang-froid, et, livré entièrement à une rage frénétique, il s'élança sur son adversaire avec la fureur, l'activité et la soif de vengeance d'un tigre irrité. Mais que peut la rage contre la science et le sang-froid ? Dans cette lutte inégale, Robin Oig fut renversé de nouveau ; et comme le coup était nécessairement vigoureux, il resta sans mouvement sur le plancher de la cuisine. L'hôtesse accourut pour lui donner du secours ; mais M. Fleecebumpkin ne la laissa pas s'approcher.

— Laissez-le, dit-il, il se relèvera encore à temps [2], et recommencera le combat ; il n'a pas encore la moitié de ce qu'il lui faut.

— Il a cependant tout ce que je veux lui donner, dit son adversaire, dont le cœur commençait à se radoucir pour son ancien camarade ; et j'aimerais mieux vous donner le reste à vous, monsieur Fleecebumpkin ; car vous prétendez vous y connaître un peu, et Robin n'a pas même eu le soin de se déshabiller avant de commencer ; mais il s'est battu avec son plaid flottant. — Relevez-vous, Robin, mon ami ! tout est fini maintenant ; et que j'entende quelqu'un dire un mot contre vous, ou contre votre pays à cause de vous !

1. *A ring ! a ring* ; c'est le cri anglais pour former une arène aux boxeurs.
2. Quand un boxeur renversé par son adversaire ne se relève pas dans un espace de temps convenu, il est déclaré vaincu.

Robin Oig était encore sous l'influence de sa colère, et avait grande envie de rentrer en lice; mais, étant retenu par dame Heskett, qui cherchait à rétablir la paix, et voyant d'ailleurs que Wakefield ne voulait plus renouveler le combat, sa rage fit place à un silence sombre et menaçant.

— Allons, allons, ne prenez pas cela tant à cœur, mon ami, dit le brave Anglais avec l'humeur facile à apaiser de son pays; secouons-nous la main, et nous serons meilleurs amis que jamais.

— Amis! s'écria Robin Oig avec beaucoup d'emphase, — amis! — Jamais. Prenez garde à vous, Harry Wakefield!

— Eh bien! que la malédiction de Cromwell tombe sur ton orgueilleuse tête écossaise, comme le dit quelqu'un dans une comédie; fais ce que tu voudras, et va-t'en au diable; car un homme ne peut rien dire de plus à un autre après avoir joué des poings, sinon qu'il en est fâché.

Ainsi se séparèrent les deux amis. Robin Oig tira en silence une pièce d'argent qu'il jeta sur la table, et quitta le cabaret; mais, se retournant à la porte, il montra le poing à Wakefield, puis leva un de ses doigts en l'air, d'une manière qui exprimait une menace ou un avis de se tenir sur ses gardes. Il disparut alors au clair de lune.

Il y eut après son départ une sorte de querelle entre le bailli, qui se piquait un peu de faire le fanfaron, et Harry Wakefield, qui, avec une inconséquence généreuse, était alors assez disposé à livrer un nouveau combat pour défendre la réputation de Robin Oig, — quoique, dit-il, il ne sût pas se servir de ses poings comme un Anglais, parce que cela ne lui était pas naturel. Mais dame Heskett empêcha cette seconde dispute d'aller plus loin, en déclarant d'un ton péremptoire qu'il n'y aurait plus de batterie dans sa maison, et qu'il n'y en avait déjà eu que trop. — Et vous, monsieur Wakefield, ajouta-t-elle, vous apprendrez peut-être ce que c'est que de se faire un ennemi mortel d'un bon ami.

— Laissez donc, bonne dame; Robin Oig est un brave garçon, et ne me gardera pas rancune.

— Ne vous y fiez pas. — Vous ne connaissez pas le caractère sournois des Ecossais, quoique vous ayez fait affaire avec eux si souvent. Je dois le connaître, moi, car ma mère était Ecossaise.

— On le voit bien par sa fille, dit Ralph Heskett.

Ce sarcasme conjugal donna une autre tournure à la conversation. Il arriva de nouveaux chalands, et d'autres sortirent. L'en-

tretien roula sur les marchés à venir, et sur les prix des bestiaux dans les différentes parties de l'Ecosse et de l'Angleterre. — On commença quelques marchés, et Harry Wakefield eut le bonheur de trouver un acheteur pour une partie de son troupeau, à un profit très considérable. C'était un évènement assez important pour effacer de son cœur toute trace de la querelle désagréable qu'il venait d'avoir. Mais il restait quelqu'un de l'esprit duquel ce souvenir n'aurait pu être effacé par la possession de tous les bestiaux existant entre l'Esk et l'Eden.

C'était Robin Oig Mac-Combish. — Faut-il que j'aie été sans armes, dit-il, et pour la première fois de ma vie! — Maudite soit la langue qui conseille au montagnard de quitter son poignard! — Son poignard! Ah! le sang anglais! — Les paroles de ma tante! — Quand ses paroles sont-elles tombées à terre?

Le souvenir de la fatale prophétie le confirma dans la résolution qu'il venait de former à l'instant.

— Ah! Morrison ne peut pas être bien loin; et quand il serait à cent milles, qu'importe?

Son caractère impétueux eut dès ce moment un but fixe et un motif d'action, et il marcha, avec la vitesse commune à ses compatriotes, vers les plaines à travers lesquelles il savait, par le rapport de M. Ireby, que Morrison s'avançait. Son esprit était entièrement absorbé par le sentiment de l'injure qu'il avait reçue d'un ami, et par le désir de vengeance qu'il nourrissait contre celui qu'il considérait maintenant comme son ennemi le plus cruel. Ses idées chéries d'importance personnelle et de bonne opinion de lui-même, — de naissance et de rang imaginaire, lui étaient devenues d'autant plus précieuses, — comme le trésor de l'avare, — qu'il ne pouvait en jouir qu'en secret. Mais ce trésor n'était plus intact; les idoles qu'il avait adorées secrètement étaient profanées. Insulté, accablé d'injures, battu, il n'était plus digne, dans sa propre opinion, ni du nom qu'il portait, ni de la famille à laquelle il appartenait. — Rien ne lui restait, — rien que la vengeance; et, comme ses réflexions devenaient plus amères à chaque pas, il jura que cette vengeance serait aussi soudaine et aussi signalée que l'offense.

Quand Robin Oig quitta le cabaret, il y avait au moins entre Morrison et lui sept à huit milles d'Angleterre de distance. La marche de Hugh était lente, comme l'exigeait le pas tardif de son troupeau; mais Robin laissait rapidement derrière lui les champs

moissonnés, les routes bordées de haies, les chemins rocailleux et les terres incultes couvertes de bruyères; tout cet espace était rendu brillant par une gelée blanche et un beau clair de lune du mois de novembre. Il marchait à raison de six milles par heure; et déjà il entendit dans le lointain les mugissemens des bestiaux de Morrison; il commença à les voir pas plus gros que des taupes, et s'avançant lentement sur la vaste étendue d'un marais. Enfin il les rencontra, — passa outre, — et arrêta leur conducteur.

— Dieu nous garde! dit l'habitant des basses terres. — Est-ce vous, Robin Mac-Combish, ou est-ce votre wraith [1]?

— C'est Robin Oig Mac-Combish, répondit le montagnard, et ce n'est pas lui. Mais n'importe, donnez-moi le poignard.

— Quoi! retournez-vous aux montagnes? — Diable! — Avez-vous tout vendu avant la foire? C'est plus fort que les plus prompts marchés que j'aie vus.

— Je n'ai pas vendu; — je ne vais pas aux montagnes; — peut-être n'y retournerai-je jamais. — Rendez-moi mon poignard, Hugh Morrison, ou nous aurons une querelle.

— Vraiment, Robin, j'en veux savoir davantage avant de vous le rendre. — C'est une arme dangereuse dans la main d'un montagnard, et il me semble que votre tête trame quelque méfait.

— Allons! allons! donnez-moi mon arme, dit Robin Oig avec impatience.

— Tout doux! dit son ami avec la meilleure intention. Je vais vous dire ce qui vaut mieux que toutes ces affaires de poignard. — Vous savez que les montagnards, les habitans des basses terres et ceux des frontières sont tous frères une fois qu'ils sont sortis d'Ecosse. Voyez! les gaillards d'Eskdale, le brave Charlie de Liddesdale, les jeunes gens de Lockerby, les quatre Dandies de Lustruther, et quelques autres plaids gris, sont là qui arrivent derrière nous; et si vous avez été offensé, foi de Manly Morrison, nous vous ferons rendre justice, quand tous les gens de Carlisle et de Stanwig devraient prendre part à la querelle.

— A vous dire vrai, reprit Robin Oig, qui voulait éluder les soupçons de son ami, je me suis engagé dans une compagnie des gardes noires [2], et il faut que je parte demain matin.

— Engagé! étiez-vous fou ou ivre? — Il faut vous racheter. Je

1. Le *wraith* est l'ombre ou l'esprit d'un homme qui lui apparaît pendant qu'il est encore vivant, ce qui est regardé comme un signe de mort.

2. *Black watch*. Nous avons déjà parlé de ce régiment régulier, composé de Highlanders.

puis vous prêter vingt billets, et vingt de plus si le troupeau se vend [1].

— Merci, merci, Hughie; mais je suis de bon cœur la route que j'ai prise. Ainsi le poignard! le poignard!

— Le voilà, puisque vous le voulez absolument. Mais songez à ce que je vous ai dit. — Par ma foi, ce sera une triste nouvelle pour les filles de Balquidder quand elles apprendront que Robin Oig Mac-Combish a pris une mauvaise route.

— Triste nouvelle à Balquidder en effet, répéta le pauvre Robin: mais Dieu vous garde, Hughie, et vous favorise dans vos marchés. — Vous ne verrez plus Robin Oig à aucun rendez-vous ni à aucune foire.

A ces mots il serra à la hâte la main de son ami, et retourna sur ses pas avec la même vitesse.

— Ce garçon-là a quelque chose, murmura Morrison; mais c'est ce que nous verrons peut-être mieux demain matin.

Mais long-temps avant le point du jour la catastrophe de notre histoire était arrivée. Il y avait deux heures que la querelle avait eu lieu, et elle était presque oubliée, quand Robin Oig retourna au cabaret d'Heskett. La chambre était remplie de différentes sortes de personnes. Chacun parlait à sa manière; les voix graves et les chuchottemens de ceux qui s'occupaient activement d'affaires se mêlaient aux rires, aux chansons et aux plaisanteries bruyantes de ceux qui n'avaient rien à faire que de se réjouir. Parmi ces derniers était Harry Wakefield, qui, au milieu d'un groupe de rieurs avec leurs grosses redingotes, leurs souliers à clous et leurs joyeuses physionomies anglaises, répétaient la vieille chanson:

> Je suis Roger; je conduis tour à tour
> Et la charrue et la voiture.

Il fut interrompu par une voix bien connue, disant d'un ton élevé et sévère, marqué d'un fort accent des montagnes: — Harry Wakefield, si vous êtes un homme, levez-vous.

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il? se demandèrent les assistans les uns aux autres.

— Ce n'est, dit Fleecebumpkin qui alors était tout-à-fait ivre, qu'un maudit Ecossais à qui Harry Wakefield a déjà servi son po-

1. La multiplication des banques rend les *billets* d'une livre sterling et au-dessus une *monnaie* très commune.

tage aujourd'hui, et qui vient maintenant encore pour le faire réchauffer.

— Harry Wakefield, dit l'Ecossais répétant sa fatale sommation, levez-vous si vous êtes un homme.

Il y a dans le ton d'une colère profonde et concentrée quelque chose qui attire l'attention et inspire la crainte, même par le seul son de la voix. Les spectateurs se reculèrent de tous côtés, et fixèrent leurs yeux sur le montagnard, qui se tenait debout au milieu d'eux, fronçant le sourcil, et exprimant par ses traits une résolution bien prononcée.

— Je me lèverai bien volontiers, Robin mon garçon, mais ce sera pour nous serrer la main, et boire à l'oubli de toute animosité. Ce n'est pas la faute de votre courage si vous ne savez pas vous servir de vos poings.

En parlant ainsi, il s'était placé debout vis-à-vis de son adversaire, et son air ouvert et confiant contrastait étrangement avec la ferme résolution de vengeance qui brillait dans les yeux sombres et sauvages du montagnard.

— Ce n'est pas ta faute, te dis-je, mon garçon, si, n'ayant pas le bonheur d'être Anglais, tu ne sais pas te battre mieux qu'une jeune fille.

— Je *sais* me battre, répondit Robin d'un air sévère, mais calme, et vous allez l'apprendre. Harry Wakefield, vous m'avez montré ce matin comment se bat un manant saxon ; — je vous montre maintenant comment se bat un noble dunni-wassel [1] des Highlands.

L'action suivit la parole, et Robin, tirant à l'instant son poignard, le plongea dans la large poitrine de l'Anglais. Le coup fut si fort et si sûr, que la poignée résonna sourdement contre le sternum, et la lame à deux tranchans pénétra jusqu'au cœur de la victime. Harry Wakefield tomba, et expira sans pousser un seul cri. Son assassin saisit alors le bailli au collet, et lui mit le poignard sanglant sous la gorge, tandis que la terreur et la surprise rendaient l'autre incapable de défense. — Je devrais vous jeter mort à côté de lui, dit-il ; mais le sang d'un être vil et rampant ne se mêlera jamais sur le poignard de mon père avec celui d'un brave homme.

En parlant ainsi, il poussa le bailli avec une telle force qu'il

1. Un gentilhomme.

tomba sur le plancher, tandis que Robin, de l'autre main, jeta l'arme fatale au milieu du foyer.

—Allons, dit-il, me prenne qui voudra, — et que le feu efface le sang, s'il le peut.

L'étonnement tenait encore tous les spectateurs immobiles, quand Robin demanda un officier de justice; un constable arriva, et Robin se rendit à lui.

—Vous avez fait une belle besogne cette nuit, dit le constable; répandre ainsi le sang !

— C'est votre faute, répondit le montagnard. Si vous l'aviez retenu et empêché de me frapper il y a deux heures, il serait maintenant aussi bien portant et aussi gai qu'il l'était il y a deux minutes.

—La réparation en sera terrible, répliqua l'officier de justice.

—Qu'importe? la mort paie toutes les dettes; elle paiera celle-là aussi.

L'indignation commença alors à succéder à l'horreur parmi les spectateurs; et la vue d'un compagnon favori assassiné au milieu d'eux, quand la provocation avait été si peu proportionnée à cet excès de vengeance, aurait pu les pousser à tuer le meurtrier sur le lieu même. Mais l'officier de justice fit son devoir dans cette occasion, et, avec l'assistance de quelques-uns des spectateurs les plus raisonnables, il se procura des gardes à cheval pour conduire le prisonnier à Carlisle, pour y être mis en jugement aux prochaines assises. Pendant que l'escorte se préparait, le prisonnier n'exprima pas la moindre crainte, ou n'essaya pas de faire la moindre réponse. Seulement, avant d'être emmené hors de cette chambre fatale, il voulut regarder le cadavre, qu'on avait relevé et placé sur la grande table au bout de laquelle Harry Wakefield présidait, quelques minutes auparavant, plein de vie, de force et de gaieté. Jusqu'à ce que les chirurgiens vinssent examiner la blessure mortelle, on avait par décence couvert la figure d'une serviette. A la surprise et à l'horreur des assistans, dont l'exclamation générale fut prononcée les dents serrées et les lèvres à demi fermées, Robin Oig retira la serviette, et fixa un regard triste, mais ferme, sur le visage inanimé de celui qui avait perdu la vie si promptement, que le sourire de bonne humeur, de confiance dans sa propre force, de conciliation tout à la fois et de mépris pour son ennemi, semblait encore se dessiner sur ses lèvres. Tandis que les spectateurs paraissaient croire que la bles-

sure qui venait de remplir l'appartement de sang allait se rouvrir et couler de nouveau sous la main de l'homicide, Robin Oig replaça la serviette en s'écriant simplement : — C'était un bel homme.

Mon récit est à peu près terminé. Le malheureux montagnard fut jugé à Carlisle. J'étais présent moi-même, et en ma qualité de jeune jurisconsulte, ou au moins d'avocat écossais et d'homme d'un certain rang ; le shériff du Cumberland eut l'honnêteté de m'offrir une place sur le banc des magistrats.

Les faits du procès furent détaillés et prouvés dans l'audition des témoins de la manière dont je les ai racontés ; et, quels que pussent être d'abord les préjugés de l'audience contre un crime aussi contraire au caractère anglais que celui d'assassiner par vengeance, cependant, quand on eut entendu l'explication des préjugés nationaux enracinés du prisonnier, qui le faisaient se considérer comme souillé d'un déshonneur ineffaçable après avoir souffert une violence personnelle ; quand on considéra quelle patience et quelle modération il avait d'abord montrées, la générosité anglaise se trouva disposée à regarder son crime plutôt comme l'erreur fatale d'une fausse idée d'honneur, que comme le fait d'un cœur naturellement barbare ou perverti par l'habitude du crime. Je n'oublierai jamais le résumé du vénérable juge au jury, quoique je ne fusse alors guère disposé à me laisser toucher par ce qui était éloquent ou pathétique.

— « Notre devoir a été jusqu'ici, dit-il en faisant allusion à quelques procès qui avaient précédé celui de Robin, de discuter des crimes qui excitent le dégoût et l'horreur, tout en appelant sur eux la juste vengeance de la loi. Nous avons maintenant à remplir un devoir plus pénible encore, c'est d'appliquer ses arrêts salutaires, même dans leur sévérité, à un cas tout-à-fait particulier, dans lequel le crime, car c'est un crime, et c'en est un grand, a été produit moins par la méchanceté du cœur que par l'erreur du jugement, moins par l'envie de mal faire que par une notion malheureusement pervertie de ce qui est bien. Voici deux hommes qui, nous a-t-on dit, étaient estimés dans leur classe, et qui paraissent avoir été mutuellement attachés par les liens de l'amitié : la vie de l'un a déjà été sacrifiée à un funeste point d'honneur, et celle de l'autre est sur le point de subir la vengeance des lois offensées ; et cependant tous deux peuvent réclamer au moins notre compassion, comme ayant agi dans l'ignorance de leurs pré-

jugés nationaux réciproques, et en hommes malheureusement égarés, plutôt que comme ayant dévié volontairement du droit chemin.

« Dans la cause originaire de la querelle, nous devons, par justice, donner raison au prisonnier qui est devant nous. Il avait acquis possession de l'enclos, objet de la dispute, par un contrat légal avec le propriétaire M. Ireby; et cependant, quand il se vit accabler de reproches injustes en eux-mêmes, et doublement amers sans doute pour un caractère irascible, il offrit de céder la moitié de son acquisition pour conserver la paix et se montrer bon camarade; mais sa proposition amicale fut rejetée avec mépris. Vient ensuite la scène au cabaret de M. Heskett. Vous observerez comment le prisonnier y fut traité par le défunt, et je regrette d'être obligé d'ajouter par les spectateurs, qui semblent l'avoir excité de manière à l'exaspérer au plus haut degré : tandis qu'il ne demandait qu'à conserver la paix ou à entrer en arrangement, et qu'il offrait de se soumettre à un magistrat ou à un arbitre mutuel, le prisonnier fut insulté par toute la compagnie, qui sembla en cette occasion avoir oublié la maxime nationale de l'égalité dans le combat; et quand il chercha à s'échapper paisiblement de la chambre, il fut arrêté, renversé, battu, et il vit même couler son sang.

« Messieurs les jurés, ce n'est pas sans impatience que j'ai entendu mon éloquent confrère, l'avocat de la couronne, donner une tournure défavorable à la conduite du prisonnier dans cette occasion.

« Le prisonnier, nous a-t-il dit, craignant de rencontrer son adversaire dans une lutte égale et de se soumettre aux lois du combat, eut recours, comme un lâche Italien, à son fatal stylet, pour assassiner l'homme avec lequel il n'osait pas se mesurer en homme.

« J'ai remarqué que le prisonnier frémissait à cette partie de l'accusation, qu'il semblait repousser avec toute l'horreur naturelle à un homme brave; et comme je désire que mes paroles fassent impression quand je fais ressortir son crime réel, je dois aussi le convaincre de mon impartialité en réfutant tout ce qui me paraît être une fausse accusation. Il ne peut y avoir de doute que le prisonnier ne soit un homme de résolution, — de trop de résolution. — Plût au ciel qu'il en eût eu moins, ou du moins qu'il eût reçu une meilleure éducation pour la diriger!

« Messieurs, quant aux lois du combat dont parle mon confrère,

elles peuvent être des lois dans les endroits où se donnent les combats de taureaux, d'ours et de coqs, mais elles ne le sont pas ici. Ou, si elles peuvent être admises simplement comme fournissant une sorte de preuve qu'il n'y avait pas de préméditation dans ce genre de combat, dont il résulte quelquefois de fatals accidens, elles ne peuvent l'être que quand les deux parties sont *in pari casu*, connaissent aussi bien l'une que l'autre ce combat corps à corps, et consentent également à s'en rapporter à cette espèce d'arbitrage. Mais prétendra-t-on qu'un homme supérieur à la foule par son rang et son éducation doive être soumis ou obligé de se soumettre à cette lutte grossière et brutale, peut-être contre un adversaire plus jeune, plus fort ou plus habile? Certainement le code du pugilat même, s'il est fondé, comme le prétend mon confrère, sur la maxime de la vieille Angleterre, c'est-à-dire le combat à armes égales, ne peut contenir rien d'aussi absurde. Et, messieurs les jurés, si les lois permettent à un Anglais de distinction, portant, je suppose, son épée, de s'en servir pour se défendre par la force contre une violente agression personnelle de la nature de celle que le prisonnier a soufferte, elles ne protégeront pas moins un étranger, dans les mêmes circonstances pénibles. Si donc, messieurs les jurés, l'accusé, quand il se vit ainsi pressé par une force majeure, quand il se vit l'objet des insultes de toute une compagnie, et en butte à la violence directe de l'un d'eux au moins, et, comme il pouvait raisonnablement le craindre, de plusieurs autres; si alors, dis-je, l'accusé avait tiré l'arme que ses compatriotes, nous dit-on, portent généralement sur eux, et que la même circonstance que vous avez entendu rapporter par les témoins en eût été le résultat, je n'aurais pas pu en conscience vous demander de le déclarer coupable de meurtre. La défense personnelle du prisonnier aurait pu, il est vrai, même dans ce cas, excéder plus ou moins les limites de ce que les jurisconsultes appellent *moderamen inculpatæ tutelæ*; mais la peine encourue aurait été celle que la loi prononce contre l'homicide, et non contre le meurtre. Et je dois ajouter que j'aurais cru que ce genre d'accusation moins grave devait s'appliquer au cas présent, malgré le statut de Jacques I^er^, chap. 8, qui prive du bénéfice du clergé [1] le cas de meurtre commis avec une arme courte, même sans préméditation [2]. Car ce statut contre l'usage

1. Exception de la peine de mort.

2. Le texte même explique la notable différence qui existe en Angleterre entre le meurtre (*murder*), et l'homicide (*manslaughter*). Le meurtre ou assassinat avec préméditation, est reputé

du poignard, ainsi qu'on appelle, fut produit par une cause temporaire; et, comme le crime réel est le même, que le meurtre soit commis avec un poignard, une épée ou un pistolet, l'indulgence de la loi moderne place tous ces cas sur la même ligne ou à peu près.

« Mais, messieurs les jurés, le point de la question dans le cas présent est l'intervalle écoulé entre l'infliction de l'outrage et la fatale vengeance. Dans la chaleur du moment, ou, pour employer le terme légal, dans *la chaude mêlée*, la loi, prenant en pitié les infirmités de la nature humaine, a quelque égard aux passions qui dominent dans un pareil moment de fureur, au sentiment de la douleur présente, à la crainte de maux plus graves, à la difficulté de préciser avec une juste exactitude le degré de violence nécessaire pour protéger la personne de l'individu attaqué sans injurier ou blesser celle de l'agresseur plus qu'il n'est absolument indispensable. Mais le temps nécessaire pour faire douze milles, quelque prompte qu'ait été la marche, était un intervalle qui devait suffire au prisonnier pour revenir à lui-même; et la violence avec laquelle il a exécuté son dessein, accompagnée de tant de circonstances qui prouvent une préméditation, n'a pu être l'impulsion ni de la colère ni de la crainte : c'était le plan et l'acte d'une vengeance arrêtée d'avance, à laquelle la loi ne peut, ne veut ni ne doit accorder aucune compassion ni avoir aucun égard. Il est vrai, nous pouvons nous le répéter à nous-mêmes, en atténuation de l'action fatale du malheureux accusé, son cas est tout-à-fait particulier. Le pays qu'il habite était, dans un temps qu'ont pu voir beaucoup de personnes existant encore aujourd'hui, inaccessible, non-seulement aux lois de l'Angleterre, qui n'y ont même pas encore pénétré, mais même aux lois auxquelles nos voisins d'Écosse sont soumis, et que nous devons supposer être, comme elles le sont sans doute réellement, fondées sur les principes généraux de justice et d'équité qui gouvernent tous les pays civilisés. Dans leurs montagnes comme parmi les Indiens du nord de l'Amérique, les diverses tribus étaient habituées à guerroyer entre elles, de sorte que chaque homme était obligé d'aller armé pour sa propre défense ou pour venger l'insulte faite à son voisin. Ces hommes, par les idées qu'ils avaient de leur propre origine et de leur importance personnelle, se regardaient comme autant de cavaliers ou d'hommes

félonie, c'est-à-dire punissable par la peine capitale sans *bénéfice du clergé*, c'est-à-dire sans commutation de peine : l'homicide peut être excusable, etc.

d'armes plutôt que comme les paysans d'une contrée paisible. Les lois du pugilat, comme les appelle mon confrère, étaient inconnues à cette race de montagnards guerriers. Cette décision des querelles par les seules armes que la nature a données à tous les hommes doit leur avoir paru aussi ignoble et aussi absurde qu'elle le paraît à la noblesse de France. La vengeance, d'un autre côté, doit avoir été aussi familière à leurs habitudes sociales qu'à celles des Cherokees ou des Mohawks. C'est vraiment au fond, comme l'a dit Bacon, une sorte de justice sans règle; car la crainte de la vengeance doit lier les mains de l'oppresseur quand il n'y a pas de loi reconnue pour réprimer la violence. Mais quoiqu'on puisse admettre tous ces raisonnemens, et quoique nous devions convenir que, tel ayant été l'état des montagnards d'Ecosse du temps des ancêtres du prisonnier, beaucoup de ces opinions et de ces sentimens doivent encore conserver leur influence sur la génération actuelle, ils ne peuvent ni ne doivent, même dans le cas présent, quelque pénible qu'il soit, rien changer à l'exercice de la loi, soit entre vos mains, messieurs les jurés, soit dans les miennes. Le premier objet de la civilisation est de mettre la protection générale de la loi, également administrée, à la place de cette justice sauvage que chaque homme se rendait à lui-même, suivant la longueur de son épée ou la force de son bras. La loi dit aux sujets d'une voix qui ne le cède qu'à celle de la Divinité : — La vengeance m'appartient. Du moment que la passion a le temps de se calmer, et la raison celui d'intervenir, l'offensé doit savoir que la loi prend sur elle le droit exclusif de décider ce qui est juste ou injuste entre les parties, et oppose sa barrière inviolable à toute tentative individuelle de se rendre justice à soi-même. Je le répète, ce malheureux doit être personnellement l'objet de notre pitié plutôt que de notre horreur; car il a failli dans son ignorance, et par de fausses notions d'honneur. Mais son crime n'en est pas moins celui de meurtre, Messieurs, et c'est votre devoir de le déclarer. Les Anglais ont leurs passions haineuses aussi bien que les Ecossais; et si l'action de cet homme restait impunie, vous pourriez faire sortir du fourreau, sous divers prétextes, mille poignards depuis l'extrémité du Cornouaille jusqu'aux îles Orcades. »

Ce fut ainsi que le vénérable juge termina son résumé; à en juger par son émotion visible, et par les larmes qui remplissaient ses yeux, ce fut réellement pour lui une tâche pénible. Le jury, suivant ses instructions, déclara l'accusé coupable; et Robin-Oig

Mac-Combish, autrement dit Mac-Gregor, fut condamné à mort, et conduit à l'échafaud où il fut exécuté. Il subit la mort avec une grande fermeté, et reconnut la justice de sa sentence. Mais il repoussa avec indignation les observations de ceux qui l'accusaient d'avoir attaqué un homme désarmé. — Je donne ma vie pour la vie que j'ai prise, dit-il; que puis-je faire de plus (*l*)?

FIN DES DEUX BOUVIERS.

# LE MIROIR

DE

# MA TANTE MARGUERITE.

## INTRODUCTION.

Ce genre d'ouvrages connus généralement sous le nom d'*annuals*, mélange de prose et de poésies, accompagnés de nombreuses gravures, et publiés chaque année vers Noël, florissait depuis long-temps en Germanie lorsqu'il fut imité dans ce pays par un éditeur entreprenant, Allemand de naissance, M. Ackermann. Le succès rapide qu'il obtint donna naissance, suivant la coutume du temps, à un essaim de rivaux, et entre autres à l'annuaire intitulé *le Keepsake*, dont le premier volume parut en 1828, et attira l'attention par la splendeur inusitée de ses accessoires : les dépenses faites en avant pour ce livre vraiment magnifique se sont, dit-on, élevées à une somme non moindre que dix à douze mille livres sterling[1] !

Plusieurs gentlemen d'une réputation littéraire trop bien établie pour que chacun ne regardât pas comme un honneur de leur être associé, avaient déjà promis à cet annuaire l'appui de leurs talens, lorsqu'on me demanda d'y contribuer ; je mis donc avec beaucoup de plaisir, à la disposition de l'éditeur, quelques fragmens destinés dans l'origine aux *Chroniques de la Canongate*, de plus un drame manuscrit, œuvre long-temps négligée de ma première jeunesse, *la Famille d'Aspen*.

1. 250,000 à 300,000 francs.

Cependant *le Keepsake de* 1828 ne contient que trois de ces nouvelles. — La première, dans l'ordre numérique, est intitulée: — « *Le Miroir de ma tante Marguerite.* » Maintenant qu'elle prend place dans la collection complète du fruit de mes veilles, je dirai seulement, par manière d'introduction, que c'est la simple relation, au moins très peu embellie, d'une histoire dont je me rappelle avoir été vivement frappé dans mon enfance, lorsqu'elle était racontée, au coin du feu, par une femme descendant de l'ancienne et honorable maison de Swinton, qui, à des vertus éminentes, unissait un esprit peu ordinaire. Elle était ma proche parente, et sa mort fut entourée de circonstances si affreuses (car une femme qui la servait depuis la moitié de sa vie l'assassina dans un accès de folie), que tout enfant que j'étais à l'époque de la catastrophe, je ne puis encore à présent me rappeler son souvenir sans une pénible réminiscence de la première sensation d'horreur que les scènes de la vie réelle m'avaient fait éprouver.

Cette excellente [1] personne avait en partage une forte dose de superstition, et, entre autres goûts bizarres, elle se plaisait à lire seule dans sa chambre à la lueur d'une bougie posée dans un crâne humain en guise de chandelier. Une nuit, ce meuble singulier acquit soudain la faculté de se mouvoir, et après avoir fait quelques évolutions sur la cheminée, il sauta par terre et continua à rouler autour de la chambre. Mistress Swinton alla tranquillement chercher une lumière dans la pièce voisine, et eut la satisfaction de pénétrer sur-le-champ le mystère. Les rats abondaient dans le vieux bâtiment qu'elle habitait, et l'un d'eux s'était insinué dans son *memento mori* de prédilection.

Mais quoique ses nerfs eussent une vigueur plus que féminine, elle n'en nourrissait pas moins cette croyance aux êtres surnaturels, qui dans ce temps n'était pas regardée comme mal séante aux femmes graves et âgées de sa condition; et le *Miroir magique* était raconté par elle avec une confiance toute particulière, alléguant qu'un individu de sa propre famille avait réellement été le témoin oculaire du fait en question.

Je conte l'aventure telle qu'on me la conta. Assez d'histoires du même genre se présenteront à la mémoire de ceux de mes lecteurs qui se sont livrés à une espèce d'étude à laquelle j'avoue avoir

1. L'auteur lui donne le titre de *Spinster*, qui n'a pas d'équivalent en France, et qu'on donne en Angleterre dans les actes publics aux filles non mariées, et d'un rang inférieur à celui des filles de vicomte.

consacré, à une certaine époque de ma vie, un plus grand nombre d'heures qu'il ne me conviendrait d'en convenir aujourd'hui.

Août 1831.

---

> Il y a des instans où l'imagination s'égare, en dépit de la surveillance de notre raison; où la réalité semble une ombre, où les ombres semblent des corps; où la barrière immense qui sépare la vérité de la fiction semble renversée, comme si les yeux de l'ame pouvaient pénétrer par-delà les limites de notre monde. Je préfère ces heures de vagues rêveries à toutes les tristes réalités de l'existence.
>
> ANONYME.

Ma tante Marguerite appartenait à cette respectable classe de sœurs à laquelle sont dévolus tous les soucis, tous les embarras qu'occasionent les enfans, excepté toutefois ceux qui sont attachés à leur arrivée dans le monde. Notre famille était nombreuse, et composée d'enfans de différens caractères ainsi que de différens tempéramens. Quelques-uns étaient tristes et de mauvaise humeur, on les envoyait à la tante Marguerite afin qu'elle les amusât; d'autres étaient brusques, impétueux et turbulens, on les envoyait à la tante Marguerite pour qu'ils se tinssent tranquilles, ou plutôt pour se débarrasser de leur bruit. On lui envoyait aussi ceux qui étaient malades, afin qu'elle les soignât; ceux qui étaient obstinés, afin qu'elle les soumît par la douceur de ses réprimandes. Enfin, elle remplissait tous les devoirs variés d'une mère, sans avoir l'honneur et la dignité du caractère maternel. Le terme de ses soins est venu : de tous les enfans languissans ou robustes, doux ou acariâtres, tristes ou enjoués, qui s'agitaient dans son petit salon depuis le matin jusqu'au soir, aucun n'existe maintenant, excepté moi, qui, affligé par des infirmités précoces, leur ai cependant survécu.

C'est encore, et ce sera mon habitude tant que j'aurai l'usage de mes membres, d'aller rendre visite à ma respectable parente au moins trois fois par semaine. Sa demeure est à environ un

demi-mille des faubourgs de la ville que j'habite; elle est accessible non-seulement par la grande route, dont elle est à quelque distance, mais encore par un chemin couvert de gazon, qui traverse de jolies prairies. J'ai si peu de tourmens dans la vie, qu'un de mes plus grands chagrins est de savoir que plusieurs de ces champs écartés sont destinés à recevoir des bâtimens. Dans celui qui est le plus près de la ville, j'ai vu pendant plusieurs semaines un si grand nombre de brouettes, que je crois en vérité que toute sa surface, à une profondeur de dix-huit pouces au moins, fut dans le même moment élevée sur ces chars à une roue, et transportée dans un autre lieu. D'immenses piles triangulaires de planches sont entassées dans différentes parties de la prairie condamnée, et un petit bouquet d'arbres ornant encore le côté oriental qui s'élève par une pente douce, vient de recevoir son arrêt de mort, annoncé par un barbouillage de peinture blanche; ces arbres doivent faire place à un groupe de cheminées.

Peut-être, dans ma position, d'autres s'affligeraient en pensant que ces pâturages appartenaient autrefois à mon père, dont la famille jouissait de quelque considération dans le monde, et qu'ils furent vendus par morceaux pour remédier à la détresse dans laquelle il se plongea en essayant par quelque entreprise commerciale de réparer sa fortune diminuée. Tandis que les projets de constructions étaient en pleine vigueur, ces amis qui prennent bien soin que la moindre de nos infortunes n'échappe pas à notre attention, me disaient souvent : — De tels pâturages, situés si près de la ville, rapporteraient, en navets et en pommes de terre, vingt livres sterling par arpent. Et s'ils étaient vendus pour construction! oh! c'était une mine d'or! et cependant l'ancien propriétaire s'en défit pour une bagatelle. Mes consolateurs ne peuvent réussir à exciter mes plaintes sur ce sujet. Et s'il pouvait m'être permis de porter mes regards sur le passé sans y rencontrer d'obstacles, j'abandonnerais volontiers la jouissance de ma fortune présente et mes espérances futures à ceux qui ont acheté ce que mon père a vendu. Je regrette les altérations du sol, seulement parce qu'elles détruisent les souvenirs, et j'aimerais mieux, il me semble, voir les Clos-du-Comte entre les mains d'étrangers, s'ils conservaient leur aspect champêtre, que de savoir qu'ils m'appartiennent, s'ils étaient ravagés par l'agriculture ou couverts de bâtimens. Mes sensations sont celles du pauvre Logan.

Gazon de mon enfance, ami consolateur,
Théâtre de mes jeux, verte et douce prairie,
Vous avez disparu sous un soc destructeur,
Et la bêche a détruit l'aubépine fleurie,
Où l'écolier joyeux cherchait avec ardeur
Contre les feux du jour un abri protecteur.

J'espère cependant que l'horrible dévastation ne sera point consommée pendant ma vie. Quoique l'esprit aventureux de l'époque ait fait concevoir le projet de cette entreprise, je suis fondé à croire que les mécomptes qui ont eu lieu ont un peu refroidi les spéculateurs, et que les plaines boisées et le petit sentier conduisant à ma retraite de ma tante Marguerite seront épargnés pendant le reste de ses jours et des miens. J'y suis intéressé, puisque chaque pas du chemin, après avoir traversé la prairie, est empreint de quelques souvenirs de mon enfance. Voici l'échalier où je me souviens qu'une petite fille revêche me reprocha ma faiblesse en m'aidant avec négligence à escalader la barrière escarpée que mes frères franchissaient en bondissant. Je me rappelle l'amertume de ce moment, et, convaincu de mon infériorité, le sentiment concentré d'envie avec lequel je regardais les mouvemens aisés et les membres élastiques de mes frères plus heureusement constitués. Hélas! ces barques si solides ont toutes péri sur l'immense océan de la vie, et celle qui semblait si peu digne d'être lancée à la mer a bravé la tempête et vogué jusqu'au port.

Voici l'étang où, manœuvrant notre petite flottille construite en larges joncs, mon frère aîné tomba, et fut avec bien de la peine sauvé du liquide élément, pour mourir sous la bannière de Nelson. Voici le taillis de coudriers où mon frère Henri allait cueillir des noisettes, ne songeant point qu'il devait mourir dans un jungle indien [1], à la recherche de roupies.

Il y a tant de souvenirs dans les environs du petit chemin, que, lorsque je m'arrête appuyé sur ma canne en béquille, et que je regarde autour de moi en comparant ce que j'étais autrefois et ce que je suis, je finis presque par douter de ma propre identité, jusqu'au moment où je me trouve en face du porche de chèvre-feuille de la demeure de ma tante Marguerite, demeure dont la façade est irrégulière, et dont les gothiques fenêtres, projetant les treillis,

1. On appelle jungles des terrains souvent marécageux, couverts de joncs, de roseaux, de glaïeuls, d'épines et de broussailles, qui s'élèvent à une hauteur assez considérable pour cacher les animaux féroces qui souvent dans l'Inde y établissent leur repaire.



donnent à penser que les ouvriers se sont appliqués à les construire entièrement différentes les unes des autres par la forme, la grandeur, par la pierre d'entablement d'un goût suranné, et les lambels qui les ornent. Cette maison, jadis le manoir des Clos-du-Comte, nous appartient encore; car, par quelques arrangemens de famille, elle fut assurée à la tante Marguerite pendant sa vie. Cette propriété précaire est en quelque sorte la dernière ombre de la famille de Bothwell des Clos-du-Comte, et ce qui lui reste de l'héritage paternel. Lorsqu'à la mort de ma vieille parente cette maison passera dans des mains étrangères, le seul représentant de la famille sera alors un vieillard infirme, voyant sans regret avancer la mort qui a dévoré tous les objets de ses affections.

Lorsque j'ai donné carrière pendant quelques minutes à de semblables pensées, j'entre dans le manoir, qui, dit-on, n'était qu'un pavillon du bâtiment primitif, et j'y trouve un être sur lequel le temps semble avoir bien peu d'empire et cependant il y a autant de différence entre l'âge de la tante Marguerite d'aujourd'hui et celui de la tante Marguerite de ma première jeunesse, qu'entre l'enfant de six années et l'homme de cinquante-six ans. Mais le costume de la vieille dame ne contribue pas peu à persuader que le temps a oublié la tante Marguerite.

La couleur brune ou chocolat de sa robe de soie, avec des manchettes aux coudes, de la même étoffe, entre lesquelles il y en a d'autres en dentelles de Malines; les gants de soie noire ou mitaines, les cheveux blancs renvoyés en arrière sur un bourlet, et le bonnet de batiste sans tache qui entoure une tête vénérable: toutes ces choses ne composaient pas le costume de 1780, moins encore celui de 1826; elles semblent être particulières à la tante Marguerite. Elle est encore assise où elle s'asseyait il y a trente ans, avec son rouet ou son tricot, près du feu pendant l'hiver, et à sa fenêtre pendant l'été; ou bien elle se hasarde aussi loin que le porche pendant les soirées les plus chaudes de la belle saison. Ses membres, semblables aux pièces solides de quelques mécaniques, accomplissent encore les fonctions pour lesquelles ils furent destinés, et agissent avec une activité qui diminue graduellement, mais qui n'indique point encore qu'elle soit sur le point de s'arrêter tout-à-fait.

La sollicitude et l'affection qui rendirent la tante Marguerite l'esclave volontaire d'une multitude d'enfans, ont maintenant pour objet la santé et le bien-être d'un homme vieux et infirme, le seul

parent qui lui reste, et la seule personne qui puisse trouver de l'intérêt aux traditions qu'elle recueille, comme l'avare cache l'or dont il ne voudrait pas que personne pût jouir après sa mort.

Ma conversation avec ma tante Marguerite a rarement rapport au présent ou à l'avenir, car le passé possède tout ce que nous regrettons, nous ne désirons rien de plus; et, pour ce qui doit suivre, nous n'avons de ce côté de la tombe ni espérances, ni craintes, ni inquiétudes. Nous portons donc naturellement nos réflexions vers le passé, et nous oublions l'état misérable de notre fortune présente, la décadence de notre famille, en rappelant les heures de sa richesse et de sa prospérité.

D'après cette légère introduction, le lecteur connaîtra de la tante Marguerite et de son neveu tout ce qui est nécessaire pour comprendre la conversation et la narration suivantes.

La semaine passée, par une soirée d'été assez avancée, j'allai rendre visite à la vieille dame avec laquelle le lecteur a déjà fait connaissance, et je fus reçu par elle avec son affection et sa bonté ordinaires, mais en même temps elle semblait absorbée et disposée au silence. Je lui en demandai la raison.

— Ils ont nettoyé la vieille chapelle, me répondit-elle; John Cleighudgeons ayant, il paraît, découvert que ce qu'elle contenait (je suppose que c'étaient les restes de nos ancêtres) convenait à merveille pour engraisser les champs.

A ces mots je tressaillis avec plus de vivacité que cela ne m'était arrivé depuis quelques années, et je m'assis, tandis que ma tante ajoutait, en posant la main sur ma manche :

— La chapelle a long-temps été regardée comme un *commun*, mon cher; on s'en servait pour la bergerie. Et que pouvons-nous reprocher à un homme qui emploie son bien à son propre usage? Outre cela, je lui ai parlé, et il m'a promis très honnêtement que s'il trouvait des os ou des tombes, ils seraient respectés et remis à leur place. Que pouvais-je demander de plus? La première pierre sépulcrale qu'on a trouvée portait le nom de Marguerite Bothwell, 1585; j'ai ordonné qu'on la mît soigneusement de côté, car je pense que c'est pour moi un présage de mort. Cette pierre ayant servi à celle dont je porte le nom, pendant deux cents ans, a été levée à temps pour me rendre le même service. Depuis long-temps ma maison est en ordre en tout ce qui concerne les affaires de ce monde; mais qui peut dire que sa paix avec le ciel soit assurée?

— D'après ce que vous venez de dire, ma tante, répliquai-je, peut-être devrais-je prendre mon chapeau et m'en aller; je le ferais si je ne m'apercevais pas que, dans cette occasion, il y a un peu d'alliage mêlé à votre dévotion. Penser à la mort dans tous les temps est un devoir; la supposer plus proche parce qu'une vieille pierre sépulcrale qui porte votre nom vient d'être trouvée, c'est une superstition. Et vous dont le jugement et l'esprit justes ont été si long-temps les guides d'une famille déchue, vous êtes la dernière personne que j'aurais soupçonnée d'une pareille faiblesse.

— Et je ne mériterais pas vos soupçons, mon neveu, si nous parlions de n'importe quel autre accident de la vie humaine, et qui eût rapport au présent ou à l'avenir. Mais pour tout ce qui regarde le passé, je suis coupable d'une superstition dont je ne désire nullement me corriger. C'est un sentiment qui me sépare du siècle et qui me lie encore à ceux que je vais retrouver. Et même, ainsi qu'aujourd'hui, lorsque ces idées me présentent une tombe entr'ouverte, et m'invitent à la contempler, je n'aimerais point à les bannir de mon esprit; mais elles n'ont d'empire que sur mon imagination, qu'elles occupent doucement, sans influencer ma raison et ma conduite.

— En vérité, ma bonne dame, si toute autre personne que vous m'eût fait une semblable déclaration, je l'aurais trouvée aussi capricieuse que le ministre qui, sans chercher à défendre son texte fautif, préférait, par habitude seulement, son vieux *mumpsimus* au moderne *sumpsimus*.

— Eh bien! répondit ma tante, il faut que j'explique mon inconséquence sur ce point, en la comparant à une autre. Je suis, comme vous le savez, une de ces vieilles gens d'un autre monde qu'on appelle *Jacobites;* mais je suis Jacobite de sentiment et de sensations seulement, car jamais sujet plus loyal ne joignit ses prières à celles qu'on adresse pour la conservation de George IV: que Dieu lui accorde une longue vie! mais je suis persuadée que notre bon souverain ne penserait pas qu'une vieille femme lui fait injure lorsque, appuyée dans son fauteuil, par une clarté douteuse comme celle-ci, elle songe aux hommes courageux qui crurent que leur devoir les appelait à prendre les armes contre son grand-père, et comment, dans une cause qu'ils supposaient celle de leur prince légitime, et de leur patrie,

« Ils combattirent jusqu'à ce que leur main fût collée à leur large épée; mais quoique la fortune « leur fût contraire, leur courage ne put être abattu. »

Ne venez point dans un tel moment, lorsque ma tête est remplie de plaids, de pibrochs, de claymores, demander à ma raison d'admettre ce que, je le crains, elle ne pourrait nier, c'est-à-dire que le bien public exigeait l'abolition de toutes les choses que je rêve. Je ne puis, il est vrai, refuser de reconnaître la justesse de votre raisonnement; mais étant convaincue contre ma volonté, vous avez peu gagné par vos démonstrations. Vous feriez aussi bien de lire à un amant éperdument amoureux le catalogue des imperfections de sa maîtresse: après l'avoir forcé d'en écouter l'énumération, vous ne pourriez en tirer d'autre réponse, sinon qu'il ne l'en aime que mieux.

Je n'étais pas fâché d'avoir changé le cours mélancolique des pensées de la tante Marguerite, et je répondis sur le même ton: — Je ne puis m'empêcher d'être persuadé que notre bon roi est d'autant plus sûr de l'affection royale de mistriss Bothwel, qu'il a en sa faveur le droit de naissance des Stuarts, aussi bien que celui qui résulte de l'acte de succession.

— Peut-être mon attachement prend-il sa source dans la réunion des droits dont vous parlez, et en est-il d'autant plus vif. Mais, sur mon honneur, il serait aussi sincère si le droit du roi n'était fondé que sur le vœu du peuple, comme il a été déclaré à la révolution: je ne suis pas de vos gens *jure divino*[1].

— Et néanmoins vous êtes Jacobite.

— Et néanmoins je suis Jacobite, ou plutôt je vous laisse la permission de me mettre de ce parti dont les membres étaient appelés le parti des *fantasques*[2], du temps de la reine Anne, parce qu'ils se laissaient guider tantôt par leurs impressions, tantôt par leurs principes. Après tout, il est fort étrange que vous ne vouliez pas permettre à une vieille femme d'être aussi peu conséquente dans ses sentimens politiques que les hommes le sont en général dans les divers incidens de la vie. Vous ne pourriez m'en citer un dont les passions et les préjugés ne l'écartent pas continuellement du chemin que la raison lui indique.

— Cela est vrai, ma tante, mais vous êtes une de ces personnes qui s'égarent à plaisir, et qu'on devrait forcer de rentrer dans le droit chemin.

— Epargnez-moi, je vous en conjure: vous vous rappelez cette chanson gaélique, quoique sans doute je prononce incorrectement les paroles:

1. Qui croient au *droit divin*. — 2. Whimsicals.

*Hatil mohatil, na dowskî mi.*
Je dors, mais ne m'éveillez pas.

Je vous assure, mon cher parent, que les rêves dans lesquels se complaît mon imagination, et ce que vous appelez les caprices de mon esprit, valent tous les songes de ma jeunesse. Maintenant, au lieu de porter mes pensées dans l'avenir, de me former des palais enchantés, sur le bord de la tombe, je tourne mes regards vers le passé, je songe aux jours et aux usages de mon meilleur temps, et des souvenirs tristes et cependant consolans me deviennent si chers, que je me dis presque que c'est un sacrilége d'être plus sage, plus raisonnable, moins remplie de préjugés que ceux que je révérais dans ma jeunesse.

— Il me semble que je comprends maintenant tout ce que vous voulez dire, et je conçois que vous puissiez préférer de temps en temps la lueur douteuse de l'illusion à la lueur invariable de la raison.

— Lorsque les travaux du jour sont terminés, qu'il ne reste plus de tâche à remplir, nous pouvons, si cela nous convient, rester dans les ténèbres. C'est lorsque nous nous mettons à l'ouvrage qu'il faut demander des bougies.

— Et au milieu de cette obscurité, repris-je, l'imagination crée des visions enchantées, et souvent persuade les sens de leur réalité.

— Oui, dit la tante Marguerite, dont la mémoire prouve qu'elle a lu les poètes, pour ceux qui ressemblent au traducteur du Tasse,

« Puissant poète dont l'esprit exalté croit les magiques merveilles qu'il chante! »

Il n'est pas nécessaire d'éprouver les sensations pénibles qu'une croyance réelle dans de tels prodiges occasionerait. Une semblable croyance, de nos jours, est réservée aux esprits faibles ou aux enfans. Il n'est pas nécessaire non plus de ressentir dans vos oreilles une espèce de tintement, et de pâlir, comme Théodore, à l'aspect du spectre du chasseur [1]. Tout ce qui est indispensable pour jouir de la douce impression d'une terreur surnaturelle, c'est d'être susceptible d'un léger frémissement en écoutant un conte

1. Allusion à la ballade de Burger.

effrayant, un conte qu'un narrateur adroit, qui d'abord exprime son incrédulité pour toute légende merveilleuse, recueille et raconte comme ayant en lui quelque chose qu'il avoue qu'il lui est impossible d'expliquer. Il existe un autre symptôme, cette hésitation momentanée à regarder autour de nous, au moment où l'intérêt du conte est dans toute sa force; et, troisièmement, un désir d'éviter de regarder dans un miroir, lorsque, le soir, on se trouve seul dans sa chambre. Tels sont les signes qui indiquent que l'imagination d'une femme est dans une disposition d'esprit favorable pour écouter une histoire de revenant. Je ne prétends pas décrire ceux qui indiquent la même disposition dans un homme.

— Ce dernier symptôme d'éviter un miroir, chère tante, doit être bien rare parmi le beau sexe.

— Vous êtes un novice dans les usages de la toilette, mon cher neveu. Toutes les femmes consultent le miroir avec anxiété, avant de se rendre dans la société, mais à leur retour la glace n'a plus le même charme. Le dé a été jeté, l'impression qu'elles désiraient produire a eu ou n'a point eu de succès. Mais, sans aller plus loin dans les secrets des miroirs, je vous dirai que moi-même, ainsi que beaucoup d'honnêtes personnes, je n'aime point avoir un large miroir dans une chambre faiblement éclairée, où la lumière d'une bougie semble plutôt se perdre dans la profonde obscurité de la glace qu'être réfléchie dans l'appartement. Cet espace rempli par les ténèbres est un vaste champ où l'imagination crée des chimères; elle y appelle d'autres traits que les nôtres, ou bien, comme dans les apparitions de la veille de la Toussaint, elle nous fait apercevoir quelque visage inconnu regardant par-dessus nos épaules. Enfin lorsque je suis dans mes humeurs sombres, je prie ma femme de chambre de tirer le rideau vert sur le miroir de ma toilette, avant d'entrer dans mon appartement, afin qu'elle ait le premier choc de l'apparition, s'il doit y en avoir une. Mais, pour vous dire la vérité, cette antipathie à regarder dans un miroir, dans certain temps et dans certain lieu, est fondée, je le suppose, sur une histoire qui m'est venue par tradition de ma grand'mère, qui joua un rôle dans la scène que je vais vous raconter.

# CHAPITRE PREMIER.

Vous aimez, mon neveu, dit ma tante, les esquisses de la société du temps passé. Je voudrais pouvoir vous peindre sir Philippe Forester, le libertin achevé de la bonne compagnie d'Ecosse vers la fin du dernier siècle. Il est vrai que je ne l'ai jamais vu, mais les anecdotes de ma mère étaient remplies de son esprit, de sa galanterie et de sa dissipation. Ce brillant chevalier florissait, comme je vous l'ai dit, vers la fin du dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième. C'était le sir Charles Easy [1] et le Lovelace [2] de son temps et de son pays, renommé par la multitude des duels qu'il avait eus et le nombre de ses intrigues amoureuses; la supériorité qu'il avait acquise dans le monde à la mode était absolue; et, lorsqu'on réfléchit à une ou deux de ses aventures, pour lesquelles, si les lois étaient faites pour toutes les classes, il aurait dû certainement être pendu, la faveur dont jouissait un tel homme sert à prouver qu'il y a plus de décence, sinon de vertu, dans les temps présens, qu'il n'y en avait autrefois, ou que les bonnes manières étaient autrefois plus difficiles à acquérir que ce qu'on appelle maintenant ainsi, et qu'en conséquence celui qui les possédait obtenait en proportion des indulgences plénières et des priviléges pour sa conduite. Aucun galant de cette époque n'était le héros d'une histoire plus affreuse que celle de la jolie Peggy Grindstone, la fille du meunier, à Sille-Mills; elle aurait pu donner de l'occupation au lord-avocat, mais elle n'endommagea pas plus la réputation de sir Philippe que la grêle n'endommage la pierre du foyer. Il fut aussi bien reçu que jamais dans la société et dîna chez le duc d'Argyle le jour où la pauvre fille fut enterrée. Elle mourut de douleur. Mais cela n'a point de rapport à mon histoire.

Maintenant il faut que vous écoutiez quelques mots sur des parens et des alliés. Je vous promets de ne point être prolixe; mais il est nécessaire, pour l'authenticité de ma légende, que vous sa-

1. L'homme aimable d'une comédie de Libber.
2. Le séducteur de la Clarisse de Richardson.

chiez que sir Philippe, avec sa beauté, ses talens distingués, ses manières élégantes, épousa la plus jeune des miss Falconer de King's Copland. La sœur aînée de cette dame était devenue précédemment la femme de mon grand-père, sir Geoffrey, et elle apporta dans notre famille une fortune considérable. Miss Jemina, ou miss Jemmie Falconer, comme on l'appelait ordinairement, avait environ dix mille livres sterling; c'était alors une fort belle dot.

Les deux sœurs ne se ressemblaient en aucune façon, quoiqu'elles eussent l'une et l'autre des admirateurs lorsqu'elles étaient filles. Lady Bothwell avait dans les veines du sang du vieux King's Copland. Elle était hardie, mais non pas jusqu'à l'audace, ambitieuse, et désirant l'élévation de sa maison et de sa famille; c'était, suivant l'opinion générale, un aiguillon pour mon grand-père, qui était naturellement indolent, et qui (à moins que ce ne soit une calomnie) s'engagea, par les conseils de sa femme, dans des intrigues politiques qu'il eût été plus sage d'éviter. C'était cependant une femme dont les principes étaient solides et le jugement sain, comme le prouvent quelques lettres qui sont encore dans mon secrétaire.

Jemina Falconer était en toute chose l'opposé de sa sœur; son esprit ne dépassait point les limites ordinaires, si l'on pouvait dire qu'il les atteignait. Sa beauté, tant qu'elle dura, ne consistait que dans la délicatesse du teint et la régularité des traits, sans aucune expression. Ces charmes mêmes disparurent dans les malheurs d'une union mal assortie. Elle aimait passionnément son mari, et celui-ci la traitait avec une indifférence polie qui, pour une femme dont le cœur était aussi tendre que le jugement était faible, paraissait plus pénible et plus affreuse peut-être que de mauvais traitemens réels. Sir Philippe était un voluptueux, c'est-à-dire un complet égoïste, dont les inclinations et le caractère ressemblaient à la rapière qu'il portait, fine, polie, brillante, mais inflexible et sans pitié. Comme il observait avec soin toutes les formes de la politesse envers sa femme, il avait l'art de la priver même de la compassion du monde; et quoiqu'elle soit assez inutile à ceux qui la possèdent, il était pénible pour un esprit comme celui de lady Forester de ne point l'avoir obtenue.

Les caquets de la société plaçaient le mari coupable bien au-dessus de la femme outragée. Quelques personnes appelaient lady Forester une pauvre créature sans caractère, et déclaraient

qu'avec une dose de l'énergie de sa sœur elle eût fait entendre raison à tous les sirs Philippe du monde, fussent-ils semblables au redoutable Falconbridge[1] lui-même. Mais la plupart des amis des deux époux affectaient de la sincérité et voyaient des torts des deux côtés, quoiqu'il n'existât en effet qu'un oppresseur et une opprimée. Ces amis sincères s'exprimaient ainsi : —Certainement personne n'entreprendra de justifier sir Philippe Forester ; mais enfin, nous connaissions tous sir Philippe, et Jemmie Falconer pouvait deviner ce qu'elle avait à en attendre. Qui est-ce qui la priait de se jeter à la tête de sir Philippe ? Il n'aurait jamais songé à elle si elle ne lui eût fait les premières avances, avec ses pauvres dix mille livres sterling, à moins qu'il n'eût eu besoin d'argent. Elle a bien voulu compromettre le bonheur de sa vie. Nous connaissons des femmes qui auraient bien mieux convenu à sir Philippe. Mais enfin si elle voulait absolument épouser cet homme, ne pouvait-elle pas essayer de rendre sa maison plus agréable à son mari, de réunir plus souvent ses amis chez elle, de ne point l'étourdir par les cris des enfans, de prendre soin que tout fût élégant et de bon goût autour d'elle ? Nous sommes persuadés que sir Philippe aurait fait un mari très rangé si sa femme avait su comment le captiver.

Mais ceux qui bâtissaient ce brillant édifice de félicité domestique oubliaient que la pierre angulaire manquait ; que, pour recevoir nombreuse compagnie et faire bonne chère, les frais du banquet auraient dû être faits par sir Philippe, dont la fortune dilapidée n'eût point suffi à de telles dépenses en même temps qu'elle fournissait à ses *menus plaisirs*. Ainsi, en dépit de tout ce qui était si sagement suggéré par de charitables amis, sir Philippe porta sa bonne humeur et son affabilité hors de chez lui, tandis qu'il laissait une maison solitaire et une épouse désolée.

Enfin, gêné dans sa fortune et fatigué des courts instans qu'il passait dans sa triste maison, sir Philippe résolut de faire un tour sur le continent, en qualité de volontaire. Il était alors fort commun parmi les hommes de naissance de prendre ce parti, et peut-être notre chevalier se flattait qu'une teinte du caractère militaire, assez pour exalter, mais non pas assez pour rendre pédant, ajouterait à ses moyens et lui conserverait cette situation élevée qu'il tenait dans les rangs de la mode.

1. Héros fougueux d'une tragédie de Shakspeare.

La résolution de sir Philippe jeta sa femme dans toutes les angoisses de la terreur; l'élégant baronnet en fut presque touché. Contre son habitude, il prit quelque peine pour calmer ses craintes, et fit une dernière fois verser à sa femme des larmes dans lesquelles se mêlait une espèce de plaisir. Lady Bothwell demanda comme une faveur le consentement de sir Philippe pour recevoir chez elle sa sœur et ses enfans pendant l'absence du chef de la famille. Sir Philippe accepta avec empressement une proposition qui épargnait de la dépense, imposait silence aux personnes qui l'auraient accusé d'abandonner sa femme et ses enfans, et qui satisferait lady Bothwell, pour laquelle il éprouvait un respect involontaire; car elle lui avait toujours parlé avec franchise, quelquefois avec sévérité, sans être intimidée par ses railleries ou le prestige de sa réputation.

Un ou deux jours avant le départ de sir Philippe, lady Bothwell prit la liberté de lui adresser en présence de sa femme la question positive que cette dernière avait souvent désiré faire, sans avoir le courage de s'y décider.

—Pourriez-vous avoir la bonté de nous dire, sir Philippe, quelle route vous prendrez lorsque vous aurez atteint le continent?

—Je vais de Leith à Helvoet par un paquebot.

—Je comprends cela parfaitement, répondit sèchement lady Bothwell; mais je présume que vous n'avez pas l'intention de vous arrêter long-temps à Helvoet, et je désirerais savoir vers quel lieu vous vous dirigerez en quittant cette ville.

—Vous m'adressez, lady Bothwell, une question que je n'ai pas encore osé me faire à moi-même. Ma réponse dépend du sort de la guerre. Je me rendrai, comme de raison, au quartier-général, partout où le hasard le placera, pour y présenter mes lettres de recommandation; j'y apprendrai du noble métier de la guerre tout ce qu'il est nécessaire d'en savoir pour un pauvre amateur comme moi, et alors je pourrai me mêler de ces sortes de choses dont on nous entretient si souvent dans la Gazette.

—Mais j'espère, sir Philippe, que vous vous rappellerez que vous êtes époux et père, et que, bien que vous trouviez convenable de vous passer ce caprice militaire, il ne vous précipitera point dans les dangers qu'il n'est nullement nécessaire de courir lorsque l'on n'est point soldat de profession.

—Lady Bothwell me fait trop d'honneur en témoignant le moindre intérêt pour ma sûreté. Mais, pour calmer sa flatteuse

inquiétude, je la prierai de se souvenir que je ne puis exposer la vie du vénérable père de famille qu'elle recommande à ma protection, sans hasarder celle d'un honnête garçon nommé Philippe Forester, avec lequel je suis associé depuis trente ans, et dont je n'ai pas le moindre désir de me séparer.

— Sir Philippe, vous êtes en effet le meilleur juge de vos propres affaires; je n'ai pas le droit de m'en mêler. Vous n'êtes point mon mari.

— Dieu préserve...! dit sir Philippe avec précipitation; il ajouta cependant au même instant, Dieu préserve que je prive mon ami sir Geoffrey d'un trésor aussi inappréciable.

— Mais vous êtes le mari de ma sœur, reprit lady Bothwell, et je suppose que vous n'ignorez pas la tristesse qui l'accable.

— Si d'en entendre parler depuis le matin jusqu'au soir peut m'en convaincre, je devrais en effet en savoir quelque chose.

— Je ne prétends point faire assaut d'esprit avec vous, sir Philippe, mais vous devez être persuadé que cette tristesse est causée par la crainte des dangers que pourra courir votre personne.

— Dans ce cas, je suis au moins surpris que lady Bothwell se donne autant d'embarras sur un sujet aussi insignifiant.

— L'intérêt que je porte à ma sœur peut répondre pour le désir que j'éprouve de connaître les desseins de sir Philippe Forester, dont, sans cela, la destinée me deviendrait indifférente. Mais je dois aussi avoir des inquiétudes sur la sûreté d'un frère.

— Vous voulez parler du major Falconer, votre frère du côté de votre mère. Qu'a-t-il de commun avec cette agréable conversation?

— Vous avez eu quelques mots ensemble, sir Philippe.

— Tout naturellement; nous sommes alliés, et comme tels nos conversations sont fréquentes.

— Vous éludez de me répondre. Par *mots*, j'entends que vous vous êtes querellés sur le sujet de votre conduite envers votre femme.

— Si vous supposez le major Falconer assez simple pour me donner des avis sur ma conduite domestique, lady Bothwell, vous devez en effet être convaincue que j'aurais été assez mécontent pour le prier de garder ses conseils jusqu'à ce qu'on daignât les lui demander.

— Et c'est dans cette disposition que vous allez rejoindre l'armée où mon frère Falconer sert dans ce moment?

—Personne ne connaît mieux le sentier de l'honneur que le major Falconer, et un candidat de la gloire comme moi ne peut choisir sur cette route un meilleur guide.

—Et cette raillerie froide et insensible est la seule consolation que vous donniez aux craintes que nous avons conçues sur une querelle qui pourrait amener les conséquences les plus terribles! Grand Dieu! de quelle matière avez-vous formé le cœur des hommes, puisqu'ils peuvent se jouer ainsi de nos souffrances!

Sir Philippe Forester fut ému, et renonça au ton de raillerie dont il avait parlé jusqu'alors.

—Chère lady Bothwell, dit-il en prenant la main que cette dame lui abandonnait avec répugnance, nous avons tort l'un et l'autre. Vous êtes trop profondément sérieuse, et peut-être je ne le suis pas assez. La dispute que nous avons eue, le major Falconer et moi, n'est d'aucune importance; s'il eût existé entre nous quelque chose qui aurait dû se terminer *par voie de fait*, comme nous disons en France, nous ne sommes point hommes à ajourner une rencontre. Permettez-moi de vous dire que si l'on allait répéter que vous, ou lady Falconer, avez des inquiétudes à ce sujet, ce serait le véritable moyen d'amener une catastrophe qui probablement n'aura jamais lieu. Je connais votre bon sens, lady Bothwell, et je sais que vous me comprendrez lorsque je vous dirai que mes affaires exigent une absence de quelques mois. Jemina ne peut pas le comprendre. C'est une suite de questions!... —Eh quoi! ne pourriez-vous pas faire ceci, cela, ou toute autre chose? et lorsque vous lui avez prouvé que ses expédiens ne serviraient à rien, il faut recommencer à tourner autour du même cercle. Maintenant ayez la bonté de lui dire, chère lady Bothwell, que vous êtes satisfaite. Elle est, vous devez en convenir, une de ces personnes sur lesquelles l'autorité agit plus puissamment que le raisonnement. Placez en moi seulement un peu de confiance, et vous verrez que je m'en rendrai digne.

Lady Bothwell secoua la tête comme une personne à demi satisfaite.

—Combien il est difficile, dit-elle, d'éprouver de la confiance lorsque la base sur laquelle elle doit reposer a été ébranlée si souvent! Enfin je ferai de mon mieux pour tranquilliser Jemina; et, quant à vos promesses, je vous en rends responsable devant Dieu et devant les hommes.

—Ne croyez pas que je veuille vous tromper. La manière la plus

sûre de correspondre avec moi sera d'adresser les lettres, poste restante, à Helvoetsluys, où je donnerai des ordres pour qu'on me les envoie plus loin. Quant à Falconer, notre première rencontre aura lieu devant une bouteille de bourgogne; ainsi, tenez-vous en repos sur son compte.

Lady Bothwell n'était pas tout-à-fait rassurée; cependant elle était convaincue que sa sœur gâtait sa propre cause en la prenant trop à cœur, comme disent nos servantes, et en montrant devant chaque personne étrangère, par ses manières et quelquefois aussi par ses paroles, le mécontentement que lui causait le voyage de son mari; ce qui finissait toujours par être connu de sir Philippe et par exciter son ressentiment. Mais il n'y avait aucun remède à ces dissensions domestiques, qui durèrent jusqu'au jour de la séparation.

Je suis fâchée de ne pouvoir dire avec précision l'année dans laquelle sir Philippe Forester passa en France; mais c'était à une époque où la campagne s'ouvrait avec une nouvelle fureur. Bien des escarmouches sanglantes, quoique peu décisives, eurent lieu entre les Français et les alliés. De toutes les améliorations modernes, il n'en est peut-être pas de plus grandes que l'exactitude et la célérité avec lesquelles les nouvelles sont transportées de la scène d'une action quelconque dans le pays que cette action peut intéresser. Pendant les campagnes de Marlborough, les souffrances de ceux qui avaient des parens ou des amis dans l'armée étaient augmentées par l'incertitude où ils étaient laissés pendant des semaines, après avoir appris que de sanglantes batailles avaient été livrées, et dans lesquelles avaient combattu sans doute les personnes dont le nom faisait palpiter leur cœur. Parmi celles qui étaient le plus cruellement tourmentées de cette incertitude, était la..., j'allais presque dire la femme abandonnée du brillant sir Philippe Forester : une seule lettre avait instruit Jemina de l'arrivée de son mari sur le continent, elle n'en avait pas reçu d'autre. Il parut une relation dans les journaux, dans laquelle on faisait mention du volontaire sir Philippe Forester, comme ayant été envoyé dans une reconnaissance dangereuse, mission dont il s'était acquitté avec le plus grand courage et autant de dextérité que d'intelligence; il avait même reçu, ajoutait-on, les remerciemens de l'officier commandant. La satisfaction que lui causait la distinction que son mari venait d'acquérir fit paraître momentanément une teinte de rose sur les joues pâles de lady Forester; mais elle se perdit aussitôt

dans une pâleur plus grande encore, causée par la pensée du danger qu'il avait couru. Après cette nouvelle, les deux sœurs n'en reçurent point d'autre ni de sir Philippe ni même de leur frère le major Falconer. La position de lady Forester ne différait point de celle de cent autres femmes; mais un esprit faible est naturellement irritable, et l'incertitude, que quelques-unes supportent avec indifférence, d'autres avec une résignation philosophique, d'autres encore avec une disposition naturelle à voir tout en beau, était intolérable pour lady Forester, qui était en même temps sensible, sérieuse, prompte à se décourager et dépourvue de toute force d'esprit.

## CHAPITRE II.

Ne recevant aucune nouvelle de sir Philippe, ni directement, ni d'une manière indirecte, la malheureuse Jemina finit par trouver une espèce de consolation dans cette même négligence qui avait si souvent causé ses peines. — Il est si insouciant, si léger! répétait-elle cent fois par jour à sa sœur; il n'écrit jamais lorsqu'il n'a point d'évènemens à apprendre, c'est son habitude; s'il y avait quelque chose d'extraordinaire, il nous en informerait.

Lady Bothwell écoutait sa sœur sans essayer de la consoler. Peut-être pensait-elle que les plus mauvaises nouvelles venues de Flandre auraient aussi leur bon côté, et que la douairière lady Forester, si le destin voulait qu'elle portât ce triste titre, pourrait trouver une source de bonheur inconnu à la femme du gentilhomme le plus brillant et le plus distingué de l'Ecosse. Cette conviction devint plus forte, lorsque d'après des informations prises au quartier-général, on sut que sir Philippe n'était plus à l'armée, soit qu'il eût été pris ou tué dans quelques-unes de ces escarmouches qui avaient lieu à chaque instant, et dans lesquelles il aimait à se distinguer, ou bien que, par quelque raison inconnue ou par caprice, il eût quitté volontairement le service, sans qu'aucun de ses compatriotes ou de ses amis, dans le camp, pût même former une

conjecture. Dans le même temps les créanciers de sir Philippe, en Ecosse, devenus pressans, entrèrent en possession de ses biens, et menacèrent sa personne s'il était assez téméraire pour reparaître dans son pays. Ces nouveaux malheurs aggravèrent le ressentiment de lady Bothwell contre le mari fugitif; tandis que sa sœur n'y voyait qu'un nouveau sujet de déplorer l'absence de celui que son imagination lui représentait comme il était avant son mariage, galant, aimable et affectionné.

A peu près à cette époque il vint à Edimbourg un homme dont l'apparence était aussi étrange que les prétentions. Il était communément appelé le Docteur de Padoue, parce qu'il avait été élevé dans la fameuse Université de cette ville. On le supposait possesseur de rares recettes de médecine, avec lesquelles on affirmait qu'il avait opéré des guérisons remarquables. Mais, quoique les médecins d'Edimbourg lui donnassent le nom d'empirique, il existait un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il s'en trouvait appartenant au clergé, qui, tout en admettant la réalité des cures et la puissance des remèdes, alléguaient que le docteur Damiotti faisait usage de charmes et d'un art illégal afin d'assurer la réussite de ses ordonnances. Il fut défendu, même du haut de la chaire, de s'adresser à lui, de rechercher la santé par le moyen des idoles, et de se confier à un secours qui venait d'Egypte. Mais la protection que le Docteur de Padoue reçut de quelques amis puissans lui permit de braver ces imputations et d'établir même dans la ville d'Edimbourg, célèbre par son horreur pour les sorciers et les nécromanciens, la dangereuse réputation d'un interprète de l'avenir. On ne tarda pas à dire que pour une certaine gratification, qui, comme de raison, devait être considérable, le docteur Battista Damiotti pouvait faire connaître le sort des absens, et même montrer aux personnes qui l'interrogaient la forme corporelle des amis regrettés et l'action qu'ils accomplissaient au même moment. Ce bruit parvint à lady Forester, qui était arrivée au dernier degré de cette angoisse dans laquelle un infortuné entreprendrait tout pour obtenir une certitude quelconque.

Douce et timide dans les occasions ordinaires de la vie, lady Forester trouvait dans l'état de son esprit de la hardiesse et de l'obstination; et ce ne fut pas sans autant de surprise que d'alarmes que lady Bothwell entendit sa sœur Jemina exprimer sa résolution de rendre une visite au Docteur de Padoue, et de le consulter sur le sort de son mari. Lady Bothwell essaya de lui démontrer que

les prétentions de l'étranger ne pouvaient être fondées sur autre chose que sur l'imposture.

— Je m'inquiète fort peu, dit la femme abandonnée, du ridicule que je puis me donner. S'il y a une chance sur cent que je puisse obtenir quelque certitude sur le sort de mon mari, je ne voudrais pas manquer cette chance pour tout ce que le monde pourrait m'offrir.

Alors lady Bothwell appuya sur l'illégalité d'avoir recours à des connaissances acquises par un art défendu.

— Ma sœur, reprit Jemina, celui qui meurt de soif ne pourrait s'empêcher de boire, même à une source empoisonnée : celle qui souffre une incertitude semblable à la mienne doit chercher à être éclairée, lors même que le pouvoir qui peut offrir la lumière est défendu ou infernal. J'irai seule apprendre mon sort, et je veux le connaître dès ce soir. Le soleil qui se lèvera demain me trouvera, sinon plus heureuse, du moins résignée.

— Ma sœur, dit à son tour lady Bothwell, si vous êtes décidée à cette étrange démarche, vous n'irez pas seule. Si cet homme est un imposteur, vous pourriez être trop agitée par votre émotion pour découvrir qu'il vous trompe ; si, ce que je ne puis croire, il y a quelque vérité dans son art, vous ne serez point exposée seule à des communications d'une si étrange nature. Mais réfléchissez encore à votre projet, et renoncez à une connaissance que vous ne pouvez obtenir sans vous rendre coupable, et peut-être même sans danger.

Lady Forester se jeta dans les bras de sa sœur, et, la pressant contre son cœur, la remercia cent fois de lui avoir offert sa compagnie, tandis qu'elle refusait avec tristesse de suivre l'avis amical dont cette offre avait été accompagnée.

Lorsque la brune fut arrivée, heure du jour où le Docteur de Padoue recevait les visites de ceux qui venaient le consulter, les deux dames quittèrent leurs appartemens de la Canongate d'Edimbourg, habillées comme des femmes des classes inférieures, et leur plaid ajusté autour de leur visage, comme on les portait dans ces classes ; car, dans ces jours d'aristocratie, la qualité d'une femme était généralement indiquée par la manière dont son plaid était disposé, aussi bien que par la finesse du tissu. C'était lady Bothwell qui avait suggéré cette espèce de déguisement, en partie pour éviter les observations tandis qu'elles se rendraient à la maison du devin, et en partie pour faire un essai de la péné-

tration de cet homme, en paraissant devant lui sous un caractère supposé.

Le domestique de lady Forester, homme d'une fidélité à toute épreuve, avait porté au docteur, de la part de cette dame, un don assez considérable, afin de se le rendre propice. Le domestique avait ajouté que la femme d'un soldat désirait connaître le sort de son mari; sujet sur lequel, suivant toute probabilité, on consultait souvent le sage docteur.

Jusqu'au dernier moment, c'est-à-dire jusqu'à celui où l'horloge du palais sonna huit heures, lady Bothwell observa sa sœur, espérant qu'elle renoncerait à son téméraire projet; mais comme la timidité et même la faiblesse sont capables, dans certaines circonstances, de desseins fermes et résolus, elle trouva lady Forester inébranlable dans sa résolution quand l'instant du départ arriva. Mécontente de cette démarche, mais bien décidée à ne point abandonner sa sœur dans une telle crise, lady Bothwell accompagna lady Forester dans plus d'une allée obscure. Le domestique marchait devant ces dames, et leur servait de guide. Enfin il tourna subitement dans une cour étroite, et frappa à une porte en forme d'arceau, qui semblait appartenir à un édifice d'ancienne date; elle s'ouvrit, sans qu'il fût possible d'apercevoir aucun portier, et le domestique, se rangeant de côté, pria les dames d'entrer dans la maison. Elles n'y furent pas plus tôt introduites que la porte se ferma et les sépara de leur guide. Les deux sœurs se trouvaient alors dans un petit vestibule, éclairé par une lampe lugubre, et n'ayant, lorsque la porte était fermée, aucune communication avec l'air ou la lumière extérieure. La porte d'un appartement intérieur s'entr'ouvrait dans la partie la plus éloignée du vestibule.

— Il ne faut point hésiter maintenant, Jemina, dit lady Bothwell. Et, se dirigeant dans l'intérieur de la maison, les deux sœurs trouvèrent le docteur entouré de livres, de cartes de géographie, d'instrumens de physique et d'autres machines de forme et d'apparence particulières.

Il n'y avait rien de bien extraordinaire dans la personne de l'Italien; il avait le teint brun et les traits prononcés de son pays, et paraissait avoir environ cinquante ans; il portait un habillement complet de drap noir : c'était alors le costume général des médecins. Cet habillement était riche, mais simple. D'énormes bougies, dans des chandeliers d'argent, éclairaient l'appartement, qui était passablement meublé. Le docteur se leva lorsque les dames

parurent, et malgré leurs vêtemens, qui indiquaient une naissance inférieure, il les reçut avec les marques de respect qu'exigeait leur rang, et que les étrangers rendent avec exactitude aux personnes auxquelles elles sont dues.

Lady Bothwell essaya de garder l'incognito qu'elle s'était proposé; et comme le docteur les conduisait à la place d'honneur, cette dame fit un geste pour refuser sa politesse. — Nous sommes de pauvres femmes, Monsieur, dit-elle; le malheur seul de ma sœur a pu nous décider à venir consulter votre art.

Le docteur sourit, et interrompant lady Bothwell, il lui dit :

— Je connais, Madame, le malheur de votre sœur, et quelle en est la cause. Je sais aussi que je suis honoré de la visite de deux dames du plus haut rang, lady Bothwell et lady Forester : si je ne pouvais les reconnaître, malgré la classe que leur costume indique, il y aurait peu de probabilité que je fusse capable de leur donner les informations qu'elles viennent chercher.

— Je puis facilement comprendre... dit lady Bothwell.

— Pardonnez ma hardiesse à vous interrompre, reprit l'Italien : Votre Seigneurie était sur le point de dire qu'elle pouvait facilement comprendre que j'eusse appris son nom par le moyen de son domestique ; mais, en le pensant, vous faites injure à la fidélité d'un bon serviteur, et, je puis ajouter, au talent de celui qui est aussi votre très humble serviteur, Battista Damiotti.

— Je n'ai l'intention de vous faire injure ni à l'un ni à l'autre, Monsieur, dit lady Bothwell conservant un air calme, quoiqu'elle éprouvât un peu de surprise; mais la position dans laquelle je me trouve a quelque chose de nouveau pour moi. Si vous savez qui nous sommes, Monsieur, vous devez savoir aussi ce qui nous amène ici.

— Le désir de connaître la destinée d'un gentilhomme distingué d'Ecosse, maintenant ou dernièrement sur le continent, répondit le prophète ; son nom est *il cavaliere* Filippo Forester, un gentilhomme qui a l'honneur d'être le mari de cette dame, et, avec la permission de Votre Seigneurie, qui a le malheur de ne point apprécier à sa juste valeur un si précieux avantage.

Lady Forester soupira profondément, et lady Bothwell reprit :

— Puisque vous connaissez notre intention, sans que nous ayons besoin de vous l'apprendre, il ne nous reste plus qu'une question à vous faire. Avez-vous le pouvoir de calmer l'inquiétude de ma sœur?

— Je l'ai, Madame; mais il faut que je vous adresse d'abord une question. Aurez-vous le courage de contempler de vos yeux ce que fait dans ce moment *il cavaliere* Filippo Forester? ou voulez-vous vous en rapporter seulement à mon témoignage?

— C'est ma sœur qui doit répondre à cette question, dit lady Bothwell.

— Je consens à contempler de mes yeux ce que vous avez le pouvoir de me montrer, dit lady Forester avec la même témérité qui l'avait stimulée depuis le moment où elle avait formé la résolution de venir consulter le docteur.

— Il peut y avoir du danger.

— Si l'or peut le compenser... dit lady Forester en tirant sa bourse.

— Je ne fais point de telles choses par amour du gain, répondit l'étranger. Je n'ose point employer mon art dans un semblable but; si je prends l'or du riche, c'est pour le répandre sur le pauvre; je n'accepte jamais plus que la somme que j'ai déjà reçue de votre domestique. Gardez votre bourse, Madame, un adepte n'a pas besoin d'or.

Lady Bothwell réfléchissant que le refus de l'offre de sa sœur était un simple tour de l'empirique, afin qu'on le priât d'accepter une somme plus considérable, et désirant que la scène commençât et finît, elle offrit quelque or à son tour, ajoutant que ce serait pour agrandir la sphère de ses charités.

— Que lady Bothwell agrandisse la sphère de sa propre charité, dit le Docteur de Padoue, non-seulement en faisant des aumônes, je sais qu'elle en répand de suffisantes, mais en jugeant le caractère des autres; et qu'elle ait la bonté d'obliger Battista Damiotti en le supposant honnête, jusqu'au moment où elle aura découvert qu'il est un fripon. Ne soyez point surprise, Madame, si je réponds à votre pensée plutôt qu'à vos paroles, et dites-moi encore une fois si vous êtes préparée à contempler le tableau que je vais vous offrir.

— J'avoue, Monsieur, dit lady Bothwell, que vos paroles m'inspirent quelque crainte. Mais tout ce que ma sœur désire voir, je le regarderai aussi.

— Le danger ne consiste que dans le cas où la résolution vous manquerait. Le tableau ne peut durer que pendant l'espace de sept minutes; si vous interrompiez la vision, en prononçant une seule parole, non-seulement le charme serait détruit, mais il pourrait

en résulter quelque danger pour les spectateurs. Mais si vous pouvez garder pendant sept minutes un profond silence, votre curiosité sera satisfaite sans courir le moindre risque. Je vous en réponds sur mon honneur.

Lady Bothwell songeait intérieurement que cette garantie était assez mauvaise; mais elle écarta ce soupçon, comme si elle supposait que l'adepte, dont les traits sombres exprimaient un sourire ironique, pût en réalité lire dans ses plus secrètes pensées. Un moment de silence solennel eut lieu, jusqu'à ce que lady Forester eût recueilli assez de courage pour répondre au médecin, c'est le titre qu'il se donnait, qu'elle contemplerait avec fermeté, et en silence, le tableau qu'il devait leur présenter. Alors il leur fit un profond salut, et disant qu'il allait se préparer à satisfaire leurs désirs, il quitta l'appartement. Les deux sœurs se tenant par la main comme si elles espéraient, par cette union étroite, détourner le danger qui pouvait les menacer, se jetèrent toutes les deux sur des siéges placés l'un contre l'autre, Jemina cherchant un appui dans le courage mâle qui était ordinaire à lady Bothwell, et cette dernière, peut-être plus agitée qu'elle n'avait supposé l'être, essayant de se fortifier par la résolution désespérée que le malheur avait donnée à sa sœur. L'une se disait sans doute que lady Bothwell n'avait jamais rien redouté, l'autre pouvait réfléchir qu'un évènement dont une femme faible comme Jemina n'était pas effrayée ne devait point être un sujet de crainte pour un esprit aussi ferme que celui de lady Bothwell.

Quelques momens après, les réflexions des deux sœurs furent interrompues par une musique dont les sons étaient si doux et si solennels, qu'ils semblaient calculés pour éloigner tous les sentimens qui n'étaient point en rapport avec son harmonie, et augmenter en même temps l'émotion que l'entrevue précédente avait excitée. La musique était produite par un instrument inconnu aux deux sœurs; mais, plus tard, des circonstances conduisirent ma grand'mère à croire que c'était un harmonica, instrument qu'elle entendit à une époque beaucoup plus reculée.

Lorsque ces sons, qui semblaient partir du ciel, se furent évanouis, une porte s'ouvrit, et les deux dames aperçurent Damiotti debout sur une estrade formée de deux ou trois marches, et qui leur faisait signe d'avancer. Son vêtement était si différent de celui qu'il portait quelques minutes auparavant, qu'elles purent à peine le reconnaître; et la pâleur mortelle de son visage, quelque

chose de contracté dans les muscles, indiquant un esprit qui va se livrer à une entreprise étrange ou hardie, avait totalement changé l'expression un peu satirique avec laquelle il les regardait, particulièrement lady Bothwell. Il avait les pieds nus dans une sandale antique. Ses jambes étaient découvertes jusqu'aux genoux, au-dessus desquels il portait une culotte et un gilet collant de soie cramoisie, et par-dessus tout cela une robe flottante, semblable à un surplis, et d'un lin blanc comme la neige; son col était découvert, et ses longs cheveux noirs et plats, peignés avec soin, se déployaient dans toute leur longueur.

Les dames s'approchèrent, comme il le leur ordonna : il ne montra plus cette politesse cérémonieuse qu'il leur avait d'abord témoignée; au contraire : il leur fit signe d'avancer d'un air d'autorité; et lorsque, en se tenant par le bras, et d'un pas incertain, les deux sœurs s'approchèrent du lieu où l'enchanteur était placé, il fronça les sourcils en posant le doigt sur ses lèvres, comme réitérant l'ordre d'un silence absolu; et, marchant devant les dames, il les guida dans un appartement voisin.

C'était une immense chambre tendue de noir, comme pour des funérailles. Au bout de cette chambre était une table, ou plutôt une espèce d'autel, couvert d'un tissu de la même couleur lugubre, sur laquelle étaient posés plusieurs instrumens en usage dans la sorcellerie. Ces objets n'étaient pas visibles au moment où les dames entrèrent dans l'appartement, car ils n'étaient éclairés que par la lumière de deux lampes expirantes. Le Maître, pour me servir de l'expression des Italiens à l'égard de semblables personnes, s'avança vers la partie supérieure de l'appartement, en faisant une génuflexion, comme celle d'un catholique devant un crucifix, et en même temps il fit le signe de la croix. Les dames le suivirent en silence, se tenant toujours par le bras. Deux ou trois larges marches, fort basses, conduisaient à une plate-forme, en face de ce qu'on pouvait appeler l'autel. Là, le Maître s'arrêta et fit placer les dames à côté de lui, répétant encore une fois d'un air mystérieux le signe qui leur enjoignait le silence. L'Italien alors dégagea son bras nu de dessous son vêtement de lin, et avança l'index vers cinq larges flambeaux ou torches qui prirent feu successivement à l'approche de sa main ou plutôt de son doigt, et jetèrent tout à coup une brillante lumière dans l'appartement. A la clarté de cette lumière, les deux dames purent distinguer sur l'autel deux épées nues et croisées, et un livre ouvert, qu'elles

supposèrent une copie des saintes Ecritures, mais dans un langage qui leur était inconnu. A côté de ce mystérieux volume était placé un crâne humain. Mais ce qui frappa le plus les deux sœurs, fut une haute et large glace, qui occupait tout l'espace derrière l'autel, et qui, éclairée par la lumière des torches, réfléchissait les objets qui y étaient placés.

Le Maître alors se plaça entre les deux dames, et montrant le miroir, les prit l'une et l'autre par la main, mais sans prononcer une seule parole. Elles regardèrent à l'instant la surface polie et sombre vers laquelle on dirigeait leur attention; aussitôt cette surface prit un étrange et nouvel aspect : elle ne réfléchit plus les objets qui étaient placés devant elle; mais, comme si elle contenait intérieurement des scènes qui lui étaient propres, elle laissa voir des images qui d'abord se montrèrent d'une manière indistincte et confuse, comme des formes vagues qui prennent peu à peu un corps en sortant du chaos, et enfin acquièrent une parfaite symétrie. Ce fut ainsi qu'après quelques alternatives de lumière et de ténèbres sur la surface de la merveilleuse glace, une large perspective d'arches et de colonnes se forma d'elle-même des deux côtés du miroir. Enfin, après plusieurs oscillations, l'apparition prit une forme fixe et stationnaire, représentant l'intérieur d'une église étrangère. Les piliers étaient d'une grande beauté, et ornés d'écussons; les arches étaient hautes et magnifiques, le pavé couvert d'inscriptions funèbres; mais il n'y avait aucune relique, point d'images dans l'intérieur de l'église, point de calice ou de crucifix sur l'autel : c'était une église protestante du continent. Un ministre, revêtu d'une robe de Genève et d'un rabat, était debout, près de la table de la communion; une Bible était ouverte devant lui, et son clerc, vêtu d'une robe noire, était à ses côtés, et il semblait préparé à accomplir quelque cérémonie de l'église à laquelle il appartenait.

Enfin une nombreuse société entra par le milieu du bâtiment; cette société ressemblait à une noce, car à sa tête on voyait une dame et un jeune homme se tenant par la main; ils étaient suivis par un grand nombre de personnes des deux sexes richement habillées. La mariée, dont on pouvait apercevoir les traits, était extrêmement belle, et paraissait avoir tout au plus seize ans. Pendant quelques secondes, le marié marcha la tête tournée de manière à ce qu'on ne pouvait distinguer son visage, mais l'élégance de sa taille et de sa démarche frappa les deux sœurs de la

même appréhension. Le jeune homme tourna subitement la tête, et leurs craintes furent réalisées; elles reconnurent dans le brillant marié qui était devant elles, sir Philippe Forester. Jemima fit entendre un faible cri; au même moment l'apparition s'obscurcit, et le charme sembla se rompre.

— Je ne puis comparer ce spectacle, dit lady Bothwell, quand elle raconta cette merveilleuse histoire, qu'au reflet qu'offre un étang calme et profond, lorsqu'on y jette une pierre avec violence, et que les rayons de lumière sont dispersés et rompus.

Le maître pressa avec expression les mains des deux dames, comme pour les faire ressouvenir de leur promesse, et du danger auquel elles s'exposaient. Le cri plaintif s'arrêta sur les lèvres de lady Forester, et ne produisit qu'un faible son; la vision, après une fluctuation d'une minute, reprit de nouveau sa première apparence d'une scène réelle, comme elle pourrait être représentée dans un tableau, si ce n'est que les figures étaient mouvantes au lieu d'être stationnaires.

L'image de sir Philippe Forester, dont la taille et les traits étaient alors visibles, parut conduire vers le ministre la jeune et belle fiancée, qui s'avançait avec une espèce de défiance, mêlée cependant d'une certaine fierté. Au moment où le ministre achevait de placer devant lui la société, et semblait prêt à commencer le service, un autre groupe de personnes, parmi lesquelles il y avait plusieurs officiers, parut dans l'église. Ces personnes s'avancèrent, comme poussées par curiosité, pour être témoins de la cérémonie nuptiale; mais tout à coup un des officiers, dont on ne pouvait voir le visage, se détacha du groupe, et se précipita vers l'autel; la société entière se tourna de son côté, comme frappée par l'exclamation qui lui était échappée. Aussitôt cet officier tira son épée; sir Philippe Forester imita ce mouvement, et s'avança vers l'inconnu. Plusieurs hommes de la noce et d'autres appartenant au groupe qui venait d'entrer tirèrent aussi leur épée. Il en résulta un effrayant tumulte, tandis que le ministre et quelques hommes âgés paraissaient vouloir rétablir le calme. Enfin l'espace de temps pendant lequel l'enchanteur prétendait qu'il pouvait mettre son art en usage expira. Les vapeurs se confondirent de nouveau et disparurent peu à peu à la vue, les arches et les colonnes se mêlèrent ensemble, et la surface du miroir ne réfléchit plus rien que des torches allumées et l'appareil lugubre placé sur l'autel.

Le docteur ramena les dames, qui avaient grand besoin de son

secours, dans l'appartement où elles s'étaient d'abord arrêtées. Du vin, des essences, et autres liqueurs capables de leur rendre des forces, avaient été préparées pendant leur absence. Il les conduisit à des siéges, où elles prirent place en silence. Lady Forester, plus affectée, joignait les mains, et levait les yeux vers le ciel, mais sans prononcer une parole, comme si le charme n'avait point encore été rompu.

— Et ce que nous avons vu se passe réellement dans cet instant? dit lady Bothwell, qui recouvrait avec peine son empire sur elle-même.

— Je ne puis vous en répondre avec une entière certitude, répondit le docteur Battista Damiotti; mais, ou bien cela se passe en ce moment, ou bien cela s'est passé il y a peu de temps. C'est le dernier évènement remarquable qui soit arrivé à sir Philippe Forester.

Lady Bothwell exprima alors l'inquiétude que lui causait sa sœur, dont la pâleur mortelle et l'apparente insensibilité rendaient leur départ impossible.

— J'y ai songé, répondit l'adepte; j'ai ordonné à votre domestique de faire venir votre équipage aussi près de cette maison que le peu de largeur de la rue peut le permettre. N'ayez point d'inquiétudes sur l'état de votre sœur; mais faites-lui prendre, lorsque vous serez arrivées, ces gouttes que j'ai composées; elle sera mieux demain matin. Peu de personnes, ajouta-t-il d'un air triste, quittent cette maison aussi bien portantes qu'elles y sont entrées. Telle est la conséquence de chercher à s'instruire par des moyens mystérieux. Je vous laisse à juger l'état de ceux qui ont le pouvoir de satisfaire une curiosité illégale. Adieu. N'oubliez pas la potion.

— Je ne veux rien donner à ma sœur qui vienne de vous, dit lady Bothwell; je connais déjà suffisamment votre art. Peut-être voudriez-vous nous empoisonner toutes les deux, pour cacher vos sortiléges; mais nous sommes des femmes qui ne manquons ni de moyens pour dénoncer des torts dont on se rend coupable envers nous, ni de bras pour les venger.

— Je n'ai point eu de torts envers vous, Madame, répondit l'adepte. Vous avez recherché quelqu'un qui est peu ambitieux d'un tel honneur : celui-là n'invite personne; il donne seulement des réponses à ceux qui viennent le trouver. Après tout, vous avez simplement appris un peu plus tôt le mal que vous étiez con-

damnées à ressentir. J'entends à la porte les pas de votre domestique; je ne veux point retenir plus long-temps Votre Seigneurie, ainsi que lady Forester. Le premier courrier du continent vous expliquera un évènement dont vous avez déjà été en partie témoin. S'il m'est permis de vous donner un conseil, ne laissez pas, sans précaution, les lettres qu'il vous apportera tomber entre les mains de votre sœur.

En prononçant ces mots, le Docteur de Padoue souhaita le bonsoir à lady Bothwell; il l'éclaira jusqu'au vestibule, où, jetant promptement un manteau noir sur ses habits singuliers, et ouvrant la porte, il confia les dames au soin de leur domestique. Ce fut avec difficulté que lady Bothwell transporta sa sœur jusqu'à la voiture, quoiqu'elle ne fût qu'à vingt pas. Lorsque ces dames arrivèrent chez elles, on fut obligé d'envoyer chercher un médecin pour lady Forester; celui de la famille arriva, et secoua la tête en tâtant le pouls de la malade.

— Les nerfs de lady Forester, dit le médecin, ont éprouvé un choc violent; il faut que je sache quelle en est la cause.

Lady Bothwell avoua qu'elles avaient rendu visite à l'enchanteur, et que lady Forester avait reçu de mauvaises nouvelles de son mari, sir Philippe.

—Ce coquin d'empirique fera ma fortune s'il reste à Edimbourg, dit le gradué : voilà la septième attaque nerveuse, causée par la terreur, qu'il me donne à guérir. Il examina ensuite les gouttes que lady Bothwell avait apportées sans y faire attention; il les goûta, assura qu'elles convenaient parfaitement à la maladie de lady Forester, et qu'elles épargneraient une course chez l'apothicaire. Le docteur garda quelques instans le silence, et regardant lady Bothwell d'une manière expressive, il dit enfin : — Je suppose que je ne dois rien demander à Votre Seigneurie sur la conduite de ce sorcier italien.

— En vérité, docteur, répondit lady Bothwell, je regarde ce qui s'est passé comme une confidence : et, bien que cet homme puisse être un fripon, puisque nous avons été assez sottes pour le consulter, nous devons être assez honnêtes pour lui garder le secret.

— *Puisse être un fripon!* Bien! dit le docteur; je suis enchanté d'entendre Votre Seigneurie convenir de cette possibilité à l'égard de quelqu'un qui vient d'Italie.

— Ce qui vient d'Italie peut être aussi bon que ce qui arrive de

Hanovre, docteur : mais nous devons rester amis, et pour cela nous ne parlerons pas de Whigs et de Torys[1].

— Certainement, dit le docteur en recevant ses honoraires et prenant son chapeau, un carolus me convient aussi bien qu'un guillaume. Mais je désirerais savoir pourquoi la vieille lady Saint-Ringan et toute la société se fatiguent les poumons à vanter ce charlatan étranger?

— Eh! bon Dieu! vous feriez mieux de l'appeler tout d'un coup jésuite!

Lady Bothwell et le docteur se quittèrent froidement, et la pauvre malade, dont les nerfs avaient éprouvé d'abord la plus violente agitation, se calma peu à peu. Elle essaya de combattre les terreurs superstitieuses qui s'étaient emparées d'elle; mais l'affreuse vérité, arrivant de Hollande, réalisa ses plus fatales craintes.

Ces nouvelles furent envoyées par le célèbre comte de Stair. Elles apprenaient qu'un duel avait eu lieu entre sir Philippe Forester et le frère de sa femme, le major Falconer, de l'armée scoto-hollandaise, dans lequel le dernier avait été tué. La cause de cette querelle rendait cet accident encore plus affreux. On supposait que sir Philippe avait quitté subitement l'armée, en conséquence d'une dette considérable qu'il avait contractée au jeu, et qu'il lui était impossible de payer. Il avait changé de nom, et s'était réfugié à Rotterdam, où il était parvenu à se concilier les bonnes grâces d'un ancien et riche bourgmestre; et par les avantages de sa personne et ses manières distinguées, il avait captivé l'affection de sa fille unique, très jeune personne d'une grande beauté, et l'héritière d'une fortune considérable. Enchanté des dons séduisans de celui qui se proposait pour son gendre, le riche marchand, qui avait une trop haute opinion du caractère anglais pour prendre quelques informations, donna son consentement au mariage. La cérémonie était sur le point d'être célébrée dans la principale église de la ville, lorsqu'elle fut interrompue par une singulière circonstance.

Le major Falconer ayant été envoyé à Rotterdam pour chercher une partie de la brigade des auxiliaires écossais, qui étaient en quartiers dans cette ville, un homme d'un rang distingué, qu'il

1. Allusion aux Jacobites et aux Hanovriens. Le Prétendant, fils de Jacques II, et père de Charles-Edouard, était né en Italie, et la maison qui règne aujourd'hui sur l'Angleterre vient de Hanovre.

avait connu antérieurement, lui proposa, comme partie de plaisir, de se rendre dans la principale église pour voir le mariage d'un de ses compatriotes avec la fille d'un riche bourgmestre. Le major Falconer se rendit donc dans cette église, accompagné du Hollandais, avec quelques amis et plusieurs officiers de la brigade écossaise. Son étonnement peut être compris, lorsqu'il vit son propre beau-frère conduisant à l'autel la belle et innocente fiancée qu'il allait tromper indignement. Il proclama, sur le lieu, la perfidie de sir Philippe, et la cérémonie fut par conséquent interrompue. Mais contre l'opinion des gens sages, qui pensaient que sir Philippe était à jamais chassé de la classe des gens d'honneur, le major Falconner accepta le cartel que son beau-frère lui envoya, et, dans le combat qui s'ensuivit, il reçut un coup mortel. Telles sont les voies mystérieuses de la Providence! Lady Forester ne put se rétablir du chagrin que lui causèrent ces nouvelles.

---

— Et cette scène tragique, demandai-je à la tante Marguerite, eut-elle lieu exactement à la même époque que l'apparition dans le miroir?

— Il est fâcheux que je sois obligée de discréditer moi-même mon histoire, répondit ma tante; mais, pour dire la vérité, elle eut lieu quelques jours plus tôt que l'apparition.

— Ainsi on peut supposer que par quelque communication prompte et secrète l'adepte reçut la nouvelle de cet évènement.

— Les incrédules le pensent.

— Que devint l'empirique?

— Peu de temps après on reçut l'ordre de l'arrêter pour crime de haute trahison, comme un agent du chevalier de Saint-George[1], et lady Bothwell se rappelant les insinuations qui avaient échappé au Docteur, ami zélé de la ligue protestante, se souvint aussi que l'adepte était particulièrement prôné parmi les vieilles matrones qui partageaient avec elle la même opinion politique. Il paraît probable que des intelligences sur le continent, qui pouvaient aisément être transmises par quelque agent actif et puissant, lui donnaient les moyens de préparer des scènes de fantasmagorie,

1. C'était le nom qu'on donnait au Prétendant.

comme celle dont lady Bothwell avait été témoin. Cependant il était si difficile de donner une explication naturelle de la chose, que jusqu'au moment de sa mort lady Bothwell conserva des doutes à ce sujet, et souvent elle était tentée de couper le nœud gordien en admettant la possibilité d'un pouvoir surnaturel.

— Mais, ma chère tante, que devint cet homme habile?

— Oh! c'était un trop adroit devin pour ne point être capable de prévoir que sa propre destinée deviendrait tragique s'il attendait l'arrivée de l'homme qui portait un levier d'argent sur sa manche [1]. Il prit prudemment la fuite, et l'on ne sut ce qu'il était devenu. On s'occupa beaucoup, pendant un moment, de lettres et de papiers trouvés dans sa maison; mais ce bruit tomba peu à peu, et bientôt on ne parla pas davantage du docteur Battista Damiotti, que de Galien ou d'Hippocrate.

— Et sir Philippe Forester disparut-il aussi sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu?

— Non, reprit ma complaisante narratrice. On en parla une fois encore, et ce fut dans une occasion remarquable. On disait que nous autres Ecossais, lorsqu'il existait une nation qui portait ce nom, nous avions parmi nos vertus nombreuses quelques petits grains de vices. On nous accuse, en particulier, d'oublier rarement et de ne jamais pardonner les injures que nous avons reçues; on dit aussi que nous faisons un dieu de notre ressentiment, comme la pauvre lady Constance se fit un dieu de son chagrin [2]; et, suivant Burns, que nous avons l'habitude de « caresser notre colère afin de lui conserver sa chaleur. » Lady Bothwell partageait ces sentimens, et rien au monde, excepté la restauration des Stuarts, ne lui eût paru si délicieux qu'une occasion de se venger de sir Philippe Forester, qui l'avait privée en même temps d'une sœur et d'un frère. Mais pendant un grand nombre d'années on n'entendit en aucune façon parler de lui.

Enfin, à une assemblée dans le carnaval où se trouvait ce qu'il y avait de mieux à Edimbourg, et dans laquelle lady Bothwell avait un siége parmi les dames *patronesses*, on vint l'avertir tout bas qu'un monsieur désirait lui parler en particulier.

— En particulier, et dans une assemblée! il faut qu'il soit fou. Dites-lui de passer chez moi demain matin.

1. Costume de l'agent de police, ou messager du roi.
2. Personnage de Shakspeare.

—Je le lui ai déjà dit, répondit le messager, Milady; mais il m'a prié de vous remettre ce papier.

Lady Bothwell ouvrit un papier qui était ployé et cacheté d'une manière singulière. Il ne contenait que ces mots : *Sur des affaires de vie et de mort*, écrits par une main inconnue. Tout à coup il lui vint dans la pensée que ce billet pouvait concerner la sûreté politique de quelques-uns de ses amis; elle suivit donc le messager dans un petit appartement où les rafraîchissemens étaient préparés, et d'où la société en général était exclue. Elle trouva un vieillard qui, à son approche, se leva et salua profondément. Son aspect annonçait une santé délabrée, et ses vêtemens, quoique scrupuleusement d'accord avec l'étiquette d'un bal, étaient usés et fanés, et beaucoup trop larges pour un corps d'une maigreur extrême. Lady Bothwell fut au moment de chercher sa bourse, espérant se débarrasser de cet importun au prix de quelque argent; mais la crainte de se méprendre sur les intentions de et homme l'arrêta, et elle lui laissa le temps de s'expliquer.

— J'ai l'honneur, dit l'inconnu, de parler à lady Bothwell?

— Je suis en effet lady Bothwell, Monsieur; mais permettez-moi de vous dire que ce n'est ni le temps ni le lieu convenables pour une longue conversation. Que désirez-vous de moi?

— Votre Seigneurie avait une sœur?

—Cela est vrai, et je l'aimais de toute mon ame.

—Et un frère?

—Le plus brave, le meilleur et le plus affectionné des frères.

—Vous perdîtes ces parens bien aimés par la faute d'un homme infortuné?

—Par le crime de l'homme le plus vil, par la main d'un assassin.

—Vous avez répondu à ce que je désirais savoir, dit le vieillard en saluant, comme s'il désirait se retirer.

— Arrêtez, je vous l'ordonne, s'écria lady Bothwell; qui êtes-vous, vous qui dans un tel lieu venez rappeler à ma mémoire d'aussi horribles souvenirs? Qui êtes-vous? je veux le savoir.

—Je suis un homme qui ne veut point de mal à lady Bothwell, mais, au contraire, qui vient lui offrir les moyens d'accomplir un acte de charité chrétienne dont le monde s'étonnerait, et dont le ciel donnerait la récompense. Mais je ne la trouve point préparée à faire le sacrifice que j'avais l'intention de lui demander.

—Parlez clairement, Monsieur; que voulez-vous dire?

—Le misérable qui vous a si profondément offensé est maintenant sur son lit de mort. Ses jours ont été des jours de misère; ses nuits, des heures d'angoisses sans repos. Il ne peut mourir sans votre pardon. Sa vie fut une pénitence continuelle; cependant il ne peut pas déposer le fardeau de ses peines tandis que vos malédictions pèsent sur son ame.

—Dites-lui, répondit lady Bothwell d'un air sombre, d'implorer le pardon du Dieu qu'il a si grandement offensé, et non pas d'une mortelle comme moi : mon pardon lui est inutile.

—Non, dit le vieillard; ce serait une garantie de celui qu'alors il se hasarderait à demander à son Créateur et à sa femme, qui est dans le ciel. Souvenez-vous, lady Bothwell, qu'un jour aussi vous vous trouverez sur votre lit de mort; votre ame, comme celle des autres mortels, ira tremblante d'effroi devant le trône d'où émanent les jugemens de Dieu. Que fera-t-elle alors de cette pensée : « Je n'ai point accordé de grâce, et je ne dois point en espérer? »

— Homme, qui que tu sois, reprit lady Bothwell, ne me presse pas aussi cruellement. Ce serait un blasphème d'hypocrisie de faire prononcer à mes lèvres un pardon qui est démenti par tous les battemens de mon cœur; ce pardon ferait ouvrir la terre, et l'on verrait sortir du tombeau le pâle fantôme de ma sœur et le spectre sanglant de mon frère. Que je lui pardonne? jamais! jamais!

—Grand Dieu! s'écria le vieillard en joignant les mains, est-ce ainsi que les vers que as tirés de la poussière obéissent à tes commandemens? Dieu! Femme orgueilleuse et vindicative, vante-toi d'avoir ajouté aux tourmens d'un homme qui meurt de misère et de chagrin, les angoisses du désespoir religieux; mais n'insulte jamais au ciel en implorant pour toi un pardon que tu as refusé d'accorder.

Le vieillard allait quitter lady Bothwell.

—Arrête, s'écria-t-elle, je vais essayer, oui, je vais essayer de lui pardonner.

—Gracieuse Dame, répondit le vieillard, vous soulagerez l'ame accablée qui craignait d'abandonner sa dépouille mortelle avant d'être en paix avec vous. Que sais-je? votre pardon conservera peut-être pour la pénitence les restes d'une misérable vie.

—Ah! dit lady Bothwell, éclairée par une pensée soudaine, c'est le misérable lui-même! et saisissant par le collet sir Philippe

Forester, car c'était lui en effet, elle s'écria : — Au meurtre! au meurtre! arrêtez le meurtrier!

A cette exclamation si singulière dans un tel lieu, toute la société se précipita dans l'appartement; mais sir Philippe Forester n'y était plus. Il avait employé toute sa force pour se dégager des mains de lady Bothwell, et s'était sauvé de l'appartement, qui s'ouvrait sur le palier de l'escalier. Il était difficile de s'évader de ce côté, car il y avait plusieurs personnes qui montaient ou qui descendaient; le malheureux était désespéré. Il se jeta par-dessus la balustrade; il tomba sain et sauf dans le vestibule, malgré une chute de quinze pieds au moins; alors il se précipita dans la rue, et se perdit dans les ténèbres. Quelques membres de la famille de Bothwell le poursuivirent, et si l'on avait pu atteindre le fugitif, il eût été immolé, car, à cette époque, le sang qui coulait dans les veines des hommes était un sang bouillant. Mais la police ne se mêla pas de cette affaire, dont la procédure criminelle avait eu lieu depuis long-temps, et dans un pays étranger. On a toujours supposé que cette scène extraordinaire était une expérience hypocrite par laquelle sir Philippe désirait s'assurer s'il pouvait retourner dans sa patrie sans craindre le ressentiment d'une famille qu'il avait si profondément offensée. Le résultat de cette expérience ayant été si contraire à ses désirs, on croit qu'il retourna sur le continent et qu'il mourut dans l'exil.

Ainsi se termina l'histoire du miroir mystérieux.

FIN DU MIROIR DE MA TANTE MARGUERITE.

# LA CHAMBRE TAPISSÉE,

## OU

# LA DAME EN SAC.

## INTRODUCTION.

Ceci est une autre petite histoire tirée du Keepsake de 1828. Elle me fut racontée il y a quelques années par feu miss Anna Seward, qui joignait à d'autres talens qui la rendaient une convive très agréable dans une maison de campagne, celui de raconter des histoires de cette espèce en produisant un effet beaucoup plus grand qu'on ne pourrait le croire d'après le style de ses ouvrages écrits.

Il y a des momens et des dispositions d'esprit où l'on n'est pas fâché d'écouter de pareilles choses, et j'ai vu quelques-uns de mes compatriotes, aussi recommandables par leur esprit que par leur bon sens, en raconter avec plaisir.

Août 1831.

---

L'histoire suivante est écrite dans le même style dont on se servit pour la raconter à l'auteur, autant que sa mémoire peut le garantir. Par conséquent l'auteur ne mérite d'être loué ou blâmé que du bon ou mauvais goût dont il a fait preuve en choisissant ses matériaux, car il a évité soigneusement de mêler quelque ornement à la simplicité du récit.

On doit admettre en même temps, que les histoires appartenant à la classe particulière de celles qui ont le merveilleux pour objet, ont un bien plus grand pouvoir sur l'esprit quand elles sont racontées, que lorsqu'elles sont confiées à l'impression. Le vo-

lume parcouru à l'éclat de la lumière du jour, quoique contenant les mêmes incidens, cause une émotion beaucoup moins forte que celle qui est produite par la voix du narrateur, au coin du feu de la veillée, lorsqu'il détaille avec minutie les incidens qui augmentent l'authenticité de sa légende, et lorsque le son de sa voix s'affaiblit avec mystère au moment d'une catastrophe terrible ou merveilleuse. Ce fut avec de tels avantages que celui qui rapporte l'histoire suivante l'entendit raconter, il y a plus de vingt ans, par la célèbre miss Seward de Lichtfield, qui à ses nombreux talens joignait, à un degré remarquable, le pouvoir de charmer dans la conversation. Ce conte doit nécessairement perdre, dans la nouvelle forme sous laquelle il est présenté, tout l'intérêt qu'il empruntait de la voix flexible et des traits expressifs de l'habile narratrice. Cependant, lue à haute voix devant un auditoire suffisamment crédule, à la lueur douteuse du crépuscule du soir ou dans la solitude d'un appartement mal éclairé, l'anecdote suivante pourrait encore paraître une bonne histoire de revenant.

Miss Seward affirma toujours qu'elle l'avait puisée dans une source authentique, quoiqu'elle supprimât les noms des deux personnes qui jouent les rôles principaux. Je ne profiterai pas moi-même de quelques détails que j'ai reçus depuis, concernant les localités; mais je conserverai la description générale telle qu'elle fut faite primitivement. Par la même raison, je n'ajouterai ni ne retrancherai rien à la narration, mais je raconterai, comme je l'ai entendu raconter, un évènement surnaturel.

Vers la fin de la guerre d'Amérique, lorsque les officiers de l'armée de lord Cornwallis, qui se rendit à York-Town, et les autres qui avaient été faits prisonniers pendant cette lutte impolitique et malheureuse, retournaient dans leur patrie pour raconter leurs aventures et se reposer de leurs fatigues, il y avait parmi eux un officier-général auquel miss Seward donne le nom de Brown, mais simplement, comme je le compris, pour s'éviter la difficulté d'introduire un personnage sans nom dans une narration. C'était un officier de mérite aussi bien qu'un gentilhomme distingué par sa naissance et son éducation.

Quelques affaires conduisirent le général Brown à voyager dans les comtés de l'ouest. Un matin, en arrivant à un relais, il se trouva dans les environs d'une petite ville qui présentait une vue d'une beauté et d'un caractère tout-à-fait anglais.

La petite ville et son église gothique, dont la tour attestait la

dévotion des siècles reculés, était située au milieu de pâturages et de champs de blé de peu d'étendue, mais entourés de haies et d'antiques et grands arbres. On y voyait peu de signes d'innovations modernes. Les environs ne présentaient point la solitude des ruines ni le mouvement qu'occasionent des réparations. Les maisons étaient vieilles, mais en bon état, et la jolie petite rivière qui murmurait en coulant librement à gauche de la ville, n'était ni retenue par des écluses ni bordée par un chemin de halage.

Sur une éminence, environ à un mille de la ville du côté du sud, on apercevait, au milieu de vénérables chênes et d'épais taillis, les tours d'un château aussi vieux que les guerres d'York et de Lancastre, mais qui paraissait avoir éprouvé de grands changemens sous le règne d'Elisabeth et de son successeur. Ce n'était pas un bâtiment considérable, mais toutes les commodités qu'il procurait autrefois devaient encore, on pouvait le supposer, être trouvées dans ses murs; du moins telle était l'opinion que le général Brown venait de concevoir en voyant la fumée s'élever rapidement des vieilles cheminées sculptées. Les murs du parc bordaient le grand chemin pendant deux ou trois cents verges, et les différentes parties boisées que l'œil pouvait apercevoir semblaient être pourvues de gibier. D'autres points de vue présentaient alternativement, tantôt la façade du vieux château, et tantôt une partie des différentes tours; le premier, riche dans toutes les bizarreries de l'architecture d'Elisabeth, tandis que l'aspect simple et solide des autres parties du bâtiment semblait prouver qu'elles avaient été construites plutôt comme moyen de défense que par ostentation féodale.

Enchanté de ce qu'il pouvait apercevoir du château à travers les bois et les clairières dont cette ancienne forteresse était entourée, notre voyageur militaire résolut de s'informer si le bâtiment ne valait pas la peine d'être vu de plus près, et s'il contenait quelques portraits de famille ou autres objets de curiosité dignes de la visite d'un étranger. Il quitta donc les environs du parc, et traversant une rue propre et bien pavée, s'arrêta devant une auberge qui paraissait assez fréquentée.

Avant de demander des chevaux pour continuer son voyage, le général Brown fit quelques questions touchant le propriétaire du château qui avait captivé son admiration. Sa surprise égala sa joie en entendant nommer un gentilhomme que nous appellerons

lord Woodville. Quel bonheur! la plupart des souvenirs de Brown à l'école et au collége étaient unis à l'idée du jeune Woodville. Quelques nouvelles questions lui apprirent que c'était bien le même que le possesseur de ce beau domaine. Il avait été élevé à la pairie par la mort de son père, et, ainsi que le général l'apprit par le maître de l'auberge, le deuil étant fini, le jeune pair prenait possession de l'héritage paternel dans le mois le plus gai de l'automne, accompagné d'une société d'amis choisis qui venaient jouir avec lui des plaisirs de la chasse dans un pays fertile en gibier.

Ces nouvelles étaient délicieuses pour notre voyageur. Frank Woodville avait été le compagnon des jeux de Richard Brown à Eton, son ami intime au collége de Christ-Church; leurs plaisirs et leurs travaux avaient été les mêmes, et le cœur du brave soldat jouissait de voir son ancien ami en possession d'une résidence charmante et d'un domaine, comme l'aubergiste le lui assura avec un signe de tête et en clignant des yeux, d'un domaine capable d'ajouter à sa dignité. Il n'y avait rien de plus naturel que le général suspendît un voyage qui n'était pas pressé, pour rendre une visite à son ancien ami, dans des circonstances aussi favorables.

Les nouveaux chevaux eurent donc seulement la tâche de conduire le général, dans sa voiture de voyage, au château de Woodville. Un portier reçut l'officier à une loge en même temps moderne et gothique, bâtie dans ce dernier style pour correspondre avec le château. Le portier sonna afin d'annoncer une visite. Apparemment le son de la cloche arrêta le départ de la société, qui était sur le point de se séparer pour jouir des divers amusemens d'une matinée de château, car, en entrant dans la cour, Brown vit plusieurs jeunes gens qui se promenaient en habit de chasse, regardant et critiquant des chiens que des gardiens tenaient prêts pour leur amusement. Au moment où Brown descendit de voiture, le jeune lord vint à la porte du vestibule, et pendant un instant arrêta ses regards sur l'étranger, car il ne reconnaissait point un visage que la guerre, les fatigues et les blessures avaient bien altéré. Mais cette méprise cessa aussitôt que Brown eut fait entendre sa voix, et la reconnaissance qui s'ensuivit fut celle de deux amis qui avaient passé ensemble les jours heureux de leur enfance et de leur première jeunesse.

—Si j'avais pu former un désir, mon cher Brown, dit lord Woodville, c'eût été de vous posséder ici dans une semblable occasion,

que mes amis sont assez bons pour célébrer comme un jour de fête. Ne pensez pas que vous avez été oublié pendant les années de votre absence; je vous ai suivi à travers vos dangers, vos triomphes, vos malheurs, et j'ai été heureux de voir que dans la victoire ou dans les désastres, le nom de mon vieil ami fût toujours couvert de gloire.

Le général fit une réponse convenable, et complimenta à son tour son ami sur ses nouvelles dignités et la possession d'un aussi beau domaine.

— Vous n'en avez encore rien vu, répondit lord Woodville, et j'espère que vous n'avez point l'intention de nous quitter avant de le connaître parfaitement. Il est vrai, je l'avoue, que la société que je possède en ce moment est assez nombreuse, et cette vieille maison, comme les autres bâtimens de ce genre, n'offre pas autant de commodités que l'étendue et l'extérieur sembleraient le promettre; mais nous pouvons vous donner une chambre meublée à l'antique, et j'ose espérer que vos campagnes vous ont appris à vous contenter de plus mauvais quartiers.

Le général haussa les épaules en riant : — Je présume, dit-il, que l'appartement le plus médiocre de votre château est de beaucoup préférable au vieux tonneau à tabac dont j'étais obligé de faire ma chambre à coucher lorsque j'étais dans les savanes de la Virginie : je me reposais dans ce tonneau comme l'eût fait Diogène lui-même, et j'étais si enchanté d'être à l'abri des élémens, que je voulais rouler ma maison dans de nouveaux quartiers; mais mon commandant ne crut pas pouvoir permettre un tel luxe, et je pris congé de mon cher tonneau, les larmes aux yeux.

— Hé bien, dit lord Woodville, puisque vous n'êtes pas effrayé de l'appartement que je vous offre, vous resterez avec nous au moins une semaine. Des fusils, des chiens, des lignes pour pêcher, des filets pour attraper des insectes ou des papillons, tous les moyens de chasser sur terre et sur mer ne vous manqueront pas : vous ne pouvez inventer un amusement que nous ne puissions vous procurer; mais si vous préférez les fusils et les chiens d'arrêt, je vous accompagnerai, et je verrai si vous êtes devenu meilleur chasseur depuis que vous avez vécu parmi les Indiens de l'Amérique.

Le général accepta avec joie la proposition de son ami. Après une matinée employée dans des exercices fatigans, la société se réunit à dîner, et lord Woodville, pendant le repas, charmé de pouvoir faire admirer à ses convives, presque tous distingués par

leur naissance, l'esprit et les qualités de l'ami qu'il venait de retrouver, conduisit le général Brown à parler des scènes dont il avait été témoin; et comme chaque parole rappelait le brave officier et l'homme sensible qui avait conservé son sang-froid au milieu des plus imminens dangers, la société de jeunes gens éprouva un respect sincère pour le soldat qui possédait un courage réel, cet attribut dont, parmi tous les autres, chaque homme voudrait persuader qu'il est doué.

La journée, au château de Woodville, se termina comme il est ordinaire dans de semblables maisons : les plaisirs s'arrêtèrent dans les limites des convenances. La musique, qui était une des occupations favorites du jeune lord, succéda à la circulation des bouteilles. Il y avait un billard et des tables de jeu pour ceux qui préféraient ces amusemens. Mais l'exercice du matin exigeait qu'on se livrât de bonne heure au repos, et peu après onze heures les convives de lord Woodville commencèrent à se retirer dans leurs appartemens.

Le jeune lord conduisit lui-même son ami le général Brown dans la chambre qui lui était destinée, et qui répondait à la description qui en avait été faite, c'est-à-dire qu'il n'y manquait rien pour s'y bien trouver, mais elle n'était pas meublée à la mode. Le lit était de cette forme massive en usage à la fin du dix-septième siècle, et les rideaux, de soie fanée, étaient garnis lourdement de franges d'or terni; mais les draps, les oreillers et les couvertures semblaient délicieux au soldat lorsqu'il songeait à son tonneau. Il y avait quelque chose de sombre dans les tentures de tapisserie qui entouraient la petite chambre; elles étaient doucement ondulées par la brise d'automne, qui, trouvant un passage à travers les vieilles croisées en treillage, sifflait en pénétrant dans l'appartement. La toilette et le miroir, entourés d'ornemens en forme de turban, d'une étoffe de soie brune, suivant la mode au commencement du dix-huitième siècle, et les centaines de différentes boîtes, pourvues de choses utiles à une coiffure qui n'était plus en usage depuis plus de cinquante ans, avaient un aspect à la fois antique et lugubre; mais rien ne pouvait produire une lumière plus brillante que celle des deux énormes bougies, si ce n'est le feu pétillant des fagots, qui envoyait en même temps son éclat et sa chaleur. Le petit appartement, malgré son apparence gothique, ne manquait donc d'aucune des commodités que les habitations modernes rendent nécessaires ou du moins désirables.

— Voici une chambre à coucher bien antique, général, dit le jeune lord; mais je suppose que vous n'y trouverez rien qui vous fasse regretter votre vieux tonneau.

— Je ne suis point difficile en logemens, répondit le général; cependant, si j'étais libre de faire un choix, je préférerais de beaucoup celui-ci aux plus jolis appartemens modernes de votre château. Veuillez me croire : lorsque je vois réuni ce qu'il y a de moderne dans cette chambre à sa vénérable antiquité, et que je me rappelle qu'elle fait partie des propriétés de Votre Seigneurie, je trouve mes quartiers meilleurs que ceux que pourrait me procurer le plus élégant hôtel de Londres.

— J'espère, je n'en ai même aucun doute, que vous vous trouverez ici aussi bien que je le désire, mon cher général, dit le jeune seigneur. Et souhaitant de nouveau une bonne nuit à son ami, il lui serra la main et se retira.

Le général regarda encore une fois autour de lui, et intérieurement il se félicita de son retour à la vie paisible, dont il appréciait davantage les bienfaits en songeant aux fatigues qu'il avait éprouvées et aux dangers qu'il avait courus. Tout en réfléchissant ainsi, il se déshabilla, et se prépara, en idée, à passer une bonne nuit.

Ici, malgré l'habitude suivie dans ce genre d'histoires, nous laisserons le général en possession de son appartement jusqu'au lendemain matin.

La société s'assembla de bonne heure pour déjeuner; mais le général Brown, qui était de tous les convives de lord Woodville celui auquel le jeune seigneur attachait le plus d'importance, ne parut pas. Lord Woodville exprima plus d'une fois sa surprise de cette absence, et finit par envoyer un domestique s'informer de ce qu'il était devenu. Cet homme rapporta bientôt pour réponse que le général Brown se promenait depuis la pointe du jour, malgré un temps froid et pluvieux.

— C'est une habitude de soldat, dit le jeune lord à ses amis; la plupart des militaires ne peuvent plus dormir après l'heure à laquelle le devoir les forçait à se lever.

Cependant cette explication que lord Woodville donnait à ses convives lui paraissait à peine satisfaisante à lui-même, et il attendait en silence et comme absorbé dans ses pensées le retour du général, qui eut lieu près d'une heure après que la cloche du déjeuner eut sonné. Brown avait l'air fatigué et malade; ses cheveux,

dont l'arrangement était à cette époque une des plus importantes occupations d'un homme pendant une partie de la journée, et annonçait son goût, comme aujourd'hui le nœud d'une cravate; ses cheveux étaient en désordre, sans poudre, et humides de rosée; ses habits semblaient avoir été jetés sur lui sans aucun soin, chose remarquable dans un militaire, qui par devoir est obligé de donner quelque attention à sa toilette; ses yeux étaient égarés d'une manière étrange.

— Ainsi vous nous avez volé une marche ce matin, mon cher général, dit lord Woodville, ou bien votre lit ne vous a pas été aussi agréable que je le supposais. Comment avez-vous passé la nuit?

— Oh! parfaitement bien, remarquablement bien; c'est la meilleure nuit de ma vie, dit le général Brown avec précipitation, et cependant avec un air d'embarras qui n'échappa point à son ami. Alors Brown avala précipitamment une tasse de thé, refusa tout ce qui lui fut offert, et tomba dans une distraction complète.

— Chassez-vous aujourd'hui, général? dit le maître du château. Mais il fut obligé de répéter deux fois cette question avant de recevoir cette réponse :

— Non, Milord. Je suis fâché de ne pouvoir avoir l'honneur de passer un second jour avec vous; mais les chevaux de poste que j'ai commandés seront ici dans un instant.

Toute la société exprima sa surprise, et lord Woodville s'écria :

— Des chevaux de poste, mon bon ami! qu'en avez-vous à faire, lorsque vous m'avez promis hier de rester avec moi au moins une semaine?

— Je crois, dit le général évidemment embarrassé, que, dans le plaisir que m'ont causé les premiers momens de notre rencontre, j'ai pu dire quelque chose de semblable; mais depuis j'ai songé que cela m'était impossible.

— Cela est bien extraordinaire, répondit le jeune lord; vous n'aviez aucune affaire hier, et vous ne pouvez pas avoir reçu des nouvelles aujourd'hui; la poste n'est point encore arrivée de la ville, ainsi vous n'avez pas eu de lettres.

Le général Brown, sans donner d'autres explications, murmura quelque chose sur des affaires indispensables, et insista sur la nécessité de son départ d'une manière qui fit cesser toute opposition de la part de son hôte, qui vit que la résolution de son ami était irrévocablement prise. Quelques momens plus tard il ajouta :

— Au moins permettez-moi, mon cher Brown, puisque vous

voulez nous quitter, de vous montrer de la terrasse le point de vue que le brouillard qui se lève va nous laisser apercevoir. En disant ces mots, il ouvrit une fenêtre à châssis et passa sur la terrasse. Le général le suivit avec distraction, et sembla faire peu d'attention aux discours du jeune lord, tandis que ce dernier lui donnait des détails sur les différens lieux qui composaient un point de vue digne d'être admiré. Lord Woodville marchait en parlant, et lorsqu'il eut attiré Brown assez loin de la société, il se tourna tout à coup vers lui, et lui dit d'un air solennel :

— Richard Brown, mon ancien et sincère ami, nous sommes seuls enfin ; laissez-moi vous conjurer de me répondre, sur votre parole d'ami et sur votre honneur, comme soldat : comment avez-vous passé la nuit dernière ?

— Le plus misérablement possible, Milord, répondit le général du même ton ; oui, d'une manière si affreuse, que je ne voudrais pas courir la chance d'une seconde nuit semblable à la première, non-seulement pour toutes les terres appartenant à ce château, mais pour le pays entier que nous découvrons de ce point de vue.

— Ceci est bien extraordinaire, dit le jeune lord comme en se parlant à lui-même. Il faut qu'il y ait quelque chose de vrai dans les bruits qui courent sur cet appartement. Et s'adressant de nouveau au général, il ajouta : — Pour l'amour de Dieu, mon cher ami, soyez franc avec moi, et faites-moi connaître l'aventure désagréable qui a pu vous arriver sous un toit où, d'après les désirs du propriétaire, vous n'auriez dû avoir que de l'agrément.

Le général parut désolé de cette question, garda quelques momens le silence, et dit enfin : — Mon cher lord, ce qui m'est arrivé la nuit dernière est d'une nature si étrange et si désagréable, que je puis à peine avoir le courage d'en donner des détails, même à Votre Seigneurie, car cette sincérité de ma part me conduira à expliquer une circonstance aussi pénible que mystérieuse. Aux yeux des étrangers, la communication que je vais vous faire me donnerait tout l'air d'un sot superstitieux qui se laisse séduire et tromper par son imagination. Mais vous me connaissez depuis l'enfance, et vous ne me soupçonnerez pas d'avoir adopté dans l'âge mûr les faiblesses dont j'étais exempt dans ma jeunesse. Le général s'arrêta, et le jeune lord s'empressa de répondre :

— Ne doutez pas de ma confiance dans les communications que vous me ferez, quelque étranges qu'elles soient. Je connais trop la sincérité de votre caractère pour douter de ce que vous m'assu-

rerez, et je suis convaincu que votre honneur et votre affection pour moi se feraient également un scrupule d'exagérer les choses dont vous avez pu être témoin.

— Hé bien, dit le général, je vais commencer mon histoire aussi bien que je le pourrai, me confiant à votre générosité; et cependant je sens que j'aimerais mieux être en face d'une batterie, que de rappeler à ma mémoire les odieux souvenirs de la nuit dernière.

Le général s'arrêta une seconde fois; mais voyant que lord Woodville gardait le silence et lui prêtait une profonde attention, il commença, non sans une répugnance visible, l'histoire de son aventure nocturne sur la chambre tapissée.

— Je me déshabillai et je me mis au lit aussitôt que Votre Seigneurie m'eut quitté, hier au soir. Mais le bois, dans la cheminée qui était presque en face de mon lit, répandait une lumière brillante, et les souvenirs de mon enfance, ainsi que ceux de ma première jeunesse, excités par la rencontre inattendue d'un ancien ami, m'empêchèrent de m'endormir promptement. Je dois dire cependant que ces souvenirs étaient tous d'un genre agréable et gai, fondés sur la certitude d'avoir échangé pour quelque temps les travaux, les fatigues, les dangers de ma profession, contre les jouis sances d'une vie paisible et celles de ces lieus d'affection que j'avais rompus pour obéir aux devoirs de mon état.

Tandis que des réflexions aussi agréables remplissaient mon esprit et me conduisaient peu à peu au sommeil, je fus subitement éveillé par le frottement d'une robe de soie et le bruit d'une paire de talons hauts, comme si une femme marchait dans l'appartement. Avant que j'eusse le temps de tirer le rideau pour voir d'où provenait ce bruit, une petite figure de femme passa entre mon lit et le feu. Cette femme me tournait le dos, et je pus observer son cou et ses épaules, qui annonçaient qu'elle était vieille. Son habillement consistait en une robe dont la forme passée de mode était ce que les dames appelaient autrefois, je crois, un *sac;* robe entièrement lâche à la ceinture, mais dont les larges plis se trouvaient réunis sur le cou et sur les épaules, retombaient jusqu'à terre, et se terminaient par une espèce de queue.

Je trouvai cette visite assez singulière, mais il ne me vint pas un seul instant dans l'esprit que je voyais autre chose que la forme mortelle d'une des vieilles femmes du château, qui, par caprice, s'habillait comme sa grand'mère, et qui ayant été délogée

de sa chambre pour me la céder, avait oublié cette circonstance et revenait à son ancien gîte. Avec cette persuasion, je fis quelque mouvement dans mon lit, et je toussai un peu pour avertir que la chambre était occupée. La vieille se tourna lentement.

Grand Dieu! Milord, quel visage elle me fit voir! Je n'eus plus besoin de me demander qui elle était, il n'y avait pas moyen de penser que c'était un être vivant.

Sur un visage qui faisait voir les traits décharnés d'un cadavre, on apercevait aussi les passions viles et haineuses qui avaient animé cette femme pendant sa vie. Le corps de quelque grande coupable semblait être sorti du tombeau pour s'unir de nouveau à l'ame qui avait été autrefois complice de ses crimes. Je frissonnai, et je me levai à demi, m'appuyant sur ma main, tandis que j'arrêtais mes regards sur l'horrible spectre. La vieille sorcière fit une seule enjambée vers mon lit, s'y assit, précisément dans la même attitude que j'avais prise au milieu de ma terreur, et elle avança son visage diabolique à une faible distance du mien, avec un grincement de dents dérisoire qui déployait toute la malice d'un esprit incarné. —

Ici le général Brown s'arrêta et essuya son front, que le souvenir de cette horrible apparition couvrait d'une sueur froide.

— Milord, dit-il enfin, je ne suis point poltron. J'ai couru tous les dangers qu'on rencontre dans ma profession, et je puis assurer avec vérité que jamais on ne vit Richard Brown déshonorer l'épée qu'il porte. Mais avec cette horrible figure sous les yeux, et presque entre les mains d'un démon, toute ma fermeté m'abandonna, mon courage disparut comme la cire dans la fournaise, et je sentis mes cheveux se hérisser sur mon front. Mon sang se figea dans mes veines, et je perdis connaissance, victime d'une terreur panique, telle que le fut jamais une jeune fille de village ou un enfant de dix ans. Je ne puis dire au juste combien de temps je restai dans cet évanouissement.

Je revins à moi au moment où l'horloge du château sonnait une heure avec autant de force que si elle eût été placée dans ma chambre. Il se passa quelques minutes avant que j'osasse ouvrir les yeux, de crainte que mes regards ne rencontrassent encore cette horrible image. Lorsque j'eus le courage de regarder autour de moi, l'apparition n'était plus visible. Ma première idée fut de sonner, d'éveiller les domestiques et de me réfugier dans les mansardes ou même dans un grenier à foin, plutôt que d'être tour-

menté une seconde fois par le terrible fantôme. Il faut que je confesse la vérité, je n'eus point la force d'accomplir cette résolution; non pas dans la crainte de dévoiler ma peur, mais parce que le cordon de sonnette était placé près de la cheminée, et que j'éprouvais la crainte de rencontrer le vieux démon que je supposais caché dans quelque coin de l'appartement.

Je n'entreprendrai pas de vous décrire les frissons et les chaleurs brûlantes que j'éprouvai alternativement pendant le reste de la nuit. Mille objets plus hideux les uns que les autres se montrèrent à mes yeux, mais il y avait une différence immense entre l'apparition première et celles qui la suivirent, et je sentais que les dernières étaient produites par mon imagination bouleversée et mes nerfs irrités.

Enfin le jour parut, et je quittai mon lit, souffrant et humilié. J'étais honteux comme homme et comme soldat, d'autant plus que j'éprouvais un désir extrême de quitter cette chambre, habitée par les esprits; ce désir maîtrisait toute autre considération. Jetant donc à la hâte mes habits sur moi, je me précipitai hors du château, pour chercher en pleine campagne un remède à mes souffrances. Votre Seigneurie connaît maintenant la cause du désir subit que j'éprouve de quitter le château de Woodville. Nous pourrons nous rencontrer souvent dans d'autres lieux, mais Dieu me préserve de passer une seconde nuit sous ce toit! —

Quelque étrange que fût cette histoire, le général parlait avec un air de si profonde conviction, qu'il prévint tous les commentaires que l'on fait ordinairement sur de semblables contes. Lord Woodville ne demanda point à son ami s'il était sûr de ne point avoir fait un mauvais rêve, ni ne mit en avant aucune de ces suppositions par lesquelles on a l'habitude d'expliquer de telles apparitions: une imagination en délire ou la fausse perception du nerf optique. Au contraire, il semblait profondément convaincu de la vérité et de la réalité de ce qu'il avait entendu: et après un moment de silence, il exprima ses regrets, avec une grande apparence de sincérité, de ce que son ami avait tellement souffert chez lui.

—Je suis d'autant plus fâché, mon cher Brown, ajouta-t-il, que c'est le malheureux résultat d'une expérience que j'avais l'intention de faire. Il faut que vous sachiez que du temps de mon père et même de mon grand-père, l'appartement que vous occupiez cette nuit était fermé, en conséquence du bruit qu'on avait ré-

pandu qu'il était fréquenté par des êtres surnaturels. A mon arrivée ici, il y a quelques semaines, je pensai que la société qui m'avait accompagné au château était trop nombreuse pour permettre aux habitans du monde invisible de rester en possession d'une chambre à coucher commode. J'ordonnai donc qu'on ouvrît la chambre tapissée, car c'est ainsi qu'on appelle cet appartement. Sans détruire son air d'antiquité, j'y fis placer quelques meubles nouveaux, en usage dans des temps plus modernes. Cependant, comme l'opinion que cette chambre était hantée par des esprits prévalait fortement parmi les domestiques et qu'elle était même connue dans le voisinage, ainsi que de la plupart de mes amis, je craignais que celui qui l'occuperait le premier ne fût dominé par quelques préventions qui donneraient du crédit aux bruits sur la chambre tapissée et tromperaient mon désir de rendre cet appartement utile. Je dois avouer, mon cher Brown, que votre arrivée, qui m'était agréable sous mille autres rapports, me parut l'occasion la plus favorable de détruire les bruits relatifs à la chambre tapissée : puisque votre courage était connu, et votre esprit libre de tout préjugé à cet égard, je ne pouvais donc choisir un sujet plus convenable pour mon expérience.

— Sur mon honneur, dit le général avec un peu d'impatience, je suis infiniment obligé à Votre Seigneurie, très particulièrement obligé, en vérité. Je ressentirai probablement pendant long-temps les conséquences de cette expérience, comme Votre Seigneurie veut bien l'appeler.

— Vous êtes injuste, mon cher ami, reprit lord Woodville. Réfléchissez seulement un instant, et vous serez convaincu qu'il m'était impossible de deviner les souffrances auxquelles vous avez été exposé. J'étais hier matin un véritable sceptique en fait d'apparitions surnaturelles, et je suis persuadé que si je vous avais appris les bruits qui couraient sur la chambre tapissée, ces rapports mêmes vous eussent engagé à la choisir pour y passer la nuit. C'est un malheur, mais ce n'est point ma faute, si vous avez été tourmenté d'une aussi étrange manière.

— Étrange, en effet, dit le général en reprenant sa bonne humeur; et j'avoue que je ne dois point en vouloir à Votre Seigneurie pour avoir cru que j'étais ce que moi-même je croyais être, un homme ferme et courageux... Mais je vois que mes chevaux de poste sont arrivés, et je ne veux point priver plus long-temps Votre Seigneurie des amusemens de la matinée.

— Mon vieil ami, dit lord Woodville, puisque vous ne pouvez pas rester avec nous un jour de plus, donnez-moi du moins encore une demi-heure. Vous aimiez autrefois les tableaux : j'ai une galerie de portraits dont quelques-uns sont peints par Van-Dyck; ils représentent des ancêtres auxquels ce château et ses dépendances ont appartenu. Je pense que quelques-uns d'entre eux ne vous sembleront pas sans mérite.

Le général Brown accepta cette invitation un peu à contre-cœur. Il était évident qu'il ne respirait point à son aise tant qu'il serait dans le château de Woodwille; il ne put cependant refuser son ami, d'autant moins qu'il était un peu confus de l'aigreur qu'il avait montrée.

Le général suivit donc lord Woodville à travers divers appartemens, jusque dans une longue galerie de tableaux que le jeune lord montra à son ami en nommant les personnages qui étaient représentés dans les portraits. Ces détails n'intéressèrent que médiocrement le général Brown. C'était à peu de chose près ceux qu'on donne dans une galerie de portraits de famille. Ici était un *Cavalier* qui avait ruiné sa fortune en servant la cause royale; là, une belle dame qui les avait rétablis en épousant une riche *Tête-Ronde;* de ce côté pendait le portrait d'un brave qui avait couru des dangers en entretenant une correspondance avec la cour exilée à Saint-Germain; ici, un autre qui avait pris les armes pour Guillaume, à la révolution; et là enfin, un troisième qui avait jeté alternativement son poids dans la balance des Whigs et des Torys.

Pendant que lord Woodville prononçait ces derniers mots très bas, à l'oreille de Brown, les deux amis atteignirent le milieu de la galerie, et le jeune lord vit le général tressaillir, en même temps que ses traits exprimaient la plus grande surprise mêlée de crainte : ses yeux étaient arrêtés sur le portrait d'une vieille dame dans un *sac*, habillement le plus à la mode de la fin du dix-septième siècle.

— La voilà, s'écria le général : c'est sa taille, ce sont ses traits, quoique l'expression en soit moins diabolique que sur le visage de celle qui m'a rendu cette maudite visite la nuit dernière.

— Si cela est ainsi, répondit le jeune lord, il ne peut rester aucun doute sur l'horrible réalité de votre apparition. C'est le portrait d'une méchante femme dont la noire et terrible liste des

crimes est consignée dans les archives de ma famille. Le détail en serait épouvantable : il suffit de dire que dans ce fatal appartement un inceste et un meurtre contre nature furent commis. Je vais le condamner de nouveau à la solitude, d'accord avec le jugement plus sain de ceux qui m'ont précédé, et jamais, tant que je pourrai m'y opposer, personne ne sera exposé à la répétition de la scène horrible et surnaturelle qui a ébranlé un courage tel que le vôtre.

Les deux amis, qui s'étaient retrouvés avec un tel sentiment de joie, se séparèrent avec des impressions bien différentes. Lord Woodville alla ordonner qu'on démeublât la chambre tapissée, et que la porte en fût murée. Le général Brown alla chercher dans un pays moins romantique, et parmi des amis d'une sphère moins élevée, l'oubli de la nuit affreuse qu'il avait passée au château de Woodville.

FIN DE LA CHAMBRE TAPISSÉE.

# MORT

## DU

# LAIRD'S JOCK.

## A L'EDITEUR DU KEEPSAKE.

Vous m'avez demandé, Monsieur, de vous désigner un sujet de tableau, et je sens la difficulté d'acquiescer à votre désir, bien que certainement je ne sois pas tout-à-fait neuf en fait de compositions littéraires, ou absolument étranger à un grand nombre de chroniques historiques, qui fournissent les meilleures copies à l'art de la peinture. Mais quoique *sicut pictura poesis* soit un ancien axiome irrécusable, bien que la poésie et la peinture ayant toutes deux le même but, qui est d'exciter l'imagination humaine en lui présentant des images sublimes ou agréables de scènes idéales, cependant l'une ne parvenant à l'entendement que par les oreilles, et l'autre ne frappant que les yeux, les sujets qui sont le plus convenables au poète ou au conteur, ne le seraient nullement à la peinture, où l'artiste doit présenter en un seul coup d'œil tout ce que son art a le pouvoir de nous dire. Le peintre ne peut récapituler le passé ni pressentir l'avenir. Le simple *présent* est tout ce qu'il peut offrir; et de là indubitablement, beaucoup de sujets qui nous charment en poésie, ou en narration, soit réels ou imaginaires, ne peuvent être transportés sur la toile avec avantage.

Etant assez au fait de ces difficultés, bien que j'ignore autant jusqu'où elles peuvent s'étendre, que les moyens par lesquels elles peuvent être modifiées ou surmontées, j'ai cependant essayé d'esquisser l'ancienne légende suivante comme une histoire dans laquelle, lorsqu'on en connaît tous les détails, l'intérêt est tellement concentré dans le moment énergique d'une agonisante passion, qu'il

peut se faire comprendre et sympathiser avec *un seul regard*. Je présume d'ailleurs qu'il peut être reçu comme une idée à donner à quelques-uns de nos nombreux artistes, qui depuis quelques années se distinguent en soutenant et relevant encore l'école britannique.

On en a assez dit et chanté sur

> Le pays tant contesté,
> La belliqueuse terre frontière, —

pour rendre familières à beaucoup de nos lecteurs les habitudes des tribus qui l'habitaient avant l'union de l'Ecosse à l'Angleterre. Ce qu'il y avait de rude et de sévère dans leur caractère, était adouci par leur goût pour les beaux-arts, d'où est venu de dire que, sur les frontières, chaque vallon a sa bataille, et chaque rivière sa chanson. Une chevalerie d'un genre brutal était en permanence, et les combats singuliers en usage comme un amusement, dans le peu d'intervalles de trêves qui suspendaient l'exercice de la guerre. On pourra voir combien cette coutume était invétérée, d'après l'anecdote suivante.

Bernard Gilpin, l'apôtre du nord, qui, le premier, entreprit de prêcher les dogmes protestans aux hommes des vallons nos voisins, fut surpris, en entrant dans une de leurs églises, de voir un gantelet ou gant de combat suspendu au-dessus de l'autel. S'étant informé de la raison pour laquelle un symbole si profane était exposé dans un lieu saint, il apprit du clerc que ce gant était celui d'un fameux spadassin, qui l'avait pendu là comme marque d'un défi général, d'un gage de cartel à quiconque oserait décrocher ce signe fatal. « Passez-le moi, dit le respectable ecclésiastique. » Le clerc et le sacristain se refusèrent également à ce dangereux service, et le bon Bernard Gilpin fut obligé d'ôter le gant de ses propres mains, autorisant ceux qui étaient présens à informer le champion, que lui, et non pas un autre, s'était emparé de ce gage de défi ; mais le champion fut aussi confus de paraître devant Bernard Gilpin, que les substituts de l'église l'avaient été de déranger son gage de combat.

La date de l'histoire suivante remonte aux derniers temps du règne d'Elisabeth, et les évènemens se passent à Liddesdale, district pastoral et montagneux du Roxburgshire, qui, d'un côté de ses limites, est séparé de l'Angleterre par une petite rivière.

Dans les bons vieux temps, où le droit du plus fort était tout,

( c'est-à-dire dans ces temps de peines et de déchiremens ) dénominations sous lesquelles on garde le tendre souvenir des actes de violence de ces temps belliqueux, cette vallée était principalement cultivée par le clan ou tribu des Armstrong. Le chef de cette race guerrière était le laird de Maugerton. A l'époque dont je parle, la terre de Maugerton, ainsi que le pouvoir et la dignité de Chef, étaient entre les mains de John Armstrong, homme d'une très grande taille, de beaucoup de force et de courage. Du vivant de son père, on le distinguait des autres de son clan, qui portaient le même nom par l'épithète du *laird's Jock*, c'est-à-dire *le fils du laird Jock* ou *Jacques*. Il rendit ce nom célèbre par des exploits si hardis et si désespérés, qu'il lui resta même après la mort de son père, et qu'il le porte aussi bien dans des archives authentiques que dans la tradition populaire. On cite quelques-uns de ses hauts faits dans le Chansonnier des borders écossais, et il est aussi mention de lui dans d'autres ouvrages contemporains.

Le laird's Jock était sans égal dans le genre de combat singulier dont nous avons parlé, et aucun champion du Cumberland, Westmoreland, ou Northumberland, ne pouvait supporter les coups de son énorme épée à deux mains, qu'il brandissait, et que peu d'autres auraient été en état même de soulever. *Cette terrible épée*, comme disaient les gens du peuple, lui était aussi chère que la Durandale ou Flamberge à leurs maîtres respectifs, et à peu près aussi formidable à ses ennemis que ces fameux cimeterres le furent jadis aux ennemis de la foi. Cette arme lui avait été léguée par un célèbre proscrit anglais nommé Hobbie Noble, lequel ayant commis quelque action qui lui faisait craindre la justice, s'enfuit à Liddesdale, et devint un poursuivant, ou plutôt frère d'armes du renommé laird's Jock ; mais ayant essayé de retourner en Angleterre avec une petite escorte, un guide infidèle et une épée légère, au lieu de son glaive pesant, Hobbie Noble, attaqué par un nombre supérieur, fut fait prisonnier et exécuté. Avec cette arme, et par le moyen de sa propre force et de son adresse, le laird's Jock conserva la réputation du meilleur homme d'épée des lignes frontières, et mit en déroute ou tua un grand nombre de ceux qui se hasardèrent à lui disputer le titre de formidable.

Mais les années passent sur le fort et le brave comme sur celui qui est faible et timide. Par suite du temps, le laird's Jock devint incapable de porter ses armes, et enfin de toute opération active, même du genre le plus ordinaire. Le champion impotent ne put

plus quitter son lit, et son bien-être devint tout-à-fait dépendant des tendres soins d'une fille unique, sa garde, sa compagne de tous les instans. Outre cette fille soumise, le laird's Jock avait encore un fils unique, auquel était échue la périlleuse charge de conduire le clan au combat et de soutenir la gloire militaire de sa patrie, qui alors lui était souvent contestée par les Anglais. Le jeune Armstrong était actif, brave et robuste, et avait rapporté chez son père des témoignages de ses succès en maintes dangereuses aventures. Malgré cela il paraît que le vieux Chef trouvait que son fils n'était pas encore d'âge ni d'expérience à pouvoir aspirer à ce qu'on lui confiât la fameuse épée, par laquelle il avait obtenu lui-même une réputation si redoutable.

Enfin, un champion anglais, du nom de *Foster* (si je m'en souviens bien) eut l'audace d'envoyer un cartel au meilleur homme d'épée de Liddesdale; et le jeune Armstrong brûlant du désir de se distinguer dans la chevalerie, accepta ce défi. Le cœur du vieillard impotent se gonfla de joie quand il apprit que le cartel avait été envoyé et reçu, et le rendez-vous fixé à un endroit neutre, qui était la place ordinaire de ces sortes de rencontres, et qu'il avait lui-même rendue fameuse par plusieurs victoires. Il était tellement transporté du succès qu'il anticipait d'avance, que pour augmenter encore s'il se pouvait les forces et le courage de son fils, il lui conféra, comme au représentant de son clan et de sa province, l'arme célèbre, que jusqu'alors il s'était réservée pour lui seul.

Ce ne fut pas tout. Quand le jour du combat arriva, le laird's Jock, en dépit des tendres remontrances de sa fille, résolut, bien qu'il n'eût pas quitté son lit depuis deux ans, d'aller assister en personne au duel. Sa volonté fut encore une loi pour ses gens, qui le portèrent sur leurs épaules, enveloppé de manteaux et de couvertures, à l'endroit où devait avoir lieu le duel, et le firent asseoir sur un fragment de rocher que l'on appelle encore la pierre du laird's Jock; là, il demeura les yeux fixés sur la lice, ou la barrière dans l'enceinte de laquelle les champions devaient se rencontrer. Sa fille ayant tout fait pour lui complaire, restait immobile à côté de lui, partagée entre ses craintes pour sa santé, et l'issue du combat de son frère bien aimé. Cependant ils en viennent aux mains. Les vieillards regardaient avec étonnement leur Chef qu'ils voyaient pour la première fois depuis plusieurs années, et comparaient avec tristesse l'altération de ses traits et son

corps ruiné, avec ce modèle parfait de vigueur et de mâle beauté, qu'ils se souvenaient avoir vu autrefois. Les jeunes ne pouvaient assez admirer sa large structure, sa taille colossale, et le regardaient comme quelque géant d'avant le déluge, qui aurait survécu à la destruction.

Mais le son de la trompette rappela l'attention générale sur la lice, qui était entourée d'une foule de spectateurs des deux nations, avides d'être témoins de l'évènement du jour. Les champions se joignirent; il est inutile de vous peindre leurs efforts: l'Ecossais tomba. Foster posant son pied sur son antagoniste, se saisit de la redoutable épée, si précieuse aux yeux de son vieux propriétaire, et la brandit sur sa tête comme un trophée de sa victoire. Les Anglais jetèrent des cris de triomphe; mais le cri de désespoir du vieux Chef, qui voyait sa patrie déshonorée et son épée, si longtemps la terreur de leur race, au pouvoir d'un Anglais, retentit encore plus que les acclamations des vainqueurs. Il sembla pour un instant animé de son ancienne vigueur, car il s'élança du roc sur lequel il était assis, et pendant que les vêtemens dont on l'avait enveloppé tombaient de son corps décharné et mettaient en évidence l'anéantissement de ses forces, il agita avec égarement ses bras vers le ciel et poussa un cri d'horreur, d'indignation et de désespoir, qui, à ce que dit la chronique, fut entendu à une distance extraordinaire, et ressemblait plutôt au rugissement du lion mourant qu'à un accent humain.

Ses amis le reçurent dans leurs bras, comme il retombait tout-à-fait épuisé par l'effort presque surnaturel qu'il venait de faire, et le transportèrent à son château, pénétrés d'une douleur muette; pendant que sa fille à la fois pleurait son frère, et tâchait d'adoucir et de calmer le désespoir de son père. Mais ce fut en vain; le seul lien qui attachait le vieillard à la vie venait d'être rompu, et son cœur s'était brisé avec lui. La mort de son fils n'était pour rien dans son chagrin, ou s'il pensait à lui, ce n'était que comme à un enfant dégénéré, par lequel l'honneur de son clan et de sa patrie était perdu, et il mourut dans l'espace de trois jours, sans avoir même prononcé son nom, mais se répandant en lamentations sans fin sur la perte de sa noble épée.

Je pense que l'instant où le Chef impotent est poussé à un dernier effort par l'angoisse du moment, est un sujet de peinture favorable. Il peut avoir l'avantage d'offrir un grand contraste, entre la rudesse du vieillard dans un accès de désespoir furieux,

et la beauté et la douceur d'une femme. Le champ fatal peut être vu en perspective, de manière à rapporter cependant tout l'effet aux deux figures principales, et avec la simple explication que la scène représente un soldat qui voit son fils tué et l'honneur de sa patrie perdue; le tableau serait assez intelligible au premier coup d'œil. S'il était nécessaire de montrer plus clairement la nature de la dispute, on pourrait l'indiquer par la bannière de saint George déployée d'un côté de la lice, et celle de saint André de l'autre.

Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur,

L'AUTEUR DE *Waverley*.

FIN DE LA MORT DU LAIRD'S JOCK.

# LA FILLE
# DU CHIRURGIEN.

## INTRODUCTION.

L'AUTEUR n'a rien à dire à propos de cette courte nouvelle, sinon que l'aventure qui en fait le sujet lui a été racontée un matin à déjeuner par son digne ami M. Train de Castle-Douglas, de Galloway, dont l'obligeance lui a été utile plus d'une fois dans le cours de ses préfaces; l'ami auquel il fait allusion comme lui ayant fourni quelques renseignemens sur les usages de l'Orient, est le colonel James Ferguson de Huntly-Burn, un des fils du vénérable historien et philosophe de ce nom, — nom qu'il a pris la liberté de cacher sous sa forme gaëlique de *Mac-Erries*. W. S.

Abbotsford, septembre 1831.

## APPENDICE.

[M. Train fut prié par sir Walter Scott d'écrire cette histoire, en se rapprochant autant que possible de la manière dont il venait de la conter; mais la narration suivante, rédigée d'après ce désir, ne parvint pas à Abbotsford avant le mois de juillet 1832.]

L'antique Fife ne renferme peut-être pas un seul individu, dont les actions aient eu des conséquences aussi remarquables que celles de Davie Duff, vulgairement appelé « le Thane de Fife, » qui, malgré sa très simple origine, parvint à remplir une des magistratures de son bourg natal. L'industrie et l'économie de ses premières années lui donnèrent les moyens d'établir, à ses propres frais, une de ces ingénieuses manufactures qui rendent le comté de Fife justement

célèbre. Du moment où cet industrieux artisan s'assit à la table du conseil, il veilla si bien à tous les intérêts de la petite peuplade, que les honneurs civiques lui furent conférés avec toute la rapidité que pouvait légalement autoriser le *set de la royalty* [1].

On ne peut disconvenir qu'avoir le droit de se rendre à l'église les jours de fête, précédé par une troupe de gens portant des hallebardes et habillés à la mode des temps passés, c'était, aux yeux de plus d'un confrère, être arrivé à un faîte très digne d'envie des grandeurs humaines. Peu de personnes furent jamais plus fières de ce genre de distinctions que le thane de Fife; mais il savait faire servir son influence politique à l'avantage général. Cependant le conseil, la cour de justice et les autres affaires du bourg prenant une grande partie de son temps, il se décida à confier la gestion de sa manufacture à un proche parent nommé D....., jeune homme de mœurs très relâchées; à la fin le thane, s'apercevant qu'il ne pouvait lui laisser cette fonction sans courir le risque de faire banqueroute, s'adressa à un membre du parlement, et le pria de solliciter pour son parent un emploi dans la partie civile du gouvernement. Ce député, qu'il est inutile de désigner ici, sachant avec quel zèle le thane administrait sa petite bourgade, fit les démarches nécessaires, et obtint pour D..... une place dans le service civil de la compagnie des Indes.

Un estimable chirurgien, qui habitait un village voisin, avait une très belle fille nommée Emma à laquelle D..... rendait depuis long-temps des soins; à l'époque de son départ pour l'Inde, ils échangèrent leurs portraits, œuvre d'un habile artiste de Fife, et chacun d'eux le plaça dans un médaillon, afin d'avoir sans cesse sous les yeux l'objet de sa tendresse.

Toutes les pensées du vieux thane se tournaient alors avec anxiété vers l'Indostan, mais peu après l'arrivée de son parent dans cette contrée lointaine, il eut le plaisir de recevoir une lettre contenant l'agréable nouvelle de son installation dans une grande ville sur la frontière des domaines de la Compagnie; des émolumens considérables étaient, disait-il, attachés au poste qu'il occupait, ce qui se trouvait confirmé par divers détails tous propres à augmenter la satisfaction du vénérable thane qui se plut à répéter ce qu'il venait d'apprendre des meilleures dispositions et de la bonne fortune de son futur héritier. Aucune de ses anciennes con-

1. La constitution du bourg.

naissances ne ressentit autant de joie des succès du voyageur, que la belle Emma, la fille accomplie du chirurgien; mais la réserve de son caractère lui fit garder le silence avec ses parens, qui ignorèrent même entièrement ses relations avec D..... jusqu'au moment où son père reçut de lui une lettre dans laquelle, après avoir fait l'aveu de son attachement pour Emma, bien antérieur à son départ de Fife, il ajoutait qu'ayant été assez heureux pour gagner son affection, il aurait sollicité sa main avant de quitter sa patrie, s'il avait pu alors lui offrir une position convenable; qu'à présent qu'il le pouvait, il n'attendait plus que l'aveu de ses parens pour tenir une promesse faite depuis long-temps.

Le docteur, chargé d'une nombreuse famille, n'ayant qu'un médiocre revenu pour la soutenir, et persuadé que D..... était devenu économe et rangé, donna son consentement, que la mère d'Emma ratifia volontiers.

Connaissant le peu d'aisance du docteur, D..... envoyait des fonds destinés à compléter, à Edimbourg, l'éducation orientale d'Emma, et à défrayer son voyage au Levant; elle devait s'embarquer à Sheerness, à bord d'un vaisseau de la Compagnie, pour se rendre à un port de l'Inde, où, disait-il, il attendrait son arrivée avec une suite proportionnée au rang qu'elle allait occuper.

Emma quitta la maison de son père juste au moment de s'embarquer, suivant les intentions de son mari futur; elle était accompagnée de son seul frère qui, en arrivant à Sheerness, y trouva un nommé C ...., un de ses compagnons de collége, et qui était capitaine du vaisseau sur lequel Emma devait passer aux Indes.

Le docteur avait désiré que sa fille fût confiée aux soins de ce gentleman, dès l'instant où elle s'éloignerait des côtes de la Grande-Bretagne, jusqu'à celui où son mariage serait légalement célébré; et le généreux capitaine accepta sans hésiter ce précieux dépôt.

A l'arrivée de la flotte au port désigné, D..... s'y trouva à la tête d'une nombreuse cavalcade, prêt à recevoir Emma, et à la conduire dans l'intérieur du pays. C...., qui avait fait plusieurs voyages sur les côtes de l'Indostan, et auquel les mœurs et les coutumes des Hindous n'étaient pas tout-à-fait étrangères, fut surpris de voir un simple employé au service de la Compagnie avec une suite aussi considérable; et lorsque D..... eut manifesté l'intention de différer la cérémonie religieuse de son mariage jusqu'à son retour dans la ville qu'il habitait, C...., sentant se confirmer

de plus en plus le soupçon que tout n'était pas bien, résolut de ne pas quitter Emma avant d'avoir rempli, dans toute son étendue, la promesse qu'il avait faite. Les instances d'Emma n'ayant pu changer la résolution de D....., elle pria son protecteur de l'accompagner jusqu'au terme du voyage; il y consentit très volontiers, et prit dans son équipage le nombre d'hommes qu'il crut suffisant pour défendre son innocente *protégée*, si on tentait de la lui enlever de vive force.

Les deux troupes, voyageant ensemble, parvinrent à une ville frontière, où un rajah attendait l'arrivée de la belle fille de Fife; il en était devenu éperdument amoureux en voyant son portrait entre les mains de D.....; celui-ci avait livré l'original pour une forte somme d'argent, et s'était engagé à la lui amener dans sa capitale.

Dès que l'odieuse conduite de D..... fut dévoilée à C....., il en communiqua tous les détails à l'officier commandant le régiment d'Ecossais highlanders qui se trouvait cantonné dans cette partie de l'Inde, le suppliant au nom de l'honneur de la Calédonie, et de l'innocence outragée, de s'opposer de tous ses moyens aux tentatives que pourrait faire le chef indien pour s'emparer de la vertueuse fille qui avait été entraînée loin de sa patrie par le plus infame des hommes. L'honneur occupe une portion trop grande d'un cœur gaëlique pour que cet appel courût risque de n'être pas entendu.

Le rajah, voyant ses droits méconnus, eut recours à la force; il assembla ses troupes et attaqua avec fureur la place où la tremblante Emma s'était refugiée au milieu de ses compatriotes, qui combattirent pour elle avec leur valeur ordinaire, et mirent les assaillans en pleine déroute; parmi les morts restés sur le champ de bataille, on reconnut le corps mutilé du perfide D.....

Peu de temps après, C..... épousa Emma, et celui de qui je tiens cette histoire, m'assure les avoir vus, plusieurs années plus tard, vivant heureux ensemble dans le comté de Kent, et jouissant de la fortune que leur légua le thane de Fife.

Castle-Douglas, juillet 1832.

# CHAPITRE PREMIER

## SERVANT D'INTRODUCTION.

Allons, ma Muse, il faut chanter,
Puisqu'on en a sommé ta lyre;
L'éloge ne doit rien coûter
Quand c'est la cour qui le désire. »

*Odes d'épreuves.*

La conclusion d'une entreprise littéraire, en tout ou en partie, est, du moins pour celui qui n'y est pas accoutumé, suivie d'une titillation irritante semblable à celle qui accompagne la guérison d'une blessure; c'est une démangeaison, une impatience, en un mot, de savoir ce que le monde en général, et nos amis en particulier, diront de nos travaux. On m'assure que quelques auteurs professent à ce sujet toute l'indifférence d'une huître; quant à moi, j'ai peine à croire à leur sincérité; il est possible que d'autres l'acquièrent par habitude : mais, à mon avis, un humble néophyte tel que moi doit être long-temps incapable d'un tel *sang-froid*.

Franchement, j'étais honteux de sentir combien il entrait d'enfantillage dans les sentimens que j'éprouvais en cette occasion. Personne n'aurait pu dire de plus belles choses que moi sur l'importance du stoïcisme relativement à l'opinion des autres, quand leur approbation ou leur blâme ne porte que sur le mérite littéraire; et je m'étais bien promis de placer mon ouvrage sous les yeux du public avec la même indifférence que l'autruche place ses œufs dans le sable, sans se donner l'embarras de les couver, et laissant à l'atmosphère le soin de faire éclore ses petits ou de les faire périr dans la coquille, suivant la température du climat. Mais, quoique autruche en théorie, je devins en pratique une pauvre poule qui n'a pas plus tôt pondu son œuf qu'elle se met à courir de côté et d'autre en caquetant, pour attirer l'attention de chacun sur l'œuvre merveilleuse qu'elle vient de produire.

Dès que je tins en main mon premier volume bien cousu et proprement cartonné, le besoin de le communiquer à quelqu'un devint pour moi un sentiment irrésistible. Janet était inexorable, et

paraissait déjà fatiguée de mes confidences littéraires; car toutes les fois que j'approchais de ce sujet, après avoir paré mes attaques aussi long-temps qu'elle le pouvait, elle faisait sa retraite, sous quelque prétexte, dans la cuisine ou dans le grenier, qui étaient ses domaines privés et inviolables. Mon éditeur aurait été une ressource assez naturelle; mais il entend trop bien ses affaires, et il s'en occupe avec trop de soin, pour vouloir entrer dans des discussions littéraires, pensant avec raison que celui qui a des livres à vendre n'a guère le temps de les lire. Maintenant que j'ai perdu mistress Bethune Baliol, je n'ai d'autres connaissances que des gens que je vois par hasard et de loin en loin; je n'aurais pas assez de hardiesse pour leur communiquer la nature de mes inquiétudes, et probablement ils ne feraient que rire à mes dépens si je faisais une tentative pour leur faire prendre intérêt à mes travaux.

Réduit ainsi à une sorte de désespoir, je songeai à mon ami, à mon homme d'affaires, à M. Fairscribe. Je savais que ses habitudes n'étaient pas de nature à lui inspirer de l'indulgence pour la littérature légère, et j'avais même remarqué plus d'une fois que ses filles, et surtout ma petite chanteuse, s'empressaient de cacher dans leur ridicule, dès que leur père entrait dans l'appartement, ce qui m'avait l'air d'être un volume emprunté dans un cabinet de lecture. Néanmoins M. Fairscribe était non-seulement mon ami bien assuré, mais presque mon unique ami; et je ne pouvais guère douter que, par amitié pour l'auteur, il ne prît à mon volume un intérêt que l'ouvrage ne parviendrait peut-être pas à lui inspirer. Je lui envoyai donc mon livre sous enveloppe bien cachetée, en le priant de me faire le plaisir de m'en donner son opinion, et en affectant de lui en parler avec ce style de dépréciation qui exige qu'on vous donne un démenti formel si votre correspondant possède la moindre dose de civilité.

Cet envoi eut lieu un lundi, et je m'attendais tous les jours à recevoir une invitation (— que j'étais honteux de prévenir en arrivant sans être invité, quoique certain d'être bien reçu —), une invitation soit à manger un œuf, ce qui était l'expression favorite de mon ami, soit à prendre le thé avec les miss Fairscribe, soit tout au moins à aller déjeuner avec mon ami hospitalier, mon bienfaiteur, pour causer ensuite de ce que je lui avais envoyé. Mais les heures et les jours s'écoulèrent depuis le lundi jusqu'au samedi, et je ne reçus pas même un mot qui me prouvât que mon paquet

était arrivé à sa destination. — Cela ne ressemble guère à la ponctualité de mon ami, pensai-je; et ayant mis plusieurs fois à la torture mon jockey James, en lui faisant subir des interrogatoires répétés sur le temps et le lieu de la remise de mon paquet, il ne me resta plus qu'à tourmenter mon imagination pour trouver la raison du silence de M. Fairscribe. Tantôt je pensais que son opinion n'avait pas été favorable à mon ouvrage, et qu'il lui en coûtait de blesser mon amour-propre en m'en faisant part; tantôt je m'imaginais que mon volume, échappé des mains de celui à qui il était destiné, s'était glissé dans son étude, et était devenu un sujet de critique pour des clercs goguenards et des apprentis pleins de fatuité. — Morbleu! me dis-je à moi-même, si j'en étais sûr, je.....

— Et que feriez-vous? me dit la Raison après quelques momens de réflexion. Votre ambition est d'introduire votre ouvrage dans tous les appartemens d'Edimbourg où l'on s'occupe de lire et d'écrire, et vous prenez feu à la seule idée qu'il puisse être critiqué par les jeunes gens qui travaillent chez M. Fairscribe! Fi donc! soyez plus conséquent.

— Je serai conséquent, murmurai-je avec humeur, mais, malgré tout cela, j'irai ce soir chez M. Fairscribe.

Je dînai à la hâte, je mis ma redingote, car le temps était à la pluie, et je me rendis chez mon ami. Le vieux domestique entr'ouvrit la porte avec précaution, et me dit avant que je lui eusse fait la question d'usage: — M. Fairscribe est chez lui, Monsieur; mais c'est aujourd'hui la nuit du dimanche. Cependant, reconnaissant ma voix et mes traits, il ouvrit tout-à-fait la porte, me fit entrer, et me conduisit dans le salon, où je trouvai mon ami et toute sa famille attentifs à un sermon de feu M. Walker, d'Edimbourg [1], que miss Catherine lisait très distinctement, quoique avec simplicité et avec un jugement peu commun. Mais je crois que l'excellente logique de M. Walker et la précision de ses expressions perdirent pour moi quelque chose de leur force. Je sentis que j'avais pris un moment peu convenable pour venir relancer M. Fairscribe, et lorsque la lecture fut terminée je me levai pour prendre congé, un peu précipitamment, à ce que je crois. — Une tasse de thé, monsieur Croftangry, dit miss Catherine. — Vous resterez pour prendre votre part d'un souper presbytérien, dit M. Fair-

1. Robert Walker, le collègue et le rival du docteur Hugh Blair, dans l'église de Saint-Giles, à Edimbourg.

scribe ; — il est neuf heures, et je me fais un devoir d'être exact à l'heure qu'avait fixée mon père le soir du dimanche. Peut-être verrons-nous le docteur [1]. Et il me nomma un respectable ecclésiastique.

Je le priai de m'excuser si je n'acceptais pas son invitation, et je crois que ma visite inattendue et ma retraite précipitée le surprirent un peu; car, au lieu de me conduire à la porte, il me fit entrer dans son cabinet.

— De quoi s'agit-il donc, monsieur Croftangry? me demanda-t-il; cette soirée ne doit pas être destinée aux affaires de ce monde; mais s'il vous était arrivé quelque chose de soudain ou d'extraordinaire.....

— Rien, absolument rien, répondis-je, me déterminant à un aveu, comme le meilleur moyen de sortir d'embarras; seulement, — seulement je vous ai envoyé un petit paquet, et comme vous êtes si exact à accuser réception des lettres et papiers qu'on vous adresse, j'ai—j'ai craint qu'il ne se fût égaré. Voilà tout.

Mon ami rit de tout son cœur, comme s'il eût pénétré mes motifs et qu'il eût joui de ma confusion. — Egaré! répéta-t-il; non, non, il ne s'est pas égaré; le vent du monde envoie toujours les vanités du monde dans le port. Mais nous sommes à la fin de la session, et j'ai peu de temps pour lire autre chose que des pièces de procédure [2]. Cependant si vous voulez venir manger vos choux avec nous samedi prochain, je parcourrai votre ouvrage, quoique bien certainement je ne sois pas un juge compétent en pareille matière.

Il fallut bien me contenter de cette promesse, et je le quittai, non sans être à demi persuadé que, si le flegmatique procureur commençait une fois à lire le fruit de mes veilles, il ne pourrait en détacher ses yeux avant d'en avoir fini la lecture, ni laisser écouler le moindre intervalle entre l'instant où il l'aurait terminée et celui où il demanderait une entrevue à l'auteur.

Je ne vis pourtant aucune marque d'une telle impatience. Le temps vif ou indolent, comme le dit mon amie Joanna [3], courant la poste ou marchant à loisir, continua sa course ordinaire; et le samedi suivant j'étais à la porte de mon ami comme quatre heures sonnaient. Il ne dînait jamais qu'à cinq; mais que savais-je s'il ne

1. Docteur en théologie.

2. Littéralement : *inner-house papers*, *les papiers de la maison intérieure*. Nous avons fait connaître, dans les notes de *la Prison d'Edimbourg*, la distribution des salles de Parliament-house; l'*inner-house* est celle où se jugent les affaires civiles devant le *lord ordinary*.

3. Sans doute miss Joanna Baillie.

désirait pas avoir une demi-heure de conversation avec moi avant le repas? On me fit entrer dans le salon, où il ne se trouvait personne; et d'après un livret à aiguilles et une boîte à ouvrage qui paraissaient avoir été abandonnés à la hâte, j'eus quelque raison de croire que j'avais interrompu ma petite amie miss Katie dans quelque travail domestique moins élégant que digne d'éloges : car, dans ce siècle critique, la piété filiale doit se cacher dans un coin si elle veut raccommoder le linge de son père [1].

Quelques instans après, je fus encore plus convaincu que j'étais arrivé beaucoup trop tôt, en voyant entrer une servante qui venait chercher la boîte à ouvrage, et qui recommanda à mon attention un gentilhomme rouge et vert, placé dans une cage, qui répondit à toutes mes avances en criaillant : — Vous êtes un fou! — vous êtes un fou [2], vous dis-je; si bien qu'à la fin je commençai, sur ma foi, à croire que le perroquet avait raison. Enfin mon ami arriva un peu échauffé; il avait été faire une partie de golf [3] pour se préparer à — *un entretien sublime* [4]. Et pourquoi non, puisque ce jeu avec sa variété de chances, ses points, ses avantages, ses longueurs, ses balles placées sur de petites buttes de terre, est une image assez juste des hasards qui suivent les travaux littéraires? En particulier, ces coups formidables qui font filer une balle dans l'air comme le plomb sorti d'un fusil, et en frappent une autre de manière à la faire entrer dans la terre sur laquelle elle était placée par la maladresse ou par la malice du joueur, ne sont-ils pas des emblèmes parfaits des articles favorables ou critiques des journalistes, qui jouent au golf avec les nouveaux ouvrages, comme Altisidore, en approchant de la porte des régions infernales, vit les diables jouer à la raquette avec les livres nouveaux, du temps de Cervantes [5]?

Eh bien! chaque heure a sa fin. Cinq heures sonnèrent, et mon ami, ainsi que ses filles et son jeune fils, beau garçon qui, quoique solidement cloué devant un bureau, tourne quelquefois la tête

1. Les Anglaises et les Ecossaises, qui entendent sans rougir au théâtre Othello traiter sa femme de *strumpet*, ne prononceraient pour rien au monde le mot *thigh* : le mot *chemise* n'est guère plus décent; mais il est surtout honteux pour une Anglaise d'être surprise une culotte ou une chemise à la main, quelque urgente que soit la réparation de ces *vêtemens nécessaires*.

2. Paroles qu'on apprend aux perroquets en Angleterre et en Ecosse.

3 *Golf* est le nom d'un jeu de balle usité en Ecosse, et qui est à peu près le jeu de mail. On y joue avec des crosses ou maillets dont on frappe la balle pour la faire entrer d'un trou dans un autre. Celui qui la fait entrer dans le trou en moins de coups gagne la partie. Les *Golfers* ou joueurs de golf forment une espèce de compagnie comme les *archers*.

4. *Colloquery sublim.* Expression de Milton.

5. Seconde partie de Don Quichotte.

pour admirer par-dessus son épaule un élégant uniforme, s'occupèrent très sérieusement à satisfaire les besoins physiques de la nature, tandis que moi, stimulé par un plus noble appétit, j'aurais voulu que sans la cérémonie de découper, de servir, d'offrir, d'accepter, de mâcher et d'avaler, l'attouchement d'une baguette magique eût pu transporter en un instant une quantité suffisante des bonnes choses qui se trouvaient sur la table hospitalière de mon ami dans l'estomac des convives qui l'entouraient, pour y être converties à loisir en chyle, tandis que leurs pensées s'élèveraient à des matières plus importantes. Enfin le dîner se termina; mais les miss Fairscribe ne pensaient pas à quitter la table : elles se mirent à parler de la musique du Freischütz, et il ne fut plus question que de cet opéra. Nous discutâmes donc le mérite de l'ariette du chasseur sauvage, de celle du chasseur familier, etc., etc.; et sur cet objet mes jeunes amies ne tarissaient pas. Heureusement pour moi le son des cors et des flûtes céda à une allusion qui fut faite au septième régiment de hussards : et ce brave régiment est, à ce que je remarque, un sujet d'entretien qui a plus d'attrait pour miss Catherine et son frère que pour mon vieil ami. Ayant tiré sa montre, M. Fairscribe dit à son fils quelques mots significatifs sur l'heure de retourner à son bureau. M. James se leva avec l'air d'aisance d'un jeune homme qui voudrait passer pour homme à la mode plutôt que pour homme d'affaires, et chercha, non sans quelque succès, à sortir de la salle à manger comme si ce mouvement eût été parfaitement volontaire. Miss Catherine et ses sœurs se retirèrent en même temps; et maintenant, pensai-je, l'instant critique est arrivé.

Lecteur, avez-vous jamais, dans le cours de votre vie, joué un tour aux cours de justice et aux hommes de loi en consentant à confier à un ami commun le soin de décider une question douteuse et importante? Si cela est, vous pouvez avoir remarqué le changement relatif que subit à vos yeux cet arbitre quand votre propre et libre choix a érigé une simple connaissance, dont les opinions n'étaient pas plus importantes pour vous que les vôtres ne l'étaient pour lui, en un personnage supérieur, de la décision duquel votre destin doit dépendre *pro tanto*, comme le dirait mon ami M. Fairscribe. Ses regards prennent un air mystérieux, sinon menaçant; son chapeau paraît plus relevé, et sa perruque, s'il en porte une, est bouclée d'une manière plus formidable.

Je sentis donc que mon bon ami Fairscribe avait acquis à mes

yeux de la même manière, en cette occasion, quelque accroissement d'importance. Huit jours auparavant il passait dans mon esprit pour un homme ayant sans doute d'excellentes intentions, parfaitement en état de prononcer sur tout ce qui concernait sa profession, mais aussi incapable de porter un jugement en affaires de goût qu'aucun des puissans Goths qui eussent jamais fait partie de l'ancien sénat d'Ecosse, ou qui lui eussent appartenu. Mais qu'importe? je l'avais constitué mon juge par mon propre choix, et j'ai souvent remarqué que l'idée de refuser de se charger d'un arbitrage parce qu'on croit cette tâche au-dessus de ses forces, est la dernière qui se présente à l'esprit de celui qui se trouve appelé à cette fonction. Celui au jugement duquel un auteur a soumis un ouvrage littéraire donne sur-le-champ à son esprit une attitude critique, quoiqu'il s'agisse de juger un sujet qui n'a jamais été l'objet de ses réflexions. Sans doute l'auteur est bien en état de choisir son propre juge; et pourquoi l'arbitre qu'il a nommé douterait-il de ses talens pour condamner ou pour absoudre, puisque son ami l'a choisi sans contredit d'après la confiance intime qu'il avait en son jugement? Certainement celui qui a écrit l'ouvrage doit savoir quelle est la personne le plus en état d'en juger.

Tandis que ces pensées se succédaient dans mon esprit, j'avais les yeux fixés sur mon ami, dont les mouvemens me paraissaient extraordinairement lents, tandis qu'il se faisait apporter une bouteille d'un vin de Bordeaux de première qualité; qu'il la transvasait lui-même, avec un soin tout particulier, dans une carafe de cristal; qu'il ordonnait à son vieux domestique d'apporter une assiette d'olives et des rôties de pain, et que, tout occupé de pensées hospitalières [1], il semblait ajourner la discussion que je brûlais de voir arriver, et que je craignais pourtant d'entamer.

— Il est mécontent de mon ouvrage, pensai-je, et il n'ose probablement pas me le dire, de crainte de blesser mon amour paternel. Qu'avais-je besoin de lui parler d'autre chose que de contrats et de saisine? — Mais un instant, il va entrer en matière.

— Nous ne sommes plus jeunes à présent, monsieur Croftangry, me dit mon hôte, et à peine sommes-nous aussi en état de faire honneur entre nous deux à une pauvre chopine de bordeaux, que nous l'aurions été dans un meilleur temps à en vider une pinte,

1. *On hospitable thoughts intent.* Expression de Milton qui peint l'empressement d'Eve à recevoir l'ange que Dieu lui envoie. (*Paradise Lost*, book V.)



suivant l'ancienne et libérale acception de ce mot en Ecosse[1]. Peut-être auriez-vous préféré que James restât pour nous aider; mais, à moins que ce ne soit le dimanche ou en quelque occasion extraordinaire, je crois qu'il vaut mieux qu'il s'habitue à être exact aux heures du bureau.

La conversation allait tomber; je la soutins en disant que M. James était à l'heureuse époque de la vie où l'on a quelque chose de mieux à faire que de courtiser une bouteille. — Je suppose que votre fils est un lecteur? ajoutai-je.

— Hum! oui. James peut être appelé un lecteur dans un sens; mais je doute qu'il y ait beaucoup de solidité dans ses lectures. Les poésies et les pièces de théâtre, monsieur Croftangry, ne sont que des fadaises. C'est ce qui lui a tourné la tête pour l'armée, quand il ne devrait songer qu'à son affaire.

— En ce cas, je présume que les romans ne trouvent pas grâce à vos yeux plus que les compositions dramatiques et poétiques.

— Non, sur ma foi, monsieur Croftangry, non certainement, ni même les ouvrages historiques. Il y a trop de batailles dans l'histoire, comme si les hommes n'entraient dans ce monde que pour en faire sortir d'autres. Cela nous donne de fausses idées de notre existence, et de ce qui doit être principalement notre but et notre fin, monsieur Croftangry.

Tout cela n'était dit que d'une manière générale, et je me décidai à en faire venir la conversation au fait. — Je crains donc, monsieur Fairscribe, lui dis-je, d'avoir eu tort de vous embarrasser de mes pauvres ouvrages; mais vous me rendrez la justice de vous rappeler que je n'avais rien de mieux à faire que d'amuser mon loisir en écrivant les fadaises que je vous ai envoyées l'autre jour. Je puis dire avec vérité que je n'ai abandonné aucune profession pour prendre ce métier de fainéant.

— Je vous crie merci, monsieur Croftangry, me dit mon vieil ami, frappé d'un souvenir soudain; oui, oui, j'ai commis une impolitesse. J'avais oublié que vous vous êtes entiché vous-même de cette besogne de désœuvré.

— Et je suppose que, de votre côté, vous avez été un homme trop *affairé* pour jeter les yeux sur mes pauvres Chroniques?

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi; je n'ai pas porté la négligence jusqu'à ce point. Je les ai lues à bâtons rompus, quand j'ai

1. La pinte d'Ecosse est à celle d'Angleterre ce qu'était la pinte de Saint-Denis à celle de Paris.

pu trouver un moment, et je crois que je ne tarderai pas à les avoir finies.

—Eh bien, mon bon ami, qu'en pensez-vous?

— Eh bien, monsieur Croftangry, je pense réellement que vous vous êtes acquitté de votre tâche assez passablement. — Voici deux ou trois petites remarques que j'ai faites sur ce que je regarde comme des fautes d'impression, sans quoi on pourrait vous reprocher de ne pas faire assez d'attention aux règles de la grammaire, qu'on doit toujours désirer de voir observer avec exactitude.

J'examinai les notes de mon ami, et je reconnus qu'effectivement il se trouvait dans deux ou trois passages des solécismes évidens que je n'avais pas corrigés.

— Fort bien, fort bien, j'avoue ma faute, lui dis-je; mais, abstraction faite de ces erreurs accidentelles, que pensez-vous du sujet, et de la manière dont je l'ai traité?

—Par ma foi, dit mon ami en semblant hésiter, et en prenant un ton grave et important dont je ne lui sus pas beaucoup de gré, il n'y a pas beaucoup de choses à dire contre la manière. Le style est clair et intelligible, fort intelligible, monsieur Croftangry; et c'est ce que je considère comme le premier point dans tout ce qu'on écrit dans le dessein de se faire comprendre. A la vérité, j'ai trouvé çà et là quelques pensées et quelques écarts qui m'ont donné un peu d'embarras, mais j'ai réussi enfin à comprendre votre idée. Il y a des gens qui sont comme certains *ponies* [1]; leur jugement ne va pas vite, mais il marche d'un pas sûr.

— C'est une comparaison parfaitement claire, mon cher ami; mais après avoir compris mon idée, qu'en avez-vous pensé? Etait-ce comme certains bidets qui sont difficiles à attraper, et qui, quand on les tient une fois, ne valent pas la peine qu'on a prise?

—Je suis bien loin de parler ainsi, mon cher Monsieur, ce serait une incivilité grossière; mais, puisque vous me demandez mon opinion, je voudrais que vous eussiez pensé à quelque ouvrage qui appartînt aux affaires civiles, au lieu de vous occuper de coups de fusil ou de coups de poignard et de pendaison. On dit que ce sont les Allemands à qui les premiers l'on doit attribuer la mode de choisir les héros dans le registre de Porteous [2]; mais, sur ma foi,

1. Bidets des Highlands.
2. *Porteous roll*. Liste des causes criminelles, ainsi appelée en Ecosse.

il est probable que nous serons bientôt de niveau avec eux. Le premier, à ce que je tiens de bonne part, fut un M. Scolar, comme on l'appelle, et il a fait une bonne besogne avec ses voleurs et ses brigands.

—Schiller, mon cher ami; c'est Schiller qu'il faut le nommer.

—Schiller, ou comme il vous plaira de le nommer. J'ai trouvé son livre où j'aurais préféré en trouver un meilleur, c'est-à-dire dans le panier à ouvrage de Catherine. Je me suis assis, et, comme un vieux fou, je me suis mis à le lire: mais ici je conviens que vous avez l'avantage sur Schiller, monsieur Croftangry.

—Je serais enchanté, mon digne ami, que vous crussiez réellement que j'aie seulement approché de cet auteur admirable; mais votre amitié, toute partiale qu'elle est, ne doit pas même donner à entendre que j'aie pu le surpasser.

—Mais je soutiens que vous l'avez surpassé, monsieur Croftangry, et dans un point très matériel. Un livre destiné à l'amusement des lecteurs doit certainement être quelque chose qu'on puisse prendre et laisser à son gré, et je puis vous rendre la justice de dire que je n'ai jamais hésité à mettre votre ouvrage de côté quand il me survenait quelque affaire. Mais, sur ma foi! ce Schiller, Monsieur, ne vous laisse pas échapper si aisément. J'oubliai un rendez-vous d'affaire, et je manquai volontairement à un autre, pour rester chez moi et finir son maudit ouvrage, qui, après tout, ne roule que sur deux frères, les plus grands coquins dont j'aie jamais entendu parler. L'un est sur le point d'assassiner son propre père, et l'autre, ce qui paraîtrait encore plus étrange, se met dans la tête de faire de sa propre femme une débauchée!

—Je vois, monsieur Fairscribe, que vous n'avez pas de goût pour les romans qui offrent le tableau de la vie réelle; que vous ne trouvez aucun plaisir à contempler ces impulsions irrésistibles qui forcent des hommes doués de passions impétueuses à de grands crimes et à de grandes vertus.

—Quant à cela, je n'en suis pas si sûr. Mais ensuite ce que je trouve de pire, c'est que vous ayez placé des montagnards dans chacune de vos histoires, comme si vous vouliez remonter *velis et remis* aux anciens temps du jacobitisme. Je dois vous parler franchement, monsieur Croftangry, je ne puis dire quelles innovations on peut proposer aujourd'hui dans l'Eglise et dans l'Etat; mais nos pères étaient partisans de ces deux institutions, telles qu'elles furent établies à l'époque de notre glorieuse révolution,

et ils n'aimaient pas plus un plaid de tartan qu'un surplis blanc : je prie le ciel que cette fièvre de tartan ne soit pas de mauvais augure pour la succession protestante et pour l'Eglise d'Ecosse.

— L'une et l'autre ont, j'espère, jeté de trop profondes racines dans l'esprit de tous les sujets de ce royaume, pour pouvoir en être extirpées par d'anciens souvenirs. Ces souvenirs sont pour nous comme les portraits de nos ancêtres, sur lesquels nous jetons les yeux sans nous rappeler les querelles féodales auxquelles s'abandonnaient les originaux pendant leur vie. Mais je serais fort charmé de trouver quelque sujet qui pût remplacer les montagnards, monsieur Fairscribe, car j'ai précisément commencé à penser que c'est une mine qui s'appauvrit, et peut-être votre expérience pourrait-elle me fournir.....

— Mon expérience vous fournir ! s'écria M. Fairscribe avec un sourire de dérision, ah ! ah ! ah ! sur ma foi, vous feriez aussi bien d'invoquer l'expérience de mon fils James pour vous donner un avis sur un cas de servitude. Non, non, mon cher ami, j'ai vécu toute ma vie par la loi et dans la loi ; et quand vous cherchez ces impulsions qui portent les soldats à déserter et à tirer des coups de fusil à leurs sergens et à leurs caporaux, et qui font que des bouviers montagnards poignardent les bouviers anglais pour prouver qu'ils ont des passions impétueuses, ce n'est pas à un homme comme moi qu'il faut vous adresser. Peut-être pourrais-je vous raconter quelques bons tours de mon métier, vous faire une ou deux histoires de domaines perdus et recouvrés. Mais, pour vous dire la vérité, je crois que vous pourriez agir avec votre Muse amie de la fiction, ainsi que vous l'appelez, comme bien des honnêtes gens agissent avec leurs propres fils de chair et de sang.

— Et que faudrait-il donc faire, mon cher Monsieur?

— L'envoyer dans les Indes, bien certainement. C'est pour un Ecossais le meilleur endroit du monde pour y prospérer. Si vous reportez votre histoire à cinquante ans en arrière, vous y trouverez autant de coups de feu et de poignard qu'il y en ait jamais eu dans nos montagnes sauvages. S'il vous faut des coquins, puisqu'ils sont tellement à la mode chez vous, vous avez cette brave caste d'aventuriers qui laissèrent leur conscience au cap de Bonne-Espérance en y passant, et qui oublièrent de l'y reprendre à leur retour. Et pour les grands exploits, vous avez dans l'ancienne histoire des Indes, avant que les Européens y fussent en grand nombre, les faits les plus merveilleux, accomplis par les plus

faibles moyens possibles que les annales du monde puissent peut-être fournir.

— Je le sais, répondis-je, prenant feu aux idées que m'inspirait son discours. Je me rappelle les pages délicieuses d'Orme [1], et l'intérêt qu'inspiraient ses récits à cause du très petit nombre d'Anglais qui y sont mentionnés. Chaque officier d'un régiment vous devient connu par son nom, les sous-officiers et même les soldats acquièrent un droit individuel à votre intérêt. On les distingue parmi les naturels du pays, comme les Espagnols au milieu des Mexicains. Que dis-je? ils sont comme les demi-dieux d'Homère parmi les mortels qui se font la guerre. Des hommes tels que Clive et Caillaud [2] ont influé sur de grands évènemens comme Jupiter lui-même. Les officiers inférieurs sont comme Mars et Neptune; et les sergens et caporaux peuvent fort bien passer pour des demi-dieux. Ensuite la variété des religions, des costumes, des mœurs et des habitudes des peuples de l'ndostan, l'Hindou si patient, le belliqueux Rajahpoot, le hautain musulman, le farouche et vindicatif Malais, sujet glorieux! sujet immense! — La seule objection, c'est que je n'ai jamais été dans ce pays, et que je n'en connais absolument rien.

—Qu'importe! mon cher ami; vous nous conterez tout cela d'autant mieux que vous ne saurez rien de ce que vous nous direz. — Mais, allons, finissons notre bouteille, et lorsque Katie nous aura servi le thé, — car ses sœurs vont à l'Assemblée, — elle vous contera en abrégé l'histoire de la pauvre Ménie Grey, dont vous verrez le portrait dans le salon. C'était une parente éloignée de mon père, qui eut pourtant une assez jolie part de la succession de la cousine Ménie. Il n'existe plus personne à présent qui puisse être blessé par la publicité donnée à cette histoire, quoiqu'on ait jugé dans le temps plus à propos de l'étouffer. Et dans le fait, les bruits sourds qui en coururent déterminèrent la pauvre cousine Ménie à vivre fort retirée. Je me la rappelle très bien quand j'étais encore enfant; la pauvre cousine Ménie avait quelque chose de fort doux, mais d'un peu ennuyeux.

Lorsque nous entrâmes dans le salon, mon ami me montra un portrait que j'avais déjà remarqué, mais sur lequel je n'avais jeté

1. L'historien Robert Orme, né en 1728, aux Indes orientales, d'un premier médecin de la Compagnie. Il fut élevé à Harrow, et remplit plusieurs emplois importans dans l'Inde. En 1758 il revint en Angleterre, et y composa son *Histoire militaire des Anglais dans l'Indostan*. Il mourut en 1801, après avoir publié un second ouvrage intitulé: *Fragmens historiques sur le Mogol et les Marathes*.

2. Voyez l'*Histtoire* de Robert Orme traduite en français, et les ouvrages de Mill sur l'Inde.

qu'un coup d'œil en passant. Je le regardai alors avec plus d'attention : c'était un de ces portraits du milieu du dix-huitième siècle, dans lesquels le peintre s'efforçait de vaincre la raideur des paniers et des robes de brocart, en jetant autour de la figure une draperie de fantaisie, dont les plis amples et lâches ressemblaient à ceux d'un manteau ou d'une robe de chambre. Cependant le corps à baleines était conservé, et le sein se montrait de manière à prouver que nos mères, de même que leurs filles, étaient aussi libérales de leurs charmes que la nature de leurs vêtemens le permettait. C'était le style bien connu de cette époque, et les traits et la forme de la personne qu'on voyait en ce portrait n'y ajoutait, à la première vue, que peu d'intérêt. Il représentait une belle femme d'environ trente ans; ses cheveux étaient tournés avec simplicité autour de sa tête; elle avait des traits réguliers, et le teint d'une blancheur parfaite. Mais en le regardant de plus près, surtout après avoir eu lieu de penser que l'original avait été l'héroïne d'une histoire, je crus remarquer dans la physionomie une douceur mélancolique qui semblait parler de malheurs endurés et d'injures souffertes avec cette résignation que les femmes peuvent montrer et qu'elles montrent quelquefois quand elles sont exposées aux insultes et à l'ingratitude de ceux auxquels elles ont accordé leur affection.

— Oui, dit M. Fairscribe, dont les yeux étaient comme les miens fixés sur ce portrait, ce fut une excellente femme, et une femme qui a été bien indignement traitée; j'ose dire qu'elle n'a pas laissé moins de cinq mille livres sterling à notre famille, et je crois qu'elle avait bien quatre fois cette somme quand elle est morte; mais sa fortune fut distribuée entre ses plus proches parens, et rien n'était plus juste.

— Mais son histoire, monsieur Fairscribe? A en juger par cette physionomie, elle doit être mélancolique.

— Vous pouvez bien le dire, monsieur Croftangry; assez mélancolique et assez extraordinaire. Mais, ajouta-t-il en buvant à la hâte une tasse de thé que sa fille lui présentait, il faut que j'aille à mes affaires. — On ne peut pas passer la matinée à jouer au golf, et la soirée à raconter de vieilles histoires. — Katie connaît tout aussi bien que moi tous les incidens et toutes les aventures de la vie de la cousine Ménie, et quand elle vous en aura fait le précis, je serai à votre service pour les dates et pour les détails plus circonstanciés que vous pourrez désirer.

Ce fut ainsi qu'il me quitta, me laissant, moi joyeux vieux garçon, occupé à écouter une histoire d'amour racontée par ma jeune amie Katie Fairscribe, qui, lorsqu'elle n'est pas entourée d'un essaim de galans, — moment qui, selon moi, n'est pas celui où elle paraît avec le plus d'avantage, — est une jeune fille aussi jolie, aussi bien élevée et aussi peu affectée qu'aucune qu'on puisse rencontrer dans les nouvelles promenades de Prince's-Street ou d'Heriot-Row [1]. La qualité inévitable de vieux garçon, comme je le suis, a ses priviléges dans un tel tête-à-tête, pourvu que vous soyez ou que vous puissiez paraître pour le moment parfaitement de bonne humeur, attentif, et que vous ne songiez pas à singer les manières de vos jeunes années, ce qui ne ferait que vous rendre ridicule. Je ne prétends pas être aussi indifférent en la compagnie d'une jeune et jolie femme, que le désirait le poète qui souhaitait rester assis aussi tranquille auprès de sa maîtresse,

> Que lorsque sa beauté naissante
> Ne pouvait engendrer ni peine ni bonheur.

Au contraire, je puis regarder l'innocence et la beauté comme quelque chose que je connais et que je sais apprécier, quoique sans le désir ou l'espoir de me l'approprier. Une jeune personne peut se permettre de causer avec un vieux routier comme moi, sans artifice et sans affectation, et nous pouvons entretenir une sorte d'amitié d'autant plus tendre peut-être que nous sommes de sexes différens, quoique cette différence ait bien peu contribué à la produire.

Maintenant j'entends ma voisine la plus douée de prudence et la plus portée à la critique, s'écrier : — Voilà M. Croftangry en beau chemin de faire une folie. Il est en belle passe; le vieux Fairscribe sait, à un sou près, quelle est sa fortune, et miss Katie, avec tous ses grands airs, peut fort bien ne pas dédaigner le vieux cuivre qui sert à payer la casserole neuve. J'avais trouvé à M. Croftangry un air tout sémillant quand il est venu hier soir faire sa partie de whist. Pauvre homme! bien certainement je serais fâchée de le voir s'exposer à la risée générale.

— Epargnez votre compassion, ma chère dame; il n'y a pas le moindre danger. *Les beaux yeux de ma cassette* ne sont pas assez brillans pour faire oublier les lunettes qui remédient à la faiblesse

1. Quartiers du nouvel Edimbourg.

des miens. Je suis un peu sourd, en outre, comme vous le savez, à votre grand regret, quand vous m'avez pour partenaire au whist. Et si je pouvais trouver une nymphe qui consentît à m'épouser malgré toutes ces imperfections, qui diable épouserait Janet Mac-Evoy ? Or, Chrystal Croftangry ne se séparera jamais de Janet Mac-Evoy.

Miss Katie Fairscribe me raconta l'histoire de Ménie Grey avec autant de goût que de simplicité, sans chercher à cacher les sentimens de chagrin ou d'indignation que les circonstances qu'elle rapportait faisaient naître naturellement. Son père me confirma ensuite les principaux traits de cette histoire, et y ajouta quelques incidens que miss Katie avait supprimés ou qu'elle avait oubliés. Et véritablement, j'ai appris en cette occasion ce que voulait dire le vieux Lintot [1] quand il disait à Pope que, lorsqu'il imprimait un ouvrage, il avait coutume de se rendre favorables les critiques d'importance, en leur en montrant de temps en temps une épreuve, ou quelques pages du manuscrit. Notre métier d'auteur exerce une telle sorte de charme, que si vous admettez quelqu'un à votre confidence, vous verrez que, quelque peu disposé qu'il ait été auparavant à se livrer à de pareilles études, il se regardera lui-même comme partie intéressée; et si l'ouvrage réussit, il croira avoir droit à une bonne part des éloges.

Le lecteur a vu que personne n'aurait pu naturellement prendre moins d'intérêt à mes travaux que mon excellent ami Fairscribe, lorsque je le consultai pour la première fois à ce sujet. Mais depuis qu'il a fourni un sujet à mon ouvrage, il est devenu un coadjuteur plein de zèle. A demi-honteux, presque fier de la société littéraire en commandite dont il a acquis une action, il ne me rencontre jamais sans frapper légèrement mon coude avec le sien, et sans m'adresser quelques mots d'un ton mystérieux, comme : — Eh bien, quand nous donnerez-vous quelque chose de nouveau ? — Ou : Votre dernière histoire n'était pas mauvaise ; votre manière me plaît.

Fasse le ciel que le lecteur soit de la même opinion !

1. Editeur de Pope.

# CHAPITRE II.

> Quand la nature infirme appelait du secours,
> Et que la Mort allait trancher le fil des jours,
> Ses soins compatissans, et toujours sans jactance,
> Du noble art de guérir démontraient la puissance.
> Dans les sombres réduits qu'habitait le Malheur.
> Où l'obscur indigent mourait dans la douleur,
> Où gémissait l'angoisse, helas ! sans espérance,
> Sa bienfaisante main soulageait la souffrance.
> Jamais il n'affligeait pas un cruel délai
> L'indigent près duquel il était appelé.
> Il ne repoussait par un modique salaire;
> Il était sans orgueil. Son travail ordinaire
> Sans peine suffisait pour fournir tour à tour
> Aux modestes besoins éprouvés chaque jour. »
>
> SAMUEL JOHNSON.

## La Fille du Chirurgien.

LE portrait si parfait qu'a tracé *le Rôdeur*[1] de son ami Levett est en tous points applicable à Gédéon Grey, et à beaucoup d'autres docteurs de village, qui rendent plus de services à l'Ecosse, et envers lesquels l'Ecosse montre peut-être plus d'ingratitude qu'à l'égard d'aucune autre classe de ses enfans, à l'exception de ses maîtres d'école.

Un tel disciple rural d'Esculape habite ordinairement un village ou un petit bourg, qui forme le point central de sa pratique. Mais outre les travaux auxquels il se livre dans le lieu de son domicile, il est jour et nuit au service de quiconque peut avoir besoin de son secours dans un cercle de quarante milles de diamètre, dans une contrée généralement dépourvue de routes, et qui renferme des marécages, des montagnes, des lacs et des rivières. Pour des voyages nocturnes et dangereux dans un pays souvent inaccessible, pour des services du genre le plus important, rendus aux dépens, ou du moins au risque de sa santé et de sa vie, le docteur d'un village d'Ecosse ne reçoit tout au plus qu'un salaire très modique hors de toute proportion avec les soins qu'il a pris, et souvent même il n'en reçoit point. Il n'a aucune des amples ressources dont jouissent ses confrères dans une ville d'Angleterre. Les ha-

1. Le *Rôdeur*, par Samuel Johnson.

bitans d'un bourg d'Ecosse, n'ayant que des moyens de luxe très limités, sont inaccessibles à la goutte, aux indigestions, et à toutes les bonnes maladies chroniques qui sont la suite de la richesse et de l'indolence. Quatre ans ou environ de sobriété les mettent en état de supporter un dîner d'élection, et il n'y a pas même l'espoir d'avoir quelque tête cassée parmi trente à quarante électeurs qui arrangent paisiblement l'affaire tout en dînant [1]. Là, les mères ne se font pas un devoir de faire passer régulièrement chaque année par le gosier de leurs chers enfans une certaine quantité de drogues d'apothicaire. Chaque vieille femme, d'un bout du village à l'autre, est en état d'ordonner une dose de sels, et de préparer un emplâtre ; et ce n'est que lorsqu'une fièvre ou une attaque de paralysie rend l'affaire sérieuse, que les voisins de l'Esculape ont recours à son assistance.

Cependant le savant docteur ne peut se plaindre de vivre dans l'inaction ou de manquer de pratiques. S'il ne trouve pas de malades à sa porte, il en cherche dans un cercle plus étendu. Comme le spectre amant de Lénore [2], il monte à cheval à minuit, et parcourt pendant les ténèbres des sentiers qui paraissent formidables en plein jour à des gens qui y sont moins habitués ; à travers des défilés où un pas fait mal à propos le plongerait dans un marécage, le ferait tomber dans un précipice, ou le conduirait à des huttes sur lesquelles son cheval pourrait monter sans que le cavalier s'aperçût de leur existence avant d'être passé au travers du toit. Quand il arrive à la fin de ce voyage important, et qu'il se trouve dans le lieu où son ministère est attendu, soit pour introduire un infortuné dans le monde, soit pour empêcher un autre d'en sortir, il y trouve souvent une telle scène de misère, que, bien loin de recevoir quelques shillings épargnés avec grande peine pour lui être offerts, il donne ses remèdes et ses soins par pure charité. J'ai entendu dire que le célèbre voyageur Mungo Park, qui avait l'expérience de ces deux genres de vie, préférait un voyage de découvertes en Afrique au métier d'errer nuit et jour dans les cantons sauvages de son propre pays en qualité de médecin de village. Il dit qu'ayant une fois fait quarante milles à cheval, et passé toute la nuit à secourir efficacement une femme qui éprouvait alors l'influence de la malédiction de notre mère Eve, il n'eut pour tout

1. Les élections de la plupart des bourgs de l'Ecosse sont convenues avec le personnage le plus important de l'endroit.

2. La Lénore de Burger. La traduction de cette ballade fantasmagorique fut un des essais de Walter Scott jeune encore.

salaire qu'une pomme de terre cuite sous la cendre et un verre de lait de beurre. Mais son cœur était incapable de regretter les travaux et les fatigues qui tendaient à soulager la misère humaine. En un mot, il n'existe pas de créature en Ecosse qui soit soumise à un travail plus dur, et qui en soit plus pauvrement récompensée que le docteur de village, si toutefois l'on excepte son cheval. Cependant ce cheval est et doit être robuste, actif, infatigable, quoiqu'il soit mal étrillé et fort mal équipé; eh bien! c'est ainsi que vous trouverez souvent dans son maître, sous un extérieur simple et qui promet peu des talens dans sa profession, de l'enthousiasme, de l'intelligence, de l'humanité, du courage et de la science.

M. Gédéon Grey, chirurgien dans le village de Middlemas, situé dans un des comtés de l'intérieur de l'Ecosse, menait la vie pénible, laborieuse et mal récompensée, que nous avons tâché de décrire. C'était un homme de quarante à cinquante ans, dévoué à sa profession, et jouissant d'une telle réputation dans le monde médical, qu'on lui avait conseillé plus d'une fois, quand l'occasion s'en présentait, de quitter Middlemas et le cercle resserré de sa pratique pour aller s'établir dans une des grandes villes d'Ecosse et même à Edimbourg. Jamais il n'avait voulu suivre cet avis. Il était franc, simple, ne pouvait souffrir la contrainte, et il ne voulait pas s'assujettir à tout ce qu'on aurait pu attendre de lui dans une société plus policée que celle à laquelle il était habitué. Il n'avait pas découvert, et aucun ami ne lui avait donné à entendre qu'une légère touche de cynisme dans les manières et dans les habitudes donne à un médecin, aux yeux du vulgaire, un air d'autorité qui tend grandement à augmenter sa réputation. M. Grey, ou le docteur Grey, comme l'appelaient les habitans des environs, — et peut-être avait-il droit à ce titre en vertu d'un diplôme, quoiqu'il ne réclamât que celui de maître-ès-arts [1], — avait peu de besoins, et il y pourvoyait amplement par le moyen du revenu qu'il tirait de sa profession, et qui montait annuellement à environ deux cents livres sterling. Pour gagner cette somme, il avait à faire, d'après un moyen terme, à peu près cinq mille milles à cheval dans le cours des douze mois. Ce revenu fournissait si abondamment à tous ses besoins et à ceux des deux bidets dont il se servait alternativement, et nommés Pilon et Mortier, qu'il prit une com-

1. Dans la Grande-Bretagne, où l'on est très jaloux de ses titres, ce serait faire un passe-droit aux porteurs d'un diplôme, que d'appeler docteur un médecin qui n'en aurait pas; les chirurgiens ne sont généralement pas docteurs.

pagne pour le partager, Jane Watson, fille d'un honnête fermier, dont les joues avaient la fraîcheur de deux cerises, et qui, faisant partie de douze enfans élevés avec un revenu de quatre-vingts livres, ne songea pas un instant qu'on pût être pauvre avec le double de cette somme, et elle regarda Grey comme un parti fort avantageux, quoique les jeunes gens eussent alors l'irrévérence de l'appeler le vieux docteur. Ils passèrent plusieurs années sans avoir d'enfans, et il semblait que le docteur Grey, qui avait si souvent secondé les efforts de la déesse Lucine, était condamné à ne jamais l'invoquer pour lui-même. Cependant ses dieux pénates, en une occasion remarquable, furent destinés à être témoins d'une scène où le secours de cette déesse était nécessaire.

Assez tard dans une soirée d'automne, on vit trois vieilles femmes courant aussi vite que le leur permettaient leurs jambes presque séculaires, dans l'unique rue qui composait le village de Middlemas, et se dirigeant vers la porte honorable qui, située à quelques pas de la route, en était séparée par un treillage à demi rompu, qui entourait un petit terrain où quelques arbustes annonçaient qu'on avait voulu former un bosquet. Sur la porte était gravé le nom de Gédéon Grey, M. A.[1], chirurgien, etc., etc. Quelques jeunes fainéans, qui, un moment auparavant, restaient les bras croisés à l'autre bout de la rue, en face de la porte du cabaret, — car la soi-disant auberge ne méritait pas un autre nom, — suivaient les trois vieilles en poussant de grands éclats de rire, excités par leur agilité extraordinaire, et faisaient des gageures sur celle qui arriverait la première au but, comme s'il y eût eu une course de chevaux à Middlemas. — Une demi-pinte pour la mère Simpson ! — La vieille Peg Tamson battra les deux autres ! — Plus vite, Alison Jaup ! ne voyez-vous pas qu'elles sont déjà essoufflées ? — Montez la colline avec plus de précaution, jeunes filles, ou nous verrons parmi vous une vieille sorcière crever comme un cheval. — Ces cris et mille autres quolibets semblables fendaient l'air, sans être écoutés ni même entendus des trois vieilles, tout occupées de leur course, et qui semblaient se disputer à qui arriverait la première à la porte du docteur.

— Au nom du ciel ! docteur, que se passe-t-il donc ? dit mistress Grey dont le caractère était celui d'une bonne femme qui n'était remarquable que par un peu trop de simplicité ; — voilà Peg Tam-

1. Abréviation de *magister artium*, maître-ès-arts.

son, la mère Simpson et Alison Jaup qui font une course dans la grande rue du village.

Le docteur, qui, un moment auparavant, avait étendu devant le feu sa redingote mouillée, car il arrivait d'un assez long voyage, descendit sur-le-champ, prévoyant que quelqu'un avait besoin de ses services, et présumant avec plaisir, d'après les messagères employées, qu'il ne s'agissait que d'une visite dans le village, et non d'une excursion plus éloignée.

Il venait d'ouvrir sa porte lorsque la mère Simpson, l'une des trois coureuses, entra dans le petit jardin. Si elle avait gagné du terrain sur les autres, c'était aux dépens du pouvoir de s'exprimer, car lorsqu'elle arriva en présence du docteur, elle resta un moment soufflant comme un marsouin, les barbes de sa coiffe rejetées en arrière, et faisant les plus violens efforts pour parler, mais ne pouvant proférer un seul mot.

Beg Tamson prit la parole avant elle.

— La dame, Monsieur, la dame!

— Du secours! du secours à l'instant! hurla plutôt que cria Alison Jaup; tandis que la mère Simpson, qui avait certainement gagné le prix de la course, se trouva enfin en état de faire valoir ses droits à la récompense qui avait mis en mouvement leurs six jambes. — Et j'espère, Monsieur, ajouta-t-elle, que vous me recommanderez en qualité de garde; car j'étais arrivée pour vous apporter cette nouvelle bien avant ces deux paresseuses.

Les deux autres rivales poussèrent les hauts cris pour protester contre cette prétention, et les désœuvrés qui étaient restés à peu de distance firent entendre de nouveaux éclats de rire non moins bruyans.

— Taisez-vous, vieilles folles! s'écria le docteur; et vous aussi, fainéans braillards! Si je viens au milieu de vous!... En parlant ainsi il fit claquer avec force son grand fouet, qui produisit à peu près l'effet du célèbre *quos ego* de Neptune dans les premiers livres de l'Enéide [1]. — Et maintenant, dit le docteur, qui est cette dame? où est-elle?

Cette question était à peine nécessaire, car une voiture sans armoiries, attelée de quatre chevaux, mais marchant au pas, s'avançait vers la maison du docteur, et les vieilles femmes, qui avaient eu le temps de reprendre haleine, lui apprirent que le

1. Lorsque Neptune reproche aux vents d'avoir soufflé sans ses ordres.

monsieur qui accompagnait la dame, ne trouvant pas à l'auberge du Cygne un appartement qui pût convenir à une femme d'un rang distingué, il l'amenait d'après leur avis (avis que chacune d'elles s'attribuait le mérite d'avoir donné) chez le docteur, pour qu'elle y reçût l'hospitalité dans la chambre de l'ouest, chambre qui n'était pas occupée, et que M. Grey conservait pour y placer momentanément les malades qui désiraient passer quelque temps sous les yeux de leur médecin.

Il n'y avait que deux personnes dans la voiture. On en vit sortir d'abord un homme en habit de voyage, qui, ayant reçu du docteur l'assurance que sa compagne serait logée décemment dans sa maison, aida la dame à descendre de voiture, la conduisit dans une chambre à coucher, proprement meublée, et la confia aux soins du docteur et de sa femme, qui lui promirent d'avoir pour elle toutes les attentions possibles. Pour mieux assurer l'exécution de cette promesse, l'étranger glissa dans la main du docteur une bourse contenant vingt guinées (car cette aventure remonte à l'âge d'or), comme les arrhes d'une récompense encore plus libérale, et il le pria de n'épargner aucune dépense pour procurer à cette dame tout ce qui pouvait être nécessaire ou convenable à une femme dans la situation où elle se trouvait, et pour la faible créature à laquelle on pouvait s'attendre qu'elle donnerait le jour très incessamment. Il ajouta qu'il allait se retirer à l'auberge du Cygne, et pria le docteur de lui envoyer un message à l'instant même où l'évènement attendu aurait eu lieu.

— Elle est d'un rang distingué, continua-t-il; elle est étrangère, et il ne faut pas ménager l'argent. Nous avions dessein d'aller à Edimbourg, mais un accident nous a forcés de nous détourner de la route. Après avoir répété qu'il ne fallait pas ménager l'argent, il ajouta : — Faites en sorte qu'elle puisse voyager le plus tôt possible.

— C'est ce qui n'est pas en mon pouvoir, répondit le docteur; la nature ne veut pas être pressée, et elle punit toute tentative pour accélérer sa marche.

— Mais l'art peut beaucoup, répliqua l'étranger en lui présentant une seconde bourse qui semblait aussi pesante que la première.

— L'art peut se récompenser, dit le docteur, mais il ne peut s'acheter. Vous m'avez déjà payé plus que suffisamment pour tous les soins que je puis donner à cette dame; si j'acceptais quelque

chose de plus, ce serait vous promettre, du moins implicitement, de faire ce qui n'est pas en mon pouvoir. Je prendrai tous les soins possibles de cette dame, et c'est la meilleure chance pour qu'elle soit bientôt en état de voyager. — Maintenant, Monsieur, je vous engage à retourner à l'auberge, car mes soins peuvent devenir nécessaires d'un moment à l'autre, et nous n'avons encore ni garde pour la dame, ni nourrice pour l'enfant, mais je vais y pourvoir à l'instant.

— Un moment, docteur; — quelles langues parlez-vous?

— Le latin et le français assez bien pour me faire comprendre, et je lis un peu l'italien.

— Vous ne savez ni le portugais ni l'espagnol?

— Non, Monsieur.

— Cela est fâcheux; mais vous pourrez vous faire comprendre d'elle par le moyen du français. — Souvenez-vous qu'il faut en toute chose prévenir ses désirs. — Si les moyens vous manquent, vous pouvez vous adresser à moi.

— Puis-je vous demander, Monsieur, quel nom je dois donner à cette dame?

— Cela est indifférent. Vous le saurez plus à loisir.

En parlant ainsi, il jeta sur ses épaules son grand manteau pour s'en envelopper, en tournant sur les talons, comme pour favoriser cette opération, avec un air que le docteur aurait trouvé difficile d'imiter, et il descendit le long de la rue pour se rendre dans la petite auberge. Là, il paya et congédia les postillons, s'enferma dans une chambre, et ordonna qu'on n'y laissât entrer que le docteur.

En rentrant dans l'appartement où se trouvait la dame, le docteur y vit sa femme dans une grande surprise, qui n'était pas sans mélange de crainte et d'inquiétude, comme cela est assez ordinaire aux personnes de son caractère.

— Elle ne peut dire un mot chrétien, dit mistress Grey.

— Je le sais, répondit le docteur.

— Mais elle s'obstine à garder un masque noir, et elle crie quand je veux le lui ôter.

— Eh bien, il faut le lui laisser. — Quel mal cela peut-il faire?

— Quel mal, docteur? A-t-on jamais vu une femme honnête accoucher avec un masque sur le visage?

— Rarement peut-être; mais, ma chère Jane, celles qui ne sont pas tout-à-fait honnêtes doivent être accouchées avec les

mêmes soins que celles qui le sont, et nous en devons pas mettre en danger les jours de cette pauvre dame en contrariant ses fantaisies dans un pareil moment.

S'approchant du lit de la dame, il remarqua qu'elle avait effectivement le visage couvert d'un masque de soie noir, du genre de ceux qui rendaient de si grands services dans l'ancienne comédie, et comme en portaient encore les dames de qualité en voyageant, mais certainement jamais dans la situation où se trouvait alors celle dont il s'agit. Il semblait qu'elle eût éprouvé quelque importunité à ce sujet, car lorsqu'elle vit le docteur, elle porta une main sur son visage, comme si elle eût craint qu'il eût voulu lui arracher son masque. Il se hâta de lui dire en assez bon français que tous ses désirs seraient une loi pour ceux chez qui elle était, sous tous les rapports, et qu'elle était parfaitement libre de garder son masque jusqu'à ce qu'il lui plût de le quitter. Elle le comprit, car elle lui répondit dans la même langue, quoiqu'elle ne la sût que très imparfaitement, pour le remercier de la permission qu'il lui accordait; semblant en effet regarder ce qu'il venait de lui dire comme une permission de conserver son masque.

Le docteur s'occupa alors des autres arrangemens nécessaires; et pour la satisfaction des lecteurs qui aiment les détails circonstanciés, nous dirons que la mère Simpson, qui avait gagné le prix de la course, fut choisie pour remplir les fonctions de garde; que Peg Tamson obtint le privilége de recommander pour nourrice sa belle-fille Bet Jamieson, et qu'Alison Jaup fut louée pour aider la servante dans ses travaux, qui se trouvaient multipliés par cet incident: le docteur, en ministre habile, ayant ainsi distribué parmi ses fidèles adhérens toutes les bonnes places qu'il avait à sa disposition.

Vers une heure du matin, le docteur arriva à l'auberge du Cygne, et dit à l'étranger qu'il lui faisait son compliment d'être père d'un beau garçon, et que la mère, suivant la phrase ordinaire, allait aussi bien qu'on pouvait l'espérer.

L'étranger apprit cette nouvelle avec une apparence de satisfaction, et s'écria ensuite: — Il faut maintenant le baptiser, docteur; il faut le baptiser sur-le-champ.

— Il n'y a rien de pressé, dit le docteur.

— Nous pensons autrement, répondit l'étranger, coupant court à tout argument. Je suis catholique, docteur, et comme je puis être

obligé de quitter ce village avant que la dame soit en état de voyager, je désire voir mon fils reçu dans le giron de l'Eglise. Il y a, à ce que j'ai appris, un prêtre catholique dans ce misérable hameau?

— Il y a ici un M. Goodriche qui est catholique, Monsieur, et qu'on dit être dans les ordres.

— J'approuve votre prudence, docteur; et il est dangereux d'affirmer quoi que ce soit trop positivement. J'amènerai chez vous demain ce M. Goodriche.

Grey hésita un moment : — Je suis protestant presbytérien, Monsieur, dit-il ensuite, ami de la constitution telle qu'elle est établie dans l'Eglise et dans l'Etat, et je le suis à bon droit, puisque j'ai, pendant quatre ans, reçu la paie de Sa Majesté, Dieu la protége! en qualité de chirurgien en second dans le régiment caméronien, comme ma Bible régimentale et ma commission peuvent l'attester; mais quoique je sois spécialement tenu d'avoir en horreur tout commerce et trafic avec les papistes, je ne m'opposerai pas aux désirs d'une conscience scrupuleuse. Vous pouvez donc, Monsieur, venir chez moi avec M. Goodriche quand il vous plaira; car sans contredit, étant, ainsi que je le suppose, le père de l'enfant, vous devez arranger cette affaire comme bon vous semble. Tout ce que je désire, c'est de ne pas être regardé comme fauteur et adhérent, en quelque partie que ce soit, du rituel papiste.

— Suffit, Monsieur, dit l'étranger avec un ton de hauteur, nous nous entendons l'un l'autre.

Le lendemain, il arriva chez le docteur avec M. Goodriche et deux individus connus pour être de la même communion. Ils s'enfermèrent tous quatre avec l'enfant dans un appartement, et il est à présumer que le cérémonial du baptême fut accompli à l'égard de cette jeune créature, insensible à tout ce qui se passait, et si étrangement introduite dans ce monde. Quand le prêtre et les témoins se furent retirés, l'étranger informa M. Grey que, comme la dame avait été déclarée hors d'état de voyager d'ici à plusieurs jours, il allait quitter les environs; mais qu'il reviendrait dans l'espace de dix jours, et qu'il espérait que sa compagne serait alors en état de le suivre.

— Et quel nom devons-nous donner à la mère et à l'enfant? demanda le docteur.

— L'enfant se nomme Richard.

— Mais ce nom de baptême doit être suivi d'un nom de famille. — La mère doit avoir un nom. — Elle ne peut résider dans ma maison sans avoir un nom.

— Donnez-lui le nom de votre village. — N'est-ce pas, Middlemas?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien! la mère se nomme mistress Middlemas; — l'enfant, Richard Middlemas; et je suis Mathieu Middlemas, à votre service. Voici, continua l'étranger, de quoi fournir à mistress Middlemas tout ce qu'elle pourra désirer, et pourvoir au chapitre des accidens. A ces mots, il remit un billet de banque de cent livres sterling dans la main de M. Grey, qui éprouva quelque scrupule en le recevant.

— Je suppose, Monsieur, que cette dame est en état d'être son propre trésorier?

— Pas le moins du monde, je vous assure, docteur. Si elle désirait changer ce morceau de papier, elle saurait à peine combien de guinées elle devrait recevoir en échange. Oui, monsieur Grey, je vous garantis que vous trouverez mistress Middleton — Middlemas — comment l'ai-je appelée? — aussi ignorante en ce qui concerne les affaires de ce monde que qui que ce soit que vous ayez pu rencontrer dans le cours de votre pratique. Ainsi, vous voudrez bien, pendant mon absence, être son trésorier et son curateur, comme s'il s'agissait d'un malade incapable de diriger ses propres affaires.

Le docteur fut frappé de la manière un peu hautaine dont l'étranger prononça ces mots. Les expressions, en elles-mêmes, n'indiquaient que le désir de conserver l'incognito, désir que toute la conduite de cet homme mystérieux indiquait assez clairement; mais le ton avec lequel il s'énonçait lui semblait dire : — Je ne suis pas homme à être questionné par qui que ce soit; — ce que je dis doit être reçu sans commentaire, quand même vous ne le croiriez ni ne le comprendriez. Cette circonstance confirma Grey dans l'opinion qu'il avait sous les yeux un cas de séduction, ou de mariage clandestin entre deux personnes de très haut rang, et l'extérieur des deux parties intéressées rendait encore ce soupçon plus vraisemblable. Il n'était pas dans son caractère d'être importun ni curieux; mais il ne put s'empêcher de remarquer que la dame ne portait pas de bague de mariage; et son chagrin profond, son tremblement perpétuel, semblaient annoncer une malheureuse jeune personne qui avait perdu la protection de ses parens sans

acquérir des droits légitimes à celle d'un mari. Ce ne fut donc pas sans quelque inquiétude qu'il reçut les adieux de M. Middlemas, après une conférence particulière assez longue que celui-ci eut avec la dame. Il est vrai qu'il l'assura qu'il reviendrait dans dix jours, cet intervalle de temps étant le plus court espace que le docteur pût se décider à assigner comme pouvant probablement mettre sa malade en état de voyager sans danger.

— Je prie le ciel qu'il revienne, se dit Grey à lui-même; mais il y a trop de mystère dans tout ceci, pour que ce soit une affaire claire et nette. S'il a dessein de traiter cette pauvre créature de la même manière qu'on en a agi si souvent avec tant de malheureuses jeunes filles, j'espère que ma maison ne sera pas le lieu qu'il choisira pour l'abandonner. Cet argent qu'il m'a laissé m'a l'air un peu suspect; on dirait qu'il cherche à faire quelque compromis avec sa conscience. — Allons, espérons que tout ira pour le mieux. En attendant, mon devoir n'est pas douteux, c'est de faire pour cette pauvre femme tout ce qui est en mon pouvoir.

M. Grey alla voir sa malade aussitôt après le départ de M. Middlemas, — c'est-à-dire dès qu'il put être admis près d'elle. Il la trouva dans une violente agitation, et son expérience lui fournit les meilleurs moyens pour la calmer et la tranquilliser. Il lui fit apporter son enfant; elle pleura long-temps sur lui, et l'excès de son émotion céda peu à peu à l'influence de l'amour maternel, sentiment que, d'après son air d'extrême jeunesse, elle devait connaître alors pour la première fois.

Le médecin observateur remarqua, après ce paroxysme, que l'esprit de sa malade était particulièrement occupé à calculer le cours du temps, et à voir combien il devait encore s'en écouler avant qu'elle pût voir le retour de son mari, — si c'était son mari. Elle consultait des almanachs, faisait des questions sur les distances, quoique avec des précautions qui indiquaient clairement qu'elle ne voulait donner aucun indice sur la direction du voyage de son compagnon, et comparait sa montre plusieurs fois par jour avec celles des autres. Il était évident qu'elle se livrait à cette espèce d'arithmétique trompeuse par laquelle l'imagination s'efforce d'accélérer la marche du temps en calculant ses progrès. En d'autres instans, elle pleurait de nouveau sur son enfant, que tous les juges compétens déclaraient un aussi bel enfant qu'on en eût jamais vu. Grey remarqua aussi qu'elle murmurait parfois à l'oreille de son fils, qui ne pouvait l'entendre, quelques phrases dont non-seule-

ment les mots, mais le ton et l'accent, lui étaient inconnus, et qu'il savait pourtant ne pas appartenir à la langue portugaise.

M. Goodriche, le prêtre catholique, se présenta un jour pour la voir. Elle refusa d'abord de le recevoir, mais elle y consentit ensuite, dans l'idée qu'il pouvait avoir à lui communiquer quelques nouvelles de M. Middlemas, comme l'étranger s'était appelé. Leur entrevue fut fort courte, et le prêtre quitta l'appartement de la dame avec un air de mécontentement que toute sa prudence ne put entièrement cacher à M. Grey. Il ne revint jamais, quoique la situation de cette dame eût rendu ses soins et ses consolations nécessaires si elle eût été membre de l'Eglise catholique.

M. Grey commença enfin à soupçonner que sa belle malade était une juive qui avait abandonné sa personne et son cœur à un homme d'une religion différente, et le caractère particulier de sa beauté donnait encore plus de vraisemblance à cette opinion. Cette circonstance ne changea rien à la conduite du docteur, qui ne voyait que sa détresse et sa désolation, et qui s'efforçait d'y remédier autant qu'il le pouvait. Il désirait pourtant en faire un mystère à mistress Grey et aux autres femmes qui entouraient l'étrangère, et dont la prudence pouvait être plus justement révoquée en doute, ainsi que la libéralité de leurs opinions. Il régla donc son régime de manière à ce qu'aucune nourriture défendue par la loi de Moïse ne lui fût présentée, afin d'éviter, soit de la choquer elle-même, soit d'inspirer aux autres quelques soupçons. Du reste, il ne la voyait guère que pour lui donner les soins qu'exigeait sa santé et pour s'assurer s'il ne lui manquait rien de ce qu'elle pouvait désirer.

L'intervalle de temps pendant lequel la dame attendait avec tant d'impatience le retour de son compagnon finit par s'écouler. Le désappointement qu'éprouva la convalescente en voyant qu'il n'arrivait pas, se manifesta par une inquiétude à laquelle se mêlait d'abord un peu d'aigreur, et qui parut se changer ensuite en crainte et en agitation. Lorsque deux ou trois jours se furent passés sans qu'on eût reçu ni lettres, ni message d'aucune espèce de l'étranger, le docteur devint inquiet à son tour, tant pour lui-même que pour la pauvre dame, et il craignit que le prétendu M. Middlemas n'eût véritablement formé le projet d'abandonner une infortunée sans défense, et qu'il avait probablement trompée. Il désirait avoir avec elle un entretien qui le mît à portée de juger quelles informations il pouvait prendre, et ce qu'il était convenable de faire. Mais la pauvre dame comprenait le français si imparfaitement, ou était

peut-être si peu disposée à jeter du jour sur sa situation, que toutes les tentatives qu'il fit à ce sujet échouèrent complètement. Lorsque Grey lui faisait quelques questions qui tendaient à amener une explication, il remarqua qu'elle lui répondait ordinairement en secouant la tête, comme pour indiquer qu'elle ne l'entendait pas, quelquefois par le silence et les larmes, et dans d'autres instans en lui disant qu'il devait s'adresser à *Monsieur*.

Grey commença donc à devenir très impatient de voir arriver *Monsieur*, puisque son retour pouvait seul mettre fin à cette espèce de mystère désagréable qui commençait à faire le principal sujet des caquets de la bonne compagnie du village; les uns blâmant le docteur d'accueillir chez lui des aventuriers étrangers, de la moralité desquels on pouvait avoir les doutes les plus sérieux; les autres enviant la bonne affaire qu'il ferait de cette aventure, en ayant à sa disposition les fonds du riche étranger en voyage, circonstance qui ne pouvait guère être cachée au public quand on vit le digne homme acheter divers objets de luxe qui, quoique peu dispendieux en eux-mêmes, excédaient pourtant de beaucoup les bornes qu'il mettait à ses dépenses.

Le sentiment intime de sa probité mettait l'honnête docteur en état de mépriser ces bavardages insignifians; cependant il ne pouvait lui être nullement agréable de savoir qu'on tînt de pareils propos. Il n'en continua pas moins à visiter ses malades avec sa régularité ordinaire, et il attendit avec patience que le temps jetât quelque lumière sur la personne et l'histoire de sa pensionnaire.

On était dans la quatrième semaine qui suivit l'accouchement de l'étrangère, dont le rétablissement pouvait être regardé comme complet, lorsque Grey, revenant d'une de ses visites à dix milles de distance, vit une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, arrêtée devant sa porte. — Cet homme est revenu, se dit-il à lui-même, et mes soupçons étaient injustes. Il fit sentir l'éperon à son cheval, signal auquel le fidèle coursier obéit d'autant plus volontiers qu'il sentait l'écurie. Mais lorsqu'il eut mis pied à terre et qu'il fut entré à la hâte dans sa maison, il lui sembla que le départ de cette malheureuse dame était destiné, aussi-bien que son arrivée, à amener la confusion dans sa paisible demeure. Plusieurs oisifs s'étaient attroupés devant sa porte, et deux ou trois avaient même poussé l'impudence jusqu'à s'avancer dans le petit jardin pour mieux écouter une altercation confuse qui avait lieu dans l'intérieur.

Le docteur se montra sans perdre de temps ; et, dès qu'ils le virent, les intrus se retirèrent avec précipitation. Il reconnut le son de la voix de sa femme, montée à un diapason qu'il savait par expérience n'être pas de bon augure ; car mistress Grey, quoique en général douce et traitable, pouvait quelquefois faire la partie de dessus dans un duo matrimonial. Ayant plus de confiance dans les bonnes intentions de sa femme que dans sa prudence, il ne perdit pas un instant pour entrer dans le parloir et prendre l'affaire entre ses mains. Il y trouva mistriss Grey à la tête de toute la milice de l'appartement de la jeune dame, c'est-à-dire la garde, la nourrice et la servante, engagée dans une violente dispute avec deux étrangers. L'un était un vieillard dont le visage basané exprimait la pénétration et la sévérité, mais dont le feu semblait alors en partie amorti par un mélange de chagrin et de mortification ; l'autre, qui paraissait soutenir activement la querelle avec mistress Grey, homme vigoureux, avec des traits durs, les yeux pleins d'audace, était armé de pistolets qu'il semblait se faire un plaisir de laisser apercevoir sans aucune nécessité.

— Voici mon mari, Monsieur, dit mistress Grey d'un ton de triomphe, car elle avait le bonheur de le regarder comme un des plus grands hommes qui existassent ; — voici le docteur, voyons ce que vous direz à présent.

— Ce que je vous ai déjà dit, Madame, c'est-à-dire qu'il faut obéir à mon mandat ; il est en bonne forme, Madame, en bonne forme.

En parlant ainsi, il frappait de l'index de sa main droite sur un papier qu'il tenait de la gauche, et qu'il avançait vers mistress Grey.

— Adressez-vous à moi, s'il vous plaît, Monsieur, dit le docteur, voyant qu'il ne devait pas perdre de temps pour évoquer la cause devant la cour compétente ; je suis maître de cette maison, Monsieur, et je désire apprendre la cause de votre visite.

— Cela sera bientôt dit. Je suis un messager du roi [1], et cette dame m'a traité comme si j'étais celui du bailli d'un baron.

— Ce n'est pas la question dont il s'agit, Monsieur. Si vous êtes un messager du roi, où est votre mandat ? et que venez-vous faire ici ? En même temps il dit tout bas à la nourrice de courir chez M. Lawford, le clerc du corps municipal, et de le prier de

1. Un huissier royal.

venir le trouver le plus promptement possible, et la belle-fille de Peg Tamson partit avec une célérité digne de sa belle-mère.

— Voici mon mandat, dit l'officier de justice; vous pouvez l'examiner.

— Tout effronté qu'il est, le drôle n'ose pas dire au docteur quelle est sa mission, s'écria mistress Grey d'un ton de triomphe.

— Une belle mission! dit la mère Simson; enlever une femme en couches comme un faucon enlèverait une poule!

— Quand il n'y a pas un mois qu'elle est accouchée! ajouta la vieille Alison Jaup.

— Vingt-quatre jours huit heures sept minutes, à une seconde près! s'écria mistress Grey.

Le docteur ayant examiné le mandat, qui lui parut en bonne forme, commença à craindre que sa garnison d'amazones, dans le zèle qu'elles montraient pour défendre une personne de leur sexe, n'allât jusqu'à quelque acte qu'on pourrait traiter de rébellion à la loi, et il leur ordonna de se taire.

— Ce mandat, dit-il, contient un ordre de prise de corps contre Richard Tresham et Zilia de Monçada, pour cause de haute trahison. J'ai servi Sa Majesté, Monsieur, et ce n'est pas ma maison qui servira d'asile à des traîtres. Je ne connais aucune de ces deux personnes, et je n'ai même jamais entendu leur nom.

— Mais la dame que vous avez reçue dans votre maison, dit le messager du roi, est Zilia de Monçada; et voici son père, Mathias de Monçada, qui en fera serment.

— Si cela est vrai, répondit M. Grey en regardant le prétendu père, vous vous êtes chargé d'une singulière fonction. — Je ne suis dans l'habitude ni de nier mes propres actions, ni de m'opposer à l'exécution des lois de mon pays. Il se trouve chez moi une dame en convalescence, qui est devenue sous ce toit mère d'un enfant bien portant; si elle est la personne indiquée dans ce mandat, et que vous soyez son père, je dois la livrer aux lois de mon pays.

Ici la milice d'Esculape fit un nouveau mouvement.

— La livrer, docteur! s'écria la meilleure moitié de lui-même; c'est une honte de vous entendre parler ainsi, vous que les femmes et les enfans font vivre plus que tout autre chose.

— Je suis étonnée d'entendre le docteur parler ainsi, dit Alison Jaup; il n'y a pas une femme dans tout le bourg qui croirait une pareille chose de lui.

— J'avais toujours cru jusqu'à ce moment que le docteur était un homme, ajouta la mère Simson; mais je crois à présent que c'est une vieille femme qui n'a guère plus de hardiesse que moi, et je ne suis pas surprise que la pauvre mistress Grey...

— Silence ! folles que vous êtes ! s'écria le docteur; croyez-vous que cette affaire ne soit pas déjà assez fâcheuse? Faut-il que vous la rendiez encore pire par des propos qui n'ont pas le sens commun? — Messieurs, le cas dont il s'agit est très épineux. Voici un mandat décerné pour un grand crime contre une pauvre créature qui n'est guère en état d'être transportée d'une maison dans une autre, encore moins d'être traînée en prison. Je vous dis clairement que je crois que l'exécution de ce mandat peut occasioner sa mort. Si vous êtes réellement son père, c'est à vous à considérer ce que vous pouvez faire pour arranger les choses, au lieu de les pousser à l'extrémité.

— Il vaut mieux la mort que le déshonneur, répondit le vieillard à figure austère, et d'une voix aussi dure que sa physionomie. — Messager, faites votre devoir, et exécutez le mandat; je vous en rends responsable.

— Vous l'entendez, dit le messager en s'adressant au docteur; il faut que j'aie accès près de cette dame à l'instant même.

— Ah ! dit M. Grey, voici le clerc de ville qui arrive fort à propos. — Soyez le bienvenu, monsieur Lawford. Nous avons grand besoin ici de votre avis comme homme de loi, comme homme de bon sens, comme homme humain. De toute ma vie, je n'ai jamais été plus charmé de vous voir.

Il lui expliqua l'affaire en peu de mots, et le messager du roi, comprenant que ce nouveau venu était un homme jouissant de quelque autorité dans le village, lui montra de nouveau son mandat.

— C'est un mandat très valide et auquel il ne manque rien, docteur, dit l'homme de loi; néanmoins, si vous êtes disposé à prêter serment que le transport serait dangereux pour la santé de cette dame, sans contredit elle doit rester ici sous bonne et sûre garde.

— Ce n'est pas tant le simple acte de locomotion que je crains, répondit le docteur; mais je puis déclarer sur mon ame et sur ma conscience, que la honte, la crainte du courroux de son père, le sentiment de l'ignominie d'une telle arrestation, la terreur des

suites qu'elle peut avoir, peuvent lui occasioner une maladie violente et dangereuse, et peut-être même la mort.

— Le père doit voir sa fille, quoiqu'ils aient pu avoir une querelle ensemble, dit M. Lawford; l'officier de justice doit mettre son mandat à exécution, quand la personne arrêtée en devrait mourir de frayeur. Ces sortes d'évènemens ne sont que des suites contingentes, et non directes et immédiates. Votre hésitation est fort naturelle, monsieur Grey, mais vous devez remettre la dame entre les mains de cet officier.

— Mais du moins, monsieur Lawford, je dois être bien certain que la personne qui se trouve dans ma maison est celle qui est désignée en ce mandat.

— Conduisez-moi dans son appartement, dit le vieillard que le messager avait nommé Monçada.

— S'il le faut, dit Grey, j'aimerais mieux marcher au-devant d'un canon.

Le messager, que la présence de Lawford avait rendu un peu plus civil, commença à reprendre un ton d'impudence. — Il espérait, dit-il, par le moyen de sa prisonnière, obtenir les informations nécessaires pour arrêter l'individu qui était le plus coupable. Si l'on opposait de nouveaux délais à l'exécution de ses ordres, ces informations pouvaient venir trop tard, et il rendait responsables des conséquences tous ceux qui contribuaient à occasioner ces délais.

— Et moi, dit M. Grey, quand je devrais être conduit à l'échafaud pour le dire, je proteste que la marche qu'on veut suivre peut conduire à la mort, à l'assassinat de ma malade. Ne peut-on la laisser ici sous cautionnement, monsieur Lawford ?

— Le cautionnement n'est pas admis dans les cas de haute trahison, répondit l'homme de loi. Et prenant un ton confidentiel, il ajouta : — Allons, monsieur Grey, nous vous connaissons tous pour un homme professant des sentimens de loyauté pour notre souverain le roi George et son gouvernement, mais il ne faut pas que vous poussiez trop loin cette affaire, de peur de vous mettre vous-même dans l'embarras ; il n'existe personne dans Middlemas qui ne le regrettât vivement. L'année 1745 n'est pas encore assez éloignée de nous pour que nous ayons oublié la foule de mandats qui furent décernés alors pour cause de haute trahison, — oui, et contre des dames de qualité qui furent mises en prison sur une telle

accusation : —lady Ogilvy, lady Mac-Intosh, Flora Mac-Donald, et tant d'autres; mais elles furent toutes traitées avec indulgence. Sans doute Monsieur sait ce qu'il fait, et il est sans inquiétude pour la sûreté de la dame. — Ainsi donc il faut céder et laisser couler l'eau, comme nous disons.

— Suivez-moi donc, Messieurs, et vous vérrez la jeune dame, dit Gédéon; et alors, ses traits mâles agités par une vive émotion en songeant à la scène d'angoisse qui allait avoir lieu, il monta le premier le petit escalier, et ouvrant la porte de l'appartement où était l'étrangère, il dit à Monçada qui le suivait : — Voici le seul refuge de votre fille, Monsieur, et je suis malheureusement trop faible pour l'y protéger. Entrez, Monsieur, si votre conscience vous le permet.

Le vieillard lui lança un regard courroucé dans lequel on aurait dit qu'il aurait voulu mettre le pouvoir attribué aux yeux du basilic fabuleux. S'avançant ensuite avec un air de hauteur, il entra dans la chambre. Lawford et Grey le suivirent à une petite distance, et le messager s'arrêta sur le seuil de la porte. L'infortunée jeune femme avait entendu le bruit de l'altercation, et n'en avait que trop bien deviné la cause. Il est même possible qu'elle eût vu les deux étrangers descendre de voiture. Quand ils entrèrent dans l'appartement, elle était à genoux devant un fauteuil, le visage couvert d'un voile de soie. Monçada prononça un seul mot que personne ne comprit, mais qu'à l'accent qui l'accompagnait on put juger équivalent à celui de misérable ! La jeune femme fit entendre un gémissement convulsif, semblable au faible cri d'un soldat mourant d'une blessure, et qui en reçoit une nouvelle. Mais sans s'inquiéter de son émotion, Monçada la saisit par le bras, la releva assez brusquement, et elle parut ne pouvoir se tenir sur ses jambes que parce qu'elle était soutenue par la main ferme qui saisissait son bras. Il lui arracha alors le masque qui lui couvrait le visage. La pauvre créature chercha encore à se cacher la figure de sa main gauche, car la manière dont elle était tenue ne lui laissait pas l'usage de la droite. Son père s'empara aussi de cette main sans beaucoup d'efforts, et d'ailleurs elle était trop petite pour voiler tous ses traits. On vit donc son visage, encore rayonnant de beauté, mais couvert de rougeur et baigné de larmes.

— Alcade, et vous, chirurgien, dit Monçada à Lawford et à Grey avec un accent et des gestes tout-à-fait étrangers, cette femme est ma fille Zilia Monçada, la même qui est désignée dans

ce mandat; faites-moi place, et que je l'emmène dans un lieu où ses crimes pourront être expiés.

— Etes-vous fille de cet homme? demanda Lawford à la jeune dame.

— Elle n'entend pas l'anglais, dit le docteur. Et lui adressant la parole en français, il la conjura de lui dire si elle était fille de Monçada, l'assurant de sa protection si elle ne l'était pas. Elle murmura faiblement sa réponse, mais elle ne fut que trop intelligible. Monçada était son père.

Il ne semblait alors rester aucun prétexte pour intervenir dans cette affaire. Le messager arrêta sa prisonnière, et avec quelque délicatesse demanda l'assistance des femmes qui étaient dans la chambre pour la conduire dans la voiture qui attendait.

Grey s'opposa pourtant encore à leur passage. — Vous ne séparerez pas sans doute la mère de l'enfant? s'écria-t-il.

Zilia Monçada entendit cette question, qui sembla rappeler tout à coup à son souvenir l'être infortuné auquel elle avait donné le jour, et que la terreur dont l'avait frappée la présence de son père lui avait fait oublier un instant. Elle poussa un cri perçant d'angoisse, et tourna les yeux vers son père avec l'air le plus suppliant.

—Portez le bâtard à la paroisse, s'écria Monçada tandis que la malheureuse mère tombait sans connaissance entre les femmes qui étaient alors groupées autour d'elle.

—Cela ne se passera pas ainsi, Monsieur, dit le docteur. Si vous êtes le père de cette dame, vous êtes l'aïeul du malheureux enfant, et vous devez prendre des arrangemens pour lui assurer des alimens, ou nous indiquer quelque personne qui puisse en être responsable.

Monçada jeta un coup d'œil sur Lawford, qui déclara que ce que demandait M. Grey était de toute justice.

—Je ne refuse pas de payer ce qui peut être nécessaire pour ce misérable enfant, dit Monçada en s'adressant à Grey; et si vous voulez vous en charger et l'élever, vous aurez quelque chose à ajouter à votre revenu.

Grey allait refuser une proposition qui lui était faite d'une manière si peu honnête; mais après un moment de réflexion, il répondit : — Ce qui vient de se passer m'a donné une telle opinion de ceux qui y ont pris part, que si la mère désire que je prenne soin de l'enfant, je ne m'y refuserai pas.

Monçada parla à sa fille, qui commençait à recouvrer l'usage

de ses sens, dans la même langue dont il s'était déjà servi. Sa proposition parut convenir à la jeune mère, car elle s'élança des bras des femmes qui la soutenaient, s'avança vers Grey, lui saisit la main, la baisa en la baignant de ses larmes, et parut se consoler même d'être obligée de se séparer de son fils en songeant qu'il resterait confié aux soins du docteur.

— Brave et digne homme, lui dit-elle en son mauvais français, vous avez sauvé la mère et l'enfant !

Pendant ce temps, le père, avec un sang-froid mercantile, plaçait entre les mains de M. Lawford des billets de banque pour une somme de mille livres sterling, et il lui dit qu'il faudrait en faire le placement pour l'usage de l'enfant, et en faire emploi par portions, suivant que l'exigerait sa nourriture, son entretien et son éducation. Si quelque correspondance avec lui relativement à ce sujet devenait nécessaire, comme par exemple en cas de mort de l'enfant, on devait écrire à Mathias Monçada sous le couvert d'une certaine maison de banque de Londres qu'il indiqua.

— Mais songez bien, ajouta-t-il en se tournant vers Grey, à ne me troubler de cette affaire qu'en cas de nécessité absolue.

— Vous n'avez rien à craindre, Monsieur, répondit le docteur; je n'ai rien vu aujourd'hui qui puisse me faire désirer d'entrer en correspondance avec vous, si cela ne devient indispensable.

Tandis que Lawford rédigeait un acte par lequel M. Grey et lui étaient nommés curateurs de l'enfant, M. Grey voulut remettre à la jeune dame ce qui restait de la somme assez considérable que M. Tresham, — si tel était son nom, — lui avait laissée en le quittant. Mais elle refusa cette proposition de remboursement, tant par le peu d'expressions qu'elle pouvait trouver dans ce qu'elle savait de français, que par les gestes les plus expressifs des yeux, des mains et même des pieds. Elle supplia Grey de regarder cette somme comme lui appartenant personnellement, et le força même d'accepter une bague ornée de brillans qui paraissait d'un grand prix. Son père lui adressa alors quelques mots d'un ton sévère, et elle l'écouta avec un air d'angoisse mêlée de soumission.

— Je lui ai accordé quelques minutes pour pleurer sur l'être misérable qui a été le sceau de son déshonneur, dit le père d'un ton austère; retirons-nous, et laissons-la seule. — Vous, ajouta-t-il au messager, restez sur l'escalier et veillez sur la porte.

Grey, Lawford et Monçada se retirèrent dans le salon, où ils

restèrent en silence, chacun occupé de ses réflexions. Au bout d'une demi-heure, ils furent informés que la dame était prête à partir.

—Fort bien, dit Monçada; je suis charmé qu'il lui reste assez de bon sens pour se soumettre à ce qu'elle ne peut empêcher.

Il remonta l'escalier, et revint sur-le-champ, conduisant sa fille, qui avait remis son masque et son voile. En passant près de Grey, elle s'écria : — Mon fils, mon enfant! avec l'accent du désespoir. Elle monta ensuite dans la voiture, qu'on avait fait approcher de la porte autant que le permettait le petit enclos qui était en avant de la maison. Le messager, monté sur un cheval de main, et accompagné d'un recors et d'un domestique, suivit la chaise de poste, qui partit au grand galop en prenant la route d'Edimbourg. Tous ceux qui avaient été témoins de cette scène étrange se retirèrent alors pour se livrer à leurs conjectures, et quelques-uns pour compter ce qu'elle leur avait valu; car une distribution d'argent avait été faite aux femmes qui avaient donné des soins à la jeune dame, avec une libéralité qui avait contribué à les réconcilier en grande partie avec cette violation des droits du sexe féminin,.... l'enlèvement précipité d'une femme en couches.

# CHAPITRE III.

Le dernier nuage de poussière soulevé par les roues de la voiture était dissipé, quand le dîner, qui réclame toujours une part dans les pensées humaines, même au milieu des incidens les plus merveilleux et les plus touchans, se présenta à celle de mistress Grey.

— Eh bien! docteur, dit-elle, resterez-vous à regarder à la fenêtre jusqu'à ce que quelque autre malade vous fasse appeler, pour que vous soyez obligé de partir sans avoir dîné? — J'espère que monsieur Lawford voudra bien accepter la fortune du pot, car c'est justement l'heure de son dîner, et nous avons aujourd'hui quelque chose de plus qu'à l'ordinaire, à cause de cette pauvre dame : — de l'agneau, des épinards, et du veau à la florentine.

M. Grey tressaillit comme s'il fût sorti d'un rêve, et ayant

répété l'invitation hospitalière que sa femme venait de faire, Lawford l'accepta sans se faire presser.

Nous supposerons le repas terminé, une bouteille de bon vieux rum d'Antigoa placée sur la table, et un petit et modeste bol de punch judicieusement rempli pour le docteur et son hôte. Leur conversation roula naturellement sur la scène étrange dont ils venaient d'être témoins, et le clerc municipal [1] ne se fit pas peu de mérite de sa présence d'esprit.

—Je crois, docteur, dit-il, que vous auriez pu vous brasser une ale un peu amère, si je n'étais survenu fort à propos.

— Ma foi, cela aurait bien pu arriver; car, pour vous dire la vérité, quand j'ai vu ce drôle faire parade de ses pistolets entre quatre femmes, dans ma maison, j'ai commencé à sentir le vieil esprit caméronien se soulever en moi, et il m'aurait fallu bien peu de provocations pour me faire prendre le poker [2].

— Fi! fi! mauvais moyen, fort mauvais! Non, non, c'était un cas où un peu de prudence valait mieux que tous les pistolets et tous les pokers du monde.

— Et c'était précisément ce que je pensais quand je vous ai envoyé chercher, monsieur Lawford.

— Et il n'aurait pas pu appeler un homme plus habile dans un cas difficile, ajouta mistress Grey qui travaillait à l'aiguille à quelque distance de la table.

—Je vous remercie, ma bonne voisine, et je bois à votre santé, répondit le scribe; me permettrez-vous de vous servir un second verre de punch? Mistress Grey n'ayant pas accepté, il continua: —Je soupçonne qu'on ne s'est servi de ce messager et de son mandat que pour empêcher toute opposition. Vous avez vu comme il s'est tenu tranquille lorsque j'ai eu établi le point de loi. — Je ne croirai jamais que la dame coure le moindre risque de sa part; mais le père est un rude homme. Soyez-en bien sûrs, il a tellement serré la bride à la pauvre créature, qu'elle l'a rompue, et a pris le mors aux dents. Je ne serais pas surpris qu'il l'emmenât en pays étranger, et qu'il la claquemurât dans un couvent.

— Cela n'est guère probable, dit le docteur, s'il est vrai, comme je le soupçonne, que le père et la fille soient juifs l'un et l'autre.

— Juifs! s'écria mistress Grey; et me suis-je donné tant de

1. *Town-clerk*, le secrétaire de la mairie.

2. *Tisonnier*. Petite barre de fer droite, espèce de fourgon dont on se sert pour attiser le feu de charbon, et qui servit si bien d'arme défensive et offensive au brave Nicol Jarvie. (Voyez *Rob-Roy*.)

peine pour une juive! J'ai remarqué qu'elle a fait la grimace un jour que Simson, sa garde, parlait d'œufs au lard. Mais je croyais que les juifs avaient toujours une longue barbe, et le menton de ce vieux bourru n'en a pas plus que celui d'un chrétien. — J'ai vu le docteur lui-même en avoir une plus longue, quand il n'avait pas eu le temps de se raser.

— M. Monçada pouvait se trouver dans le même cas, dit Lawford, car il semblait avoir voyagé fort vite. Mais on trouve souvent parmi les juifs des gens très respectables, mistress Grey. — Ils n'ont pas de propriétés territoriales, parce que la loi est contre eux à cet égard; mais ils ont bon crédit à la bourse; et beaucoup d'argent dans les fonds publics, mistress Grey. — Quant à moi, je pense véritablement que cette pauvre jeune femme est beaucoup mieux avec son propre père, quoique ce soit un juif et un rude homme par-dessus le marché, qu'elle ne l'aurait été avec le vagabond qui l'a trompée, et qui, d'après tout ce que vous m'avez dit, docteur, paraît être un rebelle et un papiste. Les juifs sont attachés au gouvernement; et ils détestent le Pape, le Diable et le Prétendant, aussi cordialement que fait le meilleur d'entre nous.

— Je ne puis approuver la conduite ni de l'un ni de l'autre, dit M. Grey. Mais il est juste de dire que j'ai vu M. Monçada dans un moment où il était vivement courroucé, et, suivant toutes les apparences, ce n'était pas sans raison. Or, cet autre, ce Tresham, si c'est son nom, m'a parlé avec hauteur, et il a montré plus que de l'insouciance pour cette pauvre jeune femme, à l'instant où il lui devait le plus d'amitié, comme il me devait quelque reconnaissance. Je suis donc de votre opinion, monsieur Lawford, et je pense que le chrétien ne vaut pas le juif.

— Et vous avez dessein de prendre soin de cet enfant, docteur? C'est ce que j'appelle jouer le rôle du bon Samaritain.

— Il ne m'en coûtera guère, monsieur Lawford. Si l'enfant vit, il a de quoi être élevé décemment et se pousser dans le monde, et je puis lui donner une profession utile et honorable. Ce sera pour moi un amusement plutôt qu'un embarras. D'ailleurs, je désire faire quelques observations sur les maladies des enfans, et avec la grâce de Dieu il faudra bien qu'il les éprouve pendant qu'il sera sous mes yeux; et puisque le ciel ne nous a pas accordé d'enfans....

— Bon! bon! vous voilà bien pressé! Il n'y a pas encore si long-temps que vous êtes marié. — Mistress Grey, que mes plai-

santeries ne vous mettent pas en fuite. — Vous nous donnerez peut-être une tasse de thé, car le docteur et moi nous ne sommes pas de grands casseurs de verres.

La quatrième année qui suivit cette conversation vit arriver l'évènement à la possibilité duquel M. Lawford avait fait allusion, et mistress Grey donna une fille à son mari. Mais le bien et le mal sont étrangement mêlés dans ce bas monde. L'accomplissement du désir d'avoir une postérité fut suivi, pour M. Grey, de la perte de sa bonne et simple femme, un des coups les plus cruels que le destin pût porter au pauvre docteur, et la désolation fut jetée dans sa maison par l'évènement qui, pendant plusieurs mois, avait promis d'ajouter de nouveaux attraits à son humble demeure. Grey soutint cette perte comme un homme doué de bon sens et de fermeté supporte un coup dont il n'espère pas pouvoir jamais se relever entièrement. Il s'acquittait des devoirs de sa profession avec la même ponctualité qu'auparavant; il était calme, et même, en apparence, enjoué, quand il se trouvait dans la société; mais l'astre consolateur de son existence était éclipsé. Tous les matins il lui manquait ces avis affectueux qui lui recommandaient de faire attention à sa propre santé, tout en cherchant à rétablir celle de ses malades. Tous les soirs, quand il rentrait chez lui après avoir fait sa tournée laborieuse, il savait qu'il n'avait plus à attendre l'accueil tendre et amical d'une femme empressée de raconter tous les petits évènemens de la journée ou qui en écoutait le récit avec intérêt. Ses lèvres, qui sifflaient avec autant de force que de gaieté dès qu'il apercevait le clocher de Middlemas, restaient immobiles, et la tête du cavalier se penchait sur sa poitrine, tandis que le cheval, n'étant plus animé par la voix et par la main de son maître, semblait ralentir le pas, comme s'il eût partagé son accablement. Il y avait des instans où son abattement était tel, qu'il ne pouvait même supporter la présence de sa petite Menie, dont la physionomie enfantine lui rappelait les traits de sa mère, de la mort de laquelle elle avait été, sans le savoir, la cause innocente. — Sans cette pauvre enfant, pensait-il... Mais, se reprochant aussitôt ce sentiment répréhensible, il la serrait contre son cœur, l'accablait de caresses, — ordonnait tout à coup à la nourrice de l'emporter.

Les mahométans ont une idée bizarre : ils pensent que le vrai croyant, pour arriver dans le paradis, est dans la nécessité de

passer pieds nus sur un pont de fer rouge [1]. Mais, en cette occasion, tous les morceaux de papier que le musulman a ramassés pendant sa vie, de peur qu'une sentence du Coran, qui pourrait y être écrite, ne fût profanée, viennent se placer entre ses pieds et le métal ardent, et l'empêchent de se brûler. C'est ainsi quelquefois que, même en ce monde, les suites des actions inspirées par la bienveillance et la bonté de cœur adouciront l'angoisse des afflictions qui surviendront par la suite.

La plus grande consolation que le pauvre Grey pût trouver, après la perte cruelle qu'il avait faite, était l'affection enjouée que lui témoignait Richard Middlemas, l'enfant qui avait été confié à ses soins d'une manière si singulière. Même à cet âge encore peu avancé, il était d'une beauté remarquable. Quand il gardait le silence ou qu'il avait de l'humeur, ses yeux noirs et sa physionomie frappante offraient quelque ressemblance avec le caractère hautain imprimé sur les traits de celui qu'on supposait son père; mais quand il était joyeux et content, ce qui arrivait beaucoup plus souvent, ces nuages faisaient place à l'expression la plus gaie et la plus espiègle qui se soit jamais montrée sur le visage riant d'un enfant insouciant. Il semblait avoir un tact au-dessus de son âge pour découvrir le caractère particulier de ceux avec qui il vivait, et pour s'y conformer. Sa nourrice, Bet Jamieson, — ou comme on l'appelait plus communément, pour abréger et *par excellence*, Nourrice, — était un des principaux objets de l'affection de Richard. Elle l'avait élevé depuis son enfance; elle avait perdu son propre enfant, et peu de temps après son mari; et, se trouvant alors un être isolé, elle avait continué à rester dans la famille du docteur Grey, comme cela arrive assez fréquemment en Ecosse. Après la mort de mistress Grey, elle obtint peu à peu la surintendance générale des affaires intérieures de la maison, et étant bonne ménagère, honnête et entendue, elle devint dans la famille une personne de très grande importance.

Elle avait un caractère hardi, des sensations vives, et, comme cela arrive souvent aux nourrices, elle était aussi attachée à Richard Middlemas, qu'elle avait nourri de son lait, que s'il eût été son propre fils. L'enfant, de son côté, la payait de cette affection par toutes les démonstrations de tendresse dont son âge était capable.

1. Alsirat ou Al-Sirat: le pont sur lequel les musulmans passent de la terre au ciel, pont jeté sur l'enfer.

Le petit Richard se distinguait aussi par son attachement tendre et sincère pour son curateur et son bienfaiteur, le docteur Grey. Il était serviable en temps et lieu convenables; tranquille comme un agneau quand son protecteur semblait vouloir étudier ou réfléchir, empressé à l'aider en tout ce dont il était capable, cherchant à l'amuser quand le docteur semblait le désirer; et dans toutes ces petites prévenances il déployait une intelligence fort au-dessus de la portée ordinaire d'un enfant.

Ce caractère aimable parut gagner encore avec le temps. Dans tous les jeux d'exercice, il était le chef et l'orgueil de ses compagnons, sur la plupart desquels sa force et son activité lui donnaient une supériorité décidée. Il ne se distinguait pas tout-à-fait autant dans ses études; cependant il était le favori de son maître d'école, homme instruit et sensé.

— Richard marche à pas lents, disait celui-ci au docteur Grey, mais du moins il marche à pas sûrs, et il est impossible de ne pas être content d'un enfant qui désire tellement nous donner de la satisfaction.

L'affection et la reconnaissance du jeune Middlemas pour son protecteur semblait augmenter en proportion du développement de ses facultés, et ces sentimens trouvèrent un moyen aussi naturel qu'agréable de se montrer par ses attentions pour la petite Menie Grey. Ses moindres désirs étaient une loi pour Richard, et c'était en vain que cent voix perçantes l'appelaient pour jouer aux barres ou au ballon, si le bon plaisir de Menie était qu'il restât près d'elle à lui bâtir des châteaux de cartes pour l'amuser. Quelquefois il se chargeait seul du soin de sa petite compagne, et on le voyait se promener avec elle sur le *commun* [1], lui cueillir des fleurs sauvages et lui faire des petits bonnets de roseaux entrelacés.

L'attachement de Menie pour Richard était proportionné à ses soins affectueux, et le père voyait avec plaisir chaque nouvelle marque d'attention que son protégé donnait à sa fille.

Pendant le temps que Richard devenait de bel enfant un bel adolescent, et qu'il avançait vers l'époque où le bel adolescent se changerait en un beau jeune homme, M. Grey écrivit très régulièrement deux fois par an à M. Monçada, par l'intermédiaire que celui-ci lui avait indiqué. Cet homme bienveillant pensait que, si le riche aïeul pouvait seulement voir ce petit-fils, dont toute famille aurait pu

1. Lieu de dépaissance communale.

être fière, il lui serait impossible de persister dans sa résolution de traiter en étranger un être qui lui tenait de si près par le sang, et dont l'extérieur et le caractère étaient si intéressans. Il crut donc qu'il était de son devoir d'entretenir la faible et indirecte communication qui lui était permise avec le grand-père maternel de son protégé, comme pouvant, à une époque plus heureuse, amener une liaison plus étroite. Cependant, sous tout autre rapport, cette correspondance ne pouvait être agréable à un homme plein d'une honorable fierté comme M. Grey.

Aussi ses lettres étaient-elles aussi courtes que possible. Il se bornait à y rendre compte des dépenses de l'enfant, en y comprenant une très modique pension pour lui-même, le tout attesté par M. Lawford, qui en était comme lui curateur; et à parler de l'état de la santé de Richard et des progrès de son éducation, en y joignant quelques mots pour faire brièvement, mais avec chaleur, l'éloge de son intelligence et de la bonté de son cœur. Mais les réponses qu'il recevait à ces lettres étaient plus courtes encore. Elles se réduisaient à peu près à ce qui suit : « M. Monçada accuse réception de la lettre de M. Grey sous telle date, et le prie de persister dans le plan qu'il a suivi jusqu'à présent relativement à leur correspondance. » Dans les occasions où il paraissait y avoir lieu à quelque dépense extraordinaire, les envois d'argent ne se faisaient pas attendre.

Quinze jours après la mort de mistress Grey, le docteur reçut de cette manière une somme de cinquante livres sterling, avec un billet annonçant qu'elle était destinée à payer le deuil de l'enfant R. M. M. Monçada avait ajouté quelques mots pour indiquer que le surplus était à la disposition de M. Grey pour faire face aux dépenses extraordinaires occasionées par cette calamité; mais, désespérant sans doute de rendre convenablement son idée en anglais, il n'avait pas fini cette phrase. Le docteur, sans chercher à remplir la lacune, porta tranquillement la somme tout entière au compte de la petite fortune de son jeune protégé, contre l'avis de M. Lawford, qui, sachant que le docteur, au lieu de gagner quelque chose sur la pension qu'il retenait pour Richard, était plutôt en perte à cet égard, désirait que son ami profitât de cette occasion pour rétablir en partie la balance; mais M. Grey fut à l'épreuve de toute remontrance à ce sujet.

Lorsque Richard approcha de sa quatorzième année, le docteur rendit à M. Monçada un compte plus détaillé du caractère, des

moyens et de la capacité du jeune homme confié à ses soins. Il ajouta qu'il le faisait pour mettre M. Monçada en état de juger de quelle manière devait être dirigée à l'avenir l'éducation de Richard. — Il était arrivé, disait-il, à l'époque où l'éducation sort des directions générales, et doit suivre quelqu'une des routes particulières qui conduisent à chaque profession; par conséquent, il devenait indispensable de déterminer vers laquelle on dirigerait ses études et ses efforts; et, de son côté, il ferait tout ce qui serait en lui pour exécuter les désirs de M. Monçada, les aimables qualités du jeune homme le lui faisant aimer comme s'il était son père, quoiqu'il ne fût que son curateur.

La réponse à cette lettre arriva au bout de huit ou dix jours. Elle était moins laconique que de coutume, n'était plus écrite à la troisième personne, et contenait ce qui suit :

« Monsieur Grey, — nous nous sommes vus dans des circonstances qui ne pouvaient pas, à cette époque, nous faire connaître l'un à l'autre sous un point de vue favorable. Cependant j'ai l'avantage sur vous, puisque, connaissant vos motifs pour concevoir de moi une opinion assez médiocre, je pouvais les respecter et vous respecter vous-même en même temps; au lieu que vous, hors d'état de comprendre les miens, — je veux dire, ne connaissant pas la manière infame dont j'avais été traité, — vous ne pouviez comprendre les raisons que j'avais pour agir comme je l'ai fait. Privé de ma fille, Monsieur, par un misérable, l'ayant vue elle-même dépouillée de son honneur, il m'est impossible de jamais me déterminer à voir l'être, quoique innocent, dont la vue me rappellerait toujours des idées de haine et de honte. — Gardez près de vous ce pauvre enfant; — élevez-le dans votre profession; mais ayez soin qu'il ne porte pas ses vues plus haut que d'occuper dans le monde un rang semblable à celui que vous y occupez dignement. S'il a du goût pour la profession de fermier, pour la jurisprudence, pour la médecine ou pour quelque autre état qu'il puisse exercer dans une province, les moyens d'éducation et d'établissement lui seront libéralement fournis. — Mais je dois le prévenir, ainsi que vous, que toute tentative pour s'adresser à moi autrement que je ne le permettrai spécialement, sera suivie de la perte entière de mes bonnes grâces et de ma protection. Vous ayant fait connaître mes intentions à cet égard, j'espère que vous agirez en conséquence. »

La réception de cette lettre détermina le docteur à avoir une

explication avec le jeune homme, pour savoir s'il avait du goût pour quelqu'une des professions dont on lui donnait le choix, convaincu en même temps que, d'après son caractère docile, il s'en rapporterait au jugement de son protecteur.

Il avait pourtant à s'acquitter d'abord de la tâche désagréable d'informer Richard Middlemas des circonstances mystérieuses qui avaient accompagné sa naissance, et dont il ne le croyait aucunement informé, parce qu'il ne lui en avait jamais parlé lui-même, et qu'il avait appris à l'enfant à se considérer comme le fils orphelin d'un parent éloigné de son protecteur. Mais, quoique le docteur eût gardé le silence, il aurait dû se rappeler que la nourrice, Bet Jamieson, avait la libre jouissance de sa langue, et une disposition très prononcée à s'en servir libéralement.

Parmi le nombre infini de légendes de toute espèce que la nourrice avait eu soin de raconter à son fils de lait dès son plus bas âge, elle n'avait pas oublié ce qu'elle appelait l'époque mémorable de son arrivée dans le monde; — l'air de grandeur et de dignité de son père, qui semblait comme si tout l'univers était à ses pieds; — la beauté de sa mère, le terrible masque noir qu'elle portait, ses yeux qui brillaient comme des diamans, et les diamans véritables qu'elle portait aux doigts et qui ne pouvaient être comparés à rien qu'à ses yeux; la blancheur de sa peau, la couleur de sa robe de soie, et bien d'autres choses de même nature. — Elle s'était étendue ensuite sur l'arrivée de son grand-père, accompagné d'un homme formidable, véritable ogre d'un conte de fée, armé de pistolets, d'un poignard et d'une claymore, armes qui n'existaient que dans l'imagination de la nourrice; elle avait ajouté toutes les circonstances relatives au départ de sa mère, tandis que les billets de banque roulaient dans la maison comme des chiffons de mauvais papier, et que les guinées d'or n'étaient pas plus rares que des cailloux. Tant pour amuser et intéresser l'enfant que pour se livrer au goût qu'elle avait pour l'amplification, la nourrice ajoutait à ce récit tant de circonstances de son invention et tant de commentaires gratuits, qu'auprès de ces ornemens additionnels le fait véritable, tout étrange et tout mystérieux qu'il était, semblait ne plus rien offrir de bien extraordinaire, comme l'humble prose comparée à la poésie dans son essor le plus hardi.

Richard écoutait tout très sérieusement; mais ce qui lui inspirait encore plus d'intérêt, c'était l'idée de voir son vaillant père venir le chercher à l'improviste à la tête d'un brave régiment,

tambours battans et drapeaux déployés, et emmener son fils sur le plus beau bidet qu'on ait jamais vu; — ou sa mère, brillante comme le jour, pouvait paraître tout à coup dans sa voiture attelée de six chevaux, pour réclamer son enfant chéri; — ou son grand-père repentant, et ayant les poches pleines de billets de banque, viendrait indemniser de sa cruauté passée son petit-fils si long-temps négligé, en le comblant de richesses inattendues. Bet Jamieson était bien sûre qu'il ne fallait qu'un regard des yeux brillans de son nourrisson pour tourner leurs cœurs, comme dit l'Ecriture, et il était survenu en ce bas monde des choses plus étranges que de les voir arriver tous trois ensemble, et passer à Middlemas une journée comme jamais le soleil n'en avait éclairé dans ce village. Et alors on n'appellerait plus son cher enfant par ce vilain nom de Middlemas, qui semblait avoir été ramassé dans le ruisseau, mais on lui donnerait le nom de Galatin [1], de sir William Wallace, de Robin Hood, ou celui de quelque autre des grands princes dont il est parlé dans les livres d'histoire.

Le tableau du passé, tel que le peignait la nourrice, et la perspective qu'elle montrait dans l'avenir, avaient trop d'attraits pour ne pas offrir des visions d'ambition à l'esprit d'un jeune homme à peine sortant de l'enfance, mais qui éprouvait déjà un désir prononcé de s'élever dans le monde, et qui se sentait les moyens nécessaires pour y obtenir de l'avancement. Les incidens de sa naissance ressemblaient à ceux qu'il avait trouvés dans les histoires romanesques qu'il avait lues ou qu'il avait entendu raconter, et il lui semblait que rien ne s'opposait à ce qu'ils eussent un dénouement semblable à celui de ces contes véridiques. En un mot, tandis que le docteur s'imaginait que Richard était dans une ignorance complète de tout ce qui avait rapport à sa naissance, il n'était occupé qu'à songer à l'époque où il serait tiré de l'obscurité de sa condition présente, et des moyens qui seraient employés pour l'élever au rang auquel il croyait que lui donnait droit le sang qui coulait dans ses veines.

Telles étaient les pensées du jeune homme, quand un jour, après le dîner, le docteur mouchant la chandelle, et tirant de sa poche le grand portefeuille de cuir dans lequel il déposait quelques papiers particuliers et un petit assortiment des remèdes les plus actifs dont il pouvait avoir besoin tout à coup, y prit la lettre de M. Monçada, et dit à Richard de l'écouter avec la plus grande

1. Galatin ou Galatian est le nom d'un personnage fameux dans les jeux de Noël.

attention, tandis qu'il allait lui apprendre quelques circonstances relatives à sa naissance, dont il était important qu'il fût informé. Les yeux noirs de Richard étincelèrent, le sang anima son front découvert et régulier; le moment de l'explication était enfin arrivé. Il écouta le récit que lui fit Gédéon Grey; et, comme le lecteur peut bien le supposer, ce récit, dépouillé de la dorure qu'y avait ajoutée l'imagination de la nourrice, et réduit à ce que les marchands appellent le nécessaire, ne présentait plus guère que l'histoire d'un enfant, fruit de la honte, abandonné par son père et sa mère, et élevé aux dépens de la charité dédaigneuse d'un aïeul qui le regardait comme la preuve vivante, quoique innocente, du déshonneur de sa famille, et qui aurait acquitté plus volontiers les frais de son enterrement que ceux de sa nourriture et de son entretien, qu'il ne payait qu'à contre-cœur. «Temples et tours,» les cent châteaux en Espagne qu'avait construits l'imagination du jeune Richard s'écroulèrent à la fois, et le chagrin qui accompagna leur chute fut d'autant plus vif, qu'il s'y mêlait un sentiment de honte d'avoir pu se livrer à de telles illusions. Pendant que son protecteur continuait sa relation, il avait l'attitude de l'accablement, les yeux baissés vers la terre, mais les veines du front gonflées par les diverses passions qui l'agitaient.

— Et maintenant, mon cher Richard, dit le bon chirurgien en finissant, il faut songer à ce que vous pouvez faire, puisque votre aïeul vous laisse le choix de trois professions honorables, dont chacune, si vous la suivez avec zèle et persévérance, peut vous procurer sinon des richesses, du moins l'indépendance, et vous assurer dans le monde un rang respectable, sinon élevé. — Vous désirerez sans doute prendre quelque temps pour y réfléchir?

—Pas une minute, répondit le jeune homme en levant la tête et en regardant hardiment le docteur. Je suis né Anglais et libre, et je retournerai en Angleterre si je le juge à propos.

—Vous êtes né libre et fou, répliqua Grey; vous êtes né, comme je crois que personne ne peut mieux le savoir que moi, dans la chambre bleue de Stevenlaw's Land, dans le bourg de Middlemas. Appelez-vous cela être né Anglais?

— Mais Tom Hillary dit que je n'en suis pas moins Anglais du chef de mes parens.

— Et que savez-vous qui sont vos parens? Mais quel rapport la question de savoir si vous êtes Anglais ou non, peut-elle avoir avec ce qui nous occupe?

—Oh! docteur, répondit Richard avec amertume,—vous savez que nous autres Anglais nous ne sommes pas en état de mener une vie aussi dure que vous autres Ecossais. Il y a en Ecosse trop de moralité, trop de prudence et trop de bonne santé, pour qu'on puisse y vivre, soit comme ministre, soit comme homme de loi, soit comme médecin.—Vous me pardonnerez, Monsieur.

— Sur ma foi! Dick[1], ce Tom Hillary vous tournera l'esprit. Que signifient de pareilles sornettes?

—Tom Hillary dit que le ministre vit des péchés des hommes, l'homme de loi de leurs folies, et le médecin de leurs maladies.—Je vous demande encore pardon, Monsieur.

—Tom Hillary devrait être chassé du village au son du tambour. Un freluquet de clerc de procureur, un vagabond échappé de Newcastle! Que je l'entende parler ainsi, et je lui apprendrai à montrer plus de respect pour les professions savantes. Ne me parlez plus de Tom Hillary; vous l'avez beaucoup trop vu depuis quelque temps. Réfléchissez en jeune homme sensé, et dites-moi quelle réponse je dois faire à M. Monçada.

— Dites-lui, répondit Richard, quittant le ton affecté de sarcasme pour prendre celui de la fierté blessée; dites-lui que mon ame se révolte contre le sort obscur qu'il me destine. Je suis déterminé à suivre la profession de mon père, à entrer dans l'armée, à moins que mon grand-père ne veuille me recevoir, et me faire suivre le même état que lui.

—Sans doute, et vous faire son associé, je suppose, et vous reconnaître pour son héritier? Rien n'est certainement plus vraisemblable, d'après la manière dont il vous a fait élever, et les termes dans lesquels il m'écrit.

—En ce cas, Monsieur, il y a une autre chose que je puis vous demander. Il existe entre vos mains une somme d'argent considérable qui m'appartient, et puisqu'elle vous a été remise pour mon usage, je vous prie d'en employer ce qu'il faudra pour m'acheter une commission dans l'armée, de me rendre compte du surplus, et tout en vous remerciant de vos bontés passées, je ne vous serai plus à charge à l'avenir.

— Jeune homme, dit le docteur d'un ton grave, je suis très fâché de voir que le désappointement de quelques folles espérances auxquelles vous n'aviez pas la moindre raison pour vous livrer, vous fasse oublier votre prudence et votre docilité ordinaires. Il

1. Abréviation familière du nom de Richard.

est très vrai qu'il existe pour vous entre mes mains une somme qui, malgré les dépenses faites pour vous jusqu'à ce jour, approche encore de mille livres sterling, et s'élève peut être même un peu au-delà. Mais je ne puis en disposer que conformément à la volonté du donateur; et, dans tous les cas, vous n'avez droit de la demander que lorsque vous aurez atteint l'âge de discrétion, époque qui, conformément à la loi, n'arrivera que dans six ans, et qui, dans un autre sens, n'arrivera jamais si vous ne renoncez à vos lubies actuelles. — Mais allons, Dick, voici la première fois que je vous ai vu montrer une humeur si absurde, et j'avoue qu'il y a dans votre situation bien des choses qui peuvent faire excuser même plus d'impatience que vous n'en avez manifesté. Mais votre ressentiment ne doit pas se tourner contre moi, à qui vous n'avez rien à reprocher. Vous devriez vous rappeler que j'ai été votre premier, votre unique ami, et que j'ai pris soin de vous quand tous les autres vous abandonnaient.

— Je ne vous en remercie pas ! s'écria Richard, cédant à l'impétuosité de ses passions ; vous auriez pu faire mieux pour moi si vous l'aviez voulu.

— Et que pouvais-je donc faire, enfant ingrat? demanda M. Grey, dont le sang-froid commençait à s'émouvoir.

— Me jeter sous les roues de leur voiture quand ils partirent, et leur faire écraser les membres de leur enfant comme ils ont brisé son cœur.

A ces mots il s'enfuit de la chambre, et ferma la porte après lui avec force, laissant le docteur tout étonné du changement total survenu tout à coup dans son caractère et ses manières.

— De quel démon est-il donc possédé? — Ah ! il a de la fierté; il est trompé dans quelques folles espérances que ce Tom Hillary lui avait mises dans la tête, — mais c'est un cas qui exige des anodins, et c'est ainsi que je le traiterai.

Tandis que le docteur prenait cette résolution inspirée par la bonté de son cœur, le jeune Middlemas courut dans la chambre de sa nourrice, où la pauvre Menie, pour qui sa présence était toujours un nouveau sujet de joie, s'empressa de lui montrer, pour la lui faire admirer, une nouvelle poupée dont elle avait fait emplette. Personne en général ne prenait plus d'intérêt que Richard aux amusemens de Menie; mais en ce moment Richard, comme le monarque célèbre dont il portait le nom [1], n'était pas d'humeur à

1. Richard III.

jouer. Il repoussa la petite fille avec tant d'insouciance et même de rudesse, que la poupée, s'échappant des mains de Menie, tomba par terre, et son visage de cire fut brisé. Cette brusquerie lui attira un reproche de la nourrice, quoique le coupable fût son favori.

— Fi donc, Richard! — Je ne vous reconnais pas! — Est-ce ainsi que vous devez agir avec miss Menie? — Silence, miss Menie, je vous aurai bientôt raccommodé le visage de votre poupée.

Mais si Menie pleurait, ce n'était pas pour sa poupée. Tandis que ses larmes coulaient silencieusement le long de ses joues, elle avait les yeux fixés sur Richard avec une expression enfantine de crainte, de chagrin et d'étonnement. La douleur de Menie n'étant pas bruyante, Bet Jamieson cessa bientôt d'y faire attention, et elle remarqua les yeux rouges et les traits enflés de son cher nourrisson, et le changement qui s'était opéré dans toute sa physionomie. Elle commença sur-le-champ une enquête sur la cause de sa détresse, à la manière ordinaire des matrones de cette classe; et les questions : — Qu'y a-t-il donc, mon enfant? — qui est-ce qui a tourmenté mon enfant? et plusieurs autres du même genre, arrachèrent enfin la réponse suivante :

— Je ne suis pas votre enfant, — je ne suis l'enfant de personne : je suis un enfant proscrit par sa famille; — je n'appartiens à personne; le docteur Grey me l'a dit lui-même.

— Et a-t-il jeté au nez de mon enfant qu'il était un bâtard? — Sur ma foi! il est bien osé! — Allez, allez, votre père était un homme qui valait bien mieux que celui qui se trouve sur les jambes du docteur, — un grand et bel homme, ayant un œil comme un faucon, et une démarche comme un joueur de cornemuse montagnard.

La nourrice avait entamé un sujet favori, et elle l'aurait continué long-temps, car elle était admiratrice déclarée de la beauté masculine; mais il y avait dans sa dernière comparaison quelque chose qui ne plaisait pas au jeune homme; il coupa donc court à cette conversation en lui demandant si elle savait précisément combien d'argent son aïeul avait laissé pour lui au docteur Grey. — Elle ne pouvait le dire, — elle ne le savait pas au juste, — c'était une somme énorme, telle qu'il en passait rarement entre les mains d'un homme; — ce n'était sûrement pas moins de cent livres, et peut-être bien cela pouvait-il aller à deux cents. — En un mot, elle ne savait rien à ce sujet; mais elle — était sûre que le docteur Grey lui en tiendrait bon compte jusqu'au dernier sou; car chacun savait que c'était un homme juste quand il s'agissait d'argent. Au surplus,

si son cher enfant désirait en savoir davantage, elle était sûre que le clerc du village pouvait lui dire tout ce qui s'était passé.

Richard Middlemas se leva, et quitta l'appartement sans dire un mot de plus. Il alla sur-le-champ chez le vieux clerc du village, dont il s'était fait un ami, comme de la plupart des hauts dignitaires de l'endroit. Il entama la conversation en lui faisant part de la proposition qui lui avait été faite de choisir une profession, et après lui avoir parlé des circonstances mystérieuses qui avaient accompagné sa naissance et de la perspective douteuse qui s'ouvrait devant lui, il amena aisément M. Lawford à s'expliquer sur le montant des fonds qui lui étaient destinés, et à énoncer la somme exacte qui se trouvait à cet effet entre les mains de son protecteur; détails qui se trouvèrent parfaitement conformes à ce que celui-ci lui avait déjà dit. Il le sonda ensuite sur la possibilité de réaliser le désir qu'il avait d'entrer dans l'armée; mais il reçut une seconde confirmation de ce que lui avait annoncé le docteur, c'est-à-dire qu'aucune partie de cet argent ne pouvait être mise à sa disposition avant sa majorité, et même à cette époque, sans le consentement de ses deux curateurs, et surtout de M. Grey. Il prit donc congé de M. Lawford, qui, approuvant la manière circonspecte dont le jeune homme venait de lui parler, et le choix prudent qu'il avait fait d'un conseiller, lui déclara que, s'il se décidait pour la jurisprudence, il le recevrait chez lui en qualité d'apprenti, moyennant une somme très modique, et qu'il congédierait Tom Hillary pour lui faire place, ce jeune homme, dit-il, faisant trop l'important, et l'étourdissant en lui parlant sans cesse de la pratique d'Angleterre, dont on n'avait que faire, grâce à Dieu, de ce côté de la frontière.

Middlemas le remercia de son offre obligeante, et lui promit d'y réfléchir, dans le cas où il donnerait la préférence au barreau.

En quittant le maître de Tom Hillary, Richard alla trouver Tom Hillary lui-même, qui était en ce moment dans l'étude du procureur. C'était un jeune homme d'environ vingt ans, dont la taille était aussi petite que ses prétentions étaient grandes, et qui se distinguait par des cheveux peignés avec le plus grand soin, et par la splendeur d'un chapeau galonné et d'un gilet brodé, dont il faisait parade les dimanches dans l'église de Middlemas. Tom Hillary avait commencé sa carrière par être clerc de procureur à Newcastle sur la Tyne; mais, n'importe pour quelle raison, il avait trouvé convenable de passer en Ecosse, et il s'était rendu recommandable

aux yeux de M. Lawford par la beauté de sa main, et par l'exactitude avec laquelle il transcrivait les délibérations du corps municipal de Middlemas. Il est assez vraisemblable qu'ayant appris par le bruit public les circonstances singulières qui avaient accompagné la naissance de Richard, et sachant qu'il était propriétaire incontestable d'une somme assez considérable, Hillary se détermina, d'après ce motif, à admettre dans sa compagnie un jeune homme dont l'âge était si différent du sien. Il poussa même la bonté jusqu'à lui donner des instructions sur certaines sciences dans lesquelles Richard aurait trouvé difficilement l'occasion de s'instruire dans ce village isolé. Ces sciences étaient certains jeux de cartes et de dés, et, comme cela n'était que trop juste, l'élève payait les leçons qu'il recevait de son maître, en perdant une partie de l'argent qu'il avait à sa disposition. Après avoir fait une longue promenade avec cet ami, dont il estimait probablement les avis plus que ceux de ses conseillers plus âgés, semblable en cela au fils peu sage du plus sage des hommes, Middlemas retourna dans sa chambre dans Stevenlaw's-Land, où il se coucha fort triste et sans avoir soupé.

Le lendemain il se leva avec le soleil, et le repos de la nuit parut avoir produit sur lui l'effet qu'il a souvent, de calmer les passions et de redresser le jugement. La petite Menie fut la première personne à qui il fit amende honorable ; et une offrande bien moindre que la nouvelle poupée qu'il lui présenta aurait été acceptée comme la réparation d'une offense beaucoup plus grande. Menie était une de ces ames pures pour qui un état de froideur est un état de souffrance, et la moindre avance de la part de son ami, de son jeune protecteur, suffisait pour qu'elle lui rendît toute sa confiance, toute son affection enfantine.

Le père ne se montra pas plus inexorable que la fille. A la vérité, M. Grey croyait avoir de bonnes raisons pour montrer quelque froideur à Richard quand il le reverrait, n'étant pas peu blessé de la manière dont celui-ci s'était conduit envers lui la soirée précédente. Mais Middlemas le désarma à l'instant en lui avouant avec franchise qu'il avait laissé égarer son esprit par le rang et l'importance supposée de ses parens, au point de se persuader qu'il devait un jour partager avec eux ces avantages. La lettre de son aïeul, qui le condamnait au bannissement et à l'obscurité pour toute sa vie, était sans doute un coup bien dur, et c'était avec un profond chagrin qu'il songeait que, dans l'amertume de son désappointement, il s'était oublié jusqu'à s'exprimer d'une

manière si contraire au respect et à l'affection qu'il devait à un homme qui lui avait toujours montré les sentimens d'un père, et à la décision duquel il devait soumettre toutes les actions de sa vie. Grey, touché d'un aveu fait avec tant de franchise et d'humilité, oublia sur-le-champ tout le ressentiment qu'il pouvait avoir conçu, et lui demanda avec bonté s'il avait fait quelques réflexions sur son choix entre les professions qui lui avaient été proposées, lui offrant en même temps de lui laisser un délai raisonnable pour se déterminer.

Richard Middlemas répondit à cette question avec autant de promptitude que de candeur. — Il avait, lui dit-il, pour mieux s'éclairer sur le parti qu'il devait prendre, consulté son ami le clerc municipal. Le docteur fit un signe d'approbation. — M. Lawford lui avait témoigné beaucoup de bonté, et lui avait même offert de le prendre comme apprenti dans son étude. Mais si son bienfaiteur, son père, voulait lui permettre d'étudier sous ses auspices le noble art dans lequel il s'était fait lui-même une réputation si bien méritée, le seul espoir de pouvoir un jour se rendre de quelque utilité à M. Grey dans ses travaux l'emporterait sur toute autre considération. Un tel usage de ses connaissances, quand un cours d'études convenables les lui aurait fait acquérir, aiguillonnerait ses efforts plus que la perspective de devenir un jour lui-même clerc municipal à Middlemas.

Le jeune homme ayant déclaré que sa volonté ferme et inébranlable était de prendre de son protecteur des leçons de l'art de guérir, et de continuer à demeurer avec lui, le docteur informa M. Monçada de la détermination de Richard, et celui-ci en témoigna son approbation en envoyant à M. Grey une somme de cent livres pour payer l'apprentissage, somme trois fois aussi considérable que celle que la modestie du docteur avait demandée.

Peu de temps après, le docteur Grey et M. Lawford s'étant rencontrés au petit club du village, leur entretien roula sur le bon sens et la fermeté de Richard Middlemas.

— Sur ma foi, dit le clerc, c'est un jeune homme si désintéressé et si attaché à ses amis, qu'il n'a pu se résoudre à accepter une place que je lui offrais dans mon étude, de crainte qu'on ne pensât qu'il cherchait à couper l'herbe sous le pied à Tom Hillary.

— Et véritablement, monsieur Lawford, dit le docteur, j'ai quelquefois craint qu'il ne fréquentât trop souvent ce Tom Hillary.

Mais vingt Tom Hillary ne viendraient pas à bout de corrompre Dick Middlemas.

## CHAPITRE IV.

Depuis qu'il était médecin
Dick passait pour être habile :
Mais on donnait dans la ville
Comme un fait non moins certain,
Que Tom était plus politique.
Tom et Dick.

A l'époque où M. Grey commença à donner des leçons dans l'art de guérir au jeune Middlemas, devenu son apprenti, les parens d'un jeune homme nommé Adam Hartley lui proposèrent de le recevoir aussi chez lui dans la même qualité. Il était fils d'un respectable fermier, demeurant en Angleterre sur la frontière de l'Ecosse, qui, destinant son fils aîné à sa propre profession, désirait faire du second un chirurgien ou un médecin, afin de pouvoir profiter des dispositions obligeantes d'un homme puissant, propriétaire de sa ferme, qui lui avait dit que cette profession était celle où son crédit pourrait plus facilement être utile à un de ses enfans. Middlemas et Hartley devinrent donc compagnons d'études. Pendant l'hiver, ils étaient mis en pension à Edimbourg, afin de suivre les divers cours qui étaient nécessaires pour qu'ils pussent obtenir leurs grades universitaires. Trois ou quatre ans se passèrent ainsi ; et d'adolescens qu'ils étaient, les deux aspirans aux faveurs d'Esculape devinrent enfin deux jeunes gens qui, également beaux et bien faits, bien mis, bien élevés, et ayant de l'argent dans leur poche, finirent par être des personnages de quelque importance dans le petit bourg de Middlemas, où il se trouvait à peine un seul être qu'on pût dire appartenir à l'aristocratie, mais où les élégans étaient rares, et où l'on voyait une foule d'élégantes.

Chacun d'eux avait ses partisans particuliers ; car, quoique les deux jeunes gens vécussent en assez bonne harmonie ensemble, personne, comme c'est l'usage en pareil cas, ne pouvait être ami de l'un sans le comparer à l'autre en même temps et sans lui donner la supériorité sur celui-ci.

Tous deux étaient gais, aimaient la danse, et étaient disciples assidus de M. Mac Fittock, maître à danser, qui, courant le pays pendant l'été, faisait jouir pendant l'hiver la jeunesse de Middlemas de l'avantage de ses instructions, à raison de cinq shillings pour vingt leçons. En ces occasions, il distribuait à chacun des élèves du docteur Grey sa dose particulière d'éloges. — Hartley dansait avec plus de feu, — Middlemas avec plus de grâce. — M. Mac Fittock aurait opposé Richard à tout le comté dans le menuet, et il aurait parié ce qu'il avait de plus cher au monde (c'était son violon de poche) qu'on reconnaîtrait sa supériorité; mais il convenait qu'Adam l'emportait sur lui dans les *hornpipes*, les *jigs*, les *reels*, et les *strathspeys* [1].

Hartley dépensait davantage pour sa toilette, peut-être parce que son père lui en fournissait plus de moyens; mais son costume n'était jamais d'aussi bon goût que celui de Richard quand il était neuf, ni aussi bien conservé quand il commençait à s'user. Adam Harley avait l'extérieur tantôt très élégant, tantôt plus que négligé; et, dans le premier cas, il semblait s'apercevoir un peu trop de sa splendeur; son compagnon était toujours bien mis et avec une propreté remarquable, et en même temps il avait un air de savoir-vivre qui semblait le mettre toujours à son aise; de sorte que ses vêtemens, quels qu'ils fussent, paraissaient toujours être précisément ce qui lui allait le mieux.

L'extérieur des deux jeunes gens offrait une différence encore plus marquée. Adam Hartley était d'une taille au-dessus de la moyenne, robuste et bien proportionné; et sa physionomie anglaise, franche et ouverte, était conforme au vrai type saxon; ses cheveux châtains, quand le coiffeur ne les raccourcissait pas, étaient naturellement touffus. Il aimait à lutter, à boxer, à sauter, à jouer du bâton à deux bouts, à se livrer à tout exercice violent; et quand il en avait le loisir, il se trouvait aux combats de taureaux et aux grandes parties de ballon qui avaient lieu quelquefois dans le village.

Richard, au contraire, avait le teint un peu brun, comme son père et sa mère, et ses traits, bien formés et réguliers, étaient comme empreints d'un caractère un peu étranger. Sa tournure, son aisance et ses manières devaient lui être naturelles, car il n'aurait pas trouvé dans le bourg où il avait reçu le jour un modèle

1. Noms de danses écossaises.

à imiter. Tandis qu'il était à Edimbourg, il apprit à manier l'épée d'un professeur d'escrime, et il prit des leçons de déclamation d'un bon acteur pour se fortifier dans l'élocution. Il y devint aussi amateur de spectacle; il se montrait assidûment au théâtre, et prenait le ton de critique dans ce département de la littérature, comme dans d'autres genres plus légers. Pour achever le contraste, Richard était un pêcheur plein d'adresse, et dont le succès couronnait toujours les efforts; — Adam, un hardi chasseur qui ne manquait jamais son coup. Ils se disputaient à qui fournirait le mieux la table de M. Grey, ce qui faisait qu'elle était mieux servie qu'elle ne l'avait jamais été; et, en outre, comme de petits présens de poisson et de gibier sont toujours agréables aux principaux habitans d'un bourg de province, les deux jeunes gens, à l'aide de ce moyen, avaient obtenu une grande popularité.

Lorsque le bourg était divisé, faute d'un meilleur sujet de discussion, sur la part de mérite des deux apprentis du docteur Grey, on le prenait quelquefois lui-même pour arbitre. Mais sur ce sujet comme sur tout autre, le docteur était circonspect. Il disait qu'ils étaient tous deux de braves garçons, et qu'ils deviendraient des hommes utiles dans leur profession, si les habitans du bourg n'étaient pas assez extravagans pour leur faire tourner la tête en faisant trop d'attention à eux, et si les parties de plaisir ne continuaient pas à les distraire si souvent de leurs études. Sans doute il était naturel qu'il eût plus de confiance en Hartley, qui était né de parens bien connus, et qui pouvait presque passer pour Ecossais; mais s'il éprouvait cette partialité, il se la reprochait parce que l'enfant d'étrangers, qui lui avait été si singulièrement jeté sur les bras, avait un droit particulier à toute l'affection et à toute la protection qu'il pouvait accorder; et véritablement le jeune homme se montrait si reconnaissant, qu'il lui était impossible de laisser soupçonner le moindre désir que Dick Middlemas ne s'empressât de l'accomplir.

Il y avait dans le village de Middlemas des gens assez indiscrets pour supposer que Menie Grey devait pouvoir juger mieux que personne du mérite comparatif de ces deux personnages accomplis, entre lesquels l'opinion publique se partageait. Pas un de ceux qui avaient avec elle les liaisons les plus intimes n'osait lui faire cette question en termes précis; mais on observait sa conduite de très près, et les critiques remarquaient qu'elle accordait des attentions à Hartley plus librement et plus ouvertement. Elle jasait avec

lui, riait avec lui, dansait avec lui, tandis que sa manière d'être avec Middlemas était plus réservée et plus circonspecte. Ces prémisses étaient certaines, mais le public se divisait encore dans les conclusions qu'on devait en tirer.

Il n'était pas possible que des jeunes gens fussent le sujet de semblables discussions sans savoir qu'elles avaient lieu; et étant ainsi mis en contraste perpétuel par la petite société dans laquelle ils vivaient, ils n'auraient pas été formés du limon ordinaire à l'espèce humaine s'ils ne s'étaient pas laissé gagner eux-mêmes peu à peu par cet esprit de controverse, et s'ils ne s'étaient pas considérés comme des rivaux briguant les applaudissemens du public.

Et il ne faut pas oublier que Menie Grey, à cette époque, était devenue une des jeunes filles les plus jolies, non-seulement de Middlemas, mais même de tout le comté dans lequel ce petit bourg est situé. Ce point avait été décidé par une preuve qu'on ne pouvait regarder que comme décisive. A l'époque des courses de chevaux, la meilleure compagnie de tous les environs se réunissait ordinairement à Middlemas, et la plupart des bons bourgeois se procuraient une augmentation de revenu en louant leurs appartemens à des personnes de qualité pendant la semaine de plaisirs. Tous les thanes et thanesses [1] de campagne ne manquaient pas de s'y trouver en pareille occasion, et tel était le nombre des chapeaux à cornes et des robes de soie à queue, que la petite ville semblait, pendant ce temps, avoir totalement changé d'habitans. En cette occasion, les personnes d'une certaine qualité étaient seules admises au bal qui avait lieu chaque soir dans l'ancienne salle municipale, et cette ligne de démarcation excluait la famille de M. Grey.

Cependant l'aristocratie du comté jouissait de ses privilèges avec quelque sentiment de déférence pour les habitans des deux sexes de Middlemas, qui étaient condamnés à entendre tous les soirs le son des violons sans qu'il leur fût permis de danser. Une des soirées de la semaine des courses, on donnait un bal qu'on nommait le bal des chasseurs, et il était consacré à l'amusement général, et dégagé des restrictions ordinaires de l'étiquette. En cette occasion, toutes les familles respectables du bourg étaient invitées à partager les divertissemens de la soirée, et à admirer l'élégance supérieure de la noblesse du pays, avec une reconnaissance

[1] *Thane* signifie *chef* dans l'ancienne langue celtique. L'auteur veut dire ici tous les *hobereaux* et leurs dames.

convenable pour cet acte de condescendance. C'était surtout au beau sexe qu'étaient adressées les invitations, car le nombre des hommes qu'on admettait était infiniment plus limité. Or, à cette revue générale, la beauté des traits de miss Grey et les grâces de tout son extérieur l'avaient placée, dans l'opinion de tous les juges compétens, décidément à la tête de toutes les belles qui se trouvaient à ce bal, à l'exception de celles avec qui, d'après les idées reçues en ce lieu, il n'aurait guère été convenable de la comparer.

Le laird de Loupon-Height [1], descendu d'une maison ancienne et distinguée, n'hésita pas à danser avec elle pendant la plus grande partie de cette soirée; et sa mère, connue par la fierté avec laquelle elle maintenait les distinctions de rang, fit placer la petite plébéienne à côté d'elle quand on se mit à table pour souper. On l'entendit même dire que la fille du chirurgien se comportait très joliment, et qu'elle paraissait sentir parfaitement qui elle était et où elle se trouvait. Quant au jeune laird, il riait d'une manière si bruyante, et faisait de tels bonds en dansant, qu'on se disait tout bas qu'il avait envie de s'élancer hors de sa sphère, et de changer la fille d'un docteur de village en une dame portant son ancien nom.

Pendant cette mémorable soirée, Middlemas et Hartley, qui avaient trouvé le moyen de se placer dans la galerie des musiciens, étaient témoins de cette scène, qui semblait les affecter différemment. Hartley était évidemment mécontent des attentions excessives qu'avait pour miss Menie Grey le galant laird de Loupon-Height, stimulé par l'influence de deux bouteilles de vin de Bordeaux, et par la vue d'une partenaire qui dansait si bien. De son poste élevé Hartley voyait tout ce jeu muet de galanterie avec les mêmes sensations qu'éprouve un être affamé en voyant un bon repas qu'il ne lui est pas permis de partager; et il regardait chaque cabriole extraordinaire du laird jovial, comme un goutteux qui aurait craint que le sauteur ne lui retombât sur l'orteil. Enfin, hors d'état de maîtriser son émotion, il quitta la galerie et n'y reparut plus de la soirée.

La conduite de Middlemas fut toute différente. Il semblait jouir avec délices de l'admiration générale dont miss Grey était l'objet, et des attentions qu'on lui prodiguait. Il regardait le vaillant laird de Loupon-Height avec un mépris qu'il serait impossible de dé-

1. Saut sur la hauteur.

crire, et il s'amusait à faire remarquer au maître de danse, qui faisait pour le moment partie de l'orchestre, les bonds et les pirouettes ridicules dans lesquelles ce digne rejeton d'un ancien tronc déployait plus de vigueur que de grâces.

— Vous ne devriez pas en rire si haut, monsieur Dick, répondit le maître de cabrioles, car il n'a pas eu comme vous l'avantage d'avoir un maître de grâces; et en vérité, s'il avait voulu prendre quelques-unes de mes leçons, je crois que j'aurais pu faire quelque chose de ses pieds, car il ne manque pas de souplesse, et il a un coude-pied qui promet. Il y a bien long-temps qu'on n'a vu un si beau chapeau galonné sur la chaussée de Middlemas. — Mais comment pouvez-vous rire ainsi, monsieur Dick Middlemas? Etes-vous bien sûr qu'il ne vous coupera pas l'herbe sous le pied près de sa belle partenaire?

— Lui! qu'il.... — Middlemas commençait une phrase qu'il n'aurait pu achever avec les égards dus aux convenances, mais il fut interrompu par le conducteur de l'orchestre, qui rappela Mac-Fittock à son poste en lui disant d'un ton d'humeur : — A quoi songez-vous donc, Monsieur? pensez à votre archet. Comment voulez-vous que trois violons tiennent tête à une basse, si l'un d'eux est à bavarder et à grimacer comme vous le faites? — Jouez, Monsieur! jouez!

Richard Middlemas, réduit ainsi au silence, continua, de l'élévation où il se trouvait, comme un des dieux des Epicuriens, à regarder ce qui se passait en dessous de lui, sans que la gaieté qui y régnait produisît d'autre effet sur son visage que de lui arracher un sourire qui semblait indiquer un mépris d'indifférence pour tout ce qu'il voyait, plutôt qu'un mouvement de sympathie pour les plaisirs des autres.

## CHAPITRE V.

Tais-toi, Billy Bewick, tais-toi,
Ne m'échauffe pas davantage;
Ou, si tu veux montrer quelque courage,
Viens là-bas te battre avec moi.

*Ballade du Northumberland.*

Dans la matinée qui suivit cette soirée consacrée à la gaieté, les

deux jeunes gens travaillaient ensemble sur une petite pièce de terre située derrière Stevenlaw's-Land, dont le docteur avait fait un jardin où il cultivait des plantes qui pouvaient être utiles en pharmacie, et lui servir même à enseigner à ses élèves les élémens de la botanique. Les habitans de Middlemas avaient donné à ce terrain le nom imposant de Jardin de Médecine [1]. Adam et Richard, à la requête du docteur, s'étaient volontiers chargés du soin de ce lieu favori, et tous deux s'occupaient en commun de sa culture, après quoi Hartley avait coutume de prendre soin d'un jardin potager, qui n'était dans l'origine qu'une grande planche de choux, mais où il avait introduit quelques autres légumes, tandis que Middlemas consacrait ses travaux à décorer de fleurs et d'arbustes un petit terrain séparé qu'on avait coutume d'appeler le Parterre de miss Menie.

En ce moment ils étaient tous deux dans la partie botanique du jardin, et Middlemas demanda à Hartley pourquoi il avait quitté le bal si tôt la soirée précédente.

— Je vous demanderais plutôt, répondit Hartley, quel plaisir vous avez pu trouver à y rester. Je vous dis, Richard, que ce Middlemas où nous demeurons n'est qu'un endroit misérable où l'on ne sait pas vivre. Dans le plus petit bourg d'Angleterre, si le représentant au parlement donnait un bal, tout habitant honnête y serait invité.

— Quoi! Hartley, dit son compagnon, est-ce bien vous, vous qui vous déclarez candidat à l'honneur d'être admis dans la société des premiers nés de la terre? Sur ma foi! comment se tirerait d'affaire le pauvre naturel du Northumberland? et il prononça ces mots en donnant à la lettre *r* le véritable accent du nord de l'Angleterre. — Il me semble que je vous vois avec votre habit vert de poids, dansant une gigue avec l'honorable miss Maddie Mac-Fudgeon au milieu d'un cercle de nobles thanes, riant d'aussi bon cœur que s'ils voyaient un pourceau sous les armes.

— Vous ne m'entendez pas, ou peut-être vous ne voulez pas m'entendre. Je ne suis pas assez fou pour désirer d'être bras dessus, bras dessous, avec ces beaux messieurs; je me soucie d'eux aussi peu qu'ils se soucient de moi; mais comme ils ne nous invitent pas à leurs bals, je ne vois pas quel besoin ils ont de danser avec nos partenaires.

1. Le peuple d'Edimbourg nomme ainsi le jardin botanique.

— Nos partenaires, dites-vous? Je ne crois pas que Menie soit bien souvent la vôtre.

— Aussi souvent que je l'invite, répondit Hartley avec un peu de hauteur.

— Oui-dà! en vérité! dit Richard avec le même ton de sarcasme; je ne le croyais pas, et je veux être pendu si je le crois encore. Je vous dis, Adam, que je vous gage un bol de punch que miss Grey ne dansera pas avec vous la première fois que vous l'y inviterez; tout ce que je demande c'est de connaître le jour.

— Je ne ferai pas de gageure relativement à miss Grey: son père est mon maître, et je lui ai des obligations. Je m'acquitterais bien mal avec lui si je faisais de sa fille un sujet de débat entre vous et moi.

— Vous avez raison; il faut vider une querelle avant d'en commencer une autre. Allons, sellez votre bidet, courez à la porte du château de Loupon-Height, et défiez le baron à un combat à outrance pour avoir osé toucher la belle main de Menie Grey.

— Je vous prie de trouver bon qu'il ne soit pas question davantage du nom de miss Grey. Allez porter vous-même vos défis à vos gens du grand monde, et vous verrez ce qu'ils répondront à l'apprenti du chirurgien.

— Parlez de vous-même, s'il vous plaît, monsieur Adam Hartley. Je ne suis pas né un paysan comme certaines gens; et si je le jugeais convenable, je ne me gênerais nullement pour parler au plus fier de ces personnages du grand monde sur un ton qu'il faudrait bien qu'il comprît.

— Sans doute, répondit Hartley perdant patience, vous en faites partie vous-même, comme vous le savez, Middlemas de Middlemas[1].

— Drôle que vous êtes! s'écria Richard en avançant vers lui avec fureur, car son humeur caustique s'était changée en rage.

— Ne faites pas un pas de plus, dit Hartley, ou vous vous en trouverez mal. Si vous vous permettez des plaisanteries grossières, vous devez souffrir qu'on vous réponde sur le même ton.

— Vous me ferez raison de cette insulte, de par le ciel!

— Eh bien, fort volontiers, si vous l'exigez; mais je crois que le mieux serait de ne plus parler de cette affaire. Nous avons dit l'un et l'autre ce que nous aurions mieux fait de ne pas dire. — J'ai

1. En dialecte écossais. *Middlemas of that ilk*, *Middlemas* de ce même *lieu*.

eu tort de vous parler comme je l'ai fait, quoique vous m'y eussiez provoqué; et maintenant je crois vous avoir donné la satisfaction qu'un homme raisonnable peut exiger.

— Monsieur, s'écria Richard, la satisfaction que je vous demande est celle d'un homme d'honneur. — Le docteur a une paire de pistolets.

— Et même une paire de mortiers qui sont fort à votre service, Messieurs, dit le docteur Grey, s'avançant de derrière une haie d'ifs, d'où il avait entendu toute cette querelle, ou du moins la plus grande partie. Ce serait une belle chose vraiment, si mes apprentis tiraient l'un contre l'autre avec mes propres pistolets! Attendez que vous soyez en état de guérir la blessure d'une arme à feu, avant de vouloir en faire une. Allez, vous êtes deux fous; et je ne puis vous savoir bon gré de mêler le nom de ma fille dans vos sottes querelles. — Ecoutez-moi, jeunes gens : vous me devez tous deux quelque respect, à ce que je crois, et même quelque reconnaissance; croyez-vous m'en donner une bonne preuve si, au lieu de vivre paisiblement avec une pauvre fille privée de sa mère, comme des frères avec une sœur, vous me forcez à faire une dépense additionnelle, et à me priver de toute ma consolation, en m'obligeant à l'éloigner de moi pendant quelques mois que vous avez encore à rester dans ma maison? — Que je vous voie vous donner la main, et qu'il ne soit plus question de pareilles sottises.

Tandis que le docteur parlait ainsi, les deux jeunes gens restaient debout devant lui, dans l'attitude de criminels prononçant eux-mêmes leur condamnation. Lorsqu'il eut fini sa mercuriale, Hartley se tourna vers son compagnon en lui offrant la main avec un air de franchise, et celui-ci la prit, mais après un moment d'hésitation. Il ne fut plus question entre eux de cette affaire; mais à compter de cette époque, ils ne vécurent plus sur le même pied d'intimité qu'auparavant. Au contraire, ils évitaient tout rapprochement que leur situation ne rendait pas indispensable, ne se parlaient qu'autant que les devoirs de leur profession l'exigeaient absolument, et semblaient aussi étrangers l'un pour l'autre, que pouvaient l'être deux individus demeurant dans la même maison.

Quant à Menie Grey, son père ne semblait concevoir aucune inquiétude relativement à elle, quoique ses absences fréquentes et presque journalières exposassent sa fille à se trouver presque constamment avec deux beaux jeunes gens à qui l'on pouvait supposer

l'intention de chercher à lui plaire, plus que bien des parens n'auraient jugé prudent de le permettre. Nourrice Jamieson, si l'on prenait en considération sa qualité de domestique et sa partialité excessive pour son ancien nourrisson, ne pouvait être regardée comme une matrone capable de lui servir de protection. Mais Gédéon-Grey savait que son caractère pur, droit et intègre, était échu en partage à Menie dans toute son étendue, et jamais père n'eut moins de motifs pour craindre qu'une fille trompât sa confiance. Comptant donc avec raison sur ses principes, il oubliait le danger auquel il exposait son cœur et sa sensibilité.

Pendant les absences du docteur, Menie et les deux jeunes gens semblaient mettre plus de réserve dans leurs relations habituelles. Ils ne se rencontraient qu'aux heures des repas, et alors miss Grey, peut-être d'après les avis de son père, cherchait à leur accorder le même degré d'attention. Mais ce n'était pas une chose facile, car Hartley devint si sérieux, si froid, si circonspect, qu'il était impossible qu'elle pût soutenir long-temps une conversation avec lui; tandis que Middlemas, parfaitement à son aise, jouait son rôle comme auparavant dans toutes les occasions qui se présentaient; et sans paraître vouloir toujours faire valoir son intimité, semblait pourtant rester complètement le maître de le faire.

Le temps approcha enfin où les deux jeunes gens, ayant rempli les obligations qu'ils avaient contractées par leur brevet d'apprentissage, allaient entrer dans le monde, et jouir d'une parfaite indépendance. M. Grey informa Richard qu'il avait écrit plus d'une fois à ce sujet à M. Monçada, et d'une manière pressante, mais qu'il n'en avait encore reçu aucune réponse, et qu'il ne voulait pas prendre sur lui de lui donner ses avis, avant de connaître le bon plaisir de son aïeul. Richard parut supporter avec plus de patience que le docteur ne lui en supposait l'incertitude dans laquelle on le laissait. Il ne fit aucune question, ne hasarda aucune conjecture, ne montra nulle inquiétude, mais parut attendre patiemment ce que l'avenir déciderait de son sort. — Ou mon jeune homme a pris secrètement un parti, pensa M. Grey, ou il se montrera plus traitable que, d'après certains traits de son caractère, je n'étais porté à le croire.

Dans le fait, Richard avait mis à l'épreuve cet aïeul inflexible, en lui écrivant une lettre pleine de soumission, d'affection et de reconnaissance, pour le prier de lui permettre de correspondre personnellement avec lui, en lui promettant de se conduire en tout

d'après sa volonté. Il ne reçut d'autre réponse que sa propre lettre, qui lui fut renvoyée avec une note du banquier sous le couvert duquel il l'avait adressée, portant que toute tentative future pour faire parvenir de pareilles lettres à M. Monçada sans sa permission occasionerait la cessation définitive de toute remise de fonds de sa part.

Tandis que telle était la situation des choses à Stevenlaw's Land, Adam Hartley chercha un soir à avoir un entretien particulier avec son compagnon d'apprentissage, ce qu'il n'avait pas fait depuis plusieurs mois. Il le trouva dans le petit parterre, et il ne put s'empêcher de remarquer que Richard Middlemas, en le voyant arriver, cacha à la hâte dans son sein un petit paquet, comme s'il eût craint qu'on ne le vît, saisit une bêche, et se mit à travailler avec l'ardeur d'un homme qui désirait faire croire qu'il n'avait l'esprit occupé que de son travail.

— Je désirais vous parler, monsieur Middlemas, dit Hartley; mais je crains de vous interrompre.

— Pas le moins du monde, répondit Richard en mettant de côté sa bêche; je n'étais occupé qu'à arracher quelques mauvaises herbes que les dernières pluies ont fait pousser. Je suis à votre service.

Hartley entra dans un cabinet de verdure et s'y assit. Richard imita son exemple, et sembla attendre ce que son compagnon avait à lui dire.

—J'ai eu une conversation intéressante avec M. Grey, dit Adam, et il s'interrompit en homme qui craint de trouver trop difficile la tâche qu'il entreprend.

— J'espère que l'explication a été satisfaisante, dit Middlemas.

— Vous allez en juger. — Le docteur Grey a bien voulu me faire quelques complimens sur les progrès que j'ai faits dans notre profession, et, à ma grande surprise, il m'a demandé si, considérant qu'il commençait à devenir vieux, j'avais quelque objection à continuer à demeurer avec lui encore deux ans, mais avec quelques avantages pécuniaires, et il m'a offert de me prendre pour associé à l'expiration de ce temps.

— Personne ne peut mieux juger que M. Grey quelle est la personne qui lui convient le mieux pour l'aider dans les travaux de sa profession. Il peut gagner environ deux cents livres par an, et un aide actif pourrait presque doubler cette somme en étendant ses

courses dans les cantons de Strath-Devon et de Carse. Ce n'est pas un grand sujet de division, après tout, monsieur Hartley.

— Mais ce n'est pas tout; le docteur a ajouté.... En un mot, il me propose, si je puis pendant cet espace de temps gagner les bonnes grâces de miss Menie Grey, de devenir alors son fils aussi bien que son associé.

En parlant ainsi, il avait les yeux fixés sur Richard, qui parut un moment vivement agité, mais qui, recouvrant son sang-froid sur-le-champ, répondit en homme dont le dépit et l'orgueil offensé cherchaient en vain à se déguiser sous le voile de l'indifférence:
— Eh bien, maître Adam, je vous félicite de cet arrangement patriarcal. Vous avez servi cinq ans pour obtenir le diplôme de chirurgien, le privilége de tuer et de guérir : — c'est une sorte de Lia; et maintenant vous allez commencer un nouveau cours de servitude pour obtenir une charmante Rachel. — Sans doute... c'est peut-être me donner trop de liberté que de vous faire une pareille question ; — cependant, vous avez sans doute accepté un arrangement si flatteur?

— Vous devez vous rappeler qu'une condition y est annexée, répondit Hartley d'un ton grave.

— Celle de gagner les bonnes grâces d'une jeune fille que vous avez connue tant d'années ? dit Middlemas avec un sourire presque moqueur; cela n'offre pas grande difficulté, à ce qu'il me semble, pour un homme comme M. Hartley, appuyé en outre de la protection de M. Grey. — Non, non, il n'y a nul obstacle à craindre.

— Vous et moi nous savons le contraire, monsieur Middlemas, dit Adam d'un ton très sérieux.

— Moi ! Comment saurais-je mieux que vous quelles peuvent être les inclinations de miss Grey ? Bien sûrement nous avons eu tous deux les mêmes occasions pour en juger.

— Cela est possible, mais il y a des gens qui savent mieux profiter des occasions. — Monsieur Middlemas, j'ai long-temps soupçonné que vous aviez l'avantage inappréciable de posséder l'affection de miss Grey, et....

— Moi ! — Vous plaisantez ou vous êtes jaloux. Vous ne vous rendez pas justice, et vous me faites trop d'honneur. Mais c'est un compliment si flatteur, que je dois vous remercier de votre méprise.

— Pour que vous sachiez que je ne parle ni au hasard, ni par ce que vous appelez jalousie, je vous dirai franchement que Menie

Grey elle-même m'a avoué quels étaient ses sentimens à cet égard. Il était naturel que je lui fisse part de la conversation que j'avais eue avec son père. Je lui ai dit que je n'étais que trop convaincu que je n'avais pas eu le bonheur jusqu'à présent d'intéresser son cœur en ma faveur, ce que je regardais comme indispensable pour la prier de donner son agrément aux projets flatteurs que son père avait eu la bonté de former pour moi; mais je la suppliai de ne pas décider sur-le-champ la question contre moi, et de me laisser les moyens de pouvoir gagner son affection, si ce bonheur m'était réservé, espérant que le temps et les services que je rendrais à son père pourraient produire un effet qui me serait favorable.

—C'était une requête aussi naturelle que modeste. Mais que vous a répondu la jeune personne?

—Elle a un cœur plein de noblesse, Richard Middlemas, et sa franchise seule, indépendamment de sa beauté et de son bon sens, la rend digne d'avoir un empereur pour époux. Je ne saurais vous rendre la modestie pleine de grâce avec laquelle elle m'a répondu qu'elle connaissait trop bien la bonté de mon cœur, comme elle voulut bien s'exprimer, pour m'exposer aux tourmens prolongés d'une passion à laquelle elle ne pourrait répondre. — Elle m'a informé franchement que vous étiez engagés l'un à l'autre depuis long-temps, que vous aviez échangé vos portraits, que bien certainement elle ne vous épouserait jamais sans le consentement de son père; mais qu'elle sentait qu'il lui serait impossible de jamais oublier les sentimens qu'elle vous avait voués, de laisser à un autre la moindre perspective de succès.

—Sur ma foi! elle a véritablement été extrêmement franche, et je lui en ai beaucoup d'obligation.

—Et sur ma foi et mon honneur, monsieur Middlemas, vous faites la plus grande injustice à miss Grey; vous êtes même coupable d'ingratitude envers elle, si vous êtes mécontent qu'elle m'ait fait cet aveu. Elle vous aime comme une femme aime le premier objet de son affection. Elle vous aime d'autant plus..... Il s'arrêta, et Richard termina la phrase.

— D'autant plus que je le mérite moins, peut-être? — En vérité cela est très possible; mais, de mon côté, je l'aime de tout mon cœur. — Cependant, comme vous le savez, ce secret m'appartenait ainsi qu'à elle, et après tout elle aurait mieux fait de me consulter avant de le divulguer.

— Monsieur Middlemas, s'écria Hartley avec vivacité, si le sentiment que vous manifestez provient en partie de la crainte que votre secret ne soit moins bien gardé parce que j'en ai connaissance, je puis vous protester que j'ai tant de reconnaissance pour la bonté qu'a eue miss Grey de me faire l'aveu d'une circonstance si délicate pour elle et pour vous, afin de m'épargner les tourmens qui auraient suivi une espérance déçue, que des chevaux indomptés m'arracheraient les membres avant qu'on tirât de moi un seul mot à ce sujet.

— Allons, allons, mon cher ami, dit Middlemas dont l'air de franchise indiquait une cordialité qui n'existait plus entre eux depuis quelque temps, il faut que vous me pardonniez d'être un peu jaloux à mon tour. Un véritable amant ne peut avoir droit à ce nom sans être quelquefois déraisonnable; et je ne sais pourquoi il me semblait bizarre qu'elle eût choisi pour confident celui que j'ai souvent regardé comme un rival formidable; et cependant je suis si loin d'être mécontent, que je ne sais, après tout, si cette chère fille, pleine de bon sens, aurait pu faire un meilleur choix. Il est temps que la sotte froideur qui a existé entre nous se termine; car vous devez sentir qu'elle n'avait d'autre cause que notre rivalité. J'ai grand besoin de bons avis : et qui pourrait m'en donner de meilleurs que l'ancien compagnon dont j'ai toujours envié le jugement sain, quoique quelques amis peu judicieux m'aient fait l'honneur de me supposer plus de vivacité dans l'esprit.

Hartley accepta la main que Richard lui offrait, mais sans montrer le même enthousiasme que son compagnon.

— Je n'ai pas dessein de rester long-temps ici, dit-il; je n'y resterai peut-être même que quelques heures. En attendant, si je puis vous être utile, soit par mes avis, soit de quelque manière que ce puisse être, vous n'avez qu'à parler. Ce n'est qu'ainsi que je puis maintenant vous prouver mon respect pour Menie Grey.

— Qui aime ma maîtresse, m'aime; c'est un heureux pendant au vieux proverbe, qui m'aime, aime mon chien. Eh bien donc, pour l'amour de Menie Grey, si ce n'est pour celui de Dick Middlemas, maudit soit ce nom vulgaire qui rappelle tant de choses! voulez-vous, vous qui êtes spectateur, nous dire, à nous malheureux joueurs, ce que vous pensez de la partie que nous avons commencée?

— Comment pouvez-vous me faire une telle question, quand un

si beau champ vous est ouvert? Je suis sûr que le docteur Grey vous conserverait près de lui aux mêmes conditions qu'il m'a offertes; sous le rapport de l'intérêt, vous êtes un meilleur parti pour sa fille, puisque vous avez un capital pour commencer votre établissement.

— Vous avez raison, mais il me semble que M. Grey n'a pas montré pour moi beaucoup de prédilection dans cette affaire.

— S'il a fait injustice à votre mérite incontestable, répondit Adam d'un ton un peu sec, la préférence que sa fille vous accorde vous en dédommage plus que suffisamment.

— Sans contredit, et je ne l'en aime que davantage; sans quoi, Adam, je ne suis pas homme à me jeter avidement sur les restes des autres.

— Richard, cet orgueil qui vous domine vous rendra ingrat et malheureux, si vous ne le maîtrisez; M. Grey n'a pour vous que des sentimens d'amitié; il m'a dit franchement qu'en songeant à se choisir un aide qui deviendrait ensuite membre de sa famille, son ancienne affection pour vous l'avait fait balancer long-temps, et qu'il ne s'était déterminé que parce qu'il croyait avoir remarqué que la perspective bornée qu'offre sa proposition ne pouvait vous convenir, et que vous aviez le désir bien décidé d'entrer dans le monde, et d'y pousser votre fortune, comme on le dit. Il a ajouté que, quoiqu'il fût très probable que vous aimiez assez Menie pour abandonner pour l'amour d'elle ces idées ambitieuses, cependant les démons de l'ambition et de la cupidité reviendraient lorsque l'amour, ce puissant exorciste, aurait épuisé la force de ses charmes; et il craignait alors d'avoir de justes raisons pour concevoir quelques inquiétudes pour le bonheur de sa fille.

— Sur ma foi, le brave vieillard parle savamment et avec sagesse. Je ne le soupçonnais pas d'être si clairvoyant. Pour dire la vérité, sans la belle Menie Grey, en faisant ma tournée journalière dans ce pays ennuyeux, je me trouverais aussi malheureux qu'un cheval de moulin, tandis que tant d'autres courent gaiement le monde pour voir comment ils y seront accueillis. Et par exemple, vous-même, où allez-vous?

— Un cousin de ma mère commande un bâtiment de la compagnie des Indes, et j'ai dessein de m'embarquer avec lui comme chirurgien en second. Si le service de mer me plaît, j'y resterai; sinon je prendrai quelque autre parti. Et Hartley soupira à ces mots.



— Vous allez dans les Indes ! s'écria Richard ; — heureux coquin ! dans les Indes ! Vous pouvez supporter avec égalité d'ame tous les désappointemens que vous pouvez avoir éprouvés dans cet hémisphère. — O Delhi ! O Golconde ! vos noms ne sont-ils pas assez puissans pour dissiper de vains souvenirs ? — Les Indes, où l'or se gagne par le fer ! où un homme brave ne peut élever si haut ses désirs de fortune et de renommée, qu'il ne lui soit possible d'y atteindre ! Est-il possible que ce hardi aventurier ait pensé à vous pour ce poste, et que vous éprouviez encore quelque regret de ce qu'une jeune fille aux yeux bleus a jeté un regard plus favorable sur un homme moins heureux que vous ? Cela se peut-il ?

— Moins heureux ! répéta Hartley. — Pouvez-vous bien, vous amant préféré de Menie Grey, parler ainsi même en plaisantant ?

— Ne vous fâchez pas contre moi, Adam, parce qu'ayant réussi en ce point, je ne vois peut-être pas ma bonne fortune avec le même enthousiasme que vous, qui n'avez pas obtenu le même succès. Votre philosophie devrait vous avoir appris que l'objet que nous possédons, ou que nous sommes sûrs de posséder, perd, peut-être par suite de cette certitude, une partie de la valeur idéale et extravagante que nous y attachons quand nous sommes agités tour à tour par la crainte et l'espérance. Malgré tout cela, je ne saurais vivre sans ma chère Menie, et je l'épouserais demain de tout mon cœur, sans songer un instant à la pesanteur des fers qu'un mariage contracté quand nous sommes tous deux encore si jeunes, nous attacherait aux talons. Mais passer encore deux ans dans ce désert infernal, en croisière pour ramasser des couronnes et des demi-couronnes, tandis que des gens qui ne me valent pas gagnent des lacs et des crores de roupies, — c'est une triste chute, Adam ! — Donnez-moi votre avis, mon cher ami ; ne pouvez-vous me suggérer quelque moyen de me débarrasser de ces deux années d'ennui insupportable ?

— Non vraiment, répondit Hartley pouvant à peine cacher son mécontentement ; — et si j'avais assez de crédit sur l'esprit du docteur Grey pour le déterminer à se désister d'une condition si raisonnable, je m'en ferais scrupule. Vous n'avez que vingt-un ans, et si la prudence du docteur a jugé ce temps d'épreuve nécessaire pour moi, qui suis votre aîné de deux ans, je ne crois pas qu'il trouve à propos de vous en dispenser.

— Cela peut être ; mais ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux

passer deux, ou même trois ans d'épreuve dans les Indes, où l'on peut gagner beaucoup en peu de temps, que dans ce misérable bourg où tout ce qu'on peut faire c'est de gagner du sel pour sa soupe, ou de la soupe pour son sel? Il me semble que j'ai un goût naturel pour les Indes, et rien n'est moins étonnant : mon père était soldat, à ce que conjecturent tous ceux qui l'ont vu, et il m'a légué l'amour des armes, et un bras en état d'en faire usage. Le père de ma mère était un riche négociant qui aimait l'argent, j'en réponds, et qui savait comment en gagner. Ce triste revenu de deux cents livres, avec la misérable et précaire possibilité d'y ajouter quelque chose, et qu'il faudrait partager avec le vieux docteur, sonne à mes oreilles comme un état décent de mendicité, quand je songe que le monde m'offre tant de ressources, et que j'ai une épée pour m'y ouvrir un chemin. — Menie est une perle, un diamant, j'en conviens; mais je voudrais enchâsser un joyau si précieux non dans du plomb, non dans du cuivre, mais dans l'or le plus pur, et y ajouter même un entourage de brillans. — Rendez-moi ce service, Adam; chargez-vous de faire envisager mes projets au docteur sous le jour convenable. Je suis sûr que ni lui ni Menie ne peuvent rien faire de plus sage que de me permettre d'aller passer ce temps si court d'épreuve dons le pays des couris [1]. Bien certainement j'y serai de cœur, et tandis que je saignerai quelque manant pour une inflammation, je m'imaginerai être occupé à soulager quelque Nabab ou quelque Rajahpoot d'une pléthore de richesse. — Allons, m'aiderez-vous? Serez-vous mon auxiliaire? Il y a dix contre un que vous plaiderez votre propre cause; car, avant que j'aie fait ma fortune, une épée ou la corde d'un arc peuvent me coucher par terre, et en ce cas vous trouverez la route vers Menie libre et ouverte; et comme vous jouerez le rôle de consolateur *ex officio*, vous pourrez la prendre la larme à l'œil, comme le conseille un vieux dicton.

— Monsieur Richard Middlemas, répondit Hartley, je n'ai plus dessein de vous adresser que quelques mots, et il me serait impossible de vous exprimer si vous m'inspirez plus de pitié ou plus de mépris. Le ciel vous offre le bonheur, une honnête aisance, le contentement, et vous êtes disposé à sacrifier tous ces avantages réels pour satisfaire l'ambition et la cupidité. Si j'avais à donner un avis à ce sujet au docteur Grey ou à sa fille, ce serait de rompre

1. Monnaie des Indes.

toute liaison avec un homme qui, quoique naturellement intelligent, peut faire une telle folie, et qui, quoique élevé dans des principes d'honneur, peut céder à la tentation, et devenir un misérable. — Vous pouvez vous dispenser de ce sourire, qui n'est qu'un ricanement ironique ; je n'essaierai pas de donner cet avis, parce que je suis convaincu qu'il ne pourrait être d'aucune utilité, à moins qu'on fût certain qu'il est désintéressé. J'accélèrerai mon départ de cette maison pour que nous ne nous revoyions plus, et je laisserai à Dieu, à cet être tout-puissant, le soin de protéger l'honneur et l'innocence contre les dangers qui doivent suivre la folie et la vanité. A ces mots, il se détourna avec un air méprisant du jeune candidat dans la carrière de l'ambition, et sortit du jardin.

— Attendez ! s'écria Middlemas, frappé du portrait qu'il voyait dans le miroir qui venait d'être présenté à sa conscience ; attendez, Adam Hartley ! et je vous avouerai que... Mais il parlait d'un ton faible et en hésitant ; ses paroles n'arrivèrent pas à l'oreille de son compagnon, ou ne changèrent rien à sa détermination.

Lorsque Adam fut hors du jardin, Dick commença à reprendre sa fierté ordinaire. — S'il était resté un moment de plus, dit-il, je serais devenu papiste et je l'aurais pris pour confesseur ! Ce manant ! ce rustre ! Je donnerais quelque chose pour savoir comment il a pris un tel ascendant sur moi. Qu'a-t-il à voir dans mes engagemens avec Menie Grey ? Elle lui a fait sa réponse ; quel droit a-t-il de venir se placer entre elle et moi ? Si le vieux Monçada avait rempli les devoirs d'un aïeul, et m'avait assuré une fortune raisonnable, le plan d'épouser cette charmante fille et de m'établir dans le lieu de sa naissance aurait bien pu s'exécuter. Mais mener la vie de ce pauvre bardot, son père ! être aux ordres du premier manant à vingt milles à la ronde ! — Sur ma foi, le métier d'un colporteur qui court des vingtaines de milles afin d'échanger ses épingles, ses rubans et son tabac pour les œufs, les peaux de lapins et le suif de la fermière, est moins pénible, plus profitable, et, je crois vraiment, non moins respectable. — Non ! non ! — à moins que je ne trouve la richesse plus près, j'irai la chercher partout où l'on peut la rencontrer, et par conséquent j'irai à l'auberge du Cygne, et j'y prendrai une détermination définitive après avoir consulté mon ami.

# CHAPITRE VI.

L'AMI que Middlemas s'attendait à trouver au Cygne était un individu dont il a déjà été fait mention dans cette histoire sous le nom de Tom Hillary, ex-clerc de procureur dans l'ancienne ville de Novum-Castrum[1], —et *doctus utriusque juris*, autant qu'il avait pu le devenir par suite de quelques mois passés dans l'étude de M. Lawford, clerc municipal à Middlemas. La dernière fois que nous en avons parlé était à l'époque où la splendeur de son chapeau galonné en or s'était éclipsée devant les castors plus frais des deux apprentis du docteur Grey. Près de cinq ans s'étaient écoulés depuis ce temps, et il y avait environ six mois qu'il avait reparu à Middlemas, mais devenu un personnage tout différent de ce qu'il paraissait quand il en était parti.

Maintenant on l'appelait capitaine; il portait le costume militaire, et son langage était martial. Il semblait avoir de l'argent en abondance, car non-seulement, à la grande surprise de ses créanciers, il acquitta en arrivant certaines anciennes dettes qu'il avait oublié de payer en partant, quoiqu'il eût pu, comme son premier métier devait le lui avoir appris, opposer à toute demande à ce sujet le rempart inexpugnable de la prescription; mais il envoya même au ministre une guinée pour les pauvres de la paroisse. Ces actes de justice et de bienveillance firent du bruit dans le village; ils firent surtout honneur à un homme à qui une si longue absence n'avait pas permis d'oublier ses dettes légitimes, et dont le cœur ne s'était pas fermé aux cris de ceux qui étaient dans le besoin. Son mérite parut encore plus transcendant quand on apprit qu'il avait servi l'honorable compagnie des Indes orientales, — cette étonnante compagnie de commerçans qu'on pourrait justement nommer princes. On était alors vers le milieu du dix-huitième siècle, et les directeurs de cette compagnie, établis dans Leaden-hall-Street, jetaient silencieusement les fondations de cet empire immense qui s'éleva ensuite comme un météore sortant de la terre, et qui étonne aujourd'hui l'Europe aussi bien que l'Asie par son étendue formidable et sa force imposante. La Grande-Bretagne

1. Newcastle.

avait commencé à prêter une oreille étonnée aux récits de victoires remportées et de villes conquises dans l'Orient, et elle fut surprise de voir revenir dans son sein des individus qui avaient quitté leur pays natal en aventuriers, et qui se remontraient entourés de richesses et du luxe de l'Orient, jetant un éclat qui éclipsait la splendeur de la classe même la plus riche de la noblesse anglaise.

Hillary, à ce qu'il paraît, avait travaillé dans cet Eldorado nouvellement découvert; et, s'il disait la vérité, ce n'avait pas été tout-à-fait sans fruit, quoiqu'il fût loin d'avoir achevé la récolte qu'il voulait faire. Il parlait, à la vérité, de faire quelques placemens de fonds, et à titre de simple fantaisie il avait été consulter son ancien maître M. Lawford, sur le projet qu'il avait d'acquérir une ferme de trois mille acres, consistant principalement en marécages, dont il donnerait volontiers trois à quatre mille guinées, pourvu qu'il s'y trouvât du gibier en abondance, et de belles truites dans la rivière, comme les annonces le disaient; mais il n'avait dessein de faire aucune acquisition considérable quant à présent: il était nécessaire qu'il maintînt son crédit dans Leadenhall-Street; et, par conséquent, vendre ses actions de la compagnie des Indes serait une démarche impolitique. En un mot, ce serait une folie de songer à se retirer des affaires avec un modique revenu annuel de mille à douze cents livres sterling, quand il était encore à la fleur de l'âge, et qu'il n'avait éprouvé aucune atteinte de la maladie de foie[1]. Il était donc déterminé à doubler encore une fois le cap de Bonne-Espérance avant de se placer sous le manteau de la cheminée de la vie. Tout ce qu'il désirait, c'était de recruter pour son régiment, ou plutôt pour sa compagnie, quelques braves jeunes gens; et comme, dans tous ses voyages, il n'avait jamais vu de plus beaux hommes qu'à Middlemas, il voulait bien donner la préférence à ce bourg pour y faire son recrutement. Dans le fait, c'était assurer la fortune de ceux qui s'enrôleraient, car quelques figures blanches ne manquaient jamais de jeter la terreur parmi ces coquins de noirauds; et, sans parler des bonnes aubaines qu'on pouvait trouver à la prise d'assaut d'un pettah ou au pillage d'une pagode, la plupart de ces chiens basanés portaient sur eux de tels trésors, qu'une bataille gagnée était comme une mine d'or pour les vainqueurs.

1. Maladie dont sont fréquemment attaqués les Européens qui vont dans l'Inde.

Les habitans de Middlemas écoutaient avec des sentimens différens les merveilles que racontait le noble capitaine, suivant que le caractère de chacun d'eux était aventureux ou réfléchi. Mais aucun ne pouvait nier que tout cela ne fût très possible, et comme on le connaissait pour un homme hardi, entreprenant, doué de quelques talens et ne paraissant pas devoir être arrêté dans sa marche par quelques scrupules de conscience, il n'y avait aucune raison pour que Hillary n'eût pas été aussi heureux que tant d'autres, lorsque l'Inde, déchirée comme elle l'était par la guerre et par des dissensions intestines, offrait de fort belles chances à tout aventurier audacieux. Il fut donc reçu par ses anciennes connaissances de Middlemas plutôt avec le respect dû à sa richesse supposée, que conformément à ses anciennes et plus humbles prétentions.

Quelques-uns des notables du village se tenaient pourtant sur la réserve. Parmi eux était, au premier rang, le docteur Grey, ennemi de tout ce qui ressemblait à la fanfaronnade, et qui connaissait assez bien le monde pour poser en règle générale que celui qui parle beaucoup de ses combats est rarement un brave soldat, et que celui qui se vante trop de ses richesses n'est presque jamais véritablement riche. M. Lawford semblait partager la même opinion, malgré l'avis que lui avait demandé Hillary relativement à son projet d'acquisition. Quelques personnes supposaient que la froideur que le clerc municipal montrait à son ancien subordonné était occasionée par quelques circonstances relatives à leurs liaisons précédentes; mais comme Lawford ne s'expliqua jamais sur ces circonstances, il est inutile de nous épuiser en conjectures à ce sujet.

Richard Middlemas renoua naturellement connaissance avec son ancien ami, et c'était dans ses conversations avec Hillary qu'il avait puisé cet enthousiasme sur l'Inde auquel nous l'avons vu se livrer. Dans le fait, il était impossible qu'un jeune homme sans expérience dans le monde et doué d'un caractère ardent écoutât froidement les descriptions brillantes du capitaine, qui, quoiqu'il ne fût qu'un capitaine recruteur, avait toute l'éloquence d'un sergent de recrues [1]. Les palais s'élevaient comme par magie dans tous ses discours; des bois composés de grands arbres et d'arbris-

1. L'auteur fait ici allusion à la pièce du *Recruiting officer* de Farquhar où le sergent Kite ouvre la première scène par un discours *éloquent* adressé aux badauds du pays. Cette pièce est fréquemment citée par sir Walter Scott.

seaux aromatiques inconnus au sol glacial de l'Europe, étaient peuplés des plus nobles animaux qu'on pût chasser, depuis le tigre royal jusqu'au chacal. Le luxe d'une natch, et la beauté particulière de ces enchanteresses orientales, qui parfumaient leurs dômes voluptueux pour plaire aux fiers conquérans anglais, n'offraient pas moins d'attraits que les batailles et les siéges sur lesquels le capitaine s'étendait en d'autres occasions. Ses descriptions semblaient trempées dans des parfums, et toutes ses phrases sentaient l'essence de roses. Les entrevues dans lesquelles ces conversations avaient lieu se terminaient souvent par une bouteille du meilleur vin qu'on pût trouver à l'auberge du Cygne, accompagnée de quelques mets délicats que le capitaine, qui était un bon vivant, faisait venir d'Edimbourg. Après avoir été si bien traité, Middlemas était condamné à partager ensuite le souper frugal du docteur, et la beauté naïve de Menie ne pouvait l'emporter sur le dégoût que lui inspiraient les mets beaucoup plus simples qu'il voyait sur la table, et sur la nécessité où il se trouvait de répondre à des questions relatives aux maladies des malheureux paysans confiés à ses soins.

L'espoir qu'avait conçu Richard d'être un jour reconnu par son père s'était évanoui depuis long-temps; et la manière dont Monçada lui avait renvoyé sa lettre, ainsi que le peu d'intérêt qu'il avait paru prendre à lui depuis ce temps, l'avaient convaincu que son aïeul était inexorable, et que, ni alors, ni plus tard, il n'avait dessein de réaliser les visions splendides dont les fictions de sa nourrice Jamieson l'avaient bercé. Son ambition ne s'était pourtant pas rendormie, quoiqu'elle ne fût plus nourrie par les mêmes espérances qui l'avaient éveillée. L'éloquence abondante du capitaine indien lui fournissait les alimens qu'elle avait d'abord puisés dans les légendes de l'enfant. Les exploits d'un Lawrance et d'un Clide, et les excellentes occasions d'arriver à la fortune dont ces exploits avaient ouvert la route, troublaient le sommeil de notre jeune aventurier. Rien ne balançait les sentimens auxquels il se livrait, que son amour pour Menie et les engagemens qui en avaient été la suite. Mais il avait fait la cour à miss Grey autant pour satisfaire sa vanité que par une passion bien décidée pour une jeune fille pleine de confiance et d'innocence. Il désirait remporter le prix que Hartley, qu'il n'avait jamais aimé, avait eu le courage de lui disputer. Ensuite Menie avait été vue avec admiration par des hommes qui lui étaient supérieurs en rang et en fortune, mais auxquels son amour-propre ne voulait pas céder la victoire. Sans

contredit, quoique porté d'abord à jouer le rôle d'amant plutôt par vanité que par toute autre cause, la modestie et l'ingénuité qu'avait montrées miss Grey en recevant ses avances avaient produit sur son cœur une impression bien naturelle. Il était rempli de reconnaissance pour la charmante créature qui avait rendu justice à la supériorité de ses dons extérieurs et de ses talens, et il croyait avoir pour elle un attachement aussi dévoué que celui que ses charmes et ses qualités morales auraient inspiré à un homme moins vain et moins égoïste. Cependant sa prudence l'avait porté à conclure que sa passion pour la fille du chirurgien ne devait avoir que le poids convenable dans une affaire aussi importante que la détermination qu'il avait à prendre sur la carrière qu'il devait suivre; et il apaisait sa conscience en se répétant qu'il y allait de l'intérêt de Menie comme du sien, de retarder leur mariage jusqu'à ce qu'il eût fait fortune. Combien de jeunes couples s'étaient perdus par une union trop précipitée!

Le mépris que lui avait témoigné Hartley lors de leur dernière entrevue avait un peu ébranlé sa confiance dans la vérité de ce raisonnement, et l'avait porté à soupçonner qu'il jouait un rôle bas et sordide en risquant ainsi le bonheur d'une jeune fille si digne d'être aimée et heureuse. Ce fut avec un esprit tourmenté par ce doute qu'il se rendit à l'auberge du Cygne où son ami le capitaine l'attendait avec impatience.

Lorsqu'ils furent assis bien à leur aise devant une table sur laquelle était placée une bouteille de vin de Pajarete, Middlemas commença, avec la circonspection qui le caractérisait, par sonder son ami sur la question de savoir s'il était facile à un individu désirant entrer au service de la Compagnie d'obtenir une commission. Si Hillary eût voulu lui répondre avec vérité, il lui aurait dit que rien n'était plus aisé, car le service dans les Indes n'avait alors aucun attrait pour cette classe supérieure qui, depuis ce temps, a fait tant d'efforts pour y être reçue. Mais le digne capitaine lui répondit que, quoique en général il pût être difficile d'obtenir une commission avant d'avoir servi quelques années en qualité de cadet, cependant, avec sa protection, un jeune homme entrant dans son régiment, et fait pour occuper un tel poste, était sûr d'obtenir une commission d'enseigne, sinon de lieutenant, dès qu'il aurait mis le pied dans les Indes.

— Vous, par exemple, mon cher ami, dit-il en tendant la main

à Richard, si vous songiez à changer la tête de mouton [1] et le haggis [2], pour le mulagatawny [3] et le curry [4], je puis vous dire que, quoiqu'il soit indispensable que vous entriez d'abord au service en qualité de simple cadet, cependant, de par Dieu! vous vivriez avec moi comme un frère pendant la traversée, et dès que nous aurions touché terre à Madras, je vous mettrais dans une belle passe d'acquérir de la gloire et de la fortune en même temps. — Je crois que vous avez quelque bagatelle, — une ou deux mille livres ou environ?

—De mille à douze cents livres, répondit Richard affectant le ton d'indifférence de son compagnon, mais humilié intérieurement de ne pouvoir annoncer que de si faibles ressources.

—C'est tout autant qu'il vous en faudra pour les frais de votre équipement et du voyage. D'ailleurs, n'eussiez-vous pas un sou, ce serait la même chose; quand je dis une fois à un ami : Je vous aiderai, Tom Hillary n'est pas homme à se dédire pour épargner ses couris. Quoi qu'il en soit, il n'est pas fâcheux d'avoir un petit capital à soi pour commencer.

— Sans doute, répondit le prosélyte, je n'aimerais pas à être à charge à personne. Pour vous dire la vérité, j'ai quelque velléité de me marier avant de quitter l'Angleterre; et en ce cas vous sentez qu'il me faudra de l'argent, soit que ma femme me *suive*, soit qu'elle reste ici afin de savoir jusqu'à quel point le *sort* me favorisera; de sorte que, tout calculé, je pourrai avoir à vous emprunter quelques centaines de livres.

— Que diable dites-vous donc, Dick? Vous marier! prendre une femme! Qui a pu mettre dans la tête d'un jeune gaillard comme vous, qui a à peine vingt et un ans, et qui a six pieds [5] sans la semelle de ses souliers, de se rendre esclave pour toute sa vie? Non, non, Dick, cela ne peut être. Souvenez-vous de la vieille chanson :

Mon ami Bluff, restez garçon :
Nargue d'un cœur tendre et sensible.

1. Mets très goûté en Ecosse. — 2. Espèce de pouding écossais.

3. Soupe des Indes d'un goût excessivement relevé.

4. Ragoût indien très épicé, et dans lequel domine le poivre rouge. C'est à ce mets que lord Byron fait allusion, lorsqu'il dit d'une course rapide....

« *Leavening his blood as Cayenne doth a curry.* »

« Qu'elle agite le sang comme le poivre de Cayenne relève un curry. »
(*Don Juan*, chap., X, octave LXXII.)

5. Six pieds, mesure anglaise : cinq pieds six à sept pouces.

— Oui, oui, tout cela sonne fort bien; mais il faut se défaire d'une foule d'anciens souvenirs...

— Et le plus tôt est le mieux, Dick. Les vieux souvenirs sont comme les vieux habits : il faut se débarrasser de tout en même temps, ils ne sont bons qu'à occuper de la place dans une garde-robe, et ils ne seraient plus à la mode si l'on voulait en faire usage. Mais vous avez l'air bien grave. Qui diable a fait ainsi une boutonnière à votre cœur?

— Quelle question? je suis sûr que vous devez vous souvenir... Menie, la fille de mon maître.

— Quoi! miss Green, la fille du vieux pharmacopole? Il me semble qu'elle est assez jolie.

— Mon maître est chirurgien, et non apothicaire; il se nomme Grey.

— Oui, oui, Green, Grey, qu'importe? il vend les drogues qu'il fabrique, je crois, et c'est ce que nous appelons pharmacopole dans le sud. La fille est assez bien pour figurer dans un bal d'Ecosse; mais a-t-elle de l'intelligence? sait-elle ce que c'est que vivre?

— C'est une fille très sensée, si ce n'est qu'elle m'aime; et cela, comme dit Benedict [1], n'est ni une preuve de sagesse ni une démonstration de folie.

— Mais a-t-elle de la vivacité, du feu, du brillant, quelque étincelle de diablerie?

— Pas un grain, répondit l'amant; c'est de toutes les créatures humaines la plus douce, la plus simple, la plus facile à conduire.

— En ce cas, elle ne vous convient pas, dit le capitaine d'un ton décidé; j'en suis fâché, Dick, mais elle ne vous convient pas. Il y a dans le monde quelques femmes qui peuvent jouer leur rôle dans la vie active que nous menons dans l'Inde. Oui, et j'en ai connu qui ont fait avancer des maris qui, sans elles, seraient restés enfoncés dans le bourbier jusqu'au jour du jugement : Dieu sait comment elles acquittaient le droit de péage pour leur faire ouvrir les barrières! Mais ce n'étaient pas de vos simples Susannes qui croient que leurs yeux ne sont faits que pour regarder leurs maris ou pour coudre des langes pour leurs enfans. Comptez

1. Personnage original de Shakspeare, qui affiche une grande antipathie pour les femmes ou plutôt pour le mariage, et qui finit par devenir amant et mari.



sur ce que je vous dis : il faut renoncer au mariage ou à tout espoir d'avancement. Si vous vous attachez volontairement au cou un poids de cent livres, il ne faut pas songer à gagner le prix de la course. Mais ne vous imaginez pas qu'en rompant avec cette jeune fille il en résultera une catastrophe bien terrible. Il pourra bien y avoir une scène au moment de votre départ, mais vous l'oublierez bientôt au milieu des nymphes indiennes, et elle deviendra amoureuse de M. Tapeitout, assistant et successeur du ministre. Ce n'est pas une denrée pour le marché de l'Inde, je vous le garantis.

Parmi les faiblesses capricieuses de l'humanité, il en est une bien remarquable, celle qui nous porte à estimer les personnes et les choses, non par leur valeur véritable, mais d'après l'opinion des autres, qui sont souvent juges très incompétens. Richard Middlemas avait senti enflammer son amour pour Menie, en la voyant courtisée par un lourdaud de qualité qui dansait avec elle; et elle perdait maintenant de son prix à ses yeux, parce qu'il plaisait à un fat impudent et sans éducation de la déprécier. L'un et l'autre de ces dignes personnages aurait été aussi en état de rendre justice aux beautés d'Homère, que de juger du mérite de Menie Grey.

Dans le fait, l'ascendant que ce soldat bavard, audacieux, et prodigue de promesses, avait acquis sur l'esprit de Richard Middlemas, quoiqu'il tînt en général à sa propre opinion, avait quelque chose de despotique, parce que le capitaine, quoique infiniment inférieur en connaissances et en talens au jeune homme dont il dirigeait les idées, avait l'adresse de mettre en avant ces vues séduisantes d'ambition et de fortune auxquelles l'imagination de Richard s'était livrée dès son enfance. Il exigea de Middlemas une promesse, comme condition des services qu'il devait lui rendre : c'était de garder un silence absolu sur son départ pour l'Inde, et sur les vues qui le déterminaient à ce voyage. — Mes recrues, dit le capitaine, sont parties pour le dépôt établi dans l'île de Wight; et je désire quitter l'Ecosse, et surtout ce petit bourg, sans être harcelé à la mort, et je crains de ne pouvoir le faire si l'on venait à savoir que je puis procurer des commissions à de jeunes blancs-becs, comme nous les appelons. Sur ma foi! je serais obligé d'emmener comme cadets tous les fils aînés de chaque famille de Middlemas, et personne ne se fait autant de scrupule que moi de faire des promesses, parce que je suis fidèle

comme un Troyen à les exécuter. Mais vous sentez que je ne puis faire pour tout le monde ce que je fais pour un ancien ami comme Dick Middlemas.

Richard lui promit le secret, et il fut convenu que les deux amis ne quitteraient pas même ensemble Middlemas, mais que le capitaine partirait le premier, et que son compagnon irait le rejoindre à Edimbourg, où il signerait son engagement, et qu'ensuite ils partiraient ensemble pour Londres, où ils prendraient les arrangemens nécessaires pour le voyage de l'Inde.

Malgré les dispositions définitives qu'il venait ainsi de faire pour son départ, Middlemas pensait de temps en temps avec regret et inquiétude à l'instant où il devrait quitter Menie Grey, après les engagemens qu'il avait pris avec elle. Cependant sa résolution était arrêtée; il fallait frapper le coup, et l'amant ingrat, déterminé depuis long-temps à ne pas se contenter du bonheur domestique dont il aurait pu jouir s'il ne s'était pas laissé égarer par l'ambition, ne fut plus occupé que des moyens, non à la vérité de rompre entièrement avec elle, mais de retarder leur mariage jusqu'après le succès de son expédition dans l'Inde.

Il aurait pu s'épargner toute inquiétude à ce sujet. Toutes les richesses de cette Inde où il allait courir n'auraient pu décider Menie Grey à quitter le toit paternel contre les ordres de son père, et encore moins que jamais à l'instant où, privé de ses deux aides, il allait être obligé à redoubler de travail et d'efforts, dans un âge déjà fort avancé, et où il aurait pu se regarder comme complètement abandonné si sa fille se fût séparée de lui en même temps. Mais quoiqu'elle fût irrévocablement déterminée à ne pas accepter la proposition d'accorder sa main à Richard sur-le-champ, s'il la lui avait faite, tout le pouvoir des illusions de l'amour ne put réussir à lui persuader qu'elle devait être satisfaite de la conduite de son amant à son égard. La modestie et une fierté honorable l'empêchèrent d'avoir l'air de remarquer, mais non de sentir bien amèrement que Richard préférait des vues ambitieuses au sort plus humble qu'il aurait pu partager avec elle, et qui lui promettait le bonheur, sinon la richesse.

— S'il m'avait aimée comme il le prétendait, se disait-elle à elle-même avec un sentiment de conviction involontaire, mon père ne lui aurait sûrement pas refusé les mêmes conditions qu'il avait proposées à Hartley. Ses objections auraient cédé au désir qu'il a de me voir heureuse, et aux prières de Richard, qui l'auraient

guéri du soupçon qu'il a conçu de l'instabilité de son caractère. Mais je crains, je crains bien qu'il n'ait regardé ces conditions comme bien au-dessous de ses prétentions. N'aurait-il pas aussi été bien naturel, après les engagemens que nous avons contractés l'un envers l'autre, qu'il m'eût demandé d'unir notre destin avant de quitter l'Europe, après quoi j'aurais pu rester ici avec mon père, ou aller avec lui chercher dans les Indes cette fortune qui est l'objet de tous ses désirs? Sans doute j'aurais eu tort, très grand tort d'accepter cette proposition sans le consentement de mon père, mais sûrement il était tout naturel que Richard me la fît. Hélas! les hommes ne savent pas aimer comme les femmes! leur amour n'est qu'une seule passion au milieu de mille autres auxquelles ils donnent la préférence; ils sont tous les jours occupés de plaisirs qui émoussent leurs sentimens, d'affaires qui les empêchent de s'y livrer, et nous, nous restons à pleurer et à songer à la froideur dont notre tendresse est payée [1]!

L'époque était enfin arrivée où Richard Middlemas avait le droit de demander à ses curateurs l'argent qui avait été déposé pour lui entre leurs mains. Il en fit la demande, et la somme lui fut remise sur-le-champ. Le docteur Grey lui demanda naturellement quelles étaient ses vues en entrant dans le monde. L'imagination du jeune ambitieux, d'après cette question simple, supposa au digne vieillard le projet de lui faire, et peut-être avec instance, la même proposition qu'il avait faite à Hartley. Il se hâta donc de lui répondre d'un ton sec, qu'on lui avait fait concevoir des espérances qu'il ne lui était pas encore permis de dévoiler, mais que, dès qu'il serait à Londres, il écrirait au protecteur de sa jeunesse, pour lui faire part de la nature de ses projets, qui, ajouta-t-il, lui offraient une perspective avantageuse.

Grey, supposant qu'à cette époque critique de la vie de ce jeune homme, son père ou son aïeul pouvait avoir manifesté l'intention de se mettre en rapport direct avec lui, se contenta de lui répondre : — Vous avez été l'enfant du mystère, Richard, et vous me quittez comme vous êtes arrivé. J'ignorais alors d'où vous veniez, et maintenant je ne sais où vous allez. Ce n'est peut-être pas un trait favorable dans votre horoscope, que tout ce qui vous con-

1. La même idée est exprimée dans la touchante lettre que dona Julia écrit à don Juan :
« L'amour pour l'homme n'est qu'un épisode de la vie, c'est toute la vie de la femme : la cour, les champs, l'église, la mer et le commerce, l'épée, la robe, l'intérêt, la gloire, lui offrent en échange l'orgueil, la renommée, l'ambition pour remplir son cœur, et ils sont en petit nombre ceux qui ne s'y livrent pas : telles sont les ressources des hommes, et nous n'en avons qu'une, celle d'aimer encore et d'être encore trompées. »

cerne soit un secret. Mais comme je penserai toujours avec affection à celui que j'ai connu si long-temps, de même, quand vous songerez au vieillard qui vous a élevé, vous ne devrez pas oublier qu'il a rempli ses devoirs envers vous autant que le lui permettaient les circonstances et ses moyens, et qu'il vous a instruit dans la noble profession qui, en quelque lieu que votre destinée vous conduise, vous mettra à portée de gagner du pain, et de soulager en même temps les souffrances de vos semblables.

Le ton affectueux de son ancien maître émut Middlemas, et il lui fit ses remerciemens avec d'autant plus d'abandon, qu'il était délivré de la crainte des chaînes emblématiques qu'il avait cru, un moment auparavant, voir briller dans les mains du docteur, et dont il lui avait déjà semblé sentir le poids.

— Encore un mot, dit M. Grey en lui présentant un petit écrin. Votre malheureuse mère m'a forcé à accepter cette bague précieuse. Je n'y avais nul droit, puisque j'avais été amplement récompensé de mes services ; et je ne l'ai reçue que dans le dessein de vous la conserver jusqu'à cette époque. Il est possible qu'elle vous soit utile, s'il s'élevait quelque question sur l'identité de votre personne.

— Je vous remercie, mon père, et plus que mon père, s'écria Middlemas ; je vous remercie de cette précieuse relique qui peut véritablement m'être bien utile. Vous en serez bien payé s'il reste encore des diamans dans l'Inde.

— Les diamans ! l'Inde ! répéta M. Grey. Avez-vous perdu l'esprit, mon fils ?

— Je veux dire, bégaya Middlemas, s'il se trouve à Londres des diamans des Indes.

— Fou que vous êtes ! répondit le docteur ; comment pourriez-vous acheter des diamans ; et qu'en ferais-je quand vous m'en donneriez un boisseau ? Partez pendant que je suis en colère, — les larmes brillaient dans les yeux du digne homme, — car si je me livre encore à mon affection, je ne saurai comment me séparer de vous.

La séparation de Middlemas et de la pauvre Menie fut encore plus touchante. La douleur qu'elle montra fit renaître dans le cœur de son jeune amant toute la ferveur d'un premier amour, et il rétablit sa réputation de sincérité non-seulement en la suppliant de l'épouser avant son départ, mais en allant même jusqu'à lui offrir de renoncer à ses vues plus splendides, et de partager les

humbles travaux de M. Grey, s'il voulait, à cette condition, lui assurer la main de sa fille. Mais, quoique cette preuve de la fidélité de son amant eût quelque chose de consolant, Menie fut assez prudente pour ne pas accepter un sacrifice dont il aurait pu se repentir ensuite.

— Non, Richard, lui répondit-elle, quand on renonce, dans un moment d'agitation, à un plan qu'on a adopté après de mûres réflexions, il est rare que le résultat en soit heureux. J'ai vu depuis long-temps que vos vues s'étendaient bien au-delà de l'humble perspective que vous offre ce séjour. Il est naturel que cela soit, puisque les circonstances de votre naissance semblent annoncer que vous étiez né pour posséder un rang et de la fortune. Allez donc chercher ce rang et cette fortune. Il est possible qu'en les cherchant votre cœur ne vous parle plus de même; en ce cas, ne songez plus à Menie Grey. Mais si le contraire arrive, nous nous reverrons peut-être, et ne croyez pas un instant que les sentimens que Menie Grey a conçus pour vous puissent jamais changer.

Il est inutile de répéter tout ce que les amans se dirent dans cette entrevue, et leurs pensées allèrent encore plus loin que leurs discours. La nourrice Jamieson, dans la chambre de qui cet entretien se passait, serra dans ses bras ses deux enfans, comme elle les appelait, déclara que le ciel les avait faits l'un pour l'autre, et ajouta qu'elle ne demandait à vivre que jusqu'au moment où elle les verrait mari et femme.

Il devint enfin nécessaire de terminer cette scène d'adieux, et Richard Middlemas, montant sur un cheval qu'il avait loué pour son voyage, partit pour Edimbourg, où il avait déjà envoyé son bagage. Plus d'une fois, chemin faisant, l'idée se présenta à son esprit qu'il était encore temps de retourner à Middlemas; qu'il ferait mieux de prendre ce parti, et d'assurer son bonheur en épousant Menie Grey, et en bornant ses désirs à l'humble nécessaire. Mais du moment qu'il eut rejoint son ami Hillary au rendez-vous convenu, il devint honteux de laisser entrevoir même l'ombre du plus léger changement dans sa résolution, et il oublia les sentimens qui s'étaient ranimés dans son cœur pendant son voyage, si ce n'est qu'ils le confirmèrent dans sa détermination de revenir en Ecosse dès qu'il aurait atteint un certain degré de fortune et d'importance dans le monde, pour partager avec Menie Grey tout ce qu'il posséderait. Cependant sa reconnaissance pour le docteur ne parut pas s'endormir, à en juger par le don qu'il lui fit d'un

beau cachet de cornaline, monté en or, sur lequel était gravé un lion rampant sur un fond de gueules, et qu'il envoya, par une occasion sûre, à Stevenlaw's Land, en y joignant une lettre convenable à la circonstance. Menie reconnut son écriture, et resta les yeux fixés sur son père tandis qu'il la lisait, s'imaginant peut-être qu'elle roulait sur un sujet tout différent. Le docteur leva les épaules et fit quelques exclamations tout en lisant, après quoi il examina le cachet.

— Dick Middlemas n'est qu'un fou, après tout, Menie, dit-il à sa fille; il doit bien savoir qu'il n'est pas probable que je l'oublie; qu'avait-il donc besoin de m'envoyer un souvenir? Et s'il voulait faire cette absurdité, ne pouvait-il m'envoyer le nouvel appareil pour la lithotomie? Et qu'ai-je de commun, moi Gédéon Grey, avec les armoiries de lord Grey? Non, non! mon vieux cachet d'argent avec un double G continuera à me servir. Cependant mettez cela de côté, ma chère Menie. Ses intentions étaient bonnes, quoi qu'il en soit.

Le lecteur ne peut douter que le cachet n'ait été serré et conservé avec grand soin.

## CHAPITRE VII.

Cet endroit paraissait comme un vaste hopital,
Des maux du genre humain réceptacle fatal.

MILTON.

Lorsque le capitaine eut fini ses affaires, parmi lesquelles il n'oublia pas l'engagement régulier et en bonne forme de Richard, comme aspirant à la gloire de servir l'honorable compagnie des Indes orientales, les deux amis partirent d'Edimbourg. Ils se rendirent d'abord par mer à Newcastle, où Hillary avait aussi quelques affaires à régler pour son régiment avant de le rejoindre. A Newcastle, le capitaine eut la bonne fortune de trouver un petit brick, commandé par un de ses amis, un ancien camarade d'école, qui allait justement mettre à la voile pour l'île de Wight. — Je me suis arrangé avec lui pour notre passage, dit-il à Middlemas, parce que, lorsque vous serez au dépôt, vous pourrez commencer

à apprendre le service, ce qui est plus facile qu'à bord d'un navire; et alors il me sera plus aisé de vous obtenir une commission.

— Avez-vous dessein de me laisser à l'île de Wight pendant tout le temps que vous passerez à Londres?

— Bien certainement; et c'est ce qu'il y a de plus avantageux pour vous. Quelques affaires que vous ayez à Londres, je puis les faire pour vous aussi bien, et même un peu mieux que vous ne les feriez vous-même.

— Mais je désire faire moi-même mes affaires, capitaine Hillary.

— En ce cas, vous deviez rester votre propre maître, cadet Middlemas. A présent que vous êtes enrôlé comme recrue de l'honorable compagnie des Indes orientales, je suis votre officier; et si vous hésitez à me suivre à bord, jeune fou que vous êtes, je pourrais vous y envoyer les fers aux mains et aux pieds.

Le capitaine avait l'air de plaisanter en s'exprimant ainsi, mais il y avait dans son ton quelque chose qui blessa la fierté de Middlemas, et qui éveilla ses craintes. Il avait remarqué depuis peu que son ami, surtout quand ils se trouvaient en présence d'autres personnes, prenait avec lui un ton d'autorité et de supériorité difficile à endurer; et cependant ce ton singulier tenait de si près à la liberté que se permettent ensemble deux amis intimes, qu'il ne pouvait en prendre occasion ni de s'en fâcher, ni de lui en faire un reproche. Les airs d'autorité du capitaine étaient ordinairement suivis à l'instant même d'un renouvellement d'intimité; mais il n'en fut pas tout-à-fait de même dans le cas actuel.

Middlemas consentit, à la vérité, à s'embarquer avec lui pour l'île de Wight, peut-être parce qu'il craignait, s'il avait une querelle avec lui, de faire échouer tout son plan de voyage dans les Indes et les espérances qu'il avait bâties sur ce projet; mais il changea le dessein qu'il avait conçu de confier à son compagnon sa petite fortune, pour en faire usage à mesure que les occasions l'exigeraient. Il résolut de conserver lui-même la garde de son argent, qui consistait en billets de la banque d'Angleterre, et qu'il plaça avec soin dans sa malle. Hillary, voyant que les insinuations qu'il avait jetées en avant à ce sujet n'avaient eu aucun succès, eut l'air de n'y plus penser.

Le voyage se fit sans accident et avec célérité; et ayant cotoyé les rives de cette belle île, que celui qui l'a vue une fois n'oublie jamais, en quelque partie du monde que son destin le conduise, le navire jeta bientôt l'ancre à la hauteur de la petite ville de Ryde;

et comme la mer était parfaitement calme, Richard sentit diminuer le mal de mer, qui, pendant une grande partie de la traversée, avait occupé son attention plus que toute autre chose.

Le maître du brick, pour faire honneur à ses passagers, et par affection pour son ancien camarade d'école, avait fait dresser une tente sur le pont, et il voulut avoir le plaisir de leur donner une petite fête avant qu'ils quittassent son bâtiment. Tous les mets les plus délicats qui sont à l'usage des marins furent servis avec une profusion que n'exigeait pas le nombre des convives. Mais le punch qui y succéda était d'excellente qualité et prodigieusement fort. Le capitaine Hillary en fit les honneurs, et insista pour que Richard en prît sa part complète, d'autant plus, dit-il d'un ton de plaisanterie, qu'il y avait eu entre eux un peu de sécheresse, et que le punch était un remède souverain pour la dissiper. Il fit reparaître aux yeux de son compagnon, avec une nouvelle splendeur, le panorama des scènes et des aventures que l'Inde allait lui présenter, et qui avaient enflammé l'ambition de Middlemas, et il l'assura que quand même il lui serait impossible de lui obtenir une commission sur-le-champ, un court délai ne ferait que lui donner le temps de se mettre plus au fait du service militaire. Richard était déjà trop animé par le punch qu'il avait bu pour apercevoir aucun obstacle à sa fortune. Cependant, soit que ceux qui partageaient ses libations fussent des buveurs plus à l'épreuve, soit que Middlemas bût plus copieusement que ses compagnons, — soit enfin, comme il le soupçonna ensuite, qu'on eût glissé dans son verre quelque ingrédient funeste à la raison, comme on le fit à l'égard des gardes de Duncan [1], il est certain qu'en cette occasion il passa avec une rapidité peu ordinaire par toutes les différentes phases de l'état d'ivresse ; — il rit, chanta, beugla, hurla, devint tendre jusqu'aux larmes et colère jusqu'à la frénésie; et finit par tomber dans un sommeil profond et imperturbable.

Les effets de l'ivresse se manifestèrent, suivant l'usage, par cent rêves bizarres de déserts arides, — de serpens dont la morsure faisait éprouver la soif la plus insupportable, — des tortures infligées à l'Indien attaché au poteau fatal, — et même des supplices des régions infernales. Les sons qui avaient peut-être eu d'abord quelque influence sur ses rêves, et qui finirent pourtant par l'éveiller, étaient d'une nature aussi triste que horrible. Ils partaient

1. Macbeth.

d'une rangée de grabats, placés presque les uns contre les autres dans une espèce d'hôpital militaire où régnait une fièvre ardente. La plupart des malades étaient attaqués d'un violent délire, pendant lequel ils poussaient des cris et des hurlemens, vomissaient des blasphèmes et proféraient les plus horribles imprécations. D'autres, qui sentaient leur situation, se plaignaient et gémissaient; quelques-uns faisaient, pour se livrer à un sentiment de dévotion, des tentatives qui prouvaient leur ignorance des principes de la religion, et même de ses formes. Ceux qui étaient convalescens, tenaient à haute voix des propos obscènes, ou concertaient ensemble en argot des projets qui, autant qu'une oreille novice pouvait en juger par une phrase entendue en passant, avaient rapport à quelques actes de violence criminelle.

L'étonnement de Richard ne put être égalé que par l'horreur dont il fût saisi. Il n'avait qu'un avantage sur les pauvres misérables au milieu desquels il avait été jeté, et c'était de jouir du luxe d'un grabat tout entier, la plupart des autres étant occupés par deux de ces êtres infortunés. Il ne vit paraître personne pour fournir aux besoins et écouter les plaintes de ces malheureux; — personne à qui il pût s'adresser pour qu'on le tirât de cette horrible situation. Il jeta un coup d'œil autour de lui pour chercher ses habits afin de se lever et sortir de cette caverne d'horreurs, mais il ne les vit pas; il n'aperçut pas davantage sa malle. Il était fort à craindre qu'il ne revît jamais rien de tout ce qu'il possédait au monde.

Il se rappela alors, mais trop tard, les bruits qui avaient couru dans Middlemas relativement à son ami le capitaine, qu'on avait prétendu que M. Lawford avait congédié pour cause de quelques abus de confiance. Mais qu'il eût trompé de propos délibéré l'ami qui lui avait donné toute la sienne; qu'il l'eût dépouillé de toute sa fortune, et placé dans ce séjour pestilentiel dans l'espoir que la mort lui fermerait la bouche, c'était une infamie dont il n'aurait pu le croire capable, quand même tout ce qu'on avait dit de lui aurait été vrai.

Mais Middlemas résolut de ne pas s'abandonner lui-même. Cette salle devait être visitée par quelque officier de santé, par quelque militaire; il s'adresserait à lui, et inspirerait des craintes à Hillary s'il ne pouvait éveiller les remords de sa conscience. Tandis qu'il se livrait à ces pensées déchirantes, tourmenté en même temps par une soif ardente qu'il n'avait aucun moyen de satisfaire, il jeta les

yeux autour de lui, pour voir s'il découvrirait sur les grabats les plus voisins du sien quelqu'un qui fût disposé à entrer en conversation avec lui, et à lui donner quelques informations sur la nature et les usages de ce lieu de désolation. Mais le lit placé à côté du sien était occupé par deux drôles, qui quoique, à en juger par leurs joues creuses, leurs yeux enfoncés, leur pâleur et leur maigreur, venaient d'échapper à la faux de la mort et entraient à peine en convalescence, n'en étaient pas moins sérieusement occupés à se dérober l'un à l'autre quelques demi-sous en faisant une partie de cribbage [1], les termes particuliers de ce jeu étant entremêlés de juremens prononcés d'une voix faible mais énergique, et chaque coup heureux étant salué par le perdant comme par le gagnant par une salve d'imprécations qui semblaient destinées à flétrir le corps et l'ame, et qui étaient d'un côté l'expression du triomphe, et de l'autre des reproches adressés à la fortune.

Sur le grabat qui suivait celui des joueurs, gisaient deux corps, à la vérité, mais un seul d'entre eux était en vie; — l'autre venait d'être délivré de ses souffrances.

— Il est mort! — Il est mort! dit le malheureux survivant.

— Eh bien! meurs aussi et va-t'en au diable! répondit un des joueurs, et alors les deux feront la paire, comme dit Pugg.

— Mais je vous dis qu'il est raide et froid. Un mort n'est pas un compagnon de lit pour un vivant. Pour l'amour du ciel, aidez-moi à m'en débarrasser.

— Oui-dà! pour qu'on me soupçonne de lui avoir serré le *respirant*, comme vous l'avez peut-être fait vous-même, l'ami, car je sais qu'il avait sur lui deux ou trois blanchets [2].

— Vous savez bien qu'il n'y a pas une heure que vous avez pris dans sa poche sa dernière sonnette [3]. Mais aidez-moi à le mettre hors du lit, et je ne dirai pas au croquemort que vous ne lui avez laissé rien à faire.

— Tu le dirais au croquemort! s'écria le joueur. Encore un mot semblable, et je te tordrai le cou jusqu'à ce que tes yeux puissent lire ce que le tambour de la ville t'a écrit sur le dos avec ses baguettes. Tais-toi, crois-moi, et n'interromps pas notre jeu par ton bavardage, ou je te rendrai aussi muet que ton camarade de couchée.

Le pauvre malade, épuisé, retomba à côté de son hideux com-

1. Jeu de cartes. — 2. Deux ou trois shillings. — 3. Une pièce de monnaie.

pagnon; et le jargon du cribbage, entremêlé d'exécrations, continua comme auparavant.

D'après cet échantillon d'indifférence et de dureté, contrastant avec le dernier excès de la misère, Middlemas fut convaincu qu'il était inutile d'en appeler à l'humanité de ses compagnons de souffrance. Son cœur se serra, et l'idée de l'heureux et paisible séjour où il aurait pu se fixer se présenta à son imagination exaltée avec des couleurs si vives, qu'elle le plongea presque dans un accès de délire. Il voyait devant lui le ruisseau qui serpente dans la prairie de Middlemas, et sur lequel il avait si souvent construit de petits moulins pour amuser Menie quand elle était enfant. Un verre de son eau lui aurait paru préférable à tous les diamans des Indes, qui avaient été l'objet de son adoration; mais, semblable à Tantale, il ne pouvait toucher cette eau de ses lèvres.

Ayant réussi à dérober ses sens à cette illusion passagère, et connaissant assez la pratique de l'art médical pour sentir la nécessité d'empêcher, s'il était possible, ses idées de s'égarer, il s'efforça de se rappeler qu'il était chirurgien, et qu'après tout l'intérieur d'un hôpital militaire ne devait pas lui inspirer la terreur que ces horreurs pouvaient faire naître dans l'esprit de gens étrangers à cette profession. Mais quoiqu'il tâchât, par de pareils souvenirs, de rallier son énergie, il n'en sentait pas moins vivement la différence qui existait entre un chirurgien que son devoir appelait dans un tel lieu, et un pauvre diable qui s'y trouvait, soit comme malade, soit comme prisonnier.

En ce moment, des pas se firent entendre dans l'appartement, et ce léger bruit sembla suspendre tout à coup les diverses expressions de douleur qui le remplissaient. Les joueurs de cribbage cachèrent leurs cartes et cessèrent de jurer; d'autres malheureux, dont les plaintes allaient jusqu'à la frénésie, supprimèrent leurs exclamations de désespoir et leurs demandes de secours L'agonie adoucit ses gémissemens; la démence étouffa ses clameurs insensées; la mort même sembla vouloir rendre sans bruit le dernier soupir, en présence du capitaine Seelen Cooper. Ce personnage officiel était le surintendant, ou, comme l'appelaient les misérables habitans de ce triste séjour, le gouverneur de l'hôpital. Il avait tout l'air d'avoir été autrefois porte-clefs dans une prison régulière. C'était un homme de petite taille, mais trapu, avec les jambes tortues, à qui il ne restait qu'un œil, mais cet œil était armé d'une double férocité. Il portait un vieil uniforme usé, qui

ne paraissait pas avoir été fait pour lui; et la voix avec laquelle ce ministre de l'humanité parlait aux malades, était celle d'un contre-maître criant pendant une tempête. Il avait à sa ceinture des pistolets et un coutelas; car son mode d'administration ayant plus d'une fois excité des révoltes même parmi des malades dans un hôpital, sa vie avait été quelquefois en danger au milieu d'eux. Il était suivi de deux aides qui portaient des menottes et des gilets de force.

Tandis que Seelen Cooper faisait sa ronde, la douleur et la plainte n'osaient plus se faire entendre, et le bambou qu'il tenait en main, et qu'il s'amusait à agiter, semblait être la baguette puissante d'un magicien, qui réduisait au silence toute plainte et toute remontrance.

—Je vous dis que la viande est aussi fraîche qu'un bouquet, s'écria-t-il; et quant au pain, il est assez bon, il est trop bon pour un tas de vagabonds qui font semblant d'être malades pour dévorer la substance de la très honorable Compagnie. Je ne parle pas de ceux qui sont réellement malades, car Dieu sait que je suis toujours pour l'humanité.

—Si cela est, Monsieur, dit Richard Middlemas, vers le lit duquel le capitaine s'approchait alors, tandis qu'il répondait ainsi aux humbles plaintes que lui avaient faites à voix basse ceux près des grabats desquels il avait passé; si cela est, Monsieur, j'espère que votre humanité fera quelque attention à ce que j'ai à vous dire.

— Et qui diable êtes-vous? dit le gouverneur en tournant vers lui son œil de feu, tandis qu'un sourire ricaneur se montrait sur des traits durs, si bien faits pour cette expression.

— Je me nomme Middlemas, j'arrive d'Ecosse, et j'ai été conduit ici par quelque étrange méprise. — Je ne suis ni soldat, ni malade, si ce n'est par suite de la chaleur de cette maudite chambre.

—Eh bien, l'ami tout ce que j'ai à vous demander, c'est si vous êtes enrôlé comme recrue, oui ou non?

— Je me suis enrôlé à Edimbourg; mais...

— Mais que diable voulez-vous donc? — Vous êtes enrôlé, — le capitaine et le docteur vous ont envoyé ici; — à coup sûr, c'est à eux de savoir si vous êtes soldat ou officier, malade ou bien portant.

—Mais on m'a promis.... Tom Hillary m'a promis....

— Promis ! sans doute. Il n'y a personne ici à qui quelque chose n'ait été promis par l'un ou par l'autre, ou peut-être qui ne se soit fait à lui-même quelque promesse. Vous êtes dans la terre de promission, mon brave garçon ; mais vous savez que c'est l'Inde qui doit être le pays de l'accomplissement. Ainsi, bonjour ; le docteur ne tardera pas à faire sa ronde, et il verra ce qu'il doit faire de vous.

— Attendez un instant, — rien qu'un instant ! — J'ai été volé.

— Volé ! — Voyez-vous cela ? — Eh bien ! tous ceux qui viennent ici en disent autant. — Sur mon ame ! je suis le plus heureux coquin qui soit en Europe. — Tous ceux qui font mon métier n'ont à garder que des voleurs et des vauriens ; et moi, il ne me tombe entre les mains que des gens honnêtes et décens qui ont eu le malheur d'être volés.

— Ne traitez pas cette affaire si légèrement, Monsieur, dit Middlemas : on m'a volé mille livres sterling.

Ces mots déconcertèrent entièrement la gravité du gouverneur. Il partit d'un grand éclat de rire, et plusieurs des malades en firent autant, soit qu'ils cherchassent à gagner ainsi les bonnes graces du surintendant, soit par suite de cette disposition qui porte les mauvais esprits à se réjouir des tortures infligées aux êtres condamnés à partager leur agonie.

— Mille livres sterling ! s'écria Seelen Cooper, dès qu'il eut repris haleine. Excellent ! j'aime un drôle qui ne fait pas deux bouchées d'une cerise. — Sur ma foi ! il n'y a pas dans l'hôpital un pauvre diable qui se plaigne qu'on lui ait volé autre chose que quelques blanchets, et voici un serviteur de l'honorable Compagnie à qui on a volé mille livres sterling ! — A merveille, monsieur Tom de Dix Mille Livres ! vous faites honneur à la maison et au service, et ainsi je vous fais mes adieux.

Il continua son chemin, et Richard, se soulevant avec un mouvement de colère et de désespoir, trouva, lorsqu'il voulut encore le rappeler, que sa langue, desséchée par la soif, ou paralysée par la fureur, lui refusait son service. — De l'eau ! de l'eau ! s'écria-t-il enfin en saisissant par le bras un des deux satellites qui marchaient à la suite de Seelen Cooper. Le drôle regarda nonchalamment autour de lui, et voyant une cruche près du grabat des deux joueurs, il la prit et la donna à Richard en disant : — Tiens, bois, et va-t'en au diable.

Il n'eut pas plus tôt le dos tourné qu'un des deux joueurs s'é-

lança sur le grabat de Middlemas, et lui saisissant le bras d'un poignet ferme, à l'instant où il approchait la cruche de ses lèvres, jura qu'il ne toucherait pas à sa boisson. On peut aisément deviner que la cruche dont la possession était disputée avec tant de violence et d'acharnement contenait autre chose que le pur élément. Dans le fait, c'était un mélange d'eau et de genièvre, dans lequel dominait cette dernière liqueur. La cruche fut cassée dans la lutte, et tout son contenu fut répandu. Middlemas porta un coup à son antagoniste, qui y riposta par un autre; et il s'en serait suivi un combat sérieux, si le surintendant et ses deux aides ne fussent intervenus avec une dextérité qui prouvait qu'ils étaient habitués à de pareilles scènes. Ils mirent un gilet de force à chacun des combattans. Les efforts de Richard pour faire entendre une remontrance ne lui valurent qu'un coup de bambou du capitaine Seelen Cooper, avec un avis charitable pour retenir sa langue s'il avait quelques égards pour sa peau.

Aigri par les souffrances du corps et de l'esprit, tourmenté par une soif dévorante, et par le sentiment pénible de sa misérable situation, Richard Middlemas se crut sur le point de perdre la raison. Il éprouvait un désir insensé d'imiter la conduite de ses compagnons de malheur, et de faire écho aux gémissemens, aux cris et aux imprécations, qui recommencèrent dès que le surintendant de l'hôpital se fut retiré. Il combattit l'impulsion qui le portait à lutter de malédictions avec le reprouvé et de hurlemens avec l'homme en délire, quoiqu'il brûlât d'y céder. Mais sa langue s'attacha à son palais, sa bouche desséchée lui parut pleine de poussière, sa vue s'obscurcit, un bourdonnement importun fatigua son ouïe, et enfin toutes ses facultés vitales furent suspendues.

## CHAPITRE VIII.

« Un docte médecin, dont les mains toujours sûres
« Par leurs soins bienfaisans guérissent nos blessures,
« Vaut mieux pour son pays que dix mille guerriers. »

Pope, *Traduction d'Homère.*

Quand Middlemas reprit connaissance, il sentit que son sang était rafraîchi, que la pulsation de ses artères était diminuée,

qu'on l'avait délivré des ligatures du gilet de force, et que ses poumons respiraient plus librement. Un chirurgien entourait de bandages un de ses bras, dont il venait de tirer une quantité de sang assez considérable; un aide, qui lui avait humecté les tempes, lui faisait respirer un vinaigre aromatique. Dès qu'il commença à ouvrir les yeux, l'individu qui venait de lui bander le bras lui dit en latin, mais à voix basse et sans lever la tête : — *Nonne es Ricardus ille Middlemas, e civitate Middlemassiense? Responde in linguâ latinâ*[1]. — *Sum ille miserrimus*[2], répondit Richard en refermant les yeux; car, quelque étrange que cela puisse paraître, le son de la voix de son ancien compagnon, Adam Hartley, qu'il avait reconnue, porta un coup à son orgueil blessé, quoique sa présence pût lui être si utile en ce moment cruel. Sa conscience lui faisait sentir qu'il avait montré à cet associé de ses premiers travaux des dispositions, sinon hostiles, du moins peu amicales. Il se rappelait le ton de supériorité qu'il avait coutume de prendre avec lui; et se voir devant Adam dans la situation où il se trouvait, et en quelque sorte à sa merci, aggravait encore sa détresse; il pensait comme le Chef mourant qui disait : — Le comte Percy est témoin de ma chute[3]. — Ce genre d'émotion était pourtant trop déraisonnable pour durer plus d'une première minute, et il employa la suivante à apprendre brièvement à Hartley l'histoire de sa propre folie, et la perfidie d'Hillary. Il fit ce court récit en latin, langue qui leur était familière à tous deux, car, à cette époque, c'était en latin que se faisaient en grande partie les cours de médecine, dans la célèbre université d'Edimbourg.

— Il faut que je vous quitte à l'instant, lui dit Hartley; prenez courage : — j'espère pouvoir vous être utile. — En attendant, ne recevez ni alimens ni médicamens que de la main de mon aide, celui que vous voyez tenir une éponge. — Vous êtes dans un endroit où des boutons d'or à la manche d'un homme lui ont coûté la vie.

— Attendez un instant, répondit Middlemas, que j'ôte une tentation à mes dangereux voisins.

Il tira un petit paquet d'une poche pratiquée dans la doublure de son gilet, et le plaça entre les mains d'Hartley.

— Si je viens à mourir, ajouta-t-il, soyez mon héritier. Vous la méritez mieux que moi.

1. « N'êtes-vous pas ce Richard Middlemas, du bourg de Middlemas? Répondez-moi en latin. »
2. Je suis ce malheureux. — 3. Dans la bataille de Chevy-Chase.

La voix rauque de Seelen Cooper empêcha Hartley de lui répondre.

— Eh bien ! docteur, le malade en reviendra-t-il ?

— Les symptômes sont encore douteux ; — l'évanouissement était alarmant. — Il faut que vous le fassiez transporter dans une chambre particulière, où mon aide en prendra soin.

— Ah ! si vous l'ordonnez, docteur, il faudra bien le faire ; — mais je puis vous dire qu'il y a quelqu'un que nous connaissons tous deux, qui a au moins mille raisons pour vouloir qu'il reste dans la grande infirmerie.

— Je n'entends rien à vos mille raisons. Je vous dirai seulement que ce jeune homme est aussi bien taillé qu'aucun de ceux qui soient parmi les recrues de la Compagnie. Mon devoir est de chercher à lui sauver la vie, afin de le conserver pour son service ; et s'il meurt par suite de votre négligence à exécuter mes ordres, comptez bien que je n'en laisserai pas tomber le blâme sur moi. Je rendrai compte au général de ce que je viens de vous ordonner.

— Au général ! répondit Seelen Cooper fort embarrassé ; vous rendrez compte au général ! — Oui, — de l'état de sa santé. — Mais vous ne lui répéterez rien de ce qu'il peut avoir dit pendant son délire. Sur mes yeux, si vous écoutez ce que disent les malades quand ils ont le cerveau dérangé, votre dos se pliera sous le poids de leurs histoires, car je vous garantis que vous en aurez beaucoup à porter.

— Capitaine Seelen Cooper, répondit Hartley, je ne me mêle pas de votre département dans l'hôpital, et l'avis que j'ai à vous donner est de ne pas vous mêler du mien. Ayant une commission au service de la Compagnie, et un diplôme régulier de chirurgien, je suppose que je dois savoir quand un malade a le cerveau dérangé ou non. Ainsi donc, veillez à ce qu'on prenne grand soin de cet homme, à vos risques et périls.

A ces mots, il quitta l'hôpital, mais non sans avoir serré la main de Richard, sous prétexte de lui tâter le pouls, comme pour l'assurer de nouveau des efforts qu'il allait faire pour le tirer de ce mauvais pas.

— Sur mes yeux ! murmura Seelen Cooper, voilà un jeune coq qui chante bien haut, pour être sorti d'un poulailler d'Ecosse ; mais je saurais bien le moyen de le faire tomber du perchoir, si ce n'était qu'il a guéri la marmaille du général.

Richard en entendit assez pour concevoir l'espoir d'être bientôt délivré de son horrible situation; et cet espoir ne tarda pas à s'augmenter encore quand il eut été transporté dans un appartement séparé, beaucoup mieux tenu que celui qu'il venait de quitter, et où il ne se trouvait que deux malades, qui paraissaient être des sous-officiers. Quoique sentant parfaitement qu'il n'avait d'autre maladie que cette faiblesse qui succède à une violente agitation, il jugea que le parti le plus prudent qu'il pût prendre était de se laisser traiter en malade, parce que, de cette manière, il resterait sous la surveillance de son ancien compagnon. Cependant, tout en se préparant à profiter des bons offices d'Adam Hartley, la première réflexion qui se présenta en secret à son esprit fut inspirée par l'ingratitude : — Le ciel n'avait-il donc aucun autre moyen de me sauver, que par l'entremise de celui que j'aime le moins sur la surface de la terre?

Ignorant les sentimens secrets de son ancien compagnon, et, dans le fait, complètement indifférent à ce qu'il pouvait penser, Hartley s'occupait à lui rendre tous les services qui étaient en son pouvoir, sans autre objet que de s'acquitter de son devoir comme homme et comme chrétien. La manière dont il était devenu en état de lui être utile exige une courte explication.

Notre histoire remonte à une époque où les directeurs de la compagnie des Indes orientales, avec cette politique ferme et persévérante qui a élevé l'empire britannique à une si haute puissance en Orient, avaient résolu d'envoyer un renfort considérable de troupes européennes dans l'Inde, alors menacée par le royaume de Mysore, dont le célèbre Hyder Aly avait usurpé le gouvernement après avoir détrôné son maître. Ce n'était pas sans difficulté qu'on trouvait des recrues pour ce service. Ceux qui auraient pu être disposés à s'enrôler comme soldats craignaient l'influence du climat de ce pays, ne se souciaient pas de se condamner eux-mêmes à une sorte d'exil par un engagement, et avaient quelque doute sur la fidélité avec laquelle la Compagnie exécuterait ses promesses quand ils ne seraient plus sous la protection des lois anglaises. D'après ces motifs et plusieurs autres, on préférait le service du roi, et l'on ne pouvait obtenir pour celui de la Compagnie que des recrues tirées du rebut de la société, quoique ses agens zélés ne se fissent scrupule d'employer aucun moyen qui pût décider un homme à s'enrôler. Dans le fait, l'usage d'enrôler des hommes de gré ou de force, de les racoler, suivant

l'expression technique, était alors général, soit pour les troupes coloniales, soit même pour celles du roi; et, comme les agens employés à cet effet étaient nécessairement des hommes pour qui tout scrupule était léger, non-seulement de grands abus étaient la suite directe de ce système, mais il donnait lieu quelquefois à des vols et même à des meurtres. On sent que de telles atrocités étaient cachées aux autorités pour lesquelles les levées se faisaient; et la nécessité de se procurer des soldats faisait que des gens dont la conduite d'ailleurs était irréprochable ne regardaient pas de très près à la manière dont se conduisait le service du recrutement.

Le principal dépôt des troupes qui avaient été levées ainsi était dans l'île de Wight. La saison ayant été malsaine, et la plupart de ces recrues ayant le corps disposé, par des excès de toute espèce, à contracter des maladies, une fièvre maligne se déclara dans le dépôt, et remplit bientôt de malades l'hôpital militaire, dont M. Seelen Cooper, qui était lui-même un ancien racoleur, expert en ce métier, avait obtenu la surintendance. Les soldats qui avaient conservé leur santé commencèrent aussi à se montrer peu dociles, et la nécessité de les soumettre à quelque discipline avant leur départ devint si évidente, que quelques officiers de marine au service de la Compagnie déclarèrent que, sans cette mesure, il était à craindre que quelques mutineries n'éclatassent pendant la traversée.

Pour remédier au premier de ces maux, la Cour des Directeurs envoya dans l'île plusieurs officiers de santé à son service. De ce nombre fut Hartley, dont les talens avaient été attestés par un comité de médecins, devant lesquels il avait subi un examen, quoique l'université d'Edimbourg lui eût déjà accordé un diplôme de docteur.

Pour assurer la discipline parmi ces nouveaux soldats, la Cour donna plein pouvoir à un membre de son propre corps, le général Witherington, officier qui s'était distingué avec éclat au service de la Compagnie. Il était revenu de l'Inde cinq ou six ans auparavant, avec une grande fortune, qu'il avait encore augmentée par un mariage avantageux avec une riche héritière. Le général et son épouse allaient peu dans la société, et semblaient n'exister que pour leur famille encore dans l'enfance, composée de deux garçons et d'une fille. Quoiqu'il eût quitté le service, le général avait accepté volontiers la charge temporaire qui lui était confiée; et,

ayant pris une maison à une certaine distance de la ville de Ryde, il forma ces recrues en différens corps, leur donna des officiers instruits, et, en les assujettissant à une discipline régulière, il parvint peu à péu à introduire parmi eux une sorte de bon ordre. Il écoutait les plaintes que les soldats pouvaient avoir à faire relativement à leurs vivres, ou à quelque autre objet que ce fût, et leur rendait en toute occasion la plus stricte justice, si ce n'est qu'il n'accorda jamais son congé à aucun d'eux, quelque abusifs et même illégaux qu'eussent été les moyens qu'on avait employés pour le déterminer à s'enrôler.

— Ce n'est pas mon affaire de savoir comment vous êtes devenus soldats, disait le général Witherington. — Je vous ai trouvés soldats, et je vous laisserai soldats. Mais j'aurai soin que, comme soldats, vous ayez tout ce qui vous est dû en cette qualité, jusqu'à un sou, jusqu'à la tête d'une épingle. — Egalement inaccessible à la crainte et à la faveur, il dénonça plusieurs abus à la Cour des Directeurs, fit renvoyer du service des officiers, des commissaires, etc., et rendit son nom aussi redoutable aux concussionnaires dans son pays, qu'il l'avait été aux ennemis de la Grande-Bretagne dans l'Indoustan.

Le capitaine Seelen Cooper et ses associés dans l'administration de l'hôpital militaire tremblèrent, en apprenant tous ces changemens, que leur tour n'arrivât bientôt. Mais le général, qui ailleurs examinait tout de ses propres yeux, montrait de la répugnance à visiter lui-même l'hôpital. Le bruit public se plaisait à attribuer cette conduite à la crainte de la contagion. Tel était véritablement le motif du général Witherington; mais ce n'était pas pour sa propre personne qu'il craignait; il tremblait de rapporter chez lui l'infection, et de la communiquer à des enfans qu'il aimait plus que la vie. Les alarmes de son épouse étaient encore plus déraisonnables; et elle permettait à peine que ses enfans sortissent de la maison, si le vent soufflait du côté où était situé l'hôpital.

Mais la Providence déjoue les précautions des mortels. Pendant une promenade dans les champs, dans un canton choisi comme le plus solitaire et le plus retiré, les enfans, suivis de domestiques d'Europe et d'Asie, rencontrèrent une femme portant dans ses bras une petite fille à peine convalescente de la petite-vérole. Les inquiétudes du père, jointes à quelques scrupules religieux de la mère, les avaient empêchés jusqu'alors d'avoir recours à l'inoculation, qui n'était pas encore universellement adoptée. Ils gagnè-

rent la contagion avec la rapidité de l'éclair, et elle se répandit comme un feu dévorant sur toutes les personnes qui n'avaient pas encore eu cette maladie. Un des enfans du général, son second fils, en fut victime, et deux ayas, ou servantes négresses, partagèrent le même sort. Les cœurs du père et de la mère auraient été brisés par le chagrin d'avoir perdu un de leurs enfans, si leur douleur n'avait été comme balancée par l'inquiétude que leur inspiraient ceux qui vivaient encore, et qu'on avouait être dans le plus grand danger. On les aurait pris pour des êtres privés de raison, lorsqu'ils virent la maladie des deux enfans qui leur restaient offrir les mêmes symptômes qu'ils avaient remarqués dans celui qui n'était plus.

Tandis qu'ils étaient plongés dans ces angoisses, le domestique de confiance du général, né comme lui dans le Northumberland, l'informa un matin que, parmi les docteurs de l'hôpital, il se trouvait un jeune homme du même comté, qui avait blâmé le mode de traitement qu'on suivait pour combattre la petite-vérole, et qui prétendait en connaître un autre qu'il avait vu pratiquer avec succès.

— Quelque impudent charlatan, dit le général, qui voudrait se mettre en vogue par un langage présomptueux ! Le docteur Tourniquet et le docteur Lancelot sont des hommes de haute réputation.

— Ne me parlez pas de leur réputation, s'écria son épouse avec toute l'impatience d'une mère; n'ont-ils pas laissé mourir mon pauvre Reuben? Qu'importe la réputation du médecin quand le malade périt?

— Si Son Honneur voulait seulement voir le docteur Hartley, dit Winter en levant les yeux sur sa maîtresse, et en se tournant ensuite vers son maître: c'est un jeune homme fort honnête, et je suis sûr qu'il ne se doutait nullement que ce qu'il disait arriverait aux oreilles de Votre Honneur. — Il est né dans le Northumberland.

— Envoyez-lui un domestique avec un cheval de main, et qu'il vienne ici sur-le-champ.

On sait que l'ancienne manière de traiter la petite-vérole consistait à refuser au malade tout ce que la nature le portait à désirer, et surtout à le tenir dans une chambre bien chaude, dans un lit surchargé de couvertures, en lui faisant prendre du vin épicé, quand la nature demandait de l'eau froide et un air frais.

Quelques praticiens, préférant la raison à l'usage, s'étaient hasardés depuis peu à adopter un mode de traitement tout différent; et Gédéon Grey l'avait suivi pendant plusieurs années avec un succès extraordinaire.

Quand le général Witherington vit Hartley, il fut surpris de sa jeunesse; mais quand il l'entendit expliquer modestement, mais avec une confiance raisonnée, la différence des deux manières de traiter cette maladie, il l'écouta avec la plus sérieuse attention. Son épouse en fit autant, ses yeux humides se tournant alternativement sur Hartley et sur son mari, comme pour voir quelle impression faisaient sur lui les argumens du nouveau docteur. Le général garda le silence quelques minutes lorsque Hartley eut fini de parler, et parut livré à de profondes réflexions.

— Il est certain, dit-il enfin, que traiter une fièvre d'une manière qui serait capable d'en produire une, c'est, à ce qu'il me semble, fournir au feu des alimens.

— Sans doute, sans doute, s'écria sa femme; donnons notre confiance à ce jeune homme, général Witherington. Nos enfans auront du moins la consolation de respirer un air frais et de boire de l'eau froide, ce qu'ils ne cessent de demander.

Cependant le général restait indécis. — Votre raisonnement paraît plausible, dit-il à Hartley; mais ce n'est qu'une hypothèse. Sur quoi pouvez-vous appuyer votre théorie, en opposition à la pratique générale?

— Sur mes propres observations, répondit le jeune homme. Voici le livret sur lequel sont inscrites les maladies que j'ai traitées. Il s'y trouve vingt cas de petite-vérole, et dix-huit ont été suivis de guérison.

— Et les deux autres? demanda le général.

— Se sont terminés d'une manière fatale, répondit Hartley. Nous ne pouvons encore que désarmer en partie ce cruel fléau de la race humaine.

— Jeune homme, continua le général, si je vous disais que mille moidores [1] seront votre récompense si vous conservez la vie à mes enfans, qu'avez-vous à m'offrir pour mettre dans la balance en cas contraire?

— Ma réputation, répliqua Hartley avec fermeté.

— Et pouvez-vous répondre sur votre réputation de la guérison de vos malades?

1. Monnaie d'or du Portugal.

— A Dieu ne plaise que j'aie tant de présomption! Mais je crois pouvoir répondre que j'emploierai les moyens qui, avec l'aide de Dieu, offrent le plus de chances pour un résultat favorable.

— Il suffit. — Vous êtes aussi modeste et aussi sensé que hardi, et vous aurez toute ma confiance.

Les discours et les manières d'Hartley avaient fait une vive impression sur l'épouse du général; impatiente de discontinuer un mode de traitement qui soumettait les malades à des privations et à des souffrances, et qui n'avait pas réussi à l'égard d'un de ses enfans, elle donna avec empressement son adhésion à ce que venait de dire son mari, et Hartley fut investi d'une pleine autorité dans la chambre des malades.

Les fenêtres furent ouvertes, le feu fut éteint ou diminué, les montagnes de couvertures disparurent, et des boissons rafraîchissantes remplacèrent le vin chaud épicé.—Les gardes crièrent au meurtre; les docteurs Tourniquet et Lancelot se retirèrent furieux, en prédisant une sorte de peste générale en châtiment de ce qu'ils appelaient une rébellion contre les aphorismes d'Hippocrate. Hartley n'en suivit pas moins sa marche avec une fermeté calme, et ses deux malades furent bientôt en état de guérison.

Le jeune Northumbrien n'était ni artificieux, ni gonflé d'amour-propre; mais, avec toute la simplicité de son caractère, il ne pouvait ignorer combien un médecin qui a réussi obtient d'influence sur les parens dont il a sauvé les enfans, surtout à l'instant où la cure s'achève. Il résolut d'employer cette influence en faveur de son ancien compagnon, espérant que le général Witherington se relâcherait de sa ténacité militaire en faveur du service qu'il venait de lui rendre.

En allant chez le général, dans la maison duquel il résidait alors pour donner des soins plus assidus à ses deux malades, il examina le paquet que Middlemas lui avait remis. Il y trouva le portrait de Menie Grey dans un entourage fort simple, et la bague enrichie de brillans que le docteur avait donnée à Middlemas, comme le dernier présent qu'il avait reçu de sa mère. Le premier de ces bijoux arracha un soupir au cœur sensible du jeune chirurgien, et peut-être une larme de triste souvenir à ses yeux. — Je crains qu'elle n'ait pas fait un bon choix, pensa-t-il; mais elle sera heureuse, si je puis y contribuer.

En arrivant chez le général Witherington, il se rendit d'abord

dans la chambre des malades, et il porta ensuite à leurs parens l'heureuse nouvelle que leur guérison pouvait être considérée comme certaine.

— Puisse le dieu d'Iraël vous bénir, jeune homme ! dit l'épouse au jeune homme, en tremblant d'émotion.—Vous avez essuyé les larmes des yeux de la mère réduite au désespoir. — Et cependant, hélas ! elles doivent encore couler quand je pense à mon chérubin, à mon pauvre Reuben. — Ah ! monsieur Hartley ! pourquoi ne vous avons-nous pas connu huit jours plus tôt ! mon cher fils vivrait encore.

— Dieu donne et Dieu reprend, Madame, répondit Hartley; et vous devez songer que de trois enfans il vous en laisse deux. Il n'est nullement certain que le traitement que j'ai adopté pour ceux-ci aurait également sauvé leur frère; car, d'après le compte qu'on m'a rendu des symptômes de sa maladie, elle était de l'espèce la plus maligne.

— Docteur, dit Witherington d'une voix qui annonçait plus d'émotion qu'il n'en montrait ordinairement, et qu'il ne voulait même en montrer, vous pouvez consoler les maladies du cœur aussi bien que soulager celles du corps. Mais il est temps de régler notre gageure. Vous avez parié votre réputation, — et elle vous reste, accrue de l'honneur que doit vous faire le succès que vous venez d'obtenir, — contre mille moidores. Vous en trouverez la valeur dans ce porte-feuille.

— Général Witherington, vous êtes riche, et vous avez droit d'être généreux. — Je suis pauvre, et je n'ai pas celui de refuser ce qui peut être, même dans un sens libéral, une indemnité des travaux de ma profession. Mais il est des bornes qu'on doit se prescrire, soit en donnant, soit en acceptant. Je ne dois pas courir le risque de perdre cette réputation nouvellement acquise, en fournissant un prétexte pour dire que j'ai abusé du premier moment d'allégresse de parens inquiets sur leurs enfans, pour en tirer une somme exorbitante. Permettez-moi de diviser ce que vous voulez bien m'offrir. J'en accepterai la moitié avec reconnaissance, comme une récompense très libérale de mes soins; et si vous croyez me devoir quelque chose de plus, que ce soit votre estime et votre protection.

— Si je consens à votre proposition, docteur Hartley, dit le général en reprenant, comme à contre-cœur, la moitié de la somme contenue dans le portefeuille, c'est parce que j'espère pou-

voir vous servir de mon crédit encore mieux que de ma bourse.

— Et c'est précisément à votre crédit, Monsieur, répondit Hartley, que je vais avoir recours pour obtenir une petite faveur.

Le général et son épouse prirent la parole en même temps, pour l'assurer que, quelle que fût sa demande, elle lui était accordée d'avance.

— Je n'en suis pas si sûr, dit Hartley, car il s'agit d'un point sur lequel j'ai entendu dire que Votre Excellence est inflexible : — le congé d'un soldat des nouvelles recrues.

— Mon devoir m'oblige à l'être, répondit le général. Vous savez de quelle espèce de recrues nous sommes obligés de nous contenter. — Ils boivent, l'ivresse leur donne du courage, — ils s'enrôlent le soir, et s'en repentent le lendemain. Si j'accordais le congé de tous ceux qui prétendent s'être engagés par surprise, il ne nous resterait que bien peu de volontaires. Chacun a quelque sotte histoire à raconter des promesses qui lui ont été faites par quelque fanfaron sergent de recrutement. — Il est impossible d'y faire attention. — Cependant j'écouterai volontiers la vôtre.

— Elle offre un cas fort singulier. L'individu pour lequel je vous parle a été volé. On lui a pris mille livres sterling.

— Un volontaire pour ce service posséder mille livres sterling ! Mon cher docteur, soyez-en bien certain, le drôle vous en a imposé. Au nom du ciel, où trouveriez-vous un homme qui, ayant mille livres sterling, voulût s'engager comme simple soldat?

— Il n'y a jamais songé. L'ami perfide à qui il avait accordé sa confiance lui avait persuadé qu'il aurait une commission.

— Il faut donc que cet ami ait été Tom Hillary ou le diable, car nul autre ne peut avoir autant d'astuce et d'impudence ; il finira certainement par trouver le chemin du gibet. Cependant cette histoire de mille livres sterling me semble encore plus vraisemblable que les contes de Tom Hillary. Quelles raisons avez-vous pour croire que ce drôle ait jamais eu une pareille somme à sa disposition ?

— J'ai toutes les raisons possibles pour en être certain. Nous avons fait notre apprentissage ensemble sous le même maître ; et quand il eut atteint sa majorité, la profession qu'il avait apprise ne lui plaisant pas, il prit possession de sa petite fortune, et se laissa tromper par les promesses d'Hillary.

— Qui sans doute l'a fait placer dans notre hôpital si bien administré ?



— Précisément, Votre Excellence ; non pas, je crois, pour le guérir d'aucune maladie, mais pour lui fournir l'occasion d'en gagner une qui imposerait silence à ses plaintes.

— Cette affaire sera éclaircie à fond. — Mais de quelle misérable insouciance les parens de ce jeune homme n'ont-ils pas été coupables, en laissant entrer dans le monde un tel novice, sans autre guide, sans autre compagnon que Tom Hillary, et avec mille livres dans sa poche ! ils auraient aussi bien fait de l'assommer. Ils n'ont certainement pas agi en prudens Northumbriens, comme dit mon domestique Winter.

— Ce jeune homme doit véritablement avoir des parens bien durs ou bien négligens, dit mistress Witherington avec un accent de compassion.

— Il ne les a jamais connus, Madame, répondit Hartley, car sa naissance est couverte d'un voile mystérieux. Une main froide et presque inconnue l'a mis en possession, comme à contre-cœur, de cette modique somme, quand il est devenu majeur ; et il fut lancé dans le monde comme une barque forcée de quitter le rivage, sans gouvernail, sans boussole et sans pilote.

Ici le général Witherington regarda involontairement sa femme, qui, éprouvant la même sensation, dirigeait vers lui ses regards au même instant. Ils échangèrent un coup d'œil rapide, mais expressif, et baissèrent ensuite les yeux vers la terre.

— Avez-vous été élevé en Ecosse ? demanda la dame à Hartley d'une voix presque tremblante ; et en ce cas quel était le nom de votre maître ?

— J'ai fait mon apprentissage chez M. Gédéon Grey, demeurant dans le bourg de Middlemas, lui répondit Hartley.

— Middlemas ! Grey ! répéta mistress Witherington ; et elle s'évanouit au même instant.

Hartley lui prodigua les secours de sa profession ; son mari lui appuya la tête sur sa poitrine, et à l'instant où elle commençait à reprendre connaissance, il lui dit à voix basse, d'un ton qui tenait le milieu entre une prière et un ordre : — Zilia, prenez garde ! — prenez garde !

Quelques sons imparfaits qu'elle commençait à faire entendre expirèrent sur ses lèvres.

— Permettez-moi de vous conduire dans votre chambre, lui dit son mari avec une anxiété bien visible.

Elle se leva comme aurait pu le faire un automate dont les mou-

vemens sont produits par le jeu d'un ressort, et, appuyée sur le bras de son mari qui l'aidait à marcher, elle y joignit ses propres efforts pour se traîner hors de l'appartement. Elle en était presque à la porte, quand Hartley, s'en approchant, demanda si ses services pouvaient être utiles.

— Non, Monsieur, répondit le général d'un ton presque brusque; ce n'est point un cas qui exige l'intervention d'un étranger. Lorsque j'aurai besoin de vous, je vous ferai appeler.

Hartley recula de surprise en entendant le général lui parler d'un ton si différent de celui qu'il avait pris jusqu'alors dans toutes les relations qu'ils avaient eues ensemble; et, pour la première fois, il se sentit disposé à ajouter foi au bruit public, qui prétendait qu'avec un grand nombre d'excellentes qualités Witherington n'en était pas moins rempli d'orgueil et de hauteur. Il ne l'avait encore vu, pensa-t-il, que dompté par l'affliction et l'inquiétude; mais à présent son esprit reprenait sa tension naturelle. Cependant il devait, par décence, s'intéresser à ce malheureux Middlemas.

Le général rentra dans l'appartement au bout de quelques minutes, et il parla à Hartley avec son ton de politesse ordinaire, quoiqu'il éprouvât évidemment beaucoup d'embarras qu'il s'efforçait en vain de cacher.

— Mistress Witherington se trouve mieux, dit-il, et elle sera charmée de vous voir avant le dîner. — Vous dînez avec nous, j'espère?

Hartley salua.

—Mistress Witherington, dit le général, est assez sujette à cette sorte d'attaques de nerfs, et, depuis quelque temps, Dieu sait combien elle a eu de craintes et d'inquiétudes. Quand elle sort de cet état, il se passe quelques minutes avant qu'elle puisse recueillir ses idées, et pendant cet intervalle, — pour vous parler très confidentiellement, mon cher docteur Hartley, — il lui arrive quelquefois de parler d'évènemens imaginaires qui n'ont jamais eu lieu, ou de circonstances pénibles arrivées tout au commencement de sa vie. C'est pour cette raison que, dans ces occasions, je ne me soucie pas qu'elle reçoive d'autres soins que les miens ou ceux de mistress Lopez, sa vieille femme de chambre.

Hartley convint qu'un certain degré d'égarement d'esprit était souvent la suite d'une attaque de nerfs.

Le général continua. — Quant à ce jeune homme, — votre ami,

— ce Richard Middlemas, — n'est-ce pas ainsi que vous l'avez nommé?

— Je ne crois pas l'avoir nommé, mais Votre Excellence a deviné son nom.

— Cela est assez singulier; — bien certainement vous avez prononcé le nom de Middlemas?

— Comme étant celui du bourg où nous demeurions tous deux.

— Oui, oui; et je l'ai pris pour le nom de l'individu. — Je n'étais occupé en ce moment que de mon inquiétude pour ma femme. — Mais ce Middlemas, puisque tel est son nom, — c'est sans doute un jeune extravagant?

— Je serais injuste envers lui si je le peignais sous de telles couleurs, Votre Excellence. Il peut avoir fait quelques folies comme tant d'autres jeunes gens; mais sa conduite, en tout ce que j'en connais, a toujours été respectable: mais, pour avoir habité cinq ans dans la même maison, nous n'étions pas liés d'une bien grande intimité.

— Cela est fort mal; — j'aurais voulu qu'il..., c'est-à-dire, j'aurais été charmé pour lui qu'il eût eu un ami tel que vous; mais je suppose que vous étiez trop livré à l'étude pour lui. — Et il a du goût pour la vie militaire? — Est-il bien fait?

— Parfaitement; et il a des manières très prévenantes?

— A-t-il le teint blanc ou basané?

— Très basané. — Plus basané que celui de Votre Excellence, si vous me pardonnez cette liberté.

— En ce cas, ce doit être un merle noir. — Sait-il plusieurs langues?

— Le latin et le français assez passablement.

— Sans contredit, il ne sait ni danser, ni manier les armes?

— Pardonnez-moi, Monsieur; je ne suis pas bon juge de ce genre de mérite, mais Richard est reconnu pour exceller dans l'escrime comme dans la danse.

— En vérité? — Somme totale, cela sonne assez bien. — Une bonne tournure, des talens, de la science sans excès, une bonne éducation, des folies qui ne vont pas jusqu'à l'extravagance: tout cela forme un total trop élevé pour le lot d'un simple soldat. Il faut qu'il ait une commission, docteur, — uniquement pour l'amour de vous.

— Votre Excellence a trop de bonté.

— Cela sera, et je saurai bien faire rendre gorge à ce pillard de Tom Hillary, à moins qu'il ne préfère être pendu, comme il l'a amplement mérité depuis long-temps. — Vous ne pouvez retourner à l'hôpital aujourd'hui ; vous dînez avec nous, et vous savez combien mistress Witherington redoute la contagion. Mais demain allez trouver votre ami. Winter aura soin de lui fournir tout ce qu'il faut pour son équipement. — Tom Hillary remboursera les avances, comme vous le savez. — Il faudra qu'il parte, avec le premier détachement des recrues, à bord du *Middlesex*, bâtiment de la Compagnie, qui doit mettre à la voile des Dunes de lundi en quinze. — C'est-à-dire si vous le jugez en état de faire le voyage. J'ose dire que le pauvre diable en a bien assez de l'île de Wight.

— Votre Excellence permettra à ce jeune homme de lui présenter ses respects avant son départ ?

— A quoi bon, Monsieur ? s'écria le général précipitamment et d'un ton péremptoire ; mais il ajouta sur-le-champ : — Vous avez raison ; — je serais charmé de le voir. Winter lui fera savoir le jour et l'heure, et prendra des chevaux pour l'amener ici. Mais il faut qu'il ait quitté l'hôpital depuis un jour ou deux. Ainsi le plus tôt que vous pourrez l'en faire sortir sera le mieux. — Logez-le chez vous, docteur, et ne le laissez former aucune liaison avec les officiers, ni avec qui que ce soit dans cette île, de peur qu'il n'y rencontre un second Hillary.

Si Hartley avait connu, aussi bien que le lecteur, toutes les circonstances relatives à la naissance de Richard Middlemas, il aurait pu tirer de la conduite du général Witherington des conséquences décisives, pendant que son compagnon était le sujet de la conversation. Mais M. Grey et Middlemas lui-même avaient toujours gardé un profond silence sur cet objet, il n'en savait que ce qu'en rapportait le bruit général, et il n'avait jamais eu la curiosité de chercher à pénétrer plus avant dans ce mystère. Cependant les remarques qu'il avait faites pendant cet entretien lui inspirèrent tant d'intérêt, qu'il résolut d'essayer une petite épreuve dont il ne crut pas qu'il pût résulter aucun inconvénient. Il mit à l'un de ses doigts la bague remarquable que lui avait confiée Richard Middlemas, et il chercha à la mettre en évidence, en approchant de mistress Witherington, ayant soin de choisir un moment d'absence de son mari. Les yeux de cette dame n'eurent pas plus tôt aperçu cette bague, qu'ils semblèrent ne pouvoir plus s'en détacher,

et elle demanda à la voir de plus près, en disant qu'elle ressemblait beaucoup à un anneau qu'elle avait donné à une amie. Tirant la bague de son doigt, et la plaçant dans la main amaigrie de mistress Witherington, il l'informa qu'elle appartenait à l'ami en faveur duquel il venait d'intéresser le général. Elle se retira avec beaucoup d'émotion, mais le lendemain elle eut avec Hartley un entretien particulier dont les détails, autant qu'il est nécessaire de les faire connaître au lecteur, seront rapportés ci-après.

Le jour qui suivit ces importantes découvertes, Middlemas, à sa grande satisfaction, fut tiré de sa retraite dans l'hôpital, et transporté dans la ville de Ryde, sous le toit où logeait son ancien compagnon, qui, à la vérité, s'y trouvait bien rarement, les inquiétudes de mistress Witherington le retenant chez le général, même long-temps après que ses enfans n'eurent plus besoin des secours de la médecine.

Deux ou trois jours après, Richard Middlemas reçut une commission de lieutenant au service de la Compagnie des Indes Orientales. Winter, par ordre de son maître, mit sur un pied convenable la garde-robe du jeune officier. Middlemas, enchanté de se trouver enfin délivré de la situation déplorable où il avait été réduit, et placé sous la protection d'un homme d'une aussi haute importance que le général, suivit implicitement tous les avis qui lui furent donnés par Hartley et confirmés par Winter, en s'abstenant de se montrer en public, et de former aucune liaison dans la ville. Il ne voyait même Hartley que fort rarement; et, quelque grandes que fussent les obligations qu'il lui avait, peut-être ne regrettait-il guère l'absence d'un homme dont la vue excitait toujours en lui un sentiment de honte et d'humiliation.

# CHAPITRE IX.

Dans la soirée qui précéda le jour où il devait partir pour les Dunes, et se rendre à bord du *Middlesex*, qui était prêt à lever l'ancre, le nouveau lieutenant vit arriver Winter, chargé de le conduire chez le général, pour être présenté à son protecteur, et lui faire en même temps ses remerciemens et ses adieux. Chemin faisant, le vieillard prit la liberté de donner quelques avis au

jeune officier, relativement au respect qu'il devait témoigner à son maître, — qui, quoique aussi bon et aussi généreux qu'aucun homme venu jamais du Northumberland, exigeait scrupuleusement qu'on lui rendît tous les honneurs qui lui étaient dus.

Tandis qu'ils s'avançaient ainsi vers la maison du général, Witherington et sa femme l'attendaient avec autant d'impatience que d'inquiétude. Ils étaient assis dans un superbe salon ; le général étant placé derrière un grand candélabre qui, étant couvert d'une gaze de son côté, jetait de l'autre toute sa lumière, de sorte qu'il pouvait tout voir et tout observer sans devenir à son tour un sujet d'observation. Assise, ou plutôt presque couchée sur des coussins, couverte d'une draperie de mousseline brodée d'or et d'argent, et enveloppée d'un schall, ce qui était alors un luxe nouveau en Europe, son épouse semblait agitée par la plus vive émotion. Elle avait passé l'âge moyen de la vie, mais conservait pourtant assez de charmes pour être citée encore comme une belle femme.

— Zilia, lui dit son mari, vous êtes hors d'état d'exécuter ce que vous avez entrepris ; suivez mon avis, retirez-vous, vous saurez tout ce qui se passera ; mais retirez-vous. Pourquoi tenir si obstinément à la fantaisie inutile de voir un instant un être que vous ne reverrez jamais ?

— Hélas ! répondit mistress Witherington, votre déclaration que je ne le reverrai jamais n'est-elle pas un motif suffisant pour que je désire le voir en ce moment, pour que je souhaite graver dans ma mémoire des traits que vous m'annoncez que je ne dois plus voir en cette vie ? Mon cher Richard, ne soyez pas plus cruel que ne le fut mon pauvre père, même quand son courroux était le plus violent. Il me permit de voir mon enfant ; les traits de ce chérubin restèrent imprimés dans mon souvenir, et furent ma consolation pendant les cruelles années de chagrin qui furent le partage de ma jeunesse.

— Il suffit, Zilia ; vous avez désiré cette grâce, je vous l'ai accordée ; et, à quelque risque que ce soit, je tiendrai ma promesse. Mais songez combien il est important de bien garder ce fatal secret : votre rang et l'estime dont vous jouissez dans la société en dépendent ; mon honneur est intéressé à ce que vous conserviez cette estime, Zilia : le moment où la publicité de ce secret donnera aux prudes et aux médisantes le droit de vous traiter avec mépris, sera suivi de scènes épouvantables de misère, peut-être de sang

et de mort, si un homme osait ouvrir la bouche sur un pareil sujet.

— Vous serez obéi, mon mari, répondit Zilia, autant que le permettra la faiblesse de la nature humaine. — Mais, ô Dieu de mes pères ! de quel limon nous as-tu donc formés, pauvres mortels que nous sommes, puisque nous craignons tant la honte qui suit le péché, et que le péché en lui-même nous inspire si peu de repentir ! Un instant après, on entendit marcher dans l'antichambre. — La porte du salon s'ouvrit. — Winter annonça le lieutenant Middlemas, et le fils se trouva, sans le savoir, devant les auteurs de ses jours.

Witherington se leva, et tressaillit involontairement ; mais il fit un effort sur lui-même pour prendre cet air d'aisance avec lequel un supérieur reçoit un subalterne, et auquel se mêlait ordinairement en lui un certain degré de hauteur. La mère eut moins d'empire sur elle-même. Elle se leva aussi comme avec l'intention de serrer dans ses bras un fils qu'elle avait enfanté dans les souffrances et l'affliction. Mais un regard sévère de son mari la retint comme par un effet magique, et elle resta debout, la tête en avant, ses mains jointes et étendues dans l'attitude du mouvement, mais cependant immobile, comme une statue de marbre à laquelle le sculpteur a donné toute l'apparence de la vie sans pouvoir lui en communiquer les facultés. Une attitude si étrange et les mouvemens qui l'avaient précédée auraient pu causer quelque surprise au jeune officier ; mais la dame était dans l'ombre, et il était si occupé à regarder son protecteur, qu'il s'aperçut à peine de la présence de mistress Witherington.

— Je me félicite de trouver cette occasion, dit Middlemas, voyant que le général ne lui adressait pas la parole, d'offrir mes remerciemens au général Witherington, pour qui je ne pourrai jamais avoir assez de reconnaissance.

Le son de sa voix, quoique prononçant des expressions si indifférentes en elles-mêmes, sembla détruire le charme qui avait rendu sa mère immobile. La raideur de ses muscles se relâcha, elle poussa un profond soupir, et retomba sur les coussins d'où elle s'était levée. Le bruit de ce soupir et du frôlement de sa robe attira sur elle les regards de Middlemas. Le général se hâta de parler.

— Ma femme a été fort indisposée depuis un certain temps, monsieur Middlemas. — Votre ami, monsieur Hartley, a pu vous le dire. — Une affection nerveuse...

On peut deviner la réponse de Richard : — il en éprouvait le plus profond regret, il y prenait le plus vif intérêt...

— Nous avons eu des malheurs dans notre famille, monsieur Middlemas, et si nous en avons évité de plus grands, sous lesquels nous aurions succombé, nous en sommes redevables à votre ami. Nous serons heureux s'il est en notre pouvoir de nous acquitter d'une partie de la reconnaissance que nous lui devons, en rendant quelques services à son ami et à son protégé, monsieur Middlemas.

— Je ne suis donc ici que son protégé! pensa tout bas Richard; mais il répondit que chacun devait envier le bonheur qu'avait eu son ami de pouvoir être utile au général Witherington et à sa famille.

— Je présume que vous avez reçu votre commission? Avez-vous quelque désir particulier relativement au lieu de votre destination?

— Non, Votre Excellence, répondit Middlemas. Je présume que mon ami Hartley vous a informé de ma malheureuse situation, — qu'il vous a dit que je suis un orphelin abandonné dans le monde par ses parens, comme un proscrit que personne ne connaît, dont personne ne s'inquiète, si ce n'est pour désirer qu'il soit assez loin et qu'il vive dans une assez grande obscurité pour ne pas faire rougir ceux qui lui ont donné le jour.

Zilia se tordait les mains tandis qu'il parlait ainsi, et elle serra autour de sa tête son voile de mousseline, comme pour étouffer les sanglots que lui arrachait la douleur.

— M. Hartley ne m'a pas communiqué des détails bien particuliers sur vos affaires personnelles, dit le général, et je ne désire pas vous donner la peine de m'en apprendre davantage. Ce que je désire savoir, c'est si vous êtes satisfait de votre destination pour Madras.

— Parfaitement, Votre Excellence. Toute destination m'est indifférente, pourvu que je ne coure pas le risque d'y rencontrer le scélérat Hillary.

— Oh! les services d'Hillary sont trop nécessaires dans les environs de Saint-Giles, dans les faubourgs de Newcastle et autres endroits semblables où l'on peut ramasser des cadavres humains, pour lui permettre de s'embarquer pour les Indes. Cependant, pour vous prouver que le drôle n'est pas tout-à-fait sans pudeur, voici les billets de banque qu'il vous avait volés. Vous verrez que ce sont les mêmes que vous possédiez, à l'exception d'une petite

somme que le misérable avait déjà dépensée, et qu'un ami a remplacée par compassion pour vos souffrances. — Richard Middlemas fléchit un genou, et baisa la main qui lui rendait son indépendance.

— Allons, allons, dit le général, vous êtes un jeune fou; mais il ne retira pas sa main. C'était une de ces occasions où Richard pouvait être éloquent.

— Vous êtes pour moi plus que mon père, s'écria-t-il. Combien ne vous suis-je pas plus redevable qu'à ces parens dénaturés qui m'ont donné le jour par un crime, et qui m'ont ensuite abandonné avec tant de cruauté!

Zilia, en entendant ces reproches sanglans, rejeta son voile en arrière avec ses deux mains, de sorte qu'il semblait un brouillard derrière sa tête; et poussant un faible gémissement, elle tomba sans connaissance. Repoussant Middlemas à la hâte, le général Witherington courut au secours de sa femme, et l'emporta dans ses bras, comme si c'eût été un enfant, dans le vestibule, où la vieille femme de chambre attendait avec les spiritueux propres à la rappeler à la vie, le malheureux époux ayant prévu avec raison qu'on pourrait en avoir besoin. On les employa sans perdre un instant, et l'on réussit à rendre la connaissance à la mère infortunée; mais elle resta dans un état effrayant de délire.

Elle avait évidemment l'esprit frappé des derniers mots qui venaient de sortir de la bouche de son fils. — L'avez-vous entendu, Richard? s'écria-t-elle d'un ton de voix bien haut eu égard à l'épuisement de ses forces; avez-vous entendu ses paroles? c'était le ciel qui prononçait notre condamnation par la bouche de notre propre fils. Mais ne craignez rien, Richard, ne pleurez pas; je répondrai à la foudre du ciel par une musique céleste.

Elle courut vers un clavecin qui était dans l'appartement, et tandis que le général et la femme de chambre se regardaient l'un l'autre, comme s'ils eussent cru qu'elle allait perdre entièrement la raison, ses mains, appuyant légèrement sur les touches de l'instrument, produisaient une harmonie bizarre, composée de différens passages qu'elle se rappelait, et que son talent en musique combinait ensemble. Enfin elle unit sa voix aux sons qu'elle tirait de son clavecin pour chanter une de ces hymnes magnifiques par lesquelles sa jeunesse avait célébré les louanges de son Créateur en mariant les accens de sa voix aux sons de la harpe, comme le roi hébreu qui les a composées. Sa voix, soutenue par cette mé-

lodie, s'éleva à un éclat qu'atteignent rarement les musiciens les plus distingués, baissa peu à peu, et cessa enfin de faire entendre ces ravissans accords. — Elle était morte à l'instant où son chant avait cessé.

On peut concevoir l'horreur et le désespoir dont fut saisi son mari quand il vit l'inutilité de tous les efforts qu'on fit pour la rappeler à la vie. Des domestiques furent dépêchés à la hâte pour aller chercher des secours, le docteur Hartley, tous les autres médecins qu'on pourrait trouver. Le général rentra à la hâte dans le salon qu'il venait de quitter, et, dans sa précipitation, heurta Middlemas, qui, entendant des sons de musique dans l'appartement voisin, s'était naturellement approché de la porte. Surpris, et presque effrayé des espèces de clameurs, des voix confuses et des pas précipités qu'il entendit ensuite, il y était resté debout, cherchant à découvrir la cause d'un tel désordre.

La vue de cet infortuné jeune homme porta jusqu'à la frénésie les passions violentes du général; il sembla ne plus reconnaître en son fils que la cause de la mort de sa femme. Il le saisit au collet, et le secouant violemment, il le traîna dans cette chambre fatale devenue celle de la mort.

— Viens ici, s'écria-t-il, toi pour qui une vie passée dans une profonde obscurité semblait trop méprisable, viens ici, et vois les parens auxquels tu as porté tant d'envie, que tu as si souvent maudits. Regarde ces traits pâles et flétris, cette figure de cire plutôt que de chair et de sang : voilà ta mère ! voilà l'infortunée Zilia Monçada pour qui ta naissance a été une source de honte et de misère, et à qui ta fatale présence a apporté la mort ! Regarde-moi, dit-il ensuite en repoussant Richard avec violence, et en se redressant de manière à ressembler presque, par son air et son attitude, à l'esprit rebelle dont il allait parler, regarde-moi bien ; ne sens-tu pas le soufre qui parfume ma chevelure ? ne vois-tu pas un front que la foudre a frappé? Je suis le prince des ténèbres, je suis le père que tu cherches ; je suis le maudit Richard Tresham, le séducteur de Zilia, le père de son meurtrier.

Hartley arriva pendant cette horrible scène ; il reconnut sur-le-champ que tous les soins qu'il pourrait donner à mistress Witherington étaient complètement inutiles, et ayant appris de Winter, et même par les discours incohérens du général, la nature des aveux que celui-ci venait de faire, il chercha à mettre fin, s'il était possible, à cette scène effrayante. Sachant combien le général

était susceptible sur tout ce qui touchait à la réputation, il lui rappela qu'il était en présence de témoins; mais ce ressort, jadis si puissant sur l'esprit de Witherington, avait cessé de pouvoir produire aucun effet.

— Peu m'importe que tout l'univers connaisse mon crime et mon châtiment! s'écria le général. On ne dira pas de moi que je crains la honte plus que je ne me repens du crime. Je ne craignais la honte que pour Zilia, et Zilia n'existe plus!

— Mais sa mémoire, général; épargnez la mémoire de votre épouse; la bonne renommée de vos enfans y est intéressée.

— Je n'ai plus d'enfans! s'écria-t-il avec le ton du plus violent désespoir. Mon Reuben est monté au ciel pour préparer les voies à cet ange, qui vient de s'y élever sur les flots d'une harmonie que les célestes demeures peuvent seules égaler. Mes deux autres chérubins ne survivront pas à leur mère. Je serai, je suis même déjà, je le sens, un père sans enfans.

— Je suis pourtant votre fils, répliqua Middlemas d'un ton qui annonçait l'affliction, mais auquel se mêlait l'accent d'un sombre ressentiment; votre fils et celui de la femme que vous avez épousée. Pâle comme la voilà, je vous somme tous deux de reconnaître mes droits, et j'invoque le témoignage de tous ceux qui sont ici.

— Misérable! s'écria le père en fureur, peux-tu penser à tes droits sordides, entre la mort et le désespoir? Toi, mon fils! — Tu es le démon qui a causé mon malheur en ce monde, et qui partagera ma misère éternelle dans l'autre. — Fuis loin de mes yeux, et puisse ma malédiction te poursuivre!

Les yeux fixés vers la terre, les bras croisés sur sa poitrine, le hautain et opiniâtre Middlemas semblait encore méditer une réponse. Mais Hartley, Winter et d'autres domestiques l'entourèrent, et le forcèrent à quitter l'appartement. Pendant qu'ils cherchaient à lui faire des remontrances, il parvint à leur échapper, courut aux écuries, où plusieurs chevaux dont on venait de se servir pour aller chercher des secours étaient encore sellés et bridés, sau a sur le premier qui se présenta à lui, et partit au grand galop. Hartley en allait prendre un autre pour le suivre, mais Winter et d'autres domestiques l'arrêtèrent en le conjurant de ne pas quitter leur malheureux maître dans un moment où l'ascendant qu'il avait acquis sur lui pouvait seul modérer la violence de ses passions.

— Il a reçu un coup de soleil dans l'Inde, lui dit Winter à voix

basse, et il est capable de tout dans ces accès. Ces lâches ne peuvent le retenir, et moi, je suis vieux et faible.

Convaincu que le général Witherington méritait plus de compassion que Middlemas, qu'il n'avait d'ailleurs aucun espoir de rejoindre, et qu'il croyait pouvoir abandonner à lui-même sans danger, quelque violente que fût son agitation en ce moment, Hartley retourna où le cas plus urgent requérait ses soins plus immédiats.

Il trouva l'infortuné général luttant contre ses domestiques qui s'efforçaient de l'empêcher de se rendre dans l'appartement où ses enfans dormaient paisiblement, et criant d'une voix de tonnerre : — Réjouissez-vous, mes chers trésors; réjouissez-vous! — Il est parti celui qui aurait proclamé le crime de votre père et le déshonneur de votre mère; — il est parti, il ne reviendra jamais, celui qui a été cause de la mort de sa mère et de la ruine de son père! — Courage, mes enfans, votre père est avec vous! — Il saura se faire jour jusqu'à vous à travers cent obstacles!

Les domestiques, indécis et intimidés, se rangeaient enfin pour le laisser passer, quand Adam Hartley s'approcha : se plaçant en face du malheureux général, il le regarda d'un air ferme, et lui dit d'une voix forte, quoique basse : — Voulez-vous donc tuer vos enfans!

Witherington parut ébranlé dans sa résolution; cependant il fit une nouvelle tentative pour passer. Mais Hartley, le saisissant des deux mains par le collet de son habit, s'écria : — Vous êtes mon prisonnier, et je vous ordonne de me suivre.

— Ah! prisonnier! et pour haute trahison? Chien! tu es arrivé à l'instant de ta mort!

Sa raison était entièrement égarée; il tira un poignard de son sein, et la force et le courage du chirurgien ne lui auraient peut-être pas sauvé la vie, si Winter n'eût saisi le bras droit de son maître, et n'eût réussi à le désarmer.

— Je suis donc votre prisonnier, dit le général; traitez-moi civilement, et qu'il me soit permis de voir ma femme et mes enfans.

— Vous les verrez demain, répondit Hartley; quant à présent, suivez-nous, et sans résistance.

Le général le suivit avec la docilité d'un enfant, et avec l'air d'un homme qui souffre pour une cause dont il se fait honneur.

— Je ne rougis pas de mes principes, dit-il, je suis prêt à mourir pour mon roi.

Evitant d'irriter sa frénésie en contrariant l'idée bizarre qui s'était emparée de son imagination, Hartley conserva l'ascendant qu'il avait obtenu sur son malade. Il le fit conduire dans son appartement, et le fit mettre au lit, sans que l'infortuné y opposât aucune résistance. Après lui avoir administré une potion calmante, il ordonna à un domestique de coucher dans la chambre de son maître, et il resta lui-même près de son lit jusqu'au lendemain matin.

Le général Witherington s'éveilla avec toute sa raison, et parut sentir sa situation véritable; il en donna des preuves par ses gémissemens, ses larmes et ses sanglots. Lorsque Adam Hartley s'approcha de son lit, il le reconnut parfaitement, et lui dit : — — Ne craignez plus rien, l'accès est passé. — Laissez-moi maintenant, et allez retrouver cet autre infortuné; qu'il quitte la Grande-Bretagne le plus promptement possible, et qu'il aille où son destin l'appelle et là où nous ne puissions jamais nous revoir. — Winter sait ce qu'il me faut, et il aura soin de moi.

Winter donna le même avis à Hartley. — A présent, lui dit-il, je puis répondre de la sûreté de mon maître; mais, pour l'amour du ciel, empêchez qu'il ne revoie jamais ce jeune homme endurci!

# CHAPITRE X.

— Soit! le monde est une huître,
Et mon sabre tranchant servira pour l'ouvrir!

SHAKSP. *les Commères de Windsor.*

En arrivant au logement qu'il occupait dans la petite ville de Ryde, le premier mot que prononça Hartley fut pour demander des nouvelles de son compagnon. Il était arrivé fort tard la nuit précédente; il n'avait répondu à aucune des questions qu'on lui avait faites, s'il voulait souper, etc.; mais, prenant brusquement une lumière, il était monté dans sa chambre, dont il avait ensuite fermé la porte au double tour. Les domestiques avaient supposé qu'il était revenu au grand galop, et qu'il avait la tête un peu échauffée, et qu'il ne voulait pas qu'on s'en aperçût.

Hartley monta à la chambre de son compagnon, non sans quelque inquiétude, et ce ne fut qu'après avoir frappé et l'avoir

appelé plusieurs fois, qu'il eut le plaisir de l'entendre répondre :
— Qui est là ?

Hartley s'étant nommé, la porte s'ouvrit, et Middlemas parut complètement habillé, et ayant les cheveux frisés et poudrés. Il ne fallait que jeter un coup d'œil sur le lit pour voir qu'il ne s'était pas couché de la nuit précédente, et la physionomie de Richard, pâle et défaite, en offrait une nouvelle preuve. Ce fut pourtant avec une affectation d'indifférence qu'il s'exprima.

— Je vous félicite des progrès que vous avez faits dans la connaissance du monde, Adam, lui dit-il ; c'est précisément le moment d'abandonner l'indigent héritier pour s'attacher à celui qui est en possession de toute la fortune.

— J'ai passé toute la nuit près du général Witherington, répondit Hartley, parce qu'il est extrêmement mal.

— Dites-lui donc de se repentir de ses péchés. Le vieux Grey avait coutume de dire qu'un médecin avait aussi bon droit qu'un ministre à donner des avis spirituels. Ne vous souvenez-vous pas que le ministre Dulberry disait que le vieux docteur faisait un métier interlope ?

— Je suis surpris de vous entendre employer un pareil style dans les circonstances où vous vous trouvez.

— Oui, sans doute, répondit Middlemas avec un sourire amer ; il serait difficile à bien des gens de conserver leur sang-froid après avoir gagné et perdu un père, une mère, et un bel héritage, en un seul jour. Mais j'ai toujours eu une dose de philosophie.

— Réellement je ne vous comprends pas, monsieur Middlemas.

— Comment ! J'ai trouvé mes parens hier, n'est-il pas vrai ? Ma mère, comme vous le savez, n'avait attendu que ce moment pour mourir, et mon père pour devenir fou ; et j'en conclus que tout cela a été imaginé tout exprès pour me priver de mon héritage, puisque mon père a conçu tant de haine contre moi !...

— Héritage ! répéta Hartley au comble de la surprise en voyant le calme de Richard, et à demi tenté de croire que l'accès de démence du père était un mal héréditaire dans la famille. Au nom du ciel, reprenez vos sens, et chassez de votre esprit ces illusions. De quel héritage rêvez-vous ?

— De celui de ma mère, bien certainement. — Elle doit avoir hérité de la fortune du vieux Monçada ; et à qui cette fortune doit-elle descendre, si ce n'est à ses enfans ? — Or, j'en suis l'aîné. — Ce fait est incontestable.

— Mais faites attention, Richard, — songez à ce que vous êtes.

— J'y songe. Qu'en résulte-t-il?

— Vous ne pouvez ignorer que, sans un testament en votre faveur, la loi ne vous accorde aucun droit d'héritage.

— Vous vous trompez, Monsieur, je suis légitime. — Ces enfans malades que vous avez sauvés du trépas, ne sont pas plus légitimes que moi. — Oui, nos parens ne voulaient pas leur permettre de respirer l'air pur du ciel; et moi, ils me confiaient aux vents et aux vagues. — Je n'en suis pourtant pas moins leur fils légitime, aussi bien que ces faibles rejetons d'un âge avancé et d'une santé délabrée. — Je les ai vus, Adam. — Winter m'a conduit dans leur chambre pendant que nos parens s'armaient de tout leur courage pour me recevoir dans leur salon. — Je les ai vus, ces enfans de prédilection pour qui l'on a dépensé les richesses des Indes afin qu'ils dorment sur le duvet et qu'ils s'éveillent au sein de la magnificence. — Moi, leur frère aîné, — moi l'héritier légitime, — j'étais debout près de leur lit, couvert d'habits d'emprunt, et substitués depuis si peu de temps aux haillons d'un hôpital. Leur chambre exhalait les parfums les plus précieux, tandis que je sortais à peine d'un lazaret pestilentiel. — Et moi, moi l'héritier légitime, je le répète, moi le gage de leur premier et de leur plus tendre amour, c'était ainsi que j'étais traité! — Est-il surprenant que mes regards aient produit l'effet de ceux du basilic?

— Vous parlez comme si vous étiez possédé du malin esprit, Richard, ou vous êtes le jouet d'une étrange illusion.

— Vous vous imaginez qu'il n'existe de mariage légal que pour ceux à qui un ministre à demi endormi a lu certaines prières dans un vieux rituel? — Cela peut être vrai d'après vos lois anglaises. Mais l'Ecosse fait un prêtre de l'amour. Un vœu prononcé par un couple passionné, n'ayant pour témoin que la voûte azurée du firmament, y protége une fille confiante contre le parjure et l'inconstance, aussi bien que si un doyen avait célébré la cérémonie dans la plus pompeuse cathédrale d'Angleterre. Bien plus encore, si l'enfant de l'amour est reconnu par le père à l'instant où il est baptisé, — si le père présente la mère comme son épouse à des étrangers respectables, les lois d'Ecosse ne lui permettent pas de revenir ensuite sur la justice rendue ainsi à la femme qu'il a outragée, et au fruit de leur amour mutuel. Ce général Tresham, ou Witherington, a traité ma malheureuse mère comme son épouse, en présence de Grey et de plusieurs autres; il l'a placée

à ce titre dans la maison d'un homme respectable; il lui a donné le même nom qu'il lui avait plu de prendre lui-même à cette époque; il m'a présenté au prêtre comme son fils légitime, et la loi d'Ecosse, protectrice des enfans abandonnés, ne lui permettra pas de désavouer aujourd'hui ce qu'il a si formellement reconnu. — Je sais quels sont mes droits, et je suis déterminé à les faire valoir.

— Vous n'avez donc pas dessein de vous rendre à bord du *Middlesex?* Songez-y bien, — vous perdrez votre passage et votre commission.

— Mais je sauverai mon droit de naissance. Quand je songeais à passer dans l'Inde, je ne connaissais pas mes parens, et je ne savais comment faire valoir les droits que j'avais sur eux. Cette énigme est expliquée. J'ai droit, tout au moins, au tiers des biens de Monçada, et ils sont très considérables, d'après ce que m'a dit Winter. Sans vous, et sans votre manière de traiter la petite vérole, la totalité m'aurait appartenu. Je ne pensais guère, quand le vieux Grey était sur le point de se voir arracher sa perruque pour avoir ordonné d'éteindre le feu et d'ouvrir les croisées, et pour défendre le whisky coupé avec de l'eau, que le nouveau système me coûterait tant de milliers de livres sterling.

—Vous êtes donc bien déterminé à suivre cette marche étrange?

— Je connais mes droits, et je suis déterminé à me faire rendre justice.

— Monsieur Richard Middlemas, vous me faites pitié.

— Monsieur Adam Hartley, je désire savoir pourquoi vous m'honorez de votre pitié.

— Pourquoi?... à cause de cet égoïsme enraciné qui peut songer à la fortune après la scène dont vous avez été témoin la nuit dernière. Pourquoi?... parce que c'est une illusion insensée qui vous porte à croire que vous pouvez vous en mettre en possession.

— Moi égoïste! s'écria Middlemas; comment! je suis un fils respectueux cherchant à rétablir la réputation d'une mère calomniée. Moi visionnaire! comment! c'est à cet espoir que je me suis livré, quand la lettre écrite à Grey par le vieux Monçada, et me condamnant à une obscurité perpétuelle, éveilla en moi pour la première fois le sentiment de ma situation, et dissipa les rêves de mon enfance. Pensez-vous que je me fusse dévoué aux travaux serviles que je partageais avec vous, si ce n'eût été le seul moyen de conserver la trace de mes parens dénaturés, trace que je me proposais de suivre pour me présenter un jour à eux, et faire

valoir, s'il était nécessaire, les droits d'enfant légitime. Le silence et la mort de Monçada ont déconcerté mes plans, et ce ne fut qu'alors que je songeai sérieusement au projet de passer dans les Indes.

— Vous étiez bien jeune pour avoir acquis une telle connaissance des lois d'Ecosse à l'époque où nous avons commencé à vivre ensemble; mais je puis deviner qui vous a si bien instruit.

— Un personnage non moins entendu que Tom Hillary. C'est à cause des bons avis qu'il m'a donnés à ce sujet, que je ne l'envoie pas à la potence en ce moment.

— Je m'en doutais, car, avant de quitter Middlemas, je l'ai entendu discuter cette question avec M. Lawford, et je me souviens qu'il établissait le point de droit comme vous venez de le faire.

— Et que lui répondit Lawford?

— Il convint que, dans les circonstances où le cas était douteux, de pareilles présomptions de légitimité pouvaient être admises, mais il ajouta qu'elles s'écroulaient devant des témoignages directs et positifs, comme, par exemple, la déclaration faite par la mère, de l'illégitimité de l'enfant.

— Mais il ne peut y avoir un pareil témoignage dans le cas qui me concerne, dit Middlemas à la hâte, et avec quelques signes d'alarme.

—Je crains de vous faire de la peine, monsieur Middlemas, mais je ne vous tromperai pas. Hier, j'eus une longue conférence avec votre mère, mistress Witherington, qui vous reconnut pour son fils, mais né avant le mariage. Cette déclaration expresse mettra donc fin aux suppositions sur lesquelles vous fondez votre espoir. Si vous désirez entendre le contenu de cette déclaration, je puis vous satisfaire, car elle me l'a remise, écrite de sa propre main.

— Malédiction! verrai-je donc la coupe se briser à l'instant où je la porte à mes lèvres! murmura Richard. Mais reprenant un air de sang-froid, à l'aide de l'empire qu'il savait assez bien exercer sur lui-même, il pria Hartley de lui communiquer tous les renseignemens qu'il pouvait posséder. En conséquence, son ancien compagnon lui fit le détail des incidens qui avaient précédé et suivi sa naissance, tandis que Middlemas, assis sur une malle, écoutait, avec un air de calme, un récit qui détruisait les brillantes espérances de richesse auxquelles il s'était si avidement livré.

Zilia Monçada était fille unique d'un riche juif portugais qui était venu à Londres pour y établir sa maison de commerce. Parmi

le petit nombre de chrétiens qui fréquentaient sa maison, et qui quelquefois prenaient place à sa table, se trouvait Richard Tresham, issu d'une très bonne famille du Northumberland, qui s'était montré au premier rang des partisans de Charles-Edouard pendant sa courte invasion de 1745, et qui, quoique alors officier au service de Portugal, était encore suspect au gouvernement britannique, à cause de son courage bien connu et de ses principes jacobites. L'élégance et le savoir-vivre de ce jeune homme, et la complète connaissance qu'il avait de la langue et des mœurs portugaises, lui avaient valu l'intimité du vieux Monçada, et avaient, hélas! gagné le cœur de la simple Zilia, qui, belle comme un ange, connaissait aussi peu le monde et sa perversité, que l'enfant encore au berceau.

Tresham fit ses propositions à Monçada; mais il les fit peut-être de manière à montrer trop évidemment que le noble chrétien croyait se dégrader en recherchant l'alliance du juif opulent. Monçada lui refusa sa fille, et lui défendit de reparaître chez lui; mais il ne put empêcher les amans d'avoir des entrevues particulières. Tresham abusa des occasions que la pauvre Zilia lui fournissait si imprudemment, et la ruine de la jeune juive en fut la suite. Cependant l'amant avait l'intention bien sincère de réparer l'injure qu'il lui avait faite, et après avoir formé divers plans de mariage secret, que la différence de religion fit échouer, ils résolurent de fuir en Ecosse. La précipitation du voyage, les craintes et les inquiétudes qui tourmentaient Zilia, accélérèrent de quelques semaines l'époque où elle devait devenir mère, de sorte qu'ils se trouvèrent obligés d'accepter l'hospitalité et les secours de M. Grey. Ils n'étaient arrivés à Middlemas que depuis quelques heures, quand Tresham apprit, grâce à quelque ami vigilant, qu'un mandat d'arrêt avait été décerné contre lui pour cause de haute trahison. Sa correspondance avec Charles Edouard avait été connue de Monçada pendant le temps de leur intimité. L'esprit de vengeance porta le vieillard à dénoncer Tresham au gouvernement britannique, et, à sa requête, le nom de sa fille fut ajouté au mandat qui fut lancé contre lui; précaution qui lui semblait nécessaire pour le mettre en état de séparer sa fille de son séducteur, s'il arrivait que les fugitifs fussent déjà mariés. Le lecteur sait déjà jusqu'à quel point il réussit, et quelles mesures prit Monçada pour empêcher qu'on ne connût jamais l'existence de la preuve vivante de la faiblesse de sa fille. Il emmena Zilia avec lui,

et la soumit à une contrainte sévère dont ses propres réflexions redoublèrent l'amertume. Sa vengeance aurait été complète si l'auteur des infortunes de sa fille avait été conduit à l'échafaud pour ses crimes politiques; mais Tresham se réfugia chez des amis qu'il avait dans les montagnes d'Ecosse, et y resta caché jusqu'à ce qu'on ne songeât plus à cette affaire.

Il entra ensuite au service de la compagnie des Indes orientales, sous le nom de sa mère, Witherington, qui cacha le rebelle et le jacobite jusqu'à ce qu'on eût oublié ces dénominations. Lorsqu'il revint en Angleterre, son premier soin fut de prendre des informations sur la famille de Monçada. La renommée qu'il avait obtenue, la fortune considérable qu'il avait acquise, et sa conviction tardive que sa fille ne consentirait jamais à épouser que celui qui avait été l'objet de son premier amour, déterminèrent le vieillard à accorder au général Witherington le consentement qu'il avait refusé au major Tresham, pauvre et proscrit; les amans, après une séparation de quatorze ans, furent enfin unis par les nœuds d'un mariage légitime.

Le général Witherington consentit volontiers au désir prononcé de son beau-père, que tout souvenir de ce qui s'était passé autrefois fût enseveli dans l'oubli, en laissant vivre dans l'éloignement et dans l'obscurité le fruit d'un premier amour et d'une liaison malheureuse, sauf à veiller à ce que rien ne lui manquât dans la médiocrité à laquelle on le condamnait. Zilia pensait tout autrement. Son cœur lui parlait avec force pour ce premier objet de sa tendresse maternelle; mais elle n'osa pas se mettre en opposition avec la volonté de son père et la détermination de son mari. Le premier, dont les préjugés religieux avaient beaucoup perdu de leur force par suite d'une longue résidence en Angleterre, avait consenti que sa fille embrassât la religion de son époux et de son pays: — le second, hautain comme nous l'avons représenté, se trouva fier de présenter la belle convertie à sa noble famille. La découverte du faux pas de sa première jeunesse aurait été un coup porté à sa réputation, ce qu'il redoutait plus que la mort; et sa femme ne put long-temps ignorer que, par suite d'une maladie dangereuse qu'il avait faite dans l'Inde, sa raison était quelquefois momentanément dérangée quand quelque évènement lui faisait éprouver une violente agitation... Elle avait donc consenti sans murmure au système politique prescrit par Monçada, et auquel son époux avait donné une approbation entière. Cependant,

même après que leur union légale eut été couronnée par d'autres enfans, ses pensées se reportaient souvent, avec une tendresse inquiète, sur le fils banni et négligé qu'elle avait pressé le premier sur son sein maternel.

Ces sentimens, nourris si long-temps quoique toujours subjugués, reçurent leur plein développement par la découverte inattendue de ce fils, délivré de la situation la plus misérable, et placé devant l'imagination de sa mère dans des circonstances si désastreuses.

En vain son mari l'avait assurée qu'il emploierait sa bourse et son crédit pour assurer l'avancement de son fils ; elle ne put être satisfaite sans faire elle-même quelque chose pour adoucir la sentence de bannissement qui avait été ainsi prononcée contre son premier-né ; et elle était d'autant plus pressée de le faire, qu'elle sentait combien était devenue délicate sa santé, après tant d'années de regrets et de contrainte.

Pour faire passer entre les mains de Richard l'offrande de la libéralité maternelle, mistress Witherington eut recours assez naturellement au ministère d'Adam Hartley, l'ancien compagnon de son fils, et qu'elle regardait, depuis la guérison de ses deux jeunes enfans, comme une sorte de divinité tutélaire. Elle lui remit entre les mains une somme de deux mille livres sterling qui était entièrement à sa disposition, en le priant, dans les termes les plus pressans et les plus affectueux, de l'employer au service de Richard Middlemas, de la manière qu'il jugerait lui-même la plus utile pour ce jeune homme. Elle l'assura que s'il avait besoin d'autres secours, l'argent ne lui manquerait pas, et lui confia une note pour la remettre en temps et lieu à son fils, c'est-à-dire, quand il jugerait à propos de lui révéler le secret de sa naissance.

— O Benoni ! ô fils de mon affliction ! disait cette pièce intéressante, à quoi bon les yeux de ta mère solliciteraient-ils la permission de te voir, puisqu'on a refusé à ses bras le droit de te serrer contre son sein ? Puisse le dieu des juifs et des gentils veiller sur toi ! Puisse-t-il écarter, quand sa sagesse le jugera convenable, le nuage ténébreux qui me sépare de mon bien-aimé, ce premier fruit de mon affection malheureuse, de ma tendresse profane. Ne te regarde pas, mon cher fils, non, ne te regarde pas comme un exilé solitaire, puisque les prières de ta mère s'élèveront pour toi, chaque jour, au lever du soleil et à son coucher, pour appeler

sur ta tête toutes les bénédictions du ciel, et supplier toutes les puissances célestes de te protéger et de te défendre. Ne cherche pas à me voir! pourquoi suis-je réduite à parler ainsi? Mais il faut m'humilier jusque dans la poussière, puisque c'est mon propre péché, ma propre folie que j'en dois accuser. Mais ne cherche ni à me voir ni à me parler, ce pourrait être la mort de tous deux. Confie toutes tes pensées au digne Hartley, qui a été notre ange gardien à tous; il te donnera de bons avis; et tout ce que tu pourras désirer sera exécuté, si c'est au pouvoir d'une mère. Et l'amour d'une mère! est-il borné par l'Océan? Les déserts et la distance peuvent-ils en mesurer les limites? O fils de mon affliction! ô Benoni! que ton esprit soit avec moi comme le mien est avec toi. Z. M.

Tous ces arrangemens étant terminés, la malheureuse mère insista auprès de son mari pour qu'il lui fût permis de voir son fils; fatale entrevue, dont le dénoument fut si tragique. Hartley s'acquitta alors, comme exécuteur de ses dernières volontés, de la mission dont il avait été chargé comme son agent confidentiel.

— Bien certainement, pensa-t-il comme il allait quitter l'appartement après avoir donné à son compagnon les détails qui précèdent, un charme comme celui-ci forcera les démons de l'ambition et de la cupidité à déloger du cœur dont ils s'étaient emparés.

Et dans le fait, le cœur de Richard aurait été formé du plus dur rocher s'il n'avait pas été touché de ces premières et dernières preuves de la tendresse de sa mère. Il appuya sa tête sur une table, et ses larmes coulèrent en abondance. Hartley le laissa seul plus d'une heure, et à son retour il le trouva encore presque dans la même attitude que lorsqu'il l'avait quitté.

— Je suis fâché de vous interrompre en ce moment, lui dit-il, mais j'ai encore à m'acquitter d'une partie de mon devoir. Il faut que je remette entre vos mains le dépôt que votre mère m'a confié. — Et je dois aussi vous rappeler que le temps s'écoule avec rapidité, et que vous avez à peine deux heures pour décider si vous persisterez dans votre projet de partir pour les Indes, d'après le nouveau point de vue que je viens de vous ouvrir de votre situation actuelle.

Middlemas tendit la main pour recevoir la somme que sa mère lui avait en quelque sorte léguée. Lorsqu'il leva la tête, Hartley put remarquer que ses joues offraient encore des traces de larmes.

Cependant il compta les billets de banque avec une exactitude mercantile; et quoiqu'il prît la plume pour écrire une décharge avec un air d'affliction inconsolable, il rédigea sa quittance dans les termes les plus convenables, et en homme qui avait le plus parfait empire sur ses sens.

— Et maintenant, dit-il d'une voix triste, remettez-moi ces détails que vous a laissés ma mère.

Hartley tressaillit presque, et répondit à la hâte : — Vous avez déjà la lettre que cette pauvre dame vous a écrite. — Quant aux autres détails, c'est à moi qu'ils ont été adressés. — Cette pièce est mon autorisation pour disposer d'une somme considérable. — Elle concerne les droits de tierces personnes, et je ne puis m'en dessaisir.

— Certainement, vous feriez mieux de me la remettre, Hartley, répondit Middlemas, quand ce ne serait que pour me permettre de l'arroser de mes larmes. Mon destin a été bien cruel. Vous voyez que mes parens avaient le dessein incontestable de me faire leur héritier, et que ce dessein n'a été contrarié que par un accident. Et maintenant voici ma mère qui vient à moi avec une tendresse de mère; et tandis qu'elle veut avancer ma fortune, elle fournit des armes pour la détruire. — Allons, allons, Hartley, — vous devez sentir que ma mère n'a écrit ces détails que pour que j'en fusse instruit. Ils m'appartiennent légitimement, et j'insiste pour que vous me les remettiez.

— Je suis fâché d'être obligé de persister dans mon refus, répondit Hartley en replaçant dans sa poche la pièce que désirait son compagnon. Vous devriez réfléchir que si le résultat de notre entretien a été de détruire les espérances frivoles et sans fondement auxquelles vous vous êtes livré, il a en même temps plus que triplé votre capital; et que s'il se trouve dans le monde quelques centaines ou quelques milliers d'individus plus riches que vous, il en existe aussi bien des millions qui ne sont pas à moitié si bien partagés. Affermissez-vous donc contre la fortune, et ne doutez pas que vous ne réussissiez dans le monde.

Ces paroles semblèrent pénétrer dans l'esprit sombre de Middlemas. Il garda le silence un instant, et répondit comme à contre-cœur, mais d'une voix insinuante :

— Mon cher Hartley, nous avons été long-temps compagnons, — vous ne pouvez avoir ni plaisir ni intérêt à ruiner mes espérances, et vous pouvez en trouver à les favoriser. — La fortune

de Monçada me mettra en état de faire un présent de cinq mille livres à l'ami qui voudra me servir.

— Je vous souhaite le bonjour, monsieur Middlemas, dit Hartley en faisant un mouvement pour se retirer.

— Un moment! un moment! s'écria Richard en saisissant en même temps un bouton de son habit pour l'arrêter; c'est dix mille livres que je voulais dire, — et — et épousez qui vous voudrez, je n'y mettrai aucun obstacle.

— Vous êtes un misérable, s'écria Hartley en s'arrachant à lui, et c'est ce que je vous ai toujours cru.

— Et vous, répondit Middlemas, vous êtes un fou, et je ne vous ai jamais cru autre chose. — Le voilà parti. — Qu'il s'en aille! — La partie est jouée et perdue. — Il faut que j'assure la gageure, et c'est l'Inde qui doit m'en fournir les moyens.

Tout était prêt pour son départ. Un petit bâtiment poussé par un vent favorable le conduisit aux Dunes avec quelques autres militaires; et le navire de la compagnie des Indes, à bord duquel ils devaient quitter l'Europe, était prêt à les recevoir.

Ses premières sensations n'eurent rien de bien consolant; mais, habitué dès son enfance à cacher les sentimens de son cœur, il parut, au bout de huit jours, le passager le plus gai et le mieux élevé qui eût jamais bravé la longue et ennuyeuse traversée qui sépare la vieille Angleterre de ses possessions dans l'Inde. A Madras, où l'humeur sociale des habitans se livre aisément à une sorte d'enthousiasme en faveur de tout étranger qui annonce des qualités agréables, il reçut cet accueil hospitalier qui est le caractère distinctif des Anglais dans l'Orient.

Middlemas fut parfaitement reçu dans la société; et il était en bon chemin de devenir un homme indispensable dans toutes les fêtes qui se donnaient dans cette ville, quand le bâtiment à bord duquel Hartley remplissait les fonctions de chirurgien en second arriva dans le même port. Son grade ne lui aurait pas donné droit à beaucoup d'attentions et de civilités; mais ce désavantage disparut devant les lettres de recommandation écrites en sa faveur, dans les termes les plus forts, aux principaux habitans de cette ville, par Witherington et par quelques-uns des membres les plus distingués de la Compagnie, amis du général. Il se trouva donc encore une fois roulant dans la même sphère que Middlemas, et il n'eut d'autre alternative que de vivre avec lui sur le pied d'une politesse froide, ou de rompre entièrement.

Le premier de ces deux partis aurait peut-être été le parti le plus sage, mais le second était plus naturel au caractère simple et franc d'Adam Hartley, qui ne trouvait ni convenable ni agréable de maintenir une apparence de liaison amicale, pour cacher une haine, un mépris et un dégoût mutuels.

La société du fort Saint-Georges était moins nombreuse à cette époque qu'elle ne l'est devenue depuis ce temps. La froideur qui régnait entre les deux jeunes gens ne put échapper aux observations. Il transpira qu'ils avaient été autrefois amis et compagnons d'études; et cependant on les voyait hésiter à accepter des invitations aux mêmes parties. Le bruit public donnait à cette rupture prononcée des causes différentes et difficiles à concilier; Hartley n'y faisait aucune attention; mais le lieutenant Middlemas avait soin de favoriser les rumeurs qui représentaient le motif de leur querelle sous le jour le plus favorable pour lui.

— C'était une bagatelle, une rivalité, qui avait eu lieu entre eux, dit-il un jour à quelques personnes qui le pressaient d'entrer en explication. Il avait seulement eu l'avantage d'obtenir les bonnes grâces d'une belle dame, de préférence à son ami Hartley, qui, comme on le voyait, n'avait pu le lui pardonner. Il trouvait fort ridicule de conserver de la rancune à une si grande distance, et après que tant de temps s'était écoulé; il en était fâché, plutôt à cause de l'étrange apparence que cela pouvait avoir que pour tout autre motif, quoique son ami eût réellement de bonnes qualités.

Pendant que ces bruits produisaient leur effet dans la société, ils n'empêchaient pas Hartley de recevoir du gouvernement de Madras les encouragemens les plus flatteurs et les assurances d'obtenir de l'avancement dès que l'occasion s'en présenterait. Effectivement il ne tarda pas à être informé qu'un poste lucratif dans sa profession lui avait été accordé dans un département plus éloigné, et cette promotion l'obligea à s'éloigner pour quelque temps des environs de Madras.

Hartley partit donc pour son expédition lointaine, et l'on remarqua qu'après son départ le caractère de Middlemas commença à se montrer sous des couleurs moins agréables, comme s'il eût été délivré de quelques entraves. On vit ce jeune homme, dont les manières avaient été si affables et si courtoises pendant les premiers mois qui avaient suivi son arrivée dans l'Inde, manifester les symptômes d'un esprit hautain et impérieux. Pour des raisons que le lecteur peut deviner, mais qui ne paraissaient qu'une pure

fantaisie au fort Saint-Georges, il avait ajouté le nom de Tresham à celui sous lequel il avait été connu jusqu'alors, et il persistait à le prendre avec une obstination qui appartenait à l'orgueil plus qu'à l'astuce de son caractère. Le lieutenant-colonel du régiment, vétéran un peu bourru, ne voulut pas céder à ce qu'il appelait l'humeur fantasque du capitaine, car tel était alors le grade de Middlemas.

— Il ne connaissait aucun officier, disait-il, que par le nom qu'il portait dans sa commission, et *capitaine Middlemas* était le nom qu'il donnait à Richard en toute occasion.

Un soir fatal, le capitaine fut tellement piqué, qu'il dit d'un ton impérieux qu'il devait savoir mieux que personne quel était son nom.

— Ma foi, capitaine Middlemas, répliqua le lieutenant-colonel, vous connaissez le proverbe qui dit que c'est un enfant savant que celui qui connaît son père; ainsi donc, comment un homme peut-il être si sûr de son propre nom?

C'était un trait décoché au hasard; mais il trouvait le défaut de l'armure. En dépit de tout ce qu'on fit pour arranger l'affaire, Middlemas persista à appeler en duel le lieutenant-colonel, qu'on ne put déterminer à une excuse.

— Si le capitaine Middlemas, dit-il, pense que le chapeau lui va bien, il est bien le maître de le porter.

Il en résulta un rendez-vous dans lequel, après que les deux parties eurent échangé leur feu sans se blesser, les seconds essayèrent d'amener une réconciliation. Middlemas s'y refusa, et au second feu il eut le malheur de tuer son officier supérieur. Cet évènement le força à fuir des établissemens anglais; car, étant universellement blâmé d'avoir poussé les choses à cette extrémité, on ne pouvait guère douter que le délinquant ne fût jugé avec toute la sévérité de la discipline militaire. Middlemas disparut donc du fort Saint-Georges, et malgré le bruit que cette affaire avait fait dans le moment, on cessa bientôt d'en parler. On crut, en général, qu'il était allé chercher à la cour de quelque prince du pays cette fortune à laquelle il ne pouvait plus aspirer dans les établissemens britanniques.

# CHAPITRE XI.

Trois ans se passèrent après la fatale rencontre mentionnée dans le dernier chapitre; et le docteur Hartley, étant de retour de la mission dont il avait été chargé, et qui n'était que temporaire, reçut des encouragemens qui le décidèrent à s'établir à Madras en qualité de médecin. Après avoir pris ce parti, il eut bientôt lieu de penser qu'il était entré dans une carrière qui pouvait le conduire à la fortune et assurer sa réputation. Sa pratique n'était pas resserrée dans le cercle de ses concitoyens; ses avis étaient également recherchés par les naturels du pays, qui, quels que puissent être, sous d'autres rapports, leurs préjugés contre les Européens, estiment universellement leurs talens supérieurs dans l'art de guérir. Cette branche lucrative d'occupations obligea Hartley à apprendre les langues orientales, afin de pouvoir communiquer avec ses malades sans avoir besoin d'un interprète. Il ne manqua pas d'occasions pour employer les nouvelles connaissances qu'il acquit ainsi; car, comme il avait coutume de le dire en plaisantant, en reconnaissance des émolumens considérables qu'il recevait de l'opulent Indou et du riche musulman, il donnait des avis gratuits aux pauvres de toutes les nations qui désiraient le consulter.

Il arriva qu'un soir il reçut un message du secrétaire du gouvernement, qui l'invitait à aller voir sur-le-champ un malade de quelque importance. Ce n'est pourtant, après tout, qu'un fakir, disait la lettre. Vous le trouverez au tombeau du saint docteur mahométan Cara-Razi, à environ un coss du fort. Vous le demanderez sous le nom de Barak-el-Hadgi. Il n'y a pas d'honoraires à attendre d'un tel malade, mais nous connaissons tout votre désintéressement; et d'ailleurs c'est le gouvernement qui se chargera de vos honoraires en cette occasion.

— C'est la dernière chose à laquelle il faut penser, dit Hartley; et montant dans son palanquin, il se rendit à l'instant même à l'endroit qui lui avait été indiqué.

Le tombeau de l'Owliat, ou du saint mahométan Cara-Razi, était l'objet d'une vénération respectueuse pour tout bon musulman. Il était situé au centre d'un bosquet de mangos et de tamari-

niers, construit en pierre rouge, surmonté de trois dômes, avec trois minarets. Il y avait en face, suivant l'usage, une cour autour de laquelle étaient des cellules construites pour le logement des fakirs qui venaient visiter ce tombeau par des motifs de dévotion, et qui y restaient plus ou moins long-temps, comme ils le jugeaient convenable, y vivant des aumônes que les fidèles ne manquaient jamais de leur donner en échange de leurs prières. Ces fakirs s'occupaient nuit et jour à lire des versets du Coran devant la tombe, qui était construite en marbre blanc, et sur laquelle on avait gravé des sentences tirées du livre du Prophète, ainsi que les divers titres donnés par le Coran à l'Etre Suprême. Un tombeau semblable, et il en existe un grand nombre, est toujours, avec tout ce qui en dépend, respecté pendant la guerre et les révolutions, autant par les Indous et les Féringis, c'est-à-dire les Francs ou Européens, que par les mahométans eux-mêmes. Ce respect s'étend jusque sur les personnes qui sont attachées au monument. Les fakirs, en retour, servent d'espions à tous les partis, et sont souvent chargés de missions secrètes et importantes.

Se conformant à la coutume musulmane, notre ami Hartley laissa ses souliers à la porte de l'enceinte sacrée, et évitant d'offenser personne en s'approchant de la tombe, il s'avança vers le principal Mullah ou prêtre, qu'on distinguait à la longueur de sa barbe et à la grosseur des grains du chapelet avec lequel les musulmans, comme les catholiques, comptent leurs prières. Un tel personnage, vénérable par son âge, par la sainteté de son caractère et par son mépris réel ou supposé pour les biens et les jouissances du monde, est regardé comme le chef d'un établissement en ce genre.

D'après le grade qu'il occupe, le Mullah peut avoir avec des étrangers plus de communications que ses jeunes confrères. Ceux-ci, en cette occasion, restèrent les yeux fixés sur le Coran, et continuèrent à murmurer leurs prières sans regarder l'Européen, et sans faire attention à ce qu'il disait, tandis qu'il demandait à leur supérieur où il trouverait Barak-el-Hadgi.

Le Mullah était assis par terre; il ne se leva point, ne donna aucune marque d'égard à l'étranger, et continua à compter sans interruption les grains de son chapelet pendant qu'Hartley lui parlait. Quand celui-ci eut fait sa question, le vieillard leva les yeux sur lui, et le regardant avec un air de distraction, comme s'il eût cherché à se rappeler ce qu'il venait de dire, il lui montra

enfin du doigt une des cellules, et reprit ses exercices de dévotion avec l'air d'impatience d'un homme qui ne pouvait souffrir que rien au monde détournât son attention de ses devoirs sacrés, ne fût-ce que pour un moment.

Hartley entra dans la cellule qui lui avait été désignée, en adressant au malade le salut ordinaire *salam alaikum*. Il le trouva couché sur un petit tapis, dans le coin de sa cellule badigeonnée en blanc. C'était un homme d'environ quarante ans, portant la robe noire de son ordre, déchirée et rapiécée; il avait sur la tête un grand bonnet en forme de cône, de feutre de Tartarie, et autour du cou le chapelet de grains noirs qui annonçait sa profession. Ses yeux et son attitude indiquaient des souffrances qu'il supportait avec la patience d'un stoïcien.

— *Salam alaikum*, dit Hartley; vous souffrez, mon père? — Titre qu'il accordait à la profession plutôt qu'à l'âge de l'individu auquel il s'adressait.

— *Salam alaikum bema sebastem*, il est heureux pour nous de souffrir avec patience, répondit le fakir: le Livre dit que tel sera le salut adressé par les anges à ceux qui entrent dans le paradis.

La conversation étant entamée de cette manière, le médecin fit les questions nécessaires pour s'assurer de la situation du malade; et après lui avoir ordonné les remèdes qu'il crut convenables, il allait se retirer, quand, à sa grande surprise, le fakir lui offrit une bague de quelque valeur.

— Les sages, dit Hartley en refusant d'accepter ce présent et en faisant en même temps un compliment convenable à la robe et au bonnet du fakir; les sages de tous les pays sont frères; ma main gauche ne reçoit pas de salaire de ma main droite.

— Un féringi peut donc refuser de l'or! dit le fakir. Je croyais qu'ils le recevaient de toute main, qu'elle fût aussi pure que celle d'une houri, ou aussi lépreuse que celle de Géhazi, — comme le chien affamé s'inquiète peu si la chair qu'il dévore est celle du chameau du prophète Saleth ou celle de l'âne de Dégial, dont la tête soit maudite!

— Le Livre dit, répondit Hartley, que c'est Allah qui ouvre et qui ferme le cœur. Le Franc et le musulman ont été également jetés dans le moule de sa volonté.

— Mon frère a parlé avec sagesse, répondit le fakir. Heureuse la maladie, quand elle vous fait faire connaissance avec un sage

médecin! Car que dit le poète? — Il est heureux de tomber à terre, si, pendant que vous y êtes étendu, vous trouvez un diamant.

Le médecin fit plusieurs visites à son malade, et continua même à le voir après que la santé d'El Hadgi fut entièrement rétablie. Il n'eut pas de peine à découvrir en lui un de ces agens secrets fréquemment employés par les souverains d'Asie. Son intelligence, ses connaissances, et surtout son caractère versatile, et libre de toute espèce de préjugés, ne lui laissèrent aucun doute que Barak ne possédât les qualités nécessaires pour conduire des négociations délicates; tandis que la gravité de ses habitudes et de sa profession ne pouvait empêcher ses traits d'exprimer une gaieté qui ne se trouve pas ordinairement dans les individus de cette classe.

Dans leurs entretiens particuliers, Barak el Hadgi parlait souvent du pouvoir et de la dignité du nabab de Mysore; et Hartley ne douta guère qu'il ne fût venu de la cour d'Hyder Ali, chargé de quelque mission secrète, peut-être pour établir une paix plus solide entre ce prince habile et prudent, et le gouvernement de la compagnie des Indes orientales, que celle qui existait alors, et qu'on ne regardait guère, des deux côtés, que comme une trève aussi peu stable que peu sincère. Il lui rapporta plusieurs traits faisant honneur à ce prince, qui fut sans contredit un des souverains les plus sages que l'Indostan puisse citer avec orgueil, et qui, parmi de grands crimes, commis pour satisfaire son ambition, donna maintes preuves d'une générosité royale, et, ce qui était plus rare, d'une justice impartiale.

Peu de temps avant son départ de Madras, Barak El Hadgi alla voir le docteur, et prit avec lui du sorbet, qu'il préparait lui-même, peut-être parce que quelques verres de rum ou d'eau-de-vie, qui y étaient ordinairement ajoutés, lui donnaient une saveur plus forte; ce fut probablement par suite des rasades répétées qu'il puisa dans le vase contenant ce généreux fluide, que le fakir devint moins réservé que de coutume dans ses discours, et ne se contentant plus de louer son nabab avec l'éloquence la plus hyperbolique, commença à parler du crédit dont il jouissait lui-même sur l'Invincible, le Bouclier de la foi du Prophète.

— Frère de mon ame, lui dit-il, regarde si tu as besoin de quelque chose que le tout-puissant Hyder Ali Kan Bahauder puisse accorder; et en ce cas, ne cherche pas la protection de ceux qui demeurent dans des palais et qui portent des joyaux à leurs tur-

bans; mais plutôt la cellule de ton frère, dans la Grande Cité, c'est-à-dire, Seringapatam; et le pauvre fakir, avec sa robe déchirée, te servira mieux près du nabab (car Hyder ne prenait pas le titre de sultan), que ceux qui sont assis sur des siéges d'honneur dans le divan.

Ce fut en ces termes, et avec d'autres expressions amicales, qu'il invita Hartley à se rendre dans le Mysore, pour voir en face le grand prince dont le regard inspirait la sagesse, et dont un geste conférait l'opulence, de sorte que la folie et la pauvreté ne pouvaient paraître devant lui. Il lui offrit en même temps de s'acquitter des soins que lui avait prodigués le docteur, en lui faisant voir tout ce qui méritait l'attention d'un sage dans le pays de Mysore.

Hartley n'eut aucune répugnance à lui promettre d'entreprendre le voyage qui lui était proposé, si la continuation d'une bonne intelligence entre les deux gouvernemens lui permettait d'exécuter ce projet; et dans le fait, il regardait la possibilité d'un tel évènement comme un objet de grand intérêt. Les deux amis se séparèrent en se souhaitant mutuellement toutes sortes de prospérités; et, suivant l'usage de l'Orient, ils échangèrent des présens convenables à des sages à qui la science était censée plus précieuse que la richesse. Barak El Hadgi offrit à Hartley une petite quantité de baume de la Mecque, qu'on trouve très difficilement sans qu'il soit falsifié, et il lui donna en même temps un passe-port écrit dans un caractère particulier, en l'assurant qu'il serait respecté par tout officier du nabab, si son ami se trouvait disposé à faire un voyage dans le Mysore. — La tête de celui qui manquerait de respect pour ce sauf-conduit, ajouta-t-il, ne serait pas plus sûre que celle du brin d'orge qui est dans la main du moissonneur.

Hartley répondit à ces civilités en lui offrant quelques médicamens peu connus dans l'Orient, et qu'il crut, en y joignant les instructions convenables, pouvoir confier sans danger aux mains d'un homme aussi intelligent que son ami musulman.

Ce fut plusieurs mois après le départ de Barak pour retourner dans l'intérieur de l'Inde, que le docteur Hartley fut surpris de faire une rencontre inattendue.

Les bâtimens d'Europe étaient arrivés tout récemment, et avaient amené leur cargaison ordinaire de jeunes gens brûlant du désir de devenir maîtres de navire, et de jeunes filles n'ayant aucune envie de se marier, mais qu'un pieux sentiment de devoir

pour un frère, un oncle, ou quelque autre parent, conduisait dans l'Inde pour y tenir sa maison, jusqu'à ce que, sans y songer, elles en eussent une elles-mêmes. Il arriva que le docteur Hartley fut invité à un grand déjeuner que donna, en cette occasion, un homme qui tenait un rang élevé dans le gouvernement de l'Inde. La maison de son ami avait été récemment enrichie de trois nièces, que le vieillard, justement attaché à son paisible hookah[1], et, disait-on, à une jolie fille de couleur, désirait présenter au public, afin d'avoir une meilleure chance pour s'en débarrasser le plus tôt possible. Hartley, qu'on regardait comme un poisson qui valait la peine qu'on amorçât l'hameçon pour le prendre, contemplait ce trio de graces avec fort peu d'intérêt, quand il entendit quelqu'un de la compagnie dire à demi-voix à son voisin :

— Anges et ministres du ciel! voici notre ancienne connaissance, la reine de Saba, qui nous retombe sur les bras comme une pacotille de marchandises invendables!

Hartley suivit des yeux la direction des regards des deux interlocuteurs, et aperçut une femme semblable à une Sémiramis, d'une taille et d'un embonpoint peu ordinaires, portant une espèce de robe de voyage, mais taillée, festonnée et galonnée de manière à ressembler à la tunique de dessus d'un chef des naturels du pays. Cette robe, en soie cramoisie, était brodée en fleurs d'or. La dame avait de larges pantalons de soie bleu de ciel; un beau schall écarlate lui servait de ceinture, et soutenait un cric[2], dont la poignée était richement travaillée. Son cou et ses bras étaient surchargés de colliers et de bracelets; et son turban, formé d'un schall semblable à celui qui lui serrait la taille, était décoré d'une magnifique aigrette, de laquelle tombaient des deux côtés deux plumes d'autruche, l'une bleue et l'autre rouge. Son front, qui avait le teint de l'Europe, et sur lequel reposait cette tiare, était trop élevé pour être précisément beau, mais semblait fait pour le commandement. Son nez aquilin conservait sa forme, mais ses joues étaient un peu enfoncées, et son visage était si brillant, qu'il laissait deviner que l'art l'avait repeint depuis qu'elle avait quitté son lit. Une esclave noire, richement vêtue, était derrière elle, tenant un chowry, ou queue de vache, à manche d'argent, dont elle se servait pour écarter les mouches. D'après la manière dont lui adressaient la parole ceux qui lui parlaient, cette dame paraissait

1. Pipe d'une forme particulière, dont on se sert dans les Indes.

2. Poignard des Malais.

une femme trop importante pour qu'on pût la négliger ou lui manquer de respect, et pourtant personne ne semblait désirer d'avoir avec elle des relations plus particulières que ne paraissait l'exiger la bienséance.

Elle n'était pourtant pas sans recevoir des attentions. Le capitaine d'un bâtiment de la compagnie des Indes nouvellement arrivé, homme bien connu, lui faisait une cour assidue; et deux ou trois individus que le docteur Hartley savait être dans le commerce, lui prodiguaient des soins comme s'il se fût agi de la sûreté d'un navire richement chargé.

— Pour l'amour du ciel, qui est donc cette Zénobie? demanda Hartley à la personne dont l'observation faite à demi-voix avait d'abord attiré son attention.

— Est-il possible que vous ne connaissiez pas la reine de Saba? lui répondit celui à qui il s'adressait, et qui était d'un caractère communicatif; il faut donc que vous sachiez qu'elle est fille d'un émigré écossais, sergent dans le régiment de Lally, qui a vécu et qui est mort à Pondichéry. Elle est venue à bout d'épouser un officier, un partisan suisse ou français, je ne saurais dire lequel. Après la reddition de Pondichéry, ce héros et cette héroïne..... Mais à quoi diable pensez-vous? Si vous la regardez de cette manière, vous occasionerez une scène; car elle ne se gênera pas pour vous chercher querelle d'un bout de la table à l'autre.

Mais, sans écouter les remontrances de son ami, Hartley se leva brusquement de table, et s'avança, sans trop d'égard pour le décorum que prescrivent les règles de la société, vers le côté où la dame en question était assise.

— Le docteur a sûrement perdu l'esprit ce matin, dit son ami le major Mercer au vieux quartier-maître Calder.

Véritablement Hartley n'avait peut-être pas tout-à-fait le libre usage de sa raison; car tout en écoutant les détails que lui donnait le major Mercer, et en regardant la reine de Saba, ses yeux tombèrent sur une taille svelte et légère assise près d'elle, comme si elle eût voulu s'éclipser à l'abri de l'embonpoint et de l'ampleur de la robe dont nous avons fait la description; et, à son extrême surprise, il reconnut que cette taille appartenait à l'amie, — à l'amie de sa première jeunesse, — à Menie Grey.

La voir dans l'Inde était une chose surprenante en elle-même; la voir placée en apparence sous une protection si étrange, augmenta encore beaucoup son étonnement. S'ouvrir un chemin jus-

qu'à elle et lui adresser la parole, lui parut le moyen le plus simple et le plus naturel de satisfaire tous les sentimens que sa vue avait excités en lui.

Son impétuosité se modéra pourtant, lorsqu'en approchant de miss Grey et de sa compagne, il vit que la première, quoiqu'elle le regardât, ne fit pas le moindre signe qui indiquât qu'elle le reconnaissait, à moins qu'il ne dût interpréter ainsi le geste de placer un instant son index sur ses lèvres, geste qui, s'il n'était pas l'effet du hasard, pouvait vouloir dire : Ne me parlez pas en ce moment. Hartley, adoptant cette interprétation, s'arrêta tout court, sentant fort bien qu'il devait faire alors une singulière figure.

Il en fut encore mieux convaincu quand, d'une voix dont la force répondait à son air impératif, mistress Montreville lui adressa la parole en anglais, mais avec un léger accent de patois suisse : — Vous vous êtes approché de nous bien vite pour ne nous rien dire, Monsieur ; êtes-vous bien sûr qu'on ne vous a pas volé votre langue en chemin ?

— Je croyais, Madame, balbutia Hartley, avoir reconnu en cette dame une ancienne amie ; mais il paraît que je me suis trompé.

— Ces bonnes gens me disent que vous êtes le docteur Hartley ; mais ni mon amie ni moi nous ne connaissons le docteur Hartley.

— Je n'ai pas la présomption de prétendre à être connu de vous, Madame ; mais.....

Ici Menie répéta le signal, mais d'une telle manière, que quoique ce ne fût que le geste d'un instant, il fut impossible à Hartley de se méprendre sur ce qu'il voulait dire. Il changea donc la fin de sa phrase et ajouta : — Mais il ne me reste qu'à vous saluer et à vous demander pardon de ma méprise.

Il se retira, et se mêla dans la compagnie, ne pouvant se résoudre à quitter la chambre, et faisant à ceux qu'il regardait comme les meilleurs débitans de nouvelles, des questions dans le genre de celle-ci : — Quelle est cette femme qui se donne de si grands airs, monsieur Butler ?

— Oh ! la reine de Saba, bien certainement.

— Et qui est cette jolie fille qui est assise près d'elle ?

— Ou derrière elle plutôt, répondit Butler, aumônier d'un régiment ; sur ma foi, je ne saurais vous le dire. — Jolie, dites-vous ? — Il dirigea vers elle sa lorgnette. — Oui, sur ma foi, elle

est bien, — fort bien. — Morbleu! Quels regards animés elle lance de derrière cette vieille tour! C'est Teucer derrière le bouclier d'Ajax, fils de Télamon.

— Mais qui est-elle? Pouvez-vous me le dire?

— Probablement quelque spéculation en peau blanche de la vieille Montreville; je suppose qu'elle l'a prise pour lui servir de souffre-douleur, ou pour en trafiquer avec quelqu'un de ses amis basanés. — Est-il possible que vous n'ayez jamais entendu parler de la mère Montreville?

— Vous savez que j'ai été si long-temps absent de Madras.....

— Eh bien, cette dame est veuve d'un officier suisse au service de France. Après la reddition de Pondichéry, il s'enfonça dans le pays, et porta les armes pour son propre compte. Il s'empara d'un fort, et s'en maintint en possession sous prétexte de le garder pour quelque rajah, je ne saurais dire lequel; il rassembla autour de lui une bande de vagabonds déterminés, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; se rendit maître d'un territoire considérable, et finit par se déclarer indépendant. Mais Hyder Naig n'entendait pas ce commerce interlope, il arriva avec une armée, assiégea le fort et le prit, quoique certaines gens prétendent qu'il en fut mis en possession par la trahison de cette femme. Quoi qu'il en soit, le pauvre Suisse fut trouvé mort sur les remparts. Ce qui est certain, c'est que sa veuve reçut des sommes d'argent très considérables, sous prétexte de licencier ses troupes, de rendre ses forts sur les montagnes, et Dieu sait pour quels autres motifs. Il lui fut même permis de conserver une ombre de souveraineté; et comme elle avait coutume de parler d'Hyder comme du Salomon de l'Orient, elle devint généralement connue sous le titre de reine de Saba. Elle quitte sa cour quand bon lui semble; et ce n'est pas la première fois qu'elle vient au fort Saint-Georges. En un mot, elle fait à peu près tout ce qu'elle veut. Les autorités ici lui témoignent des égards, quoiqu'on la regarde à peu près sous le même jour qu'un espion. Quant à Hyder, on suppose qu'il s'est assuré de sa fidélité en lui empruntant la majeure partie de ses trésors, ce qui l'empêche d'oser rompre avec lui, — indépendamment d'autres causes qu'on y assigne, et qui reposent sur des bruits d'une autre sorte.

— C'est une singulière histoire, dit Hartley à son compagnon, tandis que son cœur cherchait à s'expliquer comment il pouvait

se faire que la douce et simple Menie se trouvât à la suite d'une femme telle que cette aventurière.

— Mais Butler ne vous en a pas dit le meilleur, dit le major Mercer, qui arriva en ce moment pour achever l'histoire qu'il avait commencée. Votre ancienne connaissance, monsieur Tresham, M. Middlemas, ou quelque autre nom qu'il lui plaise de se donner, a eu l'honneur de laisser croire qu'il a été fort avant dans les bonnes grâces de cette Boadicée. Il a certainement commandé quelques troupes qu'elle conserve encore sur pied, et il a combattu à leur tête au service du nabab, qui a eu l'astuce de l'employer à tout ce qui pouvait le rendre odieux à ses concitoyens. Il fut chargé de la garde des prisonniers anglais; et, à en juger par ce que j'éprouvai moi-même, le diable aurait pu prendre de lui des leçons de sévérité.

— Et était-il attaché à cette femme? avait-il des liaisons avec elle ?

— C'est du moins ce que mistress Renommée nous disait dans notre cachot. Le pauvre Jack Ward reçut une bastonnade pour avoir célébré leur mérite en parodiant une chanson bien connue:

Couple si bien assorti
Ne put jamais vivre ensemble....

Hartley ne put en écouter davantage. Le destin de Menie Grey, se rattachant à un tel homme et à une telle femme, s'offrit à son imagination sous les couleurs les plus horribles, et il s'efforçait de se faire jour à travers la foule pour gagner quelque endroit où il pût mettre de l'ordre dans ses idées, et réfléchir à ce qu'il serait possible de faire pour la protéger, quand un domestique nègre, lui touchant le bras, lui glissa une carte dans la main. Il y lut ces mots : « Miss Grey, chez mistress Montreville, maison de Ram Sing Cottah, dans la Ville noire. » De l'autre côté était écrit au crayon : « Huit heures du matin. »

Cet avis, qui lui était donné du lieu où demeurait Menie, semblait naturellement sous-entendre la permission et même l'invitation de se rendre chez elle à l'heure indiquée. Le cœur d'Adam Hartley battit à l'idée de la revoir, et encore plus vivement à celle de pouvoir lui être utile. — Du moins, pensa-t-il, si elle est entourée de quelques dangers, comme il y a tout lieu de le craindre, elle ne manquera ni de conseils ni de protections si elle en a besoin. Cependant il sentit en même temps la nécessité de mieux

connaître les circonstances dans lesquelles elle se trouvait, et les personnes avec qui elle semblait liée. Butler et Mercer avaient parlé d'elle en termes fort peu honorables; mais Butler était un jeune fat, et Mercer un vieux bavard. Tandis qu'il réfléchissait au degré de confiance qa'il devait accorder à leur témoignage, il fit la rencontre imprévue d'un homme de sa profession, d'un chirurgien attaché aux armées, qui avait eu le malheur de passer quelque temps dans les prisons d'Hyder, jusqu'à ce que la dernière paix lui eût rendu la liberté. M. Esdale, tel était son nom, — passait généralement pour un homme faisant son chemin dans le monde, et il était calme, ferme et réfléchi dans ses opinions. Il ne fut pas difficile à Hartley de faire tomber la conversation sur la reine de Saba, et il lui demanda si Sa Majesté n'était pas un peu aventurière.

—Sur ma parole, je ne sais trop qu'en dire, répondit Esdale en souriant. Tous, tant que nous sommes, nous cherchons un peu les aventures dans l'Inde, et je ne vois pas que la Begum [1] Montreville les cherche plus que les autres.

— Mais ce costume et ces manières d'amazone, dit Hartley, sentent un peu la *picaresca* [2].

— Vous ne devez pas vous attendre à voir à une femme qui a commandé des soldats, et qui peut se montrer encore à leur tête, l'air et la mise d'une personne ordinaire; mais je vous assure que, même à l'âge où elle est parvenue, si elle voulait se marier, elle pourrait aisément trouver un parti respectable.

— Mais j'ai entendu dire qu'elle a livré par trahison le fort de son mari à Hyder.

— Sans doute; c'est un échantillon du commérage de Madras. Le fait est qu'elle a défendu la place long-temps après la mort de son mari, et qu'elle l'a ensuite rendue par capitulation. Sans cela, Hyder, qui se pique d'observer les règles de la justice, ne l'aurait pas admise à une telle intimité.

— Oui, et l'on m'a dit que cette intimité était fort étroite.

— Autre calomnie, si vous prenez cela dans un mauvais sens. Hyder est trop zélé mahométan pour avoir une maîtresse chrétienne. Et d'ailleurs, pour jouir de l'espèce de rang accordé à une femme dans sa situation, il faut qu'elle s'abstienne, du moins en apparence, de tout ce qui pourrait avoir l'air de la galanterie,

1. Titre répondant à celui de princesse.
2. Ou *picara*. Mot espagnol signifiant friponne, intrigante.

C'est ainsi qu'on disait que la pauvre femme avait des relations intimes avec le pauvre Middlemas, du —régiment.

— Etait-ce encore un faux bruit? demanda Hartley avec une inquiétude qui lui permettait à peine de respirer.

— Sur mon ame, je le pense, répondit M. Esdale : ils étaient tous deux Européens, dans une cour de l'Inde, et, par conséquent, ils devinrent amis intimes, sans avoir jamais été rien de plus l'un pour l'autre, à ce que je crois. Mais à propos, quoiqu'il y ait eu, je crois, une querelle entre vous et ce pauvre diable de Middlemas, je suis sûr que vous apprendrez avec plaisir qu'il paraît possible que son affaire s'arrange.

— Vraiment! — Ce fut le seul mot que les lèvres de Hartley purent prononcer.

— Oui vraiment. Le duel est maintenant une vieille histoire, et l'on doit convenir que le pauvre Middlemas, quoiqu'il ait poussé les choses trop loin, avait été provoqué.

— Mais sa désertion, — son acceptation d'un commandement sous Hyder,—la manière dont il a traité nos prisonniers : — comment peut-on passer sur tout cela, Esdale?

— Hé bien! il est possible... — je vous parle en confidence, Hartley, et comme à un homme prudent, — il est possible qu'il nous rende plus de services dans la capitale d'Hyder, ou dans le camp de Tippoo, qu'il n'aurait pu le faire s'il était resté avec son régiment. Quant à la manière dont il a traité nos prisonniers, bien sûrement je ne puis rien dire à ce sujet qui ne soit à son éloge. Il a été obligé de se charger de leur garde, parce que ceux qui servent Hyder-Naig doivent obéir ou mourir. Mais il m'a dit lui-même, et je le crois, que sa principale raison pour accepter cet emploi avait été que, tout en nous maltraitant de paroles devant ces coquins à face basanée, il pouvait en secret nous rendre service. Il y avait parmi nous quelques fous qui, n'étant pas en état de le comprendre, dirigeaient contre lui leurs quolibets et leurs satires, et il était obligé de les punir pour n'encourir aucun soupçon.—Oui, oui, moi et beaucoup d'autres, nous pouvons prouver qu'il était disposé à nous bien traiter, si on voulait le lui permettre; et j'espère lui en faire avant peu mes remerciemens à Madras.—Tout ceci en confidence.—Au revoir.

Ne sachant que penser des renseignemens contradictoires qui lui avaient été donnés, Hartley alla questionner ensuite le vieux Capstern, ce capitaine d'un bâtiment de la Compagnie, qu'il avait vu

si assidu près de la Begum Montreville. Lui ayant demandé quelles étaient les femmes qui avaient fait la traversée sur son bord, il entendit une assez longue kyrielle de noms parmi lesquels ne se trouvait pas celui auquel il prenait tant d'intérêt. Hartley multiplia ses questions, et Capstern se souvint que Menie Grey, jeune Ecossaise, était sur son bâtiment, sous la protection de mistress Duffer, femme du maître. — Jolie fille, dit Capstern, se conduisant bien, et qui savait tenir à une distance convenable les sous-officiers et les cochons de Guinée. Elle venait, à ce qu'il croyait, pour être une sorte de demoiselle de compagnie, ou de première domestique dans la famille de madame Montreville; et elle pourra y faire ses orges, ajouta-t-il, si elle peut découvrir de quel pied se mouche la vieille dame.

Hartley ne put tirer rien de plus du capitaine, et il fut obligé de rester dans un état d'incertitude jusqu'au lendemain, espérant qu'il pourrait obtenir alors une explication de Menie Grey elle-même.

## CHAPITRE XII.

L'heure précise qui lui avait été indiquée trouva Hartley à la porte du riche marchand indien, qui, ayant quelques motifs pour vouloir obliger la Begum Montreville, lui avait abandonné, pour elle et pour sa nombreuse suite, presque la totalité de sa grande et somptueuse maison dans la Ville-Noire, comme on appelle le quartier de Madras habité par les naturels du pays.

Dès que le docteur arriva, un domestique le fit entrer dans un appartement où il espéra que Menie ne tarderait pas à venir le joindre. Cette pièce donnait d'un côté sur un petit jardin ou parterre, rempli de fleurs ornées des couleurs les plus brillantes des climats orientaux. Au milieu, les eaux d'une fontaine s'élevaient en jet étincelant, puis retombaient dans un bassin de marbre.

Mille souvenirs confus se pressèrent en même temps dans l'esprit de Hartley, dont les anciens sentimens pour la compagne de sa jeunesse, assoupis peut-être par suite de l'éloignement et des incidens variés d'une vie si active, s'étaient réveillés dans toute

leur force quand il se trouva près d'elle, et dans des circonstances qui l'intéressaient d'autant plus qu'elles étaient inattendues et mystérieuses. Il entendit marcher; une porte s'ouvrit, une femme parut, mais c'était madame Montreville.

— Que désirez-vous, Monsieur? lui demanda cette dame; c'est-à dire, si vous avez retrouvé ce matin votre langue que vous aviez perdue hier.

— Je me proposais de rendre visite à la jeune personne que j'ai vue hier matin dans la compagnie de Votre Excellence, répondit Hartley en affectant un air de respect. J'ai eu l'honneur de lui être connu long-temps en Europe, et je désire lui offrir mes services dans l'Inde.

— Bien obligée, bien obligée; mais miss Grey est sortie, et ne doit revenir que dans un jour ou deux. Vous pouvez me laisser vos ordres pour elle.

— Pardon, Madame, mais j'ai tout lieu de croire que vous vous méprenez, car la voici elle-même.

— Comment donc, ma chère! dit mistress Montreville à Menie, sans être décontenancée en la voyant entrer, est-ce que vous n'êtes point partie pour deux ou trois jours, comme je le dis à monsieur? Mais, c'est égal, c'est la même chose; vous direz: — Comment vous portez-vous? — et puis — adieu — à Monsieur, qui est assez poli pour venir s'informer de notre santé; et, comme il voit que nous nous portons bien toutes deux, il s'en retournera chez lui.

— Je crois, Madame, dit miss Grey en faisant un effort évident, qu'il faut que j'aie avec Monsieur un entretien particulier de quelques instans.

— Ce qui veut dire: Allez-vous-en; mais c'est ce que je n'entends pas; je n'aime point les conversations particulières entre un jeune homme et une jeune et jolie fille; cela ne peut avoir lieu dans ma maison.

— Mais cela peut avoir lieu dehors, Madame, répondit miss Grey, non d'un ton de dépit et d'humeur, mais avec la plus grande simplicité. — Monsieur Hartley, voulez-vous venir dans ce jardin? — Et vous, Madame, vous pouvez nous voir de cette fenêtre, s'il est d'usage dans ce pays qu'on soit surveillé de si près.

A ces mots, elle passa par une porte en treillage donnant dans le jardin, avec un air si simple qu'elle semblait vouloir se conformer aux idées du décorum de son chaperon, quoiqu'elles lui parussent étranges. Malgré son assurance naturelle, la reine de

Saba fut déconcertée par l'air calme de miss Grey, et elle quitta l'appartement avec un mécontentement évident. Menie y rentra alors par la même porte, et dit, du même ton qu'auparavant, mais avec moins de nonchalance :

— Bien sûrement, je ne voudrais pas enfreindre volontairement les usages d'un pays étranger, mais je ne puis me refuser le plaisir de converser avec un si ancien ami.... — Si toutefois, ajouta-t-elle en s'arrêtant pour regarder Hartley, qui paraissait embarrassé, c'en est un aussi grand pour vous que pour moi.

— C'eût été, répondit Hartley sachant à peine ce qu'il disait ; ce doit être un plaisir en toute circonstance ; mais cette rencontre extraordinaire... et votre père....

Menie Grey porta son mouchoir à ses yeux : — Il n'existe plus, monsieur Hartley. Quand il se trouva sans aide, sa tâche pénible devint trop forte pour lui... ; il gagna un rhume qui devint opiniâtre ; car vous savez que ses propres maux étaient toujours ce qui l'occupait le moins ; et enfin cette maladie prit un caractère dangereux, qui finit par être mortel... Je vous afflige, monsieur Hartley, mais vous avez raison d'être affligé : mon père vous aimait tendrement.

— Ah ! miss Grey, dit Hartley, ce n'était pas ainsi que mon digne ami aurait dû terminer une vie utile et vertueuse. Hélas ! pourquoi cette question m'échappe-t-elle involontairement ? Pourquoi n'avez-vous pu céder à ses désirs ? Pourquoi...

— Ne le demandez pas, dit-elle en prévenant la question qui était sur les lèvres d'Hartley ; nous ne sommes pas maîtres de notre destinée. Il est pénible de parler d'un tel sujet ; mais une fois pour toutes, et afin de ne plus y revenir, permettez-moi de vous dire que j'aurais mal agi à l'égard de M. Hartley, si, même pour assurer son assistance à mon père, j'eusse consenti à lui donner ma main, quand mon cœur capricieux ne pouvait être à lui.

— Mais pourquoi vous vois-je ici, Menie ?... Pardon, miss Grey ; mon cœur me rappelle des scènes oubliées depuis long-temps. Mais pourquoi êtes-vous ici ? Pourquoi êtes-vous avec cette femme ?

— Il est bien vrai qu'elle n'est pas tout ce que je l'avais crue ; mais après la démarche que j'ai faite, je ne dois pas me laisser prévenir défavorablement par des manières étrangères. D'ailleurs elle est attentive et généreuse à sa manière, et bientôt — après un instant de silence, elle ajouta : — Bientôt je serai sous une meilleure protection.

— Celle de Richard Middlemas? dit Hartley en bégayant.

— Je ne devrais peut-être pas répondre à cette question ; mais je ne sais rien déguiser, et ceux qui ont ma confiance l'ont tout entière. Vous avez deviné juste, monsieur Hartley, ajouta-t-elle en rougissant beaucoup, je suis venue ici pour unir mon sort à celui de votre ancien compagnon.

— Voilà donc mes craintes réalisées ! s'écria Hartley.

— Et pourquoi monsieur Hartley conçoit-il des craintes ? j'avais coutume de vous croire trop généreux.... Sûrement la querelle qui a eu lieu il y a si long temps ne doit pas entretenir à jamais en vous le soupçon et le ressentiment.

— Du moins si le ressentiment vivait encore dans mon cœur, miss Grey serait la dernière à qui je voudrais le faire apercevoir; mais si je suis inquiet, c'est pour vous, pour vous seule. Cet individu, cet homme à qui vous avez dessein de confier le soin de votre bonheur, savez-vous où il est, au service de qui il se trouve?

— Je sais l'un et l'autre, et peut-être mieux que monsieur Hartley ne peut le savoir. M. Middlemas a commis de grandes erreurs et en a été sévèrement puni. Mais ce n'était pas pendant qu'il était en exil et dans le chagrin que celle qui lui avait engagé sa foi lui aurait tourné le dos, comme les flatteurs du monde. D'ailleurs, vous n'avez sans doute pas entendu parler de l'espoir qu'il a d'être rendu à sa patrie et de recouvrer son rang.

— Pardonnez-moi, répondit Hartley, mis hors de ses gardes; mais je ne vois pas comment il peut le mériter, si ce n'est en trahissant son nouveau maître, et en se rendant ainsi encore plus indigne de confiance qu'il ne me le paraît en ce moment.

— Il est heureux qu'il ne vous écoute pas, répondit Menie Grey, ne pouvant sans un dépit bien naturel entendre parler ainsi de son amant; mais, adoucissant aussitôt le son de sa voix, elle ajouta: — Je ne dois pas vous aigrir quand je voudrais vous apaiser. Monsieur Hartley, je vous garantis, sur ma parole, que vous êtes injuste envers Richard.

Elle prononça ces mots avec un calme touchant, écartant toute apparence de ce mécontentement qu'elle avait évidemment ressenti en entendant parler en termes offensans de celui qu'elle aimait.

Hartley fit un effort sur lui-même pour répondre sur le même ton.

— Miss Grey, dit-il, vos actions seront toujours celles d'un ange, vos actions comme vos motifs; mais permettez que je vous

en supplie, considérez cette affaire très importante avec les yeux de la sagesse humaine et de la prudence du monde. Avez-vous bien pesé les risques qui peuvent résulter de la démarche que vous faites en faveur d'un homme qui..., non, je ne veux plus vous offenser, qui pourra, j'espère, mériter vos bonnes grâces?

—Quand j'ai désiré vous voir tête à tête, monsieur Hartley, et que j'ai voulu éviter une conversation en public, où nous nous serions entretenus moins librement, c'était dans le dessein de ne vous rien cacher. Je pensais bien que d'anciens souvenirs vous causeraient peut-être quelque peine, mais je me suis flattée qu'elle ne serait que momentanée; et comme je désire conserver votre amitié, il est à propos que je vous prouve que je la mérite encore. Je dois d'abord vous dire en quelle situation je me trouvai après la mort de mon père. Vous savez que nous avions toujours passé pour pauvres dans l'opinion du monde; mais dans le sens véritable, je n'appris ce que c'est que la pauvreté réelle que lorsque je me trouvai sans autre appui qu'une parente éloignée de mon père, qui se fit de notre parenté un motif pour me charger de tous les travaux les plus vils de sa maison, sans paraître croire qu'elle me donnât droit à son affection, à sa bonté, à autre chose en un mot que le soulagement de mes besoins les plus pressans. Ce fut dans ces circonstances que je reçus de M. Middlemas une lettre où il m'apprenait son fatal duel, et les suites qu'il avait eues. Il n'avait pas osé m'écrire pour m'inviter à venir partager sa misère; mais quand il eut obtenu une place lucrative, sous la protection d'un prince puissant dont la sagesse sait apprécier et protéger les Européens qui sont à son service, quand il eut la perspective de rendre à notre gouvernement des services essentiels par son crédit près d'Hyder-Ali, et qu'il put nourrir l'espoir éventuel d'obtenir la permission de retourner à Madras, et de subir son procès pour la mort de son officier commandant, alors il me pressa de venir dans l'Inde partager sa fortune renaissante, en exécutant l'engagement que nous avions contracté depuis long-temps. Une somme d'argent considérable accompagnait cette lettre, qui m'indiquait mistress Duffer comme une femme respectable qui me prendrait sous sa protection pendant la traversée; mistress Montreville, dame d'un haut rang, ayant de grandes possessions et beaucoup de crédit dans le Mysore, me recevrait au fort Saint-George à mon arrivée, et me conduirait en sûreté dans les domaines d'Hyder. Il me fut en outre recommandé, attendu la situation particulière de M. Middlemas, de

ne parler aucunement de lui dans toute cette affaire, et de donner, pour cause ostensible de mon voyage, une place qui m'était offerte dans la maison de cette dame. Que devais-je faire? Je n'avais plus de devoirs à rendre à mon pauvre père; et mes autres parens considéraient cette proposition comme trop avantageuse pour être refusée. Le nom de mistress Duffer et l'argent qui m'avait été envoyé furent regardés comme devant faire disparaître tout scrupule; et la parente sous la protection immédiate de laquelle je me trouvais me pressa si vivement d'accepter l'offre qui m'était faite, qu'elle alla jusqu'à me déclarer que si j'étais assez folle pour la refuser, elle ne m'encouragerait pas à m'en rapporter à mes propres lumières en continuant à me fournir abri et nourriture, car c'était à peu près tout ce que j'en recevais.

— Ame vile et sordide! s'écria Hartley; combien peu elle méritait d'être chargée d'un tel dépôt!

— Permettez que je vous dise un mot avec franchise, monsieur Hartley, et alors vous blâmerez peut-être moins mes parens. Tous leurs conseils, et même toutes leurs menaces, n'auraient pu me décider à faire une démarche qui, du moins en apparence, avait peine à obtenir l'approbation de mon jugement. Mais j'avais aimé Middlemas, — je l'aime encore, — à quoi bon le nierais-je? — et je n'ai pas hésité à me fier à lui. Sans cette voix intérieure qui me rappelait mes engagemens, j'aurais maintenu avec plus de persévérance la fierté de mon sexe; et, comme vous me l'auriez peut-être conseillé, j'aurais du moins attendu que mon amant vînt lui-même en Angleterre; j'aurais pu avoir la vanité de penser, ajouta-t-elle en souriant à demi, que si je valais la peine qu'on m'épousât, je valais celle qu'on vînt me chercher.

— Mais à présent, même à présent, répondit Hartley, soyez juste envers vous-même, comme vous êtes généreuse à l'égard de votre amant. — Ne me regardez point avec colère, mais écoutez-moi. — Je doute qu'il soit convenable que vous restiez sous la protection de cette femme qui semble avoir renoncé à son sexe, et qu'on ne peut plus appeler Européenne. Je ne manque pas de crédit auprès des dames du plus haut rang dans cette ville: — ce pays est celui de l'hospitalité, de la générosité; — il n'y en a pas une seule qui, dès qu'elle saura votre histoire et ce que vous êtes, ne se fasse un plaisir de vous avoir dans sa société et sous sa protection jusqu'à ce que votre amant puisse, en face du monde, réclamer ses droits à votre main. — Je ne serai une cause ni de soupçons

pour lui, ni d'inconvéniens pour vous, Menie. Consentez seulement à l'arrangement que je vous propose, et dès l'instant que je vous verrai sous la protection d'une dame respectée et respectable, je quitterai Madras pour n'y revenir que lorsque votre destin sera définitivement fixé de manière ou d'autre.

— Non, Hartley; ah! sans doute ce peut être que la pure amitié qui me donne cet avis; mais je me reprocherais comme une bassesse de chercher mon avantage aux dépens du vôtre. D'ailleurs j'aurais l'air de vouloir attendre les évènemens, afin de partager le sort du pauvre Middlemas, s'il était prospère, et de renoncer à lui, s'il était malheureux. Dites-moi seulement si vous pouvez attester, d'après votre connaissance personnelle et positive, que vous regardez cette femme comme incapable et indigne de servir de protectrice à une jeune fille comme moi.

— Je ne puis rien dire d'après ma connaissance personnelle; et je dois même avouer que les renseignemens que j'ai obtenus sur mistress Montreville ne sont point parfaitement d'accord; mais assurément le seul soupçon....

—Le seul soupçon, monsieur Hartley, ne peut avoir aucun poids sur moi, attendu que je puis y opposer le témoignage de l'homme dont je suis disposée à partager la fortune. Vous convenez que la question laisse du doute, pourquoi donc l'assertion de celui dont j'ai une si haute opinion ne me déciderait-elle pas dans une affaire douteuse? Que serait-il, si cette madame Montreville n'était pas telle qu'il me l'a représentée?

— Oui, que serait-il? pensa Hartley; mais ses lèvres ne prononcèrent pas ces mots. Il baissa les yeux, et tomba dans une profonde rêverie dont il ne sortit qu'en entendant la voix de miss Grey.

— Il est temps de vous rappeler, monsieur Hartley, qu'il faut que nous nous séparions. Que Dieu vous bénisse et vous protége!

— Et vous aussi, chère Menie, répondit Hartley en fléchissant un genou, et en portant à ses lèvres la main qu'elle lui offrait, que Dieu vous bénisse! — vous devez mériter sa bénédiction. Que Dieu vous protége! — vous devez avoir besoin de sa protection. — Si les évènemens ne répondaient pas à votre attente, faites-le-moi savoir; et s'il est au pouvoir de l'homme de vous aider, Adam Hartley vous aidera.

Il lui remit une carte sur laquelle était son adresse, et se précipita hors de l'appartement. Il rencontra dans le vestibule la reine de Saba, qui le salua d'un air hautain, en signe d'adieu; tandis

qu'un naturel du pays, espèce de domestique de première classe, qui était avec elle, lui fit un salam humble et respectueux.

Hartley sortit de la Ville-Noire plus convaincu qu'auparavant que Menie Grey était exposée à être victime de quelque perfidie; —plus déterminé que jamais à faire tous ses efforts pour la sauver; et cependant fort embarrassé en réfléchissant qu'il ne pouvait savoir quels étaient précisément les dangers qu'il devait craindre pour elle, et qu'il n'avait à y opposer que de bien faibles moyens pour l'en défendre.

# CHAPITRE XIII.

Tandis que le docteur Hartley sortait par une porte de l'appartement de la maison de Ram Sing Cottah, où cet entretien venait d'avoir lieu, miss Grey se retirait par une autre, pour regagner la chambre destinée à son usage particulier. Elle avait aussi bien des motifs de réflexions et d'inquiétudes secrètes; car tout son amour pour Middlemas et toute la confiance qu'elle avait en son honneur, ne pouvaient bannir entièrement les doutes qu'elle avait conçus sur le caractère de la personne qu'il lui avait choisie pour protectrice. Et pourtant elle ne pouvait faire porter ses doutes sur rien de bien fixe et de bien déterminé, car ils ne prenaient guère leur source que dans une sorte de dégoût que lui inspiraient les manières hardies de la Begum, ses idées et ses expressions.

Cependant mistress Montreville, suivie de son domestique indien, entra dans l'appartement que Menie Grey et Hartley venaient de quitter. D'après la conversation qui eut lieu entre eux, il paraît qu'ils s'étaient placés dans quelque endroit caché d'où ils avaient entendu l'entretien du chapitre qui précède.

— Il est fort heureux, Sadoc, dit la dame, qu'il y ait en ce monde de grands fous.

— Et de grands misérables, répondit Sadoc en bon anglais, mais d'un air sombre.

— Cette jeune fille, continua la dame, est ce que vous appelez un ange dans le Frangistan.

— Oui, et j'ai vu dans l'Indoustan des êtres à qui on pourrait donner le nom de diables.

— Je suis sûre que ce... comment l'appelez-vous? — ce Hartley, est un diable intrigant. Car que vient-il faire ici? elle ne veut pas de lui. Que lui importe ce qu'elle deviendra? Je voudrais que nous eussions repassé les Ghauts, mon cher Sadoc.

— Quant à moi, répondit l'Indien, je suis à demi déterminé à ne plus gravir ces montagnes. Ecoutez, Adela, je commence à me dégoûter du projet que nous avons formé. La pureté, la confiance de cette créature, — nommez-la femme ou ange, comme il vous plaira, — fait paraître ma conduite sous un jour trop odieux, même à mes propres yeux. Je me sens hors d'état de vous suivre plus long-temps dans ces voies où vous marchez si audacieusement. Séparons-nous; — mais en amis.

— Amen, lâche! répondit la reine de Saba. Mais cette fille reste avec moi.

— Avec toi! répliqua le prétendu Indien; jamais. Non, Adela, elle est à l'ombre du pavillon britannique, et elle en éprouvera la protection [1].

— Oui-là! s'écria l'amazone; et quelle protection vous accordera-t-il à vous-même? Que diriez-vous si je frappais des mains, que j'ordonnasse à une vingtaine de mes domestiques de couleur de vous garotter comme un mouton, et que je fisse avertir ensuite le gouverneur de la Résidence qu'un certain Richard Middlemas, coupable d'insubordination, de meurtre et de désertion, et ayant porté les armes contre ses concitoyens au service de l'ennemi de son pays, est ici, dans la maison de Ram Sing Cottah, sous le déguisement d'un esclave de couleur?

Middlemas se couvrit le visage des deux mains, tandis que madame Montreville continuait à l'accabler de reproches.

— Oui, dit-elle, esclave et fils d'esclave, puisque tu portes l'habit des gens de ma maison, il faut que tu m'obéisses aussi complètement que les autres, sans quoi, — les verges, les fers, renégat; — l'échafaud, le gibet, meurtrier. Oses-tu réfléchir à l'abîme de misère d'où je t'ai tiré pour te faire partager mes richesses et mon affection? Ne te souviens-tu pas que le portrait de cette fille pâle, froide et inanimée, t'était si indifférent, que tu en fis le sacrifice comme un tribut dû à la bienfaisance de celle qui te protégeait, à la tendresse de celle qui daignait s'abaisser jusqu'à t'aimer, tout indigne que tu en étais?

1. De peur de nuire à l'effet du style passionné de ce dialogue, on a cru pouvoir traduire en langage naturel le *patois* de madame Montreville.



— Oui, femme barbare, répondit Middlemas. Mais est-ce moi qui ai encouragé la passion outrageante du jeune tyran pour ce portrait, ou qui ai formé le plan abominable de lui livrer l'original?

— Non; car pour cela il fallait de l'esprit et de la tète; mais c'est toi, misérable à cœur de pierre, qui as exécuté le plan qu'un génie plus hardi avait tracé. C'est toi qui as attiré cette jeune fille dans ce pays étranger, sous prétexte d'un amour que tu n'avais jamais ressenti, scélérat sans pitié!

— Silence, oiseau de ténèbres! ne m'excite pas à une frénésie qui pourrait me faire oublier que tu es une femme!

— Une femme, lâche! Est-ce là ton prétexte pour m'épargner? Qu'es-tu donc, toi que les regards d'une femme, que les paroles d'une femme font trembler? Oui, je suis une femme, renégat, mais une femme qui porte un poignard, et qui méprise également ta force et ton courage. Je suis une femme qui ai regardé plus d'hommes mourans que tu n'as tué de daims et d'antilopes. Tu veux trafiquer pour t'élever? Mais tu te jettes comme un enfant au milieu d'une mêlée, et tu n'y gagneras que d'être renversé et foulé aux pieds. Tu veux être doublement traître, sans doute; livrer ta fiancée au prince, afin d'obtenir le moyen de livrer le prince aux Anglais, et d'acheter à ce prix ton pardon de tes concitoyens. Mais ce n'est pas moi que tu tromperas. Ce n'est pas de moi que tu feras l'instrument de ton ambition. Je ne t'accorderai pas l'aide de mes trésors et de mes soldats pour finir par me voir sacrifier à ce glaçon du Nord. Non, je te surveillerai, comme le diable surveille le sorcier. Laisse-moi apercevoir le moindre indice de trahison pendant que nous sommes ici, et je te dénonce aux Anglais. Ils pourraient pardonner au scélérat couronné par le succès, mais non au misérable qui ne peut que demander bassement la vie, au lieu de rendre d'utiles services. Que je te voie broncher quand nous serons au-delà des Ghauts, et le Nabab connaîtra tes intrigues avec le Nizam et les Marattes, et ton projet de livrer Bangalore aux Anglais, quand l'imprudence de Tippoo t'aura nommé killedar. Va où tu voudras, tu m'y trouveras toujours ta maîtresse.

— Et une charmante maîtresse, quoique peu charitable, dit le prétendu Sadoc en changeant de ton tout à coup pour prendre une affectation de tendresse. Il est vrai que j'ai pitié de cette malheureuse fille, que je voudrais la sauver s'il était possible; mais il est souverainement injuste de supposer que je voulusse, en quelques

circonstances que ce soit, la préférer à ma Nourjehan, ma lumière du monde, à ma Moutie-Mahul, ma perle du palais...

— Tout cela n'est que fausse monnaie et vains complimens, reprit la Begum; dites-moi brièvement, en deux mots, que vous laissez cette femme à ma disposition.

— Mais non pour être enterrée vivante sous votre siége, comme cette Circassienne dont vous étiez jalouse, dit Middlemas en frémissant.

— Non, fou que vous êtes, son sort n'aura rien de plus fâcheux que d'être la favorite d'un prince. — Fugitif et criminel comme tu l'es, as-tu un destin plus heureux à lui offrir?

— Mais, répondit Middlemas, rougissant de son infame conduite, même sous les couleurs factices dont ses joues étaient teintes, je ne veux pas qu'on force son inclination.

— Elle aura tout le temps qu'accordent les règlemens du Zénana [1], répondit le tyran femelle. Une semaine est bien assez longue pour qu'elle se décide à être volontairement la maîtresse d'un prince qui sera pour elle un amant généreux.

— Oui, dit Richard, et avant que cette semaine soit expirée... Il n'acheva pas sa phrase.

— Et qu'arrivera-t-il avant que la semaine soit expirée? demanda la Begum Montreville.

— N'importe. — Rien de bien important. — Je laisse le sort de cette femme à votre disposition.

— C'est bien. — Nous quittons cette ville ce soir, dès que la lune sera levée. Donnez les ordres nécessaires à ma suite.

— Entendre est obéir [2], répondit le prétendu esclave; et il sortit de l'appartement.

Les yeux de la Begum restèrent fixés sur la porte par laquelle il venait de sortir. — Traître! double traître, dit-elle, je vois quels sont tes projets. Tu voudrais trahir Tippoo en politique et en amour; mais moi, tu ne le peux. — Holà! quelqu'un! — Qu'un messager de confiance se tienne prêt à partir avec des lettres que je vais préparer, et que son départ ne soit connu de personne! — Et maintenant ce pâle fantôme va connaître sa destinée, et apprendre ce que c'est que d'avoir été rivale d'Adela Montreville.

Tandis que la princesse amazone méditait des plans de vengeance contre une rivale innocente et un amant coupable, celui-ci tramait

1. Logement particulier destiné aux femmes.
2. Formule asiatique.

de son côté des complots aussi profonds pour arriver à son but. Ayant attendu jusqu'à ce que le court crépuscule dont on jouit dans l'Inde eût rendu son déguisement plus complet, il partit à la hâte pour la partie de Madras habitée par les Européens, ou, comme on l'appelle, le fort Saint-George.

— Je la sauverai encore, se dit-il à lui-même, avant que Tippoo puisse saisir sa proie; je ferai entendre à son oreille le bruit d'une tempête qui obligerait le dieu de la guerre à s'arracher des bras de la déesse de la beauté. Ce tigre indien sera pris dans le piége avant qu'il ait pu dévorer l'appât qui l'y fera tomber.

Tout en se livrant à cet espoir, Middlemas arriva à la Résidence. Comme de raison, la sentinelle en faction l'arrêta; mais Richard connaissait le mot d'ordre, et il entra sans difficulté. Il fit le tour du bâtiment dans lequel demeurait le président du Conseil, homme habile et actif, mais peu scrupuleux, et qu'on prétendait n'être pas très délicat sur le choix des moyens qui pouvaient le conduire à son but, soit qu'il s'agît de ses affaires personnelles, soit de celles de la Compagnie. Il frappa à une petite porte de derrière; un esclave noir la lui ouvrit, et fit monter Middlemas par un escalier dérobé, dépendance nécessaire de toute résidence d'un gouvernement. Cet escalier le conduisit au bureau du Bramin Paupiah, Dubash, ou intendant du grand homme, qui employait principalement son entremise pour sa correspondance avec les cours du pays, et pour tramer certaines intrigues mystérieuses qu'il ne communiquait pas à ses confrères du Conseil.

C'est peut-être une justice à rendre au coupable et malheureux Middlemas, que de supposer que si le ministère d'un officier anglais eût été employé, il aurait pu se décider à se confier à sa merci, à lui expliquer l'infame marché qu'il avait conclu avec Tippoo; et que, renonçant à ses projets d'ambition criminelle, il n'aurait plus songé qu'aux moyens de sauver Menie Grey avant qu'on l'eût transportée hors des limites jusqu'où pouvait s'étendre la protection des lois anglaises. Mais l'individu maigre et basané qui se trouvait devant lui était Paupiah, connu comme le conseiller en chef de projets ténébreux, Machiavel oriental dont les rides prématurées avaient été tracées sur son front par une vie d'intrigues, dans lesquelles l'existence du pauvre, le bonheur du riche, la vertu des femmes et l'honneur des hommes avaient été sacrifiés sans scrupule pour obtenir quelque avantage politique et même privé. Il ne chercha pas à s'informer des moyens par lesquels le renégat

anglais se flattait d'acquérir sur Tippoo une influence qui le mettait en état de trahir ce prince; tout ce qu'il désirait, c'était d'être bien assuré que le fait était réel.

— Vous parlez au risque de votre tête si vous trompez Paupiah, ou que vous agissiez de manière à ce que Paupiah trompe son maître. Je sais, comme tout Madras, que le Nabab a nommé son jeune fils Tippoo vice-régent du territoire de Bangalore, récemment conquis par lui, et qu'Hyder a incorporé à ses domaines; mais que Tippoo donne le gouvernement de cette place importante à un apostat féringi, c'est ce qui me semble plus douteux.

— Tippoo est jeune, répondit Middlemas, et les tentations qu'offrent les passions sont à la jeunesse ce que le nénuphar en fleur sur la surface du lac est à l'enfance. On risque sa vie pour obtenir ce qui est presque sans valeur quand on le possède. Tippoo a l'astuce et les talens militaires de son père, mais il n'en a pas la sagesse et la circonspection.

— Tu dis vrai; mais quand tu seras gouverneur de Bangalore, as-tu des forces suffisantes pour t'y maintenir jusqu'à ce que tu sois secouru par les Marattes ou les Anglais?

— N'en doutez pas. — Les soldats de la Begum Moutie Mahul, que les Européens appellent Montreville, sont plus à moi qu'à elle. Je suis moi-même son Buckshie (général), et ses Sirdars sont à ma disposition. Avec ces troupes, je pourrais me maintenir deux mois dans Bangalore; et l'armée anglaise peut y arriver en moins d'une semaine. Que risquez-vous de faire avancer l'armée du général Smith plus près de la frontière?

— Nous risquons une paix convenue avec Hyder, et pour laquelle il nous a fait des propositions avantageuses. Cependant je ne dis pas que ton plan ne puisse être fort utile. Tu dis que les trésors de Tippoo sont dans le fort?

— Ses trésors et son Zénana. Il est même possible que je puisse me rendre maître de sa personne.

— Ce serait une excellente chose, dit le ministre indou.

— Et vous consentez que le partage des trésors de Tippoo se fasse jusqu'à la dernière roupie, ainsi qu'il est expliqué dans ce papier?

— La part du maître de Paupiah est trop faible; et le nom de Paupiah y a été oublié.

— La part de la Begum peut se partager entre Paupiah et son maître, répondit Middlemas.

— Mais la Begum s'attendra à avoir sa part, dit Paupiah.

— Laissez-moi le soin d'arranger cela, répondit Middlemas. Avant que le coup soit frappé, elle ignorera nos conventions particulières ; et l'affaire une fois faite, son mécontentement sera sans importance. — Et maintenant rappelez-vous mes conditions ; — mon grade me sera rendu, — un plein pardon me sera accordé.

— Oui, répondit Paupiah avec circonspection, si vous réussissez ; mais si vous veniez à me trahir, le poignard d'un Lootie saurait vous trouver, fussiez-vous caché sous les vêtemens du Nabab. En attendant, prenez cette lettre, et quand vous serez en possession de Bangalore, envoyez-la au général Smith, dont la division aura ordre d'approcher de la frontière du Mysore, autant qu'elle le pourra sans causer de soupçons.

Ainsi se sépara ce digne couple ; Paupiah pour aller rendre compte à son maître des progrès de ce complot ténébreux ; Middlemas pour aller rejoindre la Begum et partir avec elle pour le Mysore.

L'or et les diamans de Tippoo, l'importance qu'il allait acquérir, le bonheur de se délivrer en même temps de l'autorité capricieuse de Tippoo et des prétentions importunes de la Begum, étaient des objets de méditation si agréables, qu'il donna à peine une pensée au sort de la victime qu'il avait attirée d'Europe, si ce n'est pour apaiser les remords de sa conscience, en se flattant qu'elle n'éprouverait d'autre malheur que quelques jours d'alarmes, pendant lesquels il aurait les moyens de la délivrer du tyran, dans le Zénana duquel elle devait être momentanément prisonnière. Il résolut en même temps de s'abstenir de la voir jusqu'à ce qu'il pût la protéger ouvertement, prévoyant avec raison le danger que courrait son plan s'il éveillait encore la jalousie de la Begum. Il se flattait qu'elle était assoupie ; et en retournant au camp de Tippoo, près de Bangalore, il se fit une étude de se concilier cette femme ambitieuse et rusée, par des flatteries, et par la perspective splendide qu'il lui mettait sous les yeux des nouvelles richesses et du nouveau pouvoir que leur procurerait à tous deux le succès de son entreprise.

Il n'est guère nécessaire de dire que de pareilles choses ne pouvaient se passer que dans les premiers temps de notre établissement dans l'Inde, lorsque l'autorité des directeurs pour mettre un frein aux abus était imparfaite, et que celle de la couronne n'existait pas encore. Mon ami, M. Fairscribe, pense même que

l'introduction de Paupiah Bramin, Dubash du gouverneur anglais, dans cet ouvrage, est un véritable anachronisme.

## CHAPITRE XIV.

Il paraît que la jalouse et impérieuse Begum ne tarda pas à exécuter son projet de percer le cœur de sa rivale, en l'informant du destin qui lui était réservé. Soit à force de prières, soit à prix d'argent, Menie Grey obtint d'un serviteur de Ram Sing Cottah, qu'il remettrait à Hartley le billet suivant, inspiré par le désespoir :

— Tout ce que vos craintes avaient prévu ne s'est que trop vérifié. — Il m'a livrée à une femme cruelle qui me menace de me vendre au tyran Tippoo. — Sauvez-moi si vous le pouvez. — Si vous n'avez pas compassion de moi, si vous ne pouvez me donner de secours, je n'ai plus à en espérer sur la terre. — M. G.

L'empressement avec lequel le docteur Hartley courut au fort, et sollicita une audience du gouverneur, fut rendu inutile par les délais que lui opposa Paupiah.

Il n'entrait pas dans les plans de cet Indou artificieux qu'on opposât quelque obstacle au départ de la Begum et de son favori, dont les projets étaient si bien d'accord avec les siens. Lorsque le docteur se plaignit qu'une Anglaise fût emmenée contre son gré à la suite de la Begum, il joua l'incrédulité, traita la plainte de miss Grey comme le résultat de quelque querelle de femmes ne méritant aucune attention, et quand enfin il prit quelques mesures pour faire un examen plus approfondi de cette affaire, il eut soin d'y mettre tant de lenteur qu'il n'était plus temps d'interrompre le voyage de la Begum et de son cortége.

Emporté par son indignation, Hartley éclata en reproches contre Paupiah, dont il n'épargna même pas le maître. Cette conduite ne servit qu'à fournir à l'impassible Bramin un prétexte pour lui défendre de se présenter à la Résidence, en lui donnant à entendre que, s'il continuait à tenir des propos aussi imprudens, il pouvait s'attendre à être éloigné de Madras, et envoyé dans

quelque fort ou dans quelque village au milieu des montagnes, où ses connaissances en médecine pourraient être utilement employées à se garantir, lui comme les autres, de l'influence d'un climat malsain.

Comme il se retirait, transporté d'une indignation malheureusement inutile, Esdale fut la première personne que le hasard fit rencontrer à Hartley; et avec toute l'impatience du dépit, il lui fit part de ce qu'il appelait l'infame conduite du Dubash du gouverneur, sur laquelle, comme il n'avait que trop de raison pour les supposer, le gouverneur lui-même fermait les yeux, se récriant contre le manque de générosité qui abandonnait une sujette de l'Angleterre à l'astuce de deux renégats et à la violence d'un tyran.

Esdale l'écouta avec cette sorte d'agitation inquiète que montrent les hommes circonspects quand ils croient avoir à craindre de se trouver eux-mêmes compromis par les discours d'un ami imprudent.

— Si vous désirez obtenir personnellement justice dans cette affaire, lui dit-il enfin, il faut vous adresser à la cour des Directeurs, dans Leadenhall-Street, où je soupçonne, — soit dit entre nous, — que les plaintes s'accumulent autant contre Paupiah que contre son maître.

— Je ne me soucie ni de l'un ni de l'autre, répondit Hartley; — je ne demande pas de réparation personnelle, — je n'en désire pas; — mon unique but est de secourir Menie Grey.

— En ce cas, vous n'avez qu'une seule ressource : — c'est de vous adresser à Hyder lui-même.

— A Hyder! à un usurpateur! à un tyran!

— Oui, c'est à cet usurpateur, à ce tyran, qu'il faut vous résoudre à vous adresser. Il est fier de passer pour rendre strictement la justice; et peut-être en cette occasion, comme en plusieurs autres, voudra-t-il se montrer sous le point de vue d'un juge impartial.

— En ce cas, j'irai demander justice jusque sur le marchepied de son trône.

— Pas tant de précipitation, mon cher Hartley; considérez d'abord le risque que vous courez. Hyder est juste par réflexion, et peut-être par suite de considérations politiques; mais par tempérament, il a le sang aussi bouillant que le fut jamais le sang d'un Indien; et si vous ne le trouvez pas en humeur de juger, il

est très probable qu'il sera en humeur de tuer. Le pal et le cordon sont aussi souvent dans sa tête que le nivellement des balances de la justice.

— Peu importe, je partirai à l'instant pour aller me présenter devant son Durbar [1]. Le gouverneur ne peut me refuser des lettres de créance, il en serait honteux.

— Ne songez pas à en demander, lui dit son ami plus prudent; il en coûterait peu à Paupiah de les rédiger de manière à engager Hyder à débarrasser une fois pour toutes notre Dubash basané du docteur Adam Hartley, dont la langue est trop libre et trop hardie. Un Vakil ou messager du gouvernement part demain matin pour Seringapatam; tâchez de le rejoindre, son passe-port vous protégera comme lui. — Connaissez-vous quelqu'un des chefs qui sont autour de la personne d'Hyder?

— Pas un seul, à l'exception du dernier émissaire qu'il a envoyé en ce pays, Barak El Hadgi.

— Ce n'est qu'un fakir, et pourtant son appui peut être aussi utile que celui de personnes plus importantes en apparence. Et, pour dire la vérité, quand la question est de savoir quel sera le caprice d'un despote, on ne peut décider sur quoi l'on peut compter avec plus de raison. — Suivez mon avis, mon cher Hartley, abandonnez cette pauvre fille à son destin. Après tout, en cherchant les moyens de la sauver, il y a cent à parier contre un que vous ne ferez qu'assurer votre perte.

Hartley secoua la tête, et fit à la hâte ses adieux à Esdale, qu'il laissa dans l'heureuse situation d'esprit d'un homme content de lui-même quand il a donné à un ami le meilleur avis possible, et qu'il peut se laver les mains des suites que peut avoir le refus de le suivre.

S'étant muni d'argent, et accompagné de trois fidèles serviteurs, naturels du pays, montés comme lui sur des chevaux arabes; ne prenant pas de tente, et ne se chargeant que de peu de bagages, Hartley, excité par ses inquiétudes, ne perdit pas un instant pour prendre la route de Mysore, cherchant, chemin faisant, à se rappeler tous les traits qu'il avait entendu citer de la justice et de la magnanimité d'Hyder, afin de se confirmer dans l'opinion qu'il trouverait le Nabab disposé à protéger une malheureuse femme, même contre l'héritier présomptif de son empire.

1. Conseil d'état

Avant d'être sorti du territoire de Madras, il rejoignit le Vakil ou messager du gouvernement anglais, dont Esdale lui avait parlé. Cet homme, habitué à accorder la protection de son passeport et de son escorte, moyennant une somme d'argent raisonnable, aux marchands d'Europe que l'esprit d'entreprise portait à vouloir se rendre dans la capitale d'Hyder, n'était pas d'humeur à refuser le même service à un homme en crédit à Madras; et trouvant un nouveau motif de complaisance dans un présent que lui fit Hartley, il lui promit de voyager avec toute la célérité possible. C'était un voyage qu'on ne pouvait faire sans beaucoup de fatigues et sans de grands dangers, car il fallait traverser un pays fréquemment exposé à tous les malheurs de la guerre, surtout en approchant des Ghauts, ces montagnes effrayantes dont les défilés communiquent au plateau de Mysore, et à travers lesquels ces grands fleuves qui prennent leur source au centre de la péninsule de l'Inde se fraient un chemin vers l'Océan.

Le soleil était couché avant que nos voyageurs fussent arrivés à l'entrée d'un de ces défilés dangereux au bout duquel était la route de Seringapatam. Un étroit sentier, qui ressemblait à une ravine desséchée, serpentant à travers des montagnes et des rochers énormes, était tantôt ombragé par de sombres forêts de grands arbres, tantôt bordé par des jungles[1] impénétrables, retraite des chacals et des tigres.

Les voyageurs s'avançaient en silence sur ce sentier solitaire. Hartley, que son impatience faisait marcher en avant du Vakil, demanda vivement quand la lune dissiperait les ténèbres qui, depuis le coucher du soleil, s'épaississaient rapidement autour d'eux. Les naturels du pays lui répondirent, suivant leur expression ordinaire, que la lune était sur son côté noir, et qu'il n'y avait pas à espérer de la voir percer à travers un nuage pour éclairer les buissons et les rochers d'ardoise et de pierre noire au milieu desquels ils étaient engagés. Hartley n'eut donc d'autre ressource que d'avoir les yeux constamment attachés sur la mèche allumée du Sowar ou cavalier qui marchait devant lui, mèche que, pour de bonnes raisons, on avait soin de toujours entretenir en état de mettre feu à l'amorce d'un mousquet. De son côté, le Sowar, ou la vedette, ne perdait pas de vue le Dowrah[2], guide qui avait été

1. On appelle *jungles*, des terrains souvent marécageux, couverts de joncs, de roseaux, de glaïeuls, d'épines et de broussailles de toute espèce, qui s'élèvent à une hauteur assez considérable pour cacher les animaux féroces qui y établissent leur repaire.

2. Dans tous les villages. le Dowrah ou le guide est un personnage officiel payé aux dépens du

fourni au dernier village, et qui étant à mi-chemin de sa maison au lieu où il devait aller, pouvait être justement soupçonné de chercher les moyens de s'épargner la peine d'aller plus loin. D'une autre part, le Dowrah, sachant fort bien qu'il avait derrière lui un mousquet chargé et une mèche allumée, poussait un cri de temps en temps pour prouver qu'il était à son poste, et pour engager les voyageurs à accélérer leur marche. Ulla! était l'exclamation par laquelle répondaient de temps en temps à ses cris les soldats basanés qui fermaient la marche, rêvant à leurs anciennes aventures, soit le pillage d'une caffila, ou caravane de marchands, soit à quelque exploit semblable, ou qui songeaient peut-être qu'un tigre caché dans la jungle voisine attendait patiemment que toute la troupe fût passée, pour s'élancer sur le dernier d'entre eux, suivant la coutume de cet animal.

Le soleil, qui reparut presque aussi soudainement qu'il les avait quittés, aida les voyageurs, par sa lumière, à gravir le reste de cette grande chaîne de montagnes, et avertit les musulmans qui se trouvaient avec eux de faire la prière du matin, *Alla Akber*, dont le son prolongé retentit parmi les rochers et les ravines. La clarté leur permit de continuer plus facilement leur marche forcée, et ils arrivèrent enfin à l'endroit où le défilé aboutissait à une jungle dont l'œil n'apercevait pas les bornes, au milieu de laquelle on voyait un fort très élevé construit en terre. La guerre et le pillage avaient suspendu sur cette plaine les travaux de l'industrie, et la forte végétation d'un sol riche avait changé en peu d'années un pays fertile et bien cultivé en un désert de ronces presque impénétrable. Aussi les bords d'un petit nullah ou ruisseau étaient-ils couverts de traces annonçant que des tigres et d'autres animaux sauvages étaient venus pour y boire.

Les voyageurs s'y arrêtèrent pour se rafraîchir et pour abreuver leurs chevaux; et ce fut près de ce lieu qu'Hartley vit un spectacle qui le força de comparer le sujet qui occupait sans cesse ses pensées, au coup fatal dont un autre avait été frappé.

A un endroit peu éloigné du ruisseau, le guide leur fit remarquer un homme qui semblait plongé daus la misère la plus extrême,

public, en recevant une partie de la récolte, ou de quelque autre manière, comme le forgeron, le balayeur et le barbier. Comme il ne reçoit rien des voyageurs qu'il est chargé de conduire, il ne se fait jamais scrupule d'abréger son voyage et d'allonger le leur en les conduisant au village le plus voisin, sans s'inquiéter s'il est sur la ligne la plus directe de leur route; et quelquefois même il les abandonne tout-à-fait. Si le Dowrah en charge est malade ou absent, tout l'or du monde ne pourrait lui trouver un substitut.



dont les cheveux et la barbe n'avaient pas senti le tranchant du rasoir depuis bien des années, et qui était assis sur la peau d'un tigre. Son corps était couvert de boue et de cendres, sa peau brûlée par le soleil; et ses vêtemens ne consistaient qu'en quelques haillons. Il ne parut pas remarquer l'arrivée d'étrangers, ne fit pas un mouvement, ne prononça pas un seul mot, mais resta les yeux fixés sur un petit tombeau grossièrement construit avec les pierres noires qu'on voyait dispersées çà et là, et où l'on avait pratiqué comme une petite niche pour y mettre une lampe. Ils s'approchèrent de cet homme, placèrent devant lui quelques roupies et un peu de riz, et remarquèrent près de lui le crâne et les ossemens d'un tigre, avec un sabre dont la lame était presque entièrement rongée par la rouille.

Tandis qu'ils regardaient cet objet misérable, le guide leur raconta son histoire tragique. Sadhu Sing avait été Cypaye ou soldat, et par conséquent maraudeur; il était né dans un village à demi ruiné où les voyageurs avaient passé la veille, et dont il était l'orgueil. Il avait été fiancé à la fille d'un Cypaye qui faisait partie de la garnison du fort qu'on voyait au milieu de la jungle. En temps convenable, Sadhu, accompagné de ses amis, se rendit au fort pour épouser sa prétendue et l'emmener ensuite chez lui. Elle était montée sur un tatoo, petit cheval du pays, et Sadhu et ses amis marchaient à pied devant elle, pleins de joie et d'orgueil. Ils approchaient du Nullah près duquel nos voyageurs se reposaient, lorsqu'on entendit tout à coup un hurlement épouvantable, suivi d'un cri perçant d'angoisse; Sadhu Sing se retourna sur-le-champ, et ne vit plus son épouse, mais d'un côté, le cheval qu'elle avait monté courait tout épouvanté, et d'un autre, les longues herbes et les joncs qui croissaient dans la jungle offraient aux yeux le même mouvement d'agitation qu'on remarque sur les flots quand un requin nage rapidement près de la surface de la mer. Sadhu tira son cimeterre et se précipita dans cette direction : ses compagnons restèrent d'abord immobiles; mais, tirés de leur stupeur par un rugissement, ils coururent dans la jungle, et trouvèrent bientôt Sadhu Sing tenant dans ses bras le corps inanimé de son épouse. Un peu plus loin était le tigre, tué d'un seul coup de sabre avec une force que le désespoir seul pouvait avoir donnée. Le malheureux Cypaye, privé de son épouse, ne voulut souffrir que personne partageât avec lui les tristes devoirs qu'il lui restait à remplir; il creusa une tombe pour sa chère Mora, et éleva au-dessus le tom-

beau grossier qu'on y voyait. Depuis ce temps, jamais il n'avait quitté cet endroit. Les animaux sauvages eux-mêmes semblaient respecter ou craindre son désespoir ; ses amis lui apportaient des alimens et de l'eau qu'ils puisaient dans le Nullah ; mais ils ne le voyaient jamais sourire ou montrer quelque reconnaissance de leurs soins, excepté quand il recevait des fleurs pour décorer la sépulture de Mora. Quatre ou cinq ans, ajouta le guide, s'étaient passés depuis ce fatal évènement, et Sadhu Sing restait toujours entouré des trophées de sa vengeance et des emblèmes de son désespoir, offrant en sa personne tous les symptômes d'un âge avancé, quoiqu'il fût encore dans la première jeunesse.

Ce récit accéléra le départ des voyageurs ; car il rappela au Vakil les dangers de l'endroit où ils s'étaient arrêtés ; et Hartley y trouva une analogie trop frappante avec le destin probable de celle qu'il aimait, et qui était presque déjà à la portée d'un tigre plus formidable que celui dont le squelette était étendu près de Sadhu Sing.

Ce fut au fort construit en terre dont il a déjà été parlé que les voyageurs reçurent les premières nouvelles de la marche de la Begum et de son escorte. Ils les apprirent d'un péon, ou soldat d'infanterie, qui les avait accompagnés, et qui retournait alors vers la côte. Ils avaient voyagé, dit-il, avec beaucoup de rapidité, jusqu'à ce qu'ils eussent passé les Ghauts, où ils avaient été joints par un détachement des troupes de la Begum. Alors il avait été payé et congédié, ainsi que plusieurs autres soldats qui avaient été pris à Madras pour former une escorte de voyage. Il croyait, autant qu'il pouvait le savoir, que le projet de la Begum Mootie Mahul était ensuite de se rendre à Bangalore à petites journées, et en faisant des haltes fréquentes, attendu qu'elle ne voulait arriver dans les environs de cette ville qu'après que le prince Tippoo, avec qui elle désirait avoir une entrevue, serait de retour d'une expédition qu'il avait tout récemment entreprise du côté de Vandicotta.

D'après les réponses qu'obtinrent des questions faites avec la fièvre de l'inquiétude, Hartley eut lieu d'espérer que, quoique Seringapatam fût à soixante-quinze milles plus à l'est que Bangalore, cependant, en faisant diligence, il pourrait avoir le temps de se jeter aux pieds d'Hyder et d'implorer son intervention, avant que l'entrevue de la Begum avec Tippoo eût décidé du sort de Menie Grey. D'une autre part, il trembla quand il entendit le péon lui dire que le Bukshee, ou le général de la Begum, qui l'avait accompagnée à Madras sous un déguisement, avait repris le cos-

tume et l'autorité qui appartenaient à son rang, et qu'on s'attendait à voir le prince mahométan l'honorer de quelque dignité importante. Ce fut avec plus d'inquiétude encore qu'il apprit qu'un palanquin, gardé avec le plus grand soin par les esclaves de la jalousie orientale, contenait, disait-on tout bas, une féringi, une franque, belle comme une houri, que la Begum avait fait venir d'Angleterre pour en faire présent à Tippoo. La trahison allait donc s'accomplir; les démarches empressées du docteur Hartley pourraient-elles encore la prévenir?

Lorsque ce zélé protecteur de l'innocence trahie arriva dans la capitale d'Hyder, on juge bien qu'il ne s'amusa point à aller voir le célèbre temple de Vishnou, ou les splendides jardins appelés Loll-Bang, monument de la magnificence d'Hyder, et aujourd'hui tombeau qui renferme ses dépouilles mortelles. Mais dès qu'il fut entré dans la ville, il se hâta de courir vers la principale mosquée, ne doutant pas que ce ne fût l'endroit où il obtiendrait le plus probablement quelques nouvelles de Barak-El-Hadgi. Il s'approcha donc de cet endroit sacré, et comme la hardiesse d'un féringi qui y serait entré lui aurait coûté la vie, il s'adressa à un dévot musulman pour se procurer quelques informations sur le personnage qu'il cherchait. Il ne tarda pas à apprendre que le fakir Barak était dans cette mosquée, comme il l'avait prévu, et qu'il y était occupé à lire des passages du Coran et des commentateurs les plus estimés de ce livre. L'interrompre dans cet exercice de dévotion était impossible, et ce ne fut que par le moyen d'un présent considérable qu'il put déterminer le même musulman qu'il avait déjà employé, à glisser dans la manche de la robe du saint homme un papier contenant le nom du docteur Hartley et celui du khan dans lequel le Vakil s'était logé; cet agent apporta pour réponse que le fakir absorbé, comme on devait s'y attendre, par les devoirs religieux qu'il remplissait en ce moment, n'avait paru faire aucune attention au papier que le sahib [1] féringi lui avait envoyé. Désespéré de la perte d'un temps dont chaque minute était précieuse, Hartley fit tous ses efforts pour décider le musulman à interrompre Barak dans ses exercices de piété en lui portant un message verbal; mais la proposition seule transporta d'indignation le mahométan.

— Chien de chrétien! s'écria-t-il, qui es-tu, toi et toute ta génération, pour que Barak El-Hadgi perde une seule de ses pensées célestes pour un infidèle comme toi?

1. Titre honorifique donné par politesse.

Désespéré, hors de lui, le malheureux Hartley allait entrer dans la mosquée, dans l'espoir d'interrompre la lecture interminable dont le son monotone arrivait jusqu'à lui, quand un vieillard, lui appuyant la main sur l'épaule, l'empêcha de commettre une imprudence qui aurait pu lui coûter la vie, et lui dit en même temps : — Vous êtes un sahib Angrezie [1] ; j'ai été telinga [2] au service de la Compagnie, et j'ai mangé son sel; je me chargerai de votre message pour le fakir Barak-El-Hadgi.

A ces mots il entra dans la mosquée, et il en revint bientôt, rapportant la réponse du fakir, qui était conçue en ces termes énigmatiques : — Celui qui veut voir le soleil se lever doit veiller jusqu'à l'aurore.

Avec ce faible motif de consolation, Hartley se retira dans son khan pour méditer sur la futilité des offres de services des naturels de ce pays, et pour chercher quelque autre moyen d'arriver en présence d'Hyder, que celui sur lequel il avait compté. Il perdit pourtant tout espoir à ce sujet, en apprenant de son compagnon de voyage, qu'il trouva dans le khan, que le Nabab était absent pour une expédition secrète qui pourrait le retenir deux ou trois jours. Telle était la réponse que le vakil avait reçue du Dewan [3], qui lui avait annoncé en outre qu'il devait se tenir prêt, dès qu'il en serait requis, à remettre ses lettres de créance au prince Tippoo, au lieu du nabab, l'affaire dont il était chargé étant ainsi renvoyée au jeune prince, d'une manière qui ne promettait guère de succès à sa mission.

Hartley fut presque réduit au désespoir. Il s'adressa à plus d'un officier supposé en crédit près du Nabab; mais à peine commençait-il à s'expliquer sur la nature de l'affaire qni l'amenait, qu'ils semblaient tous frappés de terreur. Pas un de ceux qu'il vit à ce sujet ne voulut consentir à l'aider de son crédit; on ne l'écoutait même pas jusqu'au bout, et le Dewan lui dit clairement que se mettre en opposition aux désirs du prince Tippoo, c'était un moyen sûr de courir à sa perte, et qu'il lui conseillait de retourner à Madras. Ne sachant plus que faire après avoir échoué partout, Hartley rentra le soir dans son khan. La voix retentissante des muezzins appelait les fidèles à la prière du haut des minarets, quand un jeune esclave noir, d'environ quinze ans, se présenta devant lui, et prononça gravement les paroles suivantes, qu'il répéta deux

1. Anglais. — 2. Soldat.
3. Grand trésorier.



fois : — Ainsi parle Barak-El-Hadgi, celui qui veille dans la mosquée : Qui veut voir le soleil se lever, doit marcher vers l'orient. Hartley sortit alors du khan ; et l'on peut bien supposer que le docteur, se levant à la hâte, quitta le tapis sur lequel il s'était couché pour se reposer, et retrouva des forces pour suivre son jeune guide, le cœur palpitant de nouvelles espérances.

## CHAPITRE XV.

C'était l'heure où la voix appelle à la prière
Tous les païens, du haut de chaque tour,
Où la rosée indemnise la terre
Du depart du Père du jour.

Les rayons de Phœbé traversaient un nuage;
Devant son char la chaleur semblait fuir.
Un chrétien, seul, arrive avec courage
Dans le palais du fier visir.

THOMAS CAMPBELL. *Cité de mémoire.*

Le crépuscule se changea si rapidement en nuit, que ce ne fut qu'à l'aide des vêtemens blancs de son guide, que le docteur Hartley put le suivre tandis qu'il traversait le riche bazar de Seringapatam. Cependant l'obscurité le favorisait, en empêchant l'attention importune des habitans de se fixer sur un Européen portant le costume de son pays, spectacle fort rare à cette époque dans cette ville.

Après bien des détours, son jeune conducteur s'arrêta enfin devant une petite porte pratiquée dans un mur qui, d'après les branches d'arbres qui s'élevaient en dessus, paraissait entourer un jardin ou des bosquets.

Le guide frappa légèrement à cette porte, et elle s'ouvrit. L'esclave étant entré, Hartley se préparait à le suivre; mais il fit un pas en arrière en voyant un Africain d'une taille colossale brandir sur sa tête un cimeterre dont la lame avait trois doigts de largeur. Le jeune nègre toucha son compatriote d'une baguette qu'il tenait à la main, et, ce léger attouchement opérant comme un charme magique, le bras et l'arme du géant se baissèrent au même instant. Hartley entra sans éprouver aucune opposition, et se trouva dans un bosquet de mangos faiblement éclairé par les rayons de la lune, alors dans son premier quartier, au milieu du murmure des eaux,

des chants délicieux du rossignol, et des parfums de la rose, du jasmin jaune, du narcisse de Perse, des fleurs de l'oranger et du citronnier. Des dômes et des portiques majestueux, qu'on ne distinguait qu'imparfaitement à l'aide de cette faible lumière, semblaient indiquer le voisinage de quelque édifice sacré où le fakir avait sans doute fixé sa demeure.

Hartley traversa ce bosquet d'un pas rapide, et entra par une petite porte dans un corridor étroit et voûté au bout duquel il en trouva un autre. Là son guide s'arrêta, et fit entendre par signes à son compagnon qu'il devait ouvrir cette porte. Le docteur obéit, et se trouva dans une petite cellule semblable à celle que nous avons déjà décrite, où Barak-El-Hadgi était assis avec un autre fakir, qui, à en juger par l'air de dignité que lui donnait une longue barbe blanche, devait être un homme d'une grande sainteté ou d'une plus grande importance.

Hartley prononça le salut ordinaire de Salam Alaicum, du ton le plus modeste et le plus respectueux; mais son ancien ami, bien loin de lui répondre avec l'air d'intimité qu'il prenait autrefois avec lui, ayant consulté les yeux de son compagnon plus âgé, se contenta de lui montrer un troisième tapis, sur lequel le docteur s'assit, les jambes croisées à la manière du pays, et un profond silence régna pendant quelques minutes. Hartley connaissait trop bien les coutumes de l'Orient, pour risquer de nuire au succès de sa demande par trop de précipitation. Il attendit quelque signe qui lui indiquât qu'il pouvait parler, et ce fut Barak qui le lui annonça indirectement.

— Quand le pèlerin Barak demeurait à Madras, dit le fakir, il avait des yeux et une langue; mais à présent il est guidé par les organes de son père, le saint Scheik Ali Ben Khaledoun, supérieur de son couvent.

Hartley pensa que cet excès d'humilité n'était guère d'accord avec les termes pompeux dans lesquels Barak lui avait parlé à la Résidence du crédit supérieur dont il jouissait; mais exagérer son importance est un faible commun à tous ceux qui se trouvent en pays étranger. S'adressant donc au vieux fakir, il lui raconta le plus brièvement possible l'infame complot qui avait été tramé pour livrer Menie Grey entre les mains du prince Tippoo, et il conjura le vénérable père d'intercéder auprès du prince et du nabab, de la manière la plus efficace. Le vieux fakir l'écouta avec un visage impassible, semblable au saint de bois auquel on adresse

de ferventes prières. Il y eut un second intervalle de silence. Hartley l'interrompit plusieurs fois pour revenir sur ce qu'il avait déjà dit; et enfin il fut obligé de se taire, ne trouvant plus rien à y ajouter.

Le vieux fakir prit alors la parole, après avoir jeté un simple regard du coin de l'œil sur son compagnon, et sans changer la position de sa tête et de son corps : — L'infidèle a parlé comme un poète, dit-il; mais s'imagine-t-il que le nabab Hyder Aly-Khan Behauder disputera à son fils Tippoo le Victorieux la possession d'une esclave chrétienne?

Hartley reçut un coup d'œil à la dérobée de Barak, comme pour l'encourager à plaider sa cause. Il laissa passer une minute, et reprit la parole en ces termes :

— Le Nabab est le représentant du Prophète; il est juge du vermisseau comme de l'aigle; il est écrit que lorsque le Prophète jugea une querelle entre deux moineaux sur un grain de riz, son épouse Fatime lui dit : L'envoyé d'Allah fait-il bien d'employer son temps à juger de si misérables querelles entre des êtres si méprisables? — Apprends, femme, répondit le Prophète, que les moineaux et le grain de riz ont été créés par Allah. Ils n'ont pas plus de valeur que tu ne leur en attribues, mais la justice est un trésor d'un prix inestimable, et elle doit être rendue par celui qui est dépositaire du pouvoir, à quiconque la réclame de lui. Un prince accomplit la volonté d'Allah quand il rend justice au pauvre comme au puissant, dans les petites affaires aussi bien que dans les grandes. — J'ai parlé.

— Bismillah! — Louange à Dieu! — Il a parlé comme un mullah, dit le vieux fakir avec un peu plus d'émotion, et en tournant légèrement la tête vers Barak; car il daigna à peine jeter un regard sur Hartley.

— Ses lèvres ont prononcé ce qui ne peut être un mensonge, dit Barak; et ces paroles furent encore suivies d'un intervalle de silence.

Ce fut encore le scheik Ali qui le rompit, et il s'adressa directement à Hartley. — As-tu connaissance, féringi, lui demanda-t-il, de quelque trahison méditée par ce kafre [1] contre le nabab Behauder?

— On ne doit attendre d'un traître que des actes de trahison, ré-

1. Infidèle.

pondit Hartley; mais, pour parler d'après ma connaissance personnelle, je ne sais rien de ce que vous me demandez.

— La vérité se trouve, reprit le vieux fakir, dans les paroles de celui qui n'accuse pas son ennemi au hasard. Tout ce que tu nous as dit sera rapporté au Nabab, et la volonté d'Allah et la sienne décideront du résultat. En attendant, retourne à ton khan, et prépare-toi à suivre le Vakil de ton gouvernement, qui doit partir avec le jour pour Bangalore, la ville forte, heureuse et sainte. — Que la paix soit avec toi! — N'est-ce pas cela, mon fils?

Barak, à qui cette question était adressée, répondit: — Comme mon père l'a dit.

Hartley n'avait plus qu'à se lever et prendre congé des deux fakirs avec la phrase d'usage: — Salam, que la paix de Dieu soit avec vous!

Son jeune guide, qui l'attendait à la porte, le reconduisit à son khan, en le faisant passer par des rues détournées dans lesquelles Hartley n'aurait pu trouver son chemin sans conducteur. Chemin faisant, ses pensées n'étaient occupées que de l'entrevue qu'il venait d'avoir. Il savait que les religieux musulmans n'étaient pas des hommes à qui l'on dût accorder pleine confiance. Toute cette scène pouvait avoir été préparée par Barak pour s'éviter l'embarras d'avoir à protéger un Européen dans une affaire délicate, et il résolut de se laisser guider par les circonstances qui pourraient confirmer ce qu'il avait appris ou qui le démentiraient.

En arrivant au khan, il trouva le Vakil du gouvernement anglais se disposant à la hâte à obéir aux ordres qu'il avait reçus du Dewan du nabab de partir pour Bangalore le lendemain matin au point du jour.

Il se montra fort mécontent d'avoir reçu cet ordre, et quand Hartley lui eut fait connaître son dessein de l'accompagner, il sembla le regarder comme un fou, et lui fit entrevoir qu'il était probable qu'Hyder avait dessein de se débarrasser de tous deux, par le moyen des brigands qui infestaient le pays qu'ils devaient traverser. Cette crainte fit place à une autre quand le moment du départ approcha, les voyageurs voyant arriver alors deux cents hommes de cavalerie du nabab. Le Sirdar qui commandait ce détachement se comporta avec civilité, et dit qu'il était chargé d'escorter les voyageurs, de veiller à leur sûreté, et de pourvoir à leurs besoins pendant toute la route. Cependant ses manières étaient froides et réservées, et le Vakil prétendit que cette force était des-

tinée à les empêcher de s'échapper, plutôt qu'à les protéger. Le voyage de Seringapatam à Bangalore, commencé sous des auspices si peu agréables, se termina pourtant heureusement en deux jours et demi, la distance étant de près de quatre-vingts milles.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue de cette belle et populeuse cité, ils trouvèrent un camp déjà établi à environ un mille de ses murs. Il occupait une éminence couverte d'arbres, et dominait sur les jardins que Tippoo avait formés dans un quartier de la ville. Les riches pavillons des principaux personnages étaient de soie brochée en or; de longues javelines à pointe dorée et des pieux surmontés de globes d'or déployaient un grand nombre de petites bannières sur lesquelles était écrit le nom du Prophète. C'était le camp de la Begum Mootie Mahul, qui, avec un détachement de ses troupes d'environ deux cents hommes, attendait le retour de Tippoo, sous les murs de Bangalore. Le lecteur connaît déjà les motifs secrets qu'ils avaient pour désirer une entrevue. Aux yeux du public, la visite de la Begum n'avait l'air que d'un de ces témoignages de respect que rendent souvent les princes inférieurs et subordonnés, aux protecteurs dont ils dépendent.

Après s'être bien assuré de ces faits, le Sirdar du Nabab établit son camp en vue de celui de la Begum, mais à environ un demi-mille de distance, et il envoya un messager dans la ville pour annoncer au prince Tippoo, dès qu'il serait de retour, qu'il était arrivé avec le Vakil anglais.

Quelques tentes furent bientôt dressées; et Hartley, triste et solitaire, resta à se promener à l'ombre de deux ou trois mangos, regardant les bannières déployées dans le camp de la Begum, en songeant qu'au milieu de ces emblèmes de l'islamisme Menie Grey, cachée sous une tente, était destinée par un indigne et perfide amant à devenir l'esclave d'un tyran païen. La savoir si près de lui rendait encore plus cruelles ses réflexions sur la situation de cette infortunée, et sur le peu de chances qu'il paraissait avoir pour la sauver par la seule force de la raison et de la justice; car c'était tout ce qu'il pouvait opposer aux passions d'un tyran égoïste et voluptueux. Un amant aurait pu rêver aux moyens de la délivrer par la force ou la ruse; mais le courage d'Hartley n'avait rien de romanesque, et toute tentative de ce genre lui aurait paru inutile et sans espoir.

Le seul rayon de consolation qui brillât à ses yeux, était le souvenir de l'impression qu'il paraissait avoir faite sur le vieux fakir,

et il ne pouvait s'empêcher d'espérer qu'il en retirerait quelque avantage. Mais il avait pris une ferme résolution, et c'était de ne pas abandonner la cause qu'il avait épousée, tant qu'il lui resterait la plus faible lueur d'espérance. Dans sa profession, il avait quelquefois vu l'œil du malade annoncer le retour à la vie, même quand il semblait terni par la main de la mort, et il avait appris à ne pas perdre confiance contre le mal moral, par le succès qu'il avait obtenu en guérissant celui qui n'était que physique.

Tandis que le docteur Hartley se livrait à ces réflexions, il en fut distrait par une salve d'artillerie qui partit des bastions de la ville; et ayant tourné les yeux de ce côté, il vit au nord de Bangalore une cavalerie nombreuse, qui, courant au grand galop, s'avançait sans beaucoup d'ordre, et brandissant la javeline. Les nuages de poussière que faisait lever cette avant-garde, joints à la fumée produite par l'artillerie, ne permirent pas à Hartley de voir distinctement le corps d'armée qui marchait ensuite; mais les éléphans portant des Howdaws [1], et les bannières royales qu'il entrevit çà et là, lui annoncèrent clairement le retour de Tippoo à Bangalore; tandis que des acclamations et des décharges irrégulières d'artillerie indiquaient la joie réelle ou affectée des habitans. Les portes de la cité s'ouvrirent pour recevoir ce torrent vivant qui s'y précipita; les nuages de poussière et de fumée se dissipèrent, et l'horizon fut rendu à la sérénité et au silence.

Une entrevue entre des personnes de haute distinction, et surtout de rang royal, est un objet de grande importance dans l'Inde; et en général on déploie beaucoup d'adresse pour engager celui qui reçoit la visite à s'avancer le plus loin possible à la rencontre de celui qui la rend. Depuis l'action de se lever ou de faire quelques pas jusqu'au bout du tapis, jusqu'à celle d'aller jusqu'à la porte du palais, jusqu'à la porte de la ville, et enfin jusqu'à une distance d'un mille ou deux sur la route, tout est un sujet de négociation. Mais l'impatience qu'avait Tippoo d'avoir en sa possession la belle Européenne le porta, en cette occasion, à montrer un degré de courtoisie beaucoup plus grand que la Begum n'avait osé l'espérer; il fixa pour le lieu de l'entrevue son jardin, qui tenait aux murs de la ville, et qui était dans l'enceinte des fortifications; et pour l'instant où il s'y rendrait, le lendemain de son arrivée, à midi. Le prince lui-même annonça ses intentions à cet égard au

1. Le Howdaw est le siége sur lequel se place celui qui monte l'éléphant.

messager de la Begum, qui, prosterné devant lui, lui présenta le nuzzur, tribut consistant en trois, cinq, sept moidores, mais toujours en nombre impair, et reçut en échange un khelaut, c'est-à-dire un vêtement d'honneur. Le messager à son tour ne manqua pas d'éloquence pour s'étendre sur l'importance de sa maîtresse, sur son dévouement respectueux à la personne du prince, sur le plaisir que lui faisait éprouver l'espoir de leur motakul ou entrevue, et il finit par un compliment plus modeste fait à ses propres talens et à la confiance que la Begum lui accordait. Il partit ensuite, et des ordres furent donnés pour que tout fût prêt le lendemain pour le sowaree, c'est-à-dire le grand cortége avec lequel le prince voulait recevoir honorablement la Begum dans son palais de plaisance, situé dans les jardins.

Long-temps avant l'heure indiquée, une réunion nombreuse de fakirs, de mendians et d'oisifs, assemblés devant la porte du palais, annonça l'attente empressée de ceux qui ne manquent jamais d'assister à de pareils spectacles; tandis qu'une foule de mendians plus hardis, des courtisans, — toujours pressés de donner des preuves de leur zèle, y arrivaient aussi, montés sur des chevaux ou des éléphans, suivant que leurs moyens le leur permettaient, avec une rapidité proportionnée à leurs craintes ou à leurs espérances.

A midi précis, une salve de pièces d'artillerie placées dans les cours extérieures, et une décharge de mousqueterie et de petits fauconneaux portés par des chameaux, qui secouaient timidement leurs longues oreilles à chaque décharge, annoncèrent que Tippoo venait de monter sur son éléphant. Le son grave et solennel du naggra, ou tambour d'apparat porté par un éléphant, se fit entendre entre le bruit éloigné de la salve d'artillerie, et celui de la décharge de mousqueterie qui la suivit, et au même instant un nombre immense de trompettes et de tamtams, c'est-à-dire de tambours ordinaires, y répondit; le tout produisant une harmonie discordante, mais qui avait pourtant quelque chose de martial. Le bruit s'accrut à mesure que le cortége défilait successivement dans les cours extérieures du palais, et enfin on le vit sortir des portes, les Chobdars marchant en tête, portant des bâtons et des masses d'argent, et proclamant, en criant de toutes leurs forces, les titres et les vertus de Tippoo, le grand, le généreux, l'invincible, — fort comme Rustan, — juste comme Nouschirvan, — avec une courte prière pour la continuation de sa santé.

Après eux marchait un corps confus de fantassins armés de javelines et de mousquets, ou portant des bannières, mêlé de cavaliers, dont les uns étaient couverts de cottes de mailles, et avaient sous leur turban un casque d'acier, tandis que les autres portaient une sorte d'armure défensive consistant en un riche vètement de soie qu'on avait mis à l'épreuve du sabre en le rembourrant de coton. Ces champions précédaient le prince, dont ils formaient la garde. Ce ne fut que plus tard que Tippoo leva son célèbre régiment du Tigre, armé et discipliné à l'européenne. Immédiatement devant le prince, on voyait, sur un petit éléphant, un homme à figure dure et sévère. C'était le distributeur de ses aumônes; et il jetait au milieu des fakirs et des mendians des poignées de pièces de petite monnaie de cuivre, que l'empressement qu'ils mettaient à se les disputer faisait paraître encore plus nombreuses. L'aspect repoussant de l'agent de la charité musulmane, et la vue de son éléphant qui marchait l'œil à demi courroucé, et la trompe élevée en l'air, auraient pu faire croire que l'un et l'autre étaient également disposés à châtier ceux que leur pauvreté rendrait trop importuns.

Tippoo lui-même paraissait ensuite, portant un costume splendide, et monté sur un éléphant qui, élevant la tête au-dessus de tous ceux qu'on voyait dans le cortége, paraissait sentir sa dignité supérieure. Le howdaw sur lequel le prince était assis était d'argent doré, relevé en bosse, et avait par-derrière une place pour un serviteur de confiance qui agitait le grand chowry, ou queue de vache, pour écarter les mouches, mais qui, dans l'occasion, jouait le rôle d'orateur, connaissant parfaitement tous les termes de la flatterie. Les caparaçons de l'éléphant royal étaient de drap écarlate richement brodé en or. Derrière Tippoo marchaient ses courtisans et les officiers de sa maison, la plupart montés sur des éléphans, tous vêtus avec magnificence et étalant la plus grande pompe.

Le cortége s'avança ainsi le long de la principale rue de la ville jusqu'à la porte du jardin royal. Toutes les maisons étaient ornées de draperies précieuses, de schalls de soie, et de tapis brodés des plus riches couleurs, qu'on voyait à toutes les croisées. La plus misérable hutte était décorée de quelque pièce de drap, de sorte que toute la rue offrait un spectacle singulièrement riche et brillant.

Ce cortége magnifique, étant entré dans le jardin, s'avança,

par une longue avenue de grands arbres, vers une chabootra, ou plate-forme de marbre blanc entourée d'arcades de marbre semblable, et dont elle occupait le centre. Elle était élevée à quatre ou cinq pieds du sol, couverte de drap blanc et de tapis de Perse. Au milieu de la plate-forme était le musnud, ou coussin d'apparat du prince, de six pieds carrés, couvert de velours cramoisi richement brodé. Par une faveur spéciale, un petit coussin plus bas avait été placé à la droite du prince, et était destiné à la Begum. En face de cette plate-forme était une fontaine carrée en marbre, de quatre pieds de profondeur, pleine d'une eau limpide, et du milieu de laquelle un jet s'élançait en colonne jusqu'à la hauteur de vingt pieds.

Le prince Tippoo était à peine descendu de son éléphant et assis sur le musnud qui lui servait de trône, qu'on vit la Begum s'avancer, dans toute sa majesté, vers le lieu de l'entrevue. Son éléphant ayant été laissé à la porte du jardin opposée à celle par où le prince y était entré avec son cortége, elle était portée sur les épaules de six esclaves noirs, dans une litière ouverte garnie de riches ornemens en argent, et sa parure était aussi somptueuse que pouvaient la rendre la soie et les joyaux.

Richard Middlemas, en qualité de buckshee ou général de la Begum, marchait à côté de la litière, portant un costume aussi splendide qu'éloigné de tout vêtement européen, car c'était celui d'un banka ou courtisan indien. Son turban était de soie tissue avec de l'or, placé un peu sur une oreille, et les bouts en tombaient sur une épaule. Ses moustaches étaient retroussées et frisées, et ses paupières teintes d'antimoine. Sa veste était de brocard d'or, et la ceinture qui entourait sa taille était semblable à son turban. Il tenait en main un grand sabre dans un fourreau de velours cramoisi, et un large baudrier brodé était destiné à le suspendre à son côté. Qui oserait pénétrer dans les pensées qui l'occupaient sous ces vêtemens splendides, et sous son air de fierté et de hardiesse? Ses espérances les moins odieuses étaient peut-être celles qui avaient pour but de sauver Menie Grey en trahissant le prince qui allait lui donner sa confiance, et la Begum dont l'intercession devait la lui obtenir.

La litière s'arrêta quand elle fut près de la fontaine, du côté opposé à celui où le prince était assis sur son musnud. Middlemas aida la Begum à mettre pied à terre, et la conduisit, le visage couvert d'un beau voile de mousseline brochée en or, vers la plate-

forme de marbre. Le reste du cortége de la Begum la suivait, mais il ne se composait que d'hommes qui se faisaient remarquer tous par la magnificence de leur costume. Pas une seule femme ne se montrait à sa suite, si ce n'est qu'une litière fermée, gardée par vingt esclaves noirs ayant le sabre à la main, restait à quelque distance, dans un bosquet d'arbustes en fleurs.

Quand Tippoo Saïb, à travers le brouillard que le jet d'eau, en retombant dans le bassin, répandait en face de lui, vit avancer le cortége splendide de la Begum, il se leva de son musnud, de manière à la recevoir aux pieds de son trône, et il se fit entre eux un échange mutuel de saluts, d'assurances du plaisir qu'ils avaient à se voir, et de questions sur leur santé. Il la conduisit alors au petit coussin placé à droite du sien, tandis que ses courtisans s'empressaient de déployer toute leur courtoisie en offrant aux principaux officiers de la Begum des places sur les tapis étendus autour de la plate-forme, où tous s'assirent les jambes croisées, — Richard Middlemas occupant parmi eux une place distinguée.

Les personnages d'un rang inférieur restèrent debout par-derrière, et parmi eux se trouvaient le Sirdar d'Hyder-Ali, Hartley, et le Vakil de Madras. Il serait impossible de décrire ce qu'éprouva Hartley en reconnaissant l'apostat Middlemas et l'amazone mistress Montreville. La vue de ces deux êtres lui inspira la résolution bien déterminée d'en appeler contre eux en plein Durbar à la justice que Tippoo était obligé de rendre à quiconque avait une plainte à faire. Cependant le prince, qui jusqu'alors avait parlé à voix basse, en s'étendant, comme on peut le supposer, sur les services et la fidélité de la Begum, fit alors un signe à un ministre de ses volontés placé derrière lui, qui ajouta à haute voix : — A ces causes, et pour récompenser ses services, le puissant prince, à la demande de la puissante Begum, belle comme la lune et savante comme la fille de Giamschid, a résolu de prendre à son service le Buckshee qu'elle a mis à la tête de ses armées, et de le charger, comme digne de toute sa confiance, de la garde de Bangalore, sa capitale chérie.

La voix de l'officier faisant cette proclamation avait à peine cessé de se faire entendre, qu'une voix non moins forte lui répondit du milieu de la foule des spectateurs : — Maudit est celui qui prend le brigand Leik pour son trésorier, ou qui confie les jours du musulman à la garde d'un apostat !

Ce fut avec une satisfaction inexprimable, et cependant en

tremblant encore de doute et d'inquiétude, qu'Adam Hartley reconnut en celui qui venait de parler ainsi le vieux fakir, le compagnon de Barak. Tippoo ne parut pas faire attention à cette interruption, qui fut attribuée à quelqu'un de ces dévots enthousiastes auxquels les princes musulmans permettent de grandes libertés. Le Durbar revint de sa surprise; et en réponse à la proclamation, tous ceux qui le composaient se réunirent pour pousser ces cris d'approbation qu'on s'attend à entendre chaque fois que la volonté du maître vient d'être annoncée.

Dès que le silence eut succédé à ces acclamations, Middlemas se leva, se prosterna devant le musnud, et dans un discours qu'il avait préparé, déclara qu'il était indigne du rang auquel il venait d'avoir l'honneur d'être élevé, et protesta de son zèle pour le service du prince. Il lui restait quelque chose à ajouter, mais ses lèvres balbutièrent, tout son corps trembla, et sa langue sembla lui refuser son service.

La Begum se leva de son siége, quoique cela fût contraire à l'étiquette, et dit, comme pour suppléer à ce qui manquait au discours de son général: — Mon esclave voudrait dire que j'ai si peu de moyens pour reconnaître un si grand honneur conféré à mon Buckshee, que je ne puis que prier Votre Altesse de vouloir bien accepter un lis du Frangistan pour le placer dans un des réduits du jardin secret de vos plaisirs. Que mon prince daigne ordonner à ses gardes de conduire cette litière à son zénana.

Le cri perçant d'une femme se fit entendre quand, à un signal fait par Tippoo, les gardes du sérail s'avancèrent pour recevoir la litière des bras des esclaves noirs de la Begum. La voix du vieux fakir retentit une seconde fois dans la foule, et d'un accent encore plus haut, encore plus sévère que la première: — Maudit est le prince à qui la luxure fait oublier la justice! il mourra devant la porte de son palais par le glaive de l'étranger.

— C'est trop d'insolence! s'écria Tippoo; traînez en avant ce fakir, et déchirez-lui sa robe sur le dos à coups de chabouks[1].

Mais il s'ensuivit une scène semblable à celle qui eut lieu dans le palais de Seyd[2]. Tous ceux qui se précipitèrent pour exécuter l'ordre du despote courroucé reculèrent dès qu'ils furent près du fakir, comme s'il eût été l'ange de la mort. Il jeta par terre son

1. Longs fouets.
2. L'auteur fait ici allusion à la grande scène du Corsaire de lord Byron, lorsque Conrad, déguisé en derviché, se découvre au pacha Seyd.

bonnet et sa barbe postiche, et le visage irrité de Tippoo changea d'aspect en un instant, quand il reconnut l'œil sévère et imposant de son père. Un seul signe d'Hyder le fit descendre de son musnud, où le Nabab alla s'asseoir lui-même. Les officiers qui l'entouraient se hâtèrent de le dépouiller de ses haillons de fakir, le revêtirent d'une robe d'une splendeur vraiment royale, et lui placèrent sur la tête un turban étincelant de pierres précieuses. Le Durbar retentit de nouvelles acclamations en l'honneur d'Hyder Ali Khan Bahauder, le bon, le sage, celui qui découvrait les choses cachées, et qui arrivait dans le divan comme le soleil sortant d'un nuage.

Enfin le Nabab fit un signe qui enjoignait le silence, et cet ordre fut promptement exécuté. Il porta ses regards tout autour de lui avec un air de majesté, et les fixa enfin sur Tippoo, dont les yeux baissés, tandis qu'il restait debout devant son père, les bras croisés sur sa poitrine, offraient un contraste marqué avec l'air impérieux d'autorité qu'il avait pris un instant auparavant. — Tu as voulu, lui dit le Nabab, échanger la sûreté de ta capitale pour la possession d'une esclave blanche. Mais si la beauté d'une femme a fait trébucher sur sa route Salomon ben David, comment le fils d'Hyder Naig, exposé à une telle tentation, marcherait-il d'un pas ferme ? Le moyen de voir distinctement, c'est d'écarter la lumière qui éblouit. Il faut que cette femme féringi soit mise à ma disposition.

— Entendre est obéir, répondit Tippoo, tandis que le sombre nuage qui lui couvrait le front prouvait combien cette soumission forcée coûtait à son esprit hautain et impétueux. Les courtisans témoins de cette scène sentaient au fond du cœur la plus vive curiosité d'en voir le dénouement, mais ils ne souffraient pas que la moindre trace de ce désir se montrât sur des traits accoutumés à dissimuler les secrètes pensées du cœur. Le voile de la Begum empêchait de voir l'expression de son visage ; Middlemas s'efforçait de faire bonne contenance et de ne pas trahir ses alarmes, mais de grosses gouttes de sueur se rassemblaient sur son front. Les mots que prononça ensuite le Nabab furent comme une mélodie délicieuse pour les oreilles de Hartley.

— Conduisez cette femme féringi sous la tente du Sirdar Belash Cassim — (l'officier commandant l'escorte qui avait accompagné Hartley à Bangalore) ; — qu'on la traite avec honneur et respect ; et qu'il se prépare à l'escorter, ainsi que le Vakil et le Hakim [1]

1. Médecin.

Hartley, jusqu'au Payeen-Ghaut—(le pays au-delà des défilés). —Il me répondra de leur sûreté, sur sa tête. La litière était en marche vers le camp du Sirdar avant que le Nabab eût fini de parler.—Quant à toi, Tippoo, continua Hyder, je ne suis pas venu ici pour te priver de ton autorité ou t'humilier devant le Durbar. Exécute les promesses que tu as faites à ce Féringi. Le soleil ne rappelle pas à lui la splendeur qu'il prête à la lune, et le père ne ternit pas la dignité qu'il a conférée à son fils. Acquitte-toi de tout ce que tu as promis?

On recommença donc la cérémonie de l'investiture, par laquelle le prince Tippoo confiait à Middlemas le gouvernement important de la ville de Bangalore, peut-être avec le dessein secret de dépouiller de cette place le nouveau Killedar à la première occasion, puisqu'il était lui-même privé de la belle Européenne; et Middlemas l'accepta en tressaillant d'espoir de pouvoir encore tromper le père et le fils. L'acte d'investiture fut lu à haute voix;—la robe d'honneur fut placée sur les épaules du Killedar qui venait d'être nommé, et cent voix, en bénissant le choix prudent de Tippoo, souhaitèrent au gouverneur prospérité et victoire sur ses ennemis.

On lui présenta un cheval dont le prince lui faisait présent. C'était un superbe coursier de la race de Cuttyawar, ayant la poitrine haute et la croupe large. Il était parfaitement blanc, mais l'extrémité de sa queue et de sa crinière était teinte en rouge. Il portait une selle de velours rouge, et la bride et la croupière étaient ornées d'argent doré. Deux esclaves, montés sur des chevaux de moindre valeur, conduisaient ce bel animal, et portaient, l'un la longue javeline, et l'autre la lance de leur maître. Après avoir montré ce beau cheval aux courtisans, qui continuaient à applaudir, on l'emmena pour le promener en parade dans toutes les rues de la ville, tandis que le nouveau Killedar le suivrait, monté sur un éléphant, autre présent d'usage en pareille occasion; et l'on fit ensuite avancer cet énorme animal, pour que chacun pût admirer la munificence du prince.

L'éléphant s'approcha de la plate-forme en secouant sa grosse tête ridée, qu'il levait et baissait comme par un geste d'impatience, et en redressant sa trompe de temps en temps, comme pour montrer le gouffre de sa bouche sans langue. Se retirant avec grace et avec l'air du plus profond respect, le nouveau Killedar, charmé que la cérémonie fût terminée, se tint debout près du

cou de l'éléphant, attendant que le conducteur de l'animal le fît agenouiller pour se placer sur le howdaw doré qui lui avait été préparé.

— Attends, Féringi, dit Hyder; tu as reçu tout ce que la générosité de Tippoo t'avait promis; maintenant tu vas recevoir ce qui t'est dû par la justice d'Hyder.

En parlant ainsi, il fit un signe avec le doigt, et le cornac de l'éléphant fit connaître sur-le-champ à cet animal intelligent la volonté du Nabab. Entourant de sa longue trompe le cou du malheureux Européen, le monstre renversa sous lui à l'instant Richard Middlemas, et lui appuyant son énorme pied sur la poitrine, mit fin à la fois à sa vie et à ses crimes. Le cri que poussa la victime trouva un écho dans le rugissement du monstre et dans une exclamation, ou plutôt un son semblable au rire de la folie, qui partit de dessous le voile de la Begum. L'éléphant leva encore sa trompe en l'air, et ouvrit sa bouche énorme.

Les courtisans gardèrent un profond silence; mais Tippoo, sur la robe de mousseline duquel quelques gouttes du sang de la victime avaient rejailli, la montra au Nabab en s'écriant d'un ton dans lequel quelque ressentiment se mêlait au chagrin: — Mon père! mon père! était-ce ainsi que ma promesse devait être accomplie?

— Jeune insensé, répondit Hyder, apprends que le cadavre que tu vois avait médité de livrer Bangalore aux Féringis et aux Marattes. Cette Begum (elle tressaillit en s'entendant nommer) nous a dévoilé ce complot, et a mérité par là le pardon d'y avoir trempé dans l'origine. A-t-elle agi ainsi uniquement par affection pour nous, c'est ce que nous n'examinerons pas de trop près. Qu'on emporte cette argile ensanglantée, et que le Hakim Hartley et le Vakil anglais paraissent devant moi.

On les amena devant le musnud du Nabab, tandis que quelques esclaves emportaient le corps méconnaissable de Middlemas, et que d'autres répandaient du sable pour effacer toutes les traces de son sang.

— Hakim, dit Hyder, tu vas t'en retourner avec cette femme féringi, qui recevra de l'or en indemnité de ce qu'elle a souffert; et la Begum, comme cela est juste, y contribuera pour sa part. Va dire à ta nation que Hyder Ali sait agir avec justice. Ayant fait une inclination de tête d'un air gracieux à Hartley, le Nabab se tourna vers le Vakil, qui semblait fort décontenancé: — Vous

m'avez apporté des paroles de paix, lui dit-il, tandis que vos maîtres méditaient une guerre perfide ; mais ce n'est pas sur un être tel que vous que ma vengeance doit tomber. Allez dire au kafre Paupiah et à son indigne maître, qu'Hyder Ali a de trop bons yeux pour se laisser enlever par la trahison ce qu'il doit au succès de ses armes. Jusqu'à présent je me suis montré dans le Carnate comme un prince plein de douceur ; désormais je serai la tempête qui détruit. Jusqu'ici, j'ai fait toutes mes invasions en conquérant clément et miséricordieux ; désormais je serai le messager qu'envoie Allah aux royaumes contre lesquels il veut que sa colère éclate.

On sait avec quelle effrayante fidélité le Nabab tint cette promesse, et comment lui et son fils succombèrent successivement sous la bravoure et la discipline des Européens. L'exemple du juste châtiment qu'il donna en cette occasion put avoir pour cause sa politique, son amour naturel pour la justice, le désir d'en donner une preuve éclatante en présence d'un Anglais ayant du bon sens et de l'intelligence. — Peut-être tous ces motifs mêlés ensemble ; mais en quelle proportion? c'est ce que nous ne saurions dire.

Hartley retourna à Madras sans accident, avec Menie Grey, arrachée à un affreux destin à l'instant où il ne lui restait presque aucune espérance ; mais les nerfs et la santé de cette jeune fille avaient reçu un choc dont elle souffrit long-temps, et dont même elle ne se remit jamais complètement. Les principales dames de Madras, touchées de l'histoire singulière de ses malheurs, l'accueillirent avec la plus grande bonté, et eurent pour elle tous les soins de l'hospitalité la plus attentive et la plus affectueuse. Le Nabab, fidèle à sa promesse, lui fit remettre une somme de dix mille moidores, presque entièrement extorquée, comme on le présuma, aux trésors de la Begum Mootie Mahul, ou Montreville. On ne sait pas avec certitude ce que devint cette aventurière ; mais Hyder s'empara de ses forts et de ses possessions, et le bruit courut qu'ayant perdu toute son importance, et étant dépouillée de son pouvoir, elle mourut par le poison, soit qu'elle l'eût pris volontairement, soit qu'il lui eût été administré par quelque autre main.

On pourrait regarder comme un dénouement naturel de l'histoire de Menie Grey qu'elle eût épousé Hartley, à l'intervention héroïque duquel elle devait tant de reconnaissance ; mais à l'époque de sa délivrance elle était dans une agitation trop douloureuse et

sa santé était trop dérangée pour qu'elle pût songer au mariage, même avec l'ami de sa jeunesse, avec le champion auquel elle devait sa liberté. Le temps aurait pu écarter ces obstacles, mais moins de deux ans après leurs aventures dans le Mysore, le digne et désintéressé Hartley périt victime du courage avec lequel il remplissait les devoirs de sa profession, ayant été atteint d'une maladie contagieuse dont il cherchait à arrêter les progrès. Il laissa une bonne partie de la fortune modique qu'il avait acquise, à Menie Grey, qui par conséquent ne manqua pas d'offres avantageuses de mariage; mais elle respectait trop la mémoire de Hartley pour faire céder en faveur d'un autre les motifs qui l'avaient déterminée à lui refuser une main qu'il avait si bien méritée, et, comme on pourrait le dire, si bien gagnée.

Elle retourna en Angleterre, et là, ce qui arrive rarement, vécut dans le célibat, quoique riche; elle s'établit dans le village qui l'avait vue naître, et parut trouver son unique plaisir à exercer des actes de bienfaisance qui auraient pu paraître excéder les limites de son revenu, si l'on n'eût pris en considération la vie très retirée qu'elle menait. Deux ou trois personnes qu'elle voyait sur le pied de l'intimité pouvaient retrouver en elle cette simplicité généreuse et cette affection désintéressée qui formaient la base de son caractère. Aux yeux du monde en général ses habitudes semblaient être celles de l'ancienne matrone romaine sur la tombe de laquelle on les retraça en quatre mots:

DOMUM MANSIT — LANAM FECIT [1].

1. Elle resta au logis, et fila sa quenouille.

# CHAPITRE XVI.

> Par le récit de quelque bonne histoire,
> A-t-on su plaire à tout son auditoire :
> Quelque commère arrive au même instant
> Avec des quand, des pourquoi, des comment.
> Il faut encor mettre en frais sa mémoire
> Pour contenter sa curiosité :
> On s'imagine être au moins écouté :
> Il n'en est rien. Elle ouvre son armoire
> Pour y chercher quelques mauvais haillons, etc. »
>
> SWIFT.

Tandis que je rédigeais l'histoire intéressante que mes lecteurs viennent d'achever, on aurait pu dire que je faisais un apprentissage pour m'habituer à la critique, comme un cheval de chasse qu'on veut accoutumer au feu. Par suite de quelqu'un de ces abus de confiance, — péchés véniels qui se commettent toujours en pareilles occasions, — mes entrevues secrètes avec la muse de la fiction devinrent l'objet de quelques chuchotemens dans le cercle des miss Fairscribe, dont quelques-unes des personnes qui en étaient l'ornement prenaient, à ce que je suppose, un grand intérêt aux progrès de mon ouvrage, tandis que d'autres pensaient réellement — que M. Chrystal Croftangry aurait eu plus de bon sens à son âge. — Venaient ensuite les insinuations malignes, les remarques détournées, toutes ces railleries de lèvres mielleuses adaptées à la situation d'un homme qui est sur le point de faire une folie, soit en publiant un ouvrage, soit en se mariant; et tout cela accompagné des clignemens d'yeux et des signes d'intelligence, pleins de discrétion, des amis qui sont dans le secret, et de l'empressement obligeant de ceux qui ne savent rien.

Enfin l'affaire devint si publique, que je me déterminai à faire face à une compagnie réunie chez mon ami pour y prendre le thé, ayant mon manuscrit dans ma poche, affectant d'être aussi simple et aussi modeste qu'un homme d'un certain âge a besoin de l'être en semblable occasion. Lorsque le thé eut été servi à la ronde, et que chacun eut préparé son mouchoir et son flacon de sels, j'eus l'honneur de lire *la Fille du Chirurgien*, pour l'amusement de la soirée. Tout alla parfaitement bien; mon ami M. Fairscribe, qui s'était laissé séduire au point de quitter son cabinet pour se joindre

au cercle littéraire, ne s'endormit que deux fois, et retrouva bientôt son attention à l'aide de sa tabatière. Les dames furent poliment attentives, et quand le chat, le chien, ou quelque voisin, donnait une distraction à quelqu'un, Katie Fairscribe, alerte comme un surveillant actif, s'empressait, d'un regard, d'un geste, ou d'un mot prononcé à voix basse, de lui rappeler ce dont on s'occupait. Miss Katie déployait-elle cette activité simplement pour maintenir la discipline littéraire de sa coterie, ou les beautés de l'ouvrage lui inspiraient-elles un véritable intérêt qu'elle désirait faire partager aux autres, c'est ce que je ne me hasarderai pas à lui demander, de peur d'aimer cette jeune fille, — qui est réellement fort jolie, — plus que la prudence ne me le permet, par égard pour moi comme pour elle.

Je dois avouer que de temps en temps l'intérêt qu'on prenait à l'histoire semblait languir considérablement. Peut-être était-ce la faute du lecteur, car tandis que je n'aurais dû songer qu'à donner aux expressions dont je m'étais servi toute la force dont elles étaient susceptibles, je sentais la conviction glaciale que j'aurais pu et que j'aurais dû en employer de beaucoup meilleures. Cependant nous nous échauffâmes enfin quand nous arrivâmes aux Indes orientales. Mais dès qu'il fut question de tigres, une vieille dame, dont la langue depuis une heure se desséchait d'impatience d'être en mouvement, interrompit ma lecture en s'écriant : — Je voudrais bien savoir si M. Croftangry a jamais entendu l'histoire du tigre Tullideph ? Et elle aurait voulu l'insérer tout entière dans ma narration comme un épisode. On réussit pourtant à lui faire entendre raison ; et les schalls, les diamans, les turbans et les ceintures dont il est question ensuite, produisirent leur effet ordinaire d'éveiller l'attention du beau sexe. Lorsque l'amant perfide périt d'une manière si horriblement nouvelle, j'eus, — comme véritablement je m'y attendais, — la bonne fortune d'exciter cette expression d'intérêt pénible que produit le bruit de la respiration à travers des lèvres serrées ; et même une miss de quatorze ans poussa un grand cri.

Enfin ma tâche se termina, et les belles dames firent tomber sur moi ce que je puis appeler une pluie de parfums, comme autrefois, pendant le carnaval, on jetait aux élégans une grêle de bonbons, et on les inondait d'un déluge d'eau de senteur. J'entendais de toutes parts : — Charmant ! — Un intérêt si doux ! — O monsieur Croftangry ! — que d'obligations ! — Quelle délicieuse soirée ! —

O miss Katie, comment avez-vous pu garder si long-temps un tel secret? Tandis que ces bonnes ames m'étouffaient ainsi sous des feuilles de roses, la vieille dame sans pitié mit fin à leurs éloges en entamant une dissertation sur les schalls; dissertation qui, comme elle eut l'impudence de le dire, naissait tout naturellement de mon histoire. Miss Katie s'efforça en vain d'arrêter le torrent de son éloquence; elle bannit tout autre sujet de conversation, et du véritable schall des Indes, elle descendit aux schalls imités qu'on fabrique à Paisley avec la laine réelle du Thibet, et qu'on ne distingue des véritables schalls des Indes qu'à l'aide de quelques contre-points inimitables dans la bordure. — Il est heureux, dit la vieille dame en s'enveloppant d'un superbe cachemire, qu'il y ait un moyen de distinguer un schall de cinquante guinées de celui qui n'en coûte que cinq; mais j'ose dire qu'il n'y a pas une personne sur dix mille qui soit en état d'en remarquer la différence.

La politesse de quelques-unes des belles dames voulut ramener la conversation sur le sujet alors oublié de notre réunion. — Comment avez-vous pu, monsieur Croftangry, rassembler tous ces mots si difficiles à prononcer dont on se sert dans les Indes? Vous n'y avez jamais été. — Non, Madame, je n'ai pas eu cet avantage; mais, comme les ouvriers imitateurs de Paisley, j'ai composé mon schall en incorporant dans la trame un peu de laine de Thibet, et j'en suis redevable à l'obligeance de mon ami, de mon excellent voisin le colonel Mac-Kerric, un des meilleurs garçons qui aient jamais traversé un marécage dans les montagnes d'Écosse, ou parcouru une jungle dans les Indes.

Quoi qu'il en soit, cette espèce de répétition, sans m'avoir absolument et complètement satisfait, m'a préparé jusqu'à un certain point au jugement moins indulgent et moins réservé du monde. C'est ainsi qu'on doit s'exposer au bouton d'un fleuret avant de présenter sa poitrine à la pointe d'une épée; ou, pour en revenir à ma première comparaison, un cheval doit être accoutumé à un feu d'artifice avant qu'on le conduise à travers une grêle de balles. Eh bien, la philosophie du caporal Nym n'est pas la plus mauvaise qu'on ait prêchée. Il faut que les choses aillent comme elles pourront aller. Si mes travaux plaisent au public, je pourrai bien réclamer encore l'attention du lecteur courtois, sinon,

ICI FINISSENT LES CHRONIQUES DE LA CANONGATE.

# NOTE

## DE L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR, dans l'introduction à la dernière histoire des *Chroniques de la Canongate*, a indiqué lui-même les ouvrages dont il s'était inspiré avant de conduire ses héros dans l'Inde. Nous avons consulté les mêmes écrits pour compléter les portraits des deux grandes figures historiques que sir Walter Scott a jetées épisodiquement dans *la Fille du Chirurgien*.

Hyder Aly-Khan et son fils Tippoo Saïb nous rappellent, dans les guerres des Anglais dans l'Inde, ces rois que les Romains traitaient de barbares, mais souvent redoutables aux plus habiles généraux de Rome. Il y a dans la physionomie de ces princes, dans l'appareil de leurs machines de guerre et de leurs éléphans, comme dans leur politique et leur courage personnel, quelque chose des Jugurtha, des Pyrrhus, des Persée, des Mithridate, etc. — Hyder mourut de mort naturelle, en laissant un empire, des conquêtes et des trésors. Un monument magnifique élevé pour recueillir ses cendres décora sa capitale et attesta sa gloire. Tippoo son fils périt les armes à la main, et laissa son corps sous un monceau de cadavres : avec lui disparurent son trône et sa dynastie ;

trop heureux, ce roi vaincu, de trouver une dernière place pour ses restes dans le mausolée de son père.

La taille de Hyder était d'environ cinq pieds six pouces anglais; il ne portait ni moustaches ni barbe, contre l'usage oriental : habituellement ses vêtemens étaient de magnifique mousseline à fleurs d'or avec un turban de la même étoffe. Ce prince, très jaloux quelquefois de sa parure, était plus généralement d'une simplicité relative dans un pays de pompe et de luxe comme l'Inde; et dès que le combat l'appelait, il n'écoutait que la voix de la gloire. Dans la paix, pendant qu'il amusait sa cour par des jeux, il expédiait lui-même, au milieu des fêtes, les affaires les plus importantes : son grand plaisir était de se placer à un balcon pour voir s'incliner à sa vue ses éléphans, ou défiler ses chevaux richement caparaçonnés, et ses tigres de chasse, auxquels il donnait souvent lui-même un morceau de sucre qu'ils prenaient adroitement avec la patte. Ces tigres apprivoisés étaient revêtus de housses en drap vert, à franges d'or : un capuchon du même tissu servait à leur couvrir les yeux s'ils étaient prêts à s'effaroucher.

Le supplice de Richard Middlemas est tout-à-fait dans les coutumes de la justice royale de l'Inde. Plusieurs fois les éléphans dressés à ces exécutions obéirent aux vengeances d'Hyder; mais généralement ce prince se montra plus indulgent que cruel. Sa haine pour les Anglais le suivit jusqu'au trépas : il avait, au contraire, de l'amitié pour les Français, qui lui furent si utiles pour discipliner ses troupes. Ses fréquentes communications avec les prêtres le firent accuser de superstition; mais il paraît que ce prince politique s'en servait, ainsi que des astrologues et des brames indous, pour faire la police secrète de ses États. Le bramin Kend-Rao eut aussi sa confiance, et la justifia par ses talens.

Les Anglais ont beaucoup exagéré la cruauté de Tippoo Saïb, quoique ce fils d'Hyder eût adopté pour ses armoiries emblématiques un tigre, et que cet animal fût aussi le support de son trône éclatant de pierreries. Tippoo était affable, sans morgue, libéral, fastueux même. Quelquefois tyrannique, il eut du moins l'excuse éternelle des tyrans, la nécessité. Son ambition eut à combattre

l'ambition anglaise. On représente Tippoo Saïb comme un homme de cinq pieds huit pouces anglais (cinq pieds trois pouces de France), les épaules carrées, le teint basané, le nez aquilin, de grands yeux vifs, des sourcils arqués : au moral, il fut actif, laborieux, orgueilleux et capricieux comme tous les despotes ; mais sa bravoure dans le péril et sa fermeté dans la mauvaise fortune prouvent qu'il y avait dans ce roi barbare ce qu'on est convenu d'appeler de l'héroïsme. Aussi fut-il comparé par un historien à Alexandre, et son père à Philippe de Macédoine. Nous avons eu en français, sur Tippoo Saïb, des mémoires et des romans : un mélodrame et une tragédie (par M. Jouy) nous l'ont montré deux fois sur nos théâtres. Il a joui, comme on voit, d'une sorte de popularité à Paris avant les *Chroniques de la Canongate*.

---

# NOTES

DES

# CHRONIQUES DE LA CANONGATE.

(a) *Page* 41. — HOLYROOD.

Le lecteur sera bien aise de trouver ici le récit de Victor Boëce sur la fondation de la fameuse abbaye d'Holyrood ou la Sainte-Croix, tel qu'il a été traduit par Bellenden.

« Après la mort d'Alexandre Ier, son frère David revint d'Angleterre et fut couronné à Scone l'an de J.-C. 1124; il rendit aussitôt une exacte justice dans toutes les portions de son royaume.

« Et sa bonté était si grande qu'il siégeait tous les jours pour juger les causes de ses simples vassaux, et il délégua à d'autres juges le soin de celles des nobles. Il ordonna que les juges répareraient le dommage qu'une sentence injuste aurait causé; ses Etats lui furent redevables de plusieurs lois également bonnes; il sévit contre la coutume de s'enivrer qui avait été introduite par les Anglais de la suite de la reine Marguerite, habitude qui nuisait aux bonnes mœurs et tendait à rendre son peuple mou et efféminé.

« La cinquième année de son règne ce noble prince vint visiter le château d'Edimbourg. Les frontières de l'Écosse étaient à cette époque couvertes de bois, de bruyères et de marais, car la contrée était plus riche en pâturages qu'en récoltes de grains; autour du manoir s'étendait une grande forêt remplie de cerfs, de biches, de renards et d'autres bêtes fauves. Arriva le jour de l'Exaltation de la croix, et comme c'était une grande fête, le roi la passait d'ordinaire en oraison. Après la messe qu'on célébra avec beaucoup de pompe, plusieurs barons d'Ecosse, jeunes et arrogans, se présentèrent devant lui, avides de plaisir et brûlans du désir de chasser un cerf dans la forêt. Il se trouvait alors près du roi un homme d'une piété singulière, c'était Alkwin, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, qui le confessait depuis long-temps, lors même qu'il résidait en Angleterre sous le nom du comte de Huntington et de Northumberland. Ce saint personnage dissuada le roi d'aller chasser, par divers motifs; il allégua la solennité du jour, le respect dû à la sainte croix, et l'assura que la seule occupation de cette journée devait être

la prière. Néanmoins ses représentations furent vaines, car le roi, cédant aux importunes instances de ses barons, partit pour la chasse. Au moment où il passait sous la voûte située à l'est du château, dans l'endroit où se trouve maintenant la Canongate, la meute s'élança à travers le bois en faisant un tel fracas au milieu des feuilles et des broussailles que tous les animaux sortirent de leur tanière. Le roi atteignait alors le haut du rocher; toute sa suite s'était dispersée emportée par l'ardeur de la chasse, lorsqu'il aperçut soudain le plus beau cerf qu'un œil mortel ait jamais contemplé. Le bruit de sa course rapide, ses bois énormes effrayèrent le cheval du roi; les rênes ne purent le contenir, il emporta son maître à travers les précipices et les fondrières; mais le cerf les suivit avec une telle vitesse qu'il renversa à terre le roi et le cheval. Ce prince jeta alors ses mains en arrière, contre les bois du cerf, pour se préserver de leur atteinte, et la sainte croix glissa sur-le-champ entre ses doigts. Le cerf s'enfuit avec impétuosité et disparut à la même place où est à présent le grand puits. Les chasseurs très effrayés accoururent de toutes parts, pour réconforter le roi après cette alarme, et tombant à genoux ils adorèrent dévotement la sainte croix; car elle ne venait de nulle autre source que de la divine providence, ce que la suite prouva clairement, puisqu'aucun homme ne put jamais déterminer de quelle matière, bois ou métal, elle était formée. Le roi retourna sans délai au château, et la nuit suivante une vision l'avertit pendant son sommeil, de fonder une abbaye de chanoines réguliers, au lieu même où il avait reçu la croix. Dès qu'il fut éveillé, il raconta sa vision à Alkwin son confesseur, qui bien loin de combattre sa bonne volonté, ne chercha au contraire qu'à enflammer son zèle pieux. Le roi envoya tout de suite des hommes de confiance en France et en Flandre, chargés d'amener d habiles ouvriers pour construire l'abbaye, qu'il dédia ensuite à cette sainte croix. Elle resta toujours dans ladite abbaye jusqu'au temps du roi David Bruce, qui malheureusement l'emporta avec lui à Durham, où elle est encore en grande vénération. » (Boece, livre XII, chap. 16.)

« On ne sait rien de certain sur le nom du roi d'Ecosse qui le premier éleva un palais proprement dit dans une enceinte que la religion avait rendue si célèbre. L'abbaye, enrichie par les dons magnifiques que le roi et les nobles lui firent tant en terres qu'en argent, devint avec le temps une des plus importantes corporations ecclésiastiques de l'Ecosse; et dès l'époque de Robert Bruce, le parlement se rassemblait parfois dans les bâtimens qui en dépendaient. Nous avons la certitude que Jacques IV eut un logement royal adjacent au cloître; mais il est généralement reconnu que le premier édifice considérable affecté en ce lieu à la résidence de la famille royale fut celui que Jacques V éleva en 1525, dont une grande partie existe encore et forme l'aile nord-ouest du palais actuel. La portion plus moderne qui complète le carré, fut construite par le roi Charles II. L'ancienne église du couvent porta depuis la réformation le nom d'église paroissiale de la Canongate, jusqu'à ce que Jacques II la réclama pour sa chapelle royale, et la décora avec une magnificence qui offensa profondément ses austères sujets presbytériens. La voûte de ce fragment d'une église jadis remarquable par sa beauté, s'écroula en 1768; on n'a jamais réparé ce désastre » (Voyez pour plus de détails les *Antiquités provinciales d'Ecosse*, ou l'*Histoire d'Holyrood*, par M. Charles Mackie.)

La plus grande portion de cet ancien palais est maintenant encore occupée par Charles X, roi de France et par les membres de cette illustre famille, qui après

avoir été autrefois si étroitement unie à la maison de Stuart par les liens du sang et de l'affection, semble être destinée à parcourir une carrière semblable d'infortune. *Requiescant in pace!*

(*b*) *Page* 73. — STEELE, COVENANTAIRE, TUÉ PAR LE CAPITAINE CRICHTON.

L'extrait suivant de la vie de Crichton par Swift donne le détail de la scène sanglante à laquelle le texte fait allusion.

« Un soir où j'avais bu avec excès, je (Crichton) rêvai que j'avais trouvé le capitaine David Steele, fameux rebelle, dans une des cinq fermes situées sur une colline, comté de Clydesdale, paroisse de Lismahago, à huit milles d'Hamilton, lieu qui m'était bien connu. Cet homme était le chef des révoltés depuis l'affaire de Airs-Moss, ayant succédé à Hackston, fait prisonnier et ensuite pendu, comme le lecteur l'a déjà vu : quant à Robert Hamilton qui commandait en chef à Bothwell-Bridge, il ne parut plus parmi eux, et l'on croit qu'il se réfugia en Hollande.

« Steele, comme son père avant lui, tenait une ferme dépendante du domaine d'Hamilton, à deux ou trois milles de cette ville; lorsqu'il prit les armes, la ferme resta inculte, et le duc ne trouvant personne qui osât la faire valoir, Sa Grâce envoya plusieurs messagers à Steele pour s'enquérir du motif qui la lui avait fait abandonner. Le duc ne reçut d'autre réponse, sinon qu'il voulait qu'elle restât inculte en dépit de lui et du roi; en conséquence Sa Grâce, à la table de laquelle j'avais toujours l'honneur d'être bien accueilli, exprima le désir que je fisse tous mes efforts pour la débarrasser de ce coquin, disant qu'elle m'en serait éternellement obligée.

« Je reviens à mon histoire. Lorsque je me réveillai, je me levai sans délai, comme je l'avais déjà fait à l'affaire de Wilson (et je désire que l'apologie placée dans l'introduction de ces Mémoires puisse s'appliquer aux deux circonstances;) j'ordonnai que trente-six dragons fussent, au point du jour, à l'endroit désigné. En y arrivant, j'envoyai un détachement dans chacune des cinq fermes. Ce coquin de Steele avait massacré de sang-froid plus de quarante des sujets du roi, et j'étais informé qu'il avait souvent tendu des piéges pour me prendre; mais le hasard fit que lui, qui avait d'ordinaire une escouade pour garde, se trouvait seul au moment où il aurait eu le plus besoin de défenseurs. On le découvrit dans une des fermes, justement comme je l'avais vu en rêve. Les dragons le cherchèrent d'abord sans succès au rez-de-chaussée jusqu'à ce que deux d'entre eux, en entendant remuer au-dessus de leurs têtes, montèrent l'escalier. Durant ce temps Steele s'était habillé : la chambre qu'il occupait était celle appelée *Deese* (1), nom donné à la pièce où couche le laird lorsqu'il vient chez son tenancier; ouvrant brusquement la porte, il tira un coup d'arquebuse sur les soldats; mais les balles rasant le mur ne firent que les blesser. Steele s'élança alors au milieu d'eux, et se dirigea vers la porte pour tâcher de sauver sa vie, mais il la perdit à l'instant même : les dragons qui gardaient la maison le frappèrent de leurs sabres. Je n'étais pas présent lorsqu'il fut tué, étant occupé à visiter une des autres fermes; je ne tardai pas à être instruit de l'évènement, et

1. Ou chambre de parade, ainsi nommée à cause du dais ou de l'estrade qui distinguait la portion des anciennes salles où se tenaient les personnages de haut rang. Ce mot, détourné de son premier sens, s'appliqua en général à la plus belle pièce de la maison.

je repartis sur-le-champ pour Lanark d'où j'envoyai un exprès au général Drummond, à Edimbourg. » (*OEuvres de Swift*, vol. XII; *Mémoires du capitaine John Crichton*,) pages 57-59. Édit. d'Edimbourg.

Voici la relation différente que donne Wodrow du même fait. — « En décembre (1686), David Steele fut surpris dans la campagne sur le territoire de la paroisse de Lismahagow, par le lieutenant Crichton, et après s'être rendu à discrétion, tué avec beaucoup de cruauté; il est enterré dans le cimetière voisin. »

(*c*) *Page* 102. — MORCEAU DE FER NOMMÉ RASP.

L'ingénieux ouvrage de M. R. Chambers sur des traditions d'Édimbourg, donne les détails suivans sur le rasp ou risp maintenant oublié.

« Cette maison a un pin ou rasp qui remplace l'invention plus moderne du marteau. Le pin, rendu intéressant par le rôle qu'il joue dans les ballades écossaisses, est formé d'une petite baguette de fer tortillée, placée perpendiculairement un peu en saillie de la porte, et soutenant un anneau du même métal, que celui qui veut entrer fait mouvoir avec rapidité du haut en bas de la *nicks* ou baguette de manière à produire du bruit. Quelquefois ce fer était simplement mis en travers de l'espèce de vasistas appellé *vizzying* qui sert au portier pour reconnaître l'individu qui se présente; dans ce cas, il remplissait aussi l'office de barres de sûreté. Ces *rasp* sont tombés en désuétude depuis environ soixante-dix ans, époque où les marteaux furent généralement adoptés comme plus commodes. Mais ceux-ci ne restèrent pas long-temps en vogue, quoiqu'ils n'aient jamais été tout à fait détrônés, même par les sonnettes, dans la vieille ville. Le mérite comparatif des marteaux et des *pins* fut long-temps un sujet de discussions. » (*Tradit. d'Édimbourg* de Chambers.)

Il y a encore des *rasps* ou *rassaires* à plusieurs maisons du midi de la France. (*Edit.*)

(*d*) *Page* 109. — LA COMTESSE D'EGLINTON.

Suzanne Kennedy, fille de sir Archibald Kennedy de Cullean, Bart et d'Elisabeth Leslie, fille de David lord Newart, troisième femme d'Alexandre, neuvième comte d'Eglinton, et mère des dixième et onzième comtes. Elle survécut à son mari, mort en 1729, à cinquante-un ans, et mourut en mars 1780, âgée de quatre-vingt-onze ans. *Le Gentil berger* (Gentle Shepherd), d'Allan Ramsay, publié en 1726, lui est dédié : la dédicace en vers est d'Hamilton de Bangour.

On trouve dans la *Vie de Johnson de Boswell*, publiée par M. Croker, les particularités suivantes sur cette femme remarquable.

« Lady Margaret Dalrymple, fille unique de John, comte de Stair, épousa en 1700 Hugh, troisième comte de Loudoun; elle mourut en 1777, âgée d'un siècle. Voici en quels termes Johnson parle dans son journal de cette vénérable lady et de la comtesse d'Eglinton qu'il visita le jour suivant : — « Une longue existence est également l'apanage des genres de vie les plus opposés et des différens climats; les pays de montagnes n'offrent pas d'exemple plus frappant de longévité que les basses-terres où j'ai vu deux dames de haut rang : l'une (lady Loudoun) faisait à quatre-vingt-quatorze ans les honneurs de sa table, et jouissait du libre exercice de toutes ses facultés; l'autre (lady Eglinton) avait atteint sa quatre-vingt-quatrième année



sans avoir rien perdu de la vivacité de son esprit, et sans avoir beaucoup de motifs de se plaindre des ravages du temps.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Lady Eglinton, malgré son âge avancé et la vie retirée qu'elle menait depuis près d'un demi-siècle en province, était encore une femme très agréable. Issue de la noble maison de Kennedy, elle avait toute l'élévation d'ame qu'une telle naissance inspire. Sa figure était majestueuse, ses manières imposantes ; elle avait beaucoup lu et s'exprimait en termes choisis. Objet de l'admiration générale, elle avait été la protectrice des poètes ; le docteur Johnson fut enchanté de l'accueil qu'il en reçut; leurs principes religieux et politiques étaient les mêmes. Elle connaissait tout son mérite, ayant souvent entendu parler de lui à son fils le comte Alexandre, qui aimait à cultiver la société des hommes de talens.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Dans le cours de l'entretien, on remarqua que lady Eglinton s'était mariée l'année qui précéda la naissance de Johnson ; sur quoi elle lui dit avec grâce qu'elle aurait pu être sa mère, et que dans ce moment elle l'adoptait. Lorsque nous la quittâmes, elle l'embrassa en disant : Mon cher fils, adieu ! Mon ami fut très satisfait de l'emploi de sa journée, et avoua que j'avais bien fait de le forcer à sortir.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Par suite de la distraction à laquelle tout homme est parfois sujet, je racontai étourdiment à sir Alexandre Dick la flatteuse adoption de lady Eglinton, en lui disant que Sa Seigneurie l'avait adopté pour fils précisément, parce qu'elle s'était mariée l'année d'*après* sa naissance. Le docteur Johnson me reprit aussitôt : — Ne vous apercevez-vous pas Monsieur, que vous offensez la comtesse? car en supposant que je suis son fils, et qu'elle n'a été mariée qu'un an après ma naissance, je ne puis être qu'un enfant naturel »—Une jeune lady qui était là présente répondit avec beaucoup d'à-propos : « Le fils n'eût-il pas justifié la faute ? » Mon ami fut si flatté du compliment, qu'il ne l'oublia jamais ; et lorsque, plus joyeux que de coutume, il parlait du voyage d'Ecosse et se tournait de mon côté en disant : « Boswell, que disait de moi la jeune lady à Alexandre Dick? » personne ne doute que je ne fusse heureux de le lui rappeler. »

(*e*) *Page* 113. — LE COMTE DE WINTON.

L'incident dont il s'agit est ainsi raconté dans les *Voyages du roi Jacques Ier*, de Nichols, vol. III, p. 306.

La famille de Winton fut d'abord redevable de sa prospérité à l'union de sir Christophe Seton avec une sœur du roi Robert Bruce. Ils jouirent d'une grande faveur auprès de Jacques VI, qui, ayant créé son frère comte de Dumfermline en 1599, érigea le comté de Winton en 1600, pour Robert, septième lord Seton. Lorsque le roi n'occupait pas encore le trône d'Angleterre, Sa Majesté et la reine venaient souvent à Seton, où le comte recevait aussi à sa table hospitalière tous les étrangers de distinction qui visitaient l'Ecosse. Sa Seigneurie mourut en 1603 : on célébra ses funérailles le 5 d'avril ; ce même jour, le roi partit d'Édimbourg pour Londres. Sa Majesté voulut, à ce qu'on assure, s'arrêter sur la grande route au sud-ouest du

verger de Seton, et y reste jusqu'à la fin de la cérémonie, comme pour retarder l'entière séparation : il dit qu'il avait perdu un sujet bon, fidèle et loyal.

(NICHOLS, *Voyage du roi Jacques Ier*, vol. III, p. 306.)

(*f*) *Page* 125. — MAC-GREGOR DE GLENSTRAE.

Le 2 octobre (1603), Allaster Mac-Gregor de Glenstrae, fut pris par le laird Arkynles; il s'échappa; repris par le comte d'Argyle, le 4 de janvier, et amené à Edimbourg le 9 du même mois 1604, avec dix-huit de ses amis, les Mac-Gregors, une escorte le conduisit à Berwick, conformément aux promesses du comte qui s'était engagé à le mettre hors du territoire d'Ecosse. Il ne voulut pas qu'une parole highlandaise fût violée, et par respect pour elle, l'envoya sous escorte au-delà des frontières; mais les soldats avaient ordre de ne pas le quitter et de le ramener avec eux. Il revint à Edimbourg le 18 janvier, et le 20 il fut pendu à la croix. Onze de ses amis partagèrent son sort; mais en qualité de Chef, on eut soin de l'élever au-dessus d'eux. (*Journal de Birrel*, dans les fragmens de Dalzell de *l'Histoire d'Ecosse*, p. 60—1.)

(*g*) *Page* 121. — LOCH-AWE.

Le Loch-Awe, sur les bords duquel l'action est placée, a trente-quatre milles de long. Des marais spacieux et des collines peu considérables le bornent au nord, et occupent un espace large de douze à vingt milles. Ce terrain semble retranché comme un camp. Fermé au nord par le lac Eitive, au sud par le lac Awe, et à l'est par le redoutable passage de Brandir, à travers lequel un bras du dernier lac pénétrant à environ quatre milles de son extrémité orientale, verse dans le lac Eitive la rivière Awe. Ce passage a à peu près trois milles de long; il est limité à l'est par les rochers presque inaccessibles qui forment la base de la montagne rude et escarpée de Cruachan. Les cimes sont pour ainsi dire perpendiculaires en quelques endroits au-dessus de l'eau, et on n'aperçoit au pied qu'une rive resserrée et pierreuse. Sur ces rocs croissent une foule d'arbres de tout genre; on y trouve à la fois du merrain, des arbrisseaux et du bois taillis; nulle route n'est tracée à travers ces landes, mais un sentier se glisse parfois sur le sommet raboteux, et parfois circule sur les bords du lac. Près de l'extrémité du défilé, un étroit plateau s'étend entre les eaux et le mont; mais sa plus grande portion, et la plupart des rochers qui le précèdent, étaient récemment encore couverts de bois épais qui les rendaient d'un accès peu facile à tout autre être qu'à la martre et au chat sauvage. Des pointes aiguës et arides forment un mur à l'ouest du passage, et créent par derrière des espèces de terrasses qui, rudes, inégales et couvertes de bruyères, descendent sur l'immense marais déjà mentionné entre le lac Eitive et le lac Awe; mais en face elles se terminent brusquement en d'effrayans précipices qui ferment ce côté du défilé et reçoivent les eaux du lac. A l'extrémité nord se trouve la partie de la montagne nommée Craiganuni; à ses pieds le lac resserre peu à peu son lit, et arrivé aux deux rochers appelés les rocs de Brandir, il ne forme plus qu'un étroit canal. De là, une pente rapide conduit au lac Eitive: la rivière Awe s'y précipite, tel qu'un torrent furieux, se brisant au milieu des écueils et des masses de granit qui entravent son cours.

S'il exista jadis un pont près de Craigameni, il doit avoir été placé aux rochers de Brandir. Depuis le siècle de Wallace, jusqu'à celui du général Wade, on n'eut jamais recours à un tel moyen que dans les endroits qui le rendaient indispensable, et qui se trouvaient trop resserrés pour une barque et trop larges pour être franchis d'un saut; alors même ils n'offraient aux voyageurs qu'un appui assez précaire, étant tout simplement des troncs d'arbres jetés d'un rocher à l'autre, encore garnis de leur écorce et sans balustrade. Pour un pont semblable, il n'y a aux alentours de Craigameni qu'une localité possible, celle des rocs dont nous venons de parler. Le lac et la rivière présentent une trop vaste étendue, mais le détroit n'est pas trop large pour être traversé par un des plus gigantesques de la montagne, et les rochers forment sur chaque rive un pilier naturel. Cette circonstance et les coutumes de temps encore peu éloignés, rendent probable l'existence d'un passage sur ce point. Il servait naguère de communication aux habitans qui voulaient se transporter d'un bord à l'autre; la manière de le traverser est encore présente à la mémoire d'individus existans. Un petit esquif était amarré sur l'une des rives, et un fort câble traversant le fleuve et fixé sur l'autre bord, donnait aux passagers la facilité de se passer eux-mêmes, ainsi qu'on le pratique encore dans des positions analogues. Ce n'est pas un argument contre l'existence d'un pont en des siècles antérieurs, que de voir la méthode ci-dessus employée dans le nôtre de préférence à un genre de passage qui paraîtrait plus perfectionné. Cette contradiction s'explique assez par la diminution de la haute futaie dans le voisinage. Autrefois on trouvait à peu de distance des chênes et des sapins d'énorme dimension; mais depuis plusieurs années, la destruction des forêts du glen Etive et de celui d'Urcha, n'a laissé dans le pays aucun arbre qui pût traverser le détroit de Brandir; et il est probable que le batelet n'a été établi que lorsque le manque de bois a mis les habitans dans l'impossibilité de maintenir le pont. On doit encore observer que quelques personnes se souviennent d'avoir vu un gué à l'usage des bestiaux à peu de distance au-dessus du roc de Brandir; mais l'inégalité du lit de la rivière, fort resserrée en cet endroit, et la force du courant rendaient ce passage assez dangereux; l'expérience était nécessaire pour s'y exposer avec sécurité. (*Notes du Fiancé de Caolcairn.*)

(*h*) *Page* 122. — BATAILLE ENTRE LES TROUPES DE BRUCE ET CELLES DE MACDOUGAL DE LORN.

« Le roi, à qui une expérience chèrement acquise dans la guerre, avait enseigné la prudence, resta sur les hauteurs de Balquhidder jusqu'à ce qu'il eût obtenu par ses espions et ses éclaireurs une connaissance parfaite de la position de l'armée ennemie et des intentions de son chef. Il divisa alors ses troupes en deux colonnes; confia la première, dans laquelle il plaça les archers et les soldats dont l'armure était la plus légère, à sir James Douglas, et se mit lui-même à la tête de l'autre, composée en grande partie par ses chevaliers et ses barons. En approchant du défilé, Bruce fit suivre à sir James Douglas un sentier que ses adversaires avaient négligé d'occuper, lui prescrivant d'avancer en silence et de gagner les hauteurs qui dominent en front le terrain montagneux où les hommes de Lorn étaient cachés. Lorsqu'il eut la certitude que ce mouvement était heureusement exécuté, il se mit à la tête de sa propre division, et pénétra sans crainte dans le défilé. Là, quelque préparé

qu'il fût à ce qui allait arriver, il était difficile de se défendre d'un effroi passager, au moment où le cri perçant, qui alors précédait toujours l'attaque des montagnards, fit retentir les profondes cavités de Ben Cruachan, et que des guerriers, couverts d'acier, sortirent de ces bois naguère silencieux et solitaires, où tout prit à l'instant l'aspect terrible de la guerre. Mais quoique surpris d'abord par la brusque apparition de l'ennemi, et par les masses de rochers qu'il faisait rouler au milieu des précipices, Bruce continua sa marche vers la montagne. Tandis que ses soldats attaquaient avec furie, sir James Douglas et sa troupe parurent à l'improviste sur les hauteurs en face; après avoir épuisé leurs carquois, ils employèrent l'épée et la hache d'armes. La conséquence d'une telle manœuvre dirigée à la fois de deux côtés opposés, fut l'entière défaite de l'armée de Lorn; les circonstances qui avaient fait envisager à ce Chef la destruction de Bruce, comme presque inévitable, se tournaient maintenant contre lui-même. La grande supériorité du nombre gênait ses mouvemens. Les soldats troublés par ce double assaut, et par la situation particulière du terrain qu'ils occupaient, désespérés de se voir taillés en pièces sans qu'aucune résistance fût possible, s'enfuirent vers le lac Eitive où un pont jeté sur l'Awe et soutenu par deux énormes rochers, connus sous le nom de rocs de Brandir, formait la seule communication entre le côté de la rivière où le combat se livrait et le pays de Lorn. Leur projet était de gagner ce pont entièrement construit en bois, de le détruire après s'en être servi, et de mettre ainsi le torrent de l'Awe entre eux et leurs ennemis. Mais ce dessein fut aussitôt pressenti par Douglas, qui, se précipitant à la tête de ses archers, descendit rapidement la colline, fondit sur le corps de montagnards qui occupait le pont, et le repoussa avec une grande perte, si bien que Bruce et sa troupe passèrent sans obstacle; cette dernière ressource enlevée, peu d'heures suffirent pour détruire totalement l'armée de Lorn; tandis que son chef, dont la flotte était sur le lac Eitive, contemplait de son vaisseau cette affreuse défaite, sans qu'il lui fût possible de rien tenter pour s'y opposer. » (*Vie de Bruée* de Tytler.)

### (*i*) *Page* 146. — MASSACRE DE GLENCOE.

Une relation abrégée de cet évènement trop célèbre nous a paru suffire ici.

« Le commencement de l'année 1692 fut signalé par une action de cruauté inouie qui déshonora, en Écosse, le gouvernement de Guillaume III. Une proclamation, publiée au mois d'août, avait offert l'amnistie aux insurgés qui prêteraient serment au roi et à la reine avant la fin de décembre; les chefs des tribus qui s'étaient soulevées pour Jacques ne tardèrent pas à profiter de l'édit. Des circonstances fortuites, plutôt que sa propre volonté empêchèrent Macdonald de Glencoe de faire sa soumission dans le temps limité. Vers les derniers jours de décembre, il se rendit auprès du colonel Hill, qui commandait la garnison du fort William, pour prêter le serment de fidélité; et ce dernier lui ayant remis une lettre pour sir Colin Campbell, shérif du comté d'Argyle, l'engagea à aller sur-le-champ à Inverary, pour remplir les formalités légales devant ce magistrat. Mais la route d'Inverary traversait des montagnes presque impraticables, la saison était très rigoureuse, et une neige épaisse couvrait la terre. Cependant Macdonald avait un si vif désir de ne pas laisser expirer le délai prescrit, qu'il ne s'arrêta pas pour visiter sa famille, quoiqu'il passât à un

demi-mille de sa demeure ; il arriva enfin à Inverary après avoir surmonté divers obstacles. Le temps fixé était passé, le shériff hésitait ; Macdonald employa les prières et même les larmes pour décider ce magistrat à prendre acte de son serment et à certifier la cause du retard. Durant ce temps, John Dalrymple, depuis comte de Stair, et alors servant Guillaume en qualité de secrétaire d'État pour les affaires d'Écosse, profita de la négligence apparente de Macdonald pour solliciter du roi un ordre d'exécution militaire contre ce Chef et tout son clan. Ce fut à l'instigation du comte de Breadalbane. Ses terres avaient été dévastées par les hommes de Glencoe, et Macdonald lui-même avait dévoilé au gouvernement la déloyauté du comte dans ses négociations avec les clans des hautes terres. Le roi fut donc persuadé que Glencoe était le principal obstacle à la pacification des Highlands ; et le fait de la soumission de ce Chef infortuné ayant été caché, l'ordre sanguinaire qui le mettait hors la loi fut obtenu. Le roi le signa et le contre-signa de sa propre main, et le secrétaire recommanda aux officiers qui commandaient dans les hautes terres d'exécuter l'arrêt avec la plus grande rigueur. Campbell de Glenlyon, capitaine au régiment d'Argyle, et deux subalternes eurent ordre de se rendre à Glencoe le 1er de février avec cent vingt hommes. Campbell étant l'oncle de la femme du jeune Macdonald, reçut du père l'accueil le plus amical ; les soldats, logés gratis chez ses tenanciers, furent traités par eux en amis. Durant treize jours les troupes vécurent dans la meilleure harmonie avec les habitans ; et, le soir même du massacre, les officiers passèrent la soirée à jouer aux cartes avec Macdonald. Dans la nuit, le lieutenant Lindsay vint, suivi de quelques soldats, frapper à sa porte d'une manière qui n'avait rien d'hostile ; il fut admis sur-le-champ. Taudis que Macdonald se levait pour recevoir ses hôtes, il tomba frappé à mort de deux balles qu'on lui tira par derrière. Sa femme était déjà habillée, les soldats la dépouillèrent de ses vêtemens et arrachèrent ses bagues avec leurs dents. Le carnage devint alors général ; ni l'âge, ni la souffrance ne furent épargnés. Des femmes périrent en défendant leurs enfans ; on vit des officiers tuer des adolescens qui imploraient leur pitié en pressant leurs genoux. Des soldats massacrèrent neuf individus qu'ils surprirent dînant tranquillement à Inverriggon, dans le propre quartier de Campbell. Neuf hommes furent d'abord garottés, puis fusillés l'un après l'autre. Plus de quarante personnes furent immolées par la troupe ; un grand nombre, réfugiés dans les montagnes, y périrent de faim et de froid. Ceux qui échappèrent durent la vie à une tempête nocturne. Le lieutenant-colonel Hamilton, chargé de cette mission par Dalrymple, était en marche avec quatre cents hommes pour garder toutes les issues du vallon de Glencoe ; mais la rigueur du temps le forçant de suspendre sa marche, sauva le malheureux clan. Le lendemain, il entra dans la vallée, réduisit toutes les maisons en cendres, et enleva les bestiaux, dont le prix fut partagé entre les officiers et les soldats. » (*Encycl. Bitannique*, article *Britain ;* nouvelle édition).

L'auteur d'une nouvelle *Vie de Guillaume*, M. H. Trévor, justifie complètement le prince de ce massacre. (*Edit.*)

(*k*) *Page* 157. — FIDÉLITÉ DES HIGHLANDERS.

L'inébranlable attachement des Highlanders pour leurs Chefs, leur aveugle obéissance, la rigidité avec laquelle ils remplissent leurs devoirs, le dévouement cheva-

leresque qui les fait braver les périls et la mort, sont retracés dans plusieurs faits cités par le général Stewart de Garth dans ses intéressantes Esquisses sur les habitans et les régimens des hautes-terres; ils peuvent entrer en parallèle avec les plus beaux traits des Romains à l'époque de la splendeur de Rome. Les exemples suivans méritent de trouver place ici.

« Des troubles sérieux eurent lieu, en 1795, à Glasgow, parmi les Fencibles de Breadalbane. Quelques soldats étaut emprisonnés et menacés d'un châtiment corporel, cette mesure excita au plus haut degré leurs camarades, et l'irritation s'accrut au point que la plus grande partie du régiment se porta à la prison et délivra de force les détenus. Une telle violation de la discipline militaire ne pouvait pas rester impunie, et l'on chercha sur-le-champ à s'assurer des principaux instigateurs; mais l'accusation pesait avec tant d'égalité sur un si grand nombre de têtes, qu'il était difficile, sinon impossible, d'en signaler quelques-unes comme étant les plus coupables. L'on vit alors un trait digne d'une meilleure cause, et qui prenait sa source dans le vif sentiment de la honte attachée à une punition dégradante. Les soldats étant convaincus de la gravité de leur faute et de la nécessité d'un exemple public, *plusieurs s'offrirent volontairement pour être mis en jugement* et supporter l'application de la loi en expiation du délit commun. Envoyés au château d'Édimbourgh, ils furent jugés, et quatre condamnés à être fusillés; trois d'entre eux eurent leur grâce, et le quatrième, Alexandre Sutherland, fut exécuté sur les sables de Musselburgh. On publia dans le temps sur ce malheureux évènement, le rapport suivant semi-officiel :

« C'est dans la soirée du lundi qu'un soldat de la compagnie légère des Fencibles de Breadalbane, arrêté pour délit militaire, fut relâché par cette compagnie, et quelques autres qui s'étaient rassemblées en tumulte devant la prison ; nul ne fut blessé on ne commit aucun autre acte de violence; et, quoique cette action soit inexcusable, on peut dire qu'elle ne provenait d'aucun sentiment de malveillance ou de haine envers les officiers; mais d'un point d'honneur mal compris par quelques hommes qui se crurent offensés par la punition qui menaçait un des leurs. Depuis cette époque, ils ne se sont jamais écartés des règles de la discipline la plus sévère et de la plus stricte subordination. La bataillon entier sembla sentir la faute qui a été commise, tout en s'affligeant du sort des individus qui se sont si promptement constitués prisonniers pour supporter la peine due à leur propre erreur et à celle des autres.

Le voyage à Edimbourg fut marqué par un incident digne de mémoire, parce qu'il prouve à quel point le simple soldat Highlander est fidèle à sa parole et à ses chefs. Un des inculpés dit au commandant de l'escorte que le sort qui l'attendait lui était connu, qu'il avait laissé à Glascow une affaire très importante pour un de ses amis, qu'il désirait la terminer avant de mourir ; que pour lui il était entièrement résigné, mais qu'il sentait que sa sollicitude pour son ami ne lui permettrait pas de quitter la vie en paix; peu d'heures suffisaient pour tout régler, il sollicita la permission de retourner à Glascow, promettant de rejoindre le reste de la troupe avant qu'elle eût atteint Edimbourg. « Le soldat ajouta : Je vous suis connu depuis l'enfance, vous connaissez aussi mon pays et ma famille, et vous pouvez être sûr que je n'attirerai jamais sur vous le moindre blâme en manquant à l'engagement que je prends en cet instant de revenir au temps fixé. » L'officier ne l'écouta pas sans

trouble; c'était un homme judicieux qui savait parfaitement à quel risque il s'exposait en accordant cette singulière demande. Cependant sa confiance était si grande qu'il ne repoussa pas la requête du prisonnier; celui-ci retourna le soir à Glascow y terminer son affaire, et quitta la ville avant le jour. Il fit un long détour, dans la crainte d'être vu, arrêté comme déserteur et ramené à Glascow, pensant bien qu'on ajouterait peu de foi à ce qu'il pourrait dire de la condescendance de son officier.

« Par suite de cette précaution et de la difficulté de la marche à travers les bois et les collines par des sentiers non fréquentés, l'heure convenue se passa sans qu'on le vît paraître. L'inquiétude de l'officier, en approchant d'Edimbourg, peut facilement se comprendre : il ralentit le pas autant qu'il lui fut possible ; mais n'apercevant rien, et ne pouvant différer plus long-temps, il se dirigea vers le château. Au moment de la remise des prisonniers, et avant que le procès-verbal fût dressé, le soldat absent, Macmartin s'élança au milieu de ses camarades, pâle d'anxiété et de fatigue, et tout entier à l'angoisse que son délai involontaire n'eût eu pour son bienfaiteur des conséquences fâcheuses.

« Sous quelque point de vue que la conduite de l'officier (mon respectable ami, le major Colin Campbell) puisse être considéré, soit par des militaires, soit par d'autres individus, dans ce mémorable exemple du trait caractéristique de ses compatriotes, la fidélité à leur parole, il est impossible de ne pas désirer que le dévouement magnanime du soldat n'ait été regardé comme une expiation suffisante pour sa faute et celle de ses camarades qui, eux aussi, avaient fait un noble sacrifice en offrant volontairement leurs têtes pour leurs frères d'armes. Un tel peuple devrait-il, sans égards pour ses sentimens et ses principes, être soumis à un châtiment dégradant? Et ne pourrait-on pas lui appliquer avec avantage une discipline quelque peu différente du mode usité? » (Vol. II, p. 413-15. 3e édition.)

« Un soldat du régiment (highlanders du comté d'Argyle) déserta, passa en Amérique et s'y établit. Plusieurs années après, on reçut une lettre de lui avec une somme d'argent destinée à défrayer un ou deux hommes qui tiendraient sa place au régiment; c'était, disait-il, la seule expiation qui fût en son pouvoir « pour avoir violé le serment fait à Dieu et au roi, faute qui pesait sur sa conscience de façon qu'il n'avait de repos ni jour ni nuit. »

« De bons principes avaient été de bonne heure inculqués à cet homme; la honte et le remords qu'on lui avait appris être inséparables d'un manque de foi, produisaient alors tout leur effet. Le soldat du 42e régiment qui déserta à Gibraltar, en 1797, ressentit après sa faute les mêmes tourmens de conscience. Dans les contrées où de semblables principes dominent et règlent le caractère du peuple, on peut compter qu'au moment de l'épreuve la masse de la population sera loyale et fidèle. » (Vol. II, p. 218. 3e édition.)

« Feu James Menzies de Culdares ayant pris part à la rébellion de 1715, fut fait prisonnier à Preston en Lancashire, mené à Londres, jugé, condamné et ensuite gracié. Reconnaissant de la clémence royale, il resta chez lui en 1745 ; mais conservant une secrète prédilection pour la vieille cause, il envoya un très beau cheval de bataille au prince Charles lorsque celui-ci traversa l'Angleterre. Le serviteur qui avait conduit et livré le coursier fut arrêté et envoyé à Carlisle, où il fut jugé et condamné. On essaya, inutilement, d'arracher au fidèle messager le nom de

son maître, en le menaçant d'une prompte exécution, ou en lui offrant son pardon. Il répondit toujours qu'il savait les suites qu'aurait pour son maître une telle découverte, et que sa propre vie n'était rien en comparaison. Lorsque, amené au lieu du supplice, on le pressa de nouveau, il demanda si l'on pouvait réellement le croire capable d'une telle trahison? Ignoraient-ils que si, cédant à leurs désirs, il violait sa foi, il ne pourrait plus retourner dans sa patrie? Glenlyon ne lui offrirait plus un seul asile; objet du mépris de tous, il serait chassé de la vallée; et persévérant dans son noble refus, il fut exécuté. Le nom de ce serviteur fidèle était John Macnaughton de Glenlyon dans le comté de Perth; il mérite d'être cité pour son incorruptible loyauté et aussi parce que sa conduite est une preuve de plus des principes de ce peuple, et de l'horreur que lui inspire le plus léger manque de foi envers un maître bon et honorable, quelles que puissent être pour eux les conséquences de leur fidélité. » (Vol. 1, p. 52-53. 3e édition.)

(*l*) *Page* 217. — POEMES DE ROBERT DONN.

Il m'est impossible de terminer cette histoire sans arrêter un instant l'attention sur la clarté qui, depuis sa première apparition, a été jetée sur le caractère du bouvier highlander, par un poète de cette profession, nommé Robert Mackay, appelé d'ordinaire Robert Donn, c'est-à-dire le brun Robert, et par quelques échantillons de ses talens publiés dans le neuvième numéro de la *Quarterly Review*. Il y a un haut degré d'intérêt dans la peinture des mœurs et des sentimens d'une classe d'individus que la plupart des lecteurs ne croit susceptibles que de sauvages superstitions et d'habitudes rustiques; et je ne puis résister au désir de citer deux ballades de ce poète jusqu'ici inconnu, et dont le genre de vie fut si humble. L'éditeur de la Revue les fait précéder des lignes suivantes:

« Il paraît que la surveillance que Rob exerçait sur les troupeaux de son maître le retint une année entière hors de chez lui; et qu'à son retour il trouva qu'une jolie fille qu'il aimait depuis longtemps avait oublié ses sermens et était à la veille d'épouser un rival (charpentier de son état), qui avait profité de l'absence du jeune bouvier. La ballade suivante fut composée durant une nuit sans sommeil, passée près de Creiff, dans le Perthshire; on ne sait si sa mélancolique expression ne respire pas autant les regrets du chasseur que les plaintes du berger amoureux. »

« Ma couche est commode, doux est mon lit; mais ce n'est pas pour dormir que mes membres s'inclinent; le vent du nord siffle, et mes pensées suivent le même cours.

« Il était plus agréable d'être avec toi dans l'étroit vallon de Calves, que de conduire les troupeaux dans les pâturages de Creiff.

« Ma couche est commode, etc.

« Profonde est mon estime pour la fille vers la demeure de laquelle souffle le vent du nord; elle est toujours gaie, toujours joyeuse, toujours douce, sans folie, sans vanité, sans orgueil. Son cœur est sincère. — Proscrit, poursuivi par cinquante hommes, j'y trouverais protection et refuge, lors même qu'ils auraient pénétré dans les secrets détours de ce lieu solitaire.

« Ma couche est commode, etc.

« Oh! puisse venir le jour où je tournerai mon visage vers sa demeure, où je pourrai voir ses traits si beaux! joyeux je serais d'être près de toi, belle fille à la longue et épaisse chevelure! Pour

le chasseur nul lieu n'est préférable au rocher noirâtre et au faîte de la colline! Qu'il est doux le soir de traîner le cerf dans la vallée au son des chalumeaux!

« Ma couche est commode, etc.

« Profonde est mon estime pour la fille qui me quitta à l'ouest de cet enclos; naguère encore elle errait dans ces pâturages, long-temps après que les vaches étaient rassemblées. Quoique je sois maintenant loin de toi, ce n'est pas moi qui suis devenu indifférent pour toi, c'est ton souvenir qui écarte le sommeil de mes yeux; funeste fut ton baiser d'adieu.

« Ma couche est commode, etc.

« Les limides de la forêt me sont chères, mon cœur est loin de Creiff; les moutons errans sur la montagne, les bruyères des collines, voilà mes souvenirs. Et que ne puis-je transporter mon lit sur le rocher rouge et fendu où les faons sautent en la saison du printemps, ou bien sur le sommet vers lequel le vent souffle!

« Ma couche est commode, etc. »

Le morceau suivant décrit les sensations de Rob lorsqu'il apprit l'infidélité de sa future. Les airs de ces deux romances ont été composés par lui, et les ladies des Highlands les disent très beaux.

« Ce toit protecteur me pèse, le bruit qu'on y entend m'importune, car celle qui d'ordinaire y prêtait l'oreille n'est plus là pour l'entendre. Où est Isabelle, l'aimable, la confiante Isabelle, ma sœur de cœur? Où est Anne au front dégagé, à la ronde poitrine, dont la douce chevelure me plaisait tant quand j'étais enfant? Hélas! quel moment que celui du retour! Mais à quoi me servirait de raconter une peine semblable à celle que ce jour m'apporta?

« Je traversai le pâturage, je m'avançai sous les arbres; là, de près, de loin, j'étais entouré des lieux où j'avais coutume de rencontrer ma bien-aimée. Je regardai au pied de la colline et j'aperçus l'étranger aux beaux cheveux folâtrant avec ma fiancée; je désirai alors n'avoir jamais revu le vallon de mes rêves.

« Ces choses vinrent dans mon cœur au moment où le soleil s'élevait sur l'horizon; mais à quoi me servirait de dire la douleur qui ne doit jamais être consolée? Depuis que j'ai appris que le charpentier avait su te plaire, mon sommeil est troublé. — Vers minuit, de folles pensées m'assiégent. Je ne puis écarter de mes songes la tendresse qui nous unit jadis. Tu ne m'appelles pas près de toi, mais l'amour me sert de messager. Une lutte intérieure s'élève, je m'agite pour rompre mes liens; et toujours le nœud se serre, et l'illusion grandit, comme l'arbre des forêts.

« Fille de Donald, Anne aux cheveux d'or, sans doute tu ne sais pas ce qui se passe en moi, tu ne sais pas que c'est l'oubli de notre amour qui m'a ravi mes forces; tu ignores que lorsque j'étais au-delà des montagnes, loin, bien loin de toi, mon cœur, palpitant sous sa blessure, t'appelait, te parlait sans cesse, comme au temps où j'étais assis près de toi sur le gazon.

« Maintenant écoute-moi une fois encore, si je dois te quitter pour toujours, mon ame est brisée. — Donne-moi un baiser avant que je m'éloigne de la vallée.

« La fille hautaine jeta sur moi un dédaigneux regard.—Jamais, dit-elle, tes doigts ne dénoueront le ruban qui retient mes cheveux; tu as été douze mois absent, six prétendans m'entouraient de leurs soins, ton triomphe était-il si sûr que ta retraite dût être sans terme?

« Ha! ha! ha!.... As-tu au moins été malade? Est-ce l'amour qui doit t'ôter la vie? L'ennui ne s'est pas pressé.

« Mais comment pourrais-je te haïr, lors même que tu es glacée pour moi? Quand des paroles offensantes pour toi s'échappent de ma bouche en ton absence, ton image m'apparaît soudain avec tous ses charmes d'autrefois, et une voix secrète murmure que l'amour l'emporte encore. »

Quelque médiocres qu'apparaissent ces deux pièces à travers une traduction littérale, et quoiqu'elles pussent paraître rustiques si l'original même était compris, nous avouons que nous sommes disposés à penser qu'elles justifient le docteur Mackan (leur éditeur) d'avoir placé cet amoureux berger au nombre des vrais fils d'Apollon. ( *Quarterly Review*, N° XC. Juillet 1831.)

FIN DES NOTES DES CHRONIQUES DE LA CANONGATE.

# PUBLICATIONS PAR SOUSCRIPTION
## A 50 CENTIMES LA LIVRAISON.

## SIR WALTER SCOTT
(ŒUVRES COMPLÈTES),
**TRADUCTION DE M. DEFAUCONPRET.**

Publiées par livraisons de 48 pages format in-8°, avec une gravure, ou de 80 pages sans gravure.
La collection se compose de 30 volumes.

## J. FENIMORE COOPER
(ŒUVRES COMPLÈTES),
**TRADUCTION DE M. DEFAUCONPRET.**

Publiées par livraisons de 48 pages format in-8°, avec une gravure, ou de 80 pages sans gravure.
La collection se compose de 14 volumes.

## LORD BYRON
(ŒUVRES COMPLÈTES),
**TRADUCTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.**

Publiées par livraisons de 48 pages format in-8°, avec une gravure, ou de 80 pages sans gravure.
La collection se compose de 6 volumes.

## ALPHONSE DE LAMARTINE
(ŒUVRES COMPLÈTES),

Publiées par livraisons de 32 pages format in-8°, cavalier vélin, avec une gravure sur acier ou plusieurs gravures sur bois.
La collection se compose de 10 volumes.

Imprimerie de Jules Didot l'aîné, boulevard d'Enfer, n° 4.





